1907

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'ingresso 917 989
Sala Grande
Scansia 12 Palchetto 8 stip
N.° d'ord. 1

43. 5. 18
3

CÉREMONIES

ET

COUTUMES RELIGIEUSES

DE

TOUS LES PEUPLES

DU MONDE.

TOME SIXIEME.

CET OUVRAGE SE TROUVE

AU BUREAU DU LAVATER, RUE DES MARAIS,
FAUBOURG ST.-GERMAIN.

DE L'IMPRIMERIE DE PRUDHOMME FILS.

582112

CÉRÉMONIES

ET

COUTUMES RELIGIEUSES

DE

TOUS LES PEUPLES

DU MONDE,

REPRESENTÉES PAR DES FIGURES DESSINÉES DE LA MAIN

DE BERNARD PICART;

AVEC DES EXPLICATIONS HISTORIQUES ET DES DISSERTATIONS CURIEUSES.

NOUVELLE ÉDITION,

ENTIÈREMENT CONFORME A CELLE DE HOLLANDE,

Corrigée; augmentée de notes curieuses; du cérémonial de la procession d'Aix, etc.; de la description de certaines messes singulières; d'une dissertation complète sur l'origine de la Franc-Maçonnerie, et sur le culte du Feu; d'articles supplémentaires sur les Sectes qui ont pris naissance depuis 1723, et qui existent soit en Europe, soit dans les États-Unis de l'Amérique; de dissertations nouvelles sur le culte et les cérémonies de plusieurs peuples de l'Asie et de l'Afrique; de la description des usages religieux des diverses Nations qui habitent l'Océan pacifique et le continent de la Nouvelle-Hollande; de tous les renseignemens que les voyageurs du dix-huitième siècle nous ont donnés sur la religion des Peuples qu'ils ont connus les premiers, ou qu'ils nous ont mieux fait connaître; enfin d'une dissertation sur la conformité générale, etc., etc.; avec plusieurs planches nouvelles.

TOME SIXIEME.

CÉRÉMONIES RELIGIEUSES DES PEUPLES DES INDES ORIENTALES.

PARIS.

L. PRUDHOMME, Éditeur.

M. DCCC. VIII.

AVERTISSEMENT.

Les Tomes VI et VII, qui contiennent les cérémonies religieuses des Peuples dits Idolâtres, *ont été distribués dans un meilleur ordre. On a rapproché l'une de l'autre les Dissertations dont les sujets pouvaient avoir du rapport entr'eux, et l'on a rejeté au Tome VII les cérémonies religieuses des Peuples du nouveau continent.*

DISSERTATION

SUR

LES MOEURS

ET

SUR LA RELIGION DES BRAMINES.

Cette Dissertation, composée en hollandais par *Abraham Roger*, ministre protestant, qui résida plusieurs années dans l'Inde, a été traduite en français par *Thomas La Grue*, Maître-ès-Arts et Docteur en Médecine; elle est publiée sous le titre suivant :

La Porte ouverte pour parvenir à la connaissance du Paganisme caché, etc. Amsterdam, *Jean Schipper*, 1670, *in*-4°., *fig.*

Quelquefois aussi elle porte le simple titre de *Théâtre de l'Idolâtrie.*

Bernard a usé de son privilége ordinaire; il l'a abrégée et arrangée à sa manière.

Cette Dissertation a été jusqu'à nos jours ce que nous avions de plus exact sur la religion des Indiens; mais les travaux de l'Académie de Calcutta, d'Anquetil du Perron et du P. Paulin de St. Barthélemi la mettent au rang des vieilles histoires. Aussi ne nous arrêterons nous pas à en relever les erreurs.

PRÉFACE DE BERNARD.

LES *Brachmanes, si fameux dans l'antiquité, n'étaient pas seulement une secte de philosophes, mais un peuple répandu dans cette partie de l'Asie que nous appelons aujourd'hui* l'Indoustan. *Leurs sages, que l'on surnomma* Gymnosophistes, *parce qu'ils allaient presque nuds, avaient tant de conformité pour les dogmes avec les philosophes d'Égypte dont Pythagore emprunta la plus grande partie des siens, qu'on ne peut douter que les Gymnosophistes des Indes ne soient une colonie d'Egyptiens (a), dont la postérité subsiste encore aujourd'hui. Le dogme distinctif des uns et des autres était la métempsycose.*

Il est vraisemblable que le nom de Brachmanes (*b*), Bramens *ou* Bramines, *(car les auteurs se sont servis indifféremment de ces trois noms) est dérivé de* Brahma. *C'est ainsi que s'appelait un législateur (c) dont la mémoire fut long-tems vénérable à cette nation, par le bel ordre qu'il avait établi dans les Indes, où quelques-uns assurent que ses écrits se trouvent encore entre les mains des savans de ce pays. Mais, parce que l'idolâtrie est un des mauvais effets de la reconnaissance immodérée des peuples pour les hommes extraordinaires qui ont rendu de grands services au genre humain, la vénération pour Brahma dégénéra dans la suite en des fables superstitieuses : non contens de l'élever au-dessus des hommes ses contemporains, ses sectateurs l'élevèrent au-dessus de l'humanité. On imagina que Dieu (d), ayant résolu de créer l'univers, avait commencé par créer trois êtres très-parfaits, à savoir* Brahma, *qui devait créer le monde,* Beschen (Wishnou), *dont l'office était de le conserver, et* Mehahdeu (Shiven *ou* Roudrè), *destiné à en être un jour le destructeur. Peut-être que si l'on savait au juste l'étymologie de ces trois noms, on y trouverait quelque fondement pour croire qu'on a voulu désigner par-là la toute-puissance, la providence et la justice de Dieu, exprimées d'une façon allégorique, selon le génie des Orientaux.*

L'opinion générale est que le législateur Brahma (*e*) *partagea les peuples en quatre castes ou tribus principales. La première est celle des* Brachmanes *ou* Bramines ; *et c'est aussi la plus noble. Elle seule donne des sacrificateurs à la religion, des maîtres aux écoles, et des juges à la nation. La seconde est celle des* Rageputes *ou* Rasboutes, *dont la destination unique est de faire la guerre, et de défendre ou de reculer les frontières. La troisième, celle des* Banians *ou* Banianes, *dont l'occupation se borne au négoce, à faire travailler les artisans, et à débiter leurs ouvrages en gros et en détail. La quatrième est celle des* artisans *qui se partagent en plusieurs autres, selon les divers métiers. Cette idée générale de ce peuple est nécessaire pour concevoir le*

(*a*) La proposition contraire aurait beaucoup plus de vraisemblance.
(*b*) Il semble que l'exactitude demanderait qu'on appelât *Brachmanes* toute la nation, et Bramines ceux de la première caste. Cependant cette distinction n'étant pas établie, on n'oserait la hasarder.
(*c*) Hist. du Mogol, édit. de la Haye 1708, pag. 56.
(*d*) Bernier, Voyage au Mogol, Tome II, pag. 137.
(*e*) Hist. du Mogol. Ibid.

rapport qu'ont entr'eux les Banians, dont la dissertation de Lord (a) fait connaître les opinions touchant les quatre âges du monde, et les Bramines *dont il est question dans ce traité.*

Sans m'attacher à une ennuyeuse collection de ce que les anciens ont dit sur les Brachmanes *ou Gymnosophistes des Indes, je me bornerai à ce qui regarde les* Brachmanes *modernes, et pour éviter la confusion, je diviserai cette dissertation en deux parties. Dans la première, je traiterai de leurs familles, de leurs mœurs, et de leurs cérémonies civiles. Je réserverai pour la seconde ce qui concerne les dogmes et les pratiques religieuses. Mais, de même qu'un Tartare qui aurait entrepris de faire connaître à ceux de sa nation les dogmes et les cérémonies des Chrétiens, serait obligé de distinguer entre les Eglises Grecque, Romaine, Anglicane, et celle de Genève; ainsi, pour ne point attribuer à tous les* Bramines *ce qui ne convient peut-être qu'à une secte particulière, j'avertis que ceux dont je parle ici sont ceux qui habitent la Presqu'Isle de l'Inde, et principalement la côte de Coromandel. Le ministre Abraham Roger, qui séjourna dix ans à Paliacate, où il s'informa exactement de la vie et de la croyance des* Bramines *qu'il fréquentait, en a communiqué au public une relation très-estimable, puisque c'est la déposition d'un témoin oculaire. C'est dommage qu'elle soit écrite d'une manière rebutante, surchargée de quantité de remarques inutiles, et, pour comble d'ennui, si mal traduite en français qu'elle ne peut guères être lue en cette langue que par ceux qui ont un intérêt particulier de s'instruire de cette matière. Mon dessein est de suivre cet auteur dans ce qu'il dit d'essentiel; et si j'emprunte quelque chose des autres écrivains qui ont aussi parlé des* Bramines, *j'aurai soin d'indiquer les sources où j'ai puisé.*

(a) Voyez ci-après.

DISSERTATION

SUR

LES MOEURS

ET

SUR LA RELIGION

DES BRAMINES.

PREMIÈRE PARTIE,

DE LEURS MOEURS ET DE LEURS CÉRÉMONIES CIVILES.

CHAPITRE PREMIER.

Des Castes, ou familles des Bramines.

LA nation Brachmane est partagée en quatre castes, ou familles, auxquelles on pourrait en ajouter une cinquième que les autres méprisent trop pour lui accorder le nom de *Caste*. Ces quatre principales sont les Bramines, les Tchitterys, les Veinsjas et les Soudras (*a*). La première est la plus excellente de toutes. Les autres lui cèdent la même préférence qu'elles attribuent à la vache sur tous les animaux à quatre pieds. Le Védam, qui a chez ce peuple la même autorité que la Bible entre les Chrétiens, et le Koran parmi les Mahométans, donne aux Bramines la prérogative de ne pouvoir être punis de mort pour quelque crime que ce soit. Si quelqu'un mérite le dernier supplice, on doit se contenter de lui crever les yeux; car, selon

(*a*) L'auteur écrit Soudraes, parce qu'en sa langue cette sorte d'*e* ne se prononce point. Comme elle se prononcerait en français, ce qui ne se doit pas, je la supprime.

eux, tuer un Bramine est un des cinq péchés, dont il est très-difficile d'obtenir la rémission. Quiconque a eu le malheur d'en tuer un, est condamné par le Védam à douze ans de pélerinage, à demander l'aumône, et à prendre sa nourriture dans le crâne du Bramine tué. Le terme étant expiré, il doit bâtir un temple en l'honneur d'Eswara, et faire beaucoup d'aumônes. Si pourtant on tuait un Bramine qui allât à la guerre, ce ne serait plus un si grand crime, et on en serait quitte pour bâtir le temple, au cas que l'on fût assez riche pour cela.

Les Tchitterys tiennent le deuxième rang; c'est la noblesse du pays, ce sont les Rajahs, ou les nobles : les rois sont de cette caste, de-là vient qu'ils prennent le titre de *Rajah des Rajahs, le Noble des Nobles*. Cette famille n'était autrefois divisée qu'en deux branches, dont la première s'appelait *Sourivansjam* et la seconde *Somovansjam*, noms tirés de la langue samscrite qui est parmi eux la langue des savans, comme la latine l'est parmi nous, et dans laquelle *souri* signifie le soleil et *somo* la lune. Outre ces deux branches, il s'en est formé beaucoup d'autres qui ont dégénéré par des alliances inférieures, de sorte que les deux premières s'allient bien entr'elles, mais elles dédaignent les autres.

Le devoir des Tchitterys consiste à défendre le pays, et à avoir soin que les Bramines ne tombent point dans l'indigence. Le gouvernement civil est entre leurs mains; comme ils doivent vivre sur leurs terres, sans se mêler du commerce, la multiplication de leur famille leur est à charge, et il arrive souvent que leurs enfans sont obligés de servir les riches en qualité de soldats, pour avoir de quoi subsister.

Les Veinsjas font la troisième caste, divisée en comitïs et en sitti Veapari, qui chacun prétendent être les véritables Veinsjas. Ils vivent du commerce, et s'abstiennent, aussi-bien que les Bramines, de tout ce qui a eu vie, au lieu que ceux de la seconde et de la quatrième famille mangent du poisson et de la chair, excepté celle de la vache qui est interdite à tous, comme celle du porc l'est aux Juifs et aux Mahométans. Cette abstinence de la chair de vache, pour le remarquer en passant, n'est pas tant une superstition (*a*) qu'une loi politique. Les bœufs sont les plus utiles de tous les animaux qu'il y ait aux Indes. On s'en sert au lieu de chevaux dans les voyages, pour le transport et pour les voitures. Outre cela, nous verrons dans la suite que le lait est d'un grand usage parmi ce peuple.

Les Soudras (*Choudres*) comprennent le commun peuple. Cette caste est subdivisée en beaucoup d'autres, qui ont chacune leur nom particulier pr s pour l'ordinaire du métier qu'elles exercent. Ces castes de Soudras ont entr'elles une émulation réciproque. Chacune cherche à surpasser l'autre qui, dès qu'elle s'aperçoit de quelque innovation, ne manque pas de s'y opposer. Il y en a une que les autres reconnaissent pour la première en dignité, à savoir celle des Vellalas, dont il y a quelques personnes employées dans la magistrature; d'autres s'entretiennent et se nourrissent du labourage. On donne le second rang à la caste d'Ambria, dont quelques-uns gagnent leur vie à semer, les autres à servir les grands; les Paliacatta

(*a*) Outre cette raison politique, l'historien du Mogol déjà cité raconte que, sous le règne d'Akbar, on remonta le Gange pour en connaître la source, et qu'on crut l'avoir trouvée dans une haute montagne qui semblait taillée par l'art en forme d'une tête de vache. Il ajoute que la principale espérance du bonheur de la vie future consiste, chez les indiens, à pouvoir mourir dans les eaux du Gange, en tenant une vache par la queue.

s'occupent à la maçonnerie. Il y a une caste qu'on appelle des *Cauvreas*, et qui est très-nombreuse. On l'appelle aussi la *famille des trois cents*. C'est le refuge de ceux qui ne savent de quelle famille ils sont. Quelques-uns ont des offices. Il en est qui sont peintres, imprimeurs sur toile, et soldats. Il y a quantité d'autres castes dont voici les noms et les occupations ordinaires. Les Sitty, marchands, s'ils ont de quoi trafiquer; sinon, ils sont portefaix. Les Paly, qui vendent la volaille et les pourceaux; quelques-uns sèment, ou s'adonnent à la peinture, ou se font soldats : ils étaient autrefois renommés parmi les troupes. Les Yenea, tisserans. Les Cottevaniens, fruitiers, surtout pour le fruit du Pisan (*a*). Les Illevaniens, fruitiers pour les figues, le coco, et l'iagara ou sucre noir. Les Sitticarams, marchands différens des Sittys, par le genre de leur négoce. Les Caltajas, orfèvres, serruriers, tailleurs de pierres, charpentiers et maçons. Les Carteans, les Patnouvas et les Macovas, pêcheurs : les premiers avec de grands filets, les seconds avec de moindres, et les derniers d'une manière différente. Le Conacapules, écrivains. Les Gurreas et les Bargeurreas, bergers. Les Riddis, les Camavars, et les Bergawillalas, la plupart laboureurs, quelques-uns soldats. Les Innadi, presque tous soldats; peu s'adonnent à l'agriculture. Les Moutreas prennent aussi en grande partie tous la profession de la guerre. La famille de Tolowa est éteinte, et il n'en reste plus que le nom. Les Kaicules sont généralement méprisés. La plupart de leurs femmes sont des prostituées, ce qui n'est pas néanmoins une infamie parmi eux. Les uns sont bateleurs, danseurs de cordes; d'autres sont tisserans; quelques-uns sèment; d'autres servent comme soldats. Mais la plus abjecte de toutes les branches de la quatrième caste, c'est celle des Pallas qui ne sont guères plus estimés que les Paryas dont je parlerai ci-après. On compte aussi parmi les Soudras, la famille des Correvas, famille errante, qui n'a pour toute demeure que de petites huttes portatives qu'elle charge sur des ânes pour voyager. Ils se placent pour un peu de tems à la porte des villes, où ils vendent des Youpen et des Tatous, c'est-à-dire, de petits vans pour vaner le riz. On ne peut mieux les comparer qu'à ces batteurs de pays que nous voyons passer de tems en tems dans nos villes, avec un paquet de souricières et autres marchandises de peu de valeur. Quelques-uns d'entr'eux vont chercher du sel au bord de la mer, et le portent dans le pays. Leur misère les met à couvert de tous impôts. Leurs femmes se mêlent de dire la bonne aventure.

Les Paryas sont le rebut de toute la nation, qui ne leur fait pas même l'honneur de les compter pour une caste. On les regarde comme des impurs; on ne leur permet point d'habiter dans une même rue avec les autres. Ils ont dans les villes un quartier séparé. Leurs villages sont à une certaine distance des autres villages. Ils ont aussi leurs puits à part, et de peur que quelqu'un n'aille par mégarde puiser de l'eau dont ils se servent, ils sont obligés de jeter tout à l'entour des os, afin qu'on connaisse leurs puits et qu'on les évite. Ils n'osent marcher dans les rues, ni entrer dans les villages où les Bramines demeurent, ni mettre le pied dans le temple de Vishnou et d'Esvara. On craindrait que leur impureté ne se communiquât aux Bramines et au temple. Leur profession est de fouir la terre, de creuser des fossés, de bâtir des maisons pour le commun peuple, et enfin de faire certains travaux dont les autres se croiraient deshonorés. Leur extrême pauvreté

(*a*) C'est le figuier des Indiens.

est cause qu'ils mangent sans répugnance toutes sortes d'animaux sans en excepter la vache, ni même la chair des bêtes qu'ils trouvent mortes et déjà puantes. C'est ce qui contribue à les faire mépriser par les Bramines, qui sont d'une délicatesse scrupuleuse sur la pureté du manger. Qui croirait que des hommes d'une condition si basse fussent capables de se préférer à d'autres? Il est pourtant vrai que l'orgueil, contre qui la crasse de certains frocs n'est pas un remède suffisant, trouve entrée dans les cœurs des Paryas. Ils croient valoir mieux que les Siripères, autre branche de cette cinquième famille, dont la plupart sont tanneurs et corroyeurs, et dont quelques-uns portent les armes. Les Paryas ne mangeraient pas dans la maison d'un Siripère; mais les Siripères mangent volontiers chez un Paryas. Les Siripères conviennent de leur infériorité, et ont des marques de respect auxquelles ils sont obligés, comme de tenir les mains en haut, et de n'oser s'asseoir en présence des Paryas. Un d'eux y ayant manqué à Paliacatte l'an 1640, les Paryas le saisirent et lui coupèrent les cheveux, ce qui est le plus grand affront qu'on puisse leur faire. Une autre servitude des Siripères, c'est que, quand ils se marient, ils ne peuvent dresser un *pandal* où il y ait plus de trois piliers. Ce *pandal* est une espèce de berceau de verdure, qu'on élève devant la porte d'une fille qui se marie. On plante trois ou quatre bâtons de sept à huit pieds de haut, revêtus de feuilles de *pisan*, symbole de la joie : ces bâtons en soutiennent d'autres en travers, que l'on couvre de feuillages, pour pouvoir être à l'ombre. Les Siripères ne peuvent donc y mettre que trois piliers, et s'ils violaient cette coutume, ce serait la matière d'une sédition. Si quelque artisan de la quatrième caste vient à mourir, et que, pour ses funérailles, on veuille faire la dépense d'y avoir des Siripères, il faut que ceux-ci se fassent couper la barbe, et qu'ils suivent le corps. On leur donne pour cela un habit et un *fanum*, ou un *fanum* et demi. C'est une pièce d'argent qui vaut trois sols et demi, monnoie de Hollande.

La préséance entre les quatre principales familles est fondée sur une assez plaisante raison. Elles sont également sorties de Brahma; mais, disent-elle, les Bramines sont sortis de sa tête, les Tchytterys de ses bras, les Weinsjas de ses cuisses, et les Soudras de ses pieds.

CHAPITRE II.

Sectes des Bramines.

Les Bramines sont divisés en plusieurs sectes, qui mettent de la variété dans leurs mœurs. Il y en a six, à savoir, les Wistnouvas, les Seivias, les Smaertas, les Schaervackas, les Pasendas et les Tschectcas.

Les Wistnouvas sont ainsi nommés, parce qu'ils ne connaissent point d'autre Dieu que Wistnou. Quelques Soudras prennent la qualité de Daetseri, c'est-à-dire, serviteurs; mais avec cette différence que les Bramines sont serviteurs de Dieu, et les Soudras sont serviteurs des Bramines, qui leur persuadent que cette qualité les rend très-agréables à Wistnou, et que les Soudras qui meurent pour la défense ou pour la conservation des Bramines, vont après leur mort dans le Devendre-Locon, sorte de paradis dont je parlerai dans la suite.

Ces Wistnouvas sont de deux sortes. Les uns s'appellent *Tadvadi-Wistnouvas* ou *Madva-Wistnouvas*. *Tadvadi* est un mot de la langue samscrite, qui signifie *théologie*; Madwa est le nom de leur fondateur. L'autre sorte de Wistnouvas se nomme *Ramanouja*, d'un certain Ramanouwa-Atsaria, auteur de cette secte. Les Tadvadi sont reconnaissables à une ligne blanche qu'ils se font eux-mêmes tous les jours, depuis le nez jusqu'au front et sur les tempes, et à une petite marque ronde qu'ils se font à la jointure du bras et du paleron, et aux deux mamelles. Ils prétendent que c'est la marque de Wistnou, qu'elle les défend contre le Diable, et contre Iama, juge de l'enfer. Ils promettent à Wistnou de ne servir ni reconnaître d'autre Dieu que lui, et disent qu'il faut joindre à cette promesse une vie vertueuse, sans quoi les vœux mal exécutés seront punis. Le chef des Tadvadi demeure à Combeconne, lieu connu dans le pays de Palliacate. Il doit vivre dans le célibat, ou quitter tout, s'il veut se marier. Il va ordinairement avec une baguette de bambou à la main.

Les Ramanoujas se font, avec une espèce de craie nommée *namou*, une figure qui ressemble à un Y, qui s'étend depuis le nez jusques sur le front. Mais ils se marquent une fois pour toutes avec du feu à la jointure du bras et du paleron, ce qui suffit, disent-ils, et les dispense de la nécessité de se marquer le corps tous les jours. C'est une espèce de Quiétistes, qui tiennent que c'est assez de se donner une fois de bon cœur à Dieu, et d'avoir fait vœu de n'être qu'à lui; qu'après cela, s'il leur arrive de vivre mal, Wistnou ne les en punira point, car il n'abandonne jamais, selon eux, celui qu'il a une fois pris en affection. Un père ne tue point son fils quand il fait mal, et l'homme ne saurait vivre sans pécher. Ces Ramanoujas vont la tête nue; leurs cheveux sont coupés fort courts, excepté une touffe qu'ils laissent croître sur le sommet de la tête, et qui pend par derrière avec un nœud. Leur principal chef réside à Cansjevaram, ville célèbre du royaume de Carnate. Il a le privilége principal d'avoir un morceau de linge autour de sa tête, lorsqu'il parle à quelqu'un. Ils prétendent valoir mieux que les Tadvadi, parce qu'ils s'abstiennent du commerce, qu'ils n'entrent point dans les lieux de débauche, et punissent rigoureusement ceux d'entr'eux à qui cela arrive; au lieu que les Tadvadi peuvent y entrer sans qu'on leur en fasse de réprimande.

La seconde secte des Bramines est celle des Seivias. Ceux-ci reconnaissent pour le souverain Dieu, Eswara, qu'ils mettent au-dessus de Wistnou. Ceux d'entre les Soudras qui se joignent aux Bramines de cette secte, sont nommés *Tangam*. On connaît les Seivias à trois ou quatre lignes dont ils se marquent la tête, avec de la cendre de bouse de vache. Quelques-uns portent autour du col un *lingam*, qui est une pierre d'une certaine figure; d'autres le portent dans leurs cheveux. Leurs enfans commencent dès l'âge de dix-huit ans à le porter couvert de cire, et attaché au bras avec une petite corde. Ce *lingam* est un témoignage public de dévouement à Eswara; et les Soudras qui le portent s'abstiennent, comme les Bramines, de tout ce qui a eu vie.

La troisième secte s'appelle *Smaertas*, et a eu pour fondateur Sancra-Atsjaria. Les Smaertas disent que Wistnou et Eswara ne sont qu'un seul et même Dieu, adoré sous diverses images, et n'approuvent point les disputes que les deux sectes précédentes ont entr'elles, pour l'un ou pour l'autre de ces deux noms. Ils n'ont aucun signe extérieur qui les distingue. Ils ont peu de sectateurs parmi le commun peuple; car, outre qu'ils font

un mystère de leur doctrine et s'en expliquent d'une manière fort relevée, l'esprit de modération n'est pas si propre à être goûté par la populace, que les opinions particulières qu'on lui débite avec enthousiasme.

La quatrième secte est celle des Schaerwaeckas. C'est une espèce d'Epicuriens qui ne croient rien au-delà de cette vie. Ils traitent de folie tout ce qu'on leur peut dire d'un monde à venir. A cela près, ils mènent une vie fort réglée et fort exemplaire.

La cinquième secte nommée des *Pasendas*, traite de fables tout ce que les trois premiers débitent, et s'accorde avec la quatrième sur la mortalité de l'ame, mais elle en est très-différente pour les mœurs. Les Pasendas s'abandonnent au vice sans aucune retenue. Leur dissolution est, dit-on, si grande, qu'ils ne respectent aucun degré de parenté dans leurs débauches, et ils disent que toute femme est leur propre femme dans l'instant qu'ils en jouissent. Ceux de cette secte n'osent pas toujours avouer qu'ils en sont, et on en a vu de massacrés, en haine de leur doctrine impie.

La sixième s'appelle les *Tschecteas*. Ceux-ci prétendent que Tschecti est le véritable Dieu, et que Wistnou, Eswara et Brahma sont ses créatures et ne subsistent que par lui. Ils refusent de se soumettre au Vedam, et rejettent tout ce qu'on ne peut leur prouver par le témoignage des sens. Ces trois dernières sectes passent pour Hérétiques, et sont trop décriées pour avoir beaucoup de sectateurs.

CHAPITRE III.

Des Vanaprastas, des San-Jasiis, et des Avadoutas.

Les Bramines ont aussi leurs solitaires, qui se distinguent du commun des hommes par un genre de vie particulier, auquel ils attribuent un certain degré de perfection. Ceux de la première famille se nomment *Jaguis;* ceux de la caste des Soudras s'appellent *Joghis*. Il y a trois sortes de Jaguis, à savoir : les Wanaprastas, les San-Jasiis, et les Avadoutas.

Les Wanaprastas se retirent dans les bois avec leurs femmes et leurs enfans, et ne vivent que des herbes et des fruits qu'ils peuvent cueillir sans travail. Plusieurs font scrupule d'arracher la moindre racine, et croiraient commettre un péché en délogeant ainsi l'ame de cette plante hors d'un corps où elle réside. Ce genre de vie passe pour très-saint.

Les San-Jasiis (*Saniassis*) affectent une plus grande abstinence. Ils se privent du mariage, du betel, et de tous plaisirs. Ils doivent ne faire qu'un repas, et vivre d'aumônes. Au lieu d'une tasse de cuivre qu'il est ordinaire de porter avec soi, ils doivent se servir de vaisselle de terre. Ils sont vêtus d'un habit teint avec de la terre rouge, et ont à la main une longue baguette de bambou. Ils ne peuvent toucher ni or ni argent, ni encore moins en porter sur eux. Il ne leur est point permis d'avoir aucun domicile; s'ils couchent une nuit dans un lieu, il leur est défendu d'y demeurer la seconde; mais il leur est libre de s'arrêter une fois l'année, deux mois de suite dans un même lieu. Alors ils choisissent un lieu qui passe pour saint, et où il leur est permis de demeurer, non-seulement deux mois, mais même toute leur vie. Ils doivent se préparer sans cesse à combattre six ennemis, à savoir : 1. *Cama*, la concupiscence; 2. *Croota*, la colère; 3. *Lopa*, l'avarice;

4. *Madda*, l'orgueil; 5. l'amour des choses du monde; 6. *Matsara*, le désir de se venger. On n'appelle *San-Jasiis* que ceux de la famille des Bramines qui embrassent ce genre de vie; car si ce sont des Tchitterys, ou des Veinsjas, on les appelle *Perma-Ampha*; s'ils sont Soudras on les nomme *Joguis*. (*a*) Ces derniers se permettent plus de liberté que les vrais San-Jasiis.

Les Avadoutas abandonnent femmes et enfans, et quittent encore ce que les San-Jasiis retiennent, comme une écuelle de terre, une baguette de bambou, l'habit, etc. Tout leur bien consiste en un peu de linge pour couvrir ce que la modestie ne permet pas de montrer, encore s'en trouve-t-il qui ne font point cette réserve, et vont entièrement nuds. Ils se frottent le corps avec de la cendre, et quand ils ont faim, ils entrent dans une maison, sans parler; seulement ils tendent la main, et mangent sur l'heure ce qu'on leur donne. Il y en a qui ne prennent pas la peine d'aller ainsi demander l'aumône; ils se couchent au bord de quelque rivière qui est tenue pour sainte par les gens de la campagne, qui ne manquent pas de leur apporter du lait et des fruits en abondance; de sorte que ces pieux fainéans ne sont pas les plus mal partagés.

CHAPITRE IV.

Du Vedam, et du privilége qu'il accorde aux Bramines.

Le Vedam est le livre de la loi parmi ce peuple, et contient ce qu'il doit croire et pratiquer. Il est écrit en la langue samscrite, que savent les Bramines qui ne s'adonnent point au trafic. Il est divisé en quatre parties, ou Akho-Vedes, savoir : Rogo-Vedam, ou Bick-Ved qui traite de la première cause, de la première matière, des anges, de l'ame, des récompenses et des peines, de la génération des créatures et de leur corruption, du péché, comment il peut être remis, etc. Issoure-Vedam, ou Chama-Ved, qui traite des puissances qui dominent et gouvernent toutes choses. Sama-Vedam, ou Adorbo-Ved, qui est une morale pour exciter à pratiquer les vertus, à fuir les vices et à haïr les méchans. Et Addaravana-Vedam, ou Zozur-Ved, qui traitait des cérémonies religieuses, des temples, des sacrifices et des fêtes. Cette dernière partie est perdue il y a long-tems, et les Bramines attribuent à cette perte la diminution de leurs honneurs et de leur pouvoir, qui ne sont plus tels qu'ils étaient autrefois. Le Vedam est chez eux d'une autorité irréfragable, et ils doivent se soumettre dès qu'on leur en allègue l'autorité; mais comme on disputait souvent sur la manière de l'interpréter, on en a fixé le sens par le Jastra, ou déclarations.

Ce livre accorde cinq priviléges aux Bramines. Le premier est de pouvoir

(*a*) Les pères Jésuites, dans la relation latine de leur mission dans les Indes en 1589 et 99 rapportent qu'ils virent un Jogui qui s'était enfermé dans une cage de fer, ayant les jambes et la tête libres. Il marchait ainsi sans pouvoir s'asseoir, ni se coucher. Aux côtés de cette cage étaient cent lampes, que quatre Joguis qui l'accompagnaient allumaient à certains tems. Cet homme marchait en cet équipage, avec autant de vanité et de complaisance pour soi-même que s'il eût été un soleil qui éclairait l'Univers. *Nova Historica Relatio de rebus in Indiâ Orientali à PP. Societatis J. gestis. Moguntiæ* 1601.

célébrer le Jagam. C'est une fête accompagnée d'un sacrifice. Ils étranglent la victime, soit parce qu'ils ne doivent répandre le sang d'aucun animal, soit afin que la victime soit plus entière. On la découpe ensuite; on la brûle en récitant quelques prières appropriées à cette solennité, et on réserve le cœur, que l'on distribue aux Bramines qui assistent à cette fête. C'est la seule occasion où il leur soit permis de manger de la chair. Plusieurs Bramines évitent d'assister à cette solennité, par l'horreur qu'ils ont de manger de la victime. On ne peut célébrer le Jagam qu'il n'en coûte beaucoup. Celui qui en fait les honneurs est chargé d'entretenir tous les Bramines qui y assistent, quand ils seraient mille, et ils demeurent chez lui quelquefois dix, vingt, et même jusqu'à trente jours à ses dépens. Autrefois il était obligé de leur donner tout ce qu'ils s'avisaient de lui demander; mais on a réduit cela à la seule obligation de les défrayer. Ce sacrifice se fait dans l'intention d'arriver au *Devendre-Locon*, séjour des bienheureux, où ils ont Devendre pour chef. Ceux d'entre les Bramines qui aspirent au ciel même, se gardent bien de célébrer le Jagam.

Le second privilége des Bramines est de pouvoir enseigner aux Tchitterys à célébrer cette fête, de laquelle sont exclus les Veinsjas, à plus forte raison les Soudras.

Le troisième privilége est la permission de lire le Vedam.

Le quatrième, de le pouvoir enseigner à d'autres Bramines et aux Tchitterys, qui, l'ayant appris des Bramines, peuvent bien le lire, mais non l'enseigner à d'autres. Les Veinsjas ne peuvent ni le lire, ni même en prononcer, ou entendre prononcer les paroles, mais bien celles du Jastra. Quant aux Soudras, il ne leur est point du tout permis de parler du Vedam, ni même d'apprendre le Jastra.

Le cinquième privilége est de pouvoir demander l'aumône; les autres familles peuvent la donner, mais il ne leur est pas permis de la recevoir. Aussi les Bramines ne recommandent-ils rien tant, dans leurs écrits, que l'aumône et la charité, pourvu qu'elle soit exercée envers eux; mais ils ont soin de dire que l'aumône faite à d'autres qu'à eux n'est nullement méritoire. Pour eux, ils ne font du bien qu'à quelques autres Bramines tout au plus; et un Soudra qui leur exposerait son besoin, n'aurait pour toute réponse que *po, po*, c'est-à-dire passez, passez. Le tems auquel ils éprouvent le plus la libéralité des dévots, c'est aux jours solennels qu'ils appellent *Sancramanam*, et aux funérailles des personnes qui laissent un peu de bien. Il y a des gens si infatués du mérite de ces aumônes, qu'ils se ruinent pour donner aux Bramines et aux Joguis, dont leur porte est assiégée.

CHAPITRE V.

Occupations et entretien des Bramines.

Les Bramines sont les docteurs du peuple. Ils doivent enseigner à lire, à écrire et à chiffrer, et instruire leurs disciples dans ce qui concerne leur religion. S'ils ont d'eux-mêmes de quoi subsister, ils ne peuvent rien exiger pour leur salaire; mais s'ils sont pauvres, il leur est permis de recevoir de leurs disciples ce qui est nécessaire pour s'entretenir honnêtement. Les rois sont obligés de fourvir à leurs besoins, afin qu'ils puissent faire leurs

leçons gratis; mais le nombre des Bramines est si grand, qu'il est impossible de pourvoir à tous. On assure qu'ils possèdent un tiers des revenus du pays, et cependant il y en a beaucoup qui sont réduits à la nécessité de mendier; d'autres s'adonnent au négoce, ou exercent la médecine. Les professions méchaniques leur sont interdites. Ils mettent de ce nombre l'agriculture, la peinture, etc. Ils ne peuvent, sans déroger, rendre certains services, comme de laver les pieds, plier le betel, et autres semblables, pour qui que ce soit, même pour le roi. Un Bramine qui se serait abaissé jusques-là, serait chassé par les autres et dégradé; mais ils peuvent être secrétaires, ambassadeurs et conseillers; et il n'y a ordinairement qu'eux qui remplissent ces postes.

Les Bramines à qui le roi donne de quoi subsister, reçoivent de lui des villages, non à titre de pasteurs ou de docteurs, comme nos curés, mais à titre de propriétaires et de possesseurs. Il est arrivé quelquefois, comme sous le règne de Rama Rajah, dont la mémoire est encore maudite pour ce sujet, que les rois ont revendiqué ces biens, ou ordonné aux Bramines de donner la moitié du revenu de ces villages; d'autres rois, touchés ou fatigués de leurs plaintes, les ont dispensés de ce partage. Mais les Bramines, appréhendant que les villages ne leur soient un jour ôtés pour les besoins de l'État, sous prétexte qu'ils en ont joui assez long-tems, demandent la permission de partager le village à d'autres qui sont dans une extrême pauvreté; et lorsqu'ils l'ont obtenue, ils font une association avec quelques-uns de leurs parens. Cette permission est gravée sur le cuivre; et les villages ainsi partagés ne sont point sujets à être redemandés. Les rois successeurs du donateur craindraient que les plaintes des pauvres ne leur aliénassent Vistnou ou Eswara.

CHAPITRE VI.

Cérémonies usitées par les Bramines après la naissance de leurs enfans.

On n'est Bramine que par la naissance, et non pas en embrassant leur institut. L'imitation de leur vie peut conduire au ciel, selon eux; mais elle ne peut faire Bramine celui qui n'est pas né de cette famille. Les Bramines regardent leurs enfans comme impurs, jusqu'au dixième jour après leur naissance. Personne ne les touche pendant ce tems-là que ceux qui en ont soin. La maison où ils sont nés est impure, et l'on n'y peut entrer sans être souillé. Le dixième jour, on purifie la maison, et le linge qui a servi à la mère; on jette toute la vaisselle de terre qui est dans la maison, et on nettoie tous les vaisseaux de cuivre. Le douzième jour, on allume le feu *homam*, qui est estimé très-saint, et on récite quelques prières. Après que ce feu est consumé, on donne à l'enfant quelqu'un des noms suivans: *Naïnopa, Naraina, Beïreva, Damersa, Padmanaba, Ragoa, Tirrenata, Marlepa, Devela, Tamopa, Carpa, Vellopa, Rama, Sancra, Goyenda, Varreda, Veinketi.* Lorsque l'enfant est nommé, on lui perce les oreilles, (*a*) pour signifier la servitude qu'il voue à Wistnou, ou à Eswara. Quel-

(*a*) On trouve dans l'exode, XXI. 6. un pareil usage de percer les oreilles aux esclaves volontaires.

quefois cette cérémonie se diffère jusqu'à ce qu'on donne à l'enfant le *dsandhem*, mais jamais au-delà.

Un enfant n'est point reconnu pour Bramine qu'il n'ait reçu le *dsandhem*; c'est une espèce de petit baudrier composé de trois cordons, dont chacun est de neuf fils de coton que les seuls Bramines ont droit de faire. On le porte en écharpe sur l'épaule gauche, et il pend sous le bras droit. Les enfans peuvent le recevoir lorsqu'ils ont cinq ans; mais ont attend quelquefois qu'ils en aient dix. Ce délai est ordinairement causé par la pauvreté des parens, car cette cérémonie les engage à quelques frais. Il faut allumer le feu *homam*, et y brûler du bois de *ravasitou*, qu'ils tiennent pour le plus saint de tous les arbres; ce feu est placé sur une petite élévation, au-dessus de laquelle ils forment une espèce de dais avec des habits étendus; c'est là-dessous que sont les Bramines qui jettent dans le feu du *Nili*, c'est-à-dire, du riz avec la paille, du beurre, du *zingeli*, graine dont on fait l'huile à brûler, du froment, du riz bouilli et de l'encens, en récitant quelques prières. Pendant cette cérémonie qui dure quatre jours, les Bramioes qu'on y a invités sont défrayés par les parens de l'enfant.

Les jeunes Bramines qui ont reçu le Dsandhem, sont appelés *Bramasariis* jusqu'à ce qu'ils se marient. Tant qu'ils vivent dans le célibat, le Védam leur défend la familiarité avec le sexe, et l'usage du Betel qui excite à l'amour; ils ne peuvent faire qu'un repas dans la journée, encore faut-il que ce soit d'aumônes. Ils n'observent guères ces préceptes, excepté celui de ne point user du Betel.

Quand ils ont une fois reçu le Dsandhem, ils doivent toujours le porter. S'il vient à se rompre de vieillesse, le Bramine ne doit pas manger qu'il n'ait fait provision d'un autre; aussi long-tems qu'il n'en a point, on n'est pas obligé de le reconnaître pour Bramine. Pour prévenir ces accidens, on en prend un neuf tous les ans, à la fête de Transvanala-Poudeva, qui est au mois d'août, et à laquelle on donne le Dsandhem aux enfans. Les autres familles peuvent aussi le porter par dévotion; mais elles doivent l'acheter des Bramines.

Ces Bramasariis apprennent à lire, à écrire, a chiffrer, etc., chez les Bramines préposés pour enseigner. Chaque famille se fait un point d'honneur de ne point envoyer ses enfans à l'école chez les maîtres d'une caste inférieure; mais les Tchitterys, par exemple, envoient leurs enfans chez les Bramines, ou chez des maîtres de leur même caste. Aucune des trois premières ne daigne enseigner les enfans des Paryas. Il n'y a que les Soudras qui veuillent les recevoir.

CHAPITRE VII.

Philosophie des Bramines.

On ne trouve parmi les Bramines aucun vestige de la philosophie qui rendit leurs ancêtres si célèbres; et pour l'astronomie, à peine les plus habiles en savent-ils assez pour calculer les éclipses de soleil et de lune, et les conjonctions des planètes; encore en ignorent-ils la raison. Voici celle qu'ils donnent des éclipses du soleil et de la lune.

*W*istnou et Eswara tinrent un jour conseil avec les Devetas (*a*) et les Ratsjasjas, c'est à dire, avec les anges et les démons, pour trouver quelque chose dont la possession garantît de la soif, de la faim, de la lassitude et même de la mort. Le résultat fut qu'on jetterait dans la mer la montagne Merouva, qui est d'or pur, dont le haut touche le ciel Empyrée au-dessus des huit mondes, et dont le bas descend jusqu'au dessous de l'abime; que l'on tournerait cette montagne, comme le tourneur tourne son ouvrage devant lui; et qu'au lieu de corde, on se servirait du grand serpent Sesja. Les Devetas et les Ratsjasjas étant employés à tourner cette montagne, on vit paraître des prodiges, entr'autres un poison nommé *Kalekote-Visjam*, si vénimeux et si terrible, que tous les mondes en furent allarmés, et demandèrent du secours à Wistnou. Eswara, pour les en délivrer, prit ce poison, et l'avala; mais il lui resta dans le gosier; et de-là lui vient le surnom de *Nile-Canta*, ou Gosier-Noir. Après cela, on vit paraître une femme d'une parfaite beauté. Wistnou l'épousa, et c'est encore aujourd'hui sa femme, nommée *Latsimi*, qui a son temple dans l'enceinte de celui de Wistnou. Après cela, ils virent enfin paraître ce qu'ils cherchaient, à savoir l'Amortam: c'est une espèce de beurre; c'est pour cela que les Bramines, qui n'osent boire de l'eau dans une maison, peuvent y boire du lait, parce qu'il ressemble à l'Amortam.

Aussitôt que l'Amortam fut trouvé, Wistnou fit cesser le travail des Devetas et des Ratsjasjas; et, pour les soulager de leur lassitude, les fit ranger en deux files, afin de leur donner à boire de la liqueur qu'ils avaient procurée par leur travail. Il fit goûter de l'Amortam aux Devetas; mais ne voulant pas que les Ratsjasjas fussent immortels, il leur donna une liqueur différente. Deux de ces derniers, nommés *Ragou* et *Ketou*, se doutant qu'on ne donnait pas à leurs camarades la même liqueur que buvaient les Devetas, changèrent de place et se mirent dans le rang de ceux-ci. Ils eurent de l'Amortam, comme les autres: mais le Soleil et la Lune s'apperçurent de leur tromperie, et en avertirent Wistnou. Celui-ci leur coupa aussitôt la tête, qui fut immortelle, parce que l'Amortam y resta, n'étant pas encore descendu dans leurs corps, qui étaient comme ceux des serpens. Ces deux têtes commencèrent à protester contre l'injustice de Wistnou, et à dire: *Pourquoi nous traitez-vous ainsi pour avoir reçu l'*Amortam? *N'avons-nous pas travaillé comme les autres?* Wistnou leur répondit qu'à l'avenir ils seraient sans corps, mais que leurs têtes seules jouiraient d'un plaisir aussi grand que s'ils avaient un corps entier. Ragou et Ketou ont gardé une haine mortelle contre le Soleil et la Lune qui avertirent Wistnou; ils leur livrent de tems en tems le combat, et l'obscurité durant l'éclipse vient de ce que Ragou et Keton ont englouti l'un ou l'autre de leurs ennemis.

(*a*) Bernier écrit ce mot Deutas. Peut-être avait il écrit Devtas, en le prononçant à peu près comme s'il y avait Deftas; ce qui reviendrait au même. lisez Dewtas.

CHAPITRE VIII.

Mariage des Bramines.

Un Bramine qui a un fils, tâche de le marier de bonne heure ; les riches se hâtent encore plus que les pauvres ; mais ceux des trois premières castes ne les marient jamais avant qu'ils aient reçu le Dsaudhem. Ceux de la première doivent choisir des filles qui n'aient pas encore les marques de la puberté. Les parens de celles à qui elles sont venues avant que d'être mariées, cachent cette circonstance avec soin, de peur que cela ne les empêche d'avoir un mari. Pour n'être point trompés sur cet article, les scrupuleux donnent à leurs fils des filles encore plus jeunes. Les Tchitterys n'observent pas cet usage à la rigueur comme les Bramines ; mais ceux qui s'y conforment en sont plus estimés.

Un Bramine qui va demander en mariage une fille pour son fils, fait grande attention aux présages. S'il voit un mauvais signe en son chemin, il remet la demande à un autre jour. S'il voit un mauvais signe la seconde fois, c'est encore un nouveau délai. Mais si, à la troisième fois, il aperçoit de nouveau un mauvais signe, il renonce à cette alliance, persuadé qu'elle serait malheureuse. Entendre nommer un serpent le jour qu'on va faire la première demande est un mauvais signe ; en voir un, est une raison suffisante pour ne plus penser à l'entreprise projetée. Les Veinsjas ont une pratique singulière ; c'est de fondre une demi-pagode, ou demi-ducat d'or ; et si, étant fondu, il paraît éclatant, c'est un signe de bonheur ; si l'or est obscur, ils changent d'avis. Les Bramines se moquent de cette sorte de divination.

Celui dont on recherche la fille demande à voir celui qu'on lui veut donner pour gendre, et s'informe de son bien. S'il en est content, en présence de ses parens il lui permet de la voir ; et si les deux jeunes personnes n'ont point de répugnance l'une pour l'autre, et que les parens donnent leur approbation, le mariage se conclut. Les Soudras font acheter leur consentement, et veulent, avant que d'accorder leur fille, que l'époux leur donne, en forme de pot-de-vin, une certaine somme d'argent, qu'ils appellent un don ; car ils auraient honte que l'on crût qu'ils vendent leur fille.

Quand les parties sont d'accord, on choisit un jour heureux ; car cette nation a un calendrier où sont marqués les bons et les mauvais jours. Les parens de part et d'autre s'assemblent, et font une cérémonie qui répond à celle de nos fiançailles. Le père de la fille présente du betel aux parens de l'époux, et déclare à la compagnie qu'il a donné sa fille à N. de la famille des personnes présentes. Ensuite, les parens de l'époux donnent à leur tour du betel à ceux de l'épouse, font la même déclaration qui vient d'être faite, et prennent la compagnie à témoin. Cela fait, on accomplit le mariage, si le tems le permet ; car on ne peut pas le célébrer indifféremment en toutes les saisons de l'année. Il y a des mois fixes pour cela ; à savoir, février, mai, Juin, octobre, et le commencement de Novembre ; et même, dans ces mois-là, il y a des heures d'élite qu'on se garde bien de négliger.

Quand le tems d'achever le mariage est venu, on allume le feu homam

avec le bois de Ravasiton. (*a*) Ce feu est béni par le Bramine, après quoi l'époux prend trois poignées de riz, et les jette sur la tête de l'épouse, qui fait la même chose à son tour. Ensuite le père de la fille la revêt d'habits plus ou moins riches selon sa fortune, et lave les pieds à l'époux, pendant que la mère de la fille verse de l'eau. Cela étant fait, le père prend la main de sa fille dans la sienne, y met de l'eau et quelques pièces d'argent, et la donne à l'époux, en disant: *Je n'ai plus rien à faire avec vous, et je vous remets au pouvoir d'un autre.* On tient prêt le Tali, qui est un ruban d'où pend une tête d'or; on le montre aux assistans, et, après quelques prières et bénédictions, l'époux le prend et l'attache au cou de l'épouse. C'est proprement ce nœud qui lui en assure la possession. Avant qu'il lui ait lié le Tali, toutes les autres cérémonies peuvent avoir été faites en vain. On a vu quelquefois que l'époux se présentant pour l'attacher, et le père témoignant n'être pas satisfait du don de l'époux, un autre donnait davantage, et emmenait la mariée du consentement du père. Mais lorsque le Tali est attaché, le mariage est indissoluble; et lorsque le mari est mort, on brûle avec lui le Tali, pour marque que les liens du mariage sont rompus. Outre ces cérémonies particulières, les noces sont sucs de tout le monde, qui en est averti par un Pandal (*b*) que l'on dresse devant la porte de l'épouse quelques jours auparavant. Cette fête se termine par un repas que le père de la mariée donne aux amis. Durant cette réjouissance, qui dure cinq jours, on distribue des aumônes aux pauvres, et on entretient le feu homam. Le septième jour, les deux époux sortent pour se rendre chez le marié. Souvent cette marche se fait aux flambeaux. Les époux sont portés dans un palanquin, et passent dans les principales rues de la ville; leurs amis qui les accompagnent sont à cheval, ou montés sur des éléphans. Si la mariée est encore trop jeune, on ne la laisse dans la maison de son mari que trois ou quatre jours; après quoi on la ramène chez son père. Si elle est nubile, elle demeure avec son mari.

Les Bramasariis ne s'appellent plus ainsi, lorsqu'ils sont mariés; on les nomme *Grahastas*. Ils ajoutent alors au Dsandhem trois autres cordons; tous les dix ans et toutes les fois qu'il leur naît un enfant, ils doivent faire la même augmentation. Mais le Védam qui l'ordonne ainsi, n'est pas fort régulièrement observé sur cet article. Les Bramines, auxquels il est défendu d'aller la poitrine nue, la croient suffisamment couverte lorsqu'ils ont ces cordons.

Les Bramines croiraient se mésallier s'ils épousaient des filles d'une autre caste. Ce n'est pas que quelques-uns d'entr'eux, peu satisfaits du choix de leurs parens, ne prennent des femmes d'une caste inférieure, quand ils en deviennent amoureux; mais leur alliance avec une fille de la caste des Soudras est regardée comme quelque chose de si criminel, que, si un Bramine a des enfans d'une telle femme, il est exclu du ciel aussi long-tems que cette indigne postérité est sur la terre. Leurs Porancs (*Pourâna*) ou chroniques, racontent que le Bramine Sandragoupeti Naraia eut une ex-

(*a*) Les Bramines prétendent que Dieu a une prédilection pour les Bramines entre les hommes, pour la vache entre les animaux à quatre pieds, pour le Garrouda entre les oiseaux, pour le Gange entre les rivières, et pour le Ravasitou entre les arbres. Ils leur attribuent une sainteté particulière.

(*b*) J'ai déjà expliqué ce que c'est.

trême douleur, lorsqu'il vit que son fils Barrhroulierri, qu'il avait eu d'une femme de la caste des Soudras, avait épousé trois cents femmes. Il en prévit une nombreuse suite de descendans, qui le priverait long-tems du bonheur de l'autre vie.

L'inceste est un des cinq péchés dont la rémission ne s'obtient pas aisément. Selon le Vedam, l'incestueux est condamné à perdre les parties destinées à la génération; et, comme on ne permet point que l'on panse un tel homme, l'opération du retranchement est mortelle. La femme n'est point punie, parce qu'on suppose qu'elle a été séduite.

Ils comptent les degrés de consanguinité à peu près comme nous; mais ils permettent d'épouser les deux sœurs. Ils distinguent entre les cousines germaines et les nièces; ils épousent la fille de leur tante paternelle, ou la fille de leur sœur; mais s'ils épousaient la fille de leur oncle paternel, ou la fille de leur frère, le mariage serait incestueux. Les Soudras, moins scrupuleux, ne mettent point de différence entre la fille de leur frère et celle de leur sœur, et ils les épousent également.

Le Védam n'ayant point défendu la polygamie, les quatre castes en usent comme il leur plaît, et les Poranes font mention de plusieurs Bramines dont la pluralité des femmes n'a point terni la réputation.

Lorsqu'un Bramine s'aperçoit de l'infidélité de sa femme, il peut l'enfermer entre quatre murailles, et la nourrir dans cette prison, ayant soin que ce déshonneur soit secret. Il y en a qui aiment mieux dissimuler cette injure, en prenant des précautions pour l'avenir, surtout s'ils aiment la femme et qu'ils ne puissent se passer de sa jouissance. Si pourtant sa faute devient publique, que les autres Bramines, regardant cette maison comme impure, refusent d'y entrer et d'y prendre aucun repas, alors le mari fait préparer un festin auquel il invite des Bramines et des Sanjasiis. La femme adultère sert les conviés, et quand les Bramines ont daigné recevoir d'elle les mets qu'elle leur présente, les autres n'en font plus difficulté, et son mari peut la garder avec honneur comme auparavant.

CHAPITRE IX.

Des jours heureux ou malheureux, et du Panjangam.

Les Bramines sont superstitieusement prévenus qu'il y a des jours où ils entreprendraient en vain de réussir en quelque chose. Cette fatale prévention leur fait manquer effectivement les meilleures occasions, si elles se présentent malheureusement dans un jour qui soit décrié dans le Panjangam, c'est-à-dire, dans un almanach où les jours heureux et malheureux sont marqués.

Ce Panjangam, qui passe chez eux pour infaillible, est de deux sortes. Brahaspati (*a*) docteur des Devctas, ou des bons anges, en a composé un, où il indique les bons et les mauvais jours, même ceux qui ne sont bons qu'à moitié, ou durant quelques heures seulement. Sur ce modèle,

(*a*) Ce mot de *Brahaspati* signifie la planète de Jupiter, et celui de *Soucra* signifie Vénus. On verra ci-dessous que *Brahaspouti-Varam* est le jeudi, et que *Soucra* est le vendredi.

on en fait de nouveaux tous les ans; et les habitans du plat-pays se règlent sur ceux-là. L'autre Panjangam est, disent-ils, l'ouvrage de Soucra, docteur des Ratjajas, ou les démons. Il descend dans un détail des soixante heures qui composent la nuit et le jour, selon la manière de compter le tems usitée parmi ce peuple.

On jugera facilement que les occasions d'agir leur échappent souvent, si, à tant de jours et d'heures où ils sont détournés d'entreprendre quelque chose, on ajoute la crédulité qu'ils ont pour les signes. C'en est un bon, lorsque l'oiseau Garrouda (*a*), ou l'oiseau Pala vole devant eux, et traverse le chemin de la droite à la gauche. Les autres oiseaux au contraire sont d'un bon augure, s'ils volent de la gauche à la droite. Si une pie, dont il y a beaucoup dans ce pays-là, touche quelqu'un en volant, ou en conclut aussitôt que cette personne, ou quelqu'un de ses parens, mourra dans six semaines. Si, dans le tems où quelqu'un veut sortir d'une maison, on vient à éternuer, il rentre aussitôt.

Les Bramines commencent l'année avec la nouvelle lune d'Avril, par une fête qu'ils nomment *Samvat-Ysaradi Panduga* (*b*). L'année a douze mois, qui sont: *Tseitram* (*Chitteré*), Avril; *Veinjacam* (*Vayassi*) Mai; *Jeistam* (*Ani*), Juin; *Ajadam* (*Addi*), Juillet; *Stavanam* (*Avani*), Août; *Badrapadam* (*Pretachi*), Septembre; *Asvaijam* (*Arpichi*), Octobre; *Carticam* (*Cartigui*), Novembre; *Margisaram* (*Margaji*), Décembre; *Poujam* (*Tai*), Janvier; *Magam* (*Massi*), Février; *Palgouvam* (*Pangoumi*), Mars. Mais comme ces mois qui sont lunaires (*c*), ne quadreraient pas avec l'année solaire, ils intercalent un treizième mois tous les trois ans, (*d*) comme nous intercalons un jour au mois de février dans les années Bissextiles.

Les sept jours de la semaine ont, en langage samscrit, des noms qui répondent aux sept planètes. Les voici: *Souri Veram*, Dimanche; *Jendra-Varam*, Lundi; *Angaraca-Varam*, Mardi; *Butta-Varam*, Mercredi; *Brahaspati-Varam*, Jeudi; *Soucra-Varam*, Vendredi; *Sen-Varam*, Samedi. *Souri* signifie le Soleil, et *Jendra*, ou *Somo* le mois, ou la Lune. Le Dimanche s'appelle aussi *Adito-Varam* en Marate, et le Lundi *Somo-Varam*.

De même que les anciens Grecs comptaient par Olympiades, qui étaient de quatre ans, et que la chancellerie Romaine a ses indictions, qui sont de quinze ans, ainsi les Bramines ont une révolution de soixante ans, après laquelle ils en recommencent une autre. Chacune de ces années n'est pas distinguée par un nom numérique, c'est-à-dire qu'on ne dit pas la trentième ou la quarantième année. Chaque année a son nom particulier. Voici tous ces noms de suite, mais pour plus de brièveté, j'avertis qu'à chaque nom on ajoute le mot *Samvatsaram*, qui signifie l'an.

1. Prabava. — 2. Bipava. — 3. Suckela. — 4. Pramadonta. 5. — Prajopatti. — 6. Augiresa. — 7. Tsrimocha. — 8. Bhava. — 9. Jouva. — 10. Dhatou. — 11. Esvara. — 12. Bahoudhau-ja. — 13. Bramadi. —

(*a*) C'est un épervier rouge, qui a un collier blanc.

(*b*) *Panduga* signifie un fête, *Samvatsaram* une année, et *Adi* le premier jour de chaque mois.

(*c*) Suivant Sonnerat, au contraire, ces douze mois sont solaires et contiennent trois cent soixante cinq jours, sept heures, une minute, douze secondes. Le *Gentil* lui donne 365 jours, 6 heures, 12 minutes, 30 secondes.

(*d*) Cela leur est commun avec les Chinois et les autres peuples des Indes.

14. Vierama. — 15. Visjou. — 16. Tsidtrabhanou. — 17. Tsabhanou. — 18. Tarana. — 19. Paartouva. — 20. Veiha. — 21. Thervasittou. — 22. Tservadari. — 23. Vierothi. — 24. Vicrouti. — 25. Carram. — 26. Nandana. — 27. Visei-ja. — 28. Tseja. — 29. Maumottha. — 30. Dormeki. — 31. Hevelembi. — 32. Villembi. — 33. Vicari. — 34. Tsareverri. — 35. Planva. — 36. Tshopo-Cortou. — 37. Tsoba-Cortou. — 38. Crodi. — 39. Visvavasou. — 40. Paralava. — 41. Palavanga. — 42. Kileka. — 43. Tsaumea. — 44. Tsadarena. — 45. Virodi-Cretou. — 46. Pradavi. — 47. Paramadisia. — 48. Ananda. — 49. Ratjaja. — 50. Nala. — 51. Pingala. — 52. Calicti. — 53. Tsidarti. — 54. Raudri. — 55. Durmati. — 56. Dundoubi. — 57. Rudiro-Dgari. — 58. Ractatsi. — 59. Crodova. — 60. Tsaja. (*a*) L'année présente 1722 est Sshopo-Cortou, la trente-sixième de cette période.

Cette Manière de compter les années n'est pourtant point générale ; et lorsqu'il est question d'événemens dont la mémoire doit être long-tems conservée, ils ont une autre manière d'en marquer la date. De même que les Chrétiens ont leur ère, et les Mahométans leur hégire, les Bramines ont pour époque le règne de Salavagena, dont ils racontent des prodiges. Ils prétendent que c'est le même que Brahma, qui, venant recommencer une autre vie sur la terre, portait ce nom. Selon le calcul que le ministre Roger fit sur le rapport d'un Bramine, Salavagena mourut en 1563 de notre ère vulgaire vers la fin du règne de Vieramaarca, dont on ne débite pas des miracles moins surprenans. Voici quelques-unes des aventures de ce dernier.

Le Bramine Sandragoupeti, dont j'ai déjà parlé, épousa quatre femmes de quatre castes différentes ; celle de race Bramine le fit père de Verraroutsfi ; celle de la famille des Tchitterys mit au monde Vieramaarca ; celle de la famille des Veinsjas fut mère de Betti ; et la quatrième de la famille des Soudras, enfanta Barthrouherri. Vieramaarca fut un roi craiot et respecté ; mais faisant un jour réflexion sur la brièveté de la vie, il s'attrista, et, songeant qu'il ne jouirait pas long-tems d'une si brillante prospérité, il tomba dans une profonde mélancolie et consulta son frère Betti, qui était l'ame de ses conseils. Tel fut le résultat de cette consultation. Il y a au milieu du monde l'arbre *Oudetaba* (*b*), qui sort de terre au lever du soleil, et croissant à mesure que cet astre s'élève, il le touche de sa cime lorsqu'il est midi ; ensuite il décroît avec le jour, et se cache dans la terre, lorsque le soleil ne paraît plus. *Mettez-vous sur cet arbre au point du jour*, dit Betti à Vieramaarca, *l'arbre s'élevant vous portera jusqu'au Soleil, à qui vous demanderez une vie plus longue que celle des autres hommes.*

Le roi suivit ce conseil ; mais lorqu'il fut à une certaine hauteur, il se senti percé d'une chaleur insupportable ; cependant il ne perdit point cou-

---

(*a*) *Sonnerat les nomme dans le même ordre* : Praba, Ibava, Soucoula, Pramadouta, Prassor-Podi, Anguira, Strimouga, Bava, Hyouva, Dadon, Itehoura, Begoudamia, Pramadi, Vicrema, Vetebou, Sittravanon, Souvanon, Darma, Partiva, Via, Sarvagetton, Sarvadari, Virodi, Vigourdi, Kara, Mauaduna, Vigea, Gea, Mamnada, Dounmougi, Jevalambi, Valambi, Vigari, Charvari, Palapava, Soupagredou, Soubagredou, Crodi, Vichouavichou, Parabava, Pavavanga, Kelega, Chaomia, Sadania, Virodigredou, Pavadabi, Pramadetchi, Ananda, Ratchada, Nassa, Priugala, Calcavouti, Sitravachi, Raouti ; Dounmadi, Doundoumui, Routrocari, Ratratchema, Crodana, Atchêia.

(*b*) C'est-à-dire l'*Arbre du Soleil.*

rage ; et le soleil, à qui son entreprise ne déplut point, modéra ses rayons, le rafraîchit, et lui promit de lui accorder sa demande : *Tu seras*, lui dit-il, *mille ans assis sur ton trône, sans que tes forces ni ta santé puissent être altérés par aucune maladie*. L'arbre ayant baissé à son ordinaire, le roi ne fut pas plutôt à terre, qu'il alla informer son frère du succès de sa requête. *Le Soleil vous a accordé mille ans*, dit le fidèle Betti ; *et moi je veux vous en procurer mille autres. Puisque vous avez sa parole que vous serez mille ans assis sur votre trône, lorsque vous y aurez été assis durant six mois, passez le reste de l'année à voyager ; ainsi vous doublerez le tems qui vous est accordé*. Vicramaarca suivit encore ce conseil, et eut en voyageant une aventure très-singulière. Les serviteurs de Jogisvara disputaient pour le partage de la succession que leur avait laissée ce saint homme. La succession consistait en une bourse avec laquelle on ne manquait jamais d'argent ; en un plat avec lequel on ne manquait jamais de viande ; en un bâton fait en forme de houlette, avec lequel on ne craignait aucun ennemi ; et enfin en un soulier qui avait la vertu de transporter en un moment à l'endroit où l'on voulait aller. Vicramaarca les trouva en contestation, chacun d'eux voulant choisir ce qui était le plus à son gré ; et s'étant rendu l'arbitre de leur différend, il leur marqua à chacun une place, et déclara que celui qui serait le premier arrivé auprès de lui aurait le choix. Pendant qu'ils se rendaient au lieu d'où ils devaient commencer leur course, il chaussa le soulier, prit la bourse, le plat et la houlette, et disparut dans le moment, laissant aux chicaneurs le regret tardif de ne s'être pas mieux accordés (*a*). Les histoires des Bramines rapportent beaucoup de miracles de cette espèce, que firent les deux frères en voyageant.

Le nombre de soixante n'est pas seulement affecté au dénombrement des années ; au lieu de vingt-quatre heures que nous comptons, les Bramines en comptent soixante, à savoir trente de jour et trente de nuit. Ils ont une espèce de clepsydre, ou d'horloge d'eau assez simple ; ce n'est qu'une petite jatte de cuivre percée, qu'ils font nager sur l'eau ; et lorsqu'elle s'est remplie, ils la vident et frappent autant de coups sur un vaisseau de cuivre, qu'il y a déjà d'heures du jour ou de la nuit qui sont écoulées.

CHAPITRE X.

Exercice journalier des Bramines.

Les Bramines sont assujettis à de certaines cérémonies dont ils ne peuvent se dispenser sans violer le précepte. Je rapporterai ce qui leur est ordonné. En fait de pratiques d'obligation, il est plus sûr de dire ce que l'on devrait faire que ce que l'on fait effectivement.

Les Bramines doivent s'éveiller deux heures, ou du moins une heure avant l'aurore, et commencer par prononcer les noms de Dieu. S'ils n'ont rien qui les presse de se lever, ils peuvent encore rester au lit une demi-

(*a*) Il y a dans les *mille et une nuits* une aventure assez semblable à celle-là.

heure, et s'entretenir du nom de Dieu ; ceux qui se lèvent d'abord font beaucoup mieux. Après avoir satisfait aux besoins qui sont des suites de la digestion, ils se lavent le visage, les mains et les pieds, et s'asseient sur une planche ou sur un tapis, mais non sur la terre, ni sur leur lit, de sorte que leur visage est tourné vers l'Orient, ou vers le Septentrion, et jamais vers l'Occident, ou vers le Midi. Ils se tournent vers l'Orient à cause du lever du soleil ; ou vers le Nord, parce que les lieux qu'ils estiment les plus saints sont à leur égard de ce côté là. Ils commencent ensuite à chanter l'histoire de Gasjendre Mootsjam ; et s'il reste encore quelque tems avant le lever du soleil, ils chantent quelque hymne ; cela fait, ils se lèveut, se lavent les dents et la bouche ; ou s'il y a autour de leur maison quelque rivière qui soit sainte, ou quelque Tam, c'est-à-dire, une mare d'eau, ils vont s'y laver ; sinon, ils se lavent chez eux, et mettent un habit net.

Les Bramines appellent net un habit qui n'a point servi depuis qu'il a été lavé, ou que l'on a mouillé depuis qu'on s'en est servi : alors il demeure net tant que personne ne le touche, ou ne le porte. Mais, parce que les habits de soie se gâteraient en les mouillant, on y a trouvé un remède, en décidant qu'ils sont naturellement purs. Si pourtant quelqu'un mangeait avec une robe de soie, elle deviendrait impure : c'est pourquoi ils l'ôtent avant que de se mettre à table.

Lorsqu'ils sont habillés, ils s'asseient pour la seconde fois au même endroit, prennent de l'eau de puits nouvellement tirée (celle de la veille ne vaudrait rien), ils y trempent ce dont ils se doivent marquer le visage, prennent trois fois de l'eau dans la main, et en jettent trois fois dans leur bouche, évitant d'y toucher avec la main ; ils prononcent les vingt-quatre noms de Dieu ; ce qu'ils appellent *faire Japon*, en touchant autant de parties de leur corps.

Au lever du soleil, ils prennent trois fois de l'eau dans le creux des mains, et la répandent à terre avec une courte prière. Cette cérémonie, qui se fait en faveur du soleil, est fondée sur ce qu'ils prétendent que le soleil se lève entre des montagnes, et doit passer par un détroit où se retirent de mauvais génies, qui tâchent de l'arrêter. Quelques Bramines jetèrent un jour de l'eau au soleil. Elle causa un son qui effraya ces démons et les mit en fuite. *Nous savons,* disent les Bramines d'aujourd'hui, *que ce que nous faisons à présent n'est d'aucune utilité pour le soleil ; mais nous ne laissons pas de lui marquer notre bonne volonté, à l'exemple de ceux qui le secoururent en effet.*

Ils recommencent ensuite à se jeter trois fois de l'eau dans la bouche ; ils rendent leurs adorations au soleil, et à ceux qui ont la conduite des mondes situés sous les cieux. S'ils sont de la secte des Wistnouvas, ils prennent une espèce de chapelet, dont les grains sont d'un bois odoriférant, qu'ils appellent *Toleje ;* s'ils sont de la caste des Seivias, ces grains sont de corail, ou de cristal. Quelques-uns passent ce chapelet à leur cou, d'autres le tiennent à la main, mais caché sous leur habit, ou dans une poche faite exprès. A chaque prière qu'ils finissent, ils laissent tomber un grain. Ceux qui n'ont pas beaucoup de tems, ne récitent que vingt-huit prières ; ceux qui ont plus de loisir en disent cent vingt-huit ; mais les dévots qui n'ont rien à faire, vont jusqu'à mille.

Ces prières étant achevées, ils adorent et lavent avec de l'eau nette le Salagramma : c'est une idole faite d'une pierre particulière, et ayant un

trou dans lequel ils disent que sont les armoiries de Dieu. L'eau dans laquelle ils l'ont lavée s'appelle *Tiertum:* ils la réservent pour une autre dévotion dont je parlerai ci-après. Le Salagramma étant ainsi lavé, ils le revêtent d'un habit net, ou d'un linge, et le frottent d'un parfum composé de sandal, de fleurs odoriférantes, et de feuilles de Toleje. Ils recommencent le même manège devant une autre petite idole de cuivre, à chaque côté de laquelle ils allument une bougie, ou même plus, selon leur richesse ou leur dévotion. Ils lui présentent des mets nouvellement cuits, ou bien des fruits, ou du lait. Ils jettent sur elle quelques fleurs. tournent trois fois et même davantage tout à l'entour; et à chaque tour qu'ils font, ils se prosternent par terre les mains jointes et étendues. Ils posent ensuite cette idole à terre, prennent le Tiertum ou eau qui a servi à laver le Salagramma, s'en jettent une fois sur la tête et trois fois dans la bouche avec un peu de feuilles de Toleje, et se frottent le front avec de l'Angaram, qui est une préparation de Benjoin. L'Angaram a, disent-ils, la vertu de les fortifier contre le péché, mais il faut qu'il ait été offert à l'idole, aussi bien que le Toleje qu'ils mettent dans leurs oreilles, pour prévenir l'impureté qu'ils pourraient contracter par l'attouchement d'un cadavre, ou d'un Soudra. Le Tiertum a celle de les purifier de tous les péchés qu'ils ont commis depuis leur enfance. Après qu'ils ont distribué du Tiertum à ceux qui sont présens, ils brûlent un peu d'encens, et peuvent aller déjeûner avec les Bramines qui ont assisté à cette cérémonie. Ils font la prière avant et après le repas, lavent leurs mains, jettent trois fois de l'eau dans leur bouche et font Japon, puis prennent du Tiertum de nouveau, après quoi ils sont aussi purs qu'auparavant. Cette pratique se réitère autant de fois qu'ils se croient souillés.

S'ils ne déjeûnent point et ne mangent qu'à midi, l'ablution du point du jour ne suffit pas: ils la font encore une fois, et reviennent à leur idole, sèment des fleurs devant elle, ou faute de fleurs, du Toleje, et lui présentent ce qu'ils doivent manger; car les Bramines ne peuvent rien manger qui ne lui ait été offert.

Un peu avant le coucher du soleil, ils se lavent de nouveau, se marquent, font Japon, et donnent de l'eau au soleil. S'ils sont *Grahastas*, c'est-à-dire, s'ils sont mariés, ils vont souper. J'ai déjà dit que les Bramasariis et les San-jasiis ne font qu'un repas. Enfin, après une prière, ils vont se coucher.

Le matin, à midi, et au soir, après qu'ils ont fait la cérémonie des vingt-quatre noms de Dieu, ils lisent les Poranes (*Pourána*), qui sont leurs anciennes chroniques; et cette lecture est si respectée, qu'ils ont la précaution de se laver les oreilles, afin qu'étant pures, elles soient aussi plus dignes d'une lecture si sainte.

Cet exercice n'est pas si ponctuellement observé, que plusieurs Bramines ne se dispensent de plusieurs pratiques. Mais le Tiertum et le Japon sont d'une nécessité indispensable; et si, dans une maison, quelqu'un fait tout ce qui est marqué dans ce chapitre, cela suffit et sert pour tous ceux qui y demeurent. A proprement parler, il n'y a guères que ceux qui sont attachés au culte public des idoles, qui exécutent à la rigueur tout ce qui est prescrit par la loi.

CHAPITRE XI.

Histoire de Gasjendre Motsjam, que les Bramines chantent au point du jour.

Les Bramines chantent tous les matins au point du jour un hymne qui contient l'histoire de Gasjendre Motsjam(*a*), que voici en substance : Dans une des sept mers de lait, il y a une montagne nommée *Tricoveta-Parvatam,* haute de dix mille lieues et d'une largeur égale à sa hauteur. Elle a trois cimes, dont l'une est d'or, l'autre d'argent, et la troisième est de fer, et chacune de ces trois cimes est ornée de pierres précieuses. Un Deveta, nommé *Indre Doumena,* qui se promène dans le ciel et sur la terre avec un char qui vole plus vite que le vent, s'étant arrêté sur cette montagne, y trouva un endroit qui lui parut commode pour s'y divertir avec sa femme, et, après qu'il se fut lavé, il vit passer un Monesvara, et ne lui rendit aucun honneur. Ces Monesvaras sont pourtant une espèce plus sainte et plus relevée que les Devetas, car ces derniers n'entreront point dans le paradis; mais, après qu'ils ont achevé leur tems, il faut qu'ils reviennent dans ce monde-ci. Le Monesvara fut d'autant plus offensé de l'incivilité du Deveta, qu'il n'avait point péché par ignorance, mais par orgueil. *Tu deviendras éléphant,* lui dit-il en forme de malédiction, *et au lieu de femmes, tu n'auras pour ta compagnie que des femelles d'éléphans;* car de même que nous appelons *ânes* les personnes stupides et ignorantes, ce peuple donne aux orgueilleux le nom d'*éléphans*.

Le Deveta, effrayé de cette sentence, voulut réparer sa faute; il s'humilia et demanda pardon; tout ce qu'il put obtenir ce fut qu'après un certain terme, il reprendrait sa première forme. Du reste, l'arrêt était irrévocable, ainsi il fut métamorphosé en éléphant sur cette même montagne, et eut dix Lac-Cotis (*b*) de femelles, avec lesquelles il vécut très-long-tems, sans craindre ni les tigres, ni les lions, ni les autres bêtes féroces. Un jour qu'il allait boire à un étang, un crocodile le prit par le pied, et sans lâcher prise, quoiqu'il se débattit, le lui arracha. Étant retourné boire à ce même étang, le crocodile le saisit pour la seconde fois, mais sans pouvoir lui arracher le pied. Il s'engagea alors entre eux un combat qui dura mille ans. La partie n'était pas égale; les forces de l'éléphant s'épuisaient, au lieu que celle du crocodile s'augmentaient, parce qu'il était dans son élément. La défaite de l'éléphant fut la fin de sa métamorphose. Le premier usage qu'il fit de sa raison fut de penser à Dieu, de le prier, et de composer des cantiques dans sa tristesse. Il était si faible qu'il ne pouvait plus prononcer le nom de Dieu, lorsque Wistnou, monté sur le Garouda, vint à son secours et lui donna ses armes nommées *Jeckaram* qui étaient de diamans. Indre Doumena s'en servit pour casser la tête au crocodile, et s'approcha de son libérateur pour le remercier. Wistnou le voyant extrêmement las, le toucha et le guérit de sa lassitude. Il fut remis en son premier état, et marqua sa reconnaissance à Wistnou

(*a*) *Gasjem* signifie un Éléphant; *Indre*, chef ou tête; et *Motsjam*, conservation.
(*b*) Un Lac est cent mille, et le *Coti* fait dix *Lacs*, ainsi dix *Lac-Cotis* font dix millions.

par le culte et les honneurs qu'il lui rendit; et Wistnou attacha une indulgence plénière à quiconque réciterait cette histoire.

CHAPITRE XII.

De la nourriture et des Jeûnes des Bramines.

Les deux castes des Tchitterys et des Soudras mangent du poisson et de toutes sortes de viandes, excepté celle de la vache; mais les Bramines, plus rigides observateurs du précepte, et les Veinsjas qui les imitent, s'abstiennent de tout ce qui a eu vie et respiration. Cette abstinence, qui leur est commune avec la secte de Pythagore, est une suite naturelle du dogme de la métempsycose. C'est mal fait, disent les Bramines, de déloger une ame du corps d'un animal où elle peut être moins mal qu'elle ne sera dans le corps où il faut qu'elle passe au sortir de celui-ci. Les Tchitterys se justifient, en disant que les ames humaines passent aussi bien dans les plantes que dans les corps des animaux; et qu'ils font moins de mal en tuant une seule bête pour la nourriture de plusieurs personnes, qu'en déracinant plusieurs plantes, ou, ce qui revient au même, en délogeant plusieurs ames pour sustenter un seul Bramine. Ceux-ci répliquent que les ames renfermées dans les plantes ne perdent pas tant en changeant de corps, que celles que l'on chasse de celui du plus vil animal. Quelques-uns conviennent qu'il serait à souhaiter qu'on pût vivre sans déraciner des herbes et sans en détruire; mais ils ajoutent que c'est un mal inévitable. Il y en a qui, touchés de ces réflexions, tâchent de ne vivre que de fruits et de feuilles, sans toucher à ce qui peut endommager la plante; mais dans le vrai, il en est très-peu qui poussent si loin la délicatesse. La commune opinion est que, s'il fallait opter entre la mort ou la nécessité de manger de la viande, il vaudrait mieux prendre ce dernier parti, et réparer ensuite cette faute involontaire par des purifications.

La chair et le poisson étant une nourriture interdite aux Bramines, et leurs repas ne consistant qu'en riz, racines et herbes, selon la saison, ils ne mangent rien qui irrite l'appétit, ni qui les excite à franchir les bornes de la frugalité. Leur boisson ordinaire est de l'eau sans aucun mélange, et quelquefois ils boivent un peu de lait; c'est pourquoi ceux qui sont à leur aise ont des vaches chez eux. J'ai dit qu'il y a cinq péchés dont le Védam déclare la rémission très-difficile à obtenir. Les voici: 1. Coucher avec sa mère. Ils comprennent aussi sous le mot de mère, la belle-mère et la femme d'un docteur. 2. Tuer un Bramine. 3. Dérober de l'or. 4. S'enivrer. 5. Fréquenter ceux qui commettent ces crimes.

Les Bramines ont une sorte de régal qui dure tout le mois de décembre. Ils se lèvent avec l'aurore, se lavent, et présentent à leur idole du riz mêlé avec un certain grain, du sucre et quelques fruits. Ce régal se fait en mémoire de l'avantage que remporta autrefois Pandeva. C'est le nom commun que l'on donnait à cinq frères appelés *Darmerasou*, *Bima*, *Naggula*, *Adjuna*, *Sahadeva*, qui vivaient dans le même tems que Wistnou était sur la terre, et qu'il portait le nom de *Kristna*. Les cinq frères avaient un parent nommé *Duriodena*, qui était l'aîné de cent et un frères. Adjuna, le quatrième des cinq frères, ne pouvant s'accorder avec Duriodena pour

Digitized by Google

le partage de quelques terres, ils convinrent l'un et l'autre de les jouer en un coup de dez. Duriodena qui en avait de pipés, gagna la partie. Les cinq frères jouèrent leur liberté qu'ils perdirent; ensuite leur femme, nommée *Draupeti*, qu'ils perdirent encore. Ils continuèrent de jouer, quoiqu'ils n'eussent plus rien à risquer. Ils s'obligèrent, s'ils perdaient, à se confiner douze ans dans les bois sans s'approcher d'aucune ville, et la treizième année à se tenir si cachés qu'ils ne seraient vus de personne, et s'ils manquaient à cette dernière circonstance, à retourner dans les bois pour douze autres années. Ils perdirent encore cette partie. Duriodena voulant ajouter l'outrage à leur affliction, essaya de déshabiller Draupeti en leur présence et de la déshonorer, comme un esclave dont il était absolument le maître. Elle tint ferme son habit, mais sa résistance ne pouvant durer long-tems, elle se recommanda à Kristna qui était alors à Metura. La distance n'empêcha point qu'elle ne fut exaucée. Quoiqu'elle cessât de tenir son habit, son nouveau maître ne put la déshabiller, et ne fit plus d'efforts pour cela. *Jouons ensemble*, lui dit-elle, *et si je perds vous disposerez de ma personne.* Les dez pipés n'avaient aucune vertu contre elle; non-seulement elle regagna sa liberté, mais aussi celle des cinq frères ses maris. Elle voulait jouer aussi pour regagner les terres, mais Duriodena fut assez prudent pour finir le jeu. Les cinq frères profitèrent mal de la liberté qu'ils venaient de recouvrer. Ils la jouèrent de nouveau aux mêmes conditions que la première fois, et ayant été malheureux, ils exécutèrent ce qu'ils avaient promis. Le tems étant expiré, ils vinrent retrouver Duriodena et lui dirent : *Tu nous a gagné nos terres avec des dez pipés; viens; si tu veux partager, partageons, si tu aimes mieux jouer, jouons, sinon disputons-les par les armes.* Duriodena choisit la guerre; en vain des amis communs employèrent leurs bons offices pour les accommoder à l'amiable : chacun des deux se choisit des champions pour soutenir ses intérêts. Kristna dit : *Me choisisse qui voudra, je ne combattrai point, je conduirai seulement le chariot* (*a*). Duriodena voyant que Kristna ne voulait point combattre, et qu'il penchait pour l'un des cinq frères, se soucia peu de l'avoir dans son parti. Le combat commença au mois de décembre. Ils se régalèrent avant le lever du soleil, se battirent tout le jour, et revinrent ensemble après que le soleil fut couché; ce qui dura tout le mois. Duriodena eut beau venir avec tous ses frères et ses amis, les cinq frères rentrèrent en possession de leurs terres. C'est en mémoire de ce combat, et de ce que Kristna et ceux de son parti mangèrent alors, que les Bramines se régalent ainsi au mois de décembre.

L'idée que les Bramines se font de leur excellence au-dessus des autres castes, fait qu'ils n'entreront jamais chez quelqu'autre que chez un Bramine pour y manger, pas même pour y boire un verre d'eau; mais ils ne refuseront pas de même de boire le *Tager*, qui est du lait caillé, ou de la crême, parce qu'il tient de la nature de l'*Amortam*; ils ne mangeront pas même chez un Bramine de secte différente. Quiconque n'est pas Bramine ne peut voir manger un Bramine; le roi lui-même n'a pas ce crédit. Si donc un Bramine épouse une femme d'une caste inférieure, elle est privée

(*a*) Les historiens qui ont parlé des guerres d'Asie, font mention de cette coutume de combattre sur des chariots. *Xenophon*, Cyrop. VI. *Strabo*, 17. *Diod. Sicul.* VI. 1.

de l'honneur de le voir manger; et s'il a la complaisance de lui accorder cette faveur, et que les autres Bramines le sachent, ils le fuiront aussitôt comme un homme impur et un indigne.

Leurs jeûnes sont fixés à certains jours, et observés avec une extrême régularité. Ils jeûnent le onzième jour d'après la pleine lune, et le onzième jour d'après la nouvelle. Ils s'abstiennent durant les soixante heures du jour et de la nuit de quelque nourriture que ce soit, même du bétel, et emploient tout ce tems-là à la prière où à la lecture. Ceux d'entre les Bramines et les Soudras qui sont de la secte des Seivias, ont un jeûne particulier, à savoir tous les lundis du mois de novembre; ils ne prennent aucune nourriture jusqu'à ce qu'ils voient les étoiles, ou que l'heure de les voir soit venue. On verra dans la seconde partie à quelle intention ils jeûnent ainsi.

CHAPITRE XIII.

De ce qui s'observe durant la maladie et à la mort des Bramines, et de leur sépulture.

Si un Bramine tombe malade, quelque abondance de sang qu'il puisse avoir, ils préféreront toujours la diète à la saignée; mais, à force de faire jeûner le malade, il arrive souvent qu'ils lui font perdre l'habitude de manger, de sorte qu'il ne peut rien avaler quand ensuite ils jugent à propos de lui faire prendre de la nourriture.

Lorsqu'on voit les signes d'une mort prochaine, on appelle un Bramine pour faire des prières sur le malade; et l'on distribue quelques aumônes. Cependant le malade répète continuellement le nom de Dieu, et quand il n'a plus la force de le prononcer, ses amis le prononcent sans cesse à ses oreilles. Le Védam a déclaré que Dieu, ayant promis d'assister ceux qui pensent à son nom et qui le nomment, il est obligé de le secourir dans ce besoin. Si la parole leur manque et que leurs amis y suppléent pour eux, c'est comme s'ils répétaient eux-mêmes son nom.

Si le malade est marié et qu'il lui reste encore quelque usage de sa raison, il demande à sa femme si elle se fera brûler ou enterrer avec lui. Si elle dit oui, elle est obligée de tenir parole, et même c'est son devoir, à cause du serment qu'elle a fait en se mariant, en présence du Bramine et du feu *homam*. Elle a juré le jour de ses nôces que son ame ne se séparerait point de l'ame de son mari, et elle ne peut, sans pécher, violer un serment devenu sacré par la présence du Bramine et du feu. Lorsqu'elle a des enfans, et qu'elle les aime plus qu'elle n'aime son mari, elle est libre de vivre avec eux, ou de mourir avec lui. Si elle a peur du feu, on ne doit pas la contraindre de s'y jeter; mais l'opinion commune est qu'une honnête femme n'aura pas de répugnance pour ce sacrifice, car le Védam fait consister le devoir de la femme en ces trois choses.

La première est une complaisance aveugle et sans réserve pour tous les désirs de son mari. On allègue à ce sujet l'exemple de Draupeti, qui fut un modèle de vertu et de patience. Son mari ruina sa santé et consuma tous ses biens pour entretenir des filles de mauvaise vie; les maladies qui

sont les justes châtimens de cette débauche, lui ayant retranché les moyens de la continuer, ne lui en ôtèrent point le désir. Il déclara qu'il mourrait s'il ne voyait les filles de joie. *Ne vous affligez point*, dit la généreuse Draupeti, *je vous y porterai*. En effet, elle le chargea sur ses épaules; et, malgré l'obscurité de la nuit, elle l'y portait; mais ne voyant pas où elle marchait, elle heurta contre un poteau sur lequel était attaché un saint homme nommé *Gallova;* et par cet ébranlement, elle lui causa de la douleur. Le bilieux dévot dit dans sa colère : *Celui qui me cause cette douleur mourra avant que le soleil se lève*. Draupeti qui ne voulait pas perdre son mari, dit à son tour : *Le soleil ne se levera point*. On fut plusieurs années sans le voir lever. Tous les hommes prièrent pour qu'il se levât. Brahma et les Devetas vinrent trouver cette femme, afin qu'elle y consentit, et lui demandèrent qu'elle satisfaction elle voulait. Elle leur répondit : *Mon mari, mon mari, mon mari, mon mari, mon mari*. Alors il lui fut dit : *Cela te sera accordé dans l'autre vie*. Elle mourut, et alla vers Surgam (*a*); puis revenant dans ce monde-ci, elle eut cinq maris qui sont les cinq frères dont j'ai déjà parlé. Mais comme elle aurait été souillée, si elle eût été à cinq hommes en même tems, Brahma régla qu'elle en aurait un auprès d'elle toute l'année, après quoi elle tomberait dans le feu, et viendrait auprès d'un autre mari, comme elle le souhaitait.

La seconde obligation de l'honnête femme est de s'habiller modestement et simplement, et de ne se pas réjouir lorsque son mari va hors de la ville.

La troisième est que, quand son mari meurt, elle doit mourir avec lui. Il y a pourtant des femmes qui, avant que d'épouser un homme, font approuver la clause (*b*) qu'elles ne se brûleront point avec lui; et les Bramines laissent à une femme à qui son mari agonisant demande si elle veut le suivre à la mort, la liberté de dire *oui* ou *non;* ils disent eux-mêmes que c'est un crime digne de l'enfer que de l'y contraindre, ou de l'y engager par des menaces. Mais les Tchitterys, qui sont les nobles, y contraignent leurs femmes. Ils se tiendraient déshonorés si elles leur survivaient, et un Tchittery étant mort, soixante femmes se jetèrent dans son bûcher et y furent brûlées toutes vives.

Ils croient que, quand le malade est à l'agonie, deux (*c*) *Jamma-Doutas* se présentent à lui. Leur figure épouvantable le remplit de trouble; mais, en même tems, il s'y trouve aussi un Wistnou-Douta. Si le mourant a été homme de bien, celui-ci emporte son ame dans un magnifique char qui a la propriété de voler; sinon, un des *Jamma-Doutas* le porte à *Jamma-Locon*, c'est-à-dire dans le lieu où préside *Jamma*. Ce juge demande à son greffier, qui est déjà instruit par Wistnou, quelle a été la vie du défunt; les informations étant lues, il le renvoie dans le monde comme un lutin pendant dix jours, en attendant qu'on lui prononce sa sentence. De-là vient que les dix premiers jours après la mort d'un parent, on donne à manger aux pies, dans la pensée que son ame pourrait bien être parmi elles.

Quand le malade a rendu l'esprit, on lui rase la barbe, on le lave, on lui passe un habit net, et on lui frotte la bouche avec de la chaux et du

---

(*a*) Ce mot signifie huit mondes posés sous le Ciel où commande *Brahma*.
(*b*) Joh. van Twist. Descript. du Guzurate. Ch. 15.
(*c*) *Douta*, serviteur : *Jamma*, juge de l'Enfer.

bétel broyé; les femmes la lui frottent aussi avec du riz cru. Quand on l'emporte de la maison hors de la ville, les amis l'accompagnent, lavent leurs mains, et lui mettent sur la bouche un peu de riz. Ils lavent leurs mains de nouveau, et commencent autour du bûcher sur lequel il est posé, un *betaani*, c'est-à-dire une espèce de procession que fait un *Parya* avec des gens qui frappent un petit tambour, en tournant trois fois autour du mort. Cela étant fait, un de la compagnie prêche l'assemblée au nom de la mort, et dit qu'elle étend son empire sur tous indifféremment, sur les jeunes et sur les vieux, sur les riches et sur les pauvres; que ceux qui vivent bien seront heureux après leur mort, et que ceux qui vivent mal n'ont que des maux à attendre.

Tous les Braimines ne sont pas brûlés après leur mort; il y en a que l'on enterre. Les Wistnouvas et les Smaertas sont toujours brûlés, parce qu'ils croient que ceux qui ont servi Wistnou le plus fidèlement, ont pourtant contracté des souillures, dont le feu achève de les purifier. Les Seivias et les Sanjasiis disent au contraire que, quoiqu'ils n'aient pas accompli parfaitement leurs devoirs, leurs péchés ne leur seront pas imputés; qu'ainsi ils n'ont pas besoin d'être purifiés par le feu, et qu'on peut bien les enterrer paisiblement. Les uns envisagent principalement la justice de Dieu; les autres comptent davantage sur la miséricorde.

CHAPITRE XIV.

Des femmes qui sont brûlées ou enterrées avec leurs maris.

Lorsque la femme a promis à son mari de le suivre au bûcher, ou dans la fosse, on commence aussitôt qu'il est expiré à faire les apprêts de leurs funérailles, et elle ne peut ni se rétracter, ni différer l'exécution de sa promesse; il faut qu'elle soit consumée le même jour, et dans le même brâsier où le corps de son mari est brûlé; les Bramines et les Weinsjas ne relâchent rien de cette rigueur, mais les Tchitterys permettent que les femmes se brûlent en des tems et en des lieux différens, lorsque le mari est mort dans un pays éloigné, ou depuis long-tems.

Aussitôt qu'on est certain de la mort du mari, on met la femme dans une chaise devant la porte, avec des parures à leur mode. On joue des instrumens, on bat des tambours; on lui donne du bétel à mâcher et on l'entretient, de peur qu'à force de penser au sort qui l'attend, elle ne se repente de son choix. Les Tchitterys et les Soudras mêlent avec le bétel quelque chose qui l'étourdit et lui ôte le sentiment de son état, mais les Bramines font, disent-ils, scrupule d'user de cette précaution, parce qu'ils veulent que le sacrifice soit volontaire.

Quand elle part de sa maison, elle prend congé de ses amis, d'une main tenant un citron, et de l'autre un miroir. Elle répète continuellement le nom de Dieu; quelques-unes disent *Naraina*, d'autres *Ramma*, ou quelque autre nom. Si elle est de la caste des Bramines, ou de celle des Weinsjas, au lieu du citron et du miroir, elle tient à la main des fleurs rouges, de celles qu'on jette dans les temples et devant les idoles, auxquelles

il faut que ces fleurs aient été présentées. Elles ont aussi une idole pendue à leur cou.

La femme va de cette manière à pied à l'endroit où son mari a été brûlé, et, si elle est de la caste des Tchitterys ou des Soudras, elle est accompagnée de ses parens qui l'encouragent. Si c'est la femme d'un Bramine, elle est portée dans une espèce de traîneau. Assez près du bûcher, il y a un étang où elle va se laver. On lui ôte les bijoux et les parures qu'elle a sur le corps, un Bramine fait la prière, et on distribue une aumône aux Bramines. Au sortir de l'eau, elle s'enveloppe d'un suaire jaune et s'approche du bûcher. C'est une fosse assez profonde, dont toute la terre jetée d'un côté forme une hauteur sur laquelle elle monte. Le bois qui a servi à brûler le cadavre de son mari, est à moitié consumé, et fait un brasier terrible. De peur que cette vue ne l'effraie, il y a entre elle et le feu une natte qui l'empêche de le voir. C'est sur cette hauteur qu'elle dit le dernier adieu à ses parens, qui l'exhortent à montrer beaucoup de courage dans cette occasion. Elle prend alors quelques ustenciles de ménage, comme un *Pilang*, ou pilon pour piler le riz, un *Soup*, ou petit van pour vaner le riz quand il est pilé, et elle les jette dans le feu par dessus la natte; elle prend ensuite un pot plein d'huile dont elle répand une partie sur sa tête, en nommant continuellement le nom de Dieu; enfin on ôte la natte et alors elle se jette dans le feu avec le pot d'huile. En un instant elle est couverte de bois à la hauteur de cinq à six pieds par dessus elle, et d'autres personnes y versent de l'huile et du beurre pour allumer davantage le feu. Quelquefois aussi des esclaves, voyant leur maîtresse s'affliger de la maladie de son mari, lui promettent que, si elle meurt après lui, elles la suivront et se brûleront avec elle, et elles tiennent parole. On fait moins de cérémonies pour elles, elles dansent auprès du bûcher, et s'y jettent d'elles-mêmes l'une après l'autre. (*a*) C'est ainsi que se brûlent les femmes des trois castes inférieures.

Celles de la première meurent avec des circonstances plus cruelles. Elles se mettent sur un bûcher, et se couchent auprès de leur mari, comme si elles allaient reposer avec lui. Après qu'elles sont placées, on élève le bûcher par-dessus elles, puis on y met le feu du côté de la tête, où l'on a eu soin de jeter de l'huile et autres matières grasses pour allumer plutôt le bûcher, qui est de bois plus ou moins précieux, selon les facultés du mort. Il y en a qui ont pour cela un bois nommé *aquila brava*, espèce d'aloës qui croît dans l'isle de Ceylan et sur les côtes de Coromandel; et quelques-uns y emploient du bois de sandal (*b*).

A Surate, on élève sur le bûcher une petite cabane de grosse paille de millet, entrelacée de menu bois; la femme entre dans cette cabane, s'assied sur le bûcher, prenant la tête de son mari sur son sein, et avec un flambeau met elle-même le feu, tandis que quantité de Bramines armés de fourgons, attisent le feu qu'ils allument encore par-dehors, et même repoussent la femme, si, étant effrayée du feu, elle fait effort pour en sortir; ce qui ne s'accorde guères avec la liberté (*c*) qu'ils veulent qu'on lui laisse.

Les préparatifs sont les mêmes, soit que la femme doive être brûlée,

(*a*) Voyage de Bernier, tome II, pag. 113.
(*b*) Linschot, ch. 76. et Joh. van Twist *Description du Guzurat*.
(*c*) Bernier. Ibid.

soit qu'on l'enterre ; mais les circonstances de l'enterrement même diffèrent. Lorsqu'elle est arrivée à la fosse où elle trouve son mari, elle y descend et s'y assied sur un banc de terre qui est ménagé sous une espèce de voûte creusée dans la terre. Etant assise, elle prend son mari entre ses bras, met de l'encens dans du feu qui se trouve auprès d'elle, et se parfume le corps ; cela fait, on commence à remplir doucement la fosse, et la femme attire et arrange la terre autour de soi avec ses mains. Lorsqu'elle en a jusqu'au cou, deux de ceux qui remplissent la fosse prennent un tapis qu'ils tiennent devant la fosse, pour empêcher les autres femmes de voir ce que l'on va faire. Ils font prendre à celle-ci du poison dans une coquille, ensuite ils lui tordent le cou ; et cela avec tant de dextérité, que personne ne s'en aperçoit, s'il n'est fort près d'elle. L'une et l'autre de ces infernales tragédies s'exécutent au son des instrumens, au bruit des tambours et des grands cris que jette tout le peuple qui est présent ; et c'est ce qui empêche qu'on n'entende les plaintes de ces malheureuses victimes : quoiqu'il y en ait qui se dévouent avec une fermeté et un courage inconcevables.

Si quelques-unes refusent de mourir avec leur mari, on les regarde comme des infâmes, on leur coupe les cheveux ; elles ne peuvent ni user de bétel, ni porter de pierreries, ni se remarier ; elles sont en butte à tous les affronts imaginables, et c'est pour cela que celles qui ont du cœur préfèrent la mort à une vie si misérable. Incapables de posséder des biens, ni de recevoir aucuns honneurs, elles n'ont nulle part à la succession de leur mari, et sont à la discrétion de leur fils aîné qui lui succède, et qui a un empire absolu sur elles. Si une telle femme n'a que des filles, le frère de son mari recueille la succession, et ne doit rien ni à elle, ni à ses filles, que l'entretien, qu'on lui reproche tant qu'elle vit ; et on lui jette souvent par le nez qu'elle n'aimait pas son mari puisqu'elle n'a pas eu le courage de mourir avec lui. Joignez à cela le soin qu'on a de leur persuader que, si elles se brûlent ou s'enterrent avec leur mari, elles sauvent son ame de l'enfer, quand il l'aurait mérité mille fois, et que celles qui meurent ainsi par un pur amour ne sentent pas la douleur que le feu cause en d'autres occasions : on n'aura pas de peine à comprendre comment elles peuvent s'y résoudre. Au reste, l'histoire de Calanus (*a*) contemporain d'Alexandre et plusieurs autres témoignages de l'antiquité font voir que le mépris d'une si affreuse mort n'est pas nouveau dans les Indes.

CHAPITRE XV.

Du deuil et des prières pour les morts.

Les Bramines ont diverses manières de témoigner extérieurement le le regret qu'ils ont de la mort de leurs parens. Lorsqu'il leur en est mort un plus âgé qu'eux, ils se font raser la barbe et les moustaches, se privent de bétel pendant dix jours, et ne font qu'un repas par jour durant ce tems-là, qui est précisément celui où son ame est peut-être condamnée à voltiger autour du monde. Mais ils se dispensent de ce deuil pour les personnes

(*a*) Quinte-Curce, Liv. x.

moins âgées qu'eux ; ainsi ils n'y sont point obligés pour leurs femmes, qu'ils prennent toujours plus jeunes qu'eux, et encore moins pour leurs enfans. Les Soudras n'y mettent point cette différence. Ils font le deuil pour les jeunes comme pour les vieux, ne rasent pas seulement leur barbe, mais aussi leurs cheveux, dont ils ne se laissent qu'une touffe sur le sommet de la tête, et envelopent le reste d'une pagne, au lieu du linge qu'ils ont accoutumé d'y avoir. Ils s'abstiennent de bétel trois ou quatre jours. Un Soudras dont l'enfant est mort, ne se fait raser ni la barbe, ni les cheveux ; mais il se prive de bétel les trois premiers jours, et s'entortille une pagne autour de la tête.

Lorsqu'il y a un mort dans une maison, les esclaves qui portent barbe se la font raser, et si le défunt est un laboureur de la famille des Vellalas, ou de celle des Ambrias, qui sont les deux plus considérables d'entre les Soudras, douze sortes de personnes doivent venir lui rendre les derniers devoirs, à savoir : 1. Les Bramines qui desservent les pagodes. 2. Les Beteanis ou Paryas, qui frappent sur des tambours. 3. Les Pannejevas, qui jouent avec de longues flûtes de corne. 4. Les orfèvres. 5. Les charpentiers. 6. Les serruriers. 7. Les vasseris. 8. Les barbiers. 9. Les Poumaliandes, qui apportent des fleurs autour du mort. 10. Les Canapules, qui sont écrivains ou secrétaires. 11. Les Salevadis. 12. Les Kaicules qui sont des femmes publiques. Mais à présent les Bramines, les Canapules, et les Poumaliandes s'en dispensent. On paie un droit à ceux qui viennent, et un vasseri donne à chacun une pagne qu'ils attachent sur leur tête, de manière qu'elle pend de la longueur d'une aune sur leur dos. Ils se prosternent dans le lieu où l'on distribue l'aumône du Nili (*a*).

Après que le feu du bûcher est éteint, on amasse les cendres et les os du mort que le feu n'a point consumés, et on les jette dans le Gange, parce que les eaux de ce fleuve étant réputées très-saintes, l'ame du défunt en est soulagée. Ils croient aussi lui procurer un grand bien en érigeant à son intention des Tampandals, ou des loges sur les grands chemins, où ils donnent aux passans qui sont altérés de l'eau chaude et de l'eau froide, ou même du Canje, c'est-à-dire de l'eau où l'on a cuit du riz, et aussi quelquefois un peu de fèves. Si cette dépense est inutile pour les morts, elle ne l'est pas pour les vivans, qui, voyageant dans un climat fort chaud, souffriraient beaucoup sans ce secours.

Il arrive fort souvent que l'on bâtit des pagodes sur le tombeau des morts ; mais comme elles sont impures, on n'y fait aucun exercice de religion. On y trouve bien quelques figures, qui n'y sont point l'objet d'un culte divin ; ce ne sont tout au plus que des représentations de la personne qui a été brûlée ou enterrée en cet endroit. Si on leur rend quelques honneurs, comme de leur servir à manger, et de les parfumer, c'est afin que, si l'ame du mort est devenue un ratjasja ou démon, elle ne leur fasse point de mal, ni de peur. Ils creusent aussi des puits et des Tankes dont l'usage est public, et ils s'imaginent que le bien que chacun en retire, tournera au profit du mort.

(*a*) C'est du riz qui est encore dans sa paille

DISSERTATION

SUR

LES MOEURS

ET

SUR LA RELIGION

DES BRAMINES.

DEUXIÈME PARTIE,

DES DOGMES ET DES PRATIQUES RELIGIEUSES DES BRAMINES.

CHAPITRE PREMIER.

De Dieu et de la création de Brahma.

Les Wistnouvas reconnaissent pour souverain Dieu, Wistnou, qu'ils appellent aussi *Permal*. Sans entrer dans le détail presqu'infini des autres noms qu'ils lui donnent, je remarquerai seulement que les Seivias ne conviennent pas de cette souveraineté qu'ils décernent à Eswara ; mais tous conviennent qu'il n'y a qu'un Dieu, et que c'est Brahma qui a créé le monde. Voici comment le Védam rapporte la création.

Lorsqu'il n'y avait encore rien que Dieu et l'eau, Dieu voulant créer le monde pour son plaisir, fit flotter sur l'eau une feuille d'arbre sous la forme d'un enfant qui jouait avec son gros orteil dans sa bouche. De son nombril sortit une fleur nommée Tamara, de laquelle Brahma tirait son origine. Ce dernier fut surpris de se voir formé, et d'ignorer par quelle puissance : Dieu le tira de ce doute, et lui apprit son origine. Brahma lui en marqua sa reconnaissance si vivement que Dieu en fut touché, et lui donna le pouvoir de créer le monde.

Brahma, au commencement, avait cinq têtes; sa grande puissance le remplit d'orgueil, et il oublia le respect qu'il devait à Eswara, qui, dans sa colère, produisit Beirewa, le chef des ames humaines qui sont changées en démons voltigeans. Beirewa, pour venger le Dieu méprisé, fendit de son ongle une des têtes de Brahma, c'est-à-dire celle du milieu. Brahma tâcha d'appaiser Eswara par des hymnes qu'il composa à sa louange; et ce Dieu, sensible à son repentir, mit la tête blessée sur la sienne, et promit à Brahma qu'il vivrait avec quatre têtes, aussi estimé qu'auparavant. Les Braminес ne croient pas qu'il se soit entièrement corrigé de son orgueil, et ils prétendent que, quand le monde présent sera détruit, et aura fait place à celui qui doit lui succéder, Brahma vivra dans une condition moindre que celle dont il jouit à présent, et que sa place sera remplie par Annemonta, fidèle serviteur de Wistnou.

Brahma n'a pas seulement créé le monde. Il le gouverne absolument; c'est lui qui est chargé de tous les détails, sans que Dieu se donne la peine de rien régler. Ainsi c'est Brahma qui accorde une longue vie, et qui assigne à chaque homme une destinée que rien ne peut détourner; mais il n'est pas seul. Il a sous lui des gouverneurs subalternes, à qui sont distribués des départemens particuliers. Le plus considérable subalterne qu'il ait, c'est Devendre, qui commande à tous les chefs des huit mondes, et qui, dans chacun de ces huit mondes, a encore des lieutenans. Ces mondes sont au-dessus de celui que nous habitons, et qu'on appelle *Boulocon*, c'est-à-dire, le lieu d'en-bas. Celui où Brahma réside est le plus haut, mais pourtant au-dessous du ciel: il s'appelle *Brahma-locon*. Il est vers le nord et *Bou-locon* vers le midi; les huit autres sont placés selon l'ordre des vents, à savoir: 1. *Indre-locon*, où préside Devendre, qui est aussi nommé *Indre* (*a*), à l'orient. 2. *Achni-locon*, au sud-est. 3. *Jamma-locon*, qui est l'enfer, au midi. 4. *Niruti-locon*, au sud-ouest. 5. *Warouna-locon*, à l'ouest. 6. *Cubera-locon*, au nord. 7. *Wajouvia-locon*, au nord-ouest; et 8. *Isangja-locon*, au nord-est.

Achni, *Jamma*, *Niruti*, *Warouna*, *Cubera*, *Wajouvia*, et *Isangja*, relèvent tous de Devendre, qui dépend de Brahma. Ces huit chefs ont tous une fonction particulière. *Achni* préside au feu; *Warouna* à l'eau; *Wajouvia* au vent; *Cubera* ou *Couberan* aux richesses; *Niruti* aux génies malfaisans; *Jamma* ou *Camen* à la mort; *Isangja* à la génération; et *Devendre*, leur chef, à toute la nature.

CHAPITRE II.

Des femmes de Wistnou et d'Eswara.

On a vu dans la première partie que, lorsqu'on tournait la montagne Merouwa dans la mer, cette agitation produisit une écume, qui fut comme le berceau d'une belle femme nommée *Latsimi*. Cette autre Vénus fut donnée à Wistnou, par préférence sur les Devetas qui en étaient tous amoureux. Les Seivias, qui prétendent qu'Eswara est la souveraine divi-

(*a*) C'est-à-dire, Chef.

nité, lui donnent aussi une femme nommée *Parvadi*. Elle naquit deux fois, disent-ils; la première elle fut fille de Datsja, fils de Brahma et de Saraswati sa femme. Son père la maria à Eswara, et quelque tems après voulut célébrer un Jagam ou sacrifice, auquel il invita les Devetas, comme Devendre, le soleil, la lune, et les autres; mais il négligea son gendre Eswara. Parvadi lui représenta qu'il aurait dû aussi le prier; elle n'en reçut qu'un refus plus outrageant. *Eswara n'est pas digne de cet honneur*, dit Datsja: *C'est un homme qui ne vit que d'aumônes, et qui n'a point d'habits pour se vêtir*. Il faut croire qu'Eswara était alors incognito, et sous une figure qui le rendait fort méconnaissable. Parvadi, outrée de dépit, dit à son père: *Je ne suis donc pas digne moi-même d'y assister;* et, prononçant ces paroles, elle sauta dans le feu qui était préparé pour cette solennité. Eswara, irrité au dernier point de cet accident, sua à grosses gouttes, dont une étant tombée à terre, il s'en forma Virrepadra. Ce fils demanda aussitôt à son père ce qu'il lui voulait commander. Eswara lui ordonna d'aller détruire le Jagam de Datsja, ce qu'il fit. Il tua quelques-uns des conviés, chassa les autres, coupa la tête à Datsja, donna un coup de pied au soleil, lui rompit toutes les dents, de sorte qu'il n'en a plus; et battit si bien la lune, que les coups qu'il lui donna lui laissèrent le visage tout couvert des taches qu'on y voit encore. Les Devetas implorèrent la clémence d'Eswara, et le fléchirent. Il se laissa vaincre à leurs prières, et rendit la vie à Datsja, sur le corps duquel, au lieu de sa tête, il mit celle d'un bouc. Parvadi ayant été consumée dans le feu où elle s'était jetée, commença une autre vie, et fut fille de la montagne Chimawontam. Celle-ci la donna pour femme à Eswara, qui conçut une si violente passion pour elle, qu'il lui donna la moitié de son corps; et ainsi elle devint moitié femme et moitié homme. C'est pour cette raison que les Bramines la nomment *Ardhanari-Eswara*, qui signifie ce mélange.

Ce peuple ne croit pas que ni Wistnou ni Eswara aient besoin de femmes pour engendrer des enfans, puisqu'il leur attribue la puissance de les produire par un seul acte de la volonté. Il ne les leur donne que pour le plaisir. Eswara est représenté dans les temples sous une figure très-immodeste, qui représente l'union des deux sexes dans une circonstance que l'honnêteté ne me permet pas d'expliquer plus à découvert. Cela est fondé sur une tradition, dont les Bramines eux-mêmes ont une espèce de honte. Dans le lieu où Eswara goûte les plaisirs des sens avec Parvadi, il arriva un jour qu'un Moniswara vint pour le voir. Il prenait mal son tems; cependant le portier eut beau lui fermer la porte, et lui alléguer même la raison pour laquelle il ne pouvait le laisser entrer, le Moniswara, fâché d'être obligé d'attendre qu'Eswara fut visible, prononça une malédiction de laquelle il se repentit d'abord. Eswara l'avait entendue, mais il la lui pardonna, lorsqu'il vit qu'il en avait du regret. Le Moniswara ne fut pas content de cette amnistie, il demanda que ceux qui rendraient un culte à la figure de Lingam, qui est cette représentation des deux sexes mêlés ensemble, en tirassent un avantage plus grand que s'ils servaient Eswara, représenté avec tout son corps. Il obtint ce qu'il souhaitait, et c'est l'origine de ces figures sous lesquelles Eswara est adoré dans les Pagodes; mais son idole, qu'on porte en public, est une figure d'homme.

CHAPITRE III.

Des dix formes corporelles de Wistnou.

Les Wistnouvas croient que Wistnou s'est incarné dix fois.

1. (*a*) Comme Matja, c'est-à-dire un poisson. Un démon ayant emporté les quatre parties du Védam, se jeta dans la mer avec ce butin. Wistnou, prenant aussitôt la forme d'un poisson, le poursuivit et le tua.

2. Comme Courma, c'est-à-dire, une tortue. Quand la montagne Merouwa fut jetée dans la mer pour trouver l'Amortam, elle était si pesante, que le monde ne la pouvant soutenir, elle commençait à s'enfoncer dans l'abîme; Wistnou se fit tortue aussitôt, et prit le monde sur son dos.

3. Comme Warraha, c'est-à-dire, un cochon. Parmi les idoles de Wistnou, dans une pagode de la ville de Trimottam, proche de Zinzi, on voit une tête de cochon que les Bramines assurent être sortie de la terre, et à laquelle ils rendent de grands honneurs.

4. Sous la forme de Narasimha, c'est-à-dire, moitié homme et moitié lion.

5. Sous le nom de Vaïnara, jeune Bramasari, né de la même mère que Devendre. Il remporta sur Belli une victoire dont je parlerai ensuite.

6. Sous le nom de Paresje-Rama, qui était un Tchittery.

7. Sous le nom de Dajerrata-Rama. Voici le sujet qui lui fit prendre cette forme. Ravana et Compacarna, fils de Cassiopa étaient devenus Ratjasjas, ou démons, et leur malice était aussi grande que leur puissance. Ils réduisirent tout le monde sous leur domination, et allèrent déclarer la guerre à Devendre; mais Savana ne le put vaincre. Dans la confusion où il était, il fit un vœu à Eswara, qui lui accorda de ne pouvoir être tué ni assujetti sous les chefs des sept mondes qui sont sous le ciel, mais de pouvoir au contraire les subjuguer. Il ne craignait pas assez les hommes pour demander qu'ils ne pussent lui ôter la vie. Eswara lui promit de plus deux cents lacs d'années, c'est-à-dire une vie de vingt millions d'ans. Kompacarna fit aussi un vœu, et demanda la même chose que son frère, avec le don de dormir six mois, et de pouvoir ensuite être éveillé chaque jour. Eswara lui accorda encore que le jour de son réveil il vaincrait tous ceux à qui il ferait la guerre, jusqu'à Eswara lui-même. Les deux frères, bien contens d'avoir tant obtenu, bâtirent sept châteaux, dont l'un était d'or, l'autre d'argent, et le troisième de cuivre, un autre de fer, et ainsi des autres. Ils attaquèrent Devendre et les autres chefs, les firent prisonniers, poussèrent la violence si loin, que Brahma porta à Wistnou les plaintes qu'on en faisait; ce qui le détermina à prendre naissance d'un Tchittery nommé *Desseratha* dans la ville d'*Ajo-ja*. Ce Tchittery n'avait point d'enfans, quoiqu'il eût trois femmes. On lui avait conseillé d'apprêter un sacrifice, pour obtenir la fin de cette stérilité. Le feu Homam étant allumé, on en vit sortir un homme portant un bassin rempli de riz cuit dans du lait avec du beurre et du sucre, et qui lui commanda de le prendre et d'en donner à ses femmes. Le Tchittery obéit, mais il ne

(*a*) Voici ici les figures de ces transformations. On trouvera dans la suite de cet ouvrage des figures un peu différentes de celles-ci, avec quelques nouvelles remarques.

fit que deux parts, dont il donna l'une à Kausal-ja, et l'autre à Kaïca. Ces deux femmes donnèrent quelque chose de leur portion à la troisième, nommée *Somitra*. Elles devinrent fécondes. Kausal-ja fut mère de Wistnou, qui fut appelé *Ramma*; Kaïca mit au monde Bharata, et Somitra eut deux fils nommés *Latsmana* et *Settrugna*, dont le premier s'attacha à Ramma, et le second à Bharata. Ils se marièrent avec le tems, et Ramma eut une femme nommée *Sita*. Kaïca, ayant fait quelque plaisir extraordinaire à son mari, il s'engagea de lui accorder ce qu'elle voudrait lui demander. Elle exigea de lui que Ramma serait obligé d'aller vivre douze ans dans les bois, et que son fils serait prince. Ramma prit avec soi sa femme et son cher Latsmana et partit pour obéir à son père. Bharata n'apprit qu'avec chagrin ce que sa mère avait obtenu en sa faveur, il voulut retenir son frère et faire changer l'ordre qui lui était prescrit. Mais Ramma s'y opposa, et le fit consentir à l'exécution de ce que leur père avait commandé. Il partit donc, demeura dans les bois, et y devint l'effroi des méchans et l'appui des bons. Pendant le séjour qu'il y fit, le démon Ravana ayant appris que Sita, femme de Ramma, était d'une extrême beauté, il commanda à un démon de prendre la forme d'un cerf d'or; Sita le voyant, pria son mari de le lui donner. Ramma se mit aussitôt à le chasser, et le cerf, prenant la fuite, l'attira loin de l'endroit où elle était. Ravana se présenta d'abord à elle sous la forme d'un Sanjasi, lui demanda l'aumône, et s'étant approché d'elle sous ce prétexte, la saisit et l'enleva. Il tâcha de vaincre sa résistance par la douceur, car un saint lui avait dit qu'il mourrait s'il la forçait. Ramma étant de retour, fut bien surpris de ne point trouver sa femme; il rencontra l'oiseau Yataw, qui était mortellement blessé, et qui lui dit qu'il s'était battu contre Ravana, le ravisseur de sa femme. *Si vous le poursuivez*, ajouta l'oiseau, *vous perdrez vos peines, mais allez vers cette montagne, vous y verrez le singe* Suggriva *qui fuit ses ennemis : prenez-le à votre service*. Ramma suivit ce conseil; il trouva Annemonta, qui s'attacha à lui parce qu'il aperçut sur le visage de Ramma et de son frère une lumière qui lui inspira du respect. Le singe Suggriva qu'ils rencontrèrent, se joignit aussi à eux, et après qu'ils l'eurent vengé de ses ennemis, qu'ils vainquirent, il fut déclaré le chef des singes. Ils marchèrent ensuite vers Ramacovil (*a*) pour passer à Lanca (*b*), mais comme il y avait beaucoup d'eau à traverser, le singe eut la charge d'apporter des montagnes et de les jeter dans la mer, pour en former un pont, ce qu'il fit. Le ravisseur avait un frère nommé *Viphisena*, qui l'avertit du danger où ils étaient. J'apprends, lui dit-il, *que Ramma est un Dieu; rendez-lui sa femme*. Ravana se moqua de ce conseil, et Viphisena, le voyant obstiné, l'abandonna, et s'alla rendre à Ramma qui le reçut. Ils assiégèrent ensuite Lanca, et après plusieurs combats, Ravana fut tué, et son frère établi en sa place. Ce fut de cette manière que Sita fut rendue à son mari. Ramma, ne voulant point que ce pont servît à d'autres, le rompit en faisant enfoncer dans la mer plusieurs de ces montagnes qui le formaient, et fit élever à Ramacovil une pagode en l'honneur d'Eswara, accordant la rémission de tous les péchés à quiconque la visiterait.

(*a*) Les Portugais la nomment *Ramanacor*. C'est une île entre la Presqu'île Occidentale de l'Inde et l'île de Ceylan.

(*b*) Les Bramines entendent par le pays de Lanca l'île de Ceylan et le royaume d'Achem, qu'ils croient avoir été autrefois joints dans une même île.

C'est en mémoire de ce succès que, dans toutes les pagodes d'Eswara, on voit Ramma représenté avec dix têtes et vingt mains.

8. La huitième apparition de Wistnou sous le nom de *Kristna*, dont je dirai la raison en parlant de la fête de Gogolasteui, est, selon les Bramines, la plus admirable et la plus glorieuse pour lui. Dans les autres apparitions qu'il fit sur la terre, il n'y apporta qu'une étincelle de sa divinité; mais pour cette fois-ci, elle le suivit toute entière, et le ciel demeura vide.

9. Il prit le nom de *Bouddha*.

Et enfin 10. Il vint sous la forme de *Kelki*, c'est-à-dire d'un cheval. L'auteur qui fournit ces noms ne nous en apprend point le fondement.

CHAPITRE IV.

Origine de l'oiseau Garrouda, et d'Annemonta.

Kadrouva-Vienneta et Diti, deux des femmes de Cassiopa, qui fut le premier Bramine, étant à la promenade dans un jardin hors de la ville, aperçurent Outseirevan, le cheval d'Indre. Diti l'admirant, s'écria : *Que ce cheval est beau! qu'il est blanc, sans la moindre tache noire!* Sa compagne soutint qu'il avait une tache noire vers la queue. Elles dispntèrent et gagèrent, à la condition que celle qui perdrait serait l'esclave de l'autre. L'examen fut remis au lendemain, parce qu'il était soir. Pendant la nuit, Kadrouva-Vinneta, dont les fils étaient des démons sous la forme de serpens, commanda que l'un d'entr'eux s'allât mettre auprès de la queue de ce cheval, de manière que le matin il y avait un peu de noir. Diti, qui ne savait rien de la fourberie, se soumit à sa compagne. C'était une femme aussi sainte que l'autre était méchante. Les saints la consolèrent dans son affliction, et lui promirent qu'elle aurait des enfans qui la délivreraient. Elle devint enceinte, et pondit deux œufs : elle attendit long-tems pour voir s'ils écloraient, mais l'impatience l'ayant prise, elle en ouvrit un d'où sortit un enfant qui n'avait encore que la partie supérieure du corps, le reste n'étant pas encore formé. Annura (c'est le nom de l'enfant précoce) témoigna un grand chagrin de ce que sa mère était cause de son imperfection, et lui annonça qu'elle serait encore esclave cinq cents ans, parce qu'elle aurait dû attendre ce tems-là jusqu'à ce que l'œuf eût éclos de lui-même. Pour lui, entrant au service du soleil, il s'envola dans les airs et alla prendre la conduite du char. Cinq cents ans après, l'autre étant éclos, il en sortit Garrouda qui servit Kadrouva-Vinneta et ses enfans. Diti se lassant de cet esclavage, Garrouda lui demanda pourquoi ils étaient esclaves, et s'il n'y avait point de remède? *Oui*, dit-elle, *si tu pouvais aller quérir* l'Amortam *qui est gardé dans le* Devendre-locon. A ces mots Garrouda prit son vol, et alla chercher l'Amortam, qu'il ne put obtenir qu'après avoir remporté la victoire sur les Devetas qui le gardaient, et éteint le feu dont il était environné. Ils le prièrent en vain de leur laisser ce dépôt qui leur était confié; il leur dit, qu'après qu'il s'en serait servi pour délivrer sa mère, ils seraient les maîtres de s'en ressaisir. Mais il demanda à Devendre de pouvoir manger les serpens, ce qui lui fut accordé. Il alla retrouver sa mère; mais la perfide Kadrouva-Vinneta se saisit de l'Amortam et résolut de le boire avec ses fils. Devendre envoya aussitôt un Deveta sous la figure d'un Bramine, qui, l'abordant, lui dit : *Gardez-vous bien de profaner cette boisson, ou*

ne la prenant pas avec les préparations requises. Il faut auparavant laver votre corps, et prendre des habits purs. Kadrouva-Vinneta fit mettre l'Amortam sur une sorte de paille nommée *Arpbha*, qui est très-sainte, pendant qu'ils iraient se purifier. Cependant l'Amortam fut enlevé, et il n'en resta que quelques gouttes sur cette paille. Les serpens étant de retour, les léchèrent, et cette paille, étant fort tranchante, leur fendit la langue; de-là vient que la langue des serpens est fourchue. Le bec du Garrouda ayant touché l'Amortam, devint blanc aussi bien que son cou; et Wistnou choisit cet oiseau pour le porter, comme les Grecs et les Romains dépeignent leur Jupiter monté sur un aigle. Le Vahanam de Wistnou, c'est-à-dire, sa voiture ordinaire, est le Garrouda; celle d'Eswara est le Baswa ou le bœuf, et celle de Brahma est l'Amspa, oiseau qui ressemble à une cercelle.

L'origine d'Annemonta, qui est proprement le Vent, n'est pas moins merveilleuse. Dans le tems que Wistnou vivait sous le nom de Ramma pour faire la guerre à Ravana, un singe nommé *Kesseri* avait pour femelle une guenon appelée *Aujena*. Celle-ci n'eut pas besoin de son mâle pour produire un singe extraordinaire, qui, dès l'instant qu'il fut né, s'attacha à Wistnou. En récompense des services qu'il lui rendit dans l'expédition de Lanca, il a mérité d'avoir une petite pagode dans l'enceinte de celle de Wistnou. Il le sert sur la terre, comme Garrouda le sert dans le ciel.

Lorsque Wistnou se retira de ce monde, après y avoir vécu sous la forme de Ramma, tout le peuple d'Ajot-ja voulut le suivre; mais Ramma leur dit qu'ils ne pouvaient venir dans le ciel avec leurs corps et que s'ils voulaient l'accompagner, il fallait qu'ils les laissassent dans la Serriou, rivière qui passe auprès d'Ajot-ja. Ils le crurent et le suivirent avec les nouveaux corps qu'ils eurent après leur mort. Annemonta n'eut pas cette permissiou; il fut contraint de rester sur la terre, avec promesse qu'il vivrait autant que Brahma, et que quand le monde se renouvellera, il succédera à Brahma qui viendra prendre sa place.

Garrouda et Annemonta sont l'objet du culte des Wistnouvas, mais les Seivias honorent les fils d'Eswara. Le premier est Vigneswara, que quelques-uns disent être fils de Parvati; d'autres soutiennent qu'il est produit par la seule volonté d'Eswara. Le 2e. Virrepadera, qu'Eswara produisit dans sa colère, pour punir son beau-père Datsja. Le 3e. Beirewa, qu'il engendra aussi dans sa colère pour le venger de la fierté de Brahma, et qui exerce la justice en ce monde sur les démons voltigeans qui ont été des ames humaines. Le 4e. Comara-Swami, fils d'Eswara et de Parvati. Le 5e. Nandi, qu'on appelle aussi *Baswa* et *Basanna*, qu'on honore sous la figure d'un bœuf. Le Soleil et la Lune ont aussi leur culte particulier.

CHAPITRE V.

Des quatre Ages du Monde, Selon les Bramines.

Les Bramines donnent au monde quatre siècles ou quatre âges. Le premier, qu'ils appellent *Critaigom*; le second, *Traitagom*; le troisième, *Duvaparugom*; et le quatrième *Kaligom*. Les trois premiers sont écoulés, et nous sommes à présent dans le quatrième, qui, selon eux, a duré 4822 ans jusqu'à

cette année 1722. Le premier a été d'un million sept cent vingt-huit mille ans ; le second, d'un million deux cent quatre-vingt-douze mille ans ; le troisième, de huit cent soixante-quatre mille ans, ce qui, joint à ce qui est déjà passé du quatrième, fait une somme de trois millions huit cent quatre-vingt-douze mille huit cent vingt-deux ans qu'il y aurait depuis la création, selon ce calcul. Ils établissent divers degrés de bonté dans les quatre âges, et prétendent que tout a été créé en empirant ; ce qui revient aux âges d'or, d'argent, d'airain et de fer des poètes. L'Univers, disent-ils, ressemble à un œuf, qui comprend le ciel, la terre et l'ablme. Dans le ciel, ils arrangent divers mondes ; et Bartrouherri (*a*) en compte jusqu'à quatorze qui sont placés dans cet œuf. Les huit dont j'ai parlé sont sous le ciel, où Brahma fait sa résidence, et ils les appellent ensemble du mot général *Surgam* ; il y a encore *Brahma-locon*, et plus haut *Kailasom*, *Lilaveicentam* et *Veicontam*, qui sont trois places où Dieu même réside. Ils placent Patalam, ou l'ablme, au-dessous de Bou-locon. Au milieu de Bou-locon, ils imaginent une montagne, dont le haut s'élève par-delà les huit mondes, et dont le bas descend au-dessous de Patalam. Cette montagne, qui est la même que Merouwa dont j'ai parlé en racontant la découverte de l'Amortau, est de pur or ; et, comme le soleil, la lune et les étoiles tournent autour d'elle, de-là vient la différence des jours et des nuits. Quoique l'or ne soit guères propre à nourrir des arbres, la montagne Merouwa ne laisse pas d'être couverte de fruits, qui ont la propriété que quiconque en mange n'a jamais ni faim ni soif, et n'est point sujet aux incommodités de la vieillesse. Ce séjour délicieux n'est point fait pour être le partage des hommes, il est réservé au fils de Diti, femme de Cassiopa.

Bou-locon est divisé en sept mondes, dont chacun est entouré d'une mer particulière. Celui qui est au centre nage dans une mer d'eau douce, le suivant a une mer de lait, le troisième une mer de beurre, le quatrième est enveloppé d'une mer de lait caillé, le cinquième a une mer de vin, la mer du sixième est de syrop ; et enfin la dernière, qui est la nôtre, est d'eau salée. Chacun de ces mondes est nommé selon la mer dont il est environné.

Ce monde-ci finira ; mais sa fin est encore loin, car mille révolutions des quatre âges ne font qu'un des jours de Brahma, qui est assuré de vivre cent ans de cette sorte de jours ; et en 1639, on comptait qu'il n'avait encore que cinquante ans, et que sa cinquante-unième année commençait alors. Le premier mois et le premier jour après que les cent ans seront expiré, le monde sera consumé par le feu. Le soleil, dont nous n'avons à présent que quelques rayons, les lancera tous sur la terre en même-tems. La mer se desséchera. Les montagnes seront réduites en poussière ; après cela, les pluies tomberont avec violence, comme l'eau qui sort de la trompe d'un éléphant ; et, pour lors, Brahma expirera.

(*a*) C'est un sage Indien dont les proverbes sont fort estimés.

CHAPITRE VI.

Des Devetas et des Ratjasjas.

Les Devetas, qui sont des intelligences heureuses et bienfaisantes, n'ont pas tous la même origine. Brahma créa le soleil, la lune et les étoiles, qui sont autant de Devetas. Il en créa aussi quelques autres pour le service plus particulier de la Divinité, tels que Wistnoudouta, et Sevadoûta, qui sont serviteurs l'un de Wistnou, l'autre d'Eswara. Cassiopa, le premier Bramine, n'eut pas lieu d'être également content de ses enfans. Ceux qu'il eut de sa femme Diti furent agréables à Dieu, qui les mit au rang des Devetas, et leur nombre est augmenté par les ames des hommes qui meurent après une sainte vie.

Brama créa aussi des Ratjasjas, ou intelligences malheureuses et malfaisantes. De ce nombre sont les Jammadoutas ou serviteurs de Jamma, et quelques autres. Les enfans que Cassiopa eut de sa femme Diti, furent tous des Ratjasjas; c'est aussi la destinée des hommes qui meurent chargés de crimes. Tous sont condamnés à voltiger, à souffrir la faim et la soif. Ils ne peuvent jouir de rien de ce que les hommes leur donnent : c'est pourquoi ils prennent souvent la forme humaine pour venir demander l'aumône. Beireva, qui est leur chef, ne leur permet pas d'arracher un seul brin d'herbe.

Les Ratjasjas qui ont été hommes n'ont point la puissance de faire du mal, ils ne sont que malheureux; mais les enfans de Diti sont très-puissans, et nuisent aux Devetas mêmes. Il y en a jusques dans Surgam, mais ils ne peuvent monter jusqu'à Brahma-Locon, moins encore jusqu'à Weicontam, où la Divinité réside corporellement. Leurs corps, grands et difformes, exhalent une odeur insupportable. Ils sont antropophages, ont des enfans, et peuvent mourir; leur rendez-vous est dans l'île des Adamans, qui est située au midi du Pégu.

CHAPITRE VII.

Des Pagodes, et du culte religieux.

Le partage de la nation entre Wistnou et Eswara est cause qu'il y a des pagodes en l'honneur de l'un et de l'autre. Comme leurs sectes vivent ensemble dans un même lieu, il n'y a point de ville où il n'y ait au moins un temple pour chacun d'eux. Les tours en sont hautes, et ils sont plus grands et mieux décorés que les pagodes consacrées aux puissances inférieures. Cette différence entre les pagodes n'est pas la seule, il y en a une autre, qui est fondée sur le degré de sainteté; car elles ne sont pas toutes également saintes. Voici les principales du royaumes de Carnate.

Jocketena, pagode très-haute et très-belle, à *Madureh;* celle de Sriringam, à *Tritchinopoli;* celle de Vaderasou à *Wistnou-Canje*; et celle de Viseragna à *Trivelour*; Ces quatre sont consacrées à *Wistnou;* les suivantes sont en l'honneur d'Eswara, et on l'y adore sous l'idée des cinq élémens.

A *Seva-Canje*, la pagode nommée *Ekaubranata*, pour la *Terre*, nommée *Pratevi*; à *Trivanakavere*, la pagode Jembonnateswara, pour l'*Eau*, nommée *Apou*; à *Trinamula*, la pagode Aranajal-Eswara, pour le *Feu*, nommée *Tseejem*; à *Kalist*, la pagode Kalest-Eswara, pour le *Vent*, nommée *Waijou*; à *Settamberam*, la pagode Settamberam-Eswara, pour l'*Air*, nommée *Akasjem*. Il y a encore à *Tripeti* la pagode *Winket-Eswara*.

Les Bramines sont ingénieux à donner de la célébrité à leurs pagodes, et il y a toujours quelque prodige qui y attache les dévots. Dans la pagode de Tritchinopoli, on conserve l'image originale que Brahma servait lui-même. Il la donna aux ancêtres de Ramma, qui l'eut par succession, et en fit présent à Viphisena, frère de Ravana. Parce qu'après avoir achevé la guerre qu'ils firent à ce Ratjasja, Ramma s'aperçut qu'il ne le quittait qu'à regret pour demeurer dans ses États de Lanca, il lui donna cette image pour le consoler, lui commandant de la servir à son intention, mais à la charge de ne la poser à terre qu'à l'endroit où il voudrait qu'elle demeurât toujours. Un jour qu'il était à Sriringam, il eut besoint d'uriner; dans ce moment Wiegneswara fils d'Eswara, et de Parwati, se présenta à lui sous la forme d'un Bramasari. Viphisena le pria de tenir l'image jusqu'à ce qu'il eût satisfait au besoin qui le pressait. L'autre le lui promit, à condition qu'il ne serait pas plus d'une demi-heure; mais Viphisena fut bien deux heures, de sorte que le fameux Bramasari mit bas l'image. Viphisena qui acheva d'uriner dans le moment, le battit, et voulut lever l'image, qui lui dit de la laisser-là. Mais, pour le dédommager de cette perte, elle lui accorda qu'il pût venir de Lanca tous les jours pour lui rendre ses hommages; ce qui lui était aisé, parce qu'il était géant et Ratjasja. Les Poranes racontent qu'il s'y rendait tous les jours, et apportait des fleurs dont il ornait l'image, à la place de celles que les Bramines y avaient mises. Elles ajoutent que, comme on ne savait pas la cause de ce changement de fleurs, un Bramine s'enferma dans la pagode, et vit comment il s'y prenait. Les Bramines prétendent qu'il y vient encore une fois par an.

Si Viphisena fut si long-tems à uriner, ce fut par une raison mystérieuse. Durant le monde qui a précédé celui-ci, sept rivières, à savoir le Gange, Jemna, Godaveri, qui coule auprès de Narsapour, Sarasvati, Marmada, Tsindou et Cavéri, s'étant rencontrées ensemble, disputèrent de la prééminence. Cinq d'entr'elles y renoncèrent; il n'y eut que Cavéri qui ne voulait point céder ses prétentions. Le Gange s'alla prosterner aux pieds de Dieu, qui allait le favoriser, d'autant plus que cinq lui accordaient déjà la supériorité à laquelle il prétendait. Mais Cavéri fit fort à propos un vœu qui fut si agréable à ce Dieu, qu'il lui promit *devenir dans son sein*. Ce fut pour exécuter cette promesse que Viphisena fut retardé, afin que l'image étant posée à terre par l'impatient Bramasari, demeurât à Sriringam, lieu environné des eaux de la rivière de Cavéri.

Les pagodes consacrées en l'honneur de Wistnou et d'Eswara sont plus hautes et plus grandes que celles des puissances inférieures. Ces édifices sont en général plats et écrasés, mais les tours en sont fort hautes, entre autres celles de la pagode qui est dans le voisinage de Tegnepatnam qu'on nomme communément *la Pagode blanche*.

Ces pagodes ont trois parties. La première est une voûte qui porte sur des piliers de pierre, elle est toute ouverture, et il est permis à chacun d'y entrer. Quelques images y sont, autant pour l'ornement que pour représenter quelque trait des Poranes par des figures symboliques. Ce sont des éléphans, des bœufs, des chevaux, etc. Ces figures sont de bois. Il y

en a qu'on porte en cérémonie dans les rues à certains jours. La seconde partie, qui se ferme pendant la nuit, est ouverte pendant le jour; mais les Bramines qui desservent la pagode, en interdisent l'entrée à d'autres qu'à eux. Elle est remplie de figures bisarres et monstreuses d'hommes à plusieurs têtes et à plusieurs bras. La troisième, qui est comme le sanctuaire, est fermée d'une porte très-forte. C'est-là que se trouve la statue de Wistnou en forme humaine, avec quatre bras; celle d'Eswara sous la figure du Lingam, ou représentée comme un homme; mais, en ce cas, on le représente avec trois yeux, à savoir deux dans l'ordre naturel et un troisième au milieu du front. Quantité de lampes brûlent nuit et jour devant ces idoles.

L'édifice est au milieu d'un préau qui est entouré d'une muraille, dans l'enceinte de laquelle sont les pagodes qui ont coutume d'être autour de celles d'Eswara ou de Wistnou. Celles de ce dernier sont ordinairement accompagnées de celles de Lastemi sa femme, de Garrouda et d'Annemonta. Garrouda est nécessairement dans la pagode de Wistnou, parce que c'est son Vahanam; Annemonta, à qui ils donnent une tête de singe, parce que, disent-ils, il naquit ainsi, est quelquefois dehors. Près de la petite pagode consacrée à Garrouda, il y a une espèce de mât auquel sont cloués plusieurs bâtons pour lui, et il est représenté comme un homme, avec des ailes de chaque côté. Les Bramines, qui le rangent entre les éperviers rouges, et qui l'honorent beaucoup, pourraient bien avoir communiqué cette superstition aux Égyptiens (*a*) qui honoraient l'épervier, et qui punissaient de mort quiconque en avait tué un, même par malheur. Dans le préau de la pagode il y a un cuvier de maçonnerie, dans lequel on cultive la plante Toleje.

La pagode d'Eswara a aussi son préau fermé d'un mur, et occupé par d'autres pagodes, à savoir, celles de Parvati sa femme, de Suria, Chindeca, de Comaraswari, et de Nandi, ou Baswa. Ce dernier est représenté sous la figure d'un bœuf de grandeur naturelle, et composé de pierres bleues. Baswa, qui est le Vahanam d'Eswara, ne le quitte point. Schendra ou la Lune n'a point de pagode particulière; mais elle est toujours sur la tête d'Eswara. Cet usage de placer des figures de la Lune sur la tête est très-ancien. Isis, Apis et plusieurs Dieux Égyptiens en portent le disque ou le croissant sur la tête. Les Moabites en ornaient le cou de leurs chameaux, (*b*) comme il paraît dans le livre des juges, et le croissant des Mahométans pourrait bien venir de-là. La pagode d'Eswara contient encore deux autres figures; à savoir, celle de Viegneswara, qu'on appelle aussi *Pullari* et *Vinnaiki*, il est représenté avec le corps d'un homme fort vestu, la tête, la trompe et une défense d'éléphant: L'autre est celle Virreparda, qui n'a qu'une tête et plusieurs bras armés; quelquefois il en a jusqu'à trente-deux.

Quand les Bramines vont dans le préau, ils ont soin, par respect, que leur main droite soit du coté de la pagode, dans laquelle ils n'entrent point sans laisser à la porte leurs souliers, et sans retrousser sur leurs épaules une robe de dessus qui leur tient lieu de manteau.

Pour l'entretien des pagodes, il y a un impôt établi sur les marchandises

---

(*a*) Hérodot. Lib. II. Ch. 65.
(*a*) Judic. VIII. 21.

qui entrent et qui se vendent dans le pays, et une espèce de capitation qui se lève sur les familles.

Le casuel consiste dans les offrandes des pélerins, qui viennent en foule aux fêtes solennelles de la pagode. Par exemple celle de Tripeti, à quelques journées de Paliacate, a trois fêtes tous les ans : l'une en septembre, où se rendent particulièrement les Soudras et le menu peuple; la seconde en décembre, à laquelle les Bramines se rassemblent de tous côtés; la troisième, dont la saison n'est pas marquée dans les mémoires du ministre Roger, n'est pas moins lucrative que les autres. Cette pagode a de casuel soixante à quatre-vingt mille pagodes (*a*) de revenu, encore trouve-t-on que ce casuel est fort diminué depuis quelque tems : ce qui prouve qu'il doit avoir autrefois monté à de très-grandes sommes.

Les anciens rois faisaient gloire d'augmenter les trésors des pagodes, mais le roi Veineapati, ayant besoin d'argent, et ne voulant pas s'attirer la réputation d'avoir pillé le trésor sacré, en prit l'argent, en donna cédule, avec promesse de le rendre quand l'état du royaume le permettrait. Rama-Develo, son successeur, fut moins honnête et voulut s'emparer des bijoux, entr'autres d'une couronne d'or, enrichie de rubis et de diamans, qui était sur la tête de l'idole. Mais ceux qui lui avaient donné ce conseil impie, moururent au pied de la montagne sur laquelle la pagode est située, et le roi lui-même les suivit peu après.

CHAPITRE VIII.

Des Idoles et de leur Culte.

Le culte divin ne consiste point chez les Bramines en des assemblées réglées pour écouter la doctrine et chanter les louanges de Dieu, comme parmi les Chrétiens. Il y a des nuits où l'on montre l'image de Wistnou, et d'autres pour celle d'Eswara : on les porte alors en procession par la ville. Cette cérémonie se fait, en l'honneur d'Eswara, tous les mois le jour d'Amavali, c'est-à-dire, le premier jour que la lune ne paraît point; et, en l'honneur de Wistnou, le neuvième d'après la nouvelle lune. Ce jour s'appelle *Jeccadesi*. Voici comment se fait cette procession.

On met l'image du Dieu sur un cheval de bois qui est cabré, et qui ne tient que par les deux pieds de derrière à une table sur laquelle on le porte. Les hommes sur les épaules desquels cette machine est élevée, ne marchent pas droit devant eux, mais par caracoles, imitant autant qu'ils peuvent l'allure d'un cheval dressé au manége. Devant l'idole, on porte quantité de flambeaux, et, sur sa tête, un *sombreiro* ou parasol; à côté du cheval, est un homme qui évente l'idole et chasse les mouches. Quand ils ont achevé leur tournée, on la remet dans la pagode, et des filles prostituées, consacrées à cette pagode, font des danses à l'honneur du Dieu : on chante des hymnes, et on joue des instrumens de corne, au bruit des tambours.

(*a*) La *Pagode* est, aux Indes, une monnaie qui vaut quatre sous de Hollande.

Les Bramines, qui croiraient leurs pagodes et les images souillées par l'attouchement d'un Soudra, ne croient pas que des femmes dont la prostitution est publique soient indignes de danser devant les objets de leur culte. Ils ne regardent pas ces malheureuses comme exclues de la félicité à venir; surtout quand, dans cet infâme commerce, elles se conservent uniquement pour celui à qui elles ont immolé leur pudeur, et qu'elles s'en tiennent à un concubinage qui, dans le fonds, n'a rien de plus criminel que le mariage de ces peuples, dès que la vraie religion ne sanctifie ni l'un ni l'autre.

Leurs *Poranes* racontent que Devendre, prenant la forme humaine, alla un jour chez une fille de joie, et voulut éprouver si elle lui serait fidèle. Il fit son marché, et convint de lui donner une bonne récompense qu'elle reçut; elle lui accorda la nuit qu'il avait si bien payée, et ne dormit point. Devendre feignit de se trouver mal, et parut à sa maîtresse comme s'il était mort effectivement. Le lendemain, elle déclara à ses parens qu'elle voulait se brûler avec le corps de son amant, et ils ne purent l'en dissuader. On apprêta le bûcher; elle était résolue de l'y suivre, lorsque Devendre cessa de feindre; pour prix de la fidélité qu'elle lui avait gardée, il lui promit une place dans le ciel où il préside, et lui tint parole.

Le culte des images consiste à les honorer et à les parer des ornemens qu'une tradition a déclaré leur être le plus agréables. Par exemple, Wistnou aime que ses statues soient parées de fleurs, de riches habits et de pierreries, et les Wistnouwas n'y manquent point. Le goût d'Eswara est différent. Son plaisir est que ses statues soient souvent lavées d'eaux de senteur, et ses adorateurs ont grand soin de les arroser avec de l'eau où l'on a infusé du sandal broyé, ou bien avec d'autres eaux odoriférantes. On leur marque son respect en allumant des lampes devant leurs images et devant celles de leurs femmes; et, deux fois par jour, on va leur présenter à manger. Celui qui porte le plat est précédé d'un joueur de flûte et d'un tambour, et tient en sa main une clochette. Quand il a mis le riz devant l'idole, il va le reprendre une heure après. Cela étant fait, cette nourriture est regardée comme un don que le Dieu a fait à ceux qui le mangent.

Les processions de Wistnou et d'Eswara dont j'ai parlé, ne se font pas seulement tous les mois aux jours marqués; ils ont chacun tous les ans un jour de fête solennelle. Alors, on les porte en cérémonie dans une tour aussi haute qu'une maison, portée sur des roues, tirée par les *Maccoas*, qui sont des pêcheurs, et accompagnées devant et derrière par une foule de gens des quatre castes. L'idole est au haut du chariot, et on la salue en tenant les mains jointes et élevées. Outre cette procession, il s'en fait une autre à Paliacate, le 10 de janvier après midi. On porte la statue à cheval hors de la ville. Quand celle de Wistnou est ainsi portée à la campagne, on célèbre en son honneur divers jeux, comme de lâcher un bouc ou un renard qu'on tâche de tuer en courant, avec des bâtons qu'on tient à la main gauche. Le soir, on rapporte le Dieu chez lui, et on finit la fête par une musique et par les danses des filles de mauvaise vie. Le lendemain, c'est le tour d'Eswara, que l'on porte aussi à la campagne. Cette même cérémonie se recommence le 11 de juin; mais, le lendemain, on se contente de le mettre à cheval et de le porter sur les épaules.

CHAPITRE IX.

Des fêtes de Wistnou et d'Eswara.

Les Bramines ont trois sortes de noms pour distinguer leurs différentes sortes de fêtes. Celles de Wistnou et d'Eswara sont nommées *Trenala;* celles des puissances inférieures, comme de leurs femmes et de leurs fils, sont nommées *Panduga;* et on appelle *Iatoro* celles de Ganga, qu'il ne faut pas confondre avec le fleuve du Gange, quoique ce soit le même nom.

Le 18 de janvier, les femmes mariées célèbrent la fête de Gauvri-Devi, qui dure neuf jours. Cette neuvaine se fait en l'honneur de Parvati, femme d'Eswara, à laquelle les Seivias attribuent un pouvoir sans bornes, ce qu'ils désignent par le nom qu'ils lui donnent de *Mahasecti*, c'est-à-dire, la grande puissance. Leur but est d'obtenir une longue vie pour leurs maris, et de ne devenir jamais veuves. Elles font une image de Parvati avec de la farine de riz, et du grain rouge qu'elles y mêlent; elles l'ornent d'habits et de fleurs; et, après l'avoir ainsi servi pendant neuf jours, elles la portent le dixième dans un palanquin hors de la ville. Une foule de femmes mariées la suivent, on la jette ensuite dans un des étangs sacrés où on la laisse, et chacune s'en retourne chez elle.

Le 8 de février, les Seivias et les Smaertas célèbrent la fête de Tseveratre; les Wistnouvas s'en abstiennent. Elle consiste à jeûner et à veiller un jour et une nuit. Les Sondras passent ordinairement toute cette nuit au jeu, afin de chasser le sommeil; mais ils en sont blâmés. On célèbre cette fête en mémoire du mortel poison *Kalecote Vissjam*, dont Eswara délivra le monde, lorsqu'on cherchait l'Amortam. Après qu'il eut avalé ce poison, il tomba en faiblesse; les *Devetas*, le voyant en cet état, commandèrent à tous les hommes de jeûner tout ce jour-là, et de penser continuellement à Eswara, ce qui le soulagea beaucoup. Étant revenu de sa défaillance, il promit que quiconque célébrerait cette fête recevrait la rémission de tous ses péchés.

Le 14 d'après la nouvelle lune d'août, les Bramines et les Soudras des deux sexes célèbrent la fête appelée *Ananta-Padmanaba-Uratam*. Leur but est d'obtenir la santé en cette vie, et le ciel dans l'autre. On tâche que ce soit au bord de quelque rivière dont l'eau soit douce; sinon ils la célèbrent dans une maison ou bien dans une pagode. Les Bramines, qui seuls ont le privilége d'y officier, prennent une poignée de paille fort longue et y font quatorze nœuds. C'est alors l'image d'Ananta-Padmanada qu'ils encensent, ornent de fleurs, et conjurent par une espèce d'exorcisme. Ensuite ils prennent une ceinture rouge où il doit y avoir quatorze nœuds, et la nouent autour du bras droit de celui qui s'oblige à l'observation de cette fête. Cette ceinture fait ordinairement quatre fois le tour du bras. Si c'est un Soudra qui est initié à ce mystère, il se joint à un Bramine qui lui lie le *dsandhem* au bras; après quoi on met en son nom un petit pot avec de l'eau; sous le pot, on sème du *nili*, et ce pot est couvert d'un linge où il y a une fleur peinte et des fleurs naturelles semées dessus. Le

Bramine a pour sa rétribution un *danan*, ou aumône en fruits, en riz ou en argent.

Cette fête se célèbre une fois l'année, et celui qui l'a célébrée une fois est obligé de la réitérer quatorze fois; mais, après la quatorzième, il est libre de continuer, ou de donner un repas aux Bramines. S'il recommence, il s'oblige de nouveau pour quatorze années. Ceux qui ont accompli les quatorze ans, ont le droit de faire faire une ceinture d'or au lieu d'une rouge.

L'institution de cette fête est attribuée à quelques saints; et, pour exciter la dévotion des peuples, on raconte l'aventure suivante : La femme d'un riche Bramine, qui ne savait rien de cette cérémonie, étant allée se laver à une rivière d'eau douce, (*a*) fut surprise d'y trouver des personnes qui y célébraient cette fête. Après qu'on l'eut instruite, elle se fit attacher au bras cette ceinture, avec laquelle elle retourna au logis. Le mari l'ayant remarquée, et apprenant comme elle l'avait eue, la lui ôta du bras et la jeta dans le feu. Pour punition, il perdit toutes ses richesses en un instant. Cette perte le toucha; il se mit en chemin pour chercher le Dieu à l'honneur de qui la fête se faisait, il ne put le trouver et tomba de lassitude. Ce Dieu lui apparut sous la forme d'un vieux Bramine, et lui demanda ce qu'il avait. Le Bramine ruiné lui raconta son histoire; mais le vieux Bramine l'interrompit. *Es tu fou*, lui dit-il, *de chercher Dieu? Penses-tu que tu pourras le rencontrer? Tu feras mieux de t'en retourner chez toi, et de prendre tes aises sans te fatiguer ainsi.— Je n'en ferai rien*, répliqua l'autre, *je le trouverai, ou je mourrai.* Ces mots attendrirent le Dieu, qui ne put dissimuler plus long-tems. Il se découvrit à lui, le consola et lui rétablit ses forces. La reconnaissance de celui-ci ne fut pas muette. Il avait le don de poésie; et, comme il savait faire des impromptus, il en composa sur-le-champ quelques-uns qui plurent tellement au Dieu, qu'il lui promit qu'à son retour il retrouverait tous ses biens dans sa maison comme auparavant, et qu'il obtiendrait un jour le ciel; ce qui arriva selon la promesse.

A la pleine lune d'août, les Bramines ont une fête particulière qu'ils appellent *Trasvanala-Pondema*. C'est le jour auquel on donne le *dsandhem* aux enfans, qui deviennent alors Bramasariis; et les Grahastas, c'est-à-dire les Bramines déjà mariés, en prennent un neuf.

Le 8, après la pleine lune du même mois, les Bramines et les Soudras célèbrent la naissance de Wistnou sous le nom de *Kristna*. Voici l'origine de cette fête, qu'on appelle *Gokoulastemi*.

Durant l'âge *Duaparagom*, c'est-à-dire au troisième âge du monde, Kampsa, puissant Tchittery, avait une sœur nommée *Deveki*, qu'il donna en mariage à Vassoudeva qui était de la même caste. Pendant les réjouissances des noces, un Akasavani, ou esprit voltigeant, vint troubler la joie, et dit à Kampsa : *De quoi te réjouis-tu? ces noces te seront funestes, et le huitième enfant de ta sœur causera ta perte.* A ces mots Kampsa fit cesser les réjouissances, et voulait tuer sa sœur. On l'en empêcha, et il se contenta de l'enfermer avec son mari, à condition qu'elle lui livrerait tous

(*a*) En Perse, et dans les Indes, il y a beaucoup de rivières dont les eaux sont très-mauvaises, et on les appelle *Ameres*. Telle est *Aaggi-sou*, dont parle Tavernier dans son voyage de Perse. T. 1. C. 4.

ses enfans. Il leur assigna un logement, ou plutôt une prison, et mit avec eux un âne qui, à chaque fois qu'elle accouchait, faisait un cri. A ce signal, Kampsa entrait, prenait l'enfant, et le précipitait du haut de la maison en bas. Il en avait ainsi détruit sept, et préparait le même sort au huitième, mais il fut trompé. La ville où ils étaient était baignée par une rivière, de l'autre côté de laquelle était une autre ville assez grande nommée *Gocalam*, habitée par des pâtres. Leur chef, nommé *Nanda*, avait une femme appelée *Hissohoda*, qui nourrissait beaucoup de vaches dont elle vivait. Dans l'autre vie, avant que de recommencer celle qu'ils passaient alors, ce chef des pâtres et sa femme avaient fait un vœu à *Wistnou*, et il leur avait apparu sous la forme d'un enfant parfaitement beau, pour leur demander ce qu'ils voulaient de lui; ils furent si remplis d'admiration, que, sans songer davantage à ce qu'ils avaient auparavant souhaité, ils déclarèrent qu'ils desiraient d'avoir un fils semblable à l'enfant qu'ils voyaient. Wistnou leur promit cette faveur dans l'autre vie, et le tems était venu de leur tenir parole, lorsque la sœur de Kampsa mit au monde son huitième enfant. Ce fut un fils nommé *Kristna* qui naquit avec quatre mains; et c'est ainsi que Wistnou, disent les Bramines, converse dans le ciel des plaisirs, nommé *Lila-Veicontam*; ils ajoutent que dans le Veicontam, il réside comme pur esprit, sans aucune forme corporelle. Cette naissance étonna les deux époux; ils y reconnurent quelque chose de divin, et eurent recours aux prières; mais ils furent bien plus surpris lorsqu'ils entendirent l'enfant qui leur parlait ainsi : *Vous allez être délivrés de votre captivité. Cependant ne découvrez pas ma naissance; portez-moi au contraire à Gocalam, de l'autre côté de la rivière, chez Nanda, dont la femme vient d'accoucher d'une fille. Vous me laisserez là, et apportez cette petite fille à ma place, et alors l'âne braira.* Les gardes ne s'apperçurent point de la sortie du père et de la mère de Kristna; les portes s'ouvrirent dès qu'il les toucha du bout de son pied, et la rivière leur ayant laissé le passage libre, ils allèrent chez Nanda, où ils firent l'échange sans qu'on les vit. Ils retournèrent dans leur prison. Deveki se mit au lit avec la petite fille auprès d'elle, et l'âne se mit aussitôt à braire. Kampsa entra peu après, résolu d'immoler ce huitième fils à sa jalousie, mais sa sœur le pria de l'épargner, puisque c'était une fille. Il fut inflexible, et jeta l'enfant en haut pour le recevoir sur la pointe de son épée, l'enfant demeura suspendu en l'air, et lui dit : *Tu ne me tueras point. Ton ennemi est à Gocalam, qui se vengera de toi.* Kampsa allait faire retomber son ressentiment sur sa sœur et son beau-frère, lorsque ses amis lui conseillèrent plutôt de chercher le funeste enfant qui l'alarmait; il les crut, et ils se mirent à sa poursuite; mais Kristna les tua tous en se jouant. Lorsqu'il fut plus âgé, il alla à Maduré, tua son oncle, délivra son père et sa mère, et fit quantité d'autres prodiges. Il faut remarquer que sa naissance arriva sur le minuit, comme celle de J. C. Les Demietas et quelques saints qui en furent avertis jeûnèrent tout le jour précédent; et, comme cette nuit n'était pas un tems convenable pour célébrer une fête, ils la remirent au jour suivant, et jeûnèrent jusqu'au matin qu'ils commencèrent à se réjouir. En mémoire de cette naissance, les Bramines se parent de leurs plus beaux habits, se régalent les uns les autres, s'envoient réciproquement du *taier*, ou lait pris avec de la crême, des noix de coco, et autres rafraîchissemens que l'on trouve chez les pasteurs. Ce jour-là, les rues des villes et des bourgs sont ornées de verdure et tapissées de feuillages.

Le 1er. de la nouvelle lune de septembre, les femmes des Bramines chôment entr'elles la fête de Maherna-Houmi, c'est une neuvaine qu'elles passent en l'honneur de Latsemi, pour obtenir la longue vie de leurs maris et des richesses. Elles se convient les unes les autres. Le neuvième jour, les Bramines célèbrent à leur tour la même fête à l'honneur de *Wistnou*, et, par reconnaissance, lui demandent tout ce qui peut le plus contribuer à la satisfaction de leurs femmes.

Les Soudras imitent en cela les Bramines, se convient les uns les autres, tuent des boucs, et font des sacrifices. Les soldats nettoient leurs armes ce jour-là, c'est pourquoi on l'appelle *la fête des armes*. Ils tiennent que le lendemain est un jour tout à fait heureux, et qu'il n'est pas nécessaire d'en choisir les heures.

Huit jours après la nouvelle lune d'octobre, arrive la fête de Dipavali, qu'ils célèbrent de cette manière. Avant le lever du soleil, ils se lavent la tête, mettent leurs plus beaux habits, invitent leurs amis chez eux; et, la nuit suivante, ils font des illuminations dans les maisons et dans les pagodes. Les enfans vont aussi dans les rues avec des chandelles allumées. Cette fête est célébrée en l'honneur de *Wistnou*. On raconte à ce sujet que, pendant qu'il était sur la terre sous le nom de *Kristna*, un Ratjasja qui vivait alors, et qu'on appelait *Nara-Basora*, s'était rendu maître de tout le monde, et surtout de seize mille vierges qu'il retenait prisonnières. Kristna en eut pitié, il vainquit le ravisseur, le tua, entra dans sa maison, et rendit la liberté à ces pauvres filles qui furent éprises de sa beauté. Elles firent toutes secrètement un souhait pour l'épouser. Kristna, qui lisait dans leurs cœurs, connut leur desir, et l'exauça. Comme le Ratjasja n'était mort que pour revivre, il ne lui sut pas mauvais gré de lui avoir assemblé toutes ces maîtresses, puisqu'il lui mit une couronne sur la tête, et lui ordonna de se comporter sagement à l'avenir. Lorsque Kristna partit de ce monde-ci, il recommanda que l'on célébrât une fête en sa mémoire, et promit à ceux qui la chômeraient, rémission entière de leurs péchés, et beaucoup de bonheur en cette vie. Les Malabares ont de plus en juillet une fête qu'ils appellent *Adi-Panduga*; et, en novembre, une autre qu'ils nomment *Cartiga-Panduga*, dont on ne sait pas bien le motif. Outre ces fêtes, il y a des jours estimés saints, auxquels ils croient qu'une aumône faite alors à une seule personne, est aussi méritoire que le seraient mille aumônes faites à mille personnes dans un autre tems.

CHAPITRE X.

Du Pongol, ou de la Fête du Soleil, et du culte des autres Devetas.

La beauté du soleil, et les services qu'il rend à l'univers par la lumière dont il est la source, et par la chaleur féconde dont il anime toute la nature, a été une des premières causes de l'idolâtrie. Les Bramines, non contens de donner son nom au jour que nous appelons le dimanche, et qu'ils nomment *Suria-Vanam*, célèbrent en son honneur une fête qu'ils appellent *Pongol*; elle arrive le 9 de janvier. Les Bramines de la première caste ne considèrent ce jour-là que comme un jour heureux et propice;

mais les Soudras en font une fête. Ils se visitent, se font des présens, et les plus considérables d'entr'eux sont visités par les Bramines. Ils cuisent du riz avec du lait, ou s'ils n'ont pas assez de lait, ils le mêlent avec de l'eau. Les autres jours, on jette l'eau dans laquelle le riz a été cuit; mais, ce jour-là, on laisse mitonner le tout, jusqu'à ce que l'humidité se consume à force de bouillir. On cuit le riz hors de la maison, dans un lieu exposé au soleil, et on tâche qu'il reçoive les rayons du midi. Quand on voit qu'il se retire, ils crient *Pongol*, et répètent ce mot quatre fois. Le riz, cuit ainsi ce jour-là, passe pour très-sain, et ils le gardent le plus long-tems qu'ils peuvent. Il y a des particuliers qui renouvellent cette fête tous les dimanches. Une des raisons qui donnent lieu à cette fête, c'est l'opinion où est ce peuple que le Ratjasja-Belli, dont je parlerai dans la suite, vient ce jour-là sur la terre pour voir comment tout s'y passe. Ils prétendent que quand, après la victoire que Wistnou remporta sur lui, ce Ratjasja fut relégué au *patalam* ou dans l'abîme, il obtint la permission de venir sur la terre une fois par an.

Ce ne sont pas seulement les hommes qui se réjouissent à cette fête, ils veulent que les vaches et les bufles en aient aussi leur part. Le jour d'après le *Pongol*, quand tout est encore dans la joie, et qu'on porte Wistnou à la campagne, on les y mène de bonne heure, le cou chargé de couronnes et de gâteaux. J'ai marqué dans l'exercice journalier des Bramines, ce qu'ils font tous les matins et tous les soirs en l'honneur du soleil. Ce Deveta a une petite pagode, où son idole est honorée d'une lampe allumée; on lève les mains devant elle, et on lui rend les honneurs divins.

Quoique Garrouda, Annemonta, Vicgneswara et Virrepadra ne soient pas des dieux, on ne laisse pas de les honorer, d'en attendre la santé et tous les autres biens. On leur adresse des prières et des offrandes. Vicgneswara est le mieux servi de tous. On le trouve ordinairement dans les maisons, servi et adoré comme une espèce de Dieu tutélaire. On n'a pas la même inclination pour Virre-Padra, qui est pourtant, aussi bien que lui, un des fils d'Eswara. Sa naissance qui est due à la colère de Dieu, et les armes avec lesquelles on le représente, ne sont pas du goût d'une nation si pacifique. Les femmes s'adressent à Vicgneswara pour être fécondes, et, à ce dessein, elles lui offrent du riz, des noix de coco, et des fleurs.

Devendre et ses sulbalternes ne sont pas privés de ces honneurs : on les adore; on leur fait des sacrifices. Le Jagam se fait en l'honneur de Devendre, afin d'arriver au ciel où il préside. Achni est invoqué pour obtenir une bonne réputation; Varouna, pour de l'eau; Vanjouvia, pour devenir fort et robuste, et Isanja, pour avoir beaucoup de crédit et d'autorité. Ils ne les regardent pas comme les auteurs, mais comme les dispensateurs de ces biens purement temporels; et ils ajoutent qu'il faut élever sa pensée plus haut.

Ce qui est étonnant c'est que Brahma, qui est reconnu pour le créateur et le gouverneur universel du monde, n'ait aucun culte parmi une nation qui ne borne pas sa tendresse à ceux dont elle croit recevoir quelque bien, mais qui l'étend à ceux qui leur tiennent par quelque rapport. Par exemple, Garrouda est cause que tous les éperviers rouges sont respectés, Baswa communique aux bœufs et aux vaches la vénération qu'on a pour lui. Brahma n'a ni pagode, ni statues.

CHAPITRE XI.

Du Culte de Ganga-Gramma, de Gournata, et des autres Ratjasjas.

Ce n'est pas seulement aux puissances heureuses et bienfaisantes que ce peuple rend honneur, il a des cérémonies religieuses instituées pour se rendre favorables ceux qu'il regarde comme les exécuteurs de la vengeance céleste Il y en a un grand nombre, parmi lesquels les deux plus célèbres sont Ganga et Gournata.

Le nom de *Ganga* est commun à la rivière du Gange, qu'on appelle par distinction *Ganga-Nadi*, et à un Démon nommé *Ganga-Gramma*. Les Bramines le font du sexe féminin. Quelques-uns veulent que ce soit une des femmes d'Eswara; d'autres lui refusent un mari. Quoi qu'il en soit, Ganga-Gramma est représentée avec une tête et quatre bras; elle a dans la main gauche une petite jatte, et, dans la main droite, une fourchette à trois pointes. On trouve presque partout des pagodes bâties en son honneur; au lieu que Gournata, qui passe pour avoir plus de pouvoir que Ganga, et pour être un des fils et des plus fidèles serviteurs d'Eswara, au sentiment des Scivias, n'a point de pagodes; mais seulement quelques figures que l'on place dans les champs. On trouve en bien des endroits la statue de ce dernier, entourée de Ratjasjas de terre cuite, assemblés autour de lui comme son conseil. Le peuple va l'adorer sous un arbre, et ils se persuadent les uns aux autres qu'ils l'ont vu personnellement.

Dans les Indes, il y a des fêtes en l'honneur de Ganga, et le jour en est fixé, excepté à Paliacate, et peut-être en quelques autres villes dont les gouverneurs déterminent le jour auquel on doit la célébrer. Cette fête, que l'on appelle aussi *Pongul*, est différente de celle qui est consacrée au soleil. On cuit aussi du riz, mais dans la pagode, ou tout auprès. Du reste, les Bramines se gardent bien de célébrer cette fête.

Le matin est destiné à cuire le riz, et l'après-dinée est employée à promener l'idole de Ganga sur un char, comme il a été dit ci-devant de l'image de Wistnou. On lui immole quantité de bœufs, dont ceux qui desservent la pagode coupent la tête avec un couteau fait exprès. On porte à cette procession une machine qui ressemble à ces cicognes dont on se sert pour tirer l'eau des puits. Ceux qui, dans leur maladie, ou dans quelque autre danger, on fait un vœu à Ganga, se font alors donner une espèce d'estrapade. Ce sont deux crochets qu'on enfonce dans la peau du dos, et avec quoi on les élève en l'air, où ils font plusieurs singeries, comme de tirer un fusil et de le recharger, ou de faire divers gestes avec des épées. Ce ne sont pas seulement des hommes qui se laissent ainsi accrocher, il y a des femmes qui s'y offrent, trompées par ceux qui leur font accroire que cela ne cause aucune douleur. De crainte que le peuple ne soit désabusé par les plaintes de ceux qu'on accroche ainsi, on jette de grands cris dans ce moment.

Il y en a qui se laissent passer dans les chairs une ficelle, que l'on tire pendant qu'ils dansent, et ils souffrent cette douloureuse opération pour plaire à Ganga.

On assure qu'en quelques endroits, quelques-uns sont assez zélés pour

se prosterner devant le chariot de Ganga, afin qu'il leur passe sur le corps, dont plusieurs sont écrasés et restent morts sur la place.

Quand la nuit est venue, on sacrifie un bufle auquel ont fait beaucoup de demandes, à chacune desquelles on va consulter l'idole. Après cela, on lui coupe la tête avec un coutcau fait exprès, et on enterre le corps dans la rue, devant la pagode. Le sang qu'on en a reçu dans un pot, est présenté devant l'idole, et on prétend qu'il ne s'y en trouve plus le lendemain. Anciennement on immolait (*a*) un homme à Ganga, mais quelqu'un eut assez crédit pour l'engager à se contenter d'un bufle.

S'il arrive quelque mortalité dans leurs troupeaux, ils sacrifient aussitôt des boucs. Ils font la même chose lorsqu'ils lancent un vaisseau à l'eau, ou qu'ils commencent quelque nouveau travail, comme un fossé, une cabane. Quelque entreprise qu'ils fassent, ils n'oublient rien pour gagner les bonnes graces de Ganga et de Gournata.

Les Bramines de la première caste condamnent ces sacrifices, qui sont très-fréquens parmi ceux de la quatrième; mais ils n'osent les empêcher. Ils tiennent que ceux qui ont suivi cette coutume renaissent et meurent plusieurs fois; qu'il faut qu'ils expient ces sacrifices par beaucoup de misères qu'ils souffrent dans ce monde-ci; qu'ensuite ils vont en enfer, d'où Dieu les délivre après un tems indéfini.

CHAPITRE XII.

De l'Ame humaine, de son origine, et de son état après la mort.

Le genre humain, selon les Bramines, est l'ouvrage de Brahma. Celui-ci ayant reçu le pouvoir de créer les mondes, créa neuf hommes, qui, avec les enfans qu'il eut de sa femme Caras'vati, peuplèrent la terre.

Ils ne mettent point de différence entre l'ame de l'homme et celle des brutes. Toute sa dignité consiste en ce que l'homme a un corps où l'ame peut plus librement se développer et faire des opérations plus dignes d'elle. Selon cette doctrine, la vie humaine n'est préférable à celle des brutes que par la différente conformation des organes qu'elle anime; et les bêtes pourraient raisonner et exprimer leurs raisonnemens, si leur corps était capable de coopérer aux fonctions de l'ame qui y est comme enchaînée. Ils apportent l'imbécillité de l'enfance et la caducité des vieillards comme une preuve de leur sentiment. C'est toujours la même ame, disent-ils, mais, lorsque les organes ne sont point encore formés, elle ne peut produire au dehors les mêmes pensées que quand ces mêmes organes ont

(*a*) Il y aurait sujet d'être surpris que cette nation, qui n'offre aucun sacrifice sanglant à Wistnou, ni à Eswara, qu'elle regarde néanmoins comme le Dieu suprême, répande le sang des animaux devant Ganga. C'est encore un reste de l'ancienne superstition des Égyptiens, que les savans de la Grèce ont adoptée dans leurs écrits. *Prophyre*, qui ne voulait pas qu'on offrît des animaux vivans devant le souverain Dieu, croyait nécessaire le culte des esprits malins, afin de détourner le mal qu'ils pouvaient faire aux bleds, aux fruits, aux champs et aux villes. Platon voulait que l'on immolât des animaux, et qu'on offrît leur sang aux esprits de l'air. Le manichéisme qui partage le gouvernement de l'Univers entre deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, a pris naissance en Orient, et n'est qu'un raffinement de cette ancienne opinion.

BRAMIN qui a fait vœu de porter un Colier de fer du poids de 24. livres de 4. pieds en quarré, jusqu'à ce qu'il eut amassé en aumônes une assez grande somme d'argent pour faire bâtir un Hôpital.

BRAMIN qui se balance par devotion, pendant une demi-heure, en l'honneur du Dieu Canara, au dessus d'un feu qu'il attise avec le bois qu'il a mis aux deux côtez.

BRAMIN qui s'est fait attacher au pied d'un Arbre avec une Chaîne de fer à la jambe, en résolution d'y finir ses jours.

Deux BRAMINS de la Famille des Soudreas, nommez JOGUIS, traînant après eux de longues & pesantes Chaînes de fer, qui leur passent de la jambe où elles sont attachées sur les épaules.

atteint la perfection qui leur est propre; de même, quand l'âge y cause de l'altération, elle retombe dans la même impuissance où elle était auparavant.

Les Bramines sont partagés sur l'origine des ames. Quelques-uns soutiennent qu'elles ont commencé à exister par la volonté de Dieu, avant la création de l'univers; qu'elles sont demeurées dans l'essence divine; et qu'après la création, elles ont été envoyées dans des corps d'hommes ou de bêtes, pour expier les péchés qu'elles avaient commis. D'autres prétendent que l'ame est éternelle, qu'elle a toujours existé en Dieu; et ils se servent de cette comparaison pour expliquer leur doctrine. De même, disent-ils, que toutes les rivières qui tirent leur origine de la mer sont reçues dans son sein, et ne font qu'un même tout avec elle; ainsi les ames viennent de Dieu, et se rejoignent à son essence. Ils prouvent l'éternité des ames par les mêmes raisons que Platon a employées. Des peuples qui croient l'ame éternelle sont bien éloignés d'en contester l'immortalité.

Ils établissent une distribution de récompenses ou de peines après la mort; mais les méchans ne sont pas également punis. Quelques-uns le seront en ce monde après leur mort; quelques autres recevront leur châtiment dans l'autre monde.

Si le péché que ces ames ont autrefois commis est cause qu'elles entrent dans un corps, comme dans une prison, il peut être aussi la cause qu'elles en sortent pour être moins bien dans un autre, non-seulement dans celui d'un homme, mais même dans celui d'une brute. Cette transmigration des ames n'était pas seulement un dogme particulier aux Égyptiens; nos Druides, au rapport de César, le croyaient aussi. Ovide (*a*) et Tibulle (*b*), parmi les Romains, ont écrit en ce sens-là. Les Allemands (*c*) avaient aussi adopté cette doctrine, et les Getes (*d*) l'avaient reçue de Zamolxis. Platon et Plotin de l'école de ce philosophe l'approuvaient; mais Porphyre ne la recevait qu'à demi. Il consentait que les ames passassent d'un corps humain dans un corps humain; mais il ne croyait pas qu'il fût de la dignité de l'homme qu'une ame humaine passât dans le corps d'une brute. Il trouvait trop d'inconvéniens à un système selon lequel il était également honteux et possible que l'ame d'une femme ayant passée dans le corps d'une mule, son fils montât sur son dos, sans la connaître, et lui pressât les flancs de ses talons. Les Bramines, moins difficiles, prennent le système tout entier. Ils ne conçoivent rien qui empêche de croire qu'une même ame puisse résider successivement dans un homme, dans une bête et dans une plante.

La métempsycose la plus honorable après la figure humaine, c'est celle qui fait entrer une ame dans le corps d'un bœuf ou d'une vache. Outre les raisons que j'ai déjà alléguées (*e*) sur la préférence de cet animal, j'ajouterai ici que c'est un reste du culte que les anciens Égyptiens rendaient à leur Dieu Apis, et que Baswa, ou le bœuf, qui est le Bahanam ou la voiture d'Eswara, pourrait bien n'avoir point d'autre origine. Le ministre Roger raconte qu'un bœuf dédié à une pagode étant mort naturellement,

(*a*) Metamorph. XV. §. 2. et 3.
(*b*) Liv. IV. Eleg. 1.
(*c*) Appianus in Celtic.
(*d*) Julianus in Cæsarib.
(*e*) Suprà. pag. 22.

on lui fit des funérailles aussi honorables qu'on aurait pu les faire à un homme de distinction.

J'ai déjà observé que quelques ames, au sortir de leurs corps, ne passent pas d'abord dans un autre, mais qu'elles deviennent Ratjasjas, à cause de leurs péchés; et que, pour les expier, elles voltigent quelque tems dans l'air, souffrant une extrême disette, et ne pouvant jouir de rien que de ce qu'on leur donne par aumône. Leur impuissance est telle qu'on ne les appréhende point, quoiqu'on soit persuadé que ces Ratjasjas se montrent souvent sous une apparence humaine. Leur châtiment est encore moindre que celui des ames qui vont expier leurs péchés dans l'enfer où Jamma préside.

Ces dernières sont de deux sortes. Il y en a qui y entrent pour un tems limité, quoique très-long, et après qu'elles ont été suffisamment purifiées par les souffrances, elles reviennent sur la terre où elles sont revêtues d'un nouveau corps. Il y en a d'autres qui sont précipitées dans Antam-Tappes, c'est-à-dire, dans le puits obscur, d'où elles ne peuvent jamais sortir. Elles y souffrent des peines infinies pour la violence et pour la durée. Entre autres supplices, elles y sont déchirées par des épines, par des corneilles qui ont le bec d'acier, par des chiens et par des moucherons qui les piquent sans relâche. Outre un froid très-douloureux, il y a dans ce puits tout ce qui peut rendre leur punition plus rigoureuse.

Les législateurs des Bramines, après avoir pourvu au châtiment des méchans, n'ont pas manqué d'encourager la vertu par l'espérance d'un bonheur à venir. Voici celui qu'ils promettent aux gens de bien. Ils leur destinent sept différens lieux placés sous le ciel, et où président Indre ou Devendre, Achni, Niruti, Vajouvia, Cubera, Isangia et Varonna. C'est-là que les ames destinées à revenir sur la terre, vont jouir d'une béatitude qui est la récompense de leur vertu. Celles qui ont mené une vie plus excellente, sont élevées jusques dans le ciel de Brahma; mais les unes et les autres doivent revenir dans ce monde-ci, avec cette différence que les dernières ayant accompli le séjour qu'elles doivent faire ici bas, vont infailliblement dans le ciel pour n'en jamais sortir.

Surgam est le nom général que l'on donne aux sept cieux inférieurs, et les ames qui y vont sont de véritables Devetas; mais, après qu'elles y ont joui de tous les plaisirs, sans en excepter ceux des sens, dès que leur tems est expiré, elles sont obligées d'abandonner ces délices, et d'entrer dans un autre corps, en quittant celui qu'elles avaient dans le paradis. Les Bramines ne sauraient dire ce que devient ce corps qui a servi à leur bonheur; peut-être sert-il à loger quelque ame nouvellement arrivée. Il y a cependant des Devetas qui demeurent toujours à Surgam; tels sont le soleil, la lune, les étoiles et plusieurs autres. Les ames qui sont dans le Surgam ne sauraient plus pécher, parce que Dieu s'y montre quelquefois et les instruit.

Le Veicontam est le partage de celles qui sont reservées à une plus grande félicité. Il y a deux endroits de ce nom, l'un qu'ils appellent simplement *Veicontam*, où Dieu même fait sa residence; l'autre nommé *Lila-Veicontam*, c'est-à-dire, *le ciel des plaisirs*. Les Bramines disputent entr'eux, savoir si les ames admises dans ce dernier doivent revenir encore sur la terre; mais ils conviennent que quiconque est une fois reçu dans le premier, y jouit d'une félicité éternelle. Après tout, disent-ils, il y a fort peu de personnes dont la vie soit assez pure pour arriver à un si parfait

bonheur. Il est moins difficile et moins rare d'obtenir une place dans le Surgam.

CHAPITRE XIII.

Des bonnes œuvres et des austérités religieuses.

Une vie à venir où l'homme doit recevoir la récompense ou le châtiment de ses actions, impose la nécessité des bonnes œuvres. Un Bramine voulut s'humilier en présence des Devetas, mais faisant réflexion qu'ils s'humilient eux-mêmes devant Brahma, il jugea plus à propos de lui rendre ses respects. Cependant il changea encore de pensée. Il se souvint que Brahma ne peut faire autrement que de rendre à chacun selon ses œuvres. Il conclut qu'il ne devait rien attendre que de ses propres œuvres. Les Bramines ne croient pas que la récompense ou le châtiment se fassent en cette vie ; comme un homme vit plusieurs fois, selon eux, ils croient que la justice divine ne s'exerce que dans la vie suivante. Ainsi tout homme qui souffre, expie les péchés qu'il a commis durant la vie précédente, et avant que de prendre le corps qui est puni. Comme il y en a peu qui aient assez bonne opinion de leur pureté pour être assurés d'une place dans le Veicontam ou dans le Surgam, le plus grand nombre met sa confiance en des pratiques auxquelles la rémission des péchés est attachée. Outre celles qui sont prescrites par le Védam, il y a des austérités de caprice, qu'exercent sur eux-mêmes certains dévots qui aspirent à un plus haut degré de perfection. Le ministre Roger en vit un dans la petite pagode de Parvati, auprès de la pagode d'Eswara, et ce qu'il en rapporte surpasse toutes les mortifications des couvens les plus austères.

Ce Bramine s'abstenait de la nourriture ordinaire, et ne se nourrissait que d'un peu de lait doux, avec quelques fruits, en très-petite quantité. Il demeurait assis tout le long du jour sans changer de place, et ne se couchait point pour dormir ; mais, se tenant dans une posture fort gênante, il surmontait le sommeil le plus long-tems qu'il pouvait, prononçant toujours sans discontinuer les mille noms d'*Eswara*. Il en avait l'idole qu'il ornait de fleurs ; il allumait une lampe devant elle, et l'encensait. Aussitôt qu'il avait fini cet exercice, il se levait, et se mettant la tête en bas et les pieds en haut, il récitait des prières assez longues en cette posture, après quoi il allait se remettre à sa place, et recommencer le même exercice qu'auparavant. Ceci étant fait, il sortait dans le préau de la pagode. Là deux bambous élevés comme des perches, ressemblaient à un gibet, au haut duquel étaient attachés deux cordes à nœud coulant. Au-dessous était une fosse quarrée, dans laquelle il allumait du feu, et mettait quelques bâtons tout auprès. Il tournait ensuite trois fois autour de ce feu, ayant soin, par respect, d'avoir toujours le côté droit vers la fosse. Après s'être prosterné plusieurs fois, il montait en haut, passait ses jambes dans les cordes (*a*), puis se suspendant ainsi la tête en bas, et le visage tourné vers la flamme, il se balançait comme une cloche qui est

(*a*) Voyez la planche qui représente ici ce pénitent et les trois suivans.

en branle, et attisait le feu en y mettant du bois qui était à la portée de sa main. Ensuite de ce pénible exercice qui durait une demi-heure, il descendait, faisait le tour de la fosse, et rentrant dans la pagode, allait s'asseoir comme auparavant. Voilà l'exercice journalier de ce Bramine, dans la vue, non pas d'obtenir le ciel dont il se croyait assuré, mais de parvenir à un très-haut degré de félicité. Cependant les autres Bramines le censuraient, parce que, disaient-ils, il violait la loi, en ne choisissant pas pour sa demeure un des lieux saints où il est permis aux Joguis de passer toute leur vie.

Un autre Bramine avait la tête passée dans une cage de fer du poids de vingt-quatre livres, faite en forme de palissades, et dont le haut avait quatre pieds de diamètre. Il s'était obligé de la porter jusqu'à ce qu'il eût amassé une grande somme d'argent, pour bâtir un hôpital.

Deux autres avaient aux jambes des chaînes (*a*) longues et pesantes, dont un bout revenait sur les épaules, et l'autre traînait à terre derrière eux.

Un autre s'était fait enchaîner par le pied à un arbre, dans la résolution de mourir en cet endroit.

Un autre marchait avec des sabots hérissés de pointes de clous par-dedans. Quand il les chaussait, il se couchait par terre les mains jointes. Il est étonnant comment cet homme pouvait marcher, ayant les pieds dans cette chaussure.

CHAPITRE XIV.

Des lieux saints, et de la rémission des péchés.

L'homme n'a pas en lui une justice suffisante pour approcher de Dieu; le péché l'exclut de la félicité éternelle. C'est à la religion à fournir des ressources pour la rémission des péchés. Celle des Bramines enseigne plusieurs moyens de s'en purifier. Le premier est de visiter les lieux célèbres par leur sainteté. Tels sont Ajot-ja, Matura, Casi, Canje, Aventa-Capouri, Duareveti et Prajaga. Ces sept lieux sont les plus saints de toute la terre, au jugement des Bramines. Les hommes et les bêtes qui meurent à Casi vont droit au ciel; mais ceux qui meurent dans un des six autres, vont au séjour de Brahma, d'où il faut qu'ils reviennent sur la terre. Mais cette vie est la dernière pour eux, et, quand ils meurent, ils sont admis dans le ciel pour n'en plus sortir. La sainteté de ces lieux est bornée dans une enceinte plus ou moins grande, hors de laquelle on n'a point de part aux promesses qui sont faites à ceux qui y meurent. L'enceinte de Casi a un quart de lieue de diamètre. Celle d'Ajot-ja a douze lieues (*b*).

Ajot-ja est vers le Nord, à douze lieues de Casi. Sa sainteté lui vient de ce que Wistnou y naquit sous le nom de *Ramma*.

(*a*) Saint Épiphane rapporte que, de son tems, les prêtres de Saturne en Egypte s'enchaînaient eux-mêmes, et se passaient des anneaux au travers des narines; qu'ils avaient de longs cheveux, des habits sales, etc. La description qu'il en fait ressemble assez à la peinture des Joguis Indiens. Voyez Epiph. Lib. 3. Cont. Hæres. 544. et suiv.

(*b*) Il faut entendre par ce mot *lieues* celles du pays qu'on nomme *Cosses*, et qui sont d'environ deux mille cinq cents pas géométriques. Je dis environ, car il y a des endroits où elles ne sont que de deux mille quatre cents.

Matura est dans le voisinage d'Agra, résidence des Mogols. Wistnou y naquit sous le nom de *Kristna*.

Casi, aussi nommé *Varanasi*, est dans le royaume de Bengale, au bord du Gange, à douze lieues d'Ajot-ja et de Prajaga. Casi passe pour un lieu si saint que tous ceux qui y meurent jouissent du privilége qu'Eswara a autrefois attaché à ce lieu-là. Lorsqu'ils sont à l'agonie, il ne manque point de leur venir souffler dans l'oreille droite, et de les purifier ainsi de tous leurs péchés. C'est pour cela que tant les hommes que les bêtes meurent couchés sur l'oreille gauche. Si quelqu'un s'était imprudemment couché sur l'oreille droite, il ne manquera jamais, disent-ils, de se tourner de l'autre côté, lorsqu'il sera près d'expirer. On confirme cela par l'histoire d'un Mogol qui, doutant de la vérité de ce miracle, voulut l'éprouver en sa présence. Il avait un cheval qui n'en pouvait plus; il le fit lier par les quatre pieds, et coucher sur le côté droit; mais, lorsque le cheval sentit les approches de la mort, les cordes qui lui attachaient les pieds se brisèrent, et il se tourna sur l'oreille gauche. Comme les ames de ceux qui meurent à Casi ne doivent plus retourner sur la terre, leurs corps se changent en pierres.

Cansje ou Cansjeswaram, grande et fameuse ville du royaume de Carnate, a un grand nombre de pagodes.

Aventa-Capouri ou Aventeutica, ville située au nord d'Agra, est estimée pour les lieux saints qui y sont.

Duaraca ou Duaregeti était autrefois un endroit saint auprès de Surate; mais la mer a mangé tout ce terrain. Kristna y mourut, et y devait être brûlé selon la coutume, mais la mer l'emporta de là jusqu'à Siangernata ou Prousotamai, dans le fond du golfe de Bengale; c'est pourquoi ce dernier lieu est regardé comme très-saint. Les corps de ceux qui y meurent, deviennent secs comme du bois, si l'on en croit une tradition populaire. Tout y est pur; partout ailleurs, un Bramine n'oserait toucher un Soudra, ni manger rien de sa main; mais, dans ce lieu, il peut le recevoir de lui, et s'il disait, *cela est impur*, il lui sortirait aussitôt des vers de la bouche.

Prajaga est à douze lieues de Casi en remontant le Gange, et plus près de la ville d'Agra. Là se joignent trois bras du Gange, ou plutôt ce fleuve y reçoit deux autres rivières. Cette eau a la vertu d'effacer les péchés; et l'homicide de soi-même, qui serait criminel partout ailleurs, ne l'est point en cet endroit.

Trop de gens seraient privés du secours que l'on tire de la sainteté de ces lieux, s'ils n'étaient que pour ceux qui ont la commodité d'y aller. Pour en rendre l'efficacité plus universelle, il a été établi qu'il suffit de les nommer, et de dresser là son intention, pour recueillir le même fruit que si on y allait effectivement. C'est pourquoi ceux qui se piquent de dévotion ne manquent point de les nommer tous les matins, et de réciter ces noms comme une prière.

La rémission des péchés est aussi attachée à la célébration des fêtes. J'en ai donné des exemples dans les chapitres précédens.

Les Bramines font aussi beaucoup de cas des ablutions, pour lesquelles ils se servent d'eau douce ou salée. Cette dernière n'a la vertu de les purifier de leurs péchés, qu'avec de certaines distinctions des tems et des lieux. Par elle-même, elle est impure, et par conséquent incapable de produire cet effet. Les anciens Egyptiens en avaient la même aversion. et

les insulaires passaient chez eux pour impurs (*a*). Ces mêmes Egyptiens regardaient la mer comme formée des larmes de Saturne. Les Bramines ne lui donnent pas une origine plus naturelle. Voici ce qu'ils en racontent.

Agastea (*b*), fort petit homme, pas plus grand que le pouce, mais très-saint, qui a été dès le commencement du monde et qui sera jusqu'à la fin, se promenait près de la mer. Elle le railla sur sa petite figure ; il s'en piqua, et, plein de dépit, il fit venir toute la mer dans sa main, comme si c'eût été une goutte d'eau, et l'avala toute entière. Les Devetss furent fort en peine, et lui remontrant combien ils perdraient, quand il n'y aurait plus de mer, ils le conjurèrent de la rendre : il ne put résister à leurs prières, et la rejeta comme de l'urine : et de là vient qu'elle est salée. La mer est pure le premier de chaque mois, durant les éclipses, et durant la conjonction de certains astres. Elle est pure aussi en tout tems vis-à-vis la pagode Rameswara, que les Malabares appellent *Ramanatacovil* ; et une grande affluence de peuple y vient pour se purifier.

Parmi les eaux douces, on attribue une grande sainteté à celles du Gange. Sa vertu est si grande, qu'elle agit même sur ceux qui s'y baignent, sans intention d'obtenir la rémission de leurs péchés. Les habitans du Bengale y ont une si grande confiance, que ceux qui vivent le long de cette rivière y portent leurs malades quand ils sont à l'extrémité. Ils les plongent dans l'eau jusqu'à la ceinture, mais comme cette grace ne s'étendrait qu'à peu de personnes, et que ceux qui demeurent trop loin de cette rivière ne doivent pas être privés de ce secours, on est convenu que toutes les eaux dont on se lave ont la même vertu, pourvu seulement que, quand on s'en sert, on pense à celle du Gange et que l'on dise, *Ganga Sianam*, c'est-à-dire : *Gange, lave moi.* On fait plus ; on en transporte de l'eau en bouteilles dans le pays, comme l'on distribue à Paris les eaux de *Forges*, et autres eaux minérales.

CHAPITRE XV.

Origine mythologique du Gange. Histoire de Belli, de Sagara et de Bagireta.

La rivière du Gange n'a pas sa source dans les entrailles de la terre, comme les autres rivières. Elle est descendue du ciel dans celui de Devendre, et de là dans l'Indoustan.

Le Ratjasja Belli ayant fait un vœu à Eswara, et obtenu de lui qu'il vaincrait tous ses ennemis, cet avantage le rendit si insolent qu'il osa attaquer Devendre et les chefs des autres mondes qui sont sous le ciel. Il s'en rendit maître et les chassa des lieux où ils président. Ils s'en plaignirent à Brahma, qui fit son rapport à Wistnou. Ce Dieu qui avait quelque bonté pour Belli, parce que ce Ratjasja le servait, aima mieux user d'adresse

(*a*) Vossius, de Idol. Lib. II. Cap. 75.

(*b*) Comme on ne sait ce que ce mot signifie dans la langue *samscrite* d'où il est pris, il est difficile de deviner si c'est un nom propre ou appellatif.

que de force contre lui. A ce dessein, il vint au monde sous le nom de *Vamana*, jeune Bramine, et un jour que Belli offrait un Jagam (*a*), il prit ce tems pour lui demander une grace. *Que veux-tu que je te donne*, dit Belli? *Faites-moi présent de trois pieds de terre*, répondit le jeune Bramine: ce qui lui fut accordé. Il commença aussitôt à mesurer la terre. Il y imprima un de ses pieds, et l'enfonça jusques au Patalam (*b*), et toucha la coquille d'œuf qui enveloppe tous les mondes, et l'appuya contre l'extrémité opposée de cette même coquille. Il demanda ensuite où il placerait son troisième pied: car, en fait de bras et de pieds, les Poranes sont d'une libéralité prodigieuse. *Mets-le sur ma tête*, répliqua Belli. Vamana le prit au mot, et le lui appliqua si rudement sur la tête qu'il enfonça Belli jusqu'au fond de l'abîme, où il est demeuré depuis ce tems-là. Tout ce que son repentir lui a procuré, c'est qu'il n'y est pas moins heureux que s'il était dans le ciel. Dans l'instant que Vamana appuyait son pied en haut, il ne toucha pas seulement la coquille d'œuf où les mondes sont renfermés; il la fêla malheureusement, et, par cette ouverture, on y vit entrer l'eau dans laquelle nage cette coquille. Brahma prit d'abord un vase, et y reçut cette eau dont il lava les pieds de Wistnou, et le reste coula en forme de rivière dans le paradis de Devendre. Un autre accident la fit descendre sur la terre.

Un Tchittery, nommé *Sagara-Jackraverti* (*c*), homme de grande autorité, voulut offrir un cheval blanc en sacrifice. Cette sorte de Jagam a de grandes difficultés, et n'est pas permise à toutes sortes de personnes. Il faut, avant que de s'y exposer, être bien sûr qu'il n'y a personne plus puissant qui puisse s'y opposer. Celui qui a dessein de l'offrir, envoie dans tout le pays le cheval destiné à être immolé. La victime a sur la queue un écriteau, où est le nom de la personne qui veut célébrer ce Jagam; on demande si quelqu'un est assez hardi pour se saisir de ce cheval, et, en même tems, on spécifie le nombre des personnes qui suivent pour l'en empêcher. Si quelqu'un se présente, et que l'escorte de la victime soit mise en déroute, le Jagam ne se fait point. S'il ne se rencontre aucun obstacle, le Jagam est offert au tems fixé. Saga-Jackraverti, voulant donc avoir cette honneur, fit escorter le cheval blanc par plusieurs femmes, qui menaient soixante mille jeunes hommes avec elles. Personne ne fit d'opposition; mais Devendre, qui remarqua un trop grand orgueil dans leur marche, déroba le cheval, le cacha sous le septième monde, et le lia derrière un Wistnouva fort dévot. L'escorte qui suivait le cheval ne le trouvant plus, le chercha partout en vain, et on n'en aurait jamais eu de nouvelles, sans un Akasvani (*d*) qui apprit où il était. Pour arriver au septième monde, cette troupe commença de creuser la terre si avant, qu'elle ne savait plus comment porter la terre en haut. L'expédient dont ils s'avisèrent fut de la manger, et pour l'avaler plus aisément, ils burent de l'eau en quantité. Ils arrivèrent enfin auprès du cheval, et, croyant que le Wistnouva le leur avaient enlevé, ils le battirent. Ce saint, sensible aux coups qu'ils lui donnaient, les maudit, et ils furent réduits en cendres, eux et celui qui les conduisait. Le fils de leur chef, qui était en peine de lui, descendit par la fosse qui avait été creusée, et arriva auprès du Wist-

(*a*) J'ai déjà expliqué que Jagam est un sacrifice.
(*b*) C'est-à-dire l'abîme.
(*c*) Jakraverti signifie un Empereur.
(*d*) Esprits voltigeans.

nouva. Au lieu de l'outrager, il le conjura de lui apprendre ce que son père, qu'il cherchait, était devenu; mais sa douleur fut redoublée quand il sut que ce n'était plus qu'un monceau de cendres, et que, pour comble de malheur, toutes ces ames étaient malheureuses. Ce saint lui apprit que le seul remède qu'il y eût pour les sauver, était d'arroser les cendres avec de l'eau du Gange, et qu'ainsi on leur procurerait l'entrée du paradis de Devendre. Ce fils ayant ouï cette instruction, prit le cheval, monta dessus, alla trouver son aïeul, auquel il demanda la permission de faire tous les efforts possibles pour avoir de cette eau. Il fit à Wistnou un vœu, dans l'observation duquel il persévéra trente mille ans sans discontinuer; et il mourut sans avoir exécuté son dessein. Deux autres firent successivement le même vœu, et l'observèrent dans un pareil espace de tems, aussi inutilement que le premier. Un quatrième, nommé *Bagireta*, fut exaucé, après avoir observé les mêmes choses durant dix mille ans, parce que toutes ces années ensemble faisaient cent mille ans, qui étaient le tems marqué pour l'accomplissement de leurs désirs. Wistnou ayant donc promis à Bagireta de lui accorder la grace qu'il voudrait lui demander, celui-ci demanda que sa famille réduite en cendres pût être arrosée de l'eau du Gange. Il obtint que le Gange irait partout où il voudrait le conduire, et se voyant en si beau train d'être exaucé, il souhaita que le fleuve descendît sur la *Chimmavontam*, qui est située assez avant du côté du nord. La montagne déclara qu'un si pesant fardeau l'écraserait par sa chûte, et qu'il n'y avait qu'Eswara qui fût capable de soutenir un tel poids; Eswara fit la faveur à Bagireta de s'offrir à recevoir cette rivière sur sa tête. Le Gange n'eut pas assez bonne opinion d'Eswara pour croire qu'il ne pût pas l'écraser; et, pour le punir de sa témérité, il se préparait à l'accabler sous le faix, lorsqu'Eswara, pour lui faire mieux connaître ses forces, le reçut et le garda sur sa tête, sans lui permettre de s'écouler. Bagireta, qui ne trouvait pas son compte à cette vengeance, pria Eswara de laisser couler la rivière sur la montagne Chimmavontam; ce qui fut fait. Le Gange suivait Bagireta; mais, en chemin, il se rencontra qu'un saint homme était occupé à un Jagam. La rivière en emporta tous les apprêts, et lui causa un si grand chagrin, qu'il lui ordonna de venir dans sa main, et il l'avala toute entière. Bagireta, voyant par-là ses espérances reculées, pria le saint de lui rendre la rivière. Cela était difficile, à moins que d'ôter à ses eaux leur sainteté; car, soit qu'il la rendît par haut ou par bas, elle devenait impure. Ils convinrent qu'il la ferait sortir par sa cuisse. De là, elle suivit Bagireta jusqu'au pays de Bengale, où elle se partagea en plusieurs branches. Les cendres des soixante mille en furent arrosées. Ces corps ressuscitèrent, et, après avoir remercié leur libérateur du service qu'il leur avait rendu, ils allèrent au ciel de Devendre. Ces détails, qui se trouvent dans le Védam, fournissent l'explication de trois autres noms que les Indiens donnent au Gange. Car, premièrement ils l'appellent *rivière céleste*, parce qu'ils supposent qu'elle est effectivement descendue du ciel. Ce pourrait bien être une suite de ce que dit Moïse des quatre fleuves qui sortaient d'Eden ou du paradis terrestre: ce qui, étant connu des anciens Païens, et expliqué selon les idées qu'ils en avaient, il n'est pas impossible qu'ils aient confondu ce paradis avec le ciel, et que le nom de rivière céleste, quoique fabuleux dans le sens qu'ils lui donnent, ne soit fondé sur la vérité. En second lieu, ils l'appellent *Jennadi*, ou *rivière de la Cuisse*. Troisièmement, ils la nomment *Bagireti*. Mais son nom le plus ordinaire

est le Gange, qu'ils prononcent Ganga; nom ancien, puisque les Grecs et les Romains l'appellent de même avec une légère différence pour la terminaison de ce mot, qu'ils ont accommodée à leur langue.

CHAPITRE XVI.

Pélerinage des Bramines.

L'état d'un homme qui est mort dans le péché n'est pas entièrement désespéré chez les Bramines, et ils croient avoir des ressources pour lui en procurer la rémission, comme s'il exécutait lui-même ce qu'ils font en sa faveur. Le Gange est pour eux un trésor de sainteté. Lorsqu'on trouve les os d'un mort, on les ramasse dévotement, et on les jette dans cette rivière; et, pour chaque année qu'ils y sont, l'ame du défunt jouit de mille ans de joie dans le ciel de Devendre. Cette eau n'a pas la vertu de les purifier de telle sorte qu'ils puissent être admis d'abord dans le ciel même. Elle les garantit seulement de l'exclusion qu'ils méritaient, puisqu'après un séjour limité dans le ciel qu'elle leur procure, il faut qu'ils reviennent sur la terre, qu'ils renaissent, et commencent une autre vie. Mais ils ont l'avantage qu'en revenant ici bas, ils n'ont pas une condition pire que celle qu'ils ont eue durant la vie précédente, et qu'au contraire ils sont plus heureux; et cette dernière vie est si méritoire, que l'ame, au sortir du corps, s'envole d'abord dans le séjour de la parfaite félicité.

Il y a un pélerinage privilégié à Gaya, ville située au midi et à trente lieues de Casi, où il est aisé de procurer le salut aux morts. On y montre une roche dans laquelle Dieu a laissé l'empreinte de son pied; et, pour conserver une telle relique si précieuse, cette ville est fortifiée de tous côtés. Voici l'ordre qui s'observe dans ce pélerinage :

Les pélerins vont d'abord à Prajaga, où ils peuvent demeurer un mois. Tous les matins, avant le lever du soleil, ils se baignent dans le Gange pour se purifier de leurs péchés; le mois étant expiré, ils vont à Casi, où ils se baignent de même dans cette rivière. De là, ils se rendent à Gaya, où ils composent une pâte particulière. Ils en prennent des petits morceaux, et, chaque fois qu'ils en mettent un sur la roche, ils nomment un de leurs amis qui sont morts; ils continuent de la sorte, nommant leurs amis et leurs parens jusqu'à la septième génération, et même au-delà. Le Védam promet que ceux dont les noms sont prononcés de la sorte, en ressentent d'abord l'efficace, et que, quand ils seraient dans l'enfer de Jamma, ils en sont aussitôt transportés dans le séjour de Devendre.

Les Bramines ne sont pas les seuls qui honorent d'une manière superstitieuse ces sortes d'empreintes. Les Scythes (*a*) montraient une pierre dans laquelle était, disaient-ils, imprimé le pied d'Hercule, de deux coudées de long. Il y a encore à présent un pélerinage de peuple Gentils qui vont au Pic d'Adam, haute montagne de l'Ile de Ceylan, où « (*b*), sur

(*a*) Hérodote, Liv. 4. Ch. 82.
(*b*) *Voyages de Nicolas Graaf aux Indes.* Pag. 108.

» une table de pierre, est l'empreinte d'un pied humain gigantesque, » longue de deux palmes et large de huit doigts. Elle est si bien gravée, » disent les relations, que, quand elle serait sur de la cire, elle ne pour- » rait pas l'être mieux. Tous les Gentils y ont une grande dévotion, et de » tous côtés vont en pélerinage à cette table, soit pour la voir et lui » rendre leur culte, soit pour accomplir quelque vœu ». J'ai vu en quelque lieux de France, et particulièrement à Fescamp, de pareils vestiges qu'une tradition prétend avoir été laissés par le pied d'un ange. Mais les Bramines l'emportent sur les autres nations, pour raconter les causes de ces prétendus miracles. Nous parlerons ailleurs du pied de Gaudma.

Ils disent qu'anciennement un Ratjasja, nommé *Gayasora*, fit à Eswara un vœu, et que, l'ayant accompli, il vit paraître ce Dieu devant lui pour lui demander ce qu'il desirait. *Je ne puis voir qu'avec une certaine douleur*, dit le Ratjasja, *les peines que les ames doivent souffrir pour l'expiation de leurs péchés. Accordez-moi que celles qui seront à moi puissent être sauvées.* Il n'eut pas plutôt obtenu cette faveur, qu'il se mit à voyager, et fit partout des progrès si merveilleux, qu'il n'y avait point de pécheurs, et tout le monde l'honorait.

Wistnou fut piqué de jalousie, et chercha à faire mourir Gayasora, qu'il tua effectivement à Gaya. Le Ratjasja, voyant que sa mort ne se pouvait éviter, exigea de Wistnou qu'il lui tînt du moins la promesse qu'Eswara lui avait faite. Wistnou le lui accorda, et donna sa parole que ceux dont le nom serait prononcé en mettant de la pâte dont nous avons parlé, seraient sauvés. Wistnou lui ayant promis cette grace, lui mit un pied sur la tête. Gayasora fut alors changé en une roche, et c'est, selon les Bramines, cette même pierre qui est encore à présent à Gaya.

CHAPITRE XVII et dernier.

Des proverbes de Barthrouherri, et conclusion de l'ouvrage.

La croyance aveugle que cette nation donne aux traditions les plus bisarres, est une preuve qu'elle ne fait guères d'usage de sa raison. Ses études sont bornées au Védam, au Jastra et aux proverbes de Barthrouherri. J'ai déjà parlé des deux premiers livres; il me reste à faire connaître le dernier. On a déjà vu que Sandragoupeti-Naraja fut très-affligé quand Barthrouherri son fils, qui lui était né d'une femme de la dernière caste, prit trois cents femmes. Ce fils, devenu célèbre par sa sagesse, plaignit les hommes de ce que la science était renfermée dans un grand nombre de livres qu'il n'est pas facile de lire tous. Pour les soulager, il en recueillit la substance en trois cents proverbes, qu'il divisa en trois livres. Chaque livre contient dix chapitres, dont chacun renferme dix proverbes, ou sentences. Le premier livre est intitulé : *du chemin qui mène au ciel;* le second, *de la conduite raisonnable;* le troisième traite *de l'amour*. Nous en ferons ailleurs connaître quelques-uns.

Le Bramine Padmanaba, de qui le ministre Roger tenait tout ce qu'il

savait des Bramines, lui avait communiqué les deux premiers (*a*); mais il se fit scrupule de lui traduire le troisième en flamand.

Barthrouherri était naturellement de complexion amoureuse, et la frayeur que son père avait qu'il ne lui donnât beaucoup d'enfans, n'était pas mal fondée. Ce père, ayant fait venir ses quatre fils, témoigna aux trois premiers qu'il était fort satisfait de leur conduite; mais il ne put voir Barthrouherri, qui était le quatrième. Celui-ci n'ayant pas de peine à deviner le sujet de cette tristesse, sortit de la chambre, se fit couper les cheveux, prit un habit de Sanjasi, et rentra en cet équipage. Son père, charmé de ce changement, le bénit, et lui promit qu'il vivrait jusqu'à la fin du monde. Cette promesse ne fut point vaine; et Barthrouherri est encore actuellement sur la terre, mais il y est invisible comme les esprits. Après la mort de son père, il commença de voyager. Ses trois cents femmes voulant le suivre, il leur dit qu'elles devaient demeurer, et qu'il les dispensait de lui tenir compagnie. Elles lui demandèrent alors ce qu'elles deviendraient dans cette fâcheuse viduité. Là-dessus, il leur permit de se remarier à d'autres hommes, et leur déclara qu'elles pouvaient le faire sans péché. Elles suivirent ses ordres, et c'est de là qu'est venue la famille des trois cents, ou des Cauvreas, famille nombreuse entre les Soudras. Les femmes y ont le privilége d'être veuves impunément, et elles peuvent se remarier sans infamie ni péché. Toutes les autres familles peuvent être reçues dans celle des Cauvreas, et on la compare à la mer qui reçoit indifféremment toutes les rivières.

Voilà ce que j'ai remarqué d'essentiel dans le livre du ministre Roger. Je lui ai abandonné beaucoup de réfutations qui m'ont semblé inutiles. Pour réfuter ce qui est extravagant, il suffit de le rapporter. Je me suis plus attaché à cet auteur qu'à aucun autre, parce que sa qualité de théologien a dû l'intéresser davantage à la connaissance de la religion des Bramines, que des personnes qui exerçaient la médecine ou le commerce. La familiarité qui était entre lui et le Bramine Padmanaba donne à son témoignage un degré de certitude qui manque à ce que le père Kircher (*b*) et d'autres auteurs n'ont écrit qu'après l'avoir reçu eux-mêmes de la seconde ou de la troisième main. Les noms ne sont pas toujours écrits de la même manière qu'on les trouve dans d'autres relations, parce que chacun s'étant servi des lettres qu'il croyait approcher le plus de la prononciation qu'il entendait, y a employé l'orthographe qui est propre à sa langue maternelle. C'est par cette raison que, dans une *confession de foi des Bramines*, donnée, dit-on, par un Bramine à M. Arnaud Heussen, gouverneur des Hollandais, on trouve Isura pour Eswara, Bromha pour Brahma, Wisnauwa pour Wistnou, et ainsi des autres. J'ai préféré l'orthographe du sieur Roger, parce qu'étant homme de lettres, il m'a été moins suspect qu'un interprète de comptoir. J'ai pourtant retranché quelques lettres muettes ou superflues, parce qu'elles auraient changé la prononciation étant lues par des Français.

Il me reste à remarquer que ce que j'ai dit de l'origine des Brachmanes,

---

(*a*) On les trouve dans le livre dont j'ai donné le titre entier dans une des notes de ma préface.

(*b*) *Kircheri China Illustrata.*

que je regarde comme une colonie d'Égyptiens (*a*), est suffisamment prouvé par le rapport de leurs superstitions avec celles de cet ancien peuple. On en connaîtra encore mieux la conformité, si on compare ce qu'Hérodote, dans le livre II de son histoire, nous en apprend, avec cette dissertation. Je n'aurais pu faire ce parallèle sans sortir du dessein et du plan du livre pour lequel elle est composée.

(*a*) Nous avons déjà remarqué combien cette opinion est absurde. Bernard a totalement manqué de lumières sur un sujet qui, véritablement, est l'écueil des savans même les plus consommés, et Roger n'a rassemblé dans sa dissertation que des extravagances mythologiques, qui ne font nullement connaître la nature et les dogmes de la religion indienne. Nous essaierons, dans les parties nouvelles de cet ouvrage, de suppléer à l'imperfection du 6 et 7°. volumes des *Cérémonies Religieuses*.

Digitized by Google

DISSERTATION

HISTORIQUE

SUR LES DIEUX

DES

INDIENS ORIENTAUX.

Nous ignorons de qui est cette Dissertation, mais on y trouve le même défaut que dans la précédente, celui de ne traiter que des absurdités débitées sur la religion indienne, et d'en laisser ignorer les *dogmes fondamentaux*.

DISSERTATION

HISTORIQUE

SUR LES DIEUX

DES

INDIENS ORIENTAUX.

CHAPITRE PREMIER.

LES Indiens Idolâtres, que nous appelons *Gentils*, conviennent tous qu'il y a un Dieu; mais il n'en est point parmi eux qui ne s'en forme des idées tout-à-fait indignes de la sainteté et de la majesté de cet Être Suprême.

Ces peuples ont des livres qui contiennent ce qu'ils doivent croire; et ces livres n'ont pas moins d'autorité parmi eux, que les *Saintes Écritures* en ont parmi nous. On trouve en certains endroits de ces livres que Dieu est une substance spirituelle, immense et éternelle : on y lit en d'autres endroits qu'il n'y a point d'autre Dieu que l'air que nous respirons : on voit en d'autres que le soleil est Dieu, et que c'est lui qui crée, qui conserve et qui détruit toutes choses. Cette dernière opinion est une des plus suivies; en sorte que la plupart de ces Idolâtres adorent cet astre, se prosternant plusieurs fois en terre lorsqu'il se lève et lorsqu'il se couche.

Il s'en trouve beaucoup, parmi les Gentils, qui croient que le riz (*a*) cuit mérite seul d'être adoré comme Dieu, et qui lui rendent de profonds respects avant que de le manger.

Ces adorateurs du riz qu'ils mangent ne laissent pas de convenir et de reconnaître qu'il y a encore un autre Dieu appelé *Parama-Bruma*, ce qui signifie très-sublime et très-excellente science; et ils disent que la lettre *O* est cette divinité, ou, pour mieux dire, ils la représentent par ce symbole ou hiéroglyphe, et croient que ceux qui sont assez heureux pour la prononcer en mourant, vont infailliblement et directement jouir de la gloire dans le ciel. L'ame de ces bienheureux, sortant, disent-ils, de leur corps

(*a*) Le riz cuit est la nourriture des Indiens, et comme c'est par son moyen que se conservent la santé et la vie, ils sont portés à croire qu'il est Dieu, ou qu'il y a en lui quelque chose de divin.

par le sommet de la tête, passe comme une flèche à travers le soleil, et va se mettre en possession d'une félicité éternelle. La secte de ceux qui suivent cette opinion est très-nombreuse et très-considérable parmi les Indiens, lesquels croient aussi qu'outre ce Parama-Bruma, il y a encore trois cent millions de Dieux, qui tous ont pour roi et pour souverain un autre Dieu appelé *Devandiren*, dont il sera amplement parlé dans la suite, après qu'on aura expliqué les idées que ces peuples se forment de la Trinité.

CHAPITRE II.

Contenant l'idée que les Gentils ont de la Trinité, exprimée sous les noms de Bruma, *de* Vixnu *et de* Rutrem.

Selon presque tous les docteurs Gentils, il y avait au commencement une femme appelée *Paraxacti*, ce qui signifie excellente et très-sublime puissance. Cette femme eut trois fils. Le premier, qui naquit avec cinq têtes, fut nommé par sa mère *Bruma* ou *Brahma*, qui veut dire science. Il reçut d'elle le pouvoir de créer seul toutes les choses visibles et invisibles. Le second fut appelé *Vixnu* ou *Wistnou*. Sa mère lui donna le pouvoir de conserver tout ce qui aurait été créé par son frère. Paraxacti nomma son troisième fils *Rutrem* ou *Rudra*, le même qu'*Eswara*, et lui conféra le pouvoir de détruire et d'anéantir tout ce que ses frères auraient créé et conservé. Au reste, Rutrem avait cinq têtes, ainsi que son frère Bruma, et ces trois frères eurent pour femme la mère qui les avait engendrés.

Les Gentils, qui ne s'accordent jamais entr'eux en fait de doctrine, sont ici divisés en six sectes principales, et tout-à-fait différentes. Les uns veulent que Paraxacti soit seule la cause première de toutes choses, et que, par conséquent, on doit l'adorer comme le seul Dieu véritable. D'autres prétendent que ce soit Bruma. D'autres, et ceux-ci forment le grand nombre, soutiennent que c'est Vixnu qu'on doit reconnaître pour premier principe. Quelques-uns attribuent cette éminente qualité à Rutrem. Il y en a qui, pour concilier toutes ces différentes opinions, veulent qu'aucun de ces trois frères en particulier ne soit Dieu; mais que ce nom sublime appartienne indivisiblement aux trois, et qu'ils doivent être reconnus et adorés conjointement comme l'Être souverain. Enfin il s'en trouve qui nient que ces trois frères soient le Dieu suprême, ni conjointement, ni séparément, et qui enseignent qu'il y a un autre Dieu, qui leur est infiniment supérieur, dont l'essence est incompréhensible.

Nous allons maintenant voir en détail ce que les livres qui contiennent la loi et la doctrine de ces Gentils, nous apprennent de la vie et des actions de leurs divinités.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Contenant les aventures de Bruma.

L'histoire des Dieux que les Gentils orientaux adorent, rapporte que Bruma, qui est le fils aîné et le mari de Paraxacti, tire son origine du nombril de son frère Vixnu, et que, du visage de ce Dieu Bruma, sont sortis les Bramènes ou Bragmanes. Ce sont les prêtres de la Gentilité orientale qui composent la tribu ou caste la plus noble, et en même tems la plus abominable qu'il y ait parmi les Indiens, attendu qu'aucune autre ne s'estime autant, et n'est aussi respectée des peuples que celle-là, et qu'il n'en est cependant point dont les mœurs soient plus corrompues et plus dissolues. Ces Bramènes non seulement ont l'impudence de s'attribuer l'origine dont je viens de parler, ils osent même assurer en termes précis qu'ils sont réellement et de fait la propre substance du Dieu Bruma.

Les Rajahs, ou Gentilshommes, qui forment la plus noble tribu après celle des Bramènes, ont été tirés des épaules de ce même Dieu.

Les Comatis, qui sont comme de gros bourgeois qui tiennent le milieu entre la noblesse et les marchands, ont été produits de ses cuisses. Enfin les Xutres, dont la tribu est subdivisée en une infinité d'autres, et qui composent tout le menu peuple, ont pris naissance de ses pieds.

Ces Xutres s'adonnent fort au commerce; par ce moyen l'on en voit plusieurs devenir fort riches; ce qui fait que, nonobstant la bassesse de leur origine et de leur tribu, quantité de pauvres Bramènes s'attachent à eux, et leur rendent certains services, quoiqu'ils soient d'une caste beaucoup plus relevée.

Le Dieu Bruma, selon les docteurs Gentils, prend soin, au moment de la naissance de chaque homme, de quelque tribu et de quelque nation qu'il puisse être, d'écrire sur sa tête en caractères ineffaçables tout ce qu'il doit faire, et tout ce qui doit lui arriver pendant sa vie, sans qu'il soit désormais au pouvoir de l'homme, de Bruma, ni d'aucun autre Dieu, d'empêcher que ce qui a été écrit n'arrive.

Cette même histoire des Dieux raconte que Bruma, voulant se marier avec sa fille, et prévoyant que, non seulement elle ferait difficulté d'y consentir, mais encore que son mariage n'aurait pas l'approbation des autres Dieux, se métamorphosa en cerf; qu'ainsi déguisé, il poursuivit sa fille qui le fuyait, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée dans une forêt fort épaisse et fort obscure, et que ce fut en ce lieu écarté et solitaire que furent célébrées ses noces incestueuses. Il arriva cependant malgré tout le soin que Bruma avait pris pour se cacher, que Vixnu, Rutrem et les trente mille millions de Dieux eurent connaissance de ce qu'il avait fait, dont ils furent tous si indignés, qu'ils résolurent d'un commun accord que, pour le punir de son incontinence, il fallait lui couper une de ses têtes. Rutrem fut chargé de l'exécution de ce jugement; il chercha aussitôt son frère Bruma de toutes parts, et l'ayant trouvé, sans se servir ni d'épée ni de coutelas, d'un seul coup de ses ongles, qu'il avait fort longs et fort tranchans, il lui abattit une de ses têtes; ensorte que, depuis ce tems-là, Bruma n'en a plus eu que quatre. Et c'est en mémoire de cette mutilation, qu'on ne lui

dédie plus de temple, et qu'on n'a plus élevé de statue à son honneur sous la figure humaine.

Les Braméues, qui sont les plus fins et les plus insolens d'entre les Gentils, prétendent qu'étant eux-mêmes substantiellement le Dieu Bruma, c'est aussi à eux que les peuples doivent rendre leurs respects et adresser leurs vœux, et qu'il n'y a pas de moyen plus assuré pour obtenir une félicité éternelle après la mort, que de leur donner abondamment des biens qu'on possède de ce monde. Au reste, tout ce que les Bramènes débitent en matière de religion, est reçu par les Orientaux comme autant d'articles de foi.

Bruma ne s'étant pas contenté d'avoir épousé sa propre fille, prit encore pour femme une personne extraordinairement savante, appelée *Sarassuadi*, dont le nom est en si grande vénération parmi les Gentils, que, pour marquer leur respect et la confiance qu'ils ont en sa vertu, ils le prononcent une infinité de fois chaque jour.

Depuis qu'on a discontinué de dresser des statues à Bruma, comme l'on faisait avant qu'il eût perdu une de ses têtes, les Bramènes l'adorent sous l'idée que les Grecs et les Romains avaient autrefois du Dieu Priape, et ils regardent comme une divinité ce que les Gentils de tous les siècles ont désigné sous ce nom. Les idoles ou les représentations de Priape que l'on forge pour honorer Bruma, sont appelées dans les Indes, *Lingam* (*a*).

CHAPITRE IV.

Contenant les aventures de Vixnu.

Les livres des Indiens qui contiennent l'histoire de leurs Dieux, rapportent que Vixnu est le second fils de Paraxaeti, et qu'il est aussi son mari. Ce Vixnu est appelé en quelques endroits la *cause première*, et le principe de toutes les choses créées. On dit qu'il épousa une femme nommée *Laximi*, laquelle est en même tems vache, cheval, montagne, or, argent, et généralement tout ce que l'on peut désirer ou imaginer. Presque tous les Indiens portent le nom de cette femme attaché à leur col ou à leur bras, comme une chose qui doit leur porter bonheur, et les préserver de mauvaises rencontres.

On trouve aussi dans ces mêmes livres que Vixnu, dont la secte est fort étendue, s'est incarné ou métamorphosé jusqu'à neuf fois. Dans sa première incarnation, il prit la forme d'un poisson. Mais on ne sait pas quel fut le motif de cette métamorphose.

Dans la seconde, il prit la forme d'une tortue, et ce fut pour la plaisante raison que l'on va voir. Il y a, selon les Indiens, sept mers dans le monde que nous habitons; l'une de ces mers est de lait, et il s'y forme un beurre très-délicieux dont les Dieux sont tout à fait friands. Or, il arriva que, voulant un jour tirer ce beurre, ainsi qu'ils ont accoutumé de faire de tems en tems, ils apportèrent, non sans beaucoup de peine et de travail, sur le bord de cette mer de lait, une haute montagne d'or, appelée *Magaméru-*

(*a*) C'est une étrange erreur que de confondre Brahma avec le Lingam. Ce symbole appartient à Eswara.

Parruvadam, sur laquelle, à ce que disent les Gentils, sont appuyés les quatorze mondes qui composent cet univers. Le sommet de cette montagne leur servit de poutre, par-dessus laquelle ils passèrent une couleuvre d'une grandeur prodigieuse et dont les cent têtes soutiennent pareillement les quatorze mondes. Les Dieux se servirent de cette couleuvre comme d'une corde pour tirer plus facilement le beurre, mais pendant qu'ils travaillaient d'un côté, les géans, qui de tout tems ont été les ennemis des Dieux, tiraient la couleuvre de l'autre avec tant de violence, que le monde en fut ébranlé, qu'il s'abaissa, et qu'il fut sur le point d'être renversé. Cela ayant été remarqué par Vixnu, il prit promptement la forme d'une tortue, et alla se poser sous le monde pour le soutenir. D'un autre côté la couleuvre à cent têtes ne pouvant plus souffrir la violence que lui faisaient les Dieux et les géans, en la tirant chacun de leur côté, vomit tout d'un coup contre ces derniers une liqueur si maligne, que la plupart en moururent sur-le-champ.

Vixnu ne s'en tint pas à ce qu'il venait de faire, il appréhenda que les géans qui étaient restés ne mangeassent une partie de cet excellent beurre qu'on avait enfin tiré avec tant de peine et de danger. Pour les en empêcher, il prit la figure d'une très-belle femme, de laquelle tous ces géans devinrent d'abord éperdument amoureux. Par cet artifice, il les amusa jusqu'à ce que les Dieux eussent mangé ou emporté tout le beurre. Il disparut ensuite dans un instant, laissant les géans bien étonnés de ne plus voir, ni cette femme dont la beauté les avait éblouis, ni le beurre divin pour lequel ils avaient essuyé tant de fatigues. En la troisième incarnation, Vixnu se fit pourceau; et voici de quelle manière cela arriva :

Il y eut un jour contestation entre les Dieux Bruma, Vixnu et Rutrem, pour savoir lequel d'entre eux était le plus grand. Alors Rutrem proposa à Bruma et à Vixnu ses frères, de s'aller cacher, et promit de se soumettre à celui qui pourrait trouver sa tête et ses pieds, lequel serait reconnu pour le premier par les deux autres. Bruma et Vixnu ayant agréé la proposition, Rutrem disparut aussitôt, et cacha ses pieds et sa tête séparément, et en des lieux fort éloignés l'un de l'autre.

Bruma se mit d'abord en devoir de chercher la tête, et pour y mieux réussir, il se changea en cigne, vola de toutes parts, et mit tout en usage pour apprendre des nouvelles de ce qu'il cherchait; mais voyant que toutes ses peines et tous ses soins étaient inutiles, il commença à désespérer du succès de son entreprise; il était même sur le point de l'abandonner, lorsqu'il rencontra la fleur du chardon qui vint le saluer fort civilement, et lui enseigna l'endroit où Rutrem avait caché sa tête. Bruma, ravi de cette nouvelle, alla aussitôt au lieu que la fleur lui avait indiqué. Il y trouva la tête de son frère, qui fut au désespoir de ce que Bruma était venu à bout d'une chose qu'il avait estimée impossible. C'est pourquoi, outré de colère contre la fleur qui avait aidé à le découvrir, il la maudit, et lui défendit de jamais paraître en sa présence; c'est pour cette raison que toute la tribu de ceux que l'on appelle *Andis*, qui sont sectateurs de Rutrem, ne mettent point de cette espèce de fleur dans les temples consacrés en l'honneur de ce Dieu. Il donna aussi sa malédiction à son frère; et, bien loin de le reconnaître pour supérieur comme ils en étaient convenus, il fit au contraire de terribles imprécations contre lui, et souhaita qu'à l'avenir on ne l'adorât plus, qu'on ne lui dédiât plus ni temples ni statues, et qu'on ne lui offrît plus de sacrifices; ce qui s'est très-exactement observé dans tous les lieux où la secte de Rutrem est dominante.

La tête de Rutrem ayant été ainsi trouvée, il ne restait plus qu'à découvrir l'endroit où il avait caché ses pieds, et ce fut pour y parvenir que Vixnu se fit pourceau. En cet équipage, il alla de tous côtés fouiller jusques dans les entrailles de la terre, mais ce fut en vain; il sortit de la terre aussi pourceau, mais beaucoup plus sale qu'il n'y était entré, sans avoir trouvé ce qu'il cherchait. C'est néanmoins en mémoire de cette noble métamorphose que Vixnu est adoré sous la figure d'un pourceau, par tout ce qu'il y a de plus considérable chez les Gentils Indiens.

CHAPITRE V.

Suite des aventures de Vixnu.

Lorsque Vixnu s'incarna pour la quatrième fois, il se fit homme et lion tout à la fois; voici quelle en fut l'occasion : Il y avait dans le monde un puissant géant appelé *Iranien*. Rutrem, envers lequel ce géant avait paru dévot pendant quelque tems, lui avait accordé un privilége très-singulier, qui était de ne pouvoir être tué par personne, ni de jour ni de nuit, ni dehors ni dedans sa maison. Cette faveur si extraordinaire, loin de rendre le géant meilleur, le fit si orgueilleux, si fier et si insolent, que non-seulement il cessa d'honorer son bienfaiteur, mais qu'il résolut encore d'empêcher qu'à l'avenir personne n'invoquât plus, ni Rutrem, ni aucun des autres Dieux, et menaça de punir de peines très-cruelles ceux qui oseraient seulement proférer leur nom. Mais pendant que le monde tremblait et gémissait sous la tyrannie d'Iranien, sans que personne osât implorer l'assistance des Dieux, le fils de cet impie géant, appelé *Pragaladen*, méprisa les menaces de son père; et au lieu de proférer son nom dans les prières que son précepteur lui faisait dire avant que de répéter ses leçons, il prononçait toujours le nom du Dieu Vixnu, auquel il était fort dévot.

Le maître de cet enfant l'en reprit souvent; et craignant que si cela venait à la connaissance du père il ne le fît punir comme complice de la désobéissance de son fils, il alla lui-même accuser son disciple, et fit connaître à Iranien qu'il n'avait pas été en son pouvoir d'empêcher que l'enfant ne fît ses prières ordinaires à Vixnu. Cela irrita bien fort le géant; il fit venir son fils, le reprit aigrement, et le menaça, s'il ne changeait de conduite, de l'exposer à des couleuvres, à des ours, à des tigres et à des éléphans pour en être dévoré. Ces menaces n'ébranlèrent cependant point l'enfant, il continua à être dévot à Vixnu, par la protection duquel il fut délivré de tous les périls où la cruauté de son père le fit exposer. Mais enfin ce Dieu, irrité de l'obstination invincible du géant, pour le punir de ses impiétés, résolut de le faire mourir, et de finir par ce moyen les peines du jeune Pragaladen. Le dessein de Vixnu n'était pourtant pas sans difficulté, à cause du privilége que le géant avait reçu de Rutrem, et qu'un Dieu ne détruit pas ordinairement ce qu'un autre Dieu a fait; mais aussi, comme il y a peu de choses dont les Dieux ne viennent à bout lorsqu'ils l'ont une fois entrepris, Vixnu usa de stratagême pour exécuter ce qu'il avait résolu. Il sortit dans un instant d'une colonne d'air, et parut tout d'un coup aux yeux du géant, sous la forme d'un monstre demi-homme et demi-lion, et cela précisément un moment après que le soleil fut

couché, auquel tems il est vrai de dire qu'il n'est ni jour ni nuit. En cet état il se jeta brusquement sur Iranien, qui se trouva par hasard sur le seuil de la porte de sa maison, et qui par conséquent n'était ni dedans ni dehors. Ainsi, sans donner atteinte à son privilége, il le mit en pièces, lui arracha les entrailles, et but jusqu'à la dernière goutte de son sang. Cette infâme liqueur brouilla de telle manière la cervelle du pauvre Vixnu, que, depuis ce tems-là, il est toujours resté un peu fou.

En sa cinquième incarnation, Vixnu se fit nain et en voici le sujet.

Pendant un certain tems, il n'y avait qu'un seul roi dans le monde. Ce roi s'appelait *Magapelixacravarti;* c'était un géant d'une grandeur immense, et un prince si cruel, que jamais il n'y en eut de semblable. Les hommes qui gémissaient depuis long-tems sous sa tyrannie, eurent recours aux Dieux pour en être délivrés. Vixnu eut compassion de leur misère, et il résolut de détruire ce détestable prince. Pour réussir dans son dessein, il prit la forme d'un Bramène nain, et des plus petits, et se fit appeler *Chamavamanen*. En cet état, Vixnu s'en alla à la ville où *Magapelixacravarti* tenait ordinairement sa cour. Il entra dans le palais de ce prince, se présenta à lui, et le supplia de vouloir lui accorder trois pieds de terre, pour y bâtir une maison, où il pût faire sa demeure. Cette demande parut au roi d'une si petite importance, qu'il allait l'accorder à l'instant; mais l'étoile du point du jour, qui servait ce prince en qualité de Conseiller d'État, craignant qu'il n'y eût là-dessous quelque trahison cachée, résolut d'y mettre obstacle. Elle savait qu'en ce tems-là, pour qu'une grace fût accordée d'une manière solennelle et à ne pouvoir plus s'en dédire, il fallait que le roi mît de l'eau dans sa bouche, et qu'il en versât une partie dans la main de celui à qui la grace se faisait. Ce fut pour empêcher cette cérémonie si essentielle, et sans laquelle l'octroi restait nul, que, se servant de l'art magique, dans lequel elle excellait, elle se métamorphosa de telle façon dans un instant, qu'elle se glissa dans le gosier du prince sans qu'il s'en aperçut, afin que l'eau qu'il avait déjà dans la bouche n'en pût pas sortir. Cependant la magie de l'étoile n'eut pas tout le succès qu'elle en avait espéré. Le roi, sentant son gosier bouché, sans en pénétrer la cause, et ne respirant même plus qu'avec peine, se fit apporter un stilet de fer, et se le fit fourrer bien avant dans le gosier. Cet instrument creva un œil à la fidèle étoile, qui sans doute méritait un meilleur sort, et, par même moyen, donna passage à l'eau qu'il répandit sur la main du Dieu fait nain, afin de confirmer par ce grand serment le don qu'il lui faisait de la terre qu'il lui avait demandée. Vixnu, voulant s'en mettre en possession, changea de forme, et en prit une bien différente de celle qu'il avait eue d'abord en parlant à ce méchant prince. Il se rendit si prodigieusement grand, que tout l'air et que toute la terre suffisaient à peine pour y placer un de ses pieds. Alors s'adressant au roi, il lui dit: Tu m'a donné trois pieds de terre il y en a à peine assez dans tout ce qui paraît pour y placer un de mes pieds, où faut-il donc que je mette l'autre? L'infortuné Magapelixacravarti, qui connut, mais trop tard, qu'il avait été surpris, se prosterna devant Vixnu, l'adora, et lui présenta sa tête, afin qu'il mît son autre pied dessus. Le Dieu irrité accepta l'offre, mit son pieds sur la tête de cet impie et malheureux prince, qu'il poussa à l'instant d'un seul coup jusqu'aux plus profonds abîmes des enfers. Ce misérable roi, nonobstant l'état déplorable où il se voyait réduit, s'adressa encore à Vixnu, qui, abusant de sa facilité,

l'avait si cruellement trompé, et lui demanda combien de tems devaient durer ses peines. Le Dieu lui répondit qu'elles seraient éternelles, que cependant on lui permettrait de sortir tous les ans de l'enfer, à un certain jour du mois de novembre qu'il lui marqua, pendant lequel il pourrait venir sur la terre assister à une solennité qui serait établie et célébrée en mémoire de sa triste aventure; et c'est ce qui est très-régulièrement observé chaque année par tous les sectateurs de Vixnu.

CHAPITRE VI.

Suite de l'histoire de Vixnu.

Vixnu se fit homme, et prit le nom de Rameni ou Ram, en ses sixième, septième et huitième incarnations.

La première de ces trois métamorphoses arriva à l'occasion d'une certaine tribu ou espèce d'hommes, appelés *Rajahs*, ou petits rois. Ils étaient devenus si superbes et si insupportables, que personne ne pouvait plus vivre en sûreté sur la terre. Ces petits tyrans maltraitaient tout le monde, mettaient le trouble et le désordre partout, et empêchaient même les religieux d'accomplir les pénitences qu'ils s'étaient imposées en l'honneur des Dieux. Vixnu souffrit long-tems l'insolence de ces Rajahs; mais s'en étant enfin lassé, il s'incarna, se fit Ram ou Ramen, et, en cet état, leur déclara la guerre. Elle dura pendant vingt-une générations; il y eut plusieurs combats entre les Rajahs et Ram, qui remporta toujours la victoire, se lava très-souvent dans le sang de ces impies, et les détruisit enfin de telle sorte, qu'il n'en resta pas un seul.

Vixnu se fit homme une seconde fois, et prit le méme nom de Ram à dessein d'exterminer un horible géant, appelé *Cartasuciriargunen*. Ce monstre avait mille bras, et il s'était rendu si redoutable, qu'il ne se trouvait personne qui osât lui résister. Ram se présenta à lui, le combattit; et, quoique pour toute arme il n'eût qu'un soc de charrue, il l'assomma et lui coupa ses mille bras. Cette victoire lui coûta beaucoup de peine, et ce fut pour en conserver la mémoire, que des os du géant, qu'il avait tous brisés et qu'il entassa les uns sur les autres, il en éleva une manière de trophée qui, dans la suite, est devenu une très-haute montagne.

La dernière des trois fois que Vixnu s'est fait Ram, a été à l'occasion suivante :

Il y a avait sur la terre trois puissans géans qui étaient frères; l'un se nommait *Ravanen*; le second s'appelait *Cambucarnem;* et le troisième, *Vibuxanen*. Il y avait long-tems que ces trois frères faisaient la guerre aux Dieux avec des armées nombreuses, composées d'autres géans un peu moindres qu'eux. Ils avaient même fait souvent des railleries de Vixnu en particulier, depuis qu'il s'était fait Ram, et ils avaient ponssé l'insolence jusqu'à lui enlever sa femme, que l'on appelait *Sidi*. Ram avait été très-sensible à cet affront, mais il ne lui fut pas possible de savoir en quel endroit ils l'avaient renfermée. L'envie de se venger des géans lui fit faire de nouveaux efforts; mais voyant qu'il les combattait depuis long-tems avec peu de succès, il s'adressa aux singes, et leur demanda du secours.

Ceux-ci, ravis de trouver une si belle occasion de rendre service à Vixnu, rassemblèrent, composèrent une nombreuse armée, et l'allèrent joindre avec ce secours. Ram combattit les géans, les défit, et délivra sa femme de la captivité où elle était restée pendant douze ans. On verra plus bas les particularités de cette guerre, dans laquelle Ram et ses alliés firent des choses extraordinaires.

Ram ne fit d'abord aucune difficulté de recevoir Sidi, et de vivre avec elle comme auparavant; mais il la quitta peu de tems après, et s'en alla voyager par le monde en équipage de pélerin, parce que, passant un jour près d'un étang, il avait entendu des blanchisseuses qui se raillaient de ce qu'il avait repris sa femme avec tant de facilité, après qu'elle avait demeuré douze ans parmi les géans.

Enfin, Vixnu s'incarna pour la neuvième fois, il prit encore la forme humaine, et fut appelé *Chrixnen*; ce qui signifie homme noir. L'on verra dans le Chapitre suivant quel fut le motif de cette métamophose.

CHAPITRE VII.

La dernière incarnation du Dieu Vixnu.

Il y eut un tems où le monde entier était gouverné par un seul roi, nommé *Campsen*. C'était un prince très-vicieux, ennemi et persécuteur de tous les gens de bien, et surtout des pénitens. Il avait une sœur, appelée *Exudi;* et il avait été averti par les devins qu'il serait tué par le huitième fils dont sa sœur accoucherait. Cet avis fut cause qu'il conçut une si forte haine contre Exudi et ses enfans qu'il les faisait tous égorger au moment de leur naissance. Ce traitement barbare affligeait fort cette princesse, qui cependant devint grosse pour la huitième fois. Elle ne savait pas qu'elle était enceinte du Dieu Vixnu, incarné alors pour la neuvième fois; et comme le roi n'avait communiqué à personne l'avertissement que lui avait donné les devins, elle ignorait que l'enfant qu'elle portait était celui qui, selon les prédictions, devait faire mourir son oncle. Elle se souvenait seulement avec douleur que ses sept premiers enfans avaient tous été inhumainement massacrés en sa présence, et ne doutant point que celui qu'elle allait mettre au monde ne dût être traité de la même manière, elle désira le soustraire à la fureur de son frère Campsen. Pour cet effet, dès qu'il fut né elle le donna à son mari, à qui elle recommanda de s'enfuir avec l'enfant, et de l'aller cacher en quelque lieu désert et éloigné de la cour. Mais le roi, qui avait quantité d'espions en campagne, était fidèlement averti du tems auquel sa sœur devait accoucher; ainsi il avait disposé toute chose pour faire périr cet enfant, comme il avait fait les sept premiers, dont la naissance devait néanmoins lui avoir causé beaucoup moins d'inquiétude et de crainte. Il avoit mis des gardes de tous côtés pour empêcher que ce jeune prince ne lui échappât, et il attendait de moment à autre qu'on le lui livrât entre les mains. Il ne réussit cependant pas comme il l'avait cru, le père de l'enfant avait été assez heureux pour tromper la vigilance des espions. Il l'avait emporté dans une forêt éloignée, et l'avait mis entre les mains de certains pasteurs, auxquels il avait recommandé de l'élever avec soin et avec secret, et de prendre garde surtout que le roi n'en pût avoir aucune connaissance.

Ces bonnes gens s'acquittèrent exactement de leur devoir; mais, nonobs-

tant toutes les précautions qu'ils prirent pour tenir la chose secrète, le roi ne laissa pas d'être informé du lieu où était son neveu, et il alla en personne pour le tuer de sa propre main. Il le tenait déjà, et il se disposait à lui écraser la tête contre un rocher afin d'assurer sa vie par la mort de cet enfant, lorsque Chrixnen disparut tout d'un coup, et laissa le roi fort surpris de ne plus trouver en ses mains qu'une jeune fille que son neveu avait substituée en sa place; encore ne put-elle pas être immolée à la fureur que causa à ce prince le chagrin d'avoir ainsi été abusé, car elle lui donna un si furieux coup, qu'il en fut renversé par terre. Après quoi, non contente de l'avoir maltraité de la sorte, elle lui dit: Cesse, malheureux que tu es, de désirer la mort, et de la vouloir procurer à une personne à qui tu n'auras jamais le pouvoir de nuire, et sache qu'au moment que je te parle, celui que tu persécutes si cruellement, est en lieu de sûreté, et n'a rien à appréhender de ta part.

Il n'est pas aisé d'exprimer qu'elle fut la rage de Campsen, lorsqu'après avoir entendu cette fille, il la vit aussi disparaître, et qu'il reconnut que non-seulement son neveu avait trouvé le moyen d'échapper de ses mains, mais qu'il se moquait encore de lui. Il mit tout en usage pour en apprendre des nouvelles; il ordonna à tous ses sujets de le chercher avec soin, et de le lui amener mort ou vif; il fit le même commandement à tous les géans qui étaient repandus dans ses États. Mais toutes les précautions que les uns et les autres prirent furent inutiles, et aucun d'eux ne put parvenir à exécuter les ordres du roi. Ce prince enfin s'adressa aux démons, il implora leur secours, et il espéra que, par leur moyen, il pourrait se défaire de son neveu. Mais Chrixnen évita les piéges qui lui furent dressés par ces esprits infernaux, avec autant de facilité et de bonheur qu'il avait évité ceux qui lui avaient été tendus par les géans; et comme il connut par tant de persécutions que lui suscitait son oncle, jusqu'où allait sa haine pour lui et l'envie qu'il avait de le perdre, il n'oublia aussi rien de son côté pour ne pas être la victime de la fureur de ce méchant prince. Quoiqu'il ne fût encore qu'un petit enfant, il avait cependant tant d'esprit et de pénétration, qu'il s'aperçut que la femme qu'on lui avait donnée pour l'allaiter était une sorcière, et que les démons, à l'instigation du roi, l'avaient adroitement substituée à la place de sa véritable nourrice. Leur dessein était, qu'au lieu de lait, elle lui donnât du poison; mais Chrixnen la prévint, il la suça avec tant de violence, qu'après avoir tiré tout son lait, il lui ôta aussi tout son sang, ne la quitta point qu'elle ne fut morte, et, par ce moyen, se délivra de ce danger.

Chrixnen étant un peu plus avancé en âge, commença à faire de petites pièces aux bergers, parmi lesquels il avait été élevé. Un jour, il leur déroba une fort grande quantité de beurre, et voulut s'enfuir avec son larcin, mais il ne fut pas assez heureux pour échapper des mains de ces pasteurs, comme il avait fait de celles du roi. Ils le poursuivirent, l'arrêtèrent, lui ôtèrent le beurre qu'il avait pris, et l'ayant attaché à un arbre, ils lui donnèrent le fouet, afin d'empêcher par ce châtiment qu'il ne commît de semblables fautes à l'avenir. Lorsqu'il fut devenu homme, il assembla une armée, alla attaquer son oncle, le combattit en diverses rencontres, le tua enfin de sa propre main, et, par cette mort, se délivra d'un ennemi irréconciliable et très-dangereux. Voulant ensuite se délasser de de tant de peines et de fatigues qu'il avait essuyées pendant cette guerre, il épousa deux femmes qui étaient de même tribu que lui; mais, ne se con-

tentant pas de ce double mariage, il prit encore pour concubines seize mille jeunes bergères. Il n'avait pas oublié les coups de fouet qu'il avait reçus dans sa jeunes sedans la maison de leurs pères, et il craignait que s'il venait à chagriner ces bergers, il ne lui arrivât encore quelque chose de semblable; c'est pourquoi ne voulant pas leur donner sujet de se plaindre de lui, il se multipliait, et se reproduisait de telle sorte, que dans le même tems il était couché avec toutes, à chacune desquelles il faisait croire qu'il abandonnait les autres pour se donner à elle seule, et par ce moyen il était aimé de toutes également.

Chrixnen, ou plutôt Vixnu déguisé en Chrixnen, se trouva un jour sur le bord d'un étang, où se baignaient grand nombre de femmes de qualité qui étaient très-belles et très-vertueuses. Il ramassa aussitôt tous leurs habits, et les emporta à la cime d'un arbre fort haut, qui n'était pas éloigné de l'étang, laissant ainsi toutes ces dames dans la nécessité de sortir nues du bain, et d'aller dans cet état en leurs maisons. Pendant qu'elles étaient dans cette inquiétude, et qu'elles regardaient de tous côtés, elles aperçurent de grandes feuilles qui croissent dans l'eau, semblables à-peu-près à celle du Nenuphar. Chacune en prit d'abord, elles s'en couvrirent du mieux qu'elles purent, et toutes s'approchèrent de l'arbre sur lequel Chrixnen était monté. Ces dames affligées le supplièrent avec beaucoup d'instance de leur vouloir rendre leurs habits; mais elle ne purent obtenir cette grace qu'après l'avoir salué en mettant chacune les deux mains sur la tête, ce qu'elles ne purent faire sans laisser tomber leurs feuilles, et rester entièrement découvertes; aussi était-ce précisément tout ce que désirait Vixnu, et le motif pour lequel il avait emporté leurs habits.

Les Gentils prétendent que Vixnu doit s'incarner encore une fois, et se faire cheval, et qu'en attendant que cette nouvelle métamorphose se fasse, il se repose dans la mer de lait, où il est délicieusement couché sur une belle et grande couleuvre à cinq têtes qui lui sert de lit et de trône.

CHAPITRE VIII.

Contenant l'histoire de Rutrem.

Rutrem, le troisième fils de Paraxacti, est aussi un de ses maris, même celui qu'elle considère le plus. L'envie lui ayant autrefois pris de vivre parmi les hommes, il se fit Andi ou religieux de profession. On l'appelait *Artanari*, c'est-à-dire, qu'il est moitié homme et moitié femme; et l'on n'a jamais vu, ni ouï parler d'un personnage aussi infâme, déréglé, et abominable que lui. Il épousa une fille du roi des montagnes, nommée *Parvardi*, avec laquelle il resta étroitement uni pendant l'espace de mille ans. Une conduite si extraordinaire fut désapprouvée par Bruma, par Vixnu, et par les trois cent trente mille millions de Dieux, qui crurent tous que Rutrem avait perdu l'esprit, et était devenu fou. Ils l'allèrent chercher, et l'ayant trouvé, ils le séparèrent par force de Parvardi. Cette femme, aussi impudique que son mari, se sentit offensée de la violence avec laquelle on lui arrachait l'objet de son amour; et, pour se venger de l'affront qu'elle prétendait avoir reçu, elle fit des imprécations contre tous les Dieux,

leur donna sa malédiction, et souhaita qu'à l'avenir aucun d'eux ne pût avoir ni enfans, ni femmes légitimes, mais seulement autant de concubines qu'il leur plairait; ce qui est arrivé précisément comme elle l'avait désiré. Après cette séparation forcée, Rutrem se retira comme un enragé, errant par le monde, et laissant partout où il passait des marques de son impudicité (*a*). Or il arriva que, passant par un certain endroit, la terre, dans un instant, lui produisit un fils avec six têtes; mais comme il ne se trouva point dans ce lieu de nourrice pour l'allaiter, les sept étoiles lui rendirent ce bon office, et l'appelèrent *Camarassuammi*, ce qui signifie le seigneur fils.

Tous les idolâtres de l'Inde ont pour lui une vénération si profonde, et une confiance si extraordinaire en son pouvoir, que, dans tous leurs écrits et dans tous les actes qui se passent parmi eux, ils commencent toujours par ces mots, *Arrumagamtumei*, c'est-à-dire, que celui qui a six visages soit avec nous. Les livres des Gentils rapportent que Parvardi, qui était morte du chagrin d'avoir été violemment séparée d'avec son mari, naquit une seconde fois, après que l'enfant dont nous parlons eut été ainsi miraculeusement produit; que, dans cette seconde naissance, elle fut fille d'un roi appelé *Daxaprojabadi*, et que Rutrem l'épousa de nouveau. Que depuis son mariage, elle s'était baignée un jour pendant que son mari était dehors, et qu'étant dans le bain, elle avait eu un si violent désir d'avoir un enfant, que, dans ce même instant, il en parut un dans sa main, qui avait pris naissance de la sueur qu'elle avait ramassée sur son sein; que cet enfant s'était trouvé tout d'un coup aussi grand que s'il avait eu vingt ans, et qu'elle l'avait nommé *Vinayaguien*, c'est-à-dire, qui n'a point de Dieu; que fort peu de tems après, Rutrem revint à la maison sans savoir ce qui s'était passé, et qu'y voyant Vinayaguien qui s'entretenait familièrement avec Parvardi, il en conçut une si grande jalousie, et en eut tant de dépit, qu'il résolut d'abord de la quitter. Mais qu'elle, s'apercevant qu'il était jaloux, l'appaisa, en lui racontant en détail de quelle manière les choses s'étaient passées, et qu'elle fit si bien, que le jeune homme dont la vue lui avait causé tant de chagrin, fut pour lui dans la suite un sujet de consolation et de joie.

Le plaisir que ressentait Rutrem, en considérant la naissance miraculeuse et si surprenante du jeune Vinayaguien, fut bientôt troublé par le mécontentement qu'il reçut de la part de son beau-père. Ce prince résolut de faire un sacrifice et un festin solennel, en considération de la naissance de son petit fils; et, pour en témoigner sa joie, il y invita tous les Dieux, à l'exception de son gendre. On ne sait pas bien si ce fut par oubli, et sans y penser, ou si ce fut exprès qu'il en usa de la sorte, à cause de la mauvaise conduite de Rutrem. Mais, quoi qu'il en soit, ce Dieu se sentit si vivement offensé de l'affront qu'il prétendait lui avoir été fait par le roi des montagnes, qu'il prit le parti d'en tirer une sanglante vengeance Pour cet effet, il alla écumant de rage au lieu où son beau-père régalait tous les Dieux assemblés. A peine fut-il entré dans la salle du festin, qu'il y vomit un million d'injures contre les conviés; et, s'arrachant ensuite une poignée de cheveux, il en frappa si rudement le plancher, qu'à l'instant il en sortit un géant d'une grandeur prodigieuse.

(*a*) *Effundens undique semen super terram.*

Ce monstre parut à peine, que, haussant la voix, il jura de venger l'outrage qu'on avait fait à son père. Il se mit donc en état d'attaquer les Dieux, et fit en cette occasion des actions de valeur tout-à-fait surprenantes; mais ce qu'il y eut de plus digne d'être remarqué, c'est qu'il donna un si furieux soufflet au Soleil, qu'il lui fit sauter toutes les dents hors de la bouche; et c'est pour cette raison, que, depuis ce tems-là, les Gentils n'offrent plus au Soleil dans leurs sacrifices que des choses molles et aisées à manger, comme du beurre, du lait, de la bouillie et des fruits fort mûrs.

Ce géant ne se contenta pas d'avoir ainsi maltraité le Soleil, il donna aussi plusieurs coups de pieds dans le visage de la Lune, et lui fit des meurtrissures si considérables, qu'elles y paraissent encore aujourd'hui. C'est-là, selon les Indiens, l'origine des taches qui semblent paraître sur cet astre. Il tua ensuite le roi Daxaprojabadi avec plusieurs des conviés, et coupa la tête de Vinayaguien parce qu'il était la cause, quoiqu'innocemment, de l'affront qu'avait reçu Rutrem, et de tous les désordres qui en étaient les suites.

Le tumulte étant enfin appaisé, Rutrem aperçut parmi les morts le corps du jeune Vinayaguien, à qui, pendant qu'il avait vécu, il avait fait l'honneur de l'appeler son fils, et pour lequel il n'avait pas moins d'affection que s'il avait été véritablement son père.

On ne saurait exprimer quelle fut la douleur que ce spectacle lui causa. Elle fut si excessive que rien ne pouvait le consoler de cette perte, surtout lorsqu'il eut appris que c'était le géant qu'il avait lui-même fait naître en frappant de ses cheveux contre le plancher, qui lui avait coupé la tête. Après quelques momens de réflexion, il résolut de le faire revivre à quelque prix que ce fût. Mais, parce qu'il n'y avait pas moyen de rejoindre au corps la tête séparée, à cause qu'elle ne se trouvait pas entière, il coupa sur-le-champ celle d'un éléphant, et la posa avec tant d'adresse sur le corps du défunt, qu'elle s'y attacha, et que Vinayaguien recouvra la vie par ce moyen. Le père fut transporté de joie à la vue de son fils ressuscité. Il l'embrassa, et lui ordonna d'aller par le monde chercher une femme, à condition néanmoins qu'il ne se marierait point qu'il n'en eût trouvé une aussi belle que Parvardi sa mère. C'est pour cela que les Gentils ont coutume de placer sur les avenues et sur les chemins publics les idoles de Vinayaguien, en la forme qu'il a eue depuis sa résurrection, c'est-à-dire, avec une tête d'éléphant, afin que, voyant toutes les femmes qui passent comme en revue devant lui, il puisse plus facilement en choisir une qui ressemble à sa mère. On assure cependant qu'il n'a pu encore en trouver qui, en beauté, pût être comparée à Parvardi. Quelque tems après que Vinayaguien eut changé de figure, et que, pour raison de ce changement, on eut ajouté à son premier nom celui de *Pullejar*, Rutrem, par l'ordre exprès de tous les Dieux, partit pour aller chercher son frère Bruma qui s'était fait cerf, et qui vivait dans les forêts avec sa propre fille d'une manière très-déréglée et très-scandaleuse. Il fut long-tems à découvrir le lieu où il faisait sa demeure; mais l'ayant enfin trouvé, il lui coupa une de ses têtes, en quoi les Bramènes assurent qu'il commit un fort grand péché. Ce fut pour en faire pénitence qu'immédiatement après, il se dépouilla tout nu, qu'il se couvrit la tête de cendres, et que, tenant en sa main le crâne de Bruma, il se retira dans les cimetières, où il passait les jours et les nuits à pleurer avec tant d'excès, qu'il en devint presque insensé.

CHAPITRE IX.

Suite de l'histoire de Rutrem.

Rutrem, lassé d'un genre de vie aussi austère que celui qu'il avait choisi, résolut de quitter cette triste demeure, et de chercher les moyens de se réjouir. Il apprit que, dans un désert voisin, il y avait plusieurs Bramènes qui menaient une vie fort pénitente, et qui avaient tous des femmes extrêmement belles. Il lui prit envie de se faire aimer de ces femmes, et ce fut pour y parvenir qu'il alla tout nu demander l'aumône dans le village où habitaient ces pénitens. Il fit ensuite un sortilège, par le moyen duquel il inspira à toutes ces dames tant d'amour pour lui, que, sans plus se soucier de leurs maris, ni de leurs familles, elles quittèrent leurs maisons au moment qu'elles l'eurent aperçu, et le suivirent partout où il voulut aller. Rutrem ne jouit pas long-tems du plaisir que lui donnait une compagnie si agréable, et il essuya dans ce même endroit la plus terrible des mortifications qui pouvaient arriver à un personnage de son caractère; parce que tous ces Bramènes pénitens, pénétrés de l'affront qu'ils venaient de recevoir, s'assemblèrent, et firent contre lui de si terribles imprécations et des vœux si efficaces, que, par la force des malédictions qu'ils lui donnèrent, et en punition de son insatiable impudicité, il devint tout d'un coup eunuque, sans que, depuis, il ait pu parvenir à être rétabli dans son premier état. Cette aventure lui causa une douleur et une affliction inexprimables: et ce fut pour soulager en quelque façon la peine qu'il en ressentit, qu'il promit de rendre bienheureux dans le ciel, ceux qui, sur la terre, honoreraient d'un culte particulier les parties de son corps que les Bramènes avaient maudites, et dont il avait perdu l'usage par la force de cette malédiction.

Le désir d'obtenir les récompenses promises par Rutrem, a fait embrasser aux peuples de l'Inde ce culte infâme et ridicule. Ils ne se contentent pas d'offrir des sacrifices à cette divinité, qui est la même que le Priape des anciens Grecs et Romains; ils en font une infinité de représentations qu'ils exposent sur les chemins, dans leurs maisons et dans les temples. Ces idoles, pour lesquelles les Gentils de l'Orient ont une vénération singulière, sont presque toutes faites de pierre; on les appelle *Lingam*. La plupart des Indiens, mais principalement les sectateurs de Rutrem de l'un et de l'autre sexes, les portent pendues à leur cou, ou attachées sur leur tête ou à leurs bras, et les honorent d'une manière véritablement digne de pitié.

Il y a une caste ou tribu parmi ces infortunés Indiens, que l'on appelle *Andis*. Les personnes de cette tribu sont les plus infâmes, les plus insolens les plus effrontés, et les plus adonnés à toutes sortes de libertinages et d'ordures de tous les Indiens; ils sont aussi ceux dont la conversion est la plus difficile et la plus rare. Ces vilains Andis font profession d'imiter la pénitence de Rutrem, allant par le monde nu, couverts de cendres, et demandant l'aumône. Quoique la vie des Andis soit toute abominable, les autres Indiens ne laissent pas de les regarder et de les respecter comme des Saints. Il est ordinaire de voir des personnes de cette tribu, qui font vœu de rester en quelque posture pénible, comme, par exemple, de se tenir debout dans quelque pagode, pendant une ou plusieurs années. Mais comme il n'est pas possible de s'empêcher de dormir pendant si long-tems, et que le

sommeil les engagerait malgré eux à changer de situation, et par conséquent à enfreindre leur vœu; on leur attache d'abord les mains à des perches qui sont posées tout exprès dans les temples, et ils y restent suspendus, jusqu'à ce que le tems qu'ils se sont prescrit soit accompli; en sorte qu'ils dorment tout droits, et demeurent dans cet état, quand même ils seraient malades, et réduits à l'extrémité.

Il y a dans ces pagodes plusieurs domestiques, dont la fonction est de donner à manger et à boire aux pénitens, et de les nettoyer lorsqu'ils se sont salis. Pendant tout le tems que ces malheureuses victimes du démon restent attachées dans les pagodes, elles tiennent sans discontinuation dans leurs mains une de ces idoles appelées *Lingam*; et lorsque le tems de leur vœu est fini, et qu'on vient à les détacher de ces perches, ceux dont le tempérament a été assez robuste pour résister à une pénitence si pénible et si affreuse, vont passer leur vie à demander l'aumône par le monde; et l'on en rencontre journellement dans les campagnes, avec les bras roides, étendus, secs et immobiles, parce que, par un trop long repos, les jointures ont entièrement perdu la faculté de se mouvoir. A voir ces Andis de loin, on les prendrait pour des arbres qui marchent, leurs bras ressemblant assez bien à des branches dont leur corps paraît le tronc. Le seul avantage que ces misérables recueillent de tant de peines, est que tout le monde les honore comme de véritables Saints, qui peuvent par leurs prières obtenir des Dieux toutes les graces qu'ils leur demandent.

CHAPITRE X.

Continuation de l'histoire de Rutrem.

Il y avait déjà long-tems que Rutrem avait été maudit par les Bramènes, lorsqu'il épousa le fleuve du Gange, que les Indiens estimeot être une très-belle femme. Mais il n'en eut point d'enfans, pour les raisons alléguées ci-dessus. Il eut encore une infinité d'aventures singulières, dont quelques-unes furent désagréables, et d'autres divertissantes. Enfin, il se vit un jour exposé au plus grand danger qu'il eût jamais couru, et auquel il aurait infailliblement succombé, si son frère Vixnu ne l'eût secouru fort à propos.

Il y avait un certain géant, appelé *Paimejuran*, c'est-à-dire, seigneur de la cendre. Il avait fait pendant plusieurs années une pénitence très-austère en l'honneur de Rutrem, qu'il pria avec beaucoup d'instance de lui accorder quelque grace qui servît à le distinguer des autres hommes. Rutrem, voulant récompenser sa dévotion et son zèle, lui donna assez inconsidérément le pouvoir de réduire sur-le-champ en cendres tous ceux sur la tête desquels il mettrait les mains. Le géant, curieux de savoir si le privilége qui venait de lui être accordé, était réel ou imaginaire, s'approcha du Dieu, et se mit en devoir de lui poser les mains sur la tête, afin de faire un essai de son pouvoir sur celui qui le lui avait donné. Rutrem connut alors, mais un peu trop tard, la faute qu'il avait faite en gratifiant Paimejoran d'une faveur si peu commune, et il se trouva par son imprudence dans le plus terrible et le plus pressant danger où il se fût encore vu. Il eut besoin, pour s'en garantir, et de toute son adresse, et de toute la connaissance qu'il avait de l'art magique. Ce fut par la force de cet art,

dont il s'était déjà utilement servi en diverses rencontres, qu'il se reudit tout d'un coup si petit, qu'il put se renfermer dans la coquille d'un certain fruit que les Indiens appelleut *Ayvaralicai*, lequel n'est pas plus gros qu'une noisette.

Vixnu était fort loin de l'endroit où se passait cette aventure, dont il ne laissa pourtant pas d'avoir connaissance. Il fut touché du malheur qui menaçait son frère, et il accourut pour tâcher de l'en délivrer. Pour y parvenir, il prit dans un instant la figure d'une femme si extraordinairement belle, que le géant en devint éperdument amoureux au moment qu'il l'eut vue, et ne songea plus du tout à Rutrem, qu'il laissa en paix dans sa coquille. Il ne s'attacha plus qu'à considérer l'objet qui le charmait ; et après lui avoir rendu de profonds respects, il la pria d'agréer qu'il l'accompagnât jusques chez elle. La dame témoigna écouter cette proposition avec plaisir et lui promit même de lui accorder toutes les faveurs qu'il pouvait souhaiter, à condition qu'avant de venir avec elle en sa maison, il irait à la rivière voisine se laver la tête et les cheveux. La raison qu'elle allégua pour obtenir cela de lui, fut que, comme depuis plusieurs années il avait embrassé la vie pénitente, ses cheveux n'ayant point été peignés, et les oiseaux ayant même souvent fait leurs nids et leurs ordures dedans, ils étaient si prodigieusement sales, qu'elle ne pouvait consentir qu'il l'approchât qu'ils ne fussent auparavant nettoyés. L'amoureux géant, aveuglé par sa passion, ne connut pas d'abord le piége qu'on lui tendait. Il alla brusquement, et sans faire aucune réflexion, se jeter dans l'eau. Il s'y lava tout le corps ; et voulant aussi laver ses cheveux pour satisfaire la dame dont l'éclat l'avait ébloui, il porta ses deux mains sur sa tête ; mais à peine les y avait-il posées, qu'en vertu du don fatal qui venait de lui être accordé, il fut réduit en cendres dans un instant.

Vixnu, ravi de voir que son artifice lui eût si bien réussi, quitta cette figure de femme pour reprendre celle qui lui était ordinaire. Il alla sur-le-champ raconter à son frère ce qu'il venait de faire pour son service, et de quelle manière le géant avait été anéanti. A cette bonne nouvelle, Rutrem sortit de sa coquille, reprit sa première forme, embrassa son frère, le remercia du secours qu'il lui avait donné si à propos, et fit une bonne résolution de ne jamais accorder de semblables faveurs. Mais quand il eut entendu le détail de tout ce que Vixnu avait fait pour le tirer du péril où sa facilité l'avait engagé, il eut une envie extrême de voir son frère sous la même figure qui avait inspiré tant de passion au géant. Vixnu se défendit quelque tems de paraître aux yeux de Rutrem en la manière qu'il le désirait, lui disant, pour s'en excuser, qu'il le connaissait si faible en matière d'amour, que s'il lui accordait sa demande, il était assuré de le voir dans le même moment si surpris et si hors de lui, qu'il lui resterait à peine après cela assez de raison pour se conduire. Rutrem ne fut pas satisfait de ces raisons, il insista au contraire, et pressa si fort son frère, que Vixnu, pour le contenter se revêtit une seconde fois de la forme de femme dont il venait de se dépouiller, et se fit voir à Rutrem en cet état. A la vue de cet objet, le faible Dieu resta si transporté d'amour, et son imagination en fut si vivement échauffée, qu'au même moment il parut un enfant entre les mains de Vixnu, qui fut appelé *Arigara-Putren*, c'est-à-dire, fils de Rutrem et de Vixnu. Telles sont les abominables Divinités que les Indiens adorent, et dont on raconte une infinité d'ordures, que la bienséance et la pudeur ne permettent pas de rapporter.

Au reste, quoique les Gentils soient divisés en une infinité de sectes différentes, on en remarque cependant deux principales. L'une de ceux qui tiennent Vixnu pour le plus éminent des Dieux, et ils sont nommés *Vixnuvites*; et l'autre, de ceux qui préfèrent Rutrem, qui sont appelés *Xiven*, à cause que ce Dieu porte aussi ce nom.

CHAPITRE XI.

Contenant ce que les Indiens croient du Paradis.

Les Idolâtres de l'Inde Orientale croient qu'il y a (*a*) cinq endroits différens, où les ames de ceux qui ont vécu saintement ici bas vont après leur mort jouir de la béatitude et de la gloire.

Le premier de ces lieux est appelé *Xoarcam*. C'est là que Devandiren, roi des Dieux, fait sa résidence avec ses deux femmes, dont l'une s'appelle *Xachi*, et l'autre *Indirani*. Il a outre cela cinq concubines d'une beauté surprenante, qui sont continuellement occupées à lui rendre service. Dans ce même endroit, sont aussi les trois cent trente mille millions de Dieux, avec encore un bien plus grand nombre de concubines, et ils y jouissent de toute la gloire, de tous les plaisirs et de toutes les délices imaginables. Quarante-huit mille pénitens participent au même bonheur dans le Xoarcam. Les Dieux ne peuvent rien entreprendre de considérable, sans avoir auparavant pris leur avis; et l'on ne règle dans le ciel aucune des affaires qui concernent ce bas monde, dont ils ne doivent avoir connaissance. Cette gloire cependant, et tous ces plaisirs ne satisfont pas si pleinement ceux qui en jouissent, qu'il ne leur reste encore bien des choses à désirer; et les Dieux, non contens des délices éternelles du Xoarcam, ont souvent envié le bonheur passager des habitans de la terre. Ce qui est autrefois arivé à Devandiren nous en fournira une preuve. Ce souverain des Dieux, lassé des plaisirs du Ciel, résolut d'en venir chercher d'autres ici bas. Il sut qu'un célèbre pénitent, appelé *Gaudamen*, avait choisi pour sa retraite une petite solitude voisine du fleuve du Gange, et qu'il y vivait tranquillement et saintement avec sa femme, qui était une des plus belles personnes qu'il y eût au monde. Ce prétendu roi du ciel en partit donc, vint sur la terre, alla à la retraite du pénitent, vit sa femme, et en devint si éperdument amoureux, qu'il résolut de tout mettre en usage pour la porter a faire une infidélité à son mari. Mais ayant reconnu que cette charmante personne n'était pas moins vertueuse que belle, il comprit bien que son dessein ne réussirait jamais s'il n'usait de quelque stratagéme. Il observa que Gaudamen ne manquait point de se lever tous les matins aussi-tôt que le coq chantait pour aller se laver dans le Gange, et il crut que cela pouvait lui fournir un moyen facile de satisfaire sa passion. En effet, il prit une certaine nuit la forme d'un coq, s'alla poster près de la maison du pénitent, et chanta, mais beaucoup plus matin que le coq du logis n'avait

(*a*) Dans la dissertation sur les Bramines de Coromandel on parle de sept. Les noms de ces lieux diffèrent assez.

coutume de faire. Le fervent Gaudamen se réveilla en sursaut, et quoiqu'il eût encore une grande envie de dormir, néanmoins pour ne pas manquer à ses exercices de dévotion, il se leva aussitôt, et prit le chemin du fleuve. Y étant arrivé, il connut au mouvement de l'eau qu'il ne pouvait pas être plus de minuit; de sorte qu'il lui vint en pensée que le coq n'avait pas effectivement chanté, mais qu'il avait cru l'entendre pendant qu'il était endormi. Et d'autant qu'il s'en fallait beaucoup qu'il ne fût l'heure à laquelle il avait coutume de se baigner, il prit le parti de retourner chez lui pour s'y reposer encore un peu. Il serait mal aisé d'exprimer quelle fut la surprise de ce pauvre pénitent, lorsqu'il aperçut auprès de sa femme et dans son lit Devandiren qui avait déjà pris sa place, et qui ne l'attendait pas sitôt. Il fut si indigné du procédé malhonnête du Dieu, que, sans avoir aucun égard pour sa dignité, il le maudit, fit contre lui des imprécations horribles; et, pour le punir de son incontinence, il souhaita que tout le corps de Devandiren fût et restât à jamais couvert de certaines marques qui représentassent au naturel la partie qui avait excité sa passion, et qui fissent connaître sa brutalité et son infamie à tous ceux qui le verraient. Ce souhait fait avec tant d'ardeur et de zèle fut efficace; l'infortuné Dieu se trouva au même instant réduit dans un état à n'oser plus se montrer à personne; il avait lui-même honte de se voir. De sorte que, pénétré de la douleur que lui causait cette aventure, il se prosterna aux pieds de Gaudamen, le supplia avec beaucoup d'instance d'avoir pitié de lui, de modérer la peine que la force de ses imprécations lui avait attirée, et de ne pas souffrir qu'il restât dans un état si difforme et si honteux. Le pénitent fut touché de la prière et de l'humiliation du Dieu, et il consentit, pour adoucir sa peine, que, paraissant toujours en la vilaine figure où il se trouvait, il pût néanmoins être vu des autres comme ayant seulement le corps tout couvert d'yeux. Si bien que ce roi des Dieux est demeuré depuis ce tems-là en l'état que les anciens représentaient Argus. Gandamen ne se contenta pas de s'être vengé en la personne de Devandiren de l'affront qu'il avait reçu, il étendit son ressentiment sur sa femme, qui, en punition de son adultère, quoiqu'involontaire, fut changée en pierre par la force des imprécations que fit son mari contre elle. Il arriva pourtant dans la suite que le Dieu Vixnu, s'étant incarné sous la forme de Ram, marcha un jour par hasard sur cette pierre, laquelle redevint une très-belle femme, comme elle l'avait déjà été, et retourna avec son mari, qui lui pardonna sa faute, la reçut agréablement, et vécut depuis parfaitement bien avec elle.

Le second endroit où se trouve la gloire et la félicité, s'appelle *Vaicundam*. C'est en ce lieu que Vixnu fait sa demeure avec ses femmes, et un certain oiseau fait à peu près comme un épervier, que les Indiens appellent *Papangui*. Cet oiseau sert de cheval à Vixnu, et les Indiens l'ont en si grande vénération, que, lorsqu'ils en voient passer en l'air, ils descendent au plus vite de leurs chevaux ou de leurs palanquins, pour leur rendre leurs respects. Ils croient aussi que c'est dans le Vaicundam que tous les dévots de Vixnu vont après leur mort; et que, tout ainsi que le feu convertit en feu toutes les matières sur lesquelles il agit, de même ce Dieu change en sa propre substance tous ceux qui ont le bonheur de parvenir où il est.

Le troisième séjour de la gloire est nommé *Cailasam*. Les Gentils disent que c'est une très-haute et très-vaste montagne d'argent, située vers le nord, sur laquelle demeure Rutrem avec sa femme Parvardi, toutes ses

concubines, et un certain taureau qui lui sert de monture. C'est-là que vont après leur mort les sectateurs de Rutrem, dont le bonheur consiste à être continuellement en sa présence, et à lui rendre service. Les uns sont occupés à l'éventer avec de grands évantails, pour le garantir de la chaleur; d'autres lui présentent des crachoirs d'or, afin qu'un seigneur d'une majesté si éminente ne soit pas réduit à cracher à terre. Il y en a qui tiennent toujours des flambeaux allumés pour l'éclairer pendant la nuit. L'emploi de quelques autres est d'avoir soin de ses concubines, dont il a un nombre prodigieux, et de lui amener chaque jour celle qu'il demande. Enfin, chacun de ses bienheureux a dans ce lieu sa fonction différente, et leur félicité consiste uniquement à rendre à Rutrem les services auxquels il lui a plû de les destiner.

Le quatrième lieu où l'on jouit de la gloire s'appelle *Brumalogam*, c'est-à-dire, le monde de Bruma. On le nomme aussi *Satialogam*, ce qui signifie le monde de la vérité. C'est là que Bruma fait son séjour ordinaire avec sa femme Sarassuadi, et un grand cygne qui est la voiture dont il se sert dans les voyages qu'il entreprend.

Le cinquième endroit où se trouve la gloire, est appelé *Melanpadam*, c'est-à-dire, le plus excellent et le plus élevé de tous les lieux. C'est en ce lieu que réside le premier principe ou l'Etre Suprême; les Gentils l'appellent *Parabaravastu*, ce qui signifie, l'Etre par excellence, ou le plus excellent de tous les Etres. C'est-là aussi que sont enlevés après leur mort ceux qui, dans ce monde, ont mené une vie sans reproche et édifiante. Ils y jouissent d'un bonheur éternel et ineffable, qui consiste principalement à être toujours en la présence de ce premier Etre, à le connaître, à lui être intimement uni, et même à ne faire et n'être plus qu'une même chose avec lui. Mais comme il se trouve très-peu de personnes dont la vie soit tout-à-fait sainte et irréprochable, il y en a aussi bien peu qui aient le bonheur d'arriver à ce suprême degré de gloire.

CHAPITRE XII.

Contenant ce que les Indiens croient de l'Enfer.

Les idolâtres de l'Inde croient non-seulement que l'enfer est sous la terre que nous habitons, mais encore qu'il est au-dessous de sept autres mondes, situés sous le nôtre, et dont nous parlerons dans la suite.

Le président de l'enfer, qui a soin de mettre à exécution les arrêts rendus par Xiven, s'appelle *Yhamadar-Maraja*. Il a pour secrétaire un nommé *Xitragupten*, qui, pendant la vie des hommes, prend soin d'écrire fidèlement ce que chacun d'eux fait de bien et de mal, pour présenter son mémoire au président, au même tems que l'ame du défunt comparaît devant lui. L'on assure que ce directeur infernal est très-équitable, qu'il ne souffre point qu'aucune mauvaise action reste impunie, ni aucune bonne sans récompense; et, comme il n'y a presque personne qui, pendant sa vie, n'en ait fait de bonnes et de mauvaises, il demande d'abord à chacun de ceux qui sont conduits devant son tribunal, qu'il ait à choisir, ou d'être premièrement châtié pour les fautes qu'il a

commises sur la terre, et qu'il n'a pas eu soin d'expier, pour être ensuite récompensé des bonnes œuvres qu'il a faites; ou de commencer par recevoir le prix dû à sa vertu, et d'être après puni des crimes qu'il a commis. Aussitôt que le mort a opté, le président prononce, et, en exécution de sa sentence, ceux qui ont souhaité qu'on commençât par les récompenser de ce qu'ils ont fait de bien, sont enlevés dans le Xoaream, ou dans quelqu'un des autres lieux dont il a été parlé ci-devant, pour y jouir de la gloire pendant le tems qui leur a été prescrit; lorsqu'il est expiré, ils sont entraînés dans les enfers, pour y recevoir aussi pendant un tems la punition de leurs crimes. Ceux au contraire qui ont choisi d'être d'abord punis dans les enfers, quand le tems de leur supplice est accompli, vont jouir de la félicité, dans le lieu, et pour le tems qui a été ordonné par Yhamadar-Maraja.

Après qu'une ame a été ainsi punie et récompensée selon ses mérites, elle revient animer un nouveau corps sur la terre; ensorte néanmoins que celui qui, ayant été pauvre, a plus fait de mal que de bien, venant à renaître, est encore plus pauvre qu'il n'avait été auparavant, ou bien anime le corps de quelque bête des plus méprisées: au lieu que, s'il a plus fait de bien que de mal, il est plus opulent dans une autre génération, qu'il n'avait été dans la précédente.

Si un Bramène, pendant qu'il a vécu, a servi, ou s'il a eu une liaison trop étroite avec de ces sortes de gens que l'on appelle *Xutres*, il est condamné à naître jusqu'à seize millions de fois dans cette tribu, qui est une des plus basses et des plus méprisables; et cela, pour le punir de n'avoir pas eu assez d'égard à sa dignité de Bramène. Au surplus, les Indiens croient que l'on souffre dans l'enfer une infinité de tourmens différens, et qu'il s'y trouve toutes sortes de bêtes farouches et vénimeuses pour tourmenter les coupables. D'ailleurs, avant que les ames arrivent au palais où le président de cette sombre demeure fait son séjour, il faut qu'elles traversent à la nage un fleuve de feu appelé *Vaicarany*, dont la rapidité est extrême; elles sont même quelquefois très-long-tems à passer d'un rivage à l'autre, et ce passage est pour elles un supplice plus grand et plus terrible, que tous ceux que les plus coupables endurent dans l'enfer. Pour remédier à cet inconvénient, et pour adoucir la rigueur de cet inévitable trajet, les prêtres des Gentils donnent à entendre au peuple que, si un malade réduit à la dernière extrémité prend avec la main une vache par la queue, et en fait présent à un Bramène; si ensuite le Bramène met un peu d'eau dans la main du moribond, et que d'abord il la répande à terre; si enfin, après avoir répandu cette eau, le malade fait une aumône au Bramène de quelque somme d'argent, et qu'il meure dans cet état, il peut alors s'assurer que, non-seulement il passera promptement le fleuve enflammé, mais encore que le feu n'agira aucunement sur lui; parce qu'il trouvera la vache qu'il a donnée sur le bord du fleuve, laquelle lui présentera sa queue pour s'y attacher, et le fera ainsi passer de l'autre côté en sûreté, et sans douleur.

Outre ce premier président, ou premier directeur de l'enfer, il y en a encore un second, appelé *Yhamen*, qui, non-seulement a l'intendance de toutes les affaires de cette basse région, mais qui de plus est le roi ou le dieu de la mort.

Les docteurs Gentils assurent que ce dieu est autrefois mort lui-même, et qu'ensuite il ressuscita, et voici qu'elle en fut l'occasion.

Un pénitent célèbre, nommé *Morrugandumagarexi*, avait pendant fort long-tems servi les dieux avec une piété extraordinaire et tout-à-fait édifiante. Cet homme si vertueux n'avait point d'enfans : il desirait ardemment d'en avoir, et il priait tous les jours avec beaucoup de ferveur le dieu Xiven, de lui en donner. Ce dieu se rendit enfin sensible aux vœux du pénitent ; mais, avant que de lui accorder la grace qu'il souhaitait, il lui demanda lequel il aimait le mieux, ou d'avoir plusieurs enfans qui vivraient long-tems, mais qui seraient méchans, ou de n'en avoir qu'un seul qui serait sage, mais qui ne vivrait que seize ans.

Ce bon homme, après y avoir un peu pensé, préféra le dernier parti au premier, et fut néanmoins fort sensible par avance à la peine qu'il devait ressentir, en perdant dans un âge si tendre un enfant si ardemment desiré, et qui devait être si accompli. Sa femme devint donc enceinte, et elle mit heureusement au monde ce fils qui avait été promis, et que l'on nomma *Marcandem*. Il eut à peine atteint l'âge de raison, qu'il s'adonna comme son père à servir Xiven avec tout le zèle, et toute l'assiduité dont il était capable. Il lui offrait fort souvent des sacrifices de fleurs que les Indiens oppellent *Archinay*, et faisait aussi de fréquens pélerinages à un temple célèbre, que l'on nomme *Tincaddau*, qui est consacré à ce même Dieu, et auquel tous les Gentils ont une dévotion singulière. Enfin, cet enfant si chéri étant parvenu à sa seizième année, les domestiques d'Yhamen roi et dieu de la mort, furent envoyés sur la terre pour l'enlever.

Le jeune Marcandem ayant appris par quelle raison ils étaient venus, leur répondit résolument qu'il ne voulait point mourir, et qu'ils pouvaient s'en retourner. Les ministres du prince de la mort se sentirent offensés de ce refus : ils allèrent vers leur maître, et lui rendirent compte du succès de leur voyage. Le roi de la mort, apprenant que Marcandem refusait d'obéir à ses ordres, et ne voulait absolument point mourir, monta aussitôt sur un grand buffle qui lui sert de cheval, et alla lui-même le trouver. Il représenta à ce jeune enfant que le refus qu'il faisait de sortir du monde était téméraire, puisque Xiven ne lui ayant promis que seize ans de vie, et ce terme étant expiré, il ne pouvait sans injustice refuser de mourir. Mais toutes ces raisons ne purent convaincre Marcandem : il persista à dire qu'il ne mourrait point, et, de crainte que le dieu de la mort n'entreprît de lui faire violence, il courut à son oratoire, où, ayant pris une de ces idoles appelées *Lingam*, il l'embrassa étroitement. Cependant Yhamen, qui ne voulait pas en avoir le démenti, descendit de son buffle, et jeta au col du jeune homme une corde dont il le serrait ainsi que le Lingam que Marcandem tenait entre ses bras, et se mit en devoir d'enlever l'un et l'autre en enfer. Mais le dieu Xiven sortit tout d'un coup de ce Lingam, repoussa le roi de la mort, et lui donna un si furieux coup, qu'il le tua sur le champ, délivrant par ce moyen son dévot du péril dont il était menacé.

Le prince de la mort ayant ainsi malheureusement perdu la vie, les hommes cessèrent de mourir, et ils se multiplièrent si prodigieusement, que la terre n'était plus capable de les contenir. Les dieux qui virent ce désordre, ne savaient quel remède y apporter. Ils résolurent d'aller tous ensemble trouver Xiven (qui est le même que Rutrem), pour lui demander pourquoi il avait tué Yhamen, qui ne paraissait pas avoir rien fait qui excédât son pouvoir, puisque Marcandem, qu'il avait sommé de mourir, avait accompli le tems qui lui avait été accordé pour vivre. Xiven leur répondit que, lorsqu'il avait donné seize ans de vie à Marcandem, son

intention n'avait pas été qu'il dût mourir aussitôt qu'il aurait atteint cet âge, mais seulement qu'à quelque vieillesse qu'il pût parvenir, il conservat toujours le même air de jeunesse et la même vigueur que s'il n'avait eu que seize ans; que le roi de la mort aurait dû s'informer, avant que de passer outre, quelle était sa volonté là-dessus; qu'il avait eu grand tort d'entreprendre de faire mourir Marcandem de sa propre autorité, mais qu'il était infiniment plus blâmable de n'avoir pas respecté le Lingam, sous la protection duquel ce jeune homme s'était mis; qu'Yhamen avait cru pouvoir traîner l'un et l'autre en enfer, comme une marque illustre de sa puissance; et que, pour le punir de sa témérité, il avait jugé à propos de le faire mourir lui-même. Les dieux écoutèrent les raisons de Xiven, et les approuvèrent; mais ils lui représentèrent qu'il devait être content de la satisfaction qu'il avait prise, qu'il fallait avoir égard à l'étrange confusion qu'il y avait parmi les hommes, depuis qu'ils avaient discontinué de mourir; que leur nombre s'était si fort augmenté, que la terre ne pouvait les contenir; et que, n'y ayant point d'autre moyen de remédier à un si grand désordre, que de rendre la vie au dieu de la mort, ils le suppliaient de vouloir le ressusciter. Xiven se rendit aux instances des autres dieux, et aux raisons qu'ils lui alléguèrent: il fit revivre Yhamen, et le rétablit dans tous ses droits et dans tous les privilèges dont auparavant il avait joui.

Ce prince de la mort étant ainsi rentré dans son premier état, envoya d'abord un héraut dans le monde pour ordonner à tous les vieillards de mourir au plutôt. Ce héraut s'enivra avant de partir, et, sans attendre d'avoir cuvé son vin, il monta sur un éléphant, et alla par le monde s'acquitter de la commission dont il était chargé. Il était précédé par grand nombre de trompettes et de timbales, afin que chacun se rendît plus attentif à ce qu'il allait publier. Mais, comme sa tête était encore toute remplie des fumées du vin qu'il avait bu, au lieu d'annoncer simplement l'ordre tel qu'on le lui avait prescrit, il déclara à haute voix qu'Yhamen, roi de la mort et l'un des présidens de l'enfer, voulait, qu'à commencer de ce jour, les (*a*) feuilles, les fleurs, les fruits encore verds, et ceux qui étaient dans leur maturité tombassent indifféremment à terre. Par la vertu de cette publication, et immédiatement après qu'elle fut faite, les hommes recommencèrent à mourir, avec cette différence néanmoins, qu'avant qu'Yhamen eût été tué, il n'y avait que ceux qui étaient dans une vieillesse fort avancée qui fussent privés de la vie; au lieu qu'on vit alors mourir indistinctement des personnes de tout âge, même des enfans à la mamelle, et d'autres qui n'étaient pas encore nés.

Telle fut la force de cet ordre du roi de la mort, quoiqu'il eût été publié par mégarde contre l'intention de ce sombre prince, et tout autrement qu'il ne l'avait dit.

Au reste, Yhamen règle non seulement dans l'enfer, conjointement avec Yhamadar-Maraja les peines que chacun doit y souffrir, il est encore souvent l'exécuteur des arrêts qu'il a prononcés. Mais quelque rudes que soient les peines auxquelles les coupables sont condamnés, ils ont du moins la consolation de savoir qu'elles ne doivent durer qu'un certain tems.

(*a*) Cette manière de s'exprimer est métaphorique, et signifie les personnes de tout âge, même ceux qui ne sont pas encore nés.

C'est cette assurance de voir fuir leurs tourmens, dont se flattent les Indiens, qui entretient plus que toute autre chose la facilité qu'ils ont de s'abandonner à toutes sortes d'ordures et de crimes.

CHAPITRE XIII.

Contenant ce que croient les Indiens de l'ame de l'homme.

Tous les Indiens idolâtres conviennent qu'il y a dans l'homme un principe de vie qui le fait agir et mouvoir, auquel ils donnent le nom d'*ame;* mais ils sont fort partagés sur l'idée qu'ils se font de la nature de ce principe. Leurs sentimens sur cet article sont infinis, et infiniment opposés. Il y en a qui admettent dans l'homme deux ames tout à fait distinctes, dont l'une, à ce qu'ils prétendent, est végétative, et l'autre intelligente. Ils veulent que la première soit universellement répaudue dans tous les êtres vivans, soit qu'ils aient du sentiment, ou qu'ils en soient privés, et que cet ame se répande dans chacun de ces êtres, sans pourtant augmenter en nombre. C'est par rapport à cette première ame que ceux qui suivent cette opinion admettent la métempsycose. Pour ce qui est de l'autre ame qu'ils reconnaissent être aussi dans l'homme, il y a de leurs docteurs qui prétendent que c'est Dieu même, qui, par sa propre essence, anime les hommes. D'autres, qui sont en assez grand nombre, pensent que les bêtes aussi bien que les hommes sont animées de la substance de Dieu; qu'on doit par conséquent estimer les uns et les autres doués de raison; en sorte que la différence que nous remarquons entre l'homme et la bête ne vient que de la différente manière dont leur ame fait ses opérations par rapport à la diversité des organes. Quelques-uns n'admettent la raison que dans l'homme, et croient que les bêtes agissent par instinct; mais il est pourtant enseigné en termes précis dans le livre qu'ils appellent *Védam*, ce qui signifie la loi et la doctrine très-véritable, que Dieu est non-seulement l'ame de tous les êtres sensibles, mais qu'il anime encore ceux qui sont privés de sentiment jusqu'aux élémens. Il y a de ces docteurs qui disent que ce n'est pas Dieu qui est formellement et substantiellement l'ame de l'homme, mais que cette ame est seulement une émanation, une étincelle, ou comme un rayon de la Divinité. D'autres enseignent que Dieu, dans un même instant, a créé toutes les ames, tant des hommes que des bêtes, et qu'elles passent continuellement et successivement d'un corps dans un autre. Il y en a qui croient que ce n'est pas Dieu qui crée l'ame, mais que le père et la mère concourent et contribuent autant à sa production qu'à celle du corps qu'elle anime; et ceux-ci, par une conséquence justement tirée de ce faux principe, croient l'ame et le corps également corruptibles et mortels. Enfin, ceux qui tiennent qu'il y a deux ames dans l'homme, veulent que la seule végétative, après qu'elle est séparée du corps, soit portée au tribunal d'Yhamadar-Maraja et d'Yhamen, et soit sujette à leur juridiction. Telles sont à peu près les opinions les plus universellement reçues parmi les Gentils Indiens sur cette matière.

CHAPITRE XIV.

Quelle est l'idée que les Gentils ont du monde et de sa durée.

Tous les Gentils Indiens croient et assurent unanimement qu'il y a quatorze mondes, sept desquels sont situés au-dessous de celui que nous habitons, et les sept autres sont placés au-dessus. Ils s'accordent encore tous sur le rang et l'ordre qu'occupe chacun de ces mondes.

L'enfer, disent-ils, est le plus bas de tous (*a*); celui qui est immédiatement au-dessus s'appelle *Magadel;* ensuite est celui qui est nommé *Taladalam;* plus haut on trouve *Rajadalam*, qui est le monde de mercure ou de vif-argent, que l'on dit aussi être le monde des serpens; après celui-là vient *Sudalam*, au-dessus duquel est *Vidalam;* entre ce dernier et celui que nous habitons est placé le monde appelé *Adelam*, sur lequel est posé le nôtre, et dans lequel les Indiens disent qu'il y a sept mers. La première est d'eau salée; la seconde est de sucre cuit, en un parfaitement beau syrop; la troisième est de vin de palme, que les Indiens nomment *Tari;* la quatrième est de beurre; la cinquième est de lait caillé; la sixième est de lait, et c'est dans cette mer que demeure souvent Vixnu, couché sur une très-belle couleuvre, qui se sert de ses cinq têtes comme d'un parasol, ou d'un dais pour couvrir celle de Vixnu, et lui donner de l'ombre; enfin la septième de ces mers est d'une eau crystaline très-douce et très-pure. Au-dessus de nous est le monde de l'air, sur lequel est le Xoarcam, où tous ceux qui, pendant leur vie, ont eu soin d'offrir des sacrifices aux Dieux, jouissent de tous les plaisirs imaginables en la compagnie d'une multitude innombrable de très-belles femmes qui leur servent de concubines. Quoique Devandiren, roi des Dieux, fasse de tems en tems son séjour dans le Xoarcam, il y a cependant un autre lieu plus élevé, appelé *Magologam*, ce qui signifie monde très-grand, dans lequel ce souverain des Dieux tient le plus ordinairement sa cour avec les trois cent trente millions de Dieux, qui sont divisés en deux classes; les uns sont véritablement des Dieux; les autres ne sont que de puissans géans, et ces deux partis se font entr'eux une guerre presque continuelle. Au-dessus du Magologam est le Genalogam, ou le monde des nations; là, on trouve des personnes de toutes tribus et de tous états. Ensuite vient le Tabalogam, ou le monde des pénitens; c'est en ce lieu que demeurent ceux qui, étant sur la terre, ont mené une vie austère et mortifiée. Enfin le plus élevé des quatorze mondes est appelé *Lattiologam*, ce qui signifie monde de vérité; c'est là que se tient Bruma, avec ceux qui lui ont été dévoués pendant leur vie, lesquels, après leur mort, et même souvent dès leur vivant, sont si parfaitement transformés en la propre substance de ce Dieu, qu'ils ne font plus qu'une même chose avec lui.

Les Bramènes prétendent et font entendre au peuple, que si un homme de leur tribu, pendant qu'il vit encore dans ce monde, coupe le cordon

(*a*) Voy. la Dissert. précédente, part. 2, chap. 5.

ou fil dont les Bramènes ont accoutumé de se ceindre pour se distinguer des hommes de toutes les autres tribus, et s'abstient de le porter; s'il se fait ensuite raser une petite touffe de cheveux que ceux de cette caste ont seuls le droit de porter, et qui sert pareillement à les faire connaître; si enfin, après s'être ainsi dépouillé volontairement des marques de sa noblesse et de la dignité de sa tribu, il témoigne qu'il veut embrasser la vie pénitente, il doit prendre dans sa main droite un bâton de bambou, espèce de canne qui doit avoir dix, douze ou quatorze nœuds. Il faut aussi qu'il porte dans sa main gauche une grande tasse de cuivre ou de terre, qui puisse lui servir pour boire et pour manger; qu'il se couvre, depuis la ceinture jusqu'aux genoux, d'un morceau de toile rayée de diverses couleurs, et qu'il ajoute à tout cet appareil et à toutes ces cérémonies, ces paroles: *Agame-Bruma*, c'est-à-dire, je suis véritablement le Dieu Bruma. Alors par la force de ces paroles mystérieuses, ce Bramène est à l'instant changé et transformé en la propre substance de ce Dieu; en sorte que ceux de la même tribu qui se trouvent présens, se prosternent d'abord à terre, et l'adorent comme étant véritablement un Dieu. Les Brammates, qui sont les femmes de la tribu des Bramènes, mais plus particulièrement les veuves, instituent et célèbrent aussitôt des fêtes en l'honneur du nouveau Dieu; elles font aussi des veilles et des festins nocturnes pour lui témoigner leur respect et leur zèle.

Les Bramènes, ainsi divinisés, ne mangent presque plus rien que ce que ces dames dévotes leur ont préparé pendant la nuit. Ils ont la réputation d'être fort vertueux et fort chastes, et ils sont cependant les plus lascifs et les plus abominables des Indiens. On dit même qu'ils sont très-experts dans la magie, et qu'ils se servent de cet art pour assouvir plus facilement leur impudicité. Enfin, les Indiens croient que, quand ces transformés viennent à décéder, ils sont immédiatement portés au monde où Bruma fait son séjour, pour n'être jamais séparés de lui.

Les Gentils Indiens croient que les quatorze mondes dont il a été parlé, sont portés les uns sur les autres, et que tous sont appuyés sur une haute montagne d'or très-pur, appelée *Magameru-Parruvadam*, c'est-à-dire, montagne d'une hauteur et d'une grandeur immense; que cette montagne est soutenue par huit éléphans; qu'une tortue porte les huit éléphans, et enfin qu'une des couleuvres, qu'ils appellent *Saxen* ou *Valle-Pambou*, soutient cette tortue; si on leur demande par qui la couleuvre est soutenue, ils répondent qu'ils n'en savent rien, et en demeurent là. Les livres qui contiennent leur loi leur enseignent encore que les tremblemens de terre, qui se font quelquefois sentir, sont causés par les mouvemens que se donne cette couleuvre, lorsque lassée de sa situation ordinaire, elle essaye d'en changer pour se soulager un peu de la fatigue que lui cause le poids immense dont elle est plutôt accablée que chargée. Cette même couleuvre, que les Indiens révèrent comme une puissante divinité, passe aussi pour être la cause des éclipses. Mais, avant que de dire de quelle manière les Gentils croient qu'elles arrivent, il faut remarquer qu'ils admettent douze signes célestes; qu'ils comptent vingt-sept étoiles fixes, à chacune desquelles ils donnent un nom particulier que je me dispenserai de rapporter pour ne pas fatiguer le lecteur par un si grand nombre de mots rudes et barbares. Ils prétendent aussi que le soleil est de six cent cinq mille lieues au-dessus de la terre, et que la lune est à pareille distance au-dessous du soleil. De cette manière, ne pouvant concevoir les

véritables raisons des éclipses, ils supposent celles que l'on verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XV.

Quelle est l'opinion des Indiens touchant les éclipses.

L'on a vu au commencement de ce traité comment les Dieux, malgré l'opposition des géans, avaient enfin tiré le beurre de la mer de lait; et de quelle manière Vixnu, ayant amusé ces derniers jusqu'à ce que les Dieux eussent emporté le beurre, disparut tout d'un coup, et laissa les géans fort étonnés et fort chagrins de se voir ainsi privés de la part qu'ils avaient prétendu avoir à ce mets délicieux. Il reste à savoir qu'après cette expédition, Vixnu fit préparer un grand banquet, où tous les Dieux furent invités Il y eut à ce festin une infinité de viandes exquises et une très-grosse portion du fameux beurre pour chacun des conviés en particulier. Or, il arriva que la couleuvre Sexen, qui avait beaucoup contribué à avoir ce beurre, et qui n'est pas une des moins importantes divinités, vint, je ne sais pourquoi, un peu plus tard que les autres. Chacun s'étant mis à table, on réserva la portion de la couleuvre, pour la lui donner lorsqu'elle serait arrivée; mais le soleil et la lune, qui sont les plus gourmans comme les plus brillans d'entre les Dieux, prirent cette portion, et la mangèrent après avoir déjà mangé la leur. La couleuvre étant ensuite arrivée, et étant informée de ce qui s'était passé, fut outrée d'un procédé si malhonnête; elle se mit dans une très-grande colère, jura de faire repentir ceux qui avaient osé l'insulter, et protesta que, pour les punir de leur gourmandise et du peu de considération qu'ils avaient eu pour elle, elle trouverait le moyen de les avaler l'un et l'autre lorsque bon lui semblerait, et dans le tems où ils y penseraient le moins. Ces menaces ne furent point vaines, la couleuvre leur a très-souvent tenu parole; et ce que l'on appelle *éclipse* du soleil ou de la lune, arrive, selon les Indiens, lorsque Sexen se met en devoir d'avaler l'un ou l'autre de ces astres. Mais, comme le monde se trouverait privé de la lumière pour jamais, et serait plongé dans une nuit éternelle, si ces deux flambeaux de l'univers venaient une fois à être entièrement dévorés; aussitôt que la couleuvre s'élance sur l'un et sur l'autre, et qu'elle commence à l'engloutir, tous les Dieux accourrent et s'entremettent pour l'apaiser, pendant que, de leur côté, tous les Gentils se plongent dans l'eau, s'humilient, se prosternent devant la couleuvre, et lui adressent de ferventes prières, pour obtenir d'elle la délivrance de celui des deux astres qui se trouve dans le péril. Ils joignent à leurs oraisons un torrent de larmes, et un tintamare épouvantable, qui ne cesse point que la couleuvre, touchée de tant de cris et de tant de prières, n'ait lâché prise, et laissé l'astre en liberté. Les Gentils ne se contentent pas de prier, de se laver, de pleurer et de crier de toute leur force, ils s'abstiennent même de boire, de manger, de dormir; ils ne font rien cuire, et ne gardent aucun aliment dans leur maison, pendant tout le tems que dure l'éclipse; et ils prétendent qu'elle finit lorsque la couleuvre, sensible à leurs vœux, a vomi l'astre qu'elle avait déjà avalé en partie.

De toutes les erreurs que suivent les Idolâtres, il n'en est point dont ils soient plus universellement entêtés, et dont il soit plus mal-aisé de les désabuser que celle où ils sont à l'égard des éclipses, et de la durée des siècles, dont il sera parlé au chapitre suivant.

CHAPITRE XVI.

L'opinion des Indiens à l'égard du tems et de la durée des siècles.

Tous les Gentils Orientaux croient que la durée des siècles est divisée en quatre âges, ou quatre parties, appelées *Guirraduyagam*, *Duabrayagam*, *Tirredayagam* et *Calyagam*. De ces quatre âges du monde, ils prétendent que les trois premiers sont déjà écoulés, et qu'ils ont été véritablement des âges d'or; non-seulement à cause de la prodigieuse durée de la vie des hommes d'alors, mais encore en égard au bonheur et à la tranquillité dont tout le monde jouissait. C'était dans le troisième âge que vivait un certain roi, père de Ram, dont il a été parlé dans l'histoire de Vixun, lequel, après avoir vécu soixante-dix mille ans sans avoir des enfans, eut enfin le bonheur d'en avoir plusieurs nonobstant cette surprenante vieillesse.

Le quatrième âge du monde, qui est celui auquel nous vivons, et qui est appelé *Calyagam*, est, au sentiment des Gentils, un véritable âge de fer, tant à cause des malheurs et des afflictions dont les hommes sont presque accablés, que par rapport à la brièveté de leur vie. Cet âge de fer a commencé, à ce qu'ils disent, il y a déjà quarante-huit mille quatre cent quarante-huit ans, et il en doit durer bien davantage, parce que, selon eux, le tems qui est passé, si on le compare à celui qui est à venir, n'est que comme un grain de montarde auprès d'une grosse citrouille.

Les Gentils, qui jusqu'ici suivent unanimement cette fabuleuse distinction des tems, sont partagés dans le reste en deux opinions tout-à-fait opposées, puisque les uns croient que, quand l'âge de fer auquel nous vivons sera fini, le monde finira aussi, et que les autres au contraire assurent qu'après cet âge de fer, les âges d'or qui l'ont précédé recommenceront, et qu'ils le suivront ainsi successivement, en sorte que la durée du monde sera éternelle.

Ces Idolâtres ont un certain livre, appelé *Andaxarcaram*, dans lequel il est marqué qu'outre les âges dont on vient de parler, il y en a eu quatorze autres qui ont précédé; et qu'ainsi tous ensemble sont au nombre de dix-huit. Chacun de ces âges a un nom particulier; mais comme ils sont trop barbares, je ne les rapporterai point. Je me contenterai de dire quelle prodigieuse étendue les Indiens donnent à ces âges prétendus et imaginaires. Ils disent donc que le premier âge a duré cent quarante millions d'années; le second, cent trente millions; le troisième, cent vingt; le quatrième, cent dix; le cinquième, cent millions; le sixième, quatre-vingt-dix; le septième, quatre-vingt; le huitième, soixante-dix; le neuvième, soixante millions; le dixième, cinquante; le onzième, quarante; le douzième, trente millions; le treizième, vingt; le quatorzième, dix, le quinzième, neuf millions soixante mille; le seizième, sept millions cinq cent mille; le dix-septième, cinq millions neuf cent mille; et enfin, le dix-huitième, quatre millions quatre cent

mille trois cents années : en sorte que cette supputation chimérique de la durée de monde, monte à 1,076,960,300 années.

A cette fable, ils en ajoutent une autre qui n'est pas moins extravagante, c'est d'assurer que les astres sont, non-seulement des êtres animés et raisonnables, mais encore qu'ils sont des Dieux, et qu'ils ont des femmes et des enfans. Nous allons voir ce que ces Idolâtres pensent de la création de l'homme.

CHAPITRE XVII.

Ce que les Indiens croient de l'homme.

On a dit au chapitre troisième que tous les Gentils de l'Inde croient comme une chose certaine et incontestable, que généralement tous les hommes tirent leur origine du Dieu Bruma; que les uns sont sortis de son visage, comme les Bramènes, dont la tribu est subdivisée en une infinité de degrés et de sectes, qui ont presque toutes des opinions différentes. D'autres sont sortis des épaules de ce même Dieu, comme les Rajahs, qui sont, ainsi que les Bramènes, subdivisés en un prodigieux nombre d'espèces. Les Comates ont pris naissance des cuisses de Bruma, et sont pareillement partagés en plusieurs sectes. Enfin des pieds de ce Dieu ont été tirés les Xutres, dont la tribu, en même tems la plus abjecte et la plus nombreuse, est encore divisée en plus de branches que toutes les autres.

Outre ces quatre principales tribus ou castes, qui tirent leur origine du Dieu Bruma, il est aussi le principe d'une cinquième qui est fort étendue, mais qui a si peu de liaison avec les quatre que je viens de nommer, que ceux qui la composent semblent être des hommes d'une espèce particulière, et entièrement différente des autres. Les personnes de cette cinquième tribu sont tous appelés d'un nom général, *Niger*, ou *Xandalam*. On les distingue cependant en quatre branches; ceux de la première sont nommés *Archivarata*; ceux de la seconde sont appelés *Pallas*; on appelle ceux de la troisième *Paryas*; et enfin ceux de la quatrième sont appelés *Alparqueiros*.

Tous ceux de cette tribu de Xandalam sont regardés avec mépris, et réputés infâmes par ceux de toutes les tribus supérieures. C'est une bassesse, et même un crime énorme et irrémissible, non-seulement d'avoir mangé avec eux, mais même de les regarder boire ou manger. Ceux des quatre premières tribus croient que, pour quelque occasion que ce puisse être, et dans quelque pressant danger qu'il puissent se trouver, il ne leur est jamais permis de donner entrée dans leurs maisons à aucun de ces infortunés Nigers, ni de rien recevoir de leurs mains; non pas même de l'eau, encore qu'ils fussent réduits à mourir de soif. Cette loi si sévère est observée avec tant d'exactitude, que ceux qui sont convaincus de l'avoir violée, non-seulement sont punis de mort, mais de plus toute leur race est pour jamais privée des privilèges de leur tribu, et ils sont réduits à la condition des Nigers, de la caste desquels ils sont censés être dans la suite, sans aucun espoir d'être jamais rétablis dans leur premier état.

Le mépris que l'on a pour ces pauvres Xandalams, est cause qu'ils

vivent séparés de tout le monde. Ils n'osent approcher des villes, ni des lieux habités par ceux des quatre premières tribus, et ils demeurent dans les bois et dans les campagnes, où ils cultivent la terre, et ne vivent presque que de la pêche et de la chasse.

Ceux d'entre les Gentils qui font profession de s'adonner à l'étude, et qui sont appelés *Xastres*, aussi bien que ceux qui ont embrassé la vie pénitente et religieuse, qui sont nommés *Saniases*, se croiraient coupables d'un péché atroce, s'ils avaient parlé à quelqu'un de cette malheureuse caste. S'il arrive par hasard qu'un Niger ait touché un pot ou quelqu'autre vase de cuivre ou de terre, dont ceux des autres tribus se servent pour faire leur cuisine, ou pour conserver de l'eau, le maître de ces vases ne peut plus s'en servir; et qu'ils soient vides ou pleins de quoi que ce puisse être, il est indispensablement obligé, ou de les casser, ou de les donner à celui qui les a pollués par son attouchement. Mais ce qu'il y a de plus étrange et de plus surprenant, c'est qu'on ne permet pas aux personnes de cette tribu d'entrer dans les temples, ni même d'en approcher pour y faire leurs prières, et y offrir leurs présens aux Dieux. On ne souffre pas non plus que, pour boire ou pour se laver, ils tirent de l'eau des puits dont se servent ceux des autres castes. Tous les autres Gentils ont tant d'horreur pour ces misérables, que, dans les maladies les plus dangereuses et les plus désespérées, lors même qu'ils n'auraient aucun secours à attendre d'ailleurs, ils aimeraient mieux se laisser mourir, que d'être soulagés par un Niger. Enfin, l'aversion et le mépris que l'on a dans toute l'Inde pour cette dernière tribu sont si extrêmes, qu'il n'y a point de termes assez forts pour en donner une juste idée.

Il y a des docteurs Gentils qui prétendent que, des cinq tribus dont on vient de parler, il n'y a que les personnes de la première, qui est celle des Bramènes, qui aient véritablement une ame. D'autres, ainsi que je l'ai dit ci-dessus, sont d'un sentiment si opposé, qu'ils veulent qu'une seule ame anime généralement tous les hommes. Cependant, malgré cette prodigieuse diversité de sentimens, tous s'accordent sur l'article de la métempsycose, ou de la transmigration des ames. Cette doctrine, si célèbre chez les Gentils de tous les siècles, et de presque toutes les nations, passe chez les Indiens pour si claire et si évidente, qu'ils ne peuvent seulement comprendre qu'il puisse se trouver des personnes assez dépourvues de bon sens pour en douter. Voici les principales raisons dont les plus savans d'entr'eux se servent pour convaincre ceux qui la voudraient contester. On ne peut, disent-ils, nier que les maux dont les hommes sont affligés dans ce monde, ne soient ordonnés par les Dieux en punition des péchés; et que les biens dont quelques-uns sont comblés, ne soient aussi envoyés par les mêmes Dieux pour récompenser la vertu. Si cela est, comme ils croient qu'on n'en saurait douter, d'où vient que tant de personnes que nous savons n'avoir commis aucun crime, qui vivent d'une manière irréprochable et édifiante, et que même tant d'enfans qui sont encore incapables de pécher, sont néanmoins sujets à tant de misères et de maladies? D'où vient au contraire que tant d'autres, que l'on sait être des méchans et des scélérats, jouissent néanmoins d'une santé et d'une prospérité constante? Il faut bien que le bonheur de ceux-ci soit la récompense des vertus qu'ils ont pratiquées dans les générations précédentes, et que les afflictions dont les autres sont comme accablés, soient la peine des crimes dont ils se sont rendus coupables pendant qu'ils animaient d'autres corps; puisqu'au-

trement on ne pourrait qu'accuser la Providence d'injustice, en traitant si mal les honnêtes gens, et en faisant tant de bien aux méchans. De ce raisonnement, comme d'un argument auquel il ne serait pas possible de répondre, ils concluent la vérité de la métempsycose. On fera voir plus bas quels sont les motifs qui ont porté ces Idolâtres à embrasser cette doctrine avec tant d'opiniâtreté.

CHAPITRE XVIII.

Qui fait voir que la plupart des points de la doctrine des Gentils ont du rapport à ce qu'enseigne le Christianisme.

Ceux qui considéreront avec attention les principaux points de la doctrine des Gentils Indiens, n'auront pas de peine à croire que ces Idolâtres ont eu autrefois connaissance des (*a*) mystères qui nous sont enseignés dans le Christianisme, et que les vérités, qui sans doute leur ont été annoncées, ont peu à peu été altérées, faute de ministres évangéliques qui continuassent à les expliquer au peuple. Il y a beaucoup d'apparence que ces nations, naturellement portées à la superstition et adonnées au culte des idoles, ont insensiblement abandonné la doctrine qu'ils avaient reçue, pour suivre les fausses idées que leur imagination dépravée leur a suggérées; en sorte que toute leur religion ne consiste plus aujourd'hui qu'en des fables et des contes si extravagans, qu'il est surprenant que des hommes doués de raison y puissent donner croyance.

Il est, par exemple, aisé de remarquer une idée, quoique très-grossière et très-imparfaite, du mystère incompréhensible de la très-sainte Trinité, dans l'histoire fabuleuse de leurs Dieux, lorsqu'ils disent que de Vixnu, qu'ils appellent *Adevixnu*, c'est-à-dire, Vixnu premier principe, procède Bruma, qui signifie, science, et qu'ils disent être fils du premier principe, sans que toutefois il ait de mère; et qu'ensuite, dans un de leurs livres, appelé *Chitanandi*, ils donnent Rutrem pour adjoint à ces deux premières divinités; et qu'enfin, de même que dans la religion Chrétienne nous croyons que Dieu a créé toutes choses par son verbe, ils enseignent aussi que toutes les choses visibles et invisibles ont été faites par Bruma, qu'ils nomment la science de Dieu, ou le Dieu qui sait tout.

En la place de la résurrection des morts, ils ont substitué la métempsycose, par le moyen de laquelle les bons sont récompensés, et les méchans punis. L'on voit bien aussi qu'ils ont eu quelque connaissance du péché originel, en ce qu'ils enseignent que les maladies, les travaux, les adversités, et la mort même sont les peines dues aux péchés commis dans les précédentes générations; et qu'ainsi, ils sentent et conviennent en quelque façon de ce que nous enseigne l'apôtre S. Paul, que le péché est la source funeste de tous les maux et de la mort. Si, dans la religion Chrétienne, nous croyons que, par la vertu des sacremens, et principa-

(*a*) Tout cela est assez mal prouvé dans ce Chapitre, ou, pour mieux dire, ne l'est nullement.

lement par le baptême et la pénitence, on obtient la rémission des péchés; les Gentils, à l'instigation du démon, qui est le singe de la Divinité, enseignent que leurs fautes sont effacées en se lavant dans les rivières de Caxi, de Ramejuran, de Cavery, du Gange, de Cambuconam, ou dans d'autres sources qui passent parmi eux pour avoir la vertu singulière de purifier les consciences. Mais ce n'est pas seulement en se plongeant dans ces eaux qu'ils estiment si salutaires, qu'ils prétendent pouvoir se nettoyer de leurs souillures. Les sacrifices qu'ils offrent à leurs Dieux produisent, selon eux, les mêmes effets. Ils croient même que c'est assez de les invoquer, pour être d'abord rétabli en grace; et, non contens de cela, ils ont poussé la superstition jusqu'à assurer que ceux qui invoquent une fois avec dévotion le nom de Ram, qui est le même que Vixnu incarné, obtiennent incontinent la rémission de tous leurs péchés; que s'ils réitèrent cette invocation une seconde fois, ils acquièrent un si grand mérite, qu'ils mettent les Dieux dans une espèce d'impuissance de les pouvoir récompenser dignement. Ils attribuent le même mérite à ceux qui profèrent les noms de Xiven, de Chrixnen, de Velayadan, et plusieurs autres, que ces Idolâtres prononcent sans discontinuation, afin d'expier leurs désordres par une voie si facile.

Outre ces différens moyens d'obtenir le pardon de leurs offenses, les Gentils usent encore de divers sacrifices pour appaiser la colère des Dieux, et par le moyen desquels ils reçoivent une manière d'indulgence. Il y a de ces sacrifices qui sont sanglans, et qu'on appelle *Belly;* d'autres non sanglans que l'on nomme *Riggei;* quelques-uns ne consistent qu'en des offrandes de fleurs, et on les appelle *Archinay;* enfin, il y en a encore que l'on nomme *Oman.* Les Gentils attribuent une grande vertu à ces quatre sortes de sacrifices, de même qu'à une manière de chapelets, dont ils se servent pour faire leurs prières.

Les chapelets, dont les grains sont faits d'un certain fruit appelé *Rutraxam*, et dont usent presque tous les sectateurs de Xiven, passent pour être d'une efficacité extraordinaire. Il y a de ces grains qui, dans toute leur rondeur, n'ont point de raie, d'autres n'en ont qu'une; ils s'en trouve qui en ont trois, quatre, et quelques-uns beaucoup plus. Les Indiens appellent les espaces polis qui sont entre ces raies, des faces ou des visages; et ils font d'autant plus de cas de ces sortes de fruits, qu'ils ont plus de raies, et par conséquent plus de faces, parce que le plus grand nombre est, à leur avis, un signe infaillible de la plus grande vertu du grain, et en même tems du mérite de celui qui s'en sert pour prier.

Les Rutraxams, ou grains des chapelets, qui n'ont point de raie, et qui étant polis dans toute leur rondeur n'ont qu'une seule face, ont tant d'excellence, et procurent un si grand mérite à celui qui les porte, que, quand même il aurait tué un Bramène ou une vache, qui sont chez les Gentils les plus grands crimes que l'on puisse commettre, non-seulement il en obtiendrait le pardon, mais encore il deviendrait aussi saint et aussi parfait que Xiven. Les grains qui ont deux faces produisent le même effet; ceux qui en ont trois portent en eux la ressemblance du feu, et ils ont la vertu de purifier et de rendre innocent celui qui aurait tué sa femme. Les grains qui en ont quatre rendent pur celui qui aurait tué plusieurs Bramènes, quoiqu'ils soient la substance même du Dieu Bruma, parce que Xiven, qui est le même que Rutrem, se servit lui-même de ce fruit pour expier le péché qu'il avait commis, en coupant la tête à Bruma, lorsqu'il vivait d'une manière scan-

daudaleuse avec sa propre fille, ainsi qu'il a été rapporté au chapitre VIII. Les grains à cinq faces ont le privilége d'effacer toutes sortes de péchés ; et, de plus font qu'Yhamen, roi de la mort, ne saurait nuire à celui qui les porte, ce qui pourtant n'empêche pas que ceux qui sont les plus chargés de ces fruits merveilleux, ne meurent comme les autres. Les Rutraxams qui ont six faces, ont toutes les vertus de ceux qui en ont deux, trois, ou sept ; et, de plus, ils ont la propriété de rendre innocent celui qui se serait souillé par un inceste avec sa propre fille. Outre cet admirable privilège, ils ont encore le pouvoir d'empêcher que ceux qui les portent ne soient mordus par aucune sorte de couleuvre. Les grains qui ont huit faces lavent celui qui les porte du péché qu'il aurait commis, en corrompant la femme de son maître spirituel, quand même il aurait vécu long-tems avec elle en adultère. Ceux qui en ont neuf rendent innocent celui qui aurait tué ou assassiné jusqu'à un million de Bramènes ; et celui qui, pendant toute sa vie, les porte attachés à son bras droit, peut être assuré qu'il est prédestiné, et qu'indépendamment de toutes sortes de bonnes œuvres, dont il est pleinement dispensé, il jouira après sa mort de la même gloire dont jouit le Dieu Xiven.

Celui qui est assez heureux pour porter un chapelet dont les grains aient dix faces, est assuré d'avoir une abolition générale de tous ses péchés, quelque grands et énormes qu'ils puissent être, et que jamais ni homme, ni bête venimeuse, ni les démons même, ne lui pourront nuire. Les grains qui ont onze faces procurent en ce monde et en l'autre le même bonheur et la même gloire que possède Xiven. Ceux qui portent des chapelets faits de grains à douze faces deviennent lumineux et resplendissans comme le soleil, et participent à toutes les prières et à tous les sacrifices qui s'offrent aux Dieux par toute la terre. Enfin, comme on n'a point encore vu de ces fruits miraculeux qui aient plus de treize faces, ceux qui ont l'avantage d'en trouver de cette espèce, qui sont également rares et chers, et qui les portent attachés à leur bras ou à leur col, sont doués d'une agilité si surprenante, que, dans un instant, ils peuvent se transporter d'un lieu à un autre quelque éloigné qu'il soit. Ils ont outre cela le beau privilége de pouvoir impunément commettre toute sorte d'incestes et d'impudicités ; et pour comble d'extravagance, les infâmes docteurs de la gentilité prétendent et enseignent que l'on a d'autant plus de mérite que l'on porte sur soi un plus grand nombre de ces grains, en sorte que ceux qui en peuvent recouvrer jusqu'à mille, parviennent à ce comble d'honneur et de félicité, qu'il n'y a plus rien qui soit péché pour eux, et qu'ils peuvent sans crainte de se souiller, et sans aucuns remords, s'abandonner à toute sorte de crimes et d'ordures. De sorte que ce que les Bramènes proposent comme un moyen pour chasser et expier les péchés, ne sert effectivement qu'à les faire commettre avec plus de hardiesse et d'effronterie, par l'espérance de l'impunité.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX.

Continuation du précédent.

L'on ne saurait non plus douter que les Gentils n'aient eu quelque connaissance de la chûte de Lucifer, et des autres anges apostats qui eurent le malheur de suivre son parti, lorsqu'on lit dans leurs livres qu'anciennement il y eut une grande division entre les Dieux, que quelques-uns encoururent l'indignation de leur souverain, pour avoir osé se révolter contre lui; qu'en punition de leur attentat, ils furent privés du bonheur dont ils jouissaient, et tombèrent dans un état de misère; qu'ils ne s'occupent plus, depuis ce tems-là qu'à nuire et à faire tout le mal qu'ils peuvent aux hommes; et qu'on les appelle à présent, *Rakader*, ce qui, en notre langue, signifie Démon ou Diable.

Pour ce qui est du déluge universel, il paraît évidemment que l'histoire ne leur en a pas été tout-à-fait inconnue, puisque ces mêmes livres rapportent qu'il y eut autrefois un vieillard appelé *Tirruvalluven*, et que, pendant qu'il dînait un jour avec sa fille, dans une grande corbeille d'osier doublée de cuir de buffle, il survint une pluie très abondante, qui continua si long-tems, que toute la terre en fut submergée; alors, disent-ils, tous les hommes périrent, à l'exception de ce bon vieillard et de sa fille, que les Dieux, par une protection spéciale, préservèrent de cette inondation universelle; les eaux étant écoulées et la terre desséchée, cet homme sortit de son panier; nonobstant son grand âge, il eut plusieurs enfans de sa fille, et c'est ainsi que le genre humain fut rétabli, et la terre repeuplée.

On trouve encore dans ces mêmes livres une peinture et une idée grossières des combats de David et de Samson, lorsqu'on voit dans l'histoire des Dieux les guerres que Ram a soutenues contre les géans. Ce que l'on en raconte est si plaisant et si extraordinaire, qu'on a cru à propos d'en insérer ici quelque chose.

Les docteurs Gentils, qui sont partagés en une infinité de sectes et d'opinions, ainsi qu'il a déjà été dit, s'accordent cependant tous sur la croyance des aventures fabuleuses de leurs Dieux; et ils ont pour ces sortes d'histoires le même respect et la même déférence que, sans comparaison, nous avons pour l'Evangile. La plupart de ces malheureux prêtres passent une bonne partie de leur vie à s'en instruire, et à les enseigner ensuite aux autres. Ils les récitent dans les pagodes, dans les maisons, dans les places publiques, et souvent en pleine campagne, et ils sont toujours suivis d'une grande foule d'auditeurs. Ce qui les rend si appliqués à annoncer ces sortes de fables, c'est que, par ce moyen, ils s'attirent l'estime des peuples, et surtout des femmes, et se procurent des aumônes abondantes, avec lesquelles ils entretiennent leurs familles; et ce qui, d'un autre côté, rend la populace si attentive à les écouter, c'est que les Bramènes leur donnent à entendre que ceux qui sont parfaitement instruits de ces mystères, et qui assistent avec respect et avec attention au récit qu'on leur en fait, se rendent dignes de toute sorte de bénédictions; qu'ils sont chéris des Dieux, préservés de tout danger, et deviennent même invulné-

rables ; qu'ils reçoivent la rémission de tous leurs péchés ; qu'ils verront la face de Bruma ; qu'ils auront un jour l'avantage de lui être entièrement semblables ; qu'ils posséderont, comme Ram, une parfaite connaissance de toutes choses ; et enfin, qu'ils auront une adresse particulière pour faire des armes, en quoi l'on assure que ce Dieu excelle. L'on raconte de Ram, que, n'étant encore âgé que de douze ans, il tua lui seul un géant d'une grandeur prodigieuse ; qu'étant parvenu à l'âge d'être marié, il épousa Sidi ; qu'il se servait d'un arc si extraordinairement grand, que soixante mille hommes le pouvaient à peine lever de terre ; que, peu de tems après son mariage, il entreprit de voyager par le monde, et qu'ensuite il se confina volontairement dans un désert ; là, il s'occupait à visiter les pénitens et les religieux, auxquels il accorda plusieurs beaux priviléges, et en envoya même quelques-uns jouir de la gloire et de la félicité dans le ciel. Ce fut pendant que Ram s'employait ainsi aux exercices de la vie solitaire, que le fameux Ravanem se déguisa en pénitent, et lui enleva sa femme Sidi, qu'il emmena dans l'île de Ceylan. Cet impie géant ne se fut pas plutôt retiré avec sa proie, qu'il se mit à persécuter tous les gens de bien. Il osa même attaquer les Dieux, à qui il déclara la guerre, et leur donna pendant longtems bien de l'occupation. Il était fort adroit en tous les exercices militaires ; et comme il avait été élevé sous la protection de Bruma, il en avait reçu des faveurs. Ce Dieu lui avait entr'autres choses fait présent de très-belles armes, également propres à attaquer et à se bien défendre, par le moyen desquelles il remporta la victoire dans une infinité d'occasions. Bruma lui avait aussi accordé une protection si extraordinaire, qu'il excellait dans toutes les sciences, et il était doué d'une force si prodigieuse, qu'il avait vaincu les huit éléphans sur le dos desquels le monde est soutenu.

Ce fut après une aventure si inespérée, qu'il entreprit d'attaquer Devandiren roi des Dieux, et le contraignit de venir avec tous les autres Dieux deux fois chaque jour lui rendre hommage dans son palais. Ne se contentant pas de tout cela, il résolut de chasser aussi Xiven du séjour glorieux où il fait sa résidence ordinaire. Mais il ne fut pas aussi heureux dans cette rencontre qu'il avait été jusqu'alors ; car ce Dieu l'ayant poussé avec sa main, le fit tomber, et le géant se trouva si pressé entre la terre et les doigts de Xiven, qu'il fut sur le point d'étouffer, et de perdre la vie. Pour sortir de ce danger, il s'avisa de tirer doucement un de ces bras ; et ayant changé en guitare une des deux têtes qu'il avait, il toucha ce nouvel instrument avec tant de délicatesse, que le Dieu, charmé par un son si harmonieux, non-seulement le laissa aller sans lui faire aucun mal, mais lui accorda de nouveaux priviléges. Les principales faveurs qu'il reçut alors de Xiven, furent de pouvoir vivre trente millions d'années, et d'avoir une armée composée de cent millions de géans, dont quelques-uns auraient cinquante têtes, et d'autres seraient doués d'une telle force, qu'en frappant la mer avec le pied, ils en feraient écarter les eaux, en sorte que l'on en pourrait voir le fond.

Ce Ravanem était si épouvantablement grand, qu'il avait vingt épaules et autant de bras, et que de chacune de ses épaules, à celle qui lui était opposée, il y avait un espace de trente lieues. Il avait aussi dans son estomac un vase plein d'une certaine liqueur céleste, qu'il avait grand intérêt de bien conserver, parce que, quoiqu'on l'eût gratifié de trente millions d'années de vie, ce n'était néanmoinsqu'à condition que la liqueur précieuse, qui était contenue dans ce vase, ne serait pas répandue ; et

qu'au cas que le vase vînt à être cassé avant ce tems, il devait mourir au même moment. Ce géant terrible avait non-seulement dix têtes, mais, le plus admirable de tout, c'est que, si l'on lui en coupait une, il en renaissait aussitôt une autre. Cependant toutes ces excellentes prérogatives ne purent empêcher qu'il ne succombât enfin sous les efforts de Ram, ce qui arriva de cette manière.

Après que Ravanem, déguisé en pénitent, eut enlevé Sidi, Ram, ne sachant ce qu'elle était devenue, fut fort affligé d'avoir ainsi perdu sa femme. Il employa toute sorte de moyens pour en apprendre des nouvelles; mais ses peines et ses soins furent pendant très-long-tems inutiles. Enfin il s'adressa à Innuman, qui est un Dieu singe, souverain de tous les singes, fils du vent, et qui est doué de perfections si rares qu'il acquiert, quand il lui plaît, une telle grandeur que de sa tête il touche les étoiles, d'une de ses mains le pole arctique, et de l'autre l'antarctique. Ram le pria avec tant d'instances de vouloir l'aider à chercher sa femme, qu'Innuman, ravi de trouver une occasion de lui faire plaisir, partit tout aussitôt. Ce Dieu singe parcourut toute la terre ferme; et n'y ayant point trouvé ce qu'il cherchait, il passa en l'île de Ceylan, où il rencontra Sidi, qu'il prit par la main, l'enleva en terre ferme, et l'y laissa sous bonne et sûre garde. Il repassa ensuite dans l'île, et, s'étant revêtu de la figure d'un ours, il la parcourut, y fit mille ravages, et n'épargna pas le palais du géant qui y régnait. Après cette expédition, il reprit sa forme naturelle de singe, défit avec sa queue trois puissantes armées de géans, se présenta devant Ravanem, et sans avoir aucun égard pour sa qualité de roi, lui donna un soufflet, et tua son fils en sa présence. Plusieurs des plus forts géans accoururent au secours de leur prince, et arrêtèrent ce terrible singe, qui alors voulut bien se laisser prendre. On assembla d'abord le conseil, pour délibérer de quel supplice on devait le punir; et il fut résolu tout d'une voix qu'il fallait choisir quelque genre de mort qui ne fût pas ordinaire. En exécution de ce jugement, on attacha à la queue du singe un fort grand nombre de balots de coton, qui se trouvèrent dans les magasins de la douane. On jeta tant d'huile sur ces balots, qu'ils en furent tout imbibés, et on y mit ensuite le feu, afin de brûler aussi Innuman par ce moyen. Mais le rusé singe se moqua des desseins de ses ennemis; car étant sorti en cet état du palais, il parcourut toute la ville et toute l'île, embrâsa tous les lieux par où il passa, et causa un incendie si général et si terrible, que le géant Ravanem ne trouva point d'autre expédient pour s'en garantir, que de monter avec sa femme dans le chariot de Devandiren, et de chercher un asyle dans les nuages.

Cependant Innuman se retira, et sortit de Ceylan. Il alla rejoindre Sidi, et la mena à son mari, à qui il la rendit. Ram remercia le Dieu singe du service qu'il venait de lui rendre; mais comme il avait envie de tirer vengeance de l'affront qu'on lui avait fait en enlevant sa femme, il le conjura de vouloir continuer à le secourir. Ils partirent donc ensemble, levèrent en peu de tems une armée de plus de cinq cent millions de singes, avec laquelle ils allèrent assiéger la forteresse du roi de Ceylan. Cette forteresse était environnée de sept murailles, dont la première était de fer; la seconde, de cuivre; la troisième, de bronze; la quatrième, de laiton; la cinquième, d'une matière composée de divers métaux mêlés; la sixième, était d'argent; et la septième, d'or.

Ravanem connaissant combien il lui importait que cette place ne fût point

prise, envoya aussitôt des ambassadeurs à son frère Cambucarnen, pour lui demander du secours, le priant de le lui amener lui-même. Ce frère était un géant d'une grandeur démesurée, qui commandait à plus de quatre cent millions de géans, dont, jusqu'alors, la force avait été invincible. Il ne manqua pas de se rendre en diligence dans l'île de Ceylan, auprès de son frère. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il se donna plusieurs batailles entre les géans et les singes, où grand nombre de part et d'autre restèrent sur la place. Ce fut dans un de ces combats que Cambucarnen fut tué de la propre main de Ram, ce qui abattit le courage des géans, et releva si fort celui des singes, qu'ils pressèrent le siège beaucoup plus qu'ils n'avaient encore fait. Ravanem, qui vit que ses affaires allaient mal, voulant se servir du privilége qui, selon lui, le rendait presque immortel, offrit de terminer le différend par un combat singulier entre lui et Ram. Ce dernier accepta le défi; ils se battirent, se donnèrent réciproquement des coups terribles, de l'un desquels Ram fut blessé; il était même près de succomber; mais le sang qui coulait de sa plaie ranimant son courage, lui donna de nouvelles forces. Il choisit une flèche, et la tira avec tant d'adresse, qu'il perça l'estomac de Ravanem, cassa le vase qui contenait la liqueur fatale à la conservation de laquelle sa vie était attachée, et de ce seul coup le coucha mort à ses pieds.

Après une victoire si signalée et si importante, Ram donna le pillage de la forteresse aux singes qui l'avaient si utilement secouru. On trouva dans cette place des richesses immenses, sans comprendre la muraille d'or et celle d'argent, qui furent rompues en pièces et emportées; en sorte qu'il n'y eut personne dans cette nombreuse armée qui ne s'en retournât en son pays chargé d'un très-riche et très-précieux butin. Il restait encore un frère à Ravanem, lequel se nommait *Vibuxanen*. C'était un géant très-puissant, et fort honnête homme. Il n'avait point eu de part à la querelle de son frère ni à la guerre qui en avait été la suite: c'est pourquoi Ram, satisfait d'avoir sa femme, et de s'être vengé de ses ennemis, laissa à Vibuxanen les États dont il avait dépouillé Ravanem. Il contracta même avec lui une alliance, et s'en alla ensuite avec sa chère Sidi dans une retraite paisible, où il a depuis toujours vécu avec elle.

LETTRE

DU

PÈRE BOUCHET,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

MISSIONNAIRE DE MADURÉ,

ET SUPERIEUR DE LA NOUVELLE MISSION DE CARNATE,

A Monseigneur HUET, ancien Evêque d'Avranches.

MONSEIGNEUR,

Les travaux d'un homme apostolique dans les Indes Orientales sont si grands et si continuels, qu'il semble que le soin de prêcher le nom de J. C. aux Idolâtres, et de cultiver les nouveaux fidèles, soit plus que suffisant pour occuper un missionnaire tout entier. En effet, dans certains tems de l'année, bien loin d'avoir le loisir de s'appliquer à l'étude, à peine a-t-on celui de vivre; et souvent le missionnaire est forcé de prendre sur le repos de la nuit, le tems qu'il doit donner à la prière, et aux autres exercices de sa profession.

Cependant, Monseigneur, dans quelques autres saisons, et même dans certaines heures d'une bonne partie des jours, nous nous trouvons assez en liberté pour pouvoir nous délasser de nos travaux par quelque sorte d'étude. Notre soin alors est de rendre nos délassemens mêmes utiles à notre sainte religion. Nous nous instruisons, dans cette vue, des sciences qui ont cours parmi les Idolâtres à la conversion desquels nous travaillons; et nous nous efforçons de trouver, jusques dans leurs erreurs, de quoi les convaincre de la vérité que nous venons leur annoncer.

C'est dans ce tems, où les occupations attachées à mon ministère m'ont laissé quelque loisir, que j'ai approfondi, autant qu'il m'a été possible, le système de religion reçu parmi les Indiens. Ce que je me propose dans cette lettre, Monseigneur, est seulement de vous mettre devant les yeux, et de rapprocher les unes des autres quelques conjectures, qui sont, ce me semble, capables de vous intéresser. Elles vont toutes à prouver que les

Indiens ont tiré leur religion des livres de Moïse et des prophètes (*a*) : que toutes les fables dont leurs livres sont remplis, n'y obscurcissent pas tellement la vérité, qu'elle soit méconnaissable ; et qu'enfin, outre la religion du peuple Hébreu, que leur a apprise, du moins en partie, leur commerce avec les Juifs et les Égyptiens, on découvre encore parmi eux des traces bien marquées de la religion chrétienne, qui leur a été annoncée par l'apôtre S. Thomas, par Pentœus, et plusieurs autres grands hommes, dès les premiers siècles de l'Église.

Je n'ai point douté, Monseigneur, que vous n'approuvassiez la liberté que je prends de vous adresser cette lettre. J'ai cru que des réflexions qui peuvent servir à confirmer et à défendre notre sainte religion, devaient naturellement vous être présentées. Vous y prendrez plus de part que personne, après avoir demontré, comme vous l'avez fait, la vérité de notre foi par la plus vaste érudition, et par la plus exacte connaissance de l'antiquité sacrée et prophane.

Je me souviens, Monseigneur, d'avoir lu dans votre savant livre de la Démonstration Évangélique, que la doctrine de Moïse avait pénétré jusqu'aux Indes. Et votre attention à remarquer dans les auteurs tout ce qui s'y rencontre de favorable à la religion, vous a fait prévenir une partie des choses que j'aurais à vous dire. J'y ajouterai donc seulement ce que j'ai découvert de nouveau sur les lieux, par la lecture des plus anciens livres des Indiens, et par le commerce que j'ai eu avec les savans du pays.

Il est certain, Monseigneur que le commun des Indiens ne donne nullement dans les absurdités de l'athéisme. Ils ont des idées assez justes de la Divinité, quoiqu'altérées et corrompues par le culte des idoles. Ils reconnaissent un Dieu infiniment parfait, qui existe de toute éternité, qui renferme en soi les plus excellens attributs. Jusques-là rien de plus beau, et de plus conforme au sentiment du peuple de Dieu sur la Divinité. Voici maintenant ce que l'idolâtrie y a malheureusement ajouté.

La plupart des Indiens assurent que ce grand nombre de divinités qu'ils adorent aujourd'hui, ne sont que des Dieux subalternes et soumis au souverain Être, qui est également le seigneur des Dieux et des hommes. Ce grand Dieu, disent-ils, est infiniment élevé au-dessus de tous les Êtres ; et cette distance infinie empêchait qu'il eût aucun commerce avec de faibles créatures. Quelle proportion en effet, continuent-ils, entre un Être infiniment parfait, et des êtres créés, remplis, comme nous, d'imperfections et de faiblesses? C'est pour cela même, selon eux, que *Parabaravastou*, c'est-à-dire, *le Dieu Suprême*, a créé trois Dieux inférieurs, savoir *Bruma*, *Vichnou* et *Routren* (*b*). Il a donné au premier la puissance de créer, au second le pouvoir de conserver, et au troisième le droit de détruire.

Mais ces trois Dieux qu'adorent les Indiens sont, au sentiment de leurs savans, les enfans d'une femme, qu'ils appellent *Parachatti*, c'est-à-dire, *la Puissance Suprême*. Si l'on reduisait cette fable à ce qu'elle était dans son origine, on y découvrirait aisément la vérité, toute obscurcie qu'elle est par les idées ridicules que l'esprit de mensonge y a ajoutées.

(*a*) Ici, comme dans les dissertations précédentes, on subsituera facilement l'opinion inverse à celle du P. Bouchet.

(*b*) Il est bon d'observer que *Vichnou*, *Routren* et *Bruma*, ainsi que l'écrit le P. Bouchet, sont les mêmes noms que *Wistnou*, *Rutrem* et *Brama*, cités dans les Dissertations précédentes. On trouvera de semblables différences dans l'orthographe de plusieurs autres noms ; mais il est facile de rétablir l'identité de ces noms. Elles tiennent à la valeur différente qu'ont les mêmes lettres dans plusieurs langues.

Digitized by Google

Les premiers Indiens ne voulaient dire autre chose, sinon que tout ce qui se fait dans le monde, soit par la création qu'ils attribuent à Bruma, soit par la conservation qui est le partage de Vichnou, soit enfin par les différens changemens qui sont l'ouvrage de Routren, vient uniquement de la puissance absolue du Parabavarastnon, ou du Dieu Suprême. Ces esprits charoels ont fait ensuite une femme de leur Paraehatti, et lui ont donné trois enfans, qui ne sont que les principaux effets de la toute puissance. En effet, Chatti, en langue indienne, signifie *puissance*, et Para, *suprême* ou *absolue*.

Ces idées qu'ont les Indiens d'un être infiniment supérieur aux autres divinités, marque au moins que leurs anciens n'adoraient effectivement qu'un Dieu, et que le Polythéisme ne s'est introduit parmi eux que de la manière dont il s'est répandu dans tous les pays idolâtres.

Je m'imagine que vous ne serez pas fâché de savoir comment nos Indiens trouvent expliquée dans leurs auteurs la ressemblance de l'homme avec le souverain Être. Voici ce qu'un savant Brame m'a assuré avoir tiré sur ce sujet d'un de leurs plus anciens livres. Imaginez-vous, dit cet auteur, un million de grands vases tous remplis d'eau, sur lesquels le soleil répande les rayons de sa lumière. Ce bel astre, quoiqu'unique, se multiplie en quelque sorte, et se peint tout entier en un moment dans chacun de ses vases, on en voit partout une image très-ressemblante. Nos corps sont ces vases remplis d'eau; le soleil est la figure du souverain être; et l'image du soleil peint dans chacun de ses vases, nous représente assez naturellement notre ame créée à la ressemblance de Dieu.

Je passe, Monseigneur, à quelques traits plus marqués, et plus propres à satisfaire un discernement aussi exquis que le vôtre. Trouvez bon que je vous raconte ici simplement les choses telles que je les ai apprises. Il me serait fort inutile, en écrivant à un aussi savant prélat que vous, d'y mêler mes réflexions particulières.

Les Indiens, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, croient que Bruma est celui des trois Dieux subalternes qui a reçu du Dieu Suprême la puissance de créer. Ce fut donc Bruma, qui créa le premier homme. Mais, ce qui fait à mon sujet, c'est que Bruma forma l'homme du limon de la terre encore toute récente. Il eut à la vérité quelque peine à finir son ouvrage; il y revint à plusieurs fois, et ce ne fut qu'à la troisième tentative que ses mesures se trouvèrent justes. La fable a ajouté cette dernière circonstance à la vérité; et il n'est pas surprenant qu'un Dieu du second ordre ait eu besoin d'apprentissage pour créer l'homme dans la parfaite proportion de toutes les parties où nous le voyons.

Ce n'est pas tout, Monseigneur; l'homme une fois créé par Bruma, avec la peine dont je vous ai parlé, le nouveau créateur fut d'autant plus charmé de sa créature qu'elle lui avait plus coûté à perfectionner. Il s'agit maintenant de la placer dans une habitation digne d'elle.

L'Écriture est magnifique dans la description qu'elle nous fait du paradis terrestre. Les Indiens ne le sont guères moins dans les peintures qu'ils nous tracent de leur Chorcam. C'est, selon eux, un jardin de délices, où tous les fruits se trouvent en abondance. On y voit même un arbre dont les fruits communiqueraient l'immortalité, s'il était permis d'en manger. Il serait bien étrange que des gens qui n'auraient jamais entendu parler du paradis terrestre, en eussent fait, sans le savoir, une peinture si ressemblante.

Ce qu'il y a de merveilleux, Monseigneur, c'est que les Dieux inférieurs, qui, dès la création du monde, se multiplièrent presque à l'infini, n'avaient pas, ou du moins n'étaient pas sûrs d'avoir le privilége de l'immortalité, dont ils se seraient cependant fort accommodés. Voici une histoire que les Indiens racontent à cette occasion. Cette histoire, toute fabuleuse qu'elle est, n'a point assurément d'autre origine que la doctrine des Hébreux, et peut-être même celle des Chrétiens.

Les Dieux, disent nos Indiens, tentèrent toutes sortes de voies pour parvenir à l'immortalité. A force de chercher, ils s'avisèrent d'avoir recours à l'arbre de vie qui était dans le Chorcam. Ce moyen leur réussit, et en mangeant de tems en tems des fruits de cet arbre, ils se conservèrent le précieux trésor qu'ils ont tant d'intérêt de ne pas perdre. Un fameux serpent, nommé *Cheien*, s'aperçut que l'arbre de vie avait été découvert par les dieux du second ordre. Comme apparemment on avait confié à ses soins la garde de cet arbre, il conçut une si grande colère de la surprise qu'on lui avait faite, qu'il répandit sur-le-champ une grande quantité de poison. Toute la terre s'en ressentit, et pas un homme ne devait échapper aux atteintes de ce poison mortel. Mais le Dieu Chiven eut pitié de la nature humaine; il parut sous la forme d'un homme, et avala sans façon tout le venin dont le malicieux serpent avait infecté l'Univers.

Vous voyez, Monseigneur, qu'à mesure que nous avançons, les choses s'éclaircissent toujours un peu. Ayez la patience d'écouter une nouvelle fable que je vais vous raconter. Car, certainement je vous tromperais, si je m'engageais à vous dire quelque chose de plus sérieux. Vous n'aurez pas de peine à y démêler l'histoire du déluge, et les principales circonstances que nous en rapporte l'Ecriture.

Le Dieu Routren (c'est le grand destructeur des êtres créés), prit un jour la résolution de noyer tous les hommes, dont il prétendait avoir lieu de n'être pas content. Son dessein ne put être si secret qu'il ne fut pressenti par Viehnou, conservateur des créatures. Vous verrez, Monseigneur, qu'elles lui eurent dans cette rencontre une obligation bien essentielle. Il découvrit donc précisément le jour auquel le déluge devait arriver. Son pouvoir ne s'étendait pas jusqu'à suspendre l'exécution des projets du Dieu Routren. Mais aussi sa qualité de Dieu conservateur des choses créées lui donnait le droit d'en empêcher, s'il y avait moyen, l'effet le plus pernicieux: et voici la manière dont il s'y prit.

Il apparut un jour à Sattiavarti, son grand confident, et l'avertit en secret qu'il y aurait bientôt un déluge universel, que la terre serait inondée, et que Routren ne prétendait rien moins que d'y faire périr tous les hommes et tous les animaux. Il l'assura cependant qu'il n'y avait rien à craindre pour lui; et qu'en dépit de Routren, il trouverait bien moyen de le conserver, et de se ménager à soi-même ce qui lui serait nécessaire pour repeupler le monde. Son dessein était de faire paraître une barque merveilleuse au moment que Routren s'y attendrait le moins, d'y enfermer une bonne provision, au moins de huit cent quarante millions d'ames et de semences d'êtres. Il fallait au reste que Sattiavarti se trouvât au tems du déluge sur une certaine montagne fort haute, qu'il eut soin de lui faire bien reconnaître. Quelque tems après, Sattiavarti, comme on le lui avait prédit, aperçut une multitude infinie de nuages qui s'assemblaient. Il vit avec tranquillité l'orage se former sur la tête des hommes coupables. Il tomba du ciel la plus horrible pluie qu'on vit jamais. Les rivières s'en-

flèrent, et se répandirent avec rapidité sur toute la surface de la terre ; la mer franchit ses bornes, et, se mêlant avec les fleuves débordés, couvrit en peu de tems les montagnes les plus élevées. Arbres, animaux, hommes, villes, royaumes, tout fut submergé, tous les êtres animés périrent et furent détruits.

Cependant Sattiavarti, avec quelques-uns de ses pénitens, s'était retiré sur sa montagne. Il y attendait le secours dont le Dieu l'avait assuré. Il ne laissa pas d'avoir quelques momens de frayeur. L'eau, qui prenait toujours de nouvelles forces, et qui s'approchait insensiblement de sa retraite, lui donnait de tems en tems de terribles alarmes. Mais, dans l'instant qu'il se croyait perdu, il vit paraître la barque qui devait le sauver. Il y entra incontinent avec les dévots de sa suite : les huit cent quarante millions d'amès et de semences d'êtres s'y trouvérent renfermés.

La difficulté était de conduire la barque, et de la soutenir contre l'impétuosité des flots, qui étaient dans une furieuse agitation. Le Dieu Vichnou eut soin d'y pourvoir; car sur-le-champ il se fit poisson, et il se servit de sa queue comme d'un gouvernail, pour diriger le vaisseau. Le Dieu poisson et pilote fit une manœuvre si habile, que Sattiavarti attendit fort en repos dans son asyle que les eaux s'écoulassent de dessus la face de la terre.

La chose est claire, comme vous voyez, Monseigneur, et il ne faut pas être bien pénétrant, pour apercevoir dans ce récit mêlé de fables et des plus bisarres imaginations, ce que les livres sacrés nous apprennent du déluge, de l'arche, et de la conservation de Noé avec sa famille.

Nos Indiens n'en sont pas demeurés là; et, après avoir défiguré Noé sous le nom de *Sattiavarti*, ils pourraient bien avoir mis sur le compte de Brama les avantures les plus singulières de l'histoire d'Abraham. En voici quelques traits, Monseigneur, qui me paraissent fort ressemblans.

La conformité du nom pourrait d'abord appuyer mes conjectures. Il est visible que de Brama à Abraham il n'y a pas beaucoup de chemin à faire; et il serait à souhaiter que nos savans en matière d'étymologies n'en eussent point adopté de moins raisonnables et de plus forcées.

Ce Brama, dont le nom est si semblable à celui d'Abraham, était marié à une femme que tous les Indiens nomment *Sarasvadi*. Vous jugerez, Monseigneur, du poids que le nom de cette femme ajoute à ma première conjecture. Les deux dernières syllabes du mot Sarasvadi sont dans la langue indienne une terminaison honorifique. Ainsi, Vadi, répond assez bien à notre mot français, *Madame*. Cette terminaison se trouve dans plusieurs noms de femmes distinguées. Par-exemple, dans celui de Parvadi, femme de Routren. Il est dès-lors évident que les deux premières syllabes du mot Sarasvadi, qui font proprement le nom tout entier de la femme de Brama, se réduisent à Sara, qui est le nom de Sara, femme d'Abraham.

Il y a cependant quelque chose de plus singulier. Brama chez les Indiens, comme Abraham chez les Juifs, a été chef de plusieurs castes ou tribus différentes. Les deux peuples se rencontrent même fort juste sur le nombre de ces tribus. A Tscherapali, où est maintenant le plus fameux temple de l'Inde, on célèbre tous les ans une fête, dans laquelle un vénérable vieillard mène devant soi douze enfans, qui représentent, disent les Indiens, les douze chefs des principales castes. Il est vrai que quelques docteurs croient que ce vieillard tient dans cette cérémonie la place de Vichnou ; mais ce n'est pas l'opinion commune des savans ni du peuple, qui disent communément que Brama est le chef de toutes les tribus.

Quoi qu'il en soit, monseigneur, je ne crois pas que, pour reconnaître dans la doctrine des Indiens celle des anciens Hébreux, il soit nécessaire que tout se rencontre parfaitement conforme de part et d'autre. Les Indiens partagent souvent à différentes personnes ce que l'Écriture nous raconte d'une seule; ou bien rassemblent dans une seule ce que l'Écriture divise dans plusieurs. Mais cette différence, bien loin de détruire nos conjectures, doit servir, ce me semble, à les appuyer. Et je crois qu'une ressemblance trop affectée ne serait bonne qu'à les rendre suspectes.

Cela supposé, Monseigneur, je continue à vous raconter ce que les Indiens ont tiré de l'histoire d'Abraham, soit qu'ils l'attribuent à Brama, soit qu'ils en fassent honneur à quelqu'autre de leurs Dieux, ou de leurs héros.

Les Indiens honorent la mémoire d'un de leurs pénitens, qui, comme le patriarche Abraham, se mit en devoir de sacrifier son fils à un des Dieux du pays. Ce Dieu lui avait demandé cette victime, mais il se contenta de la bonne volonté du père, et ne souffrit pas qu'il en vînt jusqu'à l'exécution. Il y en a pourtant qui disent que l'enfant fut mis à mort, mais que ce Dieu le ressuscita.

J'ai trouvé une coutume qui m'a surpris, dans une des castes qui sont aux Indes : c'est celle qu'on nomme *la caste des voleurs*. N'allez pas croire, Monseigneur, que parce qu'il y a parmi ces peuples une tribu entière de voleurs, tous ceux qui font cet honorable métier soient rassemblés dans un corps particulier; et qu'ils aient pour voler un privilége à l'exclusion de tout autre. Cela veut dire seulement que tous les Indiens de cette caste volent effectivement avec une extrême licence, mais, par malheur, ils ne sont pas les seuls dont il faille se défier.

Après cet éclaircissement, qui m'a paru nécessaire, je reviens à mon histoire. J'ai donc trouvé que, dans cette caste, on garde la cérémonie de la circoncision : mais elle ne se fait pas dès l'enfance. C'est environ à l'âge de vingt ans. Tous même n'y sont pas sujets, et il n'y a que les principaux de la caste, qui s'y soumettent. Cet usage est fort ancien, et il serait difficile de découvrir d'où leur est venue cette coutume, au milieu d'un peuple entièrement idolâtre.

Vous avez vu, Monseigneur, l'histoire du déluge et de Noé dans Vichnou et dans Sattiavarti : celle d'Abraham dans Brama et dans Vichnou. Vous verrez encore avec plaisir celle de Moïse dans les mêmes Dieux; et je suis persuadé que vous la trouverez encore moins altérée que les précédentes.

Rien ne me paraît plus ressemblant à Moïse que le Vichnou des Indiens métamorphosé en Chrichnen. Car d'abord Chrichnen, en langue indienne, signifie *noir*. C'est pour faire entendre que Chrichnen est venu d'un pays où les habitans sont de cette couleur. Les Indiens ajoutent qu'un des plus proches parens de Chrichnen fut exposé, dès son enfance, dans un petit berceau sur une grande rivière, où il fut dans un danger évident de périr. On l'en tira, et comme c'était un fort bel enfant, on l'apporta à une grande princesse, qui le fit nourrir avec soin, et qui se chargea ensuite de son éducation.

Je ne sais pourquoi les Indiens se sont avisés d'appliquer cet événement à un des parens de Chrichnen, plutôt qu'à Chrichnen même. Que faire à cela, Monseigneur? Il faut bien vous dire les choses telles qu'elles sont, et pour rendre les aventures plus ressemblantes, je n'irai pas vous déguiser la vérité. Ce ne fut donc point Chrichnen, mais un de ses parens, qui fut

élevé au palais d'une grande princesse. En cela, la comparaison avec Moïse se trouve défectueuse. Voici de quoi réparer un peu ce défaut.

Dès que Chrichnen fut né, on l'exposa aussi sur un grand fleuve, afin de le soustraire à la colère du roi, qui attendait le moment de sa naissance pour le faire mourir. Le fleuve s'entr'ouvrit par respect, et ne voulut pas incommoder de ses eaux un dépôt si précieux. On retira l'enfant de cet endroit périlleux, et il fut élevé parmi des bergers. Il se maria dans la suite avec les filles de ces bergers, et garda long-tems les troupeaux de ses beaux-pères. Il se distingua bientôt parmi tous ses compagnons, qui le choisirent pour leur chef. Il fit alors des choses merveilleuses en faveur des troupeaux, et de ceux qui les gardaient. Il fit mourir le roi, qui leur avait déclaré une cruelle guerre. Il fut poursuivi par ses ennemis, et comme il ne se trouva pas en état de leur résister, il se retira vers la mer : elle lui ouvrit un chemin à travers son sein, dans lequel elle enveloppa ceux qui le poursuivaient. Ce fut par ce moyen qu'il échappa aux tourmens qu'on lui préparait.

Qui pourrait douter après cela, Monseigneur, que les Indiens n'aient connu Moïse sous le nom de *Vichnou* métamorphosé en Chrichnen. Mais, à la connaissance de ce fameux conducteur de Dieu, ils ont joint celle de plusieurs coutumes qu'il a décrites dans ses livres, et de plusieurs lois qu'il a publiées, et dont l'observation s'est conservée après lui.

Parmi ces coutumes, que les Indiens ne peuvent avoir tirées que des Juifs, et qui persévèrent encore aujourd'hui dans le pays, je compte, Monseigneur, les bains fréquens, les purifications, une horreur extrême pour les cadavres, par l'attouchement desquels ils se croient souillés ; l'ordre différent et la distinction des castes ; la loi inviolable qui défend les mariages hors de sa tribu ou de sa caste particulière. Je ne finirais point, Monseigneur, si je voulais épuiser ce détail. Je m'attache à quelques remarques qui ne sont pas tout-à-fait si communes dans les livres des savans.

J'ai connu un Brame très-habile parmi les Indiens, qui m'a raconté l'histoire suivante, dont il ne comprenait pas lui-même le sens, tandis qu'il est demeuré dans les ténèbres de l'idolâtrie. Les Indiens font un sacrifice nommé *Ekiam*, (c'est le plus célèbre de tous ceux qui se font aux Indes) on y sacrifie un mouton ; on y récite une prière, dans laquelle on dit à haute voix ces paroles : *Quand sera-ce que le Sauveur naîtra? Quand sera-ce que le Rédempteur paraîtra?*

Ce sacrifice d'un mouton me paraît avoir beaucoup de rapport avec celui de l'agneau paschal. Car il faut remarquer sur cela, Monseigneur, que, comme les Juifs étaient tous obligés de manger leur part de la victime, aussi les Brames, quoiqu'ils ne puissent manger de viande, sont cependant dispensés de leur abstinence au jour du sacrifice de l'Ekiam, et sont obligés par la loi de manger du mouton qu'on immole, et que les Brames partagent entr'eux.

Plusieurs Indiens adorent le feu. Leurs Dieux même ont immolé des victimes à cet élément. Il y a un précepte particulier pour le sacrifice d'Oman, par lequel il est ordonné de conserver toujours le feu, et de ne laisser jamais éteindre. Celui qui assiste à l'Ekiam, doit tous les matins et tous les soirs mettre du bois au feu pour l'entretenir. Ce soin scrupuleux répond assez juste au commandement porté dans le Lévitique, c. VI. v. 12 et 13. *Ignis in Altari semper ardebit, quem nutriet Sacerdos, subjiciens*

lignâ mane per singulos dies. Les Indiens ont fait quelque chose de plus en considération du feu. Ils se précipitent eux-mêmes au milieu des flammes. Vous jugerez comme moi, Monseigneur, qu'ils auraient beaucoup mieux fait de ne point ajouter cette cruelle cérémonie à ce que les Juifs leur avaient appris sur cette matière.

Les Indiens ont encore une fort grande idée des serpens. Ils croient que ces animaux ont quelque chose de divin, et que leur vue porte bonheur. Ainsi plusieurs adorent les serpens, et leur rendent les plus profonds respects. Mais ces animaux, peu reconnaissans, ne laissent pas de mordre cruellement leurs adorateurs. Si le serpent d'airain, que Moïse montra au peuple de Dieu, et qui guérissait par sa seule vue, eût été aussi cruel que les serpens animés des Indes, je doute fort que les Juifs eussent jamais été tentés de l'adorer.

Ajoutons enfin, Monseigneur, la charité que les Indiens ont pour leurs esclaves. Ils les traitent presque comme leurs propres enfans; ils ont grand soin de les bien élever; ils les pourvoient de tout libéralement; rien ne leur manque, soit pour le vêtement, soit pour la nourriture; ils les marient, et presque toujours, ils leur rendent la liberté. Ne semble-t-il pas que ce soit aux Indiens, comme aux Israélites, que Moïse ait adressé sur cet article les préceptes que nous lisons dans le Lévitique?

Quelle apparence y a-t-il donc, Monseigneur, que les Indiens n'aient pas eu autrefois quelque connaissance de la loi de Moïse? Ce qu'ils disent encore de leur loi et de Brama leur législateur, détruit ce me semble, d'une manière évidente, ce qui pourrait rester de doute sur cette matière.

Brama a donné la loi aux hommes. C'est ce Védam, ou livre de la loi, que les Indiens regardent comme infaillible. C'est, selon eux, la pure parole de Dieu dictée par l'Abadam, c'est-à-dire, par celui qui ne peut se tromper, et qui dit essentiellement la vérité. Le Védam, ou la loi des Indiens, est divisé en quatre parties. Mais, au sentiment de plusieurs doctes Indiens, il y en avait anciennement une cinquième, qui a péri par l'injure des tems, et qu'il a été impossible de recouvrer. Voilà bien le Pentateuque.

Les Indiens ont une estime inconcevable pour la loi qu'ils ont reçue de leur Brama. Le profond respect avec lequel ils l'entendent prononcer, le choix des personnes propres à en faire la lecture, les préparatifs qu'on y doit apporter, cent autres circonstances semblables, sont parfaitement conformes à ce que nous savons des Juifs, par rapport à la loi sainte, et à Moïse qui la leur a annoncée.

Le malheur est, Monseigneur, que le respect des Indiens pour leur loi va jusqu'à nous en faire un mystère impénétrable. J'en ai cependant assez appris par quelques docteurs, pour vous faire voir que les livres de la loi du prétendu Brama sont une imitation du Pentateuque de Moïse.

La première partie du Védam, qu'ils appellent *Irroucouvedam*, traite de la première cause, et de la manière dont le monde a été créé. Ce qu'ils m'en ont dit de plus singulier, par rapport à notre sujet, c'est qu'au commencement il n'y avait que Dieu et l'eau, et que Dieu était porté sur les eaux. La ressemblance de ce trait avec le premier chapitre de la Genèse n'est pas difficile à remarquer.

J'ai appris de plusieurs Brames que, dans le troisième livre, qu'ils nomment *Samavedam*, il y a quantité de préceptes de morale. Cet ensei-

gnement m'a paru avoir beaucoup de rapport avec les préceptes moraux répandus dans l'Exode.

Le quatrième livre, qu'ils appellent *Adaranavedam*, contient les différens sacrifices qu'on doit offrir, les qualités requises dans les victimes, la manière de bâtir les temples, et les diverses fêtes que l'on doit célébrer. N'est-ce pas là une idée prise sur les livres du Lévitique Deutéronome?

Enfin, Monseigneur, de peur qu'il ne manque quelque chose au parallèle, comme ce fut sur la montagne de Sinaï que Moïse reçut la loi, ce fut aussi sur la célèbre montagne de Mahamerou, que Brama se trouva avec le Védam des Indiens. Cette montagne des Indes est celle que les Grecs ont appelée *Meros*, où ils disent que Bacchus est né, et qui a été le séjour des Dieux. Les Indiens disent encore aujourd'hui que cette montagne est l'endroit où sont placés leurs Chorchams, ou les différens paradis qu'ils reconnaissent.

N'est-il pas juste, Monseigneur, qu'après avoir parlé assez long-tems de Moïse et de la loi, nous disions aussi quelques mots de Marie, sœur de ce grand prophète? Je me trompe beaucoup, ou son histoire n'a pas été tout-à-fait inconnue à nos Indiens.

L'Écriture nous dit de Marie, qu'après le passage miraculeux de la mer rouge, elle assembla les femmes Israélites, elle prit des instrumens de musique, et se mit à danser avec ses compagnes, et à chanter les louanges du tout puissant. Voici un trait assez semblable que les Indiens racontent de leur fameuse Lakehoumi. Cette femme, aussi bien que Marie, sœur de Moïse, sortit de la mer par une espèce de miracle. Elle ne fut pas plutôt échappée au danger où elle avait été de périr, qu'elle fit un bal magnifique, dans lequel tous les Dieux et toutes les déesses dansèrent au son des instrumens.

Il me serait aisé, Monseigneur, en quittant les livres de Moïse, de parcourir les autres livres historiques de l'Écriture, et de trouver dans la tradition de nos Indiens de quoi continuer ma comparaison. Mais je craindrais qu'une trop grande exactitude ne vous fatiguât. Je me contenterai de vous raconter encore une ou deux histoires, qui m'ont le plus frappé, et qui font le plus à mon sujet.

La première qui se présente à moi, est celle que les Indiens débitent sous le nom d'*Arichandiren*. C'est un roi de l'Inde fort ancien, et qui, au nom et à quelques circonstances près, est, à le bien prendre, le Job de l'Écriture.

Les Dieux se réunirent un jour dans leur Chorcham, ou, si vous l'aimez mieux, dans le paradis des délices. Devandiren, le Dieu de la gloire, présidait à cette illustre assemblée. Il s'y trouva une foule de Dieux et de Déesses, les plus fameux pénitens y eurent aussi leur place, et surtout les sept principaux Anachorètes.

Après quelques discours indifférens, on proposa cette question: *Si, parmi les hommes, il se trouve un prince sans défaut*? Presque tous soutinrent qu'il n'y en avait pas un seul qui ne fût sujet à de grands vices; et Vichouva-Moutrem se mit à la tête de ce parti. Mais le célèbre Vachichten prit un sentiment contraire, et soutint fortement que le roi Arichandiren, son disciple, était un prince parfait. Vichouva-Moutrem, qui, du génie impérieux dont il est, n'aime pas à se voir contredit, se mit en colère, et assura les Dieux qu'il saurait bien leur faire connaître les défauts de ce prétendu prince parfait, si on voulait le lui abandonner.

Le défi fut accepté par Vachichten, et l'on convint que celui des deux qui aurait le dessous, céderait à l'autre tous les mérites qu'il avait pu acquérir par une longue pénitence. Le pauvre roi Arichandiren fut la victime de cette dispute. Vichouva-Moutren le mit à toutes sortes d'épreuves. Il le réduisit à la plus extrême pauvreté; il le dépouilla de son royaume, il fit périr le seul fils qu'il eût; il lui enleva même sa femme Chandiraudi.

Malgré tant de disgraces, le prince se soutint toujours dans la pratique de la vertu avec une égalité d'ame dont n'auraient pas été capables les Dieux mêmes qui l'éprouvaient avec si peu de ménagement. Aussi l'eu récompensèrent-ils avec la plus grande magnificence. Les Dieux l'embrassèrent l'un après l'autre; il n'y eut pas jusqu'aux Déesses qui lui firent leurs complimens. On lui rendit sa femme, et on resssussita son fils. Ainsi Vichouva-Moutrem céda, suivant la convention, tous ses mérites à Vachichten, qui en fit présent au roi Arichandiren, et le vaincu alla fort à regret recommencer une longue pénitence, pour faire, s'il y avait moyen, bonne provision de nouveaux mérites.

La seconde histuire qui me reste à vous raconter, Monseigneur, a quelque chose de plus funeste, et ressemble encore mieux à un trait de l'histoire de Samson, que la fable d'Arichandiren ne ressemble à l'histuire de Jub.

Les Indiens assurent donc que leur Dieu Ramen entreprit un jour de conquérir Ceylan; et voici le stratagême dont ce conquérant, tout Dieu qu'il était, jugea à propos de se servir. Il leva une armée de singes, et leur donna pour général un singe distingué, qu'ils nomment *Anouman*. Il lui fit envelopper la queue de plusieurs pièces de toile, sur lesquelles on versa de grands vases d'huile. On y mit le feu, et ce singe, courant par les campagnes, au milieu des blés, des bois, des bourgades et des villes, porta l'incendie partout. Il brûla tout ce qui se trouva sur sa route, et réduisit en cendre l'île presque toute entière. Après une telle expédition, la conquête n'en devait pas être fort difficile, et il n'était pas nécessaire d'être un Dieu bien puissant pour en venir à bout (*a*).

Je me suis peut-être trop arrêté, Monseigneur, sur la conformité de la doctrine des Indiens avec celle du peuple de Dieu. J'en serai quitte pour abréger un peu ce qui me resterait à vous dire sur un second point que j'étais résolu de soumettre, comme le premier, à vos lumières et à votre pénétration. Je me bornerai à quelques réflexions assez courtes, qui me persuadent que les Indiens les plus avancés dans les terres ont eu, dés les premiers tems de l'Église, la connaissance de la religion Chrétienne; et qu'eux, aussi bien que les habitans de la côte, ont reçu les instructions de S. Thomas, et des premiers disciples des apôtres.

Je commence par l'idée confuse que les Indiens conservent encore de l'adorable *Trinité* qui leur fut autrefois prêchée. Je vous ai parlé, Monseigneur, des trois principaux Dieux des Indiens, Bruma, Vichnou et Routren. La plupart des Gentils disent à la vérité que ce sont trois divinités différentes et effectivement séparées. Mais plusieurs Nianigneuls, ou hommes spirituels, assurent que ces trois Dieux, séparés en apparence, ne font réellement qu'un seul Dieu; que ce Dieu s'appelle *Bruma*, lorsqu'il crée et qu'il exerce sa toute-puissance; qu'il s'appelle *Vichnou*, lorsqu'il con-

(*a*) Voyez la dissertation précédente, C. 19.

serve les êtres crées, et qu'il donne des marques de sa bonté; et qu'enfin il prend le nom de *Routren*, lorsqu'il détruit les villes, qu'il châtie les coupables, et qu'il fait sentir les effets de sa juste colère.

Il n'y a que quelques années qu'un Brame expliquait ainsi ce qu'il concevait de la fabuleuse Trinité des Païens. Il faut, disait-il, se représenter Dieu, et ses trois noms différens, qui répondent à ses trois principaux attributs, à peu près sous l'idée de ces pyramides triangulaires qu'on voit élevées devant la porte de quelques temples.

Vous jugez bien, Monseigneur, que je ne prétends pas vous dire que cette imagination des Indiens, réponde fort juste à la vérité que les Chrétiens reconnaissent. Mais au moins fait-elle comprendre qu'ils ont eu autrefois des lumières plus pures, et qu'elles se sont obscurcies par la difficulté que renferme un mystère si fort au-dessus de la faible raison des hommes.

Les fables ont encore plus de part dans ce qui regarde le mystère de l'*Incarnation*. Mais, du reste, tous les Indiens conviennent que Dieu s'est incarné plusieurs fois. Presque tous s'accordent à attribuer ces incarnations à Vichnou, le second Dieu de leur Trinité; et jamais ce Dieu ne s'est incarné, selon eux, qu'en qualité de sauveur et de libérateur des hommes.

J'abrége, comme vous le voyez, Monseigneur, autant qu'il m'est possible, et je passe à ce qui regarde nos Sacremens. Les Indiens disent, que le bain, pris dans certaines rivières, efface entièrement les péchés, et que cette eau mystérieuse lave non-seulement les corps, mais purifie aussi les ames d'une manière admirable. Ne serait-ce point là un reste de l'idée qu'on leur aurait donnée du saint Baptême?

Je n'avais rien remarqué sur la divine Eucharistie; mais un Brame converti me fit faire attention, il y a quelques années, à une circonstance assez considérable pour avoir ici sa place. Les restes des sacrifices, et le riz qu'on distribue à manger dans les temples, conservent chez les Indiens le nom de Prajadam. Ce mot Indien signifie en notre langue *divine grace*, et c'est ce que nous exprimons par le terme grec, *Eucharistie*.

Il y a quelque chose de plus marqué sur la confession; et je crois, Monseigneur, devoir y donner un peu plus d'étendue.

C'est une espèce de maxime parmi les Indiens, que celui qui confessera son péché en recevra le pardon, *Cheida param chounal Tiroum*. Ils célèbrent une fête tous les ans, pendant laquelle ils vont se confesser sur le bord d'une rivière, afin que leurs péchés soient entièrement effacés. Dans le fameux sacrifice Ekiam, la femme de celui qui y préside est obligée de se confesser, de descendre dans le détail des fautes les plus humiliantes, et de déclarer jusqu'au nombre de ses péchés.

Une fable des Indiens, que j'ai apprise sur ce sujet, appuiera encore davantage mes conjectures.

Lorsque Chrichnen était au monde, la fameuse Draupadi était mariée à cinq frères célèbres, tous rois de Madnré. L'un de ces princes tira un jour une flèche sur un arbre, et en fit tomber un fruit admirable. L'arbre appartenait à un célèbre pénitent, et avait cette propriété que, chaque mois, il portait un fruit; et ce fruit donnait tant de force à celui qui le mangeait, que, pendant tout le mois, cette seule nourriture lui suffisait. Mais, parce que dans ces tems reculés on craignait beaucoup plus la malédiction des pénitens que celle des Dieux, les cinq frères appréhendaient que l'hermite ne les maudît. Ils prièrent donc Chrichnen de les aider dans une affaire si délicate. Le Dieu Vichnou, métamorphosé en Chrichnen, leur dit, aussi

bien qu'à Draupadi, qui était présente, qu'il ne voyait qu'un seul moyen de réparer un si grand mal : que ce moyen était la confession entière de tous les péchés de leur vie : que l'arbre dont le fruit était tombé, avait six coudées de haut; qu'à mesure que chacun d'eux se confesserait, le fruit s'élèverait en l'air de la hauteur d'une coudée, et qu'à la fin de la dernière confession, il s'attacherait à l'arbre, comme il était auparavant.

Le remède était amer, mais il fallait se résoudre à en passer par-là, ou bien s'exposer à la malédiction d'un pénitent. Les cinq frères prirent donc leur parti, et consentirent à tout déclarer. La difficulté était de déterminer la femme à faire la même chose, et on eut bien de la peine à l'y engager. Depuis qu'il s'agissait de parler de ses fautes, elle ne se sentait d'inclination que pour le secret et pour le silence. Cependant, à force de lui remettre devant les yeux les suites funestes de la malédiction du *Sanias* (*a*), on lui fit promettre tout ce qu'on voulut.

Après cette assurance, l'aîné des princes commença cette pénible cérémonie, et fit une confession très-exacte de toute sa vie. A mesure qu'il parlait, le fruit montait de lui-même, et se trouva seulement élevé d'une coudée à la fin de cette première confession. Les quatre autres princes continuèrent à l'exemple de leur aîné, et l'on vit arriver le même prodige; c'est-à-dire, qu'à la fin de la confession du cinquième, le fruit était précisément à la hauteur de cinq coudées.

Il ne restait plus qu'une coudée; mais c'était à Draupadi que le dernier effort était réservé. Après bien des combats, elle commença sa confession, et le fruit s'éleva peu à peu. Elle avait achevé, disait-elle, et cependant il s'en fallait encore une demi-coudée que le fruit n'eût rejoint l'arbre d'où il était tombé. Il était évident qu'elle avait oublié, ou plutôt caché quelque chose. Les cinq frères la prièrent avec larmes de ne pas se perdre par une mauvaise honte, et de ne les pas envelopper dans son malheur. Leurs prières n'eurent aucun effet. Mais Chrichnen étant venu à leur secours, elle déclara un péché de pensée, qu'elle voulait tenir secret.

A peine eut-elle parlé, que le fruit acheva sa course merveilleuse, et alla de lui-même s'attacher à la branche où il était auparavant.

Je finirai par ce trait, Monseigneur, la longue lettre, que j'ai pris la liberté de vous écrire. Je vous y ai rendu compte des connaissances que j'ai acquises au milieu des peuples de l'Inde, autrefois apparaument Chrétiens, et replongés depuis long-tems dans les ténèbres de l'Idolâtrie. Les missionnaires de notre compagnie, sur les traces de S. François Xavier, travaillent depuis un siècle à les ramener à la connaissance du vrai Dieu, et à la pureté du culte évangélique.

Vous voyez, Monseigneur, qu'en même-tems que nous faisons goûter à ces peuples abandonnés la douceur du joug de J. C., nous tâchons de rendre quelque service aux savans d'Europe, par les découvertes que nous faisons dans les pays qui ne leur sont pas assez connus. Il n'appartient qu'à vous, Monseigneur de suppléer par votre profonde pénétration, et par votre commerce assidu avec les savans de l'antiquité, à ce qui pourrait manquer de notre part aux lumières que nous acquérons parmi ces peuples. Si ces nouvelles connaissances sont de quelque usage pour le bien de la religion, personne ne saura mieux les faire valoir que vous.

Je suis avec un profond respect, MONSEIGNEUR, de V. G.

Le très-humble et très-obéissant serviteur, BOUCHET,

(*a*) C'est ainsi que les Indiens appellent leurs pénitens.

IIme. LETTRE

DU

PÈRE BOUCHET,

MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

A Monseigneur HUET, ancien Evêque d'Avranches.

MONSEIGNEUR,

Pendant le séjour que je fis, il y a quelques années en Europe, pour les affaires de cette mission, j'eus à répondre à plusieurs questions que des personnes savantes me firent sur la doctrine des Indiens, et principalement sur l'opinion qu'ont ces peuples de la métempsycose ou de la transmigration des ames. Elles souhaitaient, entr'autres choses, de savoir en quoi le système Indien est conforme au système de Pythagore et de Platon, et en quoi il en est différent. Je me rappelle de tems en tems avec plaisir, Monseigneur, les entretiens que j'eus alors avec V. G. sur la même matière; c'est pour cela qu'étant de retour aux Indes, j'employai une partie de mon loisir aux recherches nécessaires pour me mettre en état de satisfaire une curiosité si louable. La bonté avec laquelle vous avez déjà reçu une lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire sur un autre sujet, autorise la liberté que je prends de vous adresser ces réflexions et me fait espérer qu'elles ne vous seront pas désagréables.

Il y a long-tems, Monseigneur, que je suis au fait des sentimens des Bracmanes (ou Brahmanes). J'ai lu plusieurs Ouvrages des savans Indiens, j'ai entretenu souvent leurs plus habiles docteurs, et j'ai tiré de la lecture des uns et de l'entretien des autres, toutes les connaissances qui pouvaient m'aider à approfondir leur système sur la transmigration des ames.

J'ai d'abord été surpris, en lisant leurs livres, de voir qu'il n'y a presque

point d'erreurs dans les auteurs anciens, que les Indiens n'aient ou adoptées ou inventées. Plusieurs croient que les ames sont éternelles ; d'autres pensent qu'elles sont une portion de Dieu même. Ils sont à la vérité présque tous convaincus de leur immortalité ; mais ils prouvent cette immortalité par la métempsycose et la transfiguration des ames en différens corps.

On a peine à comprendre comment une idée aussi chimérique que celle-là s'est répandue dans toute l'Asie. Sans parler des Indiens qui sont en deçà du Gange, les peuples d'Aracan, du Pégou, de Siam, de Camboje, du Tonquin, de la Cochinchine, de la Chine et du Japon, sont dans cette ridicule opinion de la métempsycose, et ils l'appuient par les mêmes raisons dont se servent les Indiens.

Lorsque S. François Xavier prêchait la foi au Japon, le plus fameux Bonze du pays se trouvant avec le saint à la cour du roi de Bungo, lui dit d'un air suffisant : « Je ne sais si tu me connais, ou pour mieux dire, si » tu me reconnais » ; et après avoir rapporté beaucoup d'extravagances, qu'on peut voir dans l'histoire de la vie de ce saint, il ajouta : « Ecoute-» moi, tu entendras des oracles, et tu demeureras d'accord que nous » avons plus de connaissance des choses passées que vous n'en avez vous » autres des choses présentes. Tu dois donc savoir que le monde n'a jamais » eu de commencement, et que les hommes, à proprement parler, ne » meurent point. L'ame se dégage seulement du corps où elle était en-» fermée ; et, tandis que ce corps pourrit dans la terre, elle en cherche » un autre frais et vigoureux, où nous renaissons tantôt avec le sexe le » plus noble, tantôt avec le sexe imparfait, selon les diverses constella-» tions du ciel, et les différens aspects de la lune ».

Les diverses relations que nous avons de l'Amérique nous assurent qu'on y trouve des vestiges de la métempsycose. Qui a pu porter cette folle imagination à des peuples qui ont été si long-tems inconnus au reste du monde ? On est moins surpris qu'elle se soit répandue dans l'Afrique et dans l'Europe : les Egyptiens peuvent l'avoir enseignée aux Africains ; Pythagore, qui fut le chef de la secte Italique, l'avait établie chez plusieurs nations, surtout dans les Gaules, où les Druides la regardaient comme la base et le fondement de leur religion. Elle entrait même dans la politique : les généraux d'armée voulant inspirer à leurs soldats le mépris de la mort, les assuraient que leurs ames n'auraient pas plutôt abandonné leurs corps, qu'elles iraient en animer d'autres. C'est ainsi que César en parle en expliquant le dogme des Druides : (a) *Non interire animas, sed ab aliis post mortem transire ad alios, atque hoc maximè ad virtutem excitari putant, metu mortis neglecto.*

Ce dogme monstrueux fut enseigné au commencement de l'Eglise naissante par la plupart des Hérétiques, tels que furent les Simoniens, les Basiliens, les Valentiniens, les Marcionites, les Gnostiques et les Manichéens. Les Juifs eux mêmes, qui avaient reçu la loi de Dieu, et qui, par conséquent, devaient être convaincus de l'impiété d'un pareil système, s'y laissèrent néanmoins surprendre, ainsi que le rapportent Tertullien et S. Justin dans ses dialogues. On lit dans le Talmud, que l'ame d'Abel passa dans le corps de Seth, et ensuite dans celui de Moïse. S. Jérôme donne aussi à entendre que quelques Juifs, et Hérodes entr'autres, s'ima-

(a) *De Bell. Gallic. Lib. VI.*

gmaient que l'ame de S. Jean avait passé dans le corps de J. C. Tel a été le progrès d'une opinion si extravagante.

Il ne serait pas facile de remonter jusqu'à son origine, ni de décider quels en ont été les premiers auteurs. Herodote, Saint Clément d'Alexandrie et d'autres savans hommes ont cru que cette doctrine avait d'abord été enseignée par les anciens Égyptiens, et que de chez eux, elle était passée dans les Indes et dans le reste de l'Asie. D'autres, au contraire, en attribuent l'invention aux peuples de l'Inde, qui l'ont ensuite communiquée aux Égyptiens; car il y avait autrefois un commerce réglé entre ces deux nations. Pline et Solin rapportent fort en détail le chemin qu'on tenait toutes les années pour aller de l'Égypte aux Indes. Philostrate assure que Pythagore est l'inventeur de ce système; qu'il le communiqua aux Brames dans un voyage qu'il fit aux Indes, et que de là il fut porté chez les Égyptiens.

Quoi qu'il en soit, c'est là sans doute une de ces questions qui demeureront long-tems indécises; et c'est ainsi, Monseigneur, que vous vous en expliquez dans vos entretiens sur Origène. *An vesana metempsychoseos doctrina ab Indis ad Egyptios transivit, an ab his ad illos, res est non parvæ disquisitionis.* Néanmoins, si l'on s'en rapportait à la chronologie indienne, la question serait bientôt décidée, car elle compte plusieurs milliers d'années depuis que cette opinion a vogue dans l'Inde. Mais, par malheur, la chronologie de ces peuples est remplie de tant de fausseté, que l'on n'y peut faire aucun fonds. Il y a donc plus d'apparence, ainsi que plusieurs anciens auteurs l'on dit en termes exprès, que c'est des Égyptiens plutôt que des Indiens que Pythagore et Platon ont tiré tout ce qu'ils enseignent de la métempsycose.

Les Indiens, de même que les Pythagoriciens, entendent par la métempsycose le passage d'une ame par plusieurs corps qu'elle anime successivement pour y faire les fonctions qui lui sont propres. Au commencement, il n'était question que du passage des ames en différens corps humains: on l'étendit plus loin dans la suite, et les Indiens ont encore enchéri sur les disciples de Pythagore et de Platon.

1. Les Pythagoriciens, en établissant leur système, fondaient leur principale preuve sur l'autorité de leur maître; ses paroles étaient pour eux des oracles; il n'était pas même permis d'avoir des doutes sur ce qui avait été avancé par ce grand philosophe; et quand d'autres philosophes, moins dociles, blâmaient quelques-unes de ses opinions, ses disciples croyaient avoir donné une réponse solide, en disant que le maître par excellence l'avait ainsi enseigné. Et certainement on ne peut nier que cette haute réputation que Pythagore s'était acquise ne fut bien fondée, puisque c'est lui qui perfectionna toutes les sciences, qui de son tems étaient fort confuses et fort embrouillées.

C'est aussi ce que répondent nos Indiens quand nous leur faisons toucher au doigt les extravagances qui suivent de leur système. Bruma, disent-ils, est le premier des trois Dieux qu'on adore dans les Indes: c'est lui qui a enseigné cette doctrine; elle est donc infaillible. C'est Bruma qui est l'auteur du Védam, c'est-à-dire, de la loi qui ne peut tromper. C'est Bruma qui est Ahadeu, c'est-à-dire, qui parle essentiellement, conformément à la vérité, et dont toutes les paroles sont des oracles. Il a une connaissance infinie de tout ce qui a été, de tout ce qui est, et de tout ce qui doit être; c'est lui qui écrit toutes les circonstances de la vie

de chaque homme; c'est lui qui a enseigné toutes les sciences; si les Brames connaissent la vérité; s'ils sont habiles dans l'astronomie et dans les autres sciences, c'est à Bruma qu'ils en sont redevables. Peut-on douter après cela que la doctrine de la métempsycose ne soit véritable, puisqu'elle nous est venue de Bruma?

2. Les disciples de Pythagore devaient garder le silence pendant un certain nombre d'années avant qu'il leur fût permis de proposer leurs doutes; après quoi ils avaient la liberté de former des difficultés et d'interroger leur maître. Quelques-uns de ses disciples, qui avaient achevé leur tems d'épreuve, lui demandèrent un jour s'il se ressouvenait d'avoir vécu dans un autre tems. Il leur répondit en faisant ainsi sa généalogie : Autrefois j'ai paru dans le monde sous le nom d'*Etalide*, fils de Mercure, à qui je demandai la grace de me ressouvenir de tous les différens changemens qui pourraient m'arriver. Il m'accorda cette insigne faveur; depuis ce tems-là, je naquis dans la personne d'Euphorbe, et je fus tué au siége de Troye par Menelaüs. J'animai ensuite un nouveau corps, et je fus connu sous le nom d'*Hermotime* : après quoi je fus un pêcheur de l'île de Delos, qu'on nommait *Pyrrhus;* et enfin je suis maintenant Pythagore.

Mais comme les disciples de ce philosophe n'étaient pas toujours crus sur leur parole, lorsqu'ils débitaient le privilége de cette réminiscence, ils la prouvaient par le détail de plusieurs circonstances également fabuleuses. Une preuve, disaient-ils, que notre maître a véritablement paru sous le nom d'*Euphorbe*, c'est qu'en entrant dans le temple de Junon qui est dans l'Eubée, il y a reconnu lui-même son propre bouclier que les Grecs avaient consacré à cette déesse. Cette fable était si souvent répétée par les Pythagoriciens, qu'Ovide la met en œuvre dans ses Métamorphoses, en faisant parler ainsi Pythagore :

(*a*) *Ipse ego nunc memini, Trojani tempore belli*
Panthoïdes Euphorbus eram.

On lit avec plaisir l'ingénieuse réfutation que Tertullien fait de cette fable; mais comme ce n'est pas ici le lieu de la rapporter, je me contenterai d'examiner ce qui se trouve de semblable parmi les Indiens.

Ils ont dix-huit livres fort anciens, qu'ils appellent *Pauranam* (*b*). Quoique ces livres soient remplies de fables plus grossières les unes que les autres, ils ne contiennent pourtant, selon eux, que des vérités incontestables. C'est dans ces Pauranams qu'on lit cent traits d'histoire semblables à celles que les Pythagoriciens rapportent de leur maître. Plusieurs grands hommes y racontent toutes les figures différentes sous lesquelles ils ont paru dans divers royaumes; ils entrent dans le détail des moindres particularités. Ils disent, par exemple, qu'on trouvera dans certains endroits qu'ils marquent, les trésors, les armes, les instrumens de fer, et cent autres choses de cette nature qui leur appartenaient, par où ils prouvent qu'ils se ressouviennent de ce qu'ils faisaient dans les vies précédentes; on y voit aussi les divers changemens de leurs Dieux. Ils commencent par Bruma, qu'ils disent s'être montré sous mille figures différentes; les métamorphoses de Vichnou y sont presque sans nombre. Il y en a encore une qu'ils attendent

(*a*) Lib. XV.

(*b*) Ces *Pauranam* sont évidemment la même chose que les *Poranes* ou *Pourana*, anciennes chroniques dont il est parlé dans les Dissertations précédentes.

et qu'ils appellent *Kelki-Vadiran*, c'est-à-dire, Vichnou changé en cheval. Ils rapportent plusieurs autres changemens de Routren, dont j'aurai occasion de parler dans la suite, aussi bien que diverses métamorphoses de leurs Déesses. Ils ont outre cela un autre livre appelé *Bruma-Pauranam*, où se trouve une multitude prodigieuse de transmigrations d'ames dans les corps des hommes et des bêtes.

Les adorateurs de Vichnou prétendent que ce Dieu éclaire, par une lumière céleste, quelques ames favorites de ses dévots; et qu'il leur fait connaître les différens changemens qui leur sont arrivés dans les corps qu'elles ont animés. Pour ce qui est des zélés serviteurs de Routren, ils assurent que ce Dieu chimérique révèle à plusieurs d'entr'eux les divers états où ils ont été engagés dans les différentes transmigrations de leurs ames.

3. Les Indiens et les Pythagoriciens ont recours aux comparaisons pour expliquer leurs sentimens, mais avec cette différence que ceux-ci ne les emploient que pour donner de la clarté et du jour à leurs pensées, au lieu que ceux-là les regardent comme des preuves manifestes de ce qu'ils avancent.

L'ame, disent les Indiens, est dans le corps comme un oiseau est dans sa cage : c'est la première comparaison dont ils se servent; mais ils ne s'y arrêtent pas beaucoup, parce qu'en effet la différence saute aux yeux. Mais en voici trois autres qui leur paraissent admirables, et d'autant plus persuasives, qu'elles sont soutenues chacune par l'autorité d'un poète; car, parmi les Indiens, un vers cité, même hors de propos, donne un grand poids au raisonnement; et si le vers qu'on cite renferme une comparaison qui explique en apparence quelques circonstances du sujet dont on parle, c'est alors que la meilleure raison ne s'égale jamais à la comparaison.

Voici donc la seconde comparaison qu'ils emploient pour appuyer leur sentiment sur la métempsycose. Comme l'homme est dans une maison, qu'il y habite, et qu'il a soin d'en réparer les endroits faibles; de même l'ame de l'homme est dans le corps; elle y loge, elle s'étudie à le conserver, et à en réparer les forces quand elles défaillent. De plus, comme l'homme sort de sa maison quand elle n'est plus habitable, et va se loger dans une autre; l'ame de même abandonne son corps quand quelque maladie ou quelque autre accident le met hors d'état d'être animé, et elle se met en possession d'un autre corps; enfin, comme l'homme sort quand il veut de sa maison, et y retourne de la même manière, il y a pareillement de grands hommes dont l'ame a le pouvoir de se dégager de son corps pour y revenir quand il lui plaît, après avoir parcouru plusieurs endroits de l'univers. A la vérité, on trouve peu de ces ames privilégiées; mais enfin on en trouve, et les Pauranams nous en fournissent des exemples.

Parmi ces exemples, j'en choisis un qui est fort célèbre. On lit dans la vie de Vicramarken, l'un des plus puissans rois des Indes, qu'un prince pria une Déesse, dont le temple était à l'écart, de lui enseigner le Mandiram, c'est-à-dire, une prière qui a la force de détacher l'ame du corps, et de l'y faire revenir quand elle le souhaite. Il obtint la grace qu'il demandait; mais par malheur le domestique qui l'accompagnait, et qui demeura à la porte du temple, entendit le Mandiram, l'apprit par cœur, et prit la résolution de s'en servir dans quelque favorable conjoncture.

Comme ce prince se fiait entièrement à son domestique, il lui fit part de la faveur qu'il venait d'obtenir, mais il se donna bien de garde de lui révéler le Mandiram. Il arrivait souvent que le prince se cachait dans un lieu écarté d'où il donnait l'essor à son ame; mais, auparavant, il recommandait bien à son domestique de garder soigneusement son corps jusqu'à ce qu'il fût de retour. Il récitait donc tout bas sa prière, et son ame se dégageant à l'instant de son corps, voltigeait çà et là, et revenait ensuite. Un jour, que le domestique était en sentinelle auprès du corps de son maître, il s'avisa de réciter la même prière, et aussitôt son ame s'étant dégagée de son corps, prit le parti d'entrer dans celui du prince. La première chose que fit ce faux prince, fut de trancher la tête à son premier corps, afin qu'il ne prit point fantaisie à son maître de l'animer. Ainsi l'ame du véritable prince fut réduite à animer le corps d'un perroquet avec lequel elle retourna dans son palais.

On ne doit pas trouver étrange que les Indiens s'imaginent que de grands hommes parmi eux aient eu le pouvoir de séparer ainsi leurs ames de leurs corps. (*a*) Pline raconte, dans son Histoire naturelle, qu'un certain Hermotime avait cet admirable secret de quitter son corps toutes les fois qu'il le voulait; que son ame, ainsi séparée, allait en divers pays, et revenait dans son corps pour raconter les choses qui se passaient dans les lieux les plus éloignés. A la vérité Plutarque n'est pas de l'avis de Pline; il prétend que l'ame de cet Hermotime, qu'il appelle *Hermodore*, ne se séparait pas réellement de son corps; mais qu'un génie était sans cesse à ses côtés qui l'instruisait de tout ce qui se passait ailleurs.

Ce que Saint Augustin raconte dans son livre de la Cité de Dieu, paraît assez surprenant. (*b*) Un prêtre, dit ce saint docteur, appelé *Restitut*, qui était de la paroisse de Calamo, pouvait à son gré se mettre dans un état tout à fait semblable à celui d'un homme mort : on avait beau alors le frapper, le piquer, et même le brûler, il avait perdu tout sentiment, et on ne lui trouvait nulle apparence de respiration ; il ne s'apercevait même qu'il eût été brûlé, que par les cicatrices qui lui en restaient; il avait enfin un tel empire sur son corps, qu'en peu de tems, lorsqu'on l'en priait, il s'interdisait tout usage des sens. Un exemple de cette nature serait dans la bouche d'un Indien une preuve à laquelle il n'y aurait point de réplique. Après avoir raconté un trait semblable, voyez, ajouterait-il sérieusement, s'il n'est pas vrai que les ames demeurent dans leurs corps de la même manière que les hommes logent dans leurs maisons.

La troisième comparaison dont les Indiens se servent, est prise du navire et du pilote. Le pilote, disent-ils, est le maître du navire; il le gouverne à son gré; il le conduit dans les pays les plus reculés; il le fait entrer dans les rivières; il lui fait faire le tour des îles; il lui fait parcourir tous les ports qui se trouvent sur les rivages de la mer : s'il est endommagé en quelqu'une de ses parties, il le radoube et il l'abandonne, quand les planches, venant à se pourrir, menacent d'un prochain naufrage. C'est ainsi que l'ame se trouve dans le corps de l'homme; elle le conduit partout; elle lui fait faire de longs voyages; elle le mène dans les villes; elle le fait monter; elle le fait descendre; elle le fait marcher ou reposer lors-

(*a*) Lib. VII.
(*b*) Lib. XIV. Cap. XXIV.

qu'il est malade; elle cherche des remèdes propres à réparer ses forces. Mais, quand ce corps vient à périr, ou que ses organes s'usent et se déconcertent, elle l'abandonne pour en chercher un autre qu'elle puisse gouverner comme le premier.

Enfin, les Indiens comparent les ames dans les corps à un homme qui est en prison. Cette comparaison suppose ce que je dirai plus bas, que les ames, qui se trouvent engagées dans différens corps qu'elles animent successivement, n'y sont retenues que pour expier les péchés qu'elles ont commis dans une autre vie. Pour prouver ce qu'ils avancent, ils raisonnent du plus au moins, et ils disent que les Dieux subalternes, qui sont si fort au-dessus des hommes, sont obligés eux-mêmes d'animer des corps pour expier les péchés de la vie précédente. Ils rapportent sur cela une infinité d'histoires, entr'autres celle qu'on lit dans la vie de Tarma-Rajakels, ou autrement le Baradam. La voici :

Arichnen était un des cinq rois qui se sont rendus célèbres dans l'Inde. Ce prince eut un fils qu'il aimait tendrement; on l'appelait *Abimanien*. Cet enfant chéri vint à mourir après bien des aventures; la douleur que son père en conçut le mit au désespoir. Vichnou, métamorphosé en Krichnen, eut pitié de ce père affligé. Il le mena dans un des cinq paradis, où Arichnen aperçut son fils tout brillant de gloire. Il voulut l'embrasser et demeurer avec lui; mais on le fit retirer, et Abimanien lui parla de la sorte : « Autrefois, tout Dieu que j'étais, je tombai dans un grand péché: » pour l'expier, je fus condamné à être mis en prison dans un corps » humain; maintenant que j'ai satisfait pour ce crime, et que je me suis » entièrement purifié, vous me voyez plein de gloire comme j'étais aupa- » ravant ». Or, disent les Indiens, si les Dieux eux-mêmes sont obligés d'animer des corps pour se purifier, et pour faire pénitence dans ces prisons, pouvez-vous douter que les ames, après avoir commis des péchés dans une autre vie, ne soient pareillement obligées de demeurer dans les corps qu'elles animent comme dans autant de prisons? Si ces corps naissent dans des castes méprisables, s'ils sont sujets aux maladies et à d'autres infirmités, ou s'ils sont disgraciés de la nature, tout cela arrive afin qu'elles puissent expier les péchés de la vie passée.

Les Platoniciens employoient la même comparaison. Platon l'avait tirée de Pythagore et d'Empedocles, et Pythagore l'avait reçue d'Orphée. Parmi les premiers Chrétiens, quelques-uns qui, avant que d'embrasser le Christianisme, avaient été élevés dans l'école de Platon, trouvaient de quoi l'appuyer dans quelques passages de l'Écriture, qui ne doivent s'entendre que dans un sens métaphorique. Les Saints Pères en citent des endroits mal expliqués par les Origènistes. Saint Épiphane, par exemple, dit que les sectateurs de Platon prenaient à la lettre ces paroles du prophète roi : *Seigneur (a), tirez mon ame de la prison où elle est.* Saint Jérôme observe qu'ils entendaient de même ces autres paroles de Saint Paul : (b) *Qui me délivrera de ce corps mort?* Doit-on être surpris que les Indiens s'attachent si fort à cette comparaison, puisque des philosophes, qui se disaient Chrétiens, ne laissaient pas de s'en servir dans le même sens que les Platoniciens?

(a) *Educ de custodiâ animam meam*, Ps. 114.
(b) *Quis me liberabit de corpore mortis hujus?* ad Rom. c. VII. v. 24.

4. Ce n'est pas assez pour les Indiens de faire passer les ames dans différens corps humains, ils admettent encore la métempsycose à l'égard des corps des bêtes et de tous les objets sensibles. Ils assurent même que le monde change plusieurs fois de forme, ce qui se fait, selon eux, par autant de transmigrations différentes. Mais, pour mieux éclaircir ce système des Indiens, il me faut montrer la conformité de leur sentiment sur la création du monde avec celui des disciples de Pythagore et de Platon.

Ces deux philosophes, ainsi que le marquent les Pères, avaient transporté dans leur philosophie plusieurs choses qu'ils avaient tirées des Juifs touchant la morale, et la manière dont le monde a été formé depuis tant de siècles. C'est le rapport qui se trouve entre le commencement de la Genèse et plusieurs endroits de Platon, qui a fait dire à Numenius que Platon n'était autre chose que Moïse qui parlait grec. *Quid est Plato nisi Moses atticissans?*

En effet, Platon croyait que le monde avait été produit par la toute puissance de Dieu, et qu'il était sujet à la corruption; que Dieu est le souverain Seigneur de toutes choses, et le père des Dieux subalternes; mais qu'il s'est servi de ces Dieux pour former et pour perfectionner tous les êtres. Les premiers Hérétiques, tels que Ménandre, disciple de Simon le Magicien, pensaient à peu près de même, et soutenaient que le monde avait été fait par les anges. Saturnin disait qu'il y en avait eu sept, entre autres, qui avaient été occupés à ce grand ouvrage. Tous ces Hérétiques des premiers siècles, qui s'étaient infatués du Platonisme, appliquaient aux anges ce que le philosophe disait des Dieux inférieurs. Sénèque, voulant expliquer le sentiment des Platoniciens, dit que Dieu produisit des Dieux subalternes pour être les ministres de son royaume, et pour le perfectionner. Je serais trop long, si j'entreprenais de citer tous les endroits des ouvrages de Platon qui prouvent que c'est là son opinion.

C'est de la même manière que les Indiens expliquent la création du monde. Dieu (Parabramha), qui avait subsisté pendant toute une éternité, lorsqu'il n'y avait ni ciel ni terre, créa Bruma par sa toute puissance, laquelle est appelée par les Indiens *Parachatti*, c'est-à-dire, pouvoir souverain; les ignorans ont personifié cette expression, et croient que Parachatti est la mère des Dieux; qu'il se servit de lui (Bruma) pour créer les autres êtres; qu'ensuite il créa Vichnou, qui est le Dieu conservateur de tous les êtres, puis le dieu Routreo, qui détruit les mêmes êtres, afin que Bruma les fasse reparaître avec éclat. Cet emploi des Dieux subalternes, créés par le souverain pouvoir du Seigneur de tous les êtres, peut-il être plus conforme à l'idée de Platon, qui assure que Dieu créa les Dieux inférieurs, et qu'il les employa à former et à perfectionner ce monde visible?

5. Selon la doctrine du même Platon, la première de toutes les métempsycoses est celle du monde, qui doit finir un jour, et être suivi d'un autre monde. La pensée de ce philosophe est que, comme les ames animent de nouveaux corps, il y aura aussi de nouveaux mondes. A la vérité, les Platoniciens modernes s'efforcent de donner un bon sens à ces paroles; mais peuvent-ils nier que ce n'ait été le sentiment des Origénistes; et n'est-ce pas chez Platon que les Origénistes ont puisé cette idée du renouvellement du monde? Il ne faut que lire ce que dit Origène au chapitre V du troisième Livre de ses Principes. Il se propose une objection qu'on

pourrait lui faire, sur ce qu'il a dit que le monde a commencé dans le tems. Vous me demandez, dit-il, ce que faisait Dieu avant qu'il créât le monde? Il serait ridicule de dire qu'il était oisif; car rien ne répugne davantage à la nature de Dieu, que de penser que sa bonté n'ait pas voulu faire, ni sa toute puissance exécuter ce qu'il pouvait. A cela, dit le docteur, nous répondons, conformément à la règle de la piété, que Dieu n'a pas commencé d'agir lorsqu'il a créé le monde; mais nous croyons que, de la même manière que ce monde où nous sommes est suivi d'un autre, il y en a eu pareillement plusieurs autres qui ont précédé celui-ci. Ces paroles sont assez expresses en faveur de la doctrine des mondes qui se succèdent les uns aux autres, et qu'Origène avait tirée de Platon, ainsi que plusieurs Saints Pères le lui reprochent; et comme ces mondes ont toujours été animés par la grande ame du monde, ainsi que Platon l'assure, peut-on douter que les Platoniciens n'admissent la métempsycose à l'égard de plusieurs mondes? Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'Origène, entêté de ces idées platoniciennes, abusait de quelques passages des livres divins pour prouver un dogme si ridicule. Il employait, par exemple, cet endroit d'Isaïe où Dieu dit qu'il créera un nouveau ciel et une terre nouvelle, et cet autre de l'Ecclésiaste : (a) *Qu'est-ce qui a été autrefois? C'est ce qui doit être à l'avenir. Qu'est-ce qui s'est fait? C'est ce qui doit se faire encore: Rien n'est nouveau sous le soleil, et nul ne peut dire :* Voilà une chose nouvelle : *car elle a été déjà dans les siècles qui se sont passés avant nous.*

Telle est l'opinion des Indiens; ils s'imaginent que ce monde doit finir, et qu'ensuite Dieu en créera un nouveau : ils déterminent même le tems où ce changement doit arriver; car ils prétendent qu'après que les quatre âges d'or, d'argent, de cuivre et de fer seront expirés, il y aura un jour de la vie de Bruma qui doit durer cent ans: que, quand cette multitude d'années sera écoulée, le monde sera détruit par le feu. C'est une chose remarquable que presque toutes les nations conviennent ensemble sur la manière dont le monde sera détruit : c'est une tradition que les anciens philosophes se sont laissés les uns aux autres, et Ovide dit en termes formels, que c'est une chose arrêtée par la force d'une fatalité inévitable, que le ciel, la mer et la terre doivent être consumés par le feu :

Esse quoque in fatis reminiscitur affore tempus
Quo mare, quo tellus, correptaque Regia Cœli
Ardeat. . . . . .

Ce monde étant donc détruit par le feu, Dieu en fera reparaître un nouveau de la même manière qu'il a créé celui-ci, et cela se renouvellera toujours; de même qu'avant que cet Univers où nous sommes eût été créé, il y en avait un autre; et, avant ce dernier, un plus ancien. C'est ainsi, disent-ils, qu'il faut raisonner en remontant toujours plus haut, où l'on

(a) *Quid est quod fuit? Ipsum quod futurum est: Quid est quod factum est? Ipsum quod faciendum est. Nihil sub sole novum, nec valet quisquam dicere: Ecce hoc recens est: jam enim præcessit in seculis, quæ fuerunt ante nos.* Ecclésiast. ch. 1. v. 10.

trouvera divers mondes, plus anciens les uns que les autres. Je ne trouve qu'une différence entre les deux opinions; c'est que les Platoniciens et les Pythagoriciens croyaient qu'il n'y avait qu'un monde à la fois, et que les Indiens au contraire, en distinguent quatorze. On peut néanmoins facilement les accorder, en ce que les Indiens avouent que ces quatorze mondes n'en font qu'un seul, puisqu'ils sont tous renfermés dans un œuf, ou, comme quelqu'autres disent, dans Bruma. C'est encore une chose à observer, que presque toutes les nations sont dans ce sentiment, que le monde est semblable à un œuf: c'est ainsi que les anciens Egyptiens représentaient le monde, et c'est d'eux sans doute que toutes les nations ont reçu cette idée. Les Indiens ajoutent que cet œuf qui renferme tous les mondes, a été formé par le Dieu Bruma, qui se trouva sur l'eau. Les Platoniciens ont dit aussi que Dieu était sur l'eau. N'auraient-ils pas abusé de ce passage de l'Ecriture où il est dit, que (a) *l'esprit de Dieu était porté sur les eaux?*

6. Mais combien d'années durera le monde, avant qu'il en paraisse un autre? Il durera, disent-ils, jusqu'à ce que Bruma paraisse de nouveau, et que tous les êtres reviennent au même état où ils ont paru d'abord. C'est ce qui répond à la grande année Platonique, qui devait durer trente-six mille ans. Les Platoniciens disent que tout ce qui s'est passé durant ce long espace de tems, se renouvellera alors, et que les ames reviendront dans le corps pour recommencer une vie nouvelle; que Socrate doit être accusé de nouveau par Anyte et Melite, que les Athéniens le condamneront à la mort, qu'ils s'en repentiront ensuite, et qu'ils puniront rigoureusement les accusateurs. Ce qu'ils disent de Socrate, doit s'entendre pareillement des autres hommes, et de toutes les aventures si célèbres dans l'Histoire.

7. La métempsycose, selon les Indiens, ne regarde pas moins les Dieux que les hommes. A la vérité, ils avouent que le Dieu souverain, qui a créé les Dieux, les astres et tous les êtres, n'est pas sujet à ces différens changemens: mais outre les Dieux inférieurs dont nous parlerons dans la suite, il y en a trois principaux qu'ils confondent avec le Dieu suprême; savoir, Bruma, Vichnou, et Routren, et ces trois Dieux du premier ordre, quoique subalternes, ont animé différens corps d'hommes et de bêtes. Bruma a animé le corps d'un cerf, et celui d'un cygne. Vichnou, le plus accoutumé aux métempsycoses, a paru sous la figure de *Matcham*, c'est-à-dire, de poisson: ce fut, disent quelques-uns, au tems du déluge, lorsque ce Dieu conduisit la barque qui sauva le genre humain: il devint ensuite *Courman*, c'est-à-dire tortue, pour soutenir le monde qui chancelait; il prit aussi la figure d'un pourceau, pour trouver les pieds de Routren, qui s'était caché; puis celle de *Narasingam*, c'est-à-dire, moitié homme et moitié lion, pour défendre un de ses adorateurs, et faire mourir Franien. Enfin il a animé le corps d'un Bramin, d'un fameux roi appelé *Ramen*, etc. Routren a pareillement changé plusieurs fois de figure; mais la plus extravagante est celle du *Lingam*, qui a produit la secte infâme des Lingamistes.

Les Déesses, femmes de ces trois Dieux, ont été sujettes à de pareils changemens. Parwadi, femme de Routren, vivement touchée de ce que son père n'avait pas appelé son mari à un fameux sacrifice, auquel il avait

(a) *Spiritus Domini ferebatur super aquas.* Gen. c. 1. v. 2.

invité tous les Dieux, de rage se jeta dans le feu, où elle fut consumée. Elle naquit ensuite d'une montagne du nord, et épousa une seconde fois Routren.

Les diverses renaissances de Laxmi, femme de Vichnou, sont célèbres. Elle naquit d'abord, lorsque les Dieux et les géans firent tourner dans la mer la fameuse montagne de Meroua : il en sortit des choses prodigieuses, mais la plus excellente de toutes fut Laxmi, qui éblouit tous les Dieux par sa beauté, et qui, de leur consentement, fut donnée à Vichnou. Long-tems après, elle naquit d'un fruit, dont l'odeur infiniment douce et agréable se répandait à dix lieues à l'entour. Cette jeune fille fut élevée par un pénitent appelé *Vedamamouni*, qui lui enseigna toutes les sciences; mais comme elle surpassait en beauté toutes les personnes de son sexe, il souhaita qu'elle devînt femme de Vichnou, changé alors en Ramen, roi célèbre dans les anciennes Histoires des Indes. Cette princesse s'appelait pour lors *Sida* (ou *Sidi*): elle faisait une rude pénitence sur le bord de la mer, se tenant sur un mât, au bas duquel elle entretenait un feu fort actif. La réputation de sa beauté vint aux oreilles d'un géant qui était roi de Ceylan : il se transporta sur le lieu où elle avait fixé son séjour, dans le dessein de l'épouser; mais une pareille proposition lui ayant déplu, elle se jeta dans le feu, et elle fut réduite en cendres. La pénitence ne fut pas pourtant inutile; car Vedamamouni ayant recueilli ses cendres, les renferma dans une canne d'or, enrichie de diamans et de pierres précieuses d'un prix inestimable. On porta cette canne au géant Ravanen qui la fit mettre dans son trésor. Quelque tems après, comme on entendit sortir de cette canne une voix semblable à celle d'un enfant, on l'ouvrit, et on y trouva Sida changée en petite fille : les astrologues, consultés sur ce prodige, répondirent que cet enfant serait la cause de la ruine de Ceylan ; c'est pourquoi on l'enferma dans un coffre d'or, et on la jeta dans la mer pour l'y faire périr. Mais le coffre, au lieu d'être entraîné par sa pésanteur au fond de l'eau, surnagea, et avança vers la mer de Bengale. Etant entré dans un des bras du Gange, il fut porté sur un champ : les laboureurs l'ayant trouvé le donnèrent à leur roi, qui éleva Laxmi, jusqu'à ce qu'elle fut mariée à Ramen.

En un mot, les Dieux subalternes du premier ordre, outre qu'ils doivent mourir au tems de la grande année Brumatique et renaître ensuite, sont encore nés plusieurs fois dans le cours des années de Bruma. Ces années contiennent plusieurs milliers d'années, et surpassent de beaucoup les années qui doivent s'écouler pendant la grande année Platonique.

Pour ce qui est des Dieux du second ordre, les Indiens les représentent souvent changés en hommes et en démons, lesquels ensuite redeviennent Dieux. Cette opinion des savans Indiens est très-conforme à celle des Platoniciens. S. Augustin assure que ces philosophes croyaient que les ames des hommes qui avaient pratiqué la vertu, étaient changées en Dieux familiers et domestiques, et devenaient les protecteurs des familles ; qu'au contraire, si elles s'étaient rendues coupables de quelques crimes, elles devenaient des esprits malins qui inquiètent les vivans. (*a*) *Animas ex*

(*a*) *De Civit. Dei.* L. IX. c. 11.

hominibus fieri Lares, si meriti boni, et Lemures, si mali. S. Jérôme, dans sa lettre à Avitus, dit que les Origénistes avaient le même sentiment; savoir, que les hommes étaient changés en démons, et les démons en hommes. *Ita cuncta variari, ut et qui nunc homo est, possit in alio mundo Dæmon fieri; et qui Dæmon est, et negligentiùs egerit, in crassiore corpore relegetur, id est homo fiat.*

Afin de montrer que c'est là l'opinion des Indiens, je ne rapporterai qu'un seul exemple, tiré d'un de leurs livres qui a pour titre, *Palmapouranam*. Un fameux Brame, appelé *Venadini*, avait un fils nommé *Akinipar*. Ce jeune homme allait tous les jours se laver dans une eau sacrée qu'on nomme *Achoditirtam*. Cinq jeunes Déesses descendaient souvent du ciel pour y prendre le bain: elles aperçurent le jeune pénitent, et elles en furent éprises. Celui-ci s'en offensa, et, jetant sur elles sa malédiction, il les changea en démons, et leur ordonna de voltiger dans les airs. Je dois marquer en passant, que, comme Platon pensait qu'il y avait des démons dans les quatre élémens, les Indiens croient de même qu'il y en a dans l'air, dans le feu, dans l'eau et sur la terre. La malédiction eut son effet, mais les Déesses, indignées de l'audace d'Akinipar, le maudirent à leur tour, et le condamnèrent à être démon comme elles. Ces six démons, tout ennemis qu'ils devaient être, conspirèrent néanmoins la mort d'un grand pénitent, qui se nommait *Chomoucharichi;* mais celui-ci rendit leurs efforts inutiles, et les chassa honteusement de sa présence. Venadini se trouva là par hasard, et, ayant reconnu son fils qu'il cherchait depuis long-tems, il pria le pénitent de le lui rendre dans une forme humaine. Le pénitent y consentit, pourvu que Venadini allât se baigner dans le Prayagatirtam (c'est le confluent de trois rivières qui se réunissent dans les États du Mogol), et, pour l'engager à suivre son conseil, il lui raconta l'histoire suivante. Une sainte fille, appelée *Malinei*, fit autrefois plusieurs années de pénitence, et mérita de renaître dans le palais des Dieux, et d'être changée en Déesse: elle venait tous les jours se laver dans le Prayaga. Comme elle se retirait, une goutte d'eau tomba de ses cheveux sur un géant d'une grandeur énorme qui était caché dans un bois de bambous. Cette seule goutte fit une telle impression sur le géant, qu'il comprit que, dans une autre vie, il avait été un des plus grands scélérats de l'univers, et que c'était pour cela qu'il avait été condamné à naître dans cette figure affreuse. Aussitôt il se prosterna aux pieds de la Déesse, et il la conjura avec larmes de lui ôter la vie, et de lui obtenir une nouvelle naissance qui lui procurât un état plus heureux. La Déesse, touchée de ses pleurs, l'assura que, pour le faire renaître heureux, et même pour le placer dans le palais des Dieux, elle lui cédait tout le mérite qu'elle avait acquis pendant trente jours qu'elle s'était lavée dans le Prayaga, et le géant fut aussitôt changé en une autre forme. Venadini ayant entendu cette histoire alla sur le champ au Prayaga, où il se baigna trente jours de suite, après quoi il obtint ce qu'il souhaitait, et son fils redevint Brame. Cette fable fait assez connaître qu'un des points de la doctrine Indienne est que les Dieux peuvent être changés en hommes, et les hommes en Dieux, et que les hommes et les Dieux peuvent devenir démons, et les démons devenir des hommes et des Dieux.

Jusqu'ici, Monseigneur, le système Indien ne s'accorde pas mal avec le système de Pythagore et de Platon. Cependant la matière n'est encore qu'effleurée: plus j'approfondirai l'une et l'autre opinion, plus vous

reconnaîtrez qu'à peu de chose près, la conformité est entière. Je commence d'abord par l'idée que les uns et les autres se forment de la nature de l'ame.

8. On trouve dans les livres des anciens Indiens, que les ames sont une parcelle de la substance de Dieu même; que ce souverain être se répand dans toutes les parties de l'univers pour les animer : et il faut bien que cela soit ainsi, disent les Indiens, puisqu'il n'y a que Dieu qui puisse vivifier et faire paraître de nouveau des êtres. J'eus autrefois un long entretien avec un Brame, qui se servait de cette comparaison : Représentez-vous plusieurs millions de vases; grands, petits, médiocres, tous remplis d'eau : imaginez-vous que le soleil donne à plomb sur ces vases : n'est-il pas vrai que, dans chacun d'eux, il réfléchit son image, que l'on y voit un petit soleil, ou plutôt un amas de rayons qui sortent immédiatement du corps brillant de cet astre? C'est, me disait-il, ce qui se passe dans le monde : les vases sont les différens corps dont l'ame émane de Dieu, de même que les rayons émanent du soleil. Je lui demandai s'il pensait que, dans la dissolution des corps, ces ames étaient détruites, de même que les images du soleil ne subsistaient plus, dès que le vase était brisé. Il me répondit que, comme ces mêmes rayons, qui avaient formé ces images dans les vases servaient à former d'autres images dans d'autres vases pleins d'eau; de même, les ames obligées de quitter les corps qui périssent vont animer d'autres corps qui sont frais et vigoureux. Mais, poursuivis-je, pourquoi cette portion de la Divinité qui anime les hommes, commet-elle de si grands crimes? N'est-il pas ridicule d'attribuer à une partie de Dieu même des péchés aussi honteux que ceux que nous voyons tous les jours commettre aux hommes? Il m'avoua qu'il avait de la peine à comprendre comment cette partie de Dieu, qui animait pour la première fois le corps de l'homme, pouvait donner dans de si grands excès; mais que, supposé qu'elle se fût rendue coupable de quelque crime, il fallait bien qu'elle se purifiât par diverses transmigrations, avant que de se réunir à la Divinité.

D'autres croient que Dieu est un air extrêmement subtil, et que nos ames sont une partie de ce souffle céleste; que, quand nous mourons, cet air subtil, qui nous servait d'ame, va se réunir avec Dieu, à moins qu'il n'ait besoin de se purifier par plusieurs métempsycoses; que, quand ces ames sont bien purifiées, elles obtiennent la béatitude, qui a cinq degrés différens, et qui se consomme enfin par l'identité avec Dieu.

Cette même doctrine était enseignée par les disciples de Pythagore et de Platon, et, au rapport de Saint Jérôme, par les Origénistes, qui l'avaient tirée de ces deux philosophes. Il n'en faut point d'autre preuve que ce que Cicéron fait dire à Caton, savoir que les philosophes de la secte Italique ne doutaient point que les ames ne fussent tirées de la substance de Dieu même. *Audiebam Pythagoram Pythagoreosque incolas penè nostros, qui essent Italici Philosophi nominati, nunquam dubitasse quin ex universa mente divina delibatos animos haberemus.* C'est aussi votre sentiment, Monseigneur, car je me souviens d'avoir lû dans vos notes sur Origène, que les Platoniciens et les Stoïciens ont suivi cette même opinion, que les Marcionites et les Manichéens l'ont embrassée depuis, et que c'est dans le sens des Pythagoriciens que (*a*) Virgile dit en parlant de Dieu :

——— Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, Cœlumque profundum;

(*a*) Georg. Liv. IV. v. 221. et Seq.

Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.

Il est vrai néaumoins que plusieurs textes de Platon prouvent assez clairement que Dieu a créé les ames, et qu'il les a ensuite attachées aux astres pour y contempler les idées de toutes les choses créées. Mais mon dessein n'est pas d'accorder Platon avec lui-même, ni de le suivre dans ses incertitudes, et dans ses contradictions perpétuelles. Tout ce que je prétends, c'est de montrer en quoi la métempsycose Indienne est semblable à celle des Platoniciens, qui ont tiré presque toute leur doctrine de Pythagore. Car, comme le remarque Saint Augustin, c'est de Pythagore que Platon tira toute sa physique; et en y ajoutant la morale de Socrate, il se fit une philosophie complète.

Mais soit que les ames soient une émanation de la substance de Dieu même, soit que Dieu les ait tirées du néant, il est toujours vrai de dire que Platon, fidèle disciple de Pythagore, a pensé comme lui, que Dieu avait attaché les ames aux astres, et leur avait laissé le plein usage de leur liberté. Saint Augustin en plusieurs endroits, Vivez (*a*) dans les commentaires qu'il a faits du livre de la Cité de Dieu, et le P. Thomassin (*b*) dans sa Théologie, nous assurent que c'est là le véritable sentiment de la philosophie Platonicienne. Celui-ci, après avoir cité plusieurs textes de Platon qui le prouvent, l'explique à peu près de cette manière. Ces ames, ainsi attachées aux astres, étaient si heureuses qu'elles semblaient être au comble de leurs désirs. Dieu leur avait manifesté une partie des beautés célestes : elles étaient si éclairées qu'elles découvraient la souveraine vérité dans elle-même, et cette vue était la béatitude; mais elles abusèrent de leur liberté, et, se laissant éblouir par les beautés créées, elles négligèrent ce qui faisait leur parfaite félicité. Dieu, pour punir ces ames téméraires et infidèles, les détacha des astres, et les attacha à des corps grossiers. Néanmoins si ces ames faisaient un bon usage de la liberté qui ne leur avait pas été ravie, si elles se purifiaient en pratiquant la vertu elles pouvaient, après quelques transmigrations, retourner au premier état dont elles étaient déchues. Si, au contraire, elles venaient à se souiller en s'abandonnant au vice, elles descendaient dans des corps plus grossiers les uns que les autres, pour y être sévèrement punies.

Cependant il faut prendre garde, disent les Platoniciens, qu'il y a des ames qui, ayant contemplé avec plus d'attention la beauté céleste et les vérités éternelles, ont conservé, nonobstant cette alliance avec les corps matériels, quelques idées de ces beautés et de ces vérités; à peu près comme on voit des rivières dont les eaux pures, après avoir coulé au travers des mines d'or, et ensuite au travers des prairies émaillées de fleurs, se jettent dans la mer, et y conservent durant quelque tems les bonnes qualités des lieux où elles ont passé, sans trop se mêler au commencement avec les eaux salées.

Enfin, pour ne rien omettre de ce que disent les Platoniciens sur ce sujet, c'est en conséquence de ces traces des beautés éternelles qu'elles ont vues, que, quand elles trouvent sur la terre des objets qui leur pa-

(*a*) Comment. in C. V. de Civ. Dei.
(*b*) Théolog. pag. 317.

raissent accomplis, ces objets, quoique terrestres, remuent les traces des premières beautés, et leur causent ces transports qui vont quelquefois jusqu'à une espèce d'extase. Les Platoniciens sont tellement enchantés de cette idée, qu'ils croient qu'on ne peut expliquer autrement ces violens et soudains attachemens qui enlèvent l'ame dès la première vue.

Je sais qu'il y a des disciples de Platon qui, pour justifier leur maître, prétendent qu'il a simplement enseigné que Dieu a créé les ames, et les a unies aux corps pour la perfection de l'univers, et non pas pour des fautes qu'elles eussent commises étant attachées aux astres. Mais on trouve dans les ouvrages de ce philosophe des textes si formels du contraire, qu'on doit, ce me semble, s'en tenir à ce que je viens d'exposer de sa doctrine.

La même doctrine se trouve répandue dans les ouvrages des Indiens, surtout au regard des Rajas (ou Rajahs), qui forment la première caste après celle des Brames. Il y a plusieurs castes de Rajas subordonnées les unes aux autres, qui cependant sont renfermées dans deux principales. La première est de ceux qui sont sortis du Soleil, c'est-à-dire, que leurs ames habitaient auparavant dans le corps même du Soleil, ou en étaient, selon d'autres, une partie lumineuse. Cette caste s'appelle *Chouria Vankcham*, *Caste du Soleil*. Ils en disent autant de la seconde caste, qu'ils nomment *Tomma Vancham*, c'est-à-dire; *caste de la Lune* : et, quand on leur demande d'où viennent les ames des autres castes, ils répondent qu'elles viennent des astres. C'en est, selon eux, une preuve décisive, que ces traînées de lumière qui paraissent durant la nuit, lorsque l'air est enflammé, car ils prétendent que ce sont des ames qui tombent des astres ou bien du Chorcam, qui est un de leurs paradis. Les Brames persuadent au peuple que cette lumière, ou selon eux, ces ames qui tombent ainsi du ciel, venant à s'arrêter sur les herbes, entrent dans le corps des vaches ou des brebis qui broutent, et vont animer les veaux et les agneaux. Si cette lumière tombe sur quelque fruit qui soit mangé par une femme enceinte, ils disent que c'est une ame qui va animer le petit enfant dans le sein de sa mère.

Enfin, les Indiens assurent, de même que les Platoniciens, que ces ames, se dégoûtant de leurs premières délices, et pressées du désir d'animer des corps matériels, viennent effectivement y habiter, et y demeurent jusqu'à ce qu'elles se soient purifiées, et qu'elles aient mérité de retourner au lieu d'où elles sont sorties : mais que, si elles y contractent de nouvelles souillures, elles sont enfin condamnées aux enfers, d'où elles ne sortiront qu'après un tems presque infini.

9. Au reste, ce passage des ames dans des corps plus ou moins parfaits, selon qu'elles ont pratiqué la vertu ou le vice, ne se fait pas au hasard, mais avec ordre, et il y a comme différens degrés par où elles montent ou descendent pour être récompensées ou punies. C'est ce que Platon, fidèle disciple de Pythagore, enseigne dans son Timée, dans son dernier livre de la République, et dans son Phædon, où il explique ainsi l'ordre de ces transmigrations. 1. Si c'est une ame qui ait vu beaucoup de perfections en Dieu, et qui ait découvert plusieurs vérités dans cette espèce de vision béatifique, elle entre dans le corps d'un philosophe ou d'un sage, qui fait ses délices de la contemplation. 2. Elle anime le corps d'un roi ou d'un grand prince. 3. Elle passe dans le corps d'un magistrat où elle devient le chef d'une puissante famille. 4. Elle anime le corps d'un médecin. 5. Elle entre dans le corps d'un homme dont l'emploi est de pourvoir au culte

des Dieux. 6. Elle passe dans le corps d'un poète. 7. Dans celui d'un artisan ou d'un laboureur. 8. Dans le corps d'un sophiste, et enfin dans celui d'un tyran.

C'est ainsi à peu près que les Indiens arrangent leur métempsycose. Quoiqu'ils n'admettent que quatre castes principales, ils reconnaissent néanmoins plusieurs autres castes subalternes, qui sont renfermées sous chacune de ces quatre castes fondamentales. Ainsi, quand les ames descendent immédiatement du ciel, elles entrent 1. dans le corps des Brames, qui sont leurs savans et leurs philosophes. 2. Elles passent dans les corps des rois et des princes. 3. Dans les magistrats ou intendans de provinces, qui sont de la caste des Choultres (*a*): et enfin dans les castes les plus viles et les plus méprisées, d'où elles peuvent monter à mesure qu'elles se purifient. J'ai ouï dire à un Brame habile, qu'il avait lu dans un livre ancien, qu'en certaines occasions, les ames devaient passer jusqu'à mille fois dans différens corps, avant que d'être unies au Soleil, dont elles deviennent comme autant de rayons. Un poète Indien voulant faire mieux comprendre la manière dont les ames descendent toujours en des corps moins parfaits les uns que les autres, lorsqu'elles ne suivent pas les lumières de la raison, les compare à la descente de la rivière du Gange. Cette rivière, dit-il, tomba d'abord du haut des cieux dans le Choreau, de-là elle descendit sur la tête d'Issouren, puis sur la fameuse montagne Ima: de là sur la terre; de la terre, dans la mer; de la mer, dans le *Padalam*, c'est-à-dire, dans l'enfer.

Les Chaldéens expliquent ici d'une manière non moins ridicule cette descente et cette élévation des ames: ils prétendent qu'elles ont des ailes qui se fortifient à mesure qu'elles pratiquent la vertu, et qui s'affaiblissent à mesure qu'elles se plongent dans le vice. Le péché a la force de couper ces ailes, et alors les ames sont obligées de descendre. Quand elles se tournent vers la vertu, ces ailes croissent, se fortifient, et les élèvent au ciel.

Platon dit de même que, quand les ames ne s'élèvent pas à un plus haut degré en changeant de demeure, c'est que leurs ailes ne sont pas assez fortes. Lorsqu'on demande aux Platoniciens combien il faut de tems à ces ames afin qu'elles puissent recouvrer leurs ailes brisées par le péché, ils répondent qu'il faut au moins dix mille ans pour les pécheurs; mais que, pour les justes qui ont vécu trois fois dans la simplicité et dans l'innocence, il leur suffit d'y employer trois mille ans. *Qui simpliciter et sine dolo philosophatus est, huic, si ter ad eum vixerit modum, ter milleni sufficient anni.*

Il y a de l'apparence que cela se disait par les Platoniciens dans un sens allégorique. Mais les Indiens ne l'entendent pas de même; ils ont pris à la lettre ces ailes dont ils avaient ouï parler. Ils en ont donné jusques aux montagnes. Elles étaient autrefois si insolentes, disent-ils, qu'elle se mettaient devant les villes pour les couvrir. Devendiren les poursuivit avec une épée de diamans, et ayant atteint le corps de bataille de ces montagnes fugitives, il leur coupa les ailes; et c'est ce qui a produit cette chaine de montagnes qui divise les Indes (Indonstan) en deux parties. Pour ce qui est des autres montagnes qui se séparèrent de l'armée, elles tombèrent çà et là dans leur déroute, ainsi qu'elles se voient encore aujourd'hui: celles qui tombèrent dans la mer formèrent les Iles qu'on y découvre. Toutes ces montagnes, selon eux, sont animées; ils leur donnent même pour

(*a*) Ce sont les mêmes que les *Soudras* des Dissertations précédentes.

enfans non-seulement des rochers, mais encore des Dieux et des Déesses.

16. Après tout, Monseigneur, les ames ne seraient pas entièrement dégradées, si elles étaient destinées à n'animer que des corps humains; mais que la philosophie Platonicienne les ait avilies jusqu'à animer des corps de bêtes; c'est ce qui ne paraîtrait pas croyable, si une opinion si insensée n'était pas semée dans les ouvrages de Platon. C'est cette opinion que Saint Augustin rapporte au 3e. Livre de la Cité de Dieu, lorsqu'il dit ces paroles : *Platonem animas hominum post mortem revolvi usque ad corpora bestiarum scripsisse, certissimum est.* Quand les Platoniciens ont voulu corriger leur maître, comme a fait Porphyre, ils ont allégué des raisons qui ne prouvent rien, ou qui prouvent également que les ames animent les corps des bêtes, et les corps des hommes.

Tel est donc le système de Platon. Toutes les ames, à la réserve de celles de quelques philosophes, sont jugées au moment qu'elles se séparent de leurs corps. Les unes tombent dans les enfers, où elles sont punies et purifiées. Les autres, dont la vie a été innocente, montent au ciel pour y être récompensées d'une manière proportionnée à leurs vertus : mais, après mille ans, elles retournent sur la terre, où elles choisissent un genre de vie conforme à leur inclination. Il arrive alors que celles qui ont animé des corps humains dans la vie précédente, passent dans des corps de bêtes; que les autres qui ont été dans des corps de bêtes, viennent animer des corps humains. C'est ainsi que ce philosophe s'explique dans son Phædon.

Mais qu'on ne croie pas que ce choix que font les ames, soit ou aveugle ou indifférent à l'égard de toute sorte de bêtes; c'est un choix éclairé; puisque, parmi les bêtes, elles choisissent celles qui ont eu le plus de rapport à l'état où elles se sont trouvées dans une autre vie. Ainsi Orphée choisit le corps d'un cygne; l'ame de Tamiris fut placée dans le corps d'un rossignol; celle d'Ajax dans le corps d'un lion; l'ame d'Agamemnon anima un aigle, et celle de Thersite passa dans le corps d'un singe. C'est dans les Livres (*a*) de sa République que Platon développe cette rare doctrine.

Les Indiens pensent comme Platon, avec cette différence, comme nous le verrons dans la suite, qu'après que les ames ont été punies pour leurs crimes, ou récompensées pour leurs vertus, elles sont destinées à entrer dans d'autres corps, non pas par choix, mais par une qualité nécessitante qu'ils appellent *Chanckaram*, ou par la détermination de Bruma, qui a soin d'écrire toutes les aventures de cette ame dans les sutures de la tête du corps qu'elle est sur le point d'animer.

11. Quand on a une fois admis ce grand principe des Pythagoriciens et des Platoniciens, savoir que tout l'homme consiste dans l'ame, et que les corps que les ames animent ne sont que de simples instrumens dont elles se servent, ou comme des vêtemens dont elles se couvrent, il s'ensuit que les ames doivent passer pareillement dans les arbres, dans les plantes, et dans tout ce qui a la vie végétative. Et c'est ce qu'Ovide, qui partout se déclare Pythagoricien, nous représente dans ses Métamorphoses; car, quoiqu'il y ait quelque légère différence entre la métempsycose et la métamorphose, cette dernière pourtant n'est fondée que sur la première. C'est aussi ce que veut dire Virgile, lorsqu'il raconte qu'Énée, coupant un

(*a*) Livre X.

arbre, vit couler le sang de Polydore, et qu'il entendit une voix qui lui criait :

Quid miserum, Enea, laceras? jam parce sepulto.

Je pourrais rapporter ici plusieurs contes fabuleux qui ont cours parmi les Indiens, et qui y passent pour des vérités incontestables. En voici un, entre plusieurs, qui se trouvent dans le fameux livre appelé *Ramayenam*. C'est selon eux un livre infaillible, et dont la lecture efface tous les péchés.

Chourpanaguey, sœur du géant Ravanem, avait un fils qu'elle aimait tendrement. Ce jeune homme entra un jour dans le jardin d'un pénitent, et y gâta quelques arbres : le solitaire en fut offensé, et, sur le champ, il le condamna à devenir un arbre qui se nomme *Alamaram*. Chourpanaguey ayant prié l'hermite de modérer sa colère, il se laissa attendrir, et il consentit que, quand Vielmou, transformé en Ramen, viendrait dans le monde, et couperait une branche de cet arbre, l'ame du jeune homme s'envolerait dans le Chorcam (*a*), et ne serait plus sujette à d'autres transmigrations. On lit dans les ouvrages des savans Indiens un grand nombre d'exemples de cette nature, par lesquels ils prouvent que les ames passent dans les plantes et dans les arbres.

12. Pour pousser la métempsycose jusqu'où elle peut aller, il ne resterait plus qu'à faire passer les ames dans les pierres, et dans tous les autres êtres de même espèce. Je ne trouve nul vestige d'une pareille doctrine parmi les sectateurs de Pythagore et de Platon. A la vérité, Ovide s'est donné l'essor dans ses Métamorphoses : Aglauros y est changée en pierre, Niobé en marbre, Atlas en une montagne de son nom, Scylla en un écueil qui est dans la mer, etc. Mais ce poëte ne croit pas que ces rochers, ces pierres et ces montagnes soient animés.

Les Indiens, au contraire, sont fortement persuadés que des ames animent véritablement les pierres, les montagnes et les rochers. Parmi plusieurs exemples qu'on trouve dans le Ramayenam, je n'en citerai qu'un seul, qui sera la preuve de ce que j'avance.

Il est rapporté qu'il y avait auprès du Gange un pénitent nommé Cavoudamen, dont la vie était très-austère; qu'il avait une des plus belles femmes qui fût au monde (elle se nommait *Ali*); qu'elle eut le malheur de plaire à Devendiren, roi des Dieux du Chorcam; que l'hermite, qui s'en aperçut, en frémit de colère, et qu'il donna à l'un et à l'autre sa malédiction; qu'Ali fut aussitôt transformée en un rocher, où se logea son ame; mais que, dans la suite, Rameu ayant touché du pied le rocher, délivra par sa vertu son ame infortunée : que comme elle avait expié son crime dans une transmigration, elle s'envola sur l'heure au Chorcam.

13. On pourrait me faire ici une question que je dois prévenir, afin de mieux approfondir le système Idien; savoir, si le passage des ames du corps dans un autre se fait à l'instant, ou s'il se trouve quelque intervalle de tems entre les différentes animations. Les sentimens des Indiens sont partagés. Quelques-uns croient que les ames demeurent auprès du corps, et même dans les endroits où se conservent les cendres des cadavres brûlés, jusqu'à ce qu'elles trouvent un autre corps qui soit propre à les recevoir.

(*a*) Paradis des Indiens.

D'autres pensent qu'elles ont la permission de venir manger ce qu'on leur offre pendant plusieurs jours, et c'est l'opinion la plus commune : aussi se réjouissent-ils, lorsqu'ils voient que les corbeaux viennent se jeter sur ce que l'on a déjà préparé pour ces ames. Le peuple surtout croit que les ames des morts entrent pendant quelques jours dans les corbeaux, ou du moins qu'elles reviennent dans des corps qui en ont la figure; qu'ensuite elles vont dans la gloire, si elles s'en sont rendues dignes, ou dans les enfers, si elles l'ont mérité.

Pour ce qui est de Platon, il m'a paru varier sur la destinée des ames au sortir du corps. Néanmoins, il assure plus communément que les ames qui se sont purifiées s'en retournent au ciel, d'où elles sont venues sur la terre, et que les ames des méchans sont obligées de demeurer auprès des cendres des corps qu'on a brûlés, ou auprès des sépulcres où l'on a placé ces cadavres, avant qu'il leur soit permis de se loger dans d'autres corps; et que, par ce moyen-là, elles expient leurs crimes.

C'est une observation que vous avez faite, Monseigneur, et que je ne fais qu'après vous, que les poëtes, qui la plupart étaient Pythagoriciens, ont cru que les ames, soit bonnes, soit mauvaises, accompagnaient toujours au moins pour quelque tems les cadavres. C'est ce qu'on lit dans le quatrième Livre de l'Énéide, lorsque Virgile parle des mânes et des cendres d'Anchise, dans le troisième Livre d'Ovide, et dans le quatrième Livre des Élégies de Properce. Lucain veut qu'on ramasse les cendres répandues sur le rivage, pour les renfermer avec les mânes dans la même urne :

——— *Cineresque in littore fusos*
Colligite, atque unam sparsis date Manibus Urnam.

L'interprète Servius (*a*), en expliquant ces paroles du troisième Livre de l'Énéide :

Animamque sepulchro
Condimus,

dit que l'ame demeure auprès du corps ou des cendres autant de tems qu'il en reste quelque vestige. C'était pour empêcher les ames d'aller sitôt dans d'autres lieux, que les Égyptiens embaumaient avec soin les cadavres. La myrrhe, les parfums, les bandes de fin lin enduites de gommes rendaient ces cadavres, au rapport de Saint Augustin, aussi durs que s'ils eussent été de marbre. C'est pour la même raison qu'ils firent bâtir ces superbes pyramides, dont Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon, Pline, et plusieurs savans voyageurs nous ont fait des peintures si surprenantes.

Les Indiens n'accordent pas aux ames un si long séjour auprès des cadavres : douze ou quinze jours tout au plus leur suffisent : après quoi, le penchant naturel porte ces ames à chercher d'autres corps, qui leur donnent plus de plaisir que les premiers qu'elles ont animés; et tout cela se fait jusqu'à ce qu'elles aient accompli plusieurs centaines de transmigrations.

(*a*) Lib. VIII et IX.

Quand on interroge les Brames sur la cause de ces diverses renaissances, ils se trouvent embarrassés. J'ai découvert néanmoins leur véritable sentiment, soit par la lecture de leurs anciens livres, soit par les entretiens que j'ai eus avec leurs docteurs. Ils conviennent tous que Bruma écrit dans la tête des enfans qui naissent l'histoire de leur vie future, et qu'ensuite, ni loi ni tous les Dieux ensemble ne peuvent plus l'effacer ni en empêcher l'effet. Mais les uns prétendent que Bruma écrit ce qu'il juge à propos, et que, par conséquent, c'est de sa fantaisie que dépend la bonne ou la mauvaise fortune. D'autres, au contraire, soutiennent qu'il ne lui est pas libre de suivre son caprice, et que les aventures qu'il écrit dans la tête des enfans doivent être conformes aux actions de la vie précédente.

C'est une chose assez plaisante, Monseigneur, que cette écriture de Bruma, et qui mérite d'être expliquée. Le crâne, comme tout le monde sait, a des sutures qui entrent les unes dans les autres, et qui sont façonnées à peu près comme les dents d'une scie. Toutes ces petites dents sont, selon les Indiens, autant d'hiéroglyphes, qui forment l'écriture de Bruma dans les trois principales sutures, que les anatomistes appellent la *coronale*. C'est dommage, disent-ils, qu'on ne puisse lire ces caractères, ni en pénétrer le sens, on saurait toute la vie de l'homme.

Voici donc quel est véritablement le système des anciens Brames : toute bonne action doit être essentiellement récompensée, et toute mauvaise doit être nécessairement punie. Par conséquent, nul innocent ne peut être puni, nul coupable ne doit être récompensé. Ce sont donc les vertus et les vices qui sont la véritable cause de la diversité des états : c'est là le destin auquel on ne peut résister, c'est là l'écriture fatale de Bruma. Et c'est en développant ce principe, qu'on rend raison pourquoi dans ce monde les uns sont heureux, et les autres malheureux. Si vous avez fait du bien dans la vie précédente, vous jouirez de tous les plaisirs imaginables dans celle-ci ; si vous avez commis des crimes, vous en serez puni. C'est pour cela que les Indiens répètent sans cesse ce proverbe. *Qui fait bien, trouvera bien ; qui fait mal, trouvera mal.*

Ils appellent cette fatalité *Chankaram*. C'est une qualité imprimée dans la volonté, qui fait agir bien ou mal, selon les actions de la vie précédente. Ceux qui n'entendent pas bien la langue se trompent souvent sur cette expresion ; car elle a différentes significations : quelquefois elle signifie la mémoire ; d'autres fois elle signifie une certaine qualité, que les prêtres des Païens impriment à la statue d'une idole par certaines prières, qui donnent une espèce de vie à cette statue. Mais elle est principalement employée par les savans pour expliquer la cause des différentes transmigrations.

Ce principe une fois posé, c'est ainsi que les Brames raisonnent. Le Dieu que nous adorons est juste ; il ne peut donc commettre aucune injustice ; cependant nous voyons que plusieurs naissent aveugles, boiteux, difformes, pauvres et dénués de toutes les commodités présentes, et dont la vie par conséquent est très-malheureuse. Ils n'ont pas mérité un sort si triste en naissant, puisqu'ils n'avaient pas l'usage de leur liberté ; il faut donc l'attribuer aux péchés qu'ils ont commis dans une autre vie. On en voit d'autres au contraire, qui naissent dans de magnifiques palais, qui sont respectés, honorés, et à qui il ne manque rien de toutes les délices. Par quelles actions peuvent-ils avoir mérité une destinée si agréable, si ce n'est par les vertus qu'ils ont pratiquées dans la vie précédente ? Ainsi,

toutes les diverses transmigrations tirent leur origine de la nécessité qu'il y a que le vice soit puni et la vertu récompensée. On ne lit autre chose dans les histoires indiennes; leurs livres de morale et leurs poésies sont remplies de ces maximes. Voici, par exemple, ce que dit l'un de leurs plus célèbres auteurs, pour montrer quelle est la force des bonnes œuvres.

Un homme fort habile pensait souvent à l'obligation où il était d'honorer les Dieux subalternes; il fit néanmoins réflexion que ces Dieux inférieurs étaient soumis à Bruma, et il jugea qu'il était plus naturel de s'adresser directement à lui; ensuite il considéra que Bruma ne pouvait rien changer aux événemens de cette vie, et que tous les avantages qu'on retire dans l'état où nous sommes, ont leur source dans les bonnes œuvres qu'on avait pratiquées dans la vie précédente; d'où il conclut qu'il devait regarder les actions vertueuses comme le principe de son bonheur. Il est donc vrai, disent les Indiens, que c'est à la pratique de la vertu qu'on est redevable du bien que l'on reçoit maintenant.

Il ne me serait pas difficile de rapporter des exemples de chaque vertu qui a produit une nouvelle renaissance dans un état plus heureux. Ce seul trait, tiré de la vie de Vieramarken, fera juger de tous les autres. Un scélérat, coupable d'une infinité de crimes, donna par aumône une mesure de semence de bambous : cette action de charité le fit renaître fils du roi de Cachi; c'était le plus grand honneur qu'il pouvait espérer sur la terre.

Les auteurs Indiens rapportent pareillement une infinité d'exemples de la punition des pécheurs dans les diverses transmigrations de leurs ames. Je ne borne à un seul, qu'ils regardent comme la cause principale de toutes les metempsycoses de Vichnou. Un Solitaire, appelé *Virougoumamouni*, avait vécu plusieurs années dans les rigueurs de la pénitence. Il s'était élevé à un si haut degré de perfection, que les Dieux mêmes étaient obligés de l'honorer, ou étaient exposés à sa malédiction, car nulle puissance ne pouvait lui résister. Il alla sur une montagne où se trouvèrent Bruma, Routren et Vichnou. Les deux premières Divinités ne l'ayant pas reçu avec le respect qui lui était dû, furent punies sur-le-champ. Bruma fut condamné à n'avoir jamais de temple, et Routren fut frappé rudement. Vichnou, qui craignait un traitement semblable, s'humilia en sa présence; mais ensuite il entra dans une étrange colère contre le portier de son palais, qui avait donné entrée au solitaire; et, pour le punir de sa négligence, il le condamna à renaître son ennemi dans ses diverses métempsycoses. C'est pour cela que, quand Vichnou parut sous la figure de Ramen, le portier anima le corps d'un géant nommé *Ravanen*. Vous voyez donc, ajoutent les Indiens, que c'est toujours ou le vice ou la vertu qui font renaître les hommes heureux ou malheureux.

Ils sont tellement convaincus que tous les événemens de cette vie ont pour principe le bien ou le mal qu'on a fait dans une autre vie, que, quand ils voient qu'un homme est élevé à quelque grande dignité, ou qu'il possède de grandes richesses, ils ne doutent point qu'il n'ait été très-exact à pratiquer la vertu dans une vie précédente. Qu'un autre au contraire traîne une vie malheureuse dans la pauvreté et dans les disgraces qui l'accompagnent, il ne faut pas s'en étouner, disent-ils, c'était un méchant homme.

Je me souviens, Monseigneur, de vous avoir raconté ce qui m'arriva il y a quelques années, lorsque je fus en prison à Tarcolam. Un des princi-

paux du pays, touché de tout ce que je souffrais, vint me voir pour me consoler; et comme il m'entretenait à cœur ouvert : « Hé bien ! me dit-il, » vous qui avez tant de fois déclamé contre la métempsycose, la pouvez-vous » nier à présent? Le triste état où vous êtes réduit n'en est-il pas une » preuve assez claire? Car enfin, ajouta-t-il, j'ai appris de vos disciples » que, dès votre plus tendre jeunesse, vous vous êtes fait Sanias. L'air » empesté du monde et le commerce des méchans n'avaient pu alors cor- » rompre votre cœur; vous avez toujours vécu depuis dans la simplicité » et dans l'innocence. Vous menez, dans les bois de Tarcolam, une vie » austère et pénitente; vous ne faites de mal à personne, au contraire, » vous enseignez le chemin du salut à tout le monde. Pourquoi donc » êtes-vous enfermé dans cette obscure prison? Pourquoi est-on prêt de » vous livrer aux plus cruels supplices? Ce n'est pas sans doute pour les » péchés que vous avez commis dans cette vie, c'est donc pour ceux que » vous avez commis dans une autre ».

Il n'en faut pas davantage, Monseigneur, pour connaître ce que pensent les Indiens sur la métempsycose. Cependant, pour achever le parallèle de leur opinion avec celle de Pythagore et de Platon, j'y ajouterai encore un dernier trait de ressemblance.

14. On lit dans le livre de Saint Irénée sur les Hérésies, que Platon, ne sachant que répondre à ceux qui lui objectaient que la métempsycose était une chimère, puisqu'on ne voyait personne qui se ressouvînt des actions qu'il avait faites dans les vies précédentes, ce philosophe inventa le fleuve de l'oubli, et avança, sans néanmoins le prouver, que le Démon qui présidait au retour des ames sur la terre, leur faisait boire des eaux de ce fleuve. (a) *Qui primus hanc introduxit sententiam, cum excusare non posset, oblivionis induxit poculum potasse.* Mais quoi, dit à cela Saint Irénée, nous nous ressouvenons tous les jours des songes que nous avons eus durant la nuit; comment peut-il se faire que nous perdions tout souvenir de cette multitude prodigieuse de faits dont nous avons été les témoins, et de tant d'actions que nous avons faites? Un Démon, dites-vous, donne aux ames qui entrent dans les corps un breuvage qui leur fait oublier tout ce qui s'est passé dans les vies précédentes; mais d'où savez-vous qu'il y a un pareil breuvage? Qui vous a dit qu'un Démon l'a préparé? Si vous l'ignorez, l'un et l'autre est chimérique : si vous vous souvenez effectivement que ce Démon vous a fait boire de l'eau de ce fleuve, vous devez également vous souvenir du reste. *Si enim et Dæmonem, et poculum, et introitum reminiscaris, reliqua oportet cognoscas. Si autem illa ignoras, neque Dæmon verus, neque artificiosè compositum oblivionis poculum.*

Platon ajoutait néanmoins, que l'oubli de ce qu'on avait vu dans une autre vie n'était pas si profond ni si universel qu'il n'en restât quelques traces, lesquelles, excitées par les objets et par l'application à l'étude, rappelaient le souvenir des premières connaissances. C'est ainsi qu'il expliquait la manière dont les sciences s'apprennent; et, selon ce principe, il soutenait que les sciences étaient plutôt des réminiscences de ce qu'on avait appris autrefois, que des connaissances nouvellement acquises. Il y avait outre cela des ames privilégiées qui se souvenaient des différens corps

(a) Livre II. Chap. LIX.

qu'elles avaient animés, et de tout ce qu'elles avaient fait dans ces corps : c'est ainsi que Pythagore se ressouvenait d'avoir été Euphorbe ; mais c'était une faveur singulière qui n'était accordée qu'à un petit nombre d'hommes excellens et tous divins.

Les Indiens disent quelque chose d'assez semblable ; car ils assurent qu'il y a certaines vues spirituelles qui se donnent à quelques unes plus favorisées, qui les font ressouvenir de tout ce qu'elles ont vu et de tout ce qu'elles ont fait. Ce privilége est surtout accordé à celles qui savent de certaines prières et qui les récitent ; par malheur, presque personne ne sait ces prières, et de là vient cet oubli où l'on est maintenant de tout ce qu'on a été, et de tout ce qu'on a fait. Un exemple fera mieux comprendre quelle est sur cela leur opinion.

Il est rapporté dans un livre qu'ils appellent *Bruma-Pouranam*, qu'un roi, nommé *Bimarichen*, né dans le royaume de Tiradidejam, avait épousé Commasoudi ; c'était une grande princesse qui était née dans le royaume de Nirreinchiadejam. Ce roi avait de grands défauts, il ne gardait point les Ajarams, c'est-à-dire, les coutumes propres de la nation ; c'est ce qui le rendait odieux et méprisable à ses sujets. La reine, qui le voyait avec douleur négliger les choses mêmes où les Parias (Paryas) sont très-exacts, lui en fit de vifs reproches. Le prince ne s'en tint pas offensé, au contraire, après l'avoir écouté paisiblement, il s'ouvrit à elle, et il lui confia un grand secret. La dévotion que j'avais aux Dieux, lui dit-il, m'a obtenu d'eux une faveur particulière, et qui n'est réservée qu'à peu de personnes. Ils m'ont fait connaître, par une vie spirituelle qu'ils m'ont donnée, que j'étais un chien dans la vie précédente ; j'entrais alors par hasard dans la cour d'un temple où l'on faisait un sacrifice ; je me jetai sur l'autel, et je mangeai le riz qu'on y immolait : on me chassa par trois fois différentes ; mais enfin comme je revenais toujours à la charge, on me donna un coup si violent, que j'eu mourus sur l'heure devant la porte du temple dédié à Chiven. Heureusement pour moi, Chiven était descendu dans le temple pour voir le sacrifice et pour en humer la fumée. Il fut touché de me voir expirer ainsi devant sa porte, et il me procura une nouvelle naissance dans la personne d'un roi tel que je suis. Si donc vous voyez que j'observe si peu les Ajarams, c'est que mes premières inclinations ne sont pas tout à fait détruites, et que je suis encore comme entraîné par la pente naturelle de mon premier état. Ce récit surprit étrangement la princesse, et la curiosité naturelle aux personne du sexe la porta à faire des instances auprès de son mari, pour savoir de lui ce qu'elle avait été elle-même. Le roi examina ses vies précédentes avec le secours de sa vue spirituelle, et il lui apprit qu'elle était un oiseau, qui fut poursuivi par un oiseau de proie, et qui vint mourir à la porte du temple de Chiven, et que ce Dieu ordonna qu'elle naîtrait Rajatti. Mais que deviendrons-nous, reprit la reine ? Le prince, regardant pour la troisième fois dans l'avenir, découvrit que lui et elle devaient renaître trois fois dans la caste des Rajas.

A travers toutes ces fables et ces idées extravagantes des Indiens, on voit assez qu'ils reconnaissent un premier être éternel et créateur de tous les autres êtres ; des intelligences, qui sont d'un ordre supérieur à l'homme, quoique fort inférieures à Dieu ; qu'ils admettent des démons ; qu'ils tiennent que l'ame est immortelle ; qu'il y a une autre vie, un paradis et un enfer : qu'on se rend digne de l'un par la pratique de la vertu, et qu'on mérite l'autre par les péchés qu'on commet ; qu'on peut expier les péchés

en cette vie; que la prospérité et les richesses sont presque toujours la source de nos désordres; enfin il paraît que dans plusieurs points ils pensent d'une manière qui les approche des vérités de la religion; mais ces vérités qu'ils admettent sont tellement obscurcies par les fables et les rêveries que l'idolatrie y a mêlées, qu'on a peine à les tirer de cet amas confus de fables et de mensonges pour les leur faire voir telles qu'elles sont.

Peut-être me demanderez-vous, Monseigneur, quelles sont les raisons qui frappent davantage ces peuples, quand nous réfutons leurs ridicules idées sur la métempsycose. C'est par où je finirai cette lettre, qui n'est déjà que trop longue. Nous avons remarqué que les raisons dont Saint Thomas se sert contre les Gentils, ne font sur l'esprit des Indiens qu'une très-légère impression. Ainsi, pour les désabuser entièrement d'un système également impie et ridicule, nous avons recours à des raisonnemens tirés de leur propre doctrine, de leurs usages et de leurs maximes; et ce sont ces raisonnemens où on leur fait sentir les contradictions dans lesquelles ils tombent, qui les confondent et qui les contraignent de reconnaître l'absurdité de leurs opinions.

Nous leur demandons d'abord, s'il n'est pas vrai que les hommes ont été créés : ils n'ont garde de le nier; car l'emploi de Bruma, qui est le premier de leurs Dieux, a été de créer le ciel et la terre, les hommes et les animaux. Nous leur demandons ensuite : N'est-il pas vrai que Bruma ne créa d'abord qu'un seul homme, et puis neuf autres, et ensuite tous ceux qui tirent leur origine de ces premiers hommes? C'est de quoi ils conviennent, car c'est là leur système. Mais, poursuivons-nous, supposons que tous ces premiers hommes aient été d'abord au nombre de cent mille; leurs conditions étaient-elles égales? Jouissaient-ils tous des mêmes richesses, des mêmes honneurs, des mêmes dignités? N'y avait-il point parmi eux de malades ou de pauvres? N'en voyait-on point qui commandaient aux autres, et d'autres qui leur obéissaient? Comme ils ne prévoyaient pas les conséquences que nous devons tirer de ces principes, ils n'ont point de peine à convenir qu'il y avait de la différence dans leur état et dans leur condition. Mais, reprenons-nous, tous ces hommes n'avaient commis aucun péché ni pratiqué aucune vertu, puisqu'ils existaient pour la première fois (*a*); d'où peut venir parmi eux cette inégalité qui rend heureux le sort des uns, et malheureux le sort des autres? S'il n'est pas nécessaire de recourir aux vertus ni aux péchés de ces premiers hommes pour prouver la différence de leurs conditions, quelle nécessité y a-t-il maintenant d'y avoir recours? A cela ils ne savent que répondre, et ils voudraient bien revenir sur leurs pas, et dire ce qui est contre tous leurs principes, que le monde n'a pas eu de commencement. Il est vrai que quelques savans prétendent qu'il y a trois choses qui sont éternelles, savoir : le Dieu suprême, les ames et les générations, ce qu'ils expriment par ces trois mots : *Padi*, *Padou*, *Pajam*, et qu'en remontant du fils au père, du père à l'aïeul, de l'aïeul au bisaïeul, et ainsi du reste, on ne trouvera jamais de premier principe. Mais l'opinion universellement reçue, est que Bruma a créé les

(*a*) Cet argument n'est qu'un sophisme. Bruma créa d'abord un homme, puis neuf autres. Le cours ordinaire des générations produisit le reste de l'espèce. Ainsi il suffit que les dix premiers hommes aient été égaux en puissance, pour que l'argument que l'on prête aux Indiens ne soit pas réfuté.

premiers êtres; leur chronologie même fixe le nombre des années qui se sont écoulées depuis cette création; ainsi l'argument subsiste dans toute sa force.

De plus, nous leur demandons où étaient ces ames avant la création du monde. Quoiqu'ils soient partagés sur cela en deux opinions différentes, cette question les jette dans un égal embarras. Ceux qui tiennent que nos ames sont une portion de la Divinité, disent qu'elles étaient en Dieu, dont elles se sont séparées quand elles sont venues sur la terre pour y animer les différens corps d'hommes, de bêtes ou de plantes. Mais quoi, leur disons-nous, ces ames étant des parties égales de la substance divine, comment ont-elles mérité d'être placées si différemment, les unes dans le corps d'un roi, les autres dans le tronc d'un arbre, celles-ci dans un lion féroce, celles-là dans un agneau? Ils avouent de bonne foi qu'ils n'en savent pas davantage. Pour ce qui est des autres qui soutiennent que les ames sont hors de Dieu, ils ne savent pas où les placer avant la création du monde, et ils ne peuvent se tirer de là que par des absurdités, dont ils sentent eux-mêmes tout le ridicule; comme par exemple que les ames dormaient pendant tout ce tems-là.

Je me sers quelquefois d'une comparaison tirée d'un axiome qu'ils répètent continuellement, savoir : que l'homme est un petit monde, et que tout ce qui se passe dans le grand monde se trouve dans l'homme, et je leur demande : Tous les êtres qui sont dans le monde, doivent-ils être semblables? Ne doit-il y avoir que des soleils et des astres? Le bien de l'univers n'exige-t-il pas que toutes les parties qui le composent soient subordonnées les unes aux autres, et que tous les êtres soient placés différemment? Ils en tombent d'accord. Avouez donc, leur dis-je, qu'il en est de même du monde moral; que tous ne peuvent pas être rois, que le bon ordre demande qu'il y ait de la subordination, et que par conséquent il est inutile d'attribuer la différence des états et des conditions aux actions de la vie précédente.

Comme ils conviennent que, bien qu'il y ait ici bas une grande différence entre un Brame, un Raja et un Parias, il n'y aura cependant que la vertu qui distinguera les uns des autres à la porte du ciel; et que peu importe en quel état on se trouve en ce monde, pourvu qu'on y pratique la vertu. Je pousse encore plus loin cette comparaison, et je leur dis : Dans l'homme que vous regardez comme un petit monde, tous les membres ne doivent-ils pas avoir des emplois différens? La tête ne doit-elle pas être au-dessus du corps et les pieds au-dessous? Quoique les fonctions des divers membres soient les unes plus nobles, et les autres plus viles, chaque membre ne doit-il pas être content de son état? Ils en tombent d'accord, et alors je les force d'avouer que la même chose doit se passer dans le monde moral; qu'il doit y avoir différentes castes; que dans quelque caste que l'on naisse, si l'on y pratique la vertu, on est plus heureux que ceux des castes supérieures qui s'abandonnent à des passions brutales; que par conséquent c'est la vertu ou le vice qui fait la véritable distinction des hommes.

Voici un autre raisonnement qui est tout à fait à leur portée; il est tiré de leurs propres maximes. Un homme vertueux, disent-ils, renaîtra un grand roi. Dans une autre transmigration, sa vertu sera récompensée par la jouissance de tous les honneurs et de tous les plaisirs. Or, leur disons-nous, comment accordez-vous cela avec cette opinion où vous êtes, que

tous les rois tombent en mourant dans les enfers? Un état qui est cause de votre damnation, peut-il être la récompense de la vertu? De plus, ajoutons-nous, vous assurez que les plaisirs seront la récompense de la mortification; que les richesses seront données à un Sanias, qui, pendant cette vie, aura fait choix de la pauvreté; mais, en même tems, vous dites que l'abondance et les délices sont capables de corrompre, et corrompent effectivement le cœur. Aurez-vous donc, pour récompense d'avoir évité le vice, ce qui sera pour vous une source de crimes? Un Sanias, pour avoir méprisé les richesses et le commerce des femmes; afin de mieux pratiquer la vertu, sera-t-il récompensé en se mariant à plusieurs femmes, et en amassant de grands biens? Est-il rien de plus contraire au bon sens.

Un quatrième raisonnement dont je me sers est tiré de leur opinion sur l'écriture de Bruma. Vous soutenez, leur dis-je, que toute la vie de l'homme est écrite dans la tête de chaque enfant par Bruma; que ces caractères renferment toutes les circonstances des actions et des événemens qui se doivent passer à son égard; qu'ils sont inéfaçables; que Bruma lui-même et tous les Dieux ne sauraient en empêcher l'effet, et que tout cela se fait conformément aux actions de la vie précédente. D'un autre côté, vous assurez que la vie des hommes et toutes leurs actions sont pareillement écrites dans les astres, dans les planètes, et dans leurs différentes conjonctions et oppositions; qu'il faut les consulter quand on veut réussir dans quelque entreprise : c'est pour cela que, quand il s'agit de faire des mariages, d'entreprendre un voyage, de construire des bâtimens, de dresser des contrats, vous voulez que le Brame consulte les douze signes du zodiaque, la situation des planètes et des vingt-sept principales constellations. Mais, s'il est vrai que tout ce qui arrive dans cette vie a déjà été réglé par Bruma, que devient la force invincible des astres? Quel avantage y a-t-il à les consulter pour savoir ceux qui sont favorables ou contraires? Ou, si les astres influent dans toutes vos actions, ce que vous dites de l'écriture de Bruma est donc une chimère? Je n'ai vu aucun Indien qui ne sentît la force de ce raisonnement.

La doctrine des Indiens nous fournit une cinquième démonstration à laquelle ils n'ont point de réplique. La principale raison qui leur fait admettre la métempsycose, est la nécessité d'expier les péchés de la vie passée; or, suivant leur système, rien de plus aisé que l'expiation des péchés. Tous leurs livres sont remplis des faveurs singulières qui se retirent de la prononciation de ces trois noms, *Chiva, Rama, Harigara.* Dès la première fois qu'on les prononce, tous les péchés sont effacés, et si l'on vient à les prononcer jusqu'à trois fois, les Dieux qu'on honore par là, sont en peine de trouver une récompense qui puisse en égaler le mérite. Alors les ames, regorgeant, pour ainsi dire, de mérites, ne sont plus obligées d'animer de nouveaux corps; mais elles vont droit au palais de la gloire de Devendiren. Or, il n'y a presque point d'Indien, quelque peu dévot qu'il soit, qui ne prononce ces noms plus de trente fois par jour; quelques-uns les prononcent jusqu'à mille fois, et contraignent ainsi les Dieux d'avouer qu'ils sont insolvables. De plus, les péchés s'effacent avec la même facilité en prenant le bain dans certaines rivières et dans quelques étangs, en donnant l'aumône aux Brames, en faisant des pélerinages, en lisant le Ramayenam, en célébrant des fêtes en l'honneur des Dieux, etc. Cela étant ainsi, leur dis-je, il n'y a personne aux Indes qui ne sorte de cette vie chargé de mérites, et sans la moindre tache de péché; or dès

qu'il n'y a plus de péchés à expier, à quoi peut servir la métempsycose? (*a*)

Ces sortes de raisons, prises de leur doctrine, font incomparablement plus d'impression sur eux, que toutes les autres qui seraient beaucoup plus solides. On tire du moins cet avantage, que les ayant convaincus de la fausseté d'un point de leur doctrine, ils ne peuvent nier qu'une religion appuyée sur cette doctrine ne soit pareillement fausse.

Nous nous servons encore à l'égard des Indiens, des mêmes reproches qu'on faisait aux anciens Pythagoriciens. Supposé que ce soient les mêmes ames qui animent les corps des hommes et des bêtes, il s'ensuit que c'est un crime énorme de tuer une bête, et qu'on s'expose même à donner la mort à son propre père, à ses enfans, etc. Les Indiens avouent sans peine la conséquence. Mais, puisque cela est ainsi, leur disons-nous, comment se peut-il faire que vos Dieux aient tant de complaisance pour les sacrifices d'animaux?

Ces sacrifices, que faisaient les philosophes en l'honneur des Dieux, sans être retenus par leur idée de la métempsycose, me donnent lieu de remarquer ici en passant une pratique de Pythagore, qui est actuellement observée par les Brames. On sait que ce philosophe leur offrit une hécatombe, en reconnaissance d'une démonstration de géométrie qu'il avait trouvée; et quoiqu'il s'abstînt constamment de la viande, et qu'il ne vécût que de miel et de lait, il ne laissait pas de manger certaines parties des victimes immolées. C'est ce que font pareillement les Brames. Bien qu'ils s'interdisent absolument la chair des animaux, néanmoins il est certain que, dans le plus fameux de leurs sacrifices, qu'ils appellent *Ekiam*, où ils immolent des moutons, comme je l'ai vu à Trichepali, ils mangent certaines parties de la victime qu'on vient d'immoler, et s'abstiennent de toutes les autres. Il n'y a que dans cette occasion qu'ils mangent de la viande; car ils ne se nourrissent d'ordinaire que de riz et d'herbes qu'ils cueillent en grande quantité tous les jours. Cependant ils distinguent cinq sortes de péchés, par rapport aux herbes qu'ils appellent d'un nom générique *Panchounou*. Ces péchés sont de couper des herbes, de les moudre, de les fouler aux pieds, de les cuire, et de les mâcher. Sur quoi je leur dis: Vous autres Brames, vous êtes infiniment plus coupables que ceux des autres castes, qui usent de viande: car, en tuant un mouton, par exemple, ils ne font qu'un meurtre, au lieu que vous qui arrachez tous les jours une si grande quantité d'herbes que vous faites cuire, ce sont autant de meurtres que vous faites. D'ailleurs, comme il se trouve plusieurs petits animaux imperceptibles dans l'eau que vous buvez, ce sont encore autant de meurtres que vous commettez. Ces ridicules conséquences que nous tirons de leur doctrine les couvrent de confusion, et leur en font connaître l'absurdité.

Je me souviens qu'étant à Siam dans un monastère de Talapoins, où j'apprenais la langue du pays, le (*b*) Sancra qui me l'enseignait, et qui était fort entêté de la métempsycose, fut fort surpris quand je lui dis que toutes les fois qu'il buvait de l'eau du (*c*) Menan, il commettait plusieurs meurtres.

(*a*) Cette raison est la plus forte de toutes; mais il ne fallait point confondre les extravagantes opinions du vulgaire avec la doctrine sacrée des Brames.

(*b*) Supérieur de Talapoins.

(*c*) Rivière qui passe à Siam.

Il se mit à rire de ma proposition ; mais il fut tout à fait déconcerté, lorsqu'ayant mis un peu d'eau dans un de ces beaux microscopes que nous avions apportés d'Europe, je lui fis voir plusieurs animaux, qui étaient dans l'eau même dont il venait de boire.

Ayant eu autrefois une longue conversation avec un Brame sur le passage des ames dans le corps des bêtes, il me vint en pensée d'essayer si l'opinion des Cartésiens touchant les bêtes ne ferait pas quelque impression sur son esprit. Je me mis donc à lui prouver, par des raisons tirées de cette philosophie, que les bêtes ne sont que des automates et de pures machines. Pour ne rien avancer que de palpable, n'est-il pas vrai, lui dis-je, que Dieu est tout-puissant, qu'il peut former le corps d'un animal, d'un cheval par exemple, sans qu'il soit nécessaire de lui donner d'ame? Vous devez l'avouer, puisque ce fut ainsi qu'en usa Bruma, quand il créa le premier homme : vos histoires sont remplies de machines admirables qui se firent autrefois pour divertir vos empereurs. On y voit qu'on fit une statue humaine qui s'avançait tous les matins dans la chambre de l'empereur, et qui l'éveillait en le frappant doucement. On y lit encore qu'on a fabriqué des oiseaux qui volaient en l'air. Or il est certain que toutes ces machines n'avaient point d'ames, et cependant on les voyait se mouvoir, comme si elles eussent été animées. Si des hommes ont pu faire des ouvrages si parfaits, Dieu n'aura-t-il pas pu faire des corps d'animaux, avec la même impression de mouvement que donne l'ame? Je voulais continuer, mais le Brame me regardant d'un air dédaigneux ; faites-vous réflexion, me dit-il, à ce que nous voyons faire tous les jours aux éléphans et aux singes? et sur cela, il me raconta plusieurs histoires, toutes plus extraordinaires les unes que les autres, et il finit en disant, que c'était par pure malice que les singes ne voulaient pas parler, de peur qu'on ne les appliquât au travail, dont leur légèreté et leur paresse ne pouvaient pas s'accommoder. Si j'avais un parti à prendre, ajouta-t-il, il me semble que je préférerais l'ame qui est dans les bêtes à celle qui est dans les hommes : car enfin, il paraît beaucoup plus d'industrie dans leur travail, que dans ce que font la plupart des hommes. Il ne faut que voir les ouvrages des abeilles et des fourmis. Je compris de cet entretien qu'il ne fallait pas, même en riant, proposer aux Indiens le système des philosophes modernes : mais j'eus bientôt réduit le Brame au silence, en employant contre lui les raisons auxquelles je sais par expérience que les Indiens n'ont point de réplique.

Enfin, nous ramassons plusieurs absurdités dans lesquelles ils s'engagent ; et bien qu'elles choquent la vraisemblance, ils ne laissent pas de les croire. En cela, ils sont encore semblables aux Pythagoriciens, qui croyaient les fables les plus extravagantes, dès-lors qu'elles appuyaient le dogme ridicule de la métempsycose : témoin ce qu'ils ont dit de la cuisse d'or de Pythagore, de la flèche d'Abaris, etc. Eunapius, fort instruit des opinions de Pythagore, a fait un recueil de pareilles fables, qu'il propose pourtant comme autant de vérités. Ce qui a fait dire à Jamblique, quoique d'ailleurs plein d'estime pour Pythagore, que les disciples de ce philosophe prouvaient leur doctrine par une infinité de contes fabuleux, et qu'ils traitaient même d'insensés ceux qui avaient la sagesse de ne les pas croire. C'est pour cela aussi que Xénophon, parlant de la doctrine des Pythagoriciens, dit, qu'elle est τερατώδη, c'est-à-dire, toute pleine de prodiges.

Voilà le vrai portrait des Indiens. Il n'y a point de fables si grossièrement

inventées qu'ils ne croient, et qu'ils ne proposent aux autres, comme étant dignes de toute croyance. Ils vous diront froidement, par exemple, qu'un certain âne ne voulait point manger de paille, et aimait mieux se laisser mourir de faim, parce qu'il se ressouvenait que, dans un autre tems, il avait été empereur; et qu'il avait fait des repas délicieux.

Nous ne laissons pas de tirer de grands avantages de ces absurdités. Comme les Indiens sont convaincus que l'ame est immortelle, que les péchés sont punis et la vertu récompensée après la mort, nous nous servons du même argument que Tertullien employait contre Laberius, pour lui prouver la résurrection des morts. Celui-ci soutenait, conformément à la doctrine de Pythagore, que l'homme était changé en mûlet, et la femme en couleuvre, sur quoi ce grand homme, sans s'arrêter à rendre cette pensée ridicule, se contenta d'en tirer cette conséquence, par rapport à la résurrection des morts; s'il est vrai, disait-il, et disons nous aux Indiens, que les ames des hommes, en sortant de leurs corps, peuvent animer un mulet ou quelque autre bête, à plus forte raison ces mêmes ames peuvent-elles animer une seconde fois le corps qu'elles ont abandonné.

C'est ainsi, Monseigneur, que le mensonge même nous sert à faire connaître la vérité à ces peuples. Quand ils sont une fois bien persuadés de l'aveuglement dans lequel ils ont vécu jusqu'ici, la vérité ne trouvant plus d'obstacles, commence à éclairer leurs esprits, et quand Dieu daigne agir dans leurs cœurs, par les impressions de sa grace, l'ouvrage de leur conversion s'accomplit.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

De Votre Grandeur

Le très-humble et très-obéissant serviteur en N.-S., P. Bouchet,
Missionnaire de la Compagnie de Jésus.

BRAMA ou BRUMA.

SUPPLÉMENT
AUX
DISSERTATIONS
PRÉCÉDENTES,
OU L'ON EXPLIQUE PLUSIEURS CÉRÉMONIES DU CULTE RELIGIEUX
DES INDIENS ORIENTAUX.

BRAMA.

Quelques-uns ont cru (*a*) que Brama est le même que Pythagore : cependant il est certain que l'histoire du Dieu et celle du philosophe n'ont presqu'aucun rapport ensemble. D'ailleurs Pythagore n'a jamais passé dans les Indes. S'il a mérité l'apothéose, ce ne peut être que par la doctrine de la transmigration qu'il a lui-même puisée en Égypte, d'où cette doctrine a été portée aux Indes, par le commerce fréquent que les Égyptiens et les Indiens avaient les uns avec les autres. On a cru encore que le Brama des Indiens anciens et modernes pouvait bien être l'Hermès Trismégiste des Égyptiens, et le Xaca ou Xe-kia des Japonais et des Chinois. Je n'examinerai point ici ces matières, qui demanderaient une longue dissertation (*b*).

Brama est la première personne d'une espèce de Trinité que les Indiens admettent dans leur théologie. Cette première personne est non-seulement le père du genre humain, mais elle a créé encore autant de mondes qu'elle a de parties considérables dans son corps. Le système de cette création que je tire de la Chine illustrée du P. Kircher, diffère beaucoup de celui que les Banians (*c*) établissent, et aussi de celui qui est rapporté au chap. I, première partie de la *Dissertation sur les mœurs et sur la Religion des Bramines*. « Les Brahmines, dit-on dans Kircher, racontent que le premier

(*a*) Voy. Della Valle dans ses voyages.
(*b*) Voy. la suite de cette dissertat.
(*c*) Voy. *Diss. sur la relig. des Banians.*

» monde qui est au-dessus du ciel a été fait du cerveau de Brama, le » second des yeux, le troisième de la bouche, le quatrième de l'oreille » gauche, le cinquième du palais de la langue, le sixième du cœur, le » septième du ventre, le huitième des parties de la génération, le neuvième » de la cuisse gauche, le dixième des genoux, le onzième du talon, le » douzième des doigts du pied droit, le treizième de la plante du pied » gauche, et le quatorzième de l'air qui environne Brama. Ils prétendent » qu'il y a du rapport entre ces quatorze mondes et les parties du corps » de Brama : ils ajoutent, que *tous les hommes formés dans ces différens » mondes, en tirent le caractère et les inclinations qu'ils conservent en » celui-ci pendant leur vie.* Ainsi ceux qui sortent du premier monde » sont sages et savans; ceux du second, pénétrans; ceux du troisième, » éloquens; du quatrième, fins et rusés; du cinquième, gourmans; du » sixième, généreux et magnifiques; du septième, sordides, etc.; du huitième, » portés aux plaisirs, et surtout à ceux de l'amour; du neuvième, laborieux; » du dixième, campagnards et villageois; du onzième, gens de la lie du » peuple et occupés à ce qu'il y a de plus vil; du douzième, scélérats et » gens de sac et de corde; du treizième, injustes et impitoyables; du » quatorzième, ingénieux et adroits ». Les Bramines fondent sur ces principes toutes les règles de la physionomie, et croient voir sur le visage de chaque personne de quel monde elle est originaire; après quoi ils décident hardiment sur le caractère et les inclinations de celui dont ils ont examiné la physionomie.

Quoiqu'il y ait beaucoup de confusion dans la théologie des Indiens, on y voit pourtant qu'ils attribuent à Brama (*a*) la direction du sort des hommes et des destinées du monde, la disposition des événemens, et leurs révolutions. C'est beaucoup plus qu'ils ne devraient accorder à un Dieu créateur à la vérité, mais dépendant et créé lui-même, puisque les Bramines lui donnent pour père Qnivelinga, qui n'est autre chose que Priape ou la nature (*b*). Essayons de les justifier. Ne pourrait-on pas concilier leurs contradictions, en disant que Brama est la Providence, laquelle, selon le système des Idolâtres de l'Orient, doit être regardée comme fille de la Nature, qu'ils reconnaissent généralement pour l'Être Suprême ?

Ce que je viens de dire ici de Brama ne me permet pas d'oublier une fiction assez ingénieuse des Bramines, par où l'on voit quelle idée ils ont de la création du monde. Elle me persuaderait qu'ils regardent (*c*) la

---

(*a*) *Baldæus, descr. du Malabar,* etc.

(*b*) Ce *Quivelinga*, ou plutôt *Kiwelinga*, n'est lui-même qu'une émanation, une production d'*Isparetta*, le Dieu suprême des *Malabares*.

(*c*) Voyez à l'article suivant ce que les Bramines établissent touchant le germe du monde, et ce sentiment pourrait bien revenir à celui de l'ame du monde, soutenu par quelques anciens philosophes. Les Indiens croient que nos ames, et celle de tous les êtres animés de la nature, sont des portions de cette ame universelle. Ils vont plus loin. « Dieu, disent-ils, suivant le rapport de Bernier, a non-seulement produit ou tiré les ames de sa propre substance, mais généralement encore tout ce qu'il y a de matériel et de corporel dans l'Univers..... La création n'est autre chose qu'une extention que Dieu fait de sa propre substance,... et la destruction qu'une reprise qu'il en fait. Au dernier jour, la reprise sera générale ». De tout cela, les docteurs concluent, qu'il n'est rien de réel et d'effectif de tout ce que nous croyons voir, ouir, flairer, goûter, ou toucher. Tout le monde n'est qu'une espèce de songe et une pure illusion, en tant que toute cette multiplicité et diversité de choses qui nous apparaissent, ne sont qu'une seule et même chose, qui est Dieu même..... Mais demandez-leur qu'ils vous expliquent l'extension de la Divinité, la sortie et la reprise des substances, toute la diversité de la nature, et

manière comme l'essence de la Divinité elle-même. « (*a*) Ils disent que l'arai-
» guée est la première cause et le premier principe de toutes choses : que la
» production de l'univers n'est rien qu'une filure de cet insecte, lequel à filé
» ses entrailles et son ventre ; en sorte qu'il a premièrement produit les
» élémens, en second lieu les globes célestes ; que cette bête gouverne
» tout par sa sagesse et par sa providence ; qu'elle dirige toutes choses
» par sa conduite ; ce qui doit durer jusqu'à la fin des siècles, laquelle
» n'arrivera jamais que quand cet insecte retirera . . . . . dans son corps
» tous les filets qu'il en avait sortis ; car pour lors tout sera détruit, et le
» monde ne subsistera plus que dans le ventre d'une araignée (*b*) ».

(*c*) Brama est souvent représenté de la manière qu'on le voit ici. Mais Della Valle nous donne une autre description de son idole, et telle qu'il assure l'avoir vu aux Indes. « On voit, dit-il, à Hagra un temple dédié à
» Brama. . . . . Sa statue est au milieu du temple, entre quantité d'idoles
» de marbre blanc. Elle a plusieurs bras et trois visages, du moins je
» n'en vis pas davantage, parce qu'il me fut impossible de remarquer si
» par derrière il y en avait un quatrième ou plusieurs autres. (Elle doit
» en avoir quatre). Cette statue est toute nue avec une barbe longue et
» pointue, mais mal faite, comme tout le reste de la figure, qui a trop de
» ventre pour sa hauteur. Peut-être faut-il attribuer ce défaut à l'ignorance
» de l'ouvrier, à moins qu'on ne le regarde comme un caprice des Indiens,
» qui pourraient bien croire, comme les insulaires de Sumatra, que plus
» on a le ventre gros et plus on est beau et bien proportionné. Cette figure
» de Brama est debout. A ses pieds on en voit deux autres petites qui sont
» ses enfans . . . . et à ses côtés deux de femmes, un peu plus petites que
» Brama, l'une à droite et l'autre à gauche. Ce sont les deux femmes du
» Dieu. Dans un autre angle de la pagode, et à la gauche de Brama, on
» a placé deux figures d'hommes barbus et nus, presque de même
» hauteur. Ces dernières figures représentent deux religieux autrefois dis-
» ciples de Brama ».

A ce que nous venons de dire touchant Brama et la Trinité des Indiens, il faut ajouter une très-bonne remarque du savant M. de la Croze. (*a*) « C'est que le nom de Brama est tiré de l'égyptien *Piroumi*, qui signifie
» un homme. Le nom de Brama, dit-il ensuite, a la même signification
» dans la langue sainte des Indiens, qu'on appelle ordinairement le *Sams-*
» *cret* (ou le *Hanscrit*, selon Bernier) ; les Malabares, au lieu de Brama
» prononcent *Birouma*, ce qui approche plus du mot égyptien... dans la

---

comment il se peut faire que Dieu n'étant pas corporel, mais *biapek*, (ce terme revient peut-être à celui d'invisible) il soit néanmoins divisé en tant de portions de corps et d'ames ; ils ne vous paieront jamais que de belles comparaisons. Dieu, disent-ils, est comme un Océan immense, dans lequel se mouveraient plusieurs fioles pleines d'eau. Ces fioles, quelque part qu'elles puissent aller, se trouvent toujours dans le même Océan et dans la même eau, et si les fioles viennent à se rompre, les eaux qu'elles contenaient se trouvent réunies au tout dont elles étaient séparées. Ou ils vous diront que Dieu est semblable à la lumière qui, quoique la même partout l'Univers, ne laisse pas de se diversifier de plusieurs manières. Toutes ces différentes comparaisons nous persuadent qu'ils ont des idées fort confuses de ces matières. D'ailleurs pour juger sainement de leurs systèmes, il faudrait mieux entendre leur langue, et pouvoir lire leurs livres ; des extraits, donnés peut être sans suite ni liaison, et des raisonnemens de vive voix ne suffisent pas pour juger des opinions d'une nation dont la religion et la philosophie sont cachées sous des énigmes et des fictions allégoriques ».

(*a*) *Kircher dans sa Chine illustrée.*

(*b*) Les Nègres de la Côte d'Or ont pour principale Divinité *Anânsie*, grosse araignée à laquelle ils attribuent la création de l'homme et de la terre.

(*c*) *Kircher, en sa Chine illustrée.*

(*d*) Hist. du Christianisme des Indes. L. VI.

» langue... de *Ceylan Pirimha* signifie aussi un homme ». A l'égard de la Trinité, quelques missionnaires prétendent en avoir trouvé des représentations, à la vérité très-imparfaites, chez divers Idolâtres des Indes. Telles sont, par exemple, celles-ci. Les habitans de Tudemala adressaient leur culte à un tableau où étaient peints un vieillard, un jeune homme et un oiseau, et cela, ajoute-t-on, faisait un seul Dieu qu'ils nommaient *Bidi*, ce qui dans la langue du pays signifie le *Destin*. Bidi, suivant ces Indiens, était l'auteur de toutes choses. L'explication que les missionnaires donnèrent à cette représentation la rendit tout-à-fait chrétienne. On leur apprit que le vieillard était Dieu le père, le jeune homme Dieu le fils, et l'oiseau le S. Esprit. San-Pao, idole du Tibet, n'a pas eu un sort moins heureux : d'autant plus que le P. Navarette assure, que sans y ajouter, ni retrancher, elle était en tout semblable à celle qu'on voyait de son tems sur le grand autel du couvent de la Trinité, à Madrid. Le même auteur a rassemblé dans l'ouvrage que je cite ici beaucoup de choses curieuses (*a*), qui peuvent servir à découvrir l'origine de l'idolâtrie des Indiens, etc.

Ibid. Touchant Ixora, M. de la Croze et autres remarquent fort bien, qu'Ixora ou Isuren, qui est la manière de prononcer ce mot de plusieurs Indiens, est le même qu'Osiris, que les Égyptiens prononçaient aussi Ysiris.

Ibid. Touchant Quenevady, remarquez que cette idole est vraisemblablement la même qu'une partie des Indiens du Malabar révère sous le nom de *Pulleyar*, que l'on a représentée ici. Pulleyar, selon ces Indiens, préside aux cérémonies nuptiales; et comme revêtue de cette dignité sacrée, les femmes Indiennes la portent d'ordinaire, en guise d'ornement, au cou. Elle est le témoin de *leur sortie de l'état de fille*, et la fait connaître extérieurement au public; elle sert aussi de préservatif aux Indiennes dans *l'état de femme*.

Ibid. Touchant le Lingam, ajoutez que le Lingam revient au Phallus. M. de la Croze (*b*) a remarqué des choses curieuses sur l'un et sur l'autre, et qui prouvent que le culte du Liogam est aussi originaire d'Égypte; mais le pis est qu'il trouve ce Lingam dans la croix de Saint Antoine. En vérité cela est bien malin! Un Catholique dira sans doute qu'il n'appartient qu'à des déserteurs de l'église d'avoir de telles idées. Comment serait-il possible que des moines osassent penser au Lingam? Dans la vie contemplative on oublie même qu'en qualité d'homme on porte sur son corps l'original de cette infame copie. Le Lingam est quelquefois double; et l'on sait assez ce que cela signifie. Il s'en trouve de l'une et de l'autre sorte entre les signes superstitieux que l'on voit ici, et qui sont tellement en usage parmi les Indiens, que les missionnaires ne pouvant obliger leurs néophytes à les quitter absolument, ont été forcés de tolérer tout au moins ceux qui leur paraissaient sans conséquence dans la religion. Un des plus profanes de ces signes représente : *Vas mulieris menstrorum fluxu laborentis*. Les Indiens portent souvent ces marques de leur religion sur le front et sur le nez. L'estampe les représente avec leurs noms et leurs couleurs.

Ibid. A l'article qui concerne l'ordre journalier des prières des Indiens, on a oublié de remarquer que les rois des Indiens ont un culte qu'on peut appeler *matinal*, qu'ils observent avec une extrême régularité. Ce culte consiste en des offrandes et des prières, qui durent ordinairement la plus grande partie de la matinée et jusqu'à midi. Alors ces souverains Indiens ne donnent audience à personne.

(*a*) M. de la Croze a joint à la connaissance qu'il a de l'antiquité, les secours que lui ont fourni les Mémoires des anciens Missionnaires Catholiques Romains et ceux de quelques Protestans, surtout ceux de M. Zingelbalg, Missionnaire Danois à Tranquebar.

(*b*) Ubi supr.

Ibid. A l'égard des vaches, dont le culte est dû sans doute aux Égytiens, j'ai bien remarqué la vertu et la sainteté de leur bouze; mais je n'ai rien dit des mariages de ces animaux. Je trouve dans une citation rapportée par M. de la Croze, qu'en l'année 1597, un riche Indien dépensa seize mille écus pour marier sa vache avec un taureau, qui selon toutes les apparences était un parti très-considérable.

Ibid. Je vais rapporter deux prières de ces Idolâtres; l'une d'un Indien du Malabar, l'autre d'un Tartare de Tanguth ou de Boutan. Elles sont sans conséquence, et ne sauraient corrompre personne parmi les Chrétiens. L'Indien dit à Dieu : « O Souverain de tous les êtres, Seigneur du ciel et » de la terre, je ne vous contiens pas dans mon cœur. Devant qui déplo- » rerai-je ma misère, c'est à vous que je dois mon soutien et ma conserva- » tion. Sans vous je ne saurais vivre. Appelez-moi, Seigneur, afin que j'aille » vers vous. — Dans un autre fragment de prière on s'exprime ainsi : Seigneur, » vous m'avez connu lorsque vous m'avez créé; mais je n'ai appris à vous » connaître que quand j'ai pu faire usage de mon jugement.... Vous vous » êtes donné à moi, et je me suis donné à vous... Vous êtes venu à moi, » ô Dieu! comme un éclair qui tombe du ciel... » Le Tartare dit à Dieu : *Notre prière soit à Dieu.* « Vous qui êtes élevé au dessus de toute créature, » donnez-nous la sagesse... soit que je voyage le soir ou le matin, accom- » pagnez-moi... faites miséricorde... envoyez-moi mon ange gardien à toute » heure et tous les jours. *Ayez pitié de ceux qui sont morts*, et de ceux » qui vivent encore... donnez-moi un esprit saint, une bonne santé, des » forces et une bonne fortune... soyez à toute heure avec moi, et ne vous » retirez point... que la bénédiction du Seigneur, qui est la racine des » racines, la bonne fortune, vienne et demeure sur moi!... que la bé- » nédiction de l'ange fortifiant soit sur moi »! Quel est mon but en rapportant ces prières, qui certainement sont défectueuses, et même superstitieuses? C'est, 1°. d'apprendre au *vulgaire du Christianisme* que l'on prie Dieu, et même avec zèle, ailleurs que chez eux; 2°. d'apprendre à ce même *vulgaire* que les Païens sont capable d'avoir des idées sublimes de la Divinité. Nous sommes trop accoutumés à prendre les SS. Écritures à la lettre en ce qu'elles nous disent de ces Païens; et parce que J. C. (*a*) a taxé leurs vaines répétitions et leur extrême attention aux besoins de cette vie, nous croyons ordinairement que, qui dit un Païen, dit un homme *plongé dans les soins de cette vie* et tout-à-fait incapable de penser à Dieu dans son paganisme. Cependant nous trouvons dans l'antiquité des fragmens de prières païennes, qui sans avoir, à beaucoup près, la perfection des chrétiennes, ne sont pas absolument indignes de notre attention. Nous trouvons dans les monumens de cette même antiquité, que les anciens Païens étaient soigneux de prier dès le matin, avant et après les repas, etc.; qu'ils demandaient la sagesse à Dieu (et aux Dieux qu'ils reconnaissaient pour ministres de l'Être Suprême), et que tous n'avaient pas la hardiesse de dire comme Horace (*b*), qu'ils sauraient bien tirer de leur propre fond la sagesse et la tranquilité. Il y aurait bien d'autres choses à remarquer sur cette matière; mais cela n'est pas de notre ressort.

Tome 2. des religions idolâtres, avant ces mots, *à toutes ces superstitions*, etc., ajoutez ceci : Parmi les Ingriens il y en a d'une religion particulière, et qui a du rapport au Judaïsme. Quoiqu'ils aient des ministres Luthériens ils en font très-peu de cas. Ils vont en certains jours dans les bois et y con-

(*a*) Evang. selon S. Matthieu, Ch. V.
(*b*) *Det vitam, det opes, æquum mei animum ipse parabo.*

sacrent un certain nombre d'arbres qu'ils abattent et brûlent ensuite. Après cela ils font un bûcher de ce qui leur reste de bois, et brûlent dessus un coq, après avoir bu tout leur saoul de la bière.

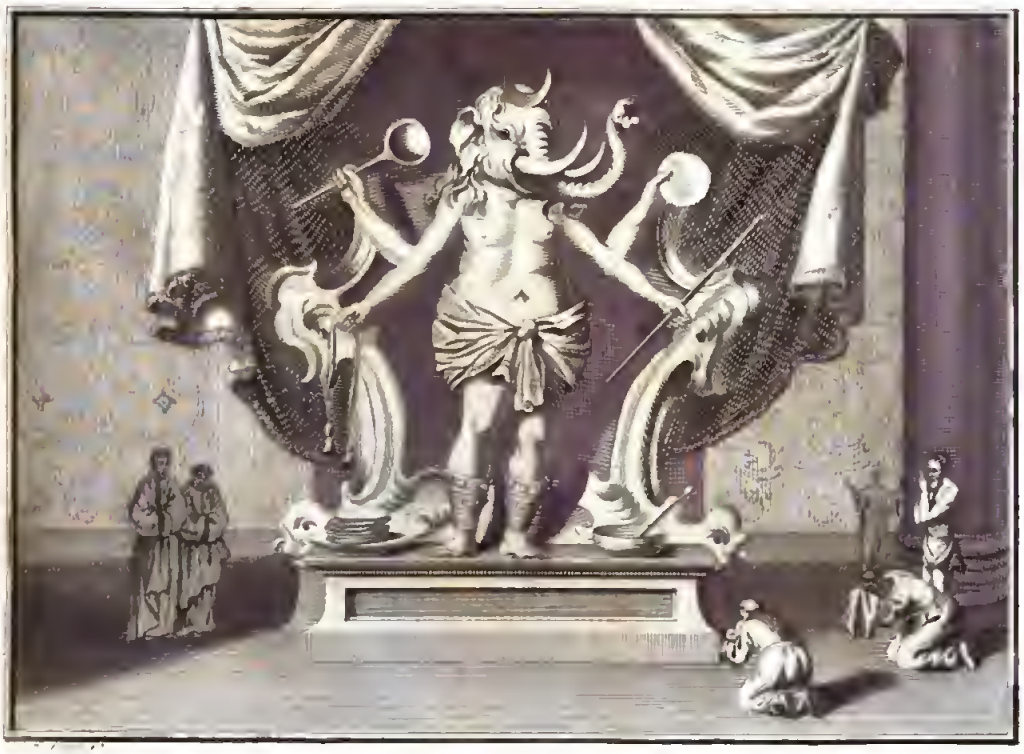
IXORA.

Il ne faut pas confondre Ixora, qui est le même qu'Eswara, avec Ixoretta, (l'auteur veut dire Isparetta dont j'ai parlé plus haut), lequel, selon Baldæus, auteur d'une description curieuse du Malabar et du Coromandel, est proprement le germe du monde. Quelques docteurs idolâtres disent, au rapport du même Baldæus, qu'un jour l'univers diminua d'une manière si extraordinaire, qu'il n'en resta plus rien qu'Ixoretta, qui avait la figure d'une goutte de rosée : mais qu'avec le tems, Ixoretta reprit toutes ses forces ; que d'abord ce germe fut de la grosseur d'un grain de moutarde, ensuite de la grosseur d'une perle, qu'enfin il devint comme un œuf, dans lequel il y avait cinq élémens. L'œuf était couvert de sept enveloppes, pareilles à celles dont un oignon est revêtu. La flamme et l'air en sortirent. De l'œuf partagé en deux moitiés inégales, il s'en forma le ciel et la terre. Les sept enveloppes furent divisées pareillement ; celle d'en haut formèrent sept cieux, et celles d'en bas sept mondes. Cependant un fil ou cordon, passant diamétralement par le centre de l'œuf, unissait en quelque façon toutes ces parties. Ixoretta se plaça au plus haut bout du cordon. Il se fit sur la terre une montagne, au sommet de laquelle parut une figure triangulaire, avec quelque chose de rond au milieu, qu'ils appellent *Quivelinga*. Ces deux figures représentent les deux sexes. Ixoretta, ajoutent-ils, et Quivelinga ne sont qu'une même chose chez eux, et leur opinion est fondée sur l'étroite liaison qu'il y a entre l'un et l'autre. (Voyez ci-après le Lingam). Il se peut fort bien que les Bramines aient tiré des Égyptiens l'emblème de l'œuf par lequel ils représentent le monde ; mais je crois reconnaître une différence considérable dans les deux systèmes. Les Égyptiens, en dépeignant le créateur de l'univers avec un œuf sortant de sa bouche, ne confondaient point l'ouvrier et l'ouvrage, au lieu que, suivant les principes des Bramines, il ne paraît pas que l'un soit distingué de l'autre. Du reste, peut-être ne serait-il pas impossible d'accorder le germe supposé par les Indiens sous le nom d'Ixoretta, avec cet esprit, qui, selon, Moïse, *était porté sur la superficie des eaux*.

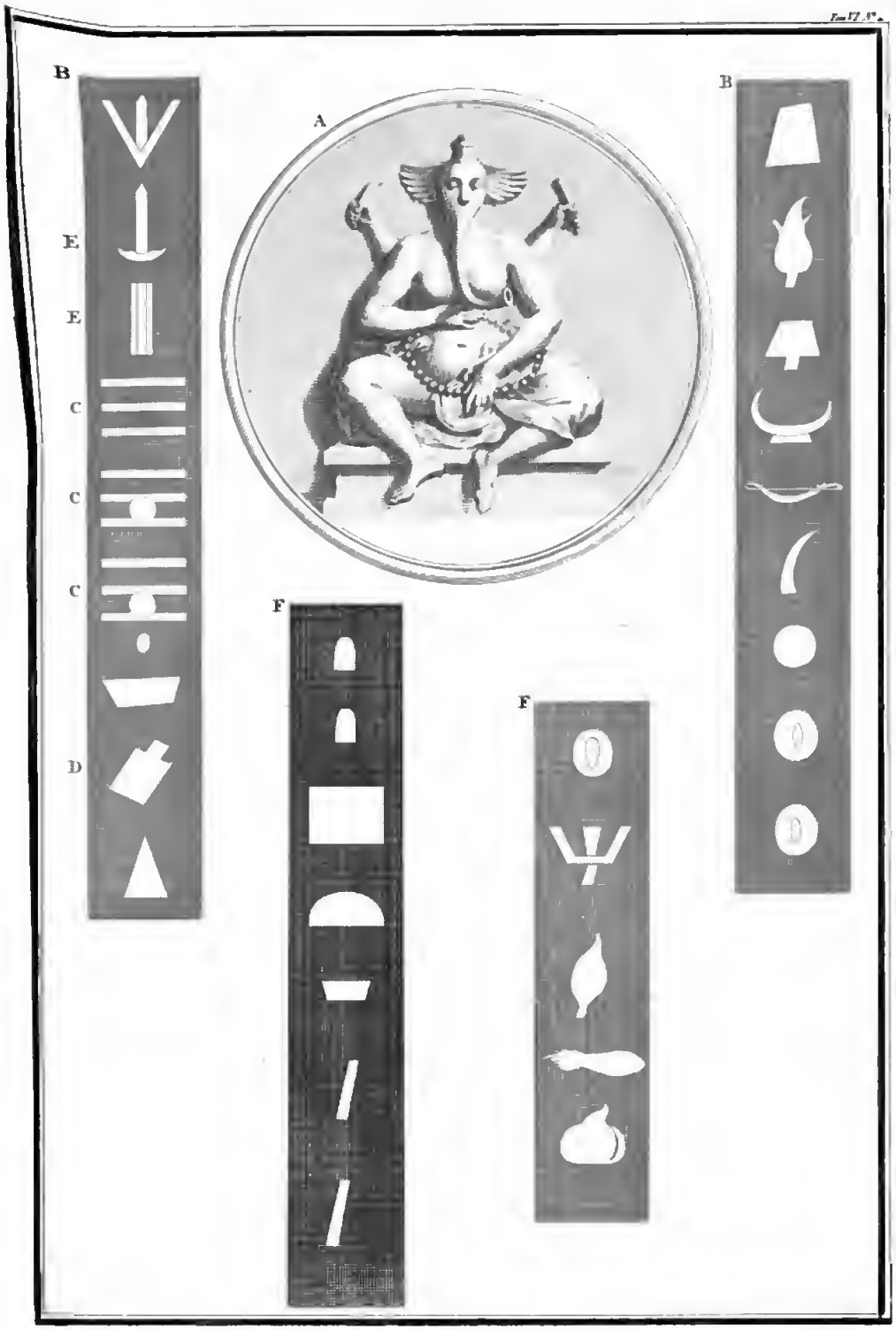
(*a*) La tête d'Ixora est ornée d'une longue et belle chevelure. Il a la face blanche et reluisante, et sur sa tête est un croissant. Ses trois yeux marquent l'étendue de sa prévoyance et de sa pénétration. Quoiqu'on lui donne ici une figure assez bornée, les Bramines assurent pourtant qu'il est infini. Un jour Brama voulut voir la tête d'Ixora, et, pour cet effet, il prit son vol vers les cieux : mais quelqu'effort qu'il pût faire, il ne lui fut pas permis de la voir. D'autre côté Wistnou, le Dieu des métamorphoses, essaya de percer jusqu'à l'endroit où Ixora avait les pieds. Dans ce dessein, il se métamorphosa en cochon, et fit un grand creux dans la terre avec son groin ; mais il eut beau faire, son groin ne pénétra pas jusqu'aux pieds du Dieu. Le corps d'Ixora est d'une étendue si prodigieuse, que le serpent Battegu, qui environne sept mondes et sept mers, n'a pu seulement lui servir de bracelet. Un Idolâtre, qui en savait plus que les autres, blâma vivement un Bramine, qui soutenait qu'Ixora peut être renfermé dans une pagode.

(*a*) Baldæus, *ibid.*

IXORA. DIVINITÉ des Indes Orientales.



QUENEVADI, fille D'IXORA.



A. *Pulleyar*. B.B. *Signes Superstieux et marques prophanes avec leurs couleurs*. C. C. C. *Sur le nè*
D. *Double Lingam*. E.E. *Lingam ou* PHALLUS. F.F. *Marques tolerées par les Missionnaires avec les couleurs*.

Ixora est représenté sur un piédestal avec seize bras, dont toutes les mains sont garnies. Celles des bras droits tiennent du feu, de l'argent, un tambour, un chapelet, une corde, un bâton, une roue et un serpent : celles des bras gauches tiennent un cœur, un instrument de musique, une cloche, une jatte de porcelaine, une chaîne, la tête d'un Bramine, un trident et une hache. Les seize bras représentent la force de la puissance du Dieu. Il a la peau d'un éléphant sur ses épaules, de plus il est revêtu d'une peau de tigre, dont les taches représentent les étoiles du firmament. Divers serpens l'environnent, qui peut-être sont chez les Indiens, comme autrefois chez les Égyptiens, les emblêmes des révolutions des années. Il a au col un collier, d'où pend une petite clochette, qui signifie la vigilance d'Ixora. Ce collier est fait de la peau d'un animal que les Indiens nomment *Mandega*. Mais, outre ce collier, il en porte un autre garni de fleurs, un troisième garni de plusieurs têtes de Brama (*a*), et un quatrième auquel sont attachés les os de Chatti, femme d'Ixora. La théologie des Bramines du Malabar et du Coromandel nous enseigne que ce Dieu a deux femmes, savoir, Chatti et Grienga sa bien-aimée, son inséparable. Elle réside derrière lui, et se cache dans ses cheveux. Cette femme est la Déesse des eaux. Pour Chatti, son autre femme, elle meurt et ressuscite, comme Brama, toutes les années; et, toutes les fois qu'elle meurt, Ixora prend ses os et les attache à son quatrième collier. N'oublions pas que le corps de cette Divinité est barbouillé de terre et de cendre, ce qui marque la production et la destruction.

Il paraît assez par ce que je viens de dire, qu'Ixora est la *matière* que les philosophes et les Cosmographes anciens ont cru tous infinie et éternelle, considérée dans la puissance productrice qui n'est autre que la cause de toute existence. Du reste, la pluralité des Dieux, que l'on attribue aux Indiens Orientaux, n'est nullement différente de celle des anciens Païens. Ce sont des génies, des esprits subordonnés au Dieu souverain, des rois et des grands hommes, mis au rang des Dieux, pour leurs belles actions. « Plusieurs savans, dit le P. de la Lane, dans une lettre qu'il écrit au Père » Mourgues, tombent d'accord qu'il ne peut y avoir qu'un seul Dieu; mais » ils ajoutent que Chiven, Vichnou, et les autres, sont les ministres de » ce Dieu, et que c'est par leur moyen que nous approchons du trône de » la Divinité, et que nous en recevons des bienfaits ». Tout ce qu'on peut dire, c'est que leurs pratiques ne sont guères capables de persuader qu'ils ne croient qu'un seul Dieu. Mais ils ne sont pas les seuls qui, en matière de religion, détruisent par la pratique ce qu'ils ne refusent pas de reconnaître dans la spéculation. Pour ce qui regarde l'adoration des statues de ces Dieux, ils avouent de bonne foi, selon Bernier, qu'ils ne croient pas que ces statues soient autre chose que des images et des représentations. « Nous « ne leur rendons des honneurs, qu'à cause de ce qu'elles représentent. » Elles sont dans nos pagodes, parce qu'il est nécessaire, pour bien faire » la prière, qu'il y ait quelque chose devant les yeux qui arrête l'esprit, » et, quand nous prions, ce n'est pas la statue que nous prions, mais » celui qui est représenté par la statue. Au reste, nous reconnaissons que » c'est Dieu qui est le maître absolu et le seul tout-puissant ».

(*a*) *Brama*, selon les Bramines, meurt et ressuscite tous les ans. Toutes les fois qu'il meurt, Ixora lui prend une de ses têtes et l'attache à son collier.

(*b*) Elle est dans le Xe. recueil des *Lettres édifiantes de quelques Missionnaires.*

PUDA, LES PEXAIOS, etc.

On associe à Ixora certaines Divinités que les Malabares et les autres Idolâtres Indiens appellent *Puda*, *Pexaios* et *Pés*. Puda est représenté avec trois serpens sur la tête, et sous la figure d'un petit homme fort gros, ventru et sans barbe. Il a un serpent en guise d'anneau au bras gauche, et deux aux cuisses. De sa main gauche il tient la houlette d'un berger. Les Pexaios et les Pés sont plus grands et mieux faits que Puda. Les uns et les autres ont quelque rapport avec les Dieux champêtres des anciens Païens. Au reste, si ceux qui lisent ces explications veulent se donner la peine de les comparer avec ce qui est écrit dans la *Dissertation sur les Mœurs et sur la Religion des Bramines*, ils y trouveront beaucoup de choses semblables exprimées sous des noms différens, et souvent mêlées avec des idées qui n'ont aucune liaison les unes aux autres. Ce défaut vient de la confusion qui se trouve dans la théologie Indienne, et des obscurités qu'y ont ajoutées nos voyageurs, faute d'avoir su distinguer les sentimens d'une secte d'avec ceux d'une autre. Ce serait de même un étrange galimatias que le récit d'un Indien, qui, en écrivant sur la religion Chrétienne, confondrait les opinions des Anabaptistes, Luthériens, Quakers, Calvinistes et Catholiques Romains, y ajouterait les descriptions mystiques et allégoriques des théologiens de ces différentes sectes, et non content de cela, parsemerait son ouvrage d'une partie des histoires que les légendaires anciens et modernes ont renfermées dans les vies des Saints de l'Église.

QUENAVADY.

Quenavady est sur un trône derrière un rideau, que l'on retire en faveur des dévots qui viennent lui rendre leurs hommages. Ce Dieu est le fils aîné d'Ixora. Il a la tête, les défenses et la trompe d'un éléphant : un croissant sur le sommet de la tête, des cheveux longs, de grands yeux, de larges oreilles, des taches rouges sur le visage ; si l'on peut appeler ainsi le muffle d'un éléphant. Mais tout le reste du corps, qui reluit comme de l'or, a la figure humaine. Il a quatre bras, et le ventre extrêmement gros et large. Une pièce d'étoffe ou de toile peinte le ceint autour des reins, et, tombant par-devant sur les cuisses, se noue au-dessous du nombril. Il porte aux pieds plusieurs anneaux d'or. D'une de ses mains il tient un disque, de l'autre un long bâton, de la troisième un instrument fait en forme de cuillère, et de la quatrième une espèce de cordon. Ixora engendra Quenavady dans un exil auquel il se condamna pour avoir coupé une des têtes de Brama, et la raison pourquoi cette Divinité engendrée ressemble à un éléphant, c'est que le père et la mère se métamorphosèrent en éléphans, lorsqu'ils travaillèrent à la produire. La métamorphose se fit au milieu d'un bois, et l'enfant qui naquit d'eux se ressentit de la férocité brutale des bêtes sauvages. Il n'avait pas encore l'âge de raison, lorsqu'un jour il eut l'insolence de porter sa trompe sous les jupes de sa mère, pendant qu'elle le tenait entre ses bras, et même des docteurs Indiens assurent qu'il fit quelque chose de pis que cela. Le père, indigné de l'insolence de son fils, prit un expédient très-salutaire à son honneur : ce fut de retrancher à Quenavady les moyens de badiner une autre fois à ses dépens.

Les docteurs Indiens nous représentent Quenavady comme un Divinité insatiable, et qui dévore tout ce qu'on lui présente. Ils disent que Quenavady habite au milieu d'une mer de sucre, dans un lieu de délices, où les richesses et les voluptés se présentent en abondance : ainsi les plaisirs des sens y trouvent tout ce que pourrait desirer l'épicurien le plus sensuel. C'est là que Quenavady mange, ou plutôt dévore sans cesse. Deux femmes qui sont à ses côtés lui jettent continuellement du sucre dans la gueule avec de fort grandes cuillères, et de peur que le Dieu ne se dégoûte par l'uniformité de la nourriture, il y a autour de lui divers autres mets délicats, et une abondance extraordinaire de toutes sortes de fruits. Il me paraît que Quenavady a beaucoup de conformité avec le Tems et avec le Saturne des anciens.

C'est à ce Dieu que les Indiens offrent les prémices de leurs ouvrages. Les auteurs mettent son nom à la tête de leurs écrits. Les artisans et tous les gens de métier, etc., l'invoquent, avant que d'entreprendre quoi que ce soit. Les Indiens disent qu'il faut servir Quenavady trente-six ans, avant que d'obtenir de ce Dieu ce qu'on lui demande. Au bout de douze ans, il remue tant soit peu l'oreille droite, et cela signifie qu'il demande encore douze ans de culte ; après quoi il remue l'oreille gauche, et cela veut dire qu'il faut accomplir le troisième terme sans se relâcher.

Le quatrième de la lune d'août est un jour très-malheureux dans l'opinion des Indiens du Coromandel et du Malabar, à cause de la malédiction que prononça Quenavady, indigné de ce que la lune s'était moquée de lui un jour qu'il était tombé. Le Dieu bilieux protesta que celui qui, ce jour-là, oserait regarder la lune, tomberait dans de grands malheurs, et serait retranché de sa caste. A cause de cette malédiction, les Idolâtres se tiennent renfermés chez eux le quatrième de la lune d'août, n'entreprennent quoi que ce soit hors de leurs maisons, et évitent de regarder dans l'eau de peur d'y apercevoir la lune. Enfin, si malheureusement ils se trouvent alors en voyage, ils ont grand soin de se bien couvrir le visage.

Ixora a d'autres enfans qui portent le nom de Quenavady. Celui qui est surnommé *Igasouraba*, est représenté avec une tête d'éléphant et onze bras. Un autre Quenavady, surnommé *Ceuxi*, naquit sous une forme tout-à-fait humaine, de la sœur de Parameseri, femme d'Ixora. Dès sa naissance, il avait sou crû. Le jaloux Ixora prit ce nouveau né pour le galant de sa femme, et sans autre éclaircissement, lui coupa la tête : de cette tête coupée il en sortit un cocotier. Parameseri fut affligée de l'emportement de son jaloux, et de la mort d'un fils qui était le fruit miraculeux de ses sueurs. Elle s'en plaignit amèrement. D'un autre côté, Ixora reconnut sa faute, coupa la tête à un éléphant blanc, l'enta toute chaude encore sur le corps mort de Ceuxi, qu'il ressuscita en même-tems pour le rendre aux vœux de la désolée Parameseri.

(*a*) Siri-Hanuman, ou Hannuvan, que l'on appelle *Anemonta* dans la *Dissertation sur les mœurs et sur la religion des Bramines*, était fils d'Ixora et de Parameseri : il doit sa figure de singe à une envie de sa mère. (*b*) Un jour Parameseri alla au bal avec son mari. Pendant la danse elle s'avisa de jeter les yeux du côté d'un bois, où elle aperçut deux singes

(*a*) Voy. sa représentation ci-après à la septième incarnation.

(*b*) On lui donne une origine différente dans la dissertation que je viens de citer.

qui se divertissaient d'une manière si touchante, qu'aussitôt elle résolut de quitter le bal pour courrir les bois sous la figure d'une guenon. Son dessein n'était pas d'y rester oisive : elle était trop frappée des plaisirs qu'elle avait vu goûter aux singes. Ixora fut donc obligé de la suivre au bois, où le Dieu complaisant se métamorphosa en singe, après quoi on grimpa légèrement sur les arbres, on sauta de concert de branche en branche, on se fit de petites malices, on s'approcha, on badina, on fit si bien qu'on donna le jour à Siri-Hanuman. Dans la suite Parameseeri revenue à elle-même, eut honte de se voir prête à devenir la mère d'un singe. Elle demanda au Vent qu'il lui plût de la débarrasser d'un monstre d'enfant, qui allait bientôt naître d'elle, et de le transporter à une autre. Le Vent obéissant porta l'enfant dans le ventre de la femme d'un génie, et l'enfant y naquit en son tems. Ixora, père de l'enfant, lui accorda le pouvoir de faire ce qui lui plairait durant trois heures et trois quarts par jour. Ce Dieu singe est en grande vénération chez les Indiens; son culte est superbe, et les pagodes dans lesquelles on va lui rendre des hommages religieux, sont ornées avec toute la magnificence possible. Lorsqu'en 1554, les Portugeais firent une descente dans l'île de Ceylan, ils y pillèrent le temple de la dent de ce singe, y enlevèrent des richesses extraordinaires, et emportèrent avec eux cette précieuse relique, l'objet du culte de Ceylan, du Pégu, du Malabar et de Bengale, etc. La châsse où la relique se conservait, était couverte de joyaux : aussi ne fut-elle pas oubliée. Un prince Indien offrit au vice-roi de Goa sept cent mille ducats d'or pour le rachat de la dent sacrée : mais le vice-roi rejeta la proposition de l'Indien.

Superbenia passe pour être un des enfans d'Ixora; mais cependant il ne doit le jour qu'à l'infidélité de Parameseeri. Voici l'histoire de la naissance de ce Dieu bâtard, qui a six visages et douze bras. Tandis que la bonne Déesse était au bain, seule et désœuvrée sans doute, elle fut aperçue de six tisserans frais et gaillards, d'une taille à faire plaisir, et d'une physionomie qui promettait des merveilles. Parameseeri en fut touchée; d'autre côté les six ouvriers n'avaient pas des cœurs de marbre. La dame était belle et piquante, les tisserans étaient jeunes et dispos, en un mot il était assez difficile de ne pas concevoir de la sensibilité de part et d'antre, et même quelque chose de plus. Les conférences des six galans avec la Déesse se tinrent sans beaucoup de préliminaires, et produisirent la naissance d'un fils à six visages et à douze bras. Cet enfant devenu grand plut à Ixora, qui le reconnut pour le sien à cause de son esprit.

Patragali, fille d'Ixora, naquit d'une influence de Vichnon, laquelle entrant dans le corps d'Ixora sortit ensuite par l'œil de feu que celui-ci a au front. Cette influence, ou, si l'on veut, cet écoulement, tombant à terre produisit Patragali, Divinité des plus monstrueuses, et d'une noirceur d'Ethiopien. Elle a seize bras et huit visages, de grands yeux ronds, des dents de cochon, à chaque côté de la tête un éléphant en guise de pendant d'oreille, pour chevelure la queue d'un paon, et pour habit des serpens. Elle tient entre ses mains une épée, une porcelaine, un trident, une espèce de cuvette, que les Malabares nomment *Capala*, un glaive recourbé, un petit sabre, un cric, une zagaie, un javelot, une corde, un singe, une roue, et un instrument de fer à trois crocs. Ce monstre fut mis au monde pour venger Ixora des insultes de Darida, qui était un géant fort insolent. Les Idolâtres croyant que Patragali envoie la petite vérole et la guérit, lui remettent le soin de celui qui en est infecté. On confie le

patient à de certaines personnes qui se sont dévonées au service de cette Divinité, et ces dévots tachent de se la rendre propice par des sacrifices et des offrandes, que des vœux et des prières accompagnent. Ils coupent la tête à quelques coqs, et nbandonnent aux chiens le sang de ces animaux. Ils nourrissent leurs malades avec du riz cuit à l'eau; mais on assure qu'ils aident souvent à faire passer les pauvres patiens dans l'autre monde, quand ils senteut que ceux-ci sont en état de leur laisser nne bonne succession. Quoique puissent dire certaines relations des Indes, qui nous vantent le désintéressement des dévots Indiens, ils ne se laissent pas toujours surpasser en cette occasion par nos dévots; et l'on sait assez que pour les nôtres rien n'est plus appétissant qu'un héritage; que tel édifie les bonnes ames par ses prières, qui souvent attend avec impatience la succession d'une vieille veuve, ou d'un pécheur qui prétend restituer à Dieu ce qu'il a volé aux hommes pendant sa vie.

Patragali est une de ces Divinités que l'on adore par crainte. Elle a à Cranganor une pagode superbe, où les dévots des Indes vont faire de fréquens pélerinages. Les docteurs Indiens disent que cette Déesse s'est mariée sans avoir jamais voulu perdre sa virginité. Auraient-ils pris cette idée du Christianisme?

WISTNOU, WICHNU, ou WISTNUM.

Ce Dieu est inférieur à Ixora. Il est fils de Quivelinga. On le représente souvent sous une forme assez hideuse, noir comme un nègre, avec quatre bras. Ce Dieu gouverne le monde, et réside dans la mer de sucre. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il y passe le tems à dormir, quoique cependant il dirige les affaires de l'Univers. Le serpent Annatam lui sert de trône, et les cinq têtes de ce monstre sont les coussins sur lesquels le Dieu dormeur se repose. J'observerai en passant que les Divinités des Indes sont presque toujours accompagnées de serpens. On s'imagine en ce pays-là que ces animaux sont des génies célestes, et c'est une marque de bonheur que de rencontrer un serpent en son chemin.

Le Dieu Wistnou a sur la poitrine la marque d'un coup de pied, que Riexi (c'est un génie d'origine Indienne) lui donna un jour qu'il dormait profondément. On lui donne Leximi et Siri Pagoda pour femmes. Il trouva celle-ci dans une rose de mille feuilles.

LES DIX INCARNATIONS ou MÉTAMORPHOSES DE WISTNOU.

(*a*) Wistnou s'est déjà métamorphosé neuf fois dans le monde : il doit se métamorphoser une dixième. Ces métamorphoses renferment tous les mystères de la théologie Indienne. La première fois il se métamorphosa en poisson pour aller chercher le Védam au fond de la mer, où un mauvais génie l'avait emporté, après l'avoir enlevé au Deutas(Dewetas). Wistnou, sollicité par les Deutas, plongea dans la mer, tua ce mauvais génie, et revint avec

(*a*) La dissertation précédente raconte ces métamorphoses d'une manière très-différente, et l'on verra après cette explication le récit du P. Roth qui diffère encore de l'une et de l'autre.

le Védam qu'il avait trouvé dans une coquille. La figure représente Wistnou sortant du poisson dont il avait emprunté la forme. Ses deux mains droites tiennent le Védam ouvert et un anneau : les deux gauches, un sabre et la coquille qui renfermait le Védam. On voit le monstre sans tête à ses pieds. D'autre côté les Malabares attribuent à Brama une partie de ce que les autres Indiens attribuent à Wistnou, et disent que le mauvais génie lui enleva le Védam; que Brama s'en plaignit à Wistnou, et lui demanda son assistance. Brama est représenté dans la figure assis sur une fleur des Indes.

SECONDE INCARNATION.

La seconde fois Wistnou se changea en tortue. Un jour la mer, enflée d'orgueil, s'avisa de faire un détail insolent de sa puissance et de ses richesses. Brama, accompagné de quelques démons, eut ordre de châtier son insolence; ils prirent la montagne de Merupa (Meroua), laquelle est d'or massif, et la posèrent au milieu de la mer; ils ceignirent à plusieurs tours cette montagne avec un serpent, que les Bramines nomment *Signag* ou *Scissia*, et se servant de ce serpent comme d'un cable avec lequel ils soulevaient la montagne et la faisaient retomber ensuite, ils forcèrent enfin ce fier élément de restituer les richesses qui l'avaient rendu insolent. La mer fut obligée de restituer de l'argent, un joyau très-précieux, le *Parsatig* (c'est un arbre), un vase où était l'eau nommée *Sora Dannewanter*, l'Esculape Indien, la lune, la vache blanche, l'Amarith ou l'eau de la vie éternelle, l'éléphant à sept trompes, la vierge Remba, le cheval à sept têtes, l'arc nommé *Dennock*, une coquille nommée *Sank*, et le poison appelé *Sahar*. C'est ainsi que la mer fut humiliée : toutes ses richesses furent distribuées en divers lieux différens. Après cette expédition, Brama retourna dans les cieux.

Quelques docteurs Indiens disent que la terre ne pouvant supporter la pesanteur de la montagne de Merupa, peu s'en fallut qu'elle ne tombât au fond des abîmes. Pour prévenir cet accident, Wistnou, qui s'était métamorphosé en tortue, souleva la montagne sur son dos.

TROISIÈME INCARNATION.

Un puissant génie nommé *Rennïaxem*, prit un jour la terre, et la roula dans sa main comme une boule. Il ne se contenta pas de cet essai de ses forces : se croyant paisible possesseur du globe terrestre, il alla le cacher dans le *Patalam*, qui est le fond de l'abîme. Wistnou, qui dormait au moment du vol, s'étant réveillé en sursaut, fut surpris de ne plus trouver la terre. Sans perdre de tems, il se métamorphose en pourceau, perce jusqu'au *Patalam* avec son groin armé de deux monstrueuses défenses, attaque le voleur, le tue, et posant la terre sur ses défenses, remonte l'abîme avec cette conquête importante. Baldæus, dans sa Description du Coromandel, rapporte qu'on voit dans une pagode de Trinottam, près de Sinzi, la tête d'un cochon, qui, si l'on en croit les Bramines, s'est formée dans la terre comme une truffe. On la regarde comme une image, ou plutôt comme une relique mémorable de la métamorphose de Wistnou.

Les Gentils du Mogol donnent une autre raison de cette métamorphose.

Premiere jncarnation .

Seconde jncarnation .

Troisieme jncarnation .

Quatrieme jncarnation .

Digitized by Google

Ils disent que dans le premier âge, les hommes tombèrent dans une corruption si affreuse, qu'il n'y avait ni foi ni loi dans l'univers. L'iniquité se multiplia, les péchés du genre humain augmentèrent le poids de la terre, et le serpent Scissia, sur lequel elle reposait, n'eut pas la force de la soutenir. Alors elle tomba au fond de la mer, et tout le genre humain périt. Brama demanda à Dieu que la terre revînt sur l'eau. Il fut exaucé. Wistnou descendit des cieux, transformé en cochon, de la manière qu'il est représenté en cette figure, et s'aggrandit sous cette forme d'une manière si étrange, que sa tête touchait aux étoiles. Il descendit au *Patalam*, y défit Hirnak, monstrueux démon, après quoi, montant sur le cadavre de ce monstre, il accrocha la terre, et l'enleva avec ses défenses, après l'avoir remise sur la tortue qui était posée sur le serpent Signag, auquel les docteurs Indiens donnent mille têtes. Ensuite Brama repeupla la terre d'hommes nouveaux, qu'il créa d'une seule parole.

Le graveur a copié la figure de la troisième incarnation sur un dessin où l'on ne voit ni la tortue, ni le serpent.

QUATRIÈME INCARNATION.

Dans le premier âge, Brama dompta le géant, ou démon, que les Indiens ont appelé *Hirrenkessep*, et le tint dans une longue et rude captivité. Au bout de douze ans de souffrance, le géant implora la miséricorde de Brama, qui eut pitié de ce misérable, et même lui accorda des graces extraordinaires; car il le délivra de sa prison, le fit devenir un puissant monarque, et lui donna, pour assurance de sa vie, le privilége de ne pouvoir périr que d'une façon extraordinaire et presque impraticable. Par ce privilége Hirrenkessep était à couvert des insultes du ciel, de la terre, du soleil, de la lune, de la foudre, des éclairs, du jour, de la nuit, du vent, des orages, et des autres accidens ordinaires dont nous ne ferons pas le détail. Le géant remis en liberté, assembla des armées, et fit des conquêtes si rapides, qu'en peu de tems il devint la terreur de l'univers. La prospérité lui enfla le cœur: il porta l'insolence jusqu'à oublier ce qu'il était, et commanda qu'on l'adorât lui seul comme Dieu. Les Bramines s'opposèrent à ce culte impie, et prièrent Wistnou de les délivrer de la tyrannie du géant. Wistnou leur promit que la femme de ce tyran mettrait au monde un enfant qui serait leur libérateur. La promesse de Wistnou eut son effet: le géant devint père d'un enfant qu'il voulut élever à l'adorer seul, mais l'enfant refusa de reconnaître son père pour Dieu, et fit au contraire une confession solennelle de sa foi, par laquelle il reconnaissait Wistnou pour créateur des 14 mondes, et père de la vérité, etc. Le tyran irrité maltraita ce petit martyre de la foi bramine, et comme il se mettait en devoir de l'assommer avec son bâton, l'enfant esquiva le coup en se cachant derrière un pillier, qui reçut le coup et se fendit aussitôt en deux. Il en sortit un monstre effroyable: Wistnou s'était métamorphosé de la sorte pour châtier l'insolence du tyran. Le Dieu transformé saisit le géant au milieu du corps, et le déchira.

CINQUIÈME INCARNATION.

(*a*) Au tems que Mavaly gouvernait le monde, c'est-à-dire, durant l'âge d'or des Indiens, il y avait une abondance extraordinaire de toute sorte de biens. Personne ne voulait travailler. On ne voyait aucune subordination : tout était commun, et comme on dit, il n'y avait qu'*à se baisser et prendre*. Qu'arriva-t-il de cette dangereuse abondance? Qu'il fallut se servir soi-même et n'attendre aucun secours de personne, parce que l'intérêt, qui en général nous attache les uns aux autres, ne possédait pas encore les hommes. Le pis était que l'on ne trouvait presque point de dévotion dans le monde, car la nécessité, qui est le grand motif des prières, n'existait pas. Wistnou voulant remédier à un inconvénient qui pouvait avoir de fâcheuses suites, résolut de détrôner Mavaly, et d'introduire les besoins, la faim, la misère, et la pauvreté dans le monde. Il usa de finesse pour venir à bout de son dessein, et prenant la forme d'un pauvre Bramine, il se présenta à Mavaly comme un homme qui demande la charité. Mavaly lui offrit des royaumes et des trésors. Le Bramine lui répondit qu'il ne demandait que trois pieds de terre pour s'y loger avec son bagage, lequel consistait en un parasol, un livre de dévotion Bramine, et un gobelet. On remarquera que ces trois pièces composent le ménage d'un Bramine. Il exigea en même-tems que pour ratifier avec plus de solennité la propriété d'un terrain qu'il souhaitait d'acquérir, Mavaly lui versât (*b*) de l'eau dans la main. Celui-ci surpris de la modération du Bramine le pressa long-tems, mais en vain, d'accepter des avantages infiniment plus grands en apparence que les trois pieds de terre qu'il demandait. Cependant comme il était sur le point d'accorder ces trois pieds de terre au Bramine, la femme de Mavaly se doutant de quelque supercherie, s'opposa fortement à la ratification : mais Mavaly refusa d'être parjure, et prenant le vase où était l'eau destiné à la fatale ratification, il en versa dans la main du Bramine qui but cette eau, et reprenant ensuite sa divinité couvrit la terre d'un pied et le ciel de l'autre ; après quoi, voulant s'approprier le reste du terrain que le malheureux Mavaly venait de lui accorder, il lui mit le pied sur la gorge, et le culbuta dans l'abîme qu'il mesura en même-tems.

Le mari et la femme détrônés par une supercherie si peu digne de Wistnou, lui firent des plaintes amères. Wistnou touché de ces plaintes établit Mavaly roi de l'abîme. Quelques docteurs Indiens assurent que Wistnou lui donna la charge de portier du ciel. Quoi qu'il en soit, depuis cette révolution on a vu dans le monde les richesses et la pauvreté, l'abondance et la misère, le bonheur et l'adversité, suites naturelles de l'inégalité des conditions. Mais, pour conserver l'image de la félicité du genre humain sous le règne de Mavaly, Wistnou institua une fête, que les Malabares appellent *Ona*, et qu'ils célèbrent dans le mois d'août. C'est une espèce de bacchanale, pendant laquelle les Indiens, de quelque condition qu'ils

---

(*a*) Cette métamorphose est contée d'une manière très-différente dans la *Dissertation sur les mœurs et sur la religion des Bramines*. Ch. XV. de la seconde partie.

(*b*) Lorsque les Indiens idolâtres font quelque affaire, le contrat se ratifie en versant de l'eau sur les mains de l'acquéreur, qui est obligé de la boire. *Baldæus*, dans sa *Description du Coromandel*.

soient, s'équippent le plus superbement qu'ils peuvent, se régalent de leur mieux, et passent le tems dans la joie et dans les plaisirs.

SIXIÈME INCARNATION.

Un Bramine fort homme de bien, s'étant marié à une femme Bramine très-vertueuse, se retira avec son épouse aux bords d'une rivière que la Légende Indienne appelle *Bewa*. Ils s'y firent une habitation fixe, et résolurent d'y passer leurs jours dans la dévotion. En cet état de tranquillité, il manquait une chose à la félicité de ces deux personnes: c'était d'avoir des enfans, et la Bramine n'en donnait point à son époux. Les Banianes regardent comme fort déshonorans les mariages qui sont stériles. Les bonnes gens dont nous parlons, désolés de leur opprobre, résolurent de se retirer au désert pour demander des enfans à Dieu avec plus de ferveur qu'auparavant, dans un endroit éloigné de la société des hommes. Ils errèrent long-tems à travers champs, mais ils arrivèrent enfin à une pagode environnée d'un petit bocage fort agréable. Ils y firent de longues prières à Dieu, sans pouvoir en être exaucés; ce qui leur fit croire qu'il les rejetait à cause de la beauté du lieu. Alors ils résolurent d'essayer de le fléchir en pleine campagne, et d'y rester pour cet effet toujours exposés aux chaleurs brûlantes du soleil et à toutes les injures de l'air. Mais cette rude pénitence ne les fit point exaucer. Enfin ils se déterminèrent à souffrir la faim jusqu'à ce qu'il plût à Dieu, ou de se laisser fléchir, ou de leur ôter la vie. Ils soutinrent neuf jours cette rude épreuve, après quoi *Wistnou*, qui leur apparut sous la forme d'un bel enfant, leur demanda le sujet de ces austérités réitérées. Ils le lui apprirent: alors *Wistnou*, qui se fit connaître, leur promit trois enfans et disparut en même-tems. De ces trois enfans, deux furent produits par métempsycose. Les ames du Bramine et de sa femme, qui étaient morts à force de jeûner et de s'affliger, allèrent se loger dans le corps de deux petits nouveaux nés, qui avec le tems eurent de l'âge, se marièrent ensemble et donnèrent le jour à un enfant, dernier fruit de la promesse de *Wistnou*. La Légende nomme le père *Sandichemi*, la mère *Reneka*, et l'enfant *Prasseram*. Reneka eut une sœur, qui fut mariée à un géant que la nature avait pourvu de mille bras.

Le vieux Bramine et sa femme revenus au monde sous les noms de *Sandichemi* et de *Reneka*, ne dégénérèrent point de leur ancienne piété: pour y vaquer plus librement, ils se bâtirent une hutte près du Gange, et y vécurent assez pauvrement des fruits de la terre. Ils donnaient entièrement leur tems à la dévotion et à la prière, regrettant même celui qu'ils étaient obligés de céder aux plus pressantes nécessités de la nature. Ils parvinrent ainsi au plus haut point de sainteté, et même leur Légende assure qu'ils ressuscitaient les morts. Prasseram hérita de la vertu de ses parens, et fut en état de donner des leçons de sagesse dans un âge où les autres n'ont pas encore assez de capacité pour les comprendre: mais un accident troubla la piété dont on faisait profession dans cette hutte. Nous en abrégerons le récit. Reneka avait reçu de *Wistnou* un mouchoir, dans lequel elle pouvait puiser de l'eau sans que l'eau coulât à travers. Malheureusement pour Reneka, sa sœur parut en équipage de reine dans le tems qu'elle était allée puiser de l'eau. Reneka murmura de l'extrême différence qu'elle voyait entre leurs conditions, et ce murmure détruisit la propriété du

mouchoir. Alors la sainteté du Bramine ne fut pas à l'épreuve d'un mouvement de colère si violent, qu'il fit tuer Reneka par son propre fils : mais revenu de sa violence, il la ressuscita à l'instance de ce fils.

Quelque tems après, le géant aux mille bras, suivi de toute sa cour, alla visiter Sandichemi son beau-frère, qui n'étant pas en état de lui rendre des honneurs proportionnés à la qualité de monarque, pria le roi des ames bienheureuses de lui envoyer pour quelque tems la *vache blanche*. La Légende Indienne dit que celui qui a cette vache ne manque absolument de rien. Avec le secours de la vache, le Bramine reçut la cour du géant d'une manière très-superbe, et le régala en particulier de quantité de pierreries. Lorsque le géant aux mille bras eut découvert que la vache était la source des trésors de Sandichemi, il résolut de l'enlever : elle s'échappa de ses mains, et s'élevant en l'air retourna chez le roi des ames bienheureuses. Il en coûta la vie à Sandichemi, qui fut assommé par le géant : mais Prasseram vengea la mort de son père, coupa au géant tous ses bras et le tua.

Les Malabares racontent cette incarnation d'une autre façon. Ils disent que les Rixis ne pouvant plus vivre sous la tyrannie de quelques Rajas, prièrent instamment Wistnou de leur accorder du secours. Wistnou s'étant d'abord changé en petit enfant, se cacha dans le sacrifice d'un des principaux Rixis, et donna ordre à Parexi-Rama de tuer à coups de hâche quarante-quatre de ces Rajas qui tyrannisaient les Rixis. Quelque tems après, Parexi-Rama voulut bâtir des pagodes; mais ne trouvant pas assez de terrain, parce que la mer touchait alors les monts Gates, il prit un van, et le secouant à trois reprises il la fit reculer autant de fois. Il l'aurait forcée à reculer plus loin encore, si à la troisième fois le Dieu des eaux, choqué de la hardiesse de Parexi-Rama, n'eût pris des mesures pour arrêter ses progrès. Il manda les fourmis de ses états, et leur ordonna d'aller ronger le van qui servait à resserrer les limites de son empire. Parexi-Rama ne put donc bâtir que cent huit pagodes : il en aurait bâti davantage, sans l'affront que lui avait fait le Dieu des eaux. D'autre côté les pêcheurs ruinés par l'éloignement de la mer, représentèrent à Parexi-Rama la misère de leur condition, et Parexi Rama voulant les dédommager amplement les fit Bramines, et leur assigna pour vivre les revenus des pagodes. On voit là-dedans quelques traces de l'histoire des apôtres que Dieu éleva de la condition de pêcheurs à la charge de prédicateurs de son Évangile. Parexi-Rama ordonna à ses nouveaux Bramines de porter une espèce de cordon, qui représente leur premier état; et c'est encore dans cette aventure qu'on doit chercher l'origine de la coutume observée chez les Bramines, suivant laquelle il faut que le nouveau marié aille pêcher avec son épouse.

SEPTIÈME INCARNATION.

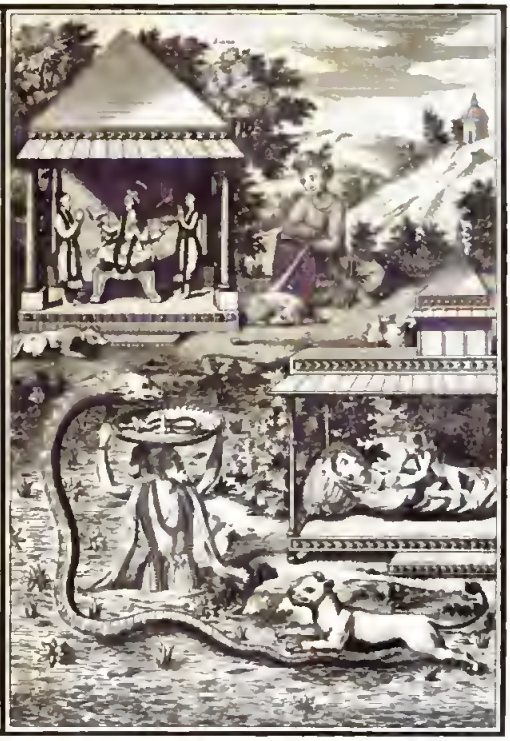
Voici le sujet de cette métamorphose, selon Baldæus (*a*). Un certain Rawana, Bramine d'origine, avait autrefois une dévotion extraordinaire à Ixora. Tous les jours il offrait cent fleurs à ce Dieu. Ixora voulant un jour

(*a*) *Dans sa description du Malabar et du Coromandel.* Elle est contée d'une manière fort différente dans la *Dissertation sur les Mœurs et sur la Religion des Bramines.*

Cinquieme Incarnation.

Sixieme Incarnation.

Septieme Incarnation.



Huitieme Incarnation.

éprouver sa foi, en prit une, sans que le dévot s'en aperçût; après quoi il se plaignit à lui de la diminution du don. Rawana compta ses fleurs, et n'en trouvant que 99, voulut aussitôt s'arracher un œil, pour suppléer à la centième. Ixora content de ce témoignage de sa fidélité, ne lui permit point de passer outre, et s'engagea par reconnaissance à lui accorder ce qu'il jugerait à propos de lui demander. Le dévot demanda le gouvernement du monde, ce qu'Ixora lui accorda. Cependant Rawana continuait ses exercices de dévotion, et ses prières, quoiqu'assidues, ne laissaient pas d'être fort intéressées; alors Ixora lui tint ce discours : « Je t'ai donné tout » ce que tu m'a demandé; pourquoi continues-tu donc à me prier? Quel » est le sujet des vœux que tu m'adresses tous les jours »? *Je vous demande encore une chose*, dit l'importun Rawana, *c'est d'avoir dix têtes pour régir cet univers que vous m'avez donné, et pour y voir toutes choses par moi-même, et vingt bras pour y exercer ma puissance.* Ixora lui accorda encore cette demande. Après cela Rawana fixa son séjour à Lanka, et s'y fortifia extraordinairement : mais après avoir régné long-tems avec beaucoup de sagesse, il oublia tout ce qu'il devait à Ixora, et voulut que ses sujets le reconnussent lui-même pour Dieu. Wistnou prit une forme humaine, et vint ici-bas naître sous le nom de *Ram*, de la femme d'un Raja, pour châtier l'insolence de Rawana. Cette incarnation renferme diverses choses qui ont du rapport à la chûte de l'homme et à l'incarnation de Jésus-Christ, selon la Légende des Indiens. Ram fit plusieurs actions merveilleuses, qui ne doivent rien aux contes des fées, et dont je ne donnerai pas le détail. Je me contenterai de dire que son adresse à tirer de l'arc surpassait tout ce que les hommes peuvent faire. Il tua d'abord Rawana qui s'était métamorphosé en cerf : mais l'ame du subtil Rawana délogea promptement du cerf, et alla prendre possession du corps d'un faquir. Dans ce nouveau domicile elle joua un tour de faquir à Ram, en lui enlevant sa femme Sithia : mais Hanuman, Dieu singe, vengea l'affront que Rawana, métamorphosé en ce faux dévot, avait fait à Ram. Le singe porta la désolation dans Lanka, sans que Rawana, ni les géans de sa domination pussent le dompter; et lorsque par le moyen de quelques paroles magiques, ils eurent enfin trouvé le secret de se rendre maîtres d'Hanuman (*a*), il fut impossible de le tuer à cause du secours qu'il recevait continuellement de Ram. Rawana demanda au singe comment on pourrait dompter sa force : celui-ci donna le change à Rawana, en lui apprenant faussement qu'il fallait lui tremper la queue dans l'huile, la garnir d'étoupe, et y mettre ensuite le feu; ajoutant que par ce moyen il perdrait ses forces. Hanuman accommodé de la sorte, mit le feu dans le palais de Rawana, et détruisit une partie de Lanka. Je remarque particulièrement ce trait, à cause du rapport qu'il a avec l'histoire de Samson, et j'ajoute que l'obstination avec laquelle Rawana voulut retenir la femme qu'il avait enlevée, la manière dont Ram et Lekeman son frére le châtièrent à cause de cela, et le passage de Ram au travers des eaux, ont beaucoup de conformité à l'histoire de Moïse. Ram et Lekeman tuèrent enfin à coups de flèches l'injuste ravisseur Rawana, et le singe Hanuman les servit en cette dernière occasion avec le même zèle qu'auparavant.

Baldæus ne dit rien de la tête d'âne qui paraît dans la figure au-dessus des dix autres têtes de Rawana.

(*a*) Ou *Hanuwam*. Voyez ci-après page 181.

HUITIÈME INCARNATION.

L'histoire de cette *Incarnation* renferme des particularités, qui ont quelque rapport à celles de la vie de Moïse et de Jésus-Christ. Wistnou, devenu homme sous la forme d'un enfant, que la Légende Indienne nomme *Kistna*, est enlevé à la fureur d'un Raja destiné à périr par la main de cet enfant. Voici l'abrégé de cette incarnation, que les Indiens regardent comme la plus divine et la plus excellente de toutes les apparitions de Wistnou.

Un Raja qui résidait à 25 cosses d'Agra, après avoir marié sa sœur à un Bramine, résolut de savoir quelle fortune elle aurait pendant sa vie. Il consulta pour cet effet un autre Brâmine, savant dans la connaissance de l'avenir; et celui-ci lui apprit que cette sœur, pour laquelle il s'intéressait avec tant de zèle, mettrait sept enfans au monde, dont le septième lui enleverait la couronne. Une prédiction si funeste affligea le roi : il fit enfermer très-étroitement sa sœur, et massacrer ses enfans à mesure qu'elle accouchait. Lorsqu'elle fut grosse du septième, le Raja redoubla les précautions, augmenta les gardes et donna des ordres beaucoup plus sévères pour faire périr le fatal enfant : mais les précautions furent vaines La princesse accoucha d'un garçon beau comme le jour, qui parla dès sa naissance, consola sa mère, et donna des preuves éclatantes de la Divinité qui l'animait. En un mot c'était Wistnou, qui s'incarnait sous le nom de *Kistna*; c'est ainsi que la Légende le nomme. Il se fit échanger pour un autre enfant, que dans la suite il enleva lui-même à la fureur du Raja : il trompa la vigilance de ses gardes, et se sauva avec son père et sa mère; il passa un torrent à la nage, ou même à pied sec, et dans ce passage un serpent servit d'escorte à Wissodheu, père de Wistnou incarné. Le serpent portait la tête élevée au-dessus du corps du petit Wistnou, et lui tenait lieu de parasol, afin qu'il ne fût exposé ni à la pluie, ni aux ardeurs du soleil. Kistna évita par sa puissance toutes les embûches du Raja, et vainquit toujours les monstres qui s'offraient pour être les instrumens de la fureur de son ennemi. Il descendit aux abîmes, et dompta le serpent Kalinag. Il fit éclater la gloire de sa divinité, il fit reconnaître sa puissance infinie en toutes ces occasions, (*a*) et donna exemption de métempsycose aux ames des gens de bien. Un jour il trouva sur ses pas la femme d'un pauvre jardinier, qui l'invita de loger chez elle, et lui tint des discours qui ont quelque ressemblance à celui que le Centenier tint à Jésus-Christ. Mais ce qui a le plus de rapport à un événement de la vie du Sauveur, c'est l'action de l'Indienne qui versa un vase plein de parfums et d'essences sur la tête de Kistna. Une autre chose qui lui donne une apparence de conformité à Jésus-Christ, c'est la bassesse de l'extraction et de la condition (*b*). La Légende Indienne observe que Kistna était courru des dévotes. Elles ne sont pas les dernières à prendre connaissance des nouveautés, et l'on peut dire que le penchant à croire ce qui paraît merveilleux les rend nécessaires aux établissemens des sectes. D'autre côté Kistna n'était pas ennemi du beau-sexe : on voit dans la représentation de la huitième incarnation (*c*), comment

(*a*) Les Indiens assurent que, par une grace particulière de Kistna, l'ame d'un homme de bien va droit à Dieu, sans errer de corps en corps. Ils regardent la transmigration des ames comme une peine infligée aux hommes.

(*b*) La figure représente Kistna en berger, et la Légende lui fait exercer ce métier.

(*c*) La figure dépeint Kistna sur un siége sous la forme d'un Wistnou dans une espèce de

Neuvieme Incarnation. *Dixieme Incarnation.*

IXORA sous le nom de MAHADEU.

il se métamorphosa en statue, et prit la forme sous laquelle les Bramines dépeignent Wistnou, pour enlever la fille d'un Raja qu'il aimait et dont il était aimé.

Nous finirons l'explication de cette huitième métamorphose de Wistnou, par deux traits qui nous paraissent remarquables. C'est qu'il voyagea par toute la terre, pour châtier les méchans; après quoi il fut enlevé au ciel.

NEUVIÈME INCARNATION.

Wistnou prit le nom de *Boudhe* pour se manifester aux hommes. Suivant la doctrine des Banians, ce Boudhe n'a eu ni père, ni mère : il est invisible et tout esprit; mais quand il apparaît à ses serviteurs, il prend la figure sous laquelle Wistnou est adoré des Indiens Orientaux. Boudhe, disent-ils, prie Mahaden jour et nuit pour eux : il est le médiateur du genre humain.

DIXIÈME INCARNATION.

Le tems de cette incarnation n'est pas encore venu. Wistnou paraîtra un jour avec Kallenqui, ou Kelki. C'est ainsi que les Bramines appellent un cheval blanc et ailé, superbement enharnaché, qu'ils supposent être dans les cieux. Ce cheval est mené par un roi qui tient le sabre levé, et ce roi est sans doute Wistnou. L'animal tient le pied droit toujours en l'air : mais lorsqu'il le posera à terre, pour châtier les impies et les méchans, elle succombera sous la pesanteur de ce pied; le serpent Signag ne pourra plus soutenir la terre; la tortue, accablée du poids, plongera au fond de la mer; le genre humain sera détruit à cause de sa corruption. Telle sera la fin du dernier âge du monde, après quoi le premier âge reviendra : car les Indiens et les autres Idolâtres de l'Orient admettent dans l'Univers une révolution pareille à celle des Platoniciens.

Voilà l'histoire des dix incarnations qui renferment les mystères de la théologie des Bramines, rapportée suivant ce qu'en a écrit Baldæus, auteur de la *Description du Malabar et du Coromandel*. On est assez persuadé que ces fables sont allégoriques. Par exemple, il n'est pas fort difficile de concevoir ce que représentent la blancheur et la beauté du cheval qui fait le sujet de la dixième incarnation, ni ce que veulent dire ses ailes. Un Indien médiocrement versé dans sa religion nous assurera que la blancheur est le symbole de la pureté, la beauté celui de la majesté, les ailes celui de la célébrité de Wistnou. Mais d'autre côté un Bramine nourri dans les types, et qui, par de longues méditations, aura acquis l'heureuse facilité d'en inventer au besoin, trouvera vingt autres mystères dans cette incarnation.

Une autre chose qu'il faut remarquer ici, c'est l'énorme différence qui se trouve entre les manières de rapporter ces mystérieuses incarnations. On ne voit presque aucune conformité entre la description que nous en a donnée (*a*) Abraham Rogers et celle de Baldæus. La description d'un

---

pagode, avec deux Bramines à ses côtés. Mais la Légende Indienne dit que Kistna devenu statue monta sur son chariot avec un Bramine, pour aller faire son expédition d'amour.

(*a*) Voyez le Chapitre 5 de la 2e. partie de la *Dissertation sur les Mœurs et sur la Religion des Bramines.*

auteur Portugais (*a*) diffère aussi très-considérablement des deux autres. Un quatrième auteur non-seulement ne s'accorde avec aucune de ces trois explications, mais renverse encore l'ordre des incarnations, et leur donne des noms différens, comme on va le voir par l'explication suivante.

EXPLICATION DES DIX INCARNATIONS.

Tirée de la Chine illustrée du P. Kircher.

Cette explication est du P. Henry Roth, Jésuite missionnaire aux Indes Orientales. Selon lui, les Bramines (*b*) reconnaissent une espèce de Trinité, dont les trois personnes sont Brahma, Bexhno, et Mahex.

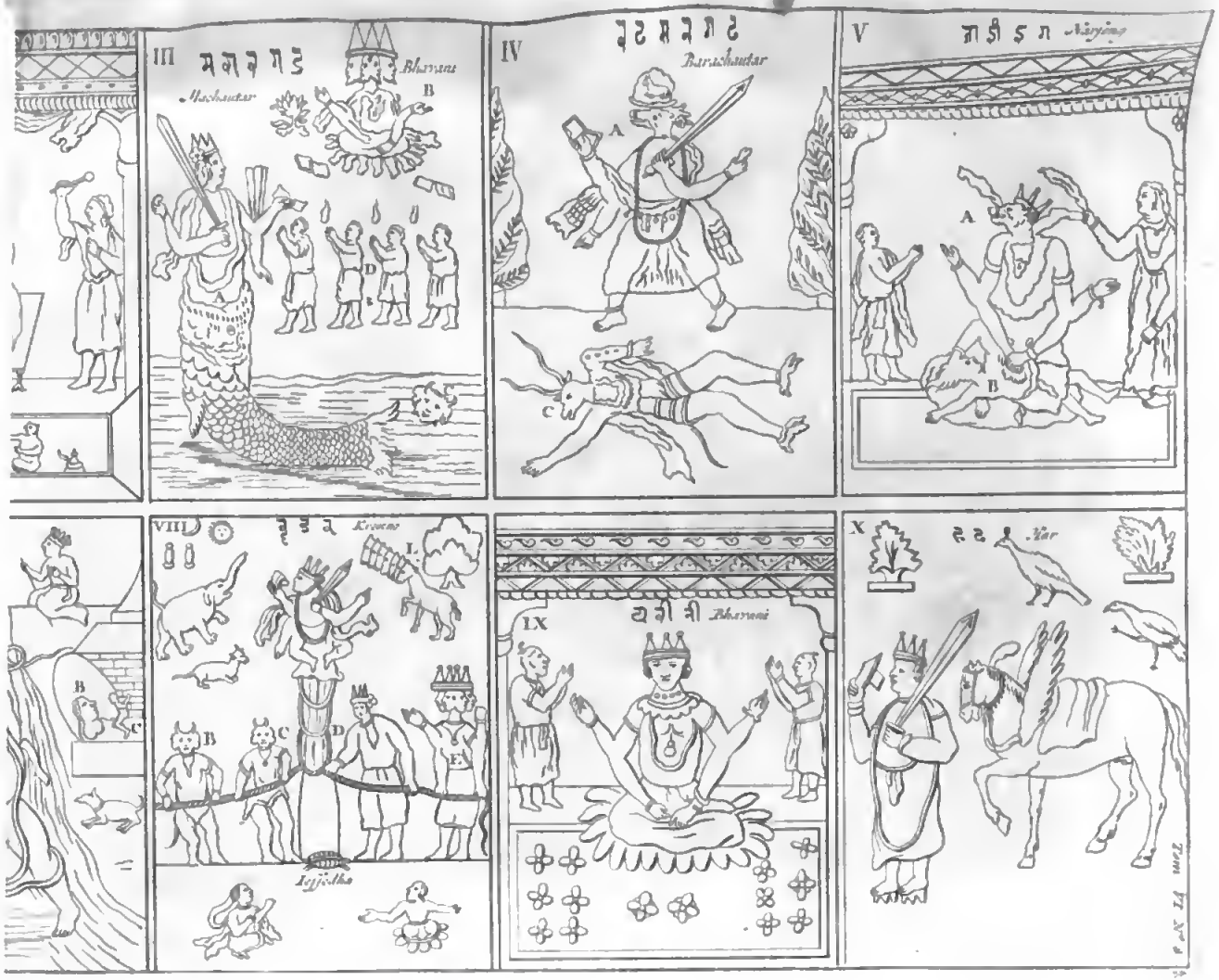
« Ces trois personnes ne font qu'un seul en une nature qu'ils appellent » de divers noms : savoir, *Achar*, qui signifie immobile; *Paramanand*, » paisible; *Paramexuar*, Etre souverain. Ils lui donoent encore d'autres » noms..... Brahma est la nature et l'essence de cet Être souverain; selon » Brahma, il est en toutes les créatures. Bexhno est le conservateur de » tous les êtres, Mahex en est le destructeur..... Tout consiste dans » l'universel et dans le particulier. L'universel est l'Être suprême de Dieu, » et le particulier est la nature même, divisée en ses parties différentes..... » C'est pourquoi ils concluent qu'il n'y a point de distinction générique » ni spécifique entre les êtres créés; mais que c'est le même être et la » même nature participée par tous les individus, lesquels prennent di- » verses formes et figures; par exemple, une portion de cette nature, (ou » plutôt de cette matière) prend la figure d'un homme, l'autre celle d'une » pierre ou d'un arbre, etc. » Dans cette opinion, on peut distinguer deux choses. 1. Un Être suprême qui gouverne la nature, et qui en est l'ame. 2. Un être dépendant gouverné, c'est-à-dire, la nature modifiée et recevant différentes impressions, selon qu'il plaît à l'Etre soprême de les doooer. « Ils disent que la matière..... n'est autre chose qu'illusion, c'est » pourquoi ils appellent la nature divine *Ram*, c'est-à-dire *jouant*.

» Ils expliquent l'incarnation de Dieu de la manière suivante. Il prend » la plus grande particule, et se revêt de la matière qu'ils disent être » composée de cinq élémens. Ils soutiennent que c'est par cette grande » particule, comme par un instrument, qu'il manifeste ses attributs plus » que par nn aotre être ordinaire et commun, lequel a uoe plus petite » portion de cette matière. Voilà en général sur quoi est fondé le système » des incarnatioos. Les voici maintenant chacune en particulier.

» I. La première (que nous avons comptée pour la sixième dans les » explications précédentes) est de Naraen, ce qui veut dire le *prince des* » *hommes*. (On voit dans la figure Txatarboc, ce qui n'est point expliqué.) » Nsraen était le premier fils de Jsgexuar. Les Idolâtres Iodiens feignent » que ce Naraen, qui dans cette figure combat un géant à plusieurs bras, » tua mille éléphaos d'un seul coup de l'épée qu'il tient en sa main. Il est » toujours présent à ceux qui l'invoquent et le servent.

» II. Ramtzandar, fils de Bal, est la puissance et la force. Son frère » Lexman était si fort, qu'il tua mille hommes d'un coup de flèche; mais

(*a*) Voyez Ch. IV V et VI de la *Dissertation sur les Dieux des Indiens Orientaux*.
(*b*) Tiré de la Chine illustrée, page 215.


III
Bhavani
Machavatar
IV
Baruchavatar
V
Narsing
VIII
Krsna
Jejjūdha
IX
Bhavani
X
Kur

» Ramtzandar était doux et pacifique, il ne se servait pas d'épée, parce » qu'il faisait tout par sa parole. Il n'est venu dans le monde que pour le » délivrer de la tyrannie des géans qui l'opprimaient. Il naquit à minuit, » et pour lors le ciel fit pleuvoir des fleurs sur le lieu de sa naissance: l'air » fit entendre un concert harmonieux de voix, pour marquer sa joie ». Cette incarnation doit être désignée sous le nom de *Ramtzandar*, et non sous celui de *Krexno*. Lexman, dont il est parlé ici, se trouve dans la septième.

III. Maxantar, ou Matsautar, la première des précédentes, reçoit ici une explication fort différente, outre que la figure n'a point de rapport à l'explication. « Les Indiens feignent qu'un jour la Déesse Bhavani, allant au » bain avec ses quatre servantes, un géant, nommé *Bhensaser*, la suivit » pour l'attraper. Dieu prenant la forme d'un poisson, sortit de l'eau et » enleva la tête au géant ». La lettre A. désigne la métamorphose. B. Bhavani. C. la tête coupée de Bhavani (il faut lire Bhensaser), D. quatre adorateurs Indiens.

IV. Barachautar, ou Warahautar, est la troisième dans les explications précédentes. « Avant que celui-ci parût dans le monde, un certain géant » régnait sur toute la terre, sans que personne osât s'opposer à sa domi- » nation. Ce géant avait la tête d'un cerf, et son souffle était si venimeux, » que rien ne pouvait subsister en sa présence. Dieu prenant la forme » d'un sanglier, combattit ce monstre pendant douze ans, et le détruisit » enfin ». A. désigne Barachautar, C. (lisez B.) le géant détruit.

V. Dieu parut sous la forme de Narseng à la cinquième incarnation. Nous l'avons ci-devant comptée pour la quatrième. « Le fils d'un certain » capitaine ne cessait d'avoir jour et nuit le nom de Ram à la bouche. Son » père, ennemi de Ram, voulut le châtier à cause de cela; mais Dieu dési- » gné à la lettre A. se changea en une colonne, (l'auteur veut dire que la » colonne se partagea) et prit la forme d'un homme demi-lion ou demi- » tigre, lequel ouvrit le ventre de ce capitaine; apprenant au monde par » la mort de cet homme, qu'il ne faut jamais reprendre ceux qui louent » et servent Dieu ».

VI. Celle qui est ici la sixième s'appelle *Dahasar*: elle est la septième dans les précédentes explications. « Dahasar avait vingt bras et dix têtes » d'hommes, lesquelles ne vivaient pas. On dit qu'il tient la mort enchaînée » dans sa maison, que le Vent le sert et lui obéit, qu'il est le seigneur de » Zailani, (Ceylan) où il a fait bâtir une forteresse. Enfin ils croient » que Lexman, frère de Ramxandar, se mit en devoir de lui ôter la vie, et » que pour cet effet il prit avec lui le fameux singe Hannvan, afin que si » par hasard il venait à manquer Dahasar, Hannvan l'achevât à coups de » pierres. Enfin les Bramines disent que Lexman tua le monstre d'un » coup de flèche, qu'il tira à la tête d'âne qu'on voit au-dessus des dix » têtes de Dahasar ».

VII. La septième incarnation est celle de *Jagarnat*: elle a quelque conformité avec la seconde des précédentes. « Jagarnat, désigné à la lettre A, ayant » entrepris de faire changer de place au monde, et chargé pour cet effet » cette lourde masse sur ses épaules avec tous ses habitans, succomba sous » la pesanteur. Il en perdit les pieds et les mains qui se pourrirent ensuite, » et c'est à cause de cela qu'on le représente sans pieds et sans mains. On » dit qu'il a transporté son fils, engendré d'un œuf (lettre C.) par la ga- » lanterie de Bex sa femme, (B.) dans l'île de Ceylan, avec le secours

» de la mer (D.), après quoi il prit la forme de l'oiseau Ibis (E.), de chien » (F.), et de dragon (G.) ».

VIII. *Krexno* est ici la huitième, et a beaucoup de rapport avec la huitième des précédentes. « Il fut changé sept fois en cheval (L.), une en tau- » reau, et une autre en éléphant. Le plus grand titre qu'il ait est celui de » *Pasteur des vaches*, parce qu'il en avait seize mille sous sa garde. Il a une » blessure à la poitrine. Ses sept frères furent tués par un géant appelé *Kans*. » Jessodha étant enceinte de Krexno, le géant se saisit d'elle, et la mit » en prison sous la garde de quatre géans (B. C. D. E.) et d'un serpent » qui entourait la prison. Le dessein du géant Kans était d'expédier Krexno, » huitième enfant de Jessodha, de même qu'il avait expédié les sept au- » tres : mais heureusement pour l'enfant les géans s'endormirent au mo- » ment de sa naissance ; ce qui donna lieu à Jessodha de se sauver avec » son enfant, et dans la suite celui-ci tua le géant.

IX. La neuvième incarnation est de Bhavani, « que les Bramines appellent » *Kacte* ou *puissance*. Ils ajoutent que celle-ci porte le nom de *Kactennet*, » c'est-à-dire *puissant*. Tout ce qu'on dit du Dieu et de la Déesse est mys- » térieux : l'un et l'autre signifient la matière et le principe des êtres, et » tout ce qu'on dit de Pussa, (divinité chinoise) et d'Harpocrate, peut- » être attribué à Kactennet, qui fut transformé en Lotum et gouverna en- » suite le monde. L'origine de la fable du Lotum est fondée sur la nature » de cette plante, qui est toujours dans l'eau, et se plaît dans l'humidité. » Or, selon les Égyptiens, l'humidité est le principe de toutes les produc- » tions de la nature. Les quatre bras de Bhavani représentent les quatre » élémens. »

X. Har est le sujet de la dixième et dernière incarnation, qui n'est pas encore accomplie. « Les Indiens se persuadent qu'il renversera la loi de » Mahomet, et détruira ses sectateurs. Ils ajoutent que d'abord il se » manifestera sous la figure d'un paon, et qu'ensuite il prendra celle d'un » cheval ailé ».

Après ces deux différentes explications des incarnations de Wistnou, il faut revenir à son culte et aux différentes manières de le représenter. Wistnou est aussi appelé *Bexhno*, comme nous venons de le dire, et *Pernal*, selon la *Dissertation sur les Mœurs et sur la Religion des Bramines*. Si l'on en croit Dapper dans sa Description de l'Asie, on le représente aussi sous la forme d'une colonne ; mais cela ne convient qu'à Ixora, comme je le dirai tout à l'heure en parlant de cette Divinité sous le nom de *Mahadeu*.

WISTNOU, SOUS LE NOM DE *JAGARNAT*.

C'est le nom que Wistnou a pris à sa septième incarnation, selon le P. Roth que nous venons de citer. Voici les particularités que Bernier en a laissé par écrit dans ses Voyages, tome II, pag. 103 et suiv., édition de 1709. Il nous apprend qu'à Jagarnat, ville située sur le golfe de Bengale, il y a une fameuse pagode de la Divinité qui porte ce nom. « Il s'y fait tous les » ans une fête qui dure huit à neuf jours, et il s'y trouve quelquefois plus » de cent cinquante mille pélerins. On fait une superbe machine de bois, » ornée de toutes sortes de figures extraordinaires.... on la pose sur qua- » torze ou seize roues, comme pourraient être celles des affuts de canon, » que cinquante ou soixante personnes plus ou moins tirent, poussent,

» et font rouler. Sur le milieu est posé en évidence Jagarnat, richement » orné et paré, qu'on transporte d'un temple à l'autre ».

Le premier jour qu'on expose Jagarnat à la dévotion des pélerins, la foule de ceux qui s'avancent pour le voir est si grande, qu'il y périt toujours un nombre considérable de dévots, les uns étouffés et les autres écrasés: mais il y a beaucoup de mérite pour eux de mourir ainsi, et cette espèce de martyre est toujours accompagnée de gloire du côté des hommes et de bénédiction de la part du ciel. C'est là un des articles de la foi Indienne. D'autres dévots, plus zélés encore que les premiers, vont se jeter à corps perdu sous le char triomphal de Jagarnat, afin d'être brisés et écrasés sous les roues. Il faut aller au principe. La (*a*) métempsycose sauve en quelque façon l'extravagance qui se remarque en cette conduite. L'idée flatteuse que les Indiens se font d'une transmigration glorieuse, qui sera la récompense du zèle qu'ils témoignent pour jouir de la vue salutaire de Jagarnat, les met en droit de souffrir à cette intention ce que les Chrétiens souffriraient eux-mêmes avec autant de courage, si à leurs principes l'on ajoutait la métempsycose des Bramines.

Pour revenir à Jagarnat, Bernier nous rapporte une chose remarquable qui se pratique dans le culte de cette idole. Les Bramines choisissent une belle et jeune Indienne, encore fille, et la mènent en cérémonie dans la pagode de Jagarnat, afin qu'elle y devienne l'épouse du Dieu; mais quoique la nouvelle mariée passe la nuit auprès du Dieu qui doit être son époux, on croit assez qu'elle ne devient sa femme qu'en vertu d'une procuration de Jagarnat à un Bramine pour consommer le mariage avec elle. En cette occasion, la jeune fille demande au prétendu Jagarnat si l'année sera fertile, quelles processions, quelles fêtes, quelles prières, quelles aumônes il faudra lui faire pour obtenir une bonne année. Jagarnat n'est pas si occupé de son amour, qu'il ne le soit aussi de ses intérêts: cependant la politesse qu'on est obligé d'observer d'abord avec une épouse pour peu que l'on sache vivre, me persuade que les propositions qui se font alors sont assez favorables pour être acceptées de part et d'autre. Le lendemain des nôces, la nouvelle mariée est promenée en procession de la pagode nuptiale à une autre, à côté du Dieu son époux.

IXORA, SOUS LE NOM DE *MAHADEU*.

Mahadeu signifie Dieu souverain. (*b*) On le représente sous la forme d'une colonne qui diminue insensiblement depuis sa base jusqu'à son extrémité d'en haut. Cette extrémité est fort ronde. (*c*) La figure montre ici l'intérieur d'une pagode de Mahadeu, la forme du Dieu, son culte et les hommages des dévots. Toutes les figures monstrueuses dont la pagode est ornée, sont autant de symboles ou d'hiéroglyphes Indiens. On offre à Mahadeu du lait, de l'huile, du riz, et autres pareilles choses.

Les Bramines témoignent beaucoup d'humilité et de dévotion en entrant

(*a*) Quoique, selon les Indiens, la métempsycose soit une peine infligée à l'humanité, ils prétendent que par ce martyre la peine dégénère en une espèce de récompense.

(*b*) Il y a apparence que cette figure est l'emblème de ce qu'on appelait autrefois *Priape*, que les anciens Idolâtres et les modernes des Indes ont également considéré comme le Dieu de la nature.

(*c*) Celle qui est sous les deux dernières incarnations.

dans la pagode d'Ixora, et se déchaussent en son honneur avant que de mettre le pied sur le seuil. Ils observent la même coutume à l'égard de Wistnou. Lorsqu'ils sont dans l'enceinte d'une pagode, ils ne doivent avoir que la main droite tournée vers la pagode, et jamais la gauche. La première coutume est aussi pratiquée dans le Judaïsme. On a déjà observé dans la *Dissertation sur les Mœurs et sur la Religion des Bramines*, que chaque Divinité Indienne a pour symbole un animal; ce que les Indiens nomment *Vahanam*. J'ajoute à cela que leurs Dieux sont très-souvent représentés assis sur des tigres ou sur d'autres animaux, et même sur des souris. Il ne faut pas douter, dit Pietro Della Valle (*a*), que les sages Indiens, très-peu communicatifs à l'égard du peuple, n'aient enveloppé sous le voile des allégories et des symboles, les secrets de la nature, les mystères de la religion, et même les principaux événemens de l'histoire. Ainsi, ce qui paraît le plus ridicule aux yeux, et révolte même le sens commun, deviendrait au moins supportable, s'il était développé par un Bramine intelligent et de bonne foi.

Les pagodes de Mahadeu, que Della Valle a vues, étaient toutes ornées de plusieurs sortes de figures, (en quoi il s'accorde avec les autres voyageurs) et peintes généralement de rouge mêlé de lignes blanches. Ces deux couleurs sont fort estimées des Indiens, qui, selon le même Della Valle, pourraient bien en avoir reçu l'usage des Egyptiens, et je le crois après lui. Les femmes Indiennes, de même qu'un certain ordre de religieux idolâtres, préfèrent aussi dans leurs habillemens le rouge à toute autre couleur. Quelques Joguis se mettent sur le corps nue couche de rouge mêlé de jaune; coutume ancienne, puisque Strabon rapporte sur le témoignage d'Onésicrite, que les Gymnosophistes Indiens la pratiquaient du tems d'Alexandre.

L'entrée des pagodes de Mahadeu et de Wistnou est assiégée de faquirs et de mendians. Della Valle dit y avoir vu des cloches, que sonnaient ceux qui d'un moment à l'autre entraient pour se rendre à l'adoration. Divers Joguis nus ou peu s'en faut, puisqu'ils n'ont à l'entour des reins qu'une bande large de toile, laquelle couvre à peine ce qui doit être couvert, assistent continuellement dans la pagode aux hommages religieux que le peuple vient offrir à Mahadeu. Ces Joguis ont le front peint de rouge et de jaune, mais du reste ils n'ont aucune couleur sur le corps. Della Valle croit que ces Joguis sont disciples et successeurs des anciens Gymnosophistes. Les pagodes sont éclairées de lampes et d'autres luminaires, qui brûlent sans cesse devant les images de Mahadeu et de Wistnou. La même chose se pratique à l'égard des autres divinités.

IXORA, SOUS LE NOM DE *LINGAM*.

Ixora reçoit aussi le nom de (*b*) *Lingam*. Sous l'idée que sa figure présente, on ne peut mieux le comparer qu'au (*c*) Priape de l'antiquité. Les Joguis portent le Lingam pendu au cou; cependant il serait impossible d'imaginer rien de plus obcène que la situation qu'ils donnent à cette double figure, à laquelle ils offrent assiduement les prémices de leurs repas. J'attribue à

(*a*) *Pietro Della Valle*, Tome IV de ses Voyages en Italien.
(*b*) *Dissertation sur les mœurs et sur la religion des Bramines.*
(*c*) Voyez ce qui est dit là-dessus au Chap. de la *Conformité des Indiens Orientaux*, etc.

la croyance que tout se fait par la voie de la génération, cette aveugle dévotion que les Indiens ont au Lingam, en quoi ils confondent l'agent avec les moyens qu'il emploie. On ne saurait leur faire de grace sur cet article, qu'en le regardant comme un symbole, qui cependant choque vivement la bienséance et la politesse; mais l'on ne peut s'empêcher de croire que les premiers auteurs de ces figures mystérieuses n'aient eu beaucoup de penchant à satisfaire par la débauche ce qu'ils donnaient pour emblème d'une Divinité.

On ne peut disconvenir que le culte rendu à la nature n'ait passé d'Orient en Occident, avec les figures symboliques sous lesquelles on l'a représentée; il n'est donc pas surprenant que la même idée se soit montrée sous différens noms à des peuples fort éloignés les uns des autres, puisqu'en recevant d'une même source l'objet de leur culte, ils étaient obligés de recevoir les mêmes images avec les mêmes cérémonies. Il faut rendre quelque justice à ces peuples; rien n'exprime mieux la fécondité de la nature que l'union des deux sexes et la vigueur de Priape, dont le nom est très-significatif (*a*). Mais il est pourtant étonnant que les hommes, qui, si l'on en excepte certains sauvages des plus brutaux, ont toujours pris quelque soin de leur pudeur, l'aient perdue à un tel point que de porter (*b*) solennellement en procession les parties de leur corps qui ne doivent se découvrir que dans une extrême nécessité, et (*c*) les exposer publiquement sur les chemins, dans les maisons et dans les temples, comme cela se pratique aux Indes Orientales.

Pietro Della Valle, que je cite avec plaisir à cause de son exactitude et des recherches curieuses que l'on trouve dans ses Voyages (*d*), observe que les Dieux des Indiens sont toujours nus, et que même on voit dans les pagodes plusieurs figures dans une posture indécente. Il y a sans doute vu les Lingams dont je parle ici. Pour les autres figures, elles représentaient peut-être les vœux ou les hommages des dévots Indiens, parmi lesquels les femmes ne dédaignent pas de se prostituer en l'honneur des Dieux. Les maris voient avec beaucoup d'humilité des prostitutions méritoires, qui renouvellent si fréquemment ce que nous regardons en Europe comme le plus grand de tous les affronts. Tant il est vrai que de faux principes de religion ruinent facilement ceux de la plus commune bienséance, et même changent souvent les idées naturelles. Un mari se persuade qu'il doit son cocuage à ses Dieux; il est content. (*e*) Le Jogui est le vicaire de l'idole;

(*a*) Ce nom est hébreu, et signifie *Père des fruits*.

(*b*) « En certains lieux d'Italie on célébrait les fêtes de *Liber* (Bacchus) avec tant de licence, que l'on adorait en son honneur le sexe de l'homme, non dans le secret, pour » épargner la pudeur, mais en public pour faire triompher l'iniquité: car on le menait honorablement sur un chariot qu'on conduisait dans la ville, après l'avoir premièrement promené » par les champs, etc. » *S. Augustin de la Cité de Dieu*. Liv. VII. Ch. 21., selon la traduction de M. Giry.

(*c*) *Dissertation historique sur les Dieux des Indiens Orientaux*, Ch. IX.

(*d*) Viaggi. Tom. IV. pag. 69 de l'Edit. de Bologne, 1672. et pag. 209.

(*e*) Voyez Fryer dans ses *Voyages aux Indes Orientales*, en anglais. Au reste peu de lecteurs ignorent les prostitutions des femmes Babyloniennes en l'honneur de Mylitta, la Vénus des Chaldéens: mais, suivant Hérodote, elles ne se prostituaient qu'une fois en leur vie, et c'était aux étrangers seulement. Celles qui s'exposaient à la prostitution, allaient s'asseoir dans le temple de Mylitta, avec des couronnes de fleurs sur la tête. Il était permis à l'étranger de faire choix de celle qu'il aimait le mieux, et après que le galant avait déterminé son choix, il jetait de l'argent à la dame qu'il avait choisie. Celle-ci ne pouvait refuser cet argent, quelque modique qu'il fût, parce qu'il appartenait à la Déesse. Les belles

et fait la cérémonie en qualité de procureur de son Dieu, prend dévotement patience, lave lui-même les pieds de ce Saint, et lui témoigne sa vénération. Les gens du logis se retirent pendant que le Saint caresse Madame. Tout cela ne s'est pas établi sans avoir coulé adroitement quelque espérance de félicité future. Quand une fois on a su prévenir les esprits, en coûte-il beaucoup d'avertir les bonnes dévotes que

(*a*) *Si quelque chose les empêche*
D'aller tout droit en Paradis,
C'est d'épargner pour leurs maris.
Un bien dont ils n'ont plus que faire,
Quand ils ont pris leur nécessaire.

Je finirai par un exemple qui prouve combien les Indiens regardent comme des plus méritoires les dévotions obscènes dont je parle en cet article. « On voit, dit M. Dellon (*b*), sur la porte d'une des villes du petit royaume » de Sirinpatan une statue de pierre de Sita, femme de Ram, l'un de leurs » Dieux, de la hauteur ordinaire d'une femme. Elle a à chacun de ses » côtés trois fameux faquirs ou pénitens nus, à genoux, les yeux levés vers » elle, et tenant à deux mains ce que la pudeur ne permet pas de nom- » mer. Ils prétendent, par cette posture, ... : rendre l'hommage qu'ils » croient être le plus agréable à cette prétendue Déesse ».

PROCESSIONS DES INDIENS.

La planche représente la procession de Wistnou, laquelle est décrite dans la *Dissertation sur les Mœurs et sur la Religion des Bramines*. Je n'ajouterai rien à ce que l'on a dit sur cet article. (*c*) Pietro Della Valle décrit une procession d'Eswara, sous le nom de *Virreno-Deuru*; ce qui signifie, à ce qu'il dit, le Seigneur Virrena. Il accompagne cette description d'un curieux détail des cérémonies qu'il a vu observer à cet acte religieux. Voici la substance de ce qu'il rapporte. (*d*) Dans le préau de la pagode, d'où Virrena-Deuru fut tiré pour être porté en procession, il y en avait trois autres petites, dans l'une desquelles on voyait, sous la figure d'un bœuf, la représentation de Baswa ou Basvana, qui est le fils et le Vahanam d'Eswara. On voyait une pareille représentation dans le dernier réduit de la pagode de Virrena, vis-à-vis de l'image de celui-ci. Le signal de la cérémonie fut donné par le moyen d'une cloche que sonnèrent les prêtres qui étaient dans le sanctuaire: c'est ainsi que je croyais devoir appeler ce dernier ré-

étaient bientôt expédiées, mais les laides avaient le malheur de ne pouvoir rendre que fort tard leurs hommages à Vénus. Les prostitutions religieuses étaient aussi en usage dans l'île de Chypre. Tavernier parle d'une pagode de Cambaie, qui est un lieu de pélerinage pour les courtisanes des Indes. Celles qui ont vieilli dans le métier achètent, avec l'argent qu'elles ont amassé, de jeunes esclaves qu'elles dressent à leur dévotion, et quand ces jeunes élèves sont en âge, leurs maîtresses les mènent à la pagode, pour y être abandonnées à l'idole.

(*a*) La Fontaine dans ses Contes.
(*b*) Préface de ses Voyages. Édit. de 1709.
(*c*) Viaggi, p. 211. Tome IV.
(*d*) Il faut se ressouvenir ici de la description que l'on a donnée des pagodes dans la *Dissertation sur Mœurs et sur la Religion des Bramines*.

duit. Ceux de dehors répondirent au signal avec les tambours et les flûtes, et cependant on orna de luminaires les deux rangs de palissades que l'on avait posées pour cet effet depuis la porte du premier vestibule jusqu'à l'entrée du sanctuaire. On alluma aussi des flambeaux dans les autres endroits de la pagode; on prépara un coussin sur lequel on mit l'idole de Virrena dans un petit palanquin couvert, tels que l'on en tient de tout préparés pour les cérémonies de ces processions. Il faut observer que dans la pagode il y avait deux représentations de Virrena; l'une de bois, que l'on n'ôta pas de sa niche. Cette niche était hors du lieu secret, et par conséquent l'image de bois était beaucoup moins vénérable pour les Indiens que l'autre qui sortait du sanctuaire pour des actes éclatans de dévotion. L'une et l'autre avaient deux palmes de haut, y compris leurs ornemens. Elles étaient peintes, dorées et ornées de fleurs blanches. Lorsque la marche commença, un ministre, que l'on pourrait peut-être appeler le maître des cérémonies, parut à la tête de la processioo, ayant à la main une clochette dont il sonna sans discontinuer. Ce ministre était suivi de plusieurs personnes, après lesquelles on voyait deux porte-flambeaux, qui marchaient immédiatement devaot le palanquin de Virrena. Un autre ministre de la pagode marchait auprès avec des parfums. Tel fut l'ordre de la procession, qui se fit premièremoeot dans le préau tout autour du temple, d'où ces fidèles partirent par une porte opposée à celle par laquelle ils rentrèrent. Ensuite la procession passa du préau dans la rue, marchant toujours au son des clochettes et des flûtes, et au bruit des tambours. Il y a apparence, dit notre auteur, qu'ils allèrent faire une station à quelque autre pagode du lieu. Quoi qu'il en soit, ils rentrèrent dans le même ordre, et suivis d'un bon nombre de dévots de l'un et de l'autre sexe, dans le préau de la pagode, d'où ils étaient partis auparavant, et dont ils firent exactement trois fois le tour en procession.

Tout le reste de la cérémonie a des singularités remarquables. Après ces trois tours, la procession s'arrêta au premier vestibule de la pagode, et vis-à-vis du sanctuaire. L'idole qui reposait dans le palanquin, fut levée par un de ses ministres, et tenue long-tems debout pour recevoir les hommages d'un autre prêtre que l'on voyait dans le sanctuaire et vis-à-vis d'elle, mais dans une distance assez grande. Les hommages de ce prêtre consistaient à faire avec un flambeau divers cercles de bas en haut et de haut en bas en l'honneur de Virrena, et ces cercles religieux se termioaient toujours en bas; après quoi il tira avec son flambeau une ligne droite depuis le côté opposé au cercle jusqu'à celui où le cercle commençait. Cependant les cercles ne commençaient pas toujours d'un même côté, mais tantôt à droite et tantôt à gauche.

Voilà ce que le prêtre observa dans le sanctuaire de son idole. Il sortit ensuite, traversant la barrière et pour mieux dire les palissades sur lesquelles on avait placé des flambeaux. Il se présenta devant l'idole dans le premier vestibule de la pagode. Il y a apparence que ce passage n'était permis qu'à lui seul, comme principal ministre de Virreoa; puisque les autres dévots, et même les prêtres, passaient toujours à côté de la barrière. Il arriva sonnant de la clochette, au bruit des tambours, au soo des flûtes, et suivi d'un jeune clerc qui portait derrière lui un bassin plein d'eau consacrée, dans laquelle on avait jeté du bois de sandal, de celui sans doute avec lequel quelques ordres de religieux Indiens se peignent le front. Le prêtre tourna trois fois autour de l'idole, avec le

bassin, observant de commencer à tourner par sa gauche, qui était la droite par rapport au palanquin, sur lequel était l'objet de cette cérémonie. Les trois tours se terminèrent à l'endroit où ils avaient été commencés; ensuite le ministre posa la clochette, et s'arrêtant à côté du palanquin avec le bassin, trempa le doigt dans l'eau consacrée, pour en marquer l'idole au front ou ailleurs; car Della Valle ne s'explique pas sur cet article. Le prêtre se versa de cette même eau dans la main, s'en teignit aussi le front, et en fit autant à celui qui soutenait la figure de Virrena. Il alla ensuite répandre le reste de l'eau hors de la pagode, à quelque distance et vis-à-vis du palanquin, et prit une (*a*) chandelle de cire, avec laquelle il traça dans le palanquin même, en présence de l'idole, quantité de cercles pareils à ceux qu'il avait tracés supsravant. Les cercles furent suivis de quelques lignes. Après cela il éteignit sa chandelle, et pour dernier acte de cette dévotion, prit entre ses brss l'idole Virrena qu'il porta toujours élevée jusqu'à ce qu'il fut arrivé au sanctuaire, où il la remit dans sa niche. Alors un autre ministre commença de distribuer aux fidèles de l'assemblée, des pois chiches mêlés avec de petits morceaux de noix d'Inde, le tout béni sans doute et consacré en bonne forme. Il est à présumer que c'étaient les restes des offrsndes faites à l'idole; mais quoi qu'il en soit, les fidèles mangèrent avec beaucoup de respect et de dévotion de ce que le prêtre leur offrit. Il est à remarquer que les hommes, c'est-à-dire, les séculiers de l'assemblée, ne furent admis que dans le premier vestibule, au lieu que les femmes étaient placées près de la barrière, savoir entre le premier vestibule et le sanctuaire, à droite et à gauche des lumières.

Les processions des Indiens commencent toujours par la musique des instrumens. Elle est ordinairement à la tête de la procession avec les trompettes, et suivie de plusieurs danseuses, qui vont deux à deux sans voile. La vertu de ces danseuses consiste à se prostituer pour l'amour des Dieux. Je parlerai d'elles encore une fois dans la suite. Le palanquin des idoles suit les danseuses, et l'on voit après le palanquin, quantité de lances et de piques à l'Indienne, ornées de banderolles de soie, et divers parasols garnis de même. Quelques autres danseuses marchent à distance égale aux deux côtés du palanquin; mais celles-ci n'étant pas obligées de danser ont sur la tête un morceau d'étoffe en guise de couvre-chef, qui leur tombe sur les épaules et descend même sur l'estomac. Les danseuses qui sont les plus proches du palanquin, ont à la main une haguette d'argent garnie de crin à l'extrémité. Elles se servent de ces haguettes pour chasser les mouches de dessus l'idole. Les prêtres de la pagode et les religieux Indiens paraissent ensuite avec des flambeaux.

KAMAETZMA.

La figure représente la pagode de Kamaëtzma ornée, comme les autres pagodes, de plusieurs figures étranges. La tradition des Bramines donne Kamaëtzma pour femme à Ixora ou Eswara; mais je ne saurais dire si elle est la même qu Parvati. Il se pratique en l'honneur de cette Déesse une chose assez singulière, dont le tour témoigne également la crédulité des peuples et l'attention que les prêtres ont à s'en prévaloir. Tous les ans et le jour

(*a*) Une bougie. Je conserve ici le terme de Pietro Della Valle et du traducteur.

La PAGODE de KAMARTSMA.

La PROCESSION de WITSNOU.

de sa fête on porte quantité de fruits de diverses sortes à sa pagode, et l'on pare de fleurs un jeune enfant que l'on met ensuite au bord d'une grotte profonde. Cette grotte communique à un grand chemin souterrain. Dès que la nuit est venue, on ferme exactement la pagode où l'enfant est laissé tout seul; mais dans la nuit un des ministres de Kamaëtzma vient prendre les fruits, et descend ensuite avec les fruits et l'enfant au fond de la grotte, d'où il remonte le lendemain au matin avec l'enfant couronné de fleurs. Il y a apparence que ces fruits sont des prémices offertes à une Divinité, qui chez les Indiens occupe le poste qu'occupait autrefois Pomone chez les Romains.

PÉLERINAGES DES INDIENS.

Les Indiens vont (*a*) en pélerinage aux temples de leurs idoles, et lorsqu'ils croient en avoir obtenu des graces particulières, ils ne manquent pas de leur consacrer des monumens authentiques de leur reconnaissance, qui représente ou la guérison qu'ils ont obtenue, ou le danger qu'ils ont évité. Je donnerai des exemples de ces pratiques. Selon Pietro Della Valle il y a aux environs du mont Gate une pagode d'Hanuman, ou Hanuvan, ce Dieu singe dont j'ai déjà parlé. On voit dans cette pagode la statue du Dieu singe environnée de plusieurs lampes allumées. Le célèbre voyageur que je cite y vit une main d'argent (*b*) attachée auprès de l'idole, et il ne faut pas douter qu'elle n'eût été mise là par quelque dévot, qu'Hanuman avait peut-être guéri d'une indisposition à la main. Le même voyageur raconte qu'il fut témoin des préparatifs qui se firent à cette pagode pour un pélerinage solennel, qu'il compare à ceux de Lorette et de Rome en l'année sainte. Hanuman fut de la partie; on le porta dans un palanquin au bruit des instrumens et des voix.

La quatrième figure de la planche marquée A., représente l'équipage d'une pélerine Bramine. Il ne faut pas oublier que les dévots reviennent ordinairement de ces pélerinages avec des fleurs et des feuilles, dont les prêtres ornent le visage des idoles. Lorsque ces fleurs et ces feuilles commencent à se sécher, ils les distribuent aux pélerins, qui les reçoivent avec de grandes marques de dévotion, en les baisant et les portant sur la tête pour leur témoigner plus de respect. Ces feuilles et ces fleurs ont, au rapport des Indiens, des vertus extraordinaires que la sainteté de l'idole leur communique infailliblement; mais ce qu'il y a d'assuré, c'est que ces présens valent de bonnes aubaines aux prêtres. On croit assez que l'idée de ces peuples à l'égard des pélerinages, n'est pas différente de celle qu'on se fait ailleurs sur le même article; il serait inutile de pousser plus loin la réflexion.

(*a*) Voyez ce que l'on a dit de la pagode de Jagarnat dans la conformité des coutumes des Indiens Orientaux, etc. §. XXXVIII et dans la *Dissertation sur les Mœurs et sur la Religion des Bramines*, etc., Ch. XIV.

(*b*) Il parle en un autre endroit de ses voyages de cette manière d'acquitter ses vœux.

PÉNITENCES, AUSTÉRITÉS, ET AUTRES SEMBLABLES PRATIQUES DES INDIENS.

On a parlé de quelques-unes de ces pratiques dans le Ch. 13 de la *Dissertation sur les Mœurs et sur la Religion des Bramines;* mais il y en a de beaucoup plus surprenantes que celles-là surtout parmi les Joguis, qui affectent de se consacrer aux souffraoces les plus affreuses par un motif d'orgueil mêlé avec beaucoup de fanatisme. Il n'est pas difficile de trouver ces deux principes daus le cœur de ceux qui prétendent être plus saints que les autres, à cause qu'il leur plaît de subir des peines que personne n'est en droit de leur imposer, et que même l'auteur de la nature ne pourrait exiger d'eux sans une espèce d'injustice. Le cœur de l'homme est fait d'une étrange manière; s'il y avait daos le monde un prince capable d'ordonner à quelques-uns de ses sujets de rester couchés toute leur vie sur la ceodre, ou de la passer jusqu'à la mort debout et sans s'appuyer, il ne manquerait pas d'être traité de tyran; cependant on voit des hommes s'infliger volontairement de pareils sopplices. Disoos plus; il n'est point de religion où l'on ne trouve des gens qui s'accoutument de galté de cœur à des peines et à des austérités insupportables, sans oser pourtant leur dooner une autorité divioe. Peot-être que certains dévots nous opposeront ici l'autorité du Christianisme, et nous le donneront pour garant de la nécessité où nous sommes de nous martyriser nous-mêmes, de nous mutiler, pour plaire à Dieu. Mais je ne crois pas que personne se soit encore avisé de se faire arracher un œil, couper un bras, pour éviter les tentations daos lesquelles ces membres pouvaient les jeter; et s'il y en a eu d'assez boone foi pour se faire eunuques, afin de prévenir certains mouvemens irréguliers, dont très-souvent un Chrétien, fut-il religieux de la Trappe, n'est guères plus maître qu'un infidèle, on a su les avertir charitablement que l'Evangile n'exigeait pas qu'on se fît eunuque, et qu'un Chrétien, pour être impuissant, n'en valait pas mieux devant Dieu.

Revenoos aux Joguis, dont le nom; suivant Bernier, signifie unis à Dieu. C'est noe espèce d'hermites, d'autant plus mauvais qu'ils se croient distingués de tout le genre humain par leurs souffrances excessives. Ils se tiennent ordinairement sous les arbres, ou près des pagodes. On en voit d'entièrement nus, à qui les chevenx entortillés et divisés par branches, poor ainsi dire, descendent au-dessous des genous. Ils tiennent les bras croisés sur la tête, et restent toute leur vie debout en cette posture. D'autres pénitens dorment à terre, une jambe toujours plus haute que l'autre, et les deux bras continuellement élevés au-dessus de leor tête, sans jamais les abaisser. On voit ces deux postures à la troisième figure de la planche A. Peu à peu ces misérables pénitens perdent l'usage des bras et des jambes: alors quelque jeune novice de leur ordre (*a*) vient les servir avec un respect digne d'une meilleure cause. Il est même des dévots et des dévotes qui font vœo de se dévouer à leur service, et n'ont d'autre occupation que celle de sonlager par des rafraîchissemeos et par des aumônes les souffrances volontaires des Joguis, et de les nétoyer de leors ordures. Les quatre figures de la planche marquée B, représentent plusieurs autres postures bi-

(*a*) Bernier.

RELIGIEUX PENITENS de la Secte des JOGUIS.

Deux autres JOGUIS qui se font des INCISIONS.

JOGUI qui nourrit un PAON par devotion.

BRAMINES qui nourrissent des OISEAUX par devotion.

Autre PENITENTE *assis dans une Posture très-gênante, et qu'il ne lui est pas permis de changer*

PENITENTE BRAMINE *qui se tient toujours dans la même posture, une Dame accompagnée de ses Servantes, vient se recommander à ses prières.*

A Pinart Del

PELERINE BRAMINE

Un PÉNITENT *qui tient jusqu'à la mort ses bras élevés en l'air à Peine dans la quelle les* PENITENS *forment vœu jamais abaisser leurs bras*

sarres de ces pénitens, parmi lesquels ceux de la seconde figure se font même des incisions sur le corps; ceux de la troisième mettent au rang des exercices de piété le soin qu'ils prennent de nourrir un paon pour l'amour de Brama, auquel cet oiseau est consacré; ceux de la quatrième, toujours exposés aux ardeurs brûlantes du soleil, font la même chose à l'égard de quelques autres oiseaux, et poussent la charité jusqu'à souffrir qu'ils viennent se reposer impunément sur leur tête. Lorsqu'ils ont leurs conversations spirituelles ils s'asseyent en rond les uns près des autres, et mettent au bout d'un bâton une bannière de plusieurs pièces d'étoffe ou de toile de différentes couleurs.

La première figure et la seconde de la planche marquée A., qui représentent la situation gênée de deux pénitentes, dont la première reçoit les prières d'une dévote qui se recommande à elle; et l'autre se fait un mérite auprès de ses Dieux de ne changer jamais d'attitude, m'obligent de rendre justice à la piété de leur sexe. Elle excède même très-souvent celle des hommes, parce qu'elles sont beaucoup moins exposées aux distractions, et qu'elles ont plus d'obstination; ou si l'on veut plus de penchant à s'attacher aux pratiques excessives, suite naturelle du caractère de leur esprit, qui se laisse facilement prévenir par de beaux dehors.

Il y a des Joguis qui s'enferment dans des cages élevées au haut d'un gros pieu planté en terre; et ces cages sont si petites, que le Jogui pénitent est obligé de s'y tenir dans une gêne extraordinaire. Au-dessous de ces cages, et sur une pièce de bois qui traverse le pieu, on pose deux petites idoles d'Ixora ou Mahadeu, objet éternel de l'adoration du reclus. Quelques-uns tenant d'une main un sabre et de l'autre une espèce de bouclier, montent hardiment sur une grue, et s'accrochant à un fer qui leur entre fort avant dans le dos, s'élancent en l'air avec un courage qui serait digne d'admiration, s'il n'était le fruit d'un orgueil insupportable. Toute leur attention est de faire en cet état beaucoup de parade de leurs souffrances, et mêlant avec l'exercice du sabre les louanges de leurs idoles, ils tâchent d'attirer les spectateurs par les divers tours d'une souplesse, qui est la honte de cette religion qu'ils veulent établir dans le cœur de leurs disciples. On voit aussi de ces Joguis, qui, après s'être précipités dans le Gange, cherchent à s'y faire dévorer des crocodiles, prétendant arriver par cette voie à la félicité dont ils se flattent de jouir en une autre vie. D'autres enfin se donnent la mort en présence de leurs Dieux.

Baldæus rapporte que Canara, dans le royaume de Cananor, est très-célèbre par ses Joguis, dont les Indiens regardent la vie comme un modèle de sainteté. Ces saints habitent ordinairement dans les pagodes: mais ils se promènent souvent tout nus avec une sonnette à la main, pour appeler les dévots et les dévotes. S'il faut en croire notre auteur, il n'est pas jusqu'aux dames Indiennes qui ne manient dévotement pour l'amour de Dieu la nudité de ces saints: et peut-être que l'apparente insensibilité des prudes du Christianisme pourrait avec le tems s'accoutumer à cette dévotion, si l'on introduisait dans la religion l'usage des nudités.

Tels sont ces Joguis, que les voyageurs nous dépeignent comme des hypocrites dangereux et souvent couverts de vices: (*a*) cependant les

(*a*) Pietro Della Valle.

Indiens dévots vont tous les jours leur faire la révérence, leur baiser la main, et se tenir en leur présence dans une posture humiliée pour écouter les sentences que ces indignes religieux profèrent. Della Valle nous dit qu'ils vivent en communauté sous les ordres d'un supérieur, comme nos moines : mais ils sont toujours errans, même dans les villes, et n'y choisissent d'autre demeure que les places et les rues, où ils se tiennent constamment, comme nous venons de le dire, nus, sans émouvoir, et en apparence sans être émus. On nous assure encore que jamais femme ou fille Indienne n'a regardé cette nudité qu'avec une indifférence Stoïcienne, qui certainement ne trouverait pas sa pareille en Europe, où la nudité n'est pas à la mode.

Della Valle nous dit encore qu'ils ont entr'eux des conférences spirituelles et quelque exercice pour les sciences : mais il infère par un de leurs livres qu'il nomme *Damerdbigiaska*, que leurs études ne consistent qu'en magie. Ils disent, à ce qu'il ajoute, que par le moyen de leurs exercices spirituels, de leurs prières et de leurs jeûnes, ils ont des révélations, et qu'ils apprennent les choses futures par un commerce secret et charnel qu'ils entretiennent avec les démons, c'est-à-dire, avec les génies. Ils assurent que ces intelligences leur apparaissent sous la figure de femmes, et que s'ils ont le bonheur de se lier à elles par les liens d'un mariage spirituel, qui pourrait bien être l'effet d'une imagination échauffée par leur manière de vivre, ils peuvent se flatter d'être entièrement spiritualisés et d'avoir acquis une nature plus qu'humaine.

Ce que je viens de rapporter des Joguis, me met en droit d'ajouter quelques autres particularités qui concernent les Illuminés des Indes. Il y en a, dit Bernier, « qui ont entièrement abandonné le monde, et qui » se retirent d'ordinaire à l'écart dans quelque jardin fort éloigné comme » des hermites, sans jamais venir à la ville. Si on leur porte à manger, » ils le reçoivent, sinon ils s'en passent, et l'on croit qu'ils vivent de la » grace de Dieu dans les jeûnes et dans les austérités perpétuelles, et » surtout abimés dans la méditation..... Ils s'y poussent si avant, qu'ils » passent les heures entières ravis en extase, leurs sens externes sans » aucune fonction, et (ce qui serait admirable, s'il était vrai), voyant » Dieu même comme une certaine lumière très-blanche, très-vive, et » inexplicable, avec une joie et une satisfaction non moins inexprimable » que celle de nos saints qui ont eu d'intimes communications avec Jésus-» Christ et la Sainte Vierge. Il ajoute, que ces Illuminés prescrivent des » règles pour se lier peu à peu les sens; car ils disent, par exemple, » qu'après avoir jeûné plusieurs jours au pain et à l'eau, il faut premiè-» rement se tenir seul dans un lieu retiré, les yeux fichés en haut quelque » tems, sans branler aucunement, puis les ramener doucement en bas, » et les fixer tous deux à regarder en même-tems le bout de son nez » également, et autant d'un côté que de l'autre..... et se tenir là ainsi » bandés et attentifs sur le bout du nez jusqu'à ce que cette lumière » vienne ». Bernier nous assure encore qu'on trouve de ces Joguis qui se mêlent de chimie et de secrets; mais les plus dangereux de tous sont ceux dont la dévotion, plus polie ou moins grossière, se donne la liberté de converser librement avec le monde. Ils vont les pieds nus, la tête découverte, et le corps ceint d'une écharpe qui descend jusqu'aux genoux : mais du reste ils sont exempts de la crasse des autres Joguis. Ils entrent familièrement dans les maisons des Gentils, et ceux-ci croient recevoir

avec leurs personnes la bénédiction des Dieux. Voilà ce que Bernier nous apprend dans une *Lettre concernant les Gentils de l'Indoustan*.

Les Indiens ont un autre ordre de Bramines (*a*), qui non-seulement observe un célibat très-rigide, mais même porte le scrupule jusqu'à éviter exactement de regarder une femme. Ils font marcher devant eux des gens dont la fonction est de crier à celles qui pourraient se rencontrer en leur chemin, qu'elles aient à s'éloigner de leur présence.

Par de pareils objets les ames sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées. (*b*)

Des exemples de cette nature pourraient presque persuader que Dieu n'a pas créé les dévots pour perpétuer le genre humain : il y a pourtant de fortes preuves du contraire. Cependant avec cette modestie et cette retenue si affectées, les Bramines ne sauraient parier contre les prêtres de Cybèle, qui prévenaient par une mutilation volontaire les tentations que le beau sexe pouvait exciter en eux.

Della Valle nous a décrit l'ordination d'un docteur, prêtre ou religieux Indien. Elle mérite d'être rapportée ici. Le candidat vêtu de blanc, et ayant à ses côtés deux grands parasols, fut porté dans un palanquin au milieu du préau d'une pagode, suivi d'un cheval de main et accompagné d'un grand nombre de personnes de son ordre, qui étaient venus honorer l'installation de leur confrère. Quelques soldats et les joueurs d'instrumens précédaient le palanquin et les docteurs. Pendant la marche les danseuses, qui chantaient en même-tems, et qui paraissaient conduites par une autre qui dansait seule et toujours tournée vers le palanquin, dansèrent un ballet à l'Indienne. La cérémonie de l'ordination se fit en versant de l'eau sur la tête de celui qui venait d'être reçu. Après les danses, le palanquin fut conduit hors de la ville : on fit sur la route plusieurs stations accompagnées des mêmes danses, mais le dernier ballet ne fut dansé qu'à l'arrivée du docteur au lieu de sa résidence.

On nous assure que ces docteurs, qui sont prêtres et religieux en même-tems, affectent un air toujours grave, sévère et distrait. La manière de les saluer, c'est de se prosterner à leurs pieds et de les baiser. Ceux qui veulent être *Gægis* font un noviciat de six mois, dont une des principales circonstances est de mêler pendant tout ce tems-là dans sa nourriture environ une livre de bouze de vache.

La figure qu'on voit ici marquée A., représente la manière d'acquitter les vœux qu'on a faits à Ganga-Gramma dans une maladie, ou dans quelqu'autre danger. Le culte et la cérémonie qui se pratiquent à l'égard de cette Divinité sont fort bien décrits au Chap. IX de la *Dissertation sur les Mœurs et sur la Religion des Bramines*, seconde partie. J'y ajouterai trois remarques. 1. Que l'idole promenée sur le char est de la même forme que celle de Jagarnat, d'où il est à présumer que Ganga et Jagarnat sont une même Divinité. 2. Que certains dévots portent l'excès de leur zèle, jusqu'à se faire écraser sous le char sur lequel est monté Ganga, et c'est ce que d'autres dévots observent aussi à l'égard de Jagarnat, ainsi que

(*a*) Baldœus les nomme *Tirimimpi*.
(*b*) Molière dans le Tartufe.

j'ai déjà dit. 3. Que l'on sacrifie des boucs à Ganga pour l'expiation des péchés, en quoi je trouve quelque conformité entre les Indiens et les Juifs.

Il y a parmi les Indiens certaines femmes pénitentes, que l'on va consulter comme autrefois on consultait la Pythie et les Sybilles, etc. Elles se dévouent entièrement au service des Dieux, qui même leur font l'honneur de coucher quelquefois avec elles. On se rend auprès de ces femmes de tous côtés pour les consulter sur l'avenir, et leurs réponses sont regardées comme des décisions que le hasard peut faire trouver véritables, mais que la prévention permet rarement de reconnaître pour fausses. Finissons cet article par une remarque. C'est que dans toutes les religions les Mystiques, et ceux qui s'attribuent le don d'inspiration, prennent plaisir à mêler les images de l'amour charnel à l'amour de Dieu. Les idées de *mariage*, de *nôces*, de *lit nuptial*, de *génération*, d'*embrassemens*, etc., leur sont toujours présentes. Ils s'échauffent en ces pensées, et même les Légendes de nos Saints ne les ont pas rejetées. J'y renvoie le lecteur.

ADORATION DES INDIENS, ET LEURS DANSES RELIGIEUSES.

L'adoration des Indiens consiste à joindre les mains devant les Dieux, et à les porter ainsi jointes le plus bas qu'il est possible, pour marquer une parfaite humilité. On doit ensuite les élever peu-à-peu avec beaucoup de modestie, les approcher de la bouche, les baiser religieusement, et les poser jointes sur la tête : ce qui est, selon le génie des Orientaux anciens et modernes, la plus grande marque de respect que l'on puisse témoigner à l'objet que l'on croit mériter du respect. Les prières simples se font debout : mais quand les circonstances où le dévot se trouve, semblent exiger un plus grand abaissement, il doit se prosterner le visage contre terre, la toucher du front, et baiser la poudre. Après ces hommages le dévot retourne ordinairement autour d'un arbre sacré. On en voit assez de cette espèce auprès des pagodes. La cérémonie s'achève par une offrande de riz, d'huile ou de lait, et le fidèle se retire après avoir donné l'aumône aux ministres de ses Dieux.

Le culte religieux des Indiens envers leurs idoles consiste encore à les laver tous les jours, et à leur offrir à manger.

J'ai déjà parlé des danses religieuses pratiquées à l'honneur des Dieux, par des femmes qui allient ensemble la prostitution et la religion. Les danses répondent fort bien au genre de vie que ces femmes ont choisi : elles sont accompagnées de toutes les postures qui choquent le plus la pudeur et l'honnêteté. Les prêtres dansent eux-mêmes devant les idoles avec un simple caleçon sur le corps, et à la main une épée, qui leur sert à faire divers tours d'agilité, ils offrent à leurs idoles un culte proportionné aux idées qu'ils se font de leurs Dieux, ou qu'ils veulent en donner à leurs peuples.

La PROCESSION de GANGA.

La FÊTE de HULY.

DE LA VÉNÉRATION DES INDIENS POUR LES SERPENS ; DE LEURS ENCHANTEMENS, ET DE LEURS ORACLES.

On a traité de ces matières dans les §. XXV et XXVII de la *Conformité des Cérémonies et des Coutumes des Indiens*, etc. Ajoutons ici quelques remarques.

Les Indiens croient que les serpens sont des génies divins (*a*), et prétendent que c'est un bonheur d'en rencontrer sur son chemin. Il leur est assez ordinaire de donner à leurs enfans et à leurs vaches le nom de quelque serpent. Les diverses représentations de ces animaux font un des plus beaux ornemens des pagodes, et même on leur adresse des prières et des vœux. Un voyageur (*b*) nous assure que « quand les Indiens trouvent des couleuvres dans leurs maisons, ils les prient d'abord très-respectueusement de sortir ; si les prières n'ont point d'effet, ils tâchent de les attirer dehors en leur présentant du lait ou autre chose, sans jamais employer la violence. Si la couleuvre s'obstine à rester, on appelle les Bramines, qui avec toute l'éloquence dont ils sont capables, lui représentent les motifs qui doivent l'engager à avoir des égards pour la maison où elle est venue, etc.

» Il y a de ces idolâtres dont la piété bisarre les engage à porter du lait et d'autres alimens dans les forêts et sur les chemins, pour la subsistance de ces Divinités rampantes. Peut-être en usent-ils ainsi, afin que trouvant dans la campagne suffisamment de quoi se nourrir, elles ne viennent pas en chercher jusques dans les maisons ».

On nous assure que les prêtres Indiens ont le pouvoir de charmer et de conjurer les serpens, en sorte qu'ils leur ôtent la force de nuire. Pyrard de Laval rapporte dans ses Voyages, que dans les Indes on trouve des gens qui courent le pays pour mettre en pratique un art, lequel peut-être ne consiste qu'en une adresse de charlatan et beaucoup de connaissance de quelques drogues particulières. C'est ce que le ministre Baldæus confirme par l'exemple d'un soldat Allemand, qui par le moyen de quelques préservatifs, maniait sans crainte ces reptiles vénimeux et même les mettait coucher auprès de lui dans son lit. Ce bon ministre Hollandais avoue que d'abord il soupçonna l'Allemand d'être sorcier; mais il ajoute ensuite, que les Indiens du Coromandel et de Malabar ont l'art de charmer les serpens et de les faire danser par la force de leur chant. Ne pourrait-on pas croire que le chant n'est qu'un accessoire trompeur, dont ces Indiens se serveut pour persuader qu'ils n'usent d'aucun préservatif? D'ailleurs le ministre pouvait-il être assuré que les serpens n'étaient pas apprivoisés de longue main?

Les Indiens ont leurs oracles, mais le P. Bouchet nous assure dans une lettre qu'il écrit au P. Baltus sur cette matière, qu'ils cesseut à mesure que le Christianisme fait des progrès dans les Indes. « Les démons, dit-il, » rendent ces oracles par la bouche des prêtres, des idoles, ou quelque- » fois de ceux qui sont présens quand on invoque le démon. . . . C'est un

(*a*) Baldæus.

(*b*) Dellon dans ses Voyages, édit. de Paris, 1709.

» fait dont persouoe ne doute aux Indes, et dont l'évidence ne permet pas » de douter, que les démons rendent des oracles, et que ces malins esprits » se saisissent des prêtres qui les invoquent, ou même indifféremment de » quelqu'un de ceux qui assisteot et qui participent à ces spectacles. Les » prêtres des idoles oot des prières abominables qu'ils adressent au démon, » quand on le consulte sur quelque événement. Il met celui qu'il choisit » pour en faire son orgaoc dans une agitation extraordinaire de tous ses » membres, et lui fait tourner la tête d'une manière qui effraie. Quelque- » fois il lui fait verser des larmes . . . . . et le remplit de cette espèce de » fureur et d'enthousiasme qui était autrefois chez les Païens, comme il l'est » eocore aujourd'hui chez les Indiens, le signe de la présence du démon » et le prélude de ses réponses. . . . . Les réponses de cette espèce de » possédés sont communément assez équivoques, quand les questions » qu'on leur propose regardent l'aveuir »; en quoi elles ressemblent parfaitement aux oracles de l'ancienne idolâtrie.

« (*b*) Ceux de tous les diseurs d'oracles en qui l'on a le plus de confiance, » sont sans contredit certains devins qui se mêlent de découvrir les voleurs » dont les vols soot secrets. Après avoir tenté toutes les voies ordinaires » et naturelles on a recours à celle-ci », dont le P. Bouchet nous donne l'exemple suivaot :

» On avait si subtilement et si secrètement volé des bijoux précieux au » général d'arqiée de Maduré, que celui qui en était coupable semblait » être hors d'atteinte de tout soupçon : aussi quelque recherche qu'on fit » du voleur, oo ne put jamais en avoir la moindre connaissance. On » consulta à Ticherapali un jeuoe homme, qui était un des plus fameux » devins du pays . . . . . il dépeignit si bien l'auteur du vol, qu'on n'eut » pas de peioe à le reconnaître. Le malheureux qu'on n'avait pas même » soupçonné, tant on était éloigné de jeter les yeux sur lui, ne put teoir » contre l'oracle. Il avoua son crime, et protesta qu'il n'y avait rien de » naturel dans la manière dont son vol avait été découvert.

» Quand plusieurs personnes deviennent suspectes d'un vol, et qu'on » ne peut en convaincre aucune en particulier, voici le biais qu'on prend » pour se détermioer. On écrit les noms de tous ceux qu'on soupçonne » sur des billets particuliers, et on les dispose en forme de cercle : on » évoque ensuite le démon avec les cérémonies accoutumées, et on se » retire après avoir fermé et couvert le cercle de manière que personne ne » puisse y toucher. On revient quelque tems après, on découvre le cercle, » et celui dont le nom se trouve hors de rang est censé le seul coupable ».

Une autre manière de recevoir des réponses de la part des Dieux, c'est par les songes des prêtres. Je ne parle pas ici de plusieurs opérations que rapporte l'auteur cité pour justifier son opinion, que le démon rend des oracles aux Indes, lesquels, selon lui, sont à la vérité fort au-dessus du pouvoir des hommes, mais qui dans le fond pourraient bien n'être que des tours d'adresse, et des fascinations de joueurs de gobelets, semblables à ce que nous voyons en Europe. En parlant de la sorte je ne crains pas d'être regardé comme un de ces *prétendus esprits forts et de ces gens qu'une critique outrée rend incrédules sur les choses les plus avérées*, ainsi que

(*a*) Elle est dans le IXe. Recueil des Lettres de quelques Missionnaires, etc.
(*b*) Le P. Bouchet. Ibid.

s'exprime le P. Bouchet. Je crois fort ingénument que les prêtres Indiens peuvent être assez trompeurs pour imaginer, sans le secours du démon, des moyens capables de surprendre les peuples. Si les cavernes, les lieux souterrains, la concavité des statues des Dieux Indiens ne paraissent pas assez propres pour duper les Idolâtres, il faut avouer qu'on est plus rusé aux Indes qu'on ne l'a jamais été en Europe; mais, après tout, il y a d'autres artifices capables de faire le même effet.

Le P. Bouchet nous parle encore d'une autre sorte d'oracle: « Certains pénitens font des sacrifices sur le bord de l'eau avec beaucoup d'appareil; ils décrivent un cercle d'une ou de deux coudées de diamètre. Autour de ce cercle ils placent leurs idoles, en sorte que leur situation répond aux huit rumbs de vent. Les Païens croient que huit Divinités inférieures président à ces huit endroits du monde, également éloignés les uns des autres. Ils invoquent ces fausses Divinités, et il arrive de tems en tems que quelqu'une de ces statues se remue à la vue de tous les assistans, et tourne dans l'endroit même où elle est placée, sans que personne s'en approche. . . . . Les Indiens, qui font ces sortes de sacrifices, placent aussi quelquefois au centre du cercle dont je parle, la statue de l'idole à laquelle ils veulent sacrifier. Ils se croient favorisés de leurs Dieux d'une façon toute singulière, si cette petite statue vient à se mouvoir d'elle-même... mais souvent après toutes les oraisons, la statue reste immobile, et c'est alors un très-mauvais augure ».

CONSÉCRATION DU TERRAIN SUR LEQUEL ON BATIT UNE PAGODE; DIVERSES REMARQUES SUR LES PAGODES.

Les dissertations précédentes ne disent rien de la consécration du terrain sur lequel on bâtit une pagode. Cette cérémonie et quelques pratiques dont je parlerai ensuite, ne doivent pas être oubliées. On enferme d'une cloison ou de palissades le terrain sur lequel on doit bâtir la pagode, après quoi on y laisse croître de l'herbe. Dès que l'herbe est à une hauteur raisonnable, on lâche dans ce parc une vache de couleur cendrée, laquelle y vit à discrétion, y passe la journée et même la nuit. Le lendemain on examine l'endroit où la vache a couché pendant la nuit, et comme chez les Indiens la bouze de vache est très-sainte, on observe avec beaucoup de soin si la vache a daigné honorer ce lieu du sacré dépôt de sa bouze: après cela on y fait un creux profond, où l'on pose une colonne de marbre raisonnablement élevée au-dessus de terre. Sur cette colonne on met l'image ou la statue du Dieu auquel on consacre la pagode: si, par exemple, elle est dédiée à Ixora, on voit au haut de la colonne Quivelinga, dont j'ai décrit l'attitude autant que la bienséance a pu le permettre. Ensuite on bâtit la pagode tout autour de la fosse où l'on a posé la colonne. L'endroit où réside le Dieu est fort obscur, mais on a soin d'y entretenir de la lumière à son honneur, ainsi que je l'ai déjà dit.

Les pagodes de la côte de Malabar sont de marbre, ou de pierre dure; celles de la côte de Coromandel sont bâties de gros quartiers de pierres parfaitement bien liés ensemble. Telle est la pagode de Rammanakoil, dont les revenus sont immenses, et qui est aux Indes un lieu de pélerinage aussi célèbre que Notre-Dame de Lorette parmi les Chrétiens. Les pagodes de Malabar sont couvertes de plaques de cuivre, et les portes de leurs

préaux, qui répondent au parvis du temple des Juifs, sont couvertes du même métal. Ces portes sont presque toujours de marbre, et enrichies de plusieurs figures d'animaux sauvages ou monstrueux. On représente sur le frontispice du bâtiment plusieurs espèces de monstres, qui sont autant d'emblèmes des Dieux des Indiens, et peuvent en même tems servir à inspirer aux peuples une frayeur religieuse. Il paraît par un passage (*a*) d'Ézéchiel, que cette sorte de peinture ou de sculpture était en usage chez les anciens Idolâtres, et l'on ne doit pas douter que cette pratique si universelle dans l'Orient n'ait tiré son origine des Égyptiens.

Outre les grandes pagodes, que l'on peut regarder en quelque façon comme des paroisses et des cathédrales, on en voit dans les villes et dans les champs une infinité de petites que divers motifs de piété ont fait bâtir. On en voit surtout aux environs des lieux où l'on a brûlé des morts, et les grands seigneurs des Indes en ont pour leur dévotion domestique, qui sont desservies par des prêtres particuliers, comme chez nous les chapelles.

J'ai déjà remarqué que les Indiens se déchaussent avant que d'entrer dans la pagode d'Ixora; ils observent la même régularité à l'égard de toutes les autres pagodes : et comme les ablutions sont chez ces peuples une des parties essentielles du culte religieux, il y a toujours devant ces lieux de dévotion des Tanques ou réservoirs d'eau, pour l'usage des fidèles. Linschot rapporte que dans le Calicut les prêtres présentent de l'eau consacrée à ceux qui entrent dans les pagodes. Cet usage est remarquable.

(*b*) Il y a chez les Gentils une distinction assez formelle entre les péchés véniels et les péchés mortels. Les ablutions sont proportionnées aux uns et aux autres. Par exemple, ils prétendent expier un petit péché, et pour ainsi dire le couler à fond en se plongeant entièrement dans le Gange, ou dans quelqu'autre rivière sacrée ; mais il y en a d'autres qui sont si atroces, qu'aucune eau ne peut les effacer, quelque réitérées que soient les ablutions, et ceux-ci font perdre au pécheur sa caste et même la vie. Les Indiens mettent au rang des péchés véniels, de se laisser toucher par des gens souillés, de toucher un mort, (on porte le scrupule jusqu'à éviter pendant quinze jours les parens du mort) d'approcher d'une femme en couche, ou de toucher son enfant. On observe à leur occasion le même terme de quinze jours, et cette pratique se rapporte à celle des Juifs en pareil cas. Ils comptent encore entre les péchés véniels, d'approcher d'une femme qui a ses règles, de tous ceux qui ont touché des gens souillés. Ceux qui, sans avoir égard à l'impureté contractée, s'aviseot de manger du riz avant que de s'être purifiés, commettent un péché mortel. Il en est de même des grands qui mangent du riz cuit par des gens d'une moindre caste, ou qui ont commerce avec des femmes d'une extraction inférieure à la leur. Si l'on mêle du riz de deux différens plats (*c*), et qu'on le mange après cela, on commet un péché mortel. Si plusieurs Bramines, quand même ils seroient tous de la même caste, mangent ensemble, ils pèchent, et si l'on s'avise de toucher de la main droite, avec laquelle on doit prendre sa réfection, celui auprès de qui on se trouve assis, cette action est aussi regardée comme un péché.

Après que le repas est fini, on doit ramasser tout ce qui reste de riz,

---

(*a*) Ch. VIII, v. 10.

(*b*) Baldæus dans sa Description du Malabar, etc.

(*c*) Les Bramines se servent de feuilles de figuier d'Inde au lieu d'assiette.

et le jeter comme une chose qui est souillée. On nettoie avec de la bouze de vache bien fraîche la place où l'on a mangé, et quand même il ne tomberait sur le corps d'une personne qu'un seul grain de ce riz qui est resté du repas, il n'en faudrait pas davantage pour la souiller. Il faut courrir à l'eau sans perdre de tems, et se laver dans les formes. On est aussi déclaré souillé, lorsqu'on s'est mis le doigt dans la bouche. Si deux personnes de conditions inégales par la différence des castes se lavent ensemble, et que l'inférieur fasse rejaillir en se lavant quelque goutte d'eau sur celle qui est d'une caste plus distinguée, on doit compter que cette personne devient totalement impure. Alors il faut recommencer l'ablution.

MANIÈRE DE PRATIQUER LES ABLUTIONS CHEZ LES GENTILS DU MALABAR.

(*a*) J'ai parlé de certains réservoirs d'eau (*b*), que les Indiens nomment des *Tanques*. Les Malabares y entrent nus, n'ayant autre chose autour du corps qu'un morceau de toile de deux à trois doigts de large. Avant que de se mettre dans l'eau, ils en font rejaillir quelque peu en l'air avec trois doigts de la main droite à l'honneur de Brama, Wistnou et Ixora, prononçant en même-tems ces paroles : *En m'approchant de cette eau et en la touchant, je renonce à mes péchés*. N'oublions pas de remarquer qu'ils supposent trois choses touchant le Tanque. 1. Que la pierre qu'on voit auprès de ces réservoirs d'eau, est Brama. 2. Le lieu où ils se lavent, Wistnou. 3. Le Tanque même, Ixora. Quand ils entrent dans l'eau, ils la séparent avec les deux mains, et plongent en même tems. Ensuite ils prennent de l'eau, et en jettent huit fois en l'air pour l'amour des huit directeurs (*c*) de l'univers : après quoi ils se lavent trois fois le visage en invoquant Siri-Pagode, femme de Wistnou. Enfin ils prennent pour la troisième fois de l'eau, et, la jetant vers le ciel, l'offrent au Soleil. Alors ils se nettoient les pieds et les mains avec de la cendre de bouze de vache détrempée dans un peu d'eau, disant en même tems, *sois purifié*. On doit avoir de cette cendre dans le creux de la main gauche, parce que, selon les Indiens, la droite est l'image du ciel, et la gauche de la terre. Ils disent encore que le creux de celle-ci représente le lieu où se fait la génération. La main droite posée sur la gauche forme la figure complète de l'œuf, dont j'ai donné la description sous le nom d'*Ixoretta*, lorsque j'ai parlé de cette Divinité. Ce petit éclaircissement est nécessaire, pour faire comprendre ce qui me reste à dire sur la cérémonie de la purification des Indiens. Après avoir pris cette bouze de vache réduite en cendre, ils serrent la main droite contre la gauche, s'imaginant que cette figure est l'image du ciel et de la terre joints ensemble.

(*a*) Baldæus, Description du Malabar. On traite des ablutions des Bramines dans la *Dissertation sur leurs Mœurs et sur leur Religion*, au Ch. X, première partie : mais avec quelque différence.

(*b*) Cependant ils choisissent autant qu'il peuvent l'eau courante, parce qu'ils croient qu'il y a plus de mérite à s'y laver que dans une autre. Peut-être qu'en ce point les législateurs Indiens ont eu égard à ce qui était propre et commode pour leur pays; car on ne demande dans les Indes qu'à se laver et à se baigner. Voyez Bernier dans ses Voyages au Mogol. Tome II, pag. 138. Edit. deHollande, 1709.

(*c*) On peut voir leurs noms et leurs fonctions au Ch. I. de la 2e. partie de la *Dissertation sur les Mœurs et sur la Religion des Bramines*.

Ils séparent ensuite l'une de l'autre en se représentant la séparation du ciel et de la terre : alors ils écrivent sur la cendre qu'ils ont dans le creux de leur main gauche ces deux syllabes, *Ja-ra*, qui, selon ces Idolâtres, expriment le combat du feu et de l'air dans l'œuf, avant qu'il se fût séparé en deux. Cette écriture conduit à un attouchement presque général de toutes les parties de leur corps : car ils portent les deux mains un peu au-dessous du nombril, ensuite sur le creux de l'estomac, sur la poitrine, le front, la tête, le sommet de la tête, les oreilles et les parties inférieures de leur corps. Tout cela se fait en se tournant vers les huit gouverneurs du monde, et en montrant leurs mains vuides dans l'attitude d'une personne qui donne. La purification s'achève en prenant de la cendre avec trois doigts de la main droite, pour s'en frotter le front, les épaules et la poitrine à l'honneur de Brama, de Wistnou et d'Ixora.

LES CENDRES SACRÉES, etc.

Tout ce qu'on vient de dire prouve assez que la cendre de bouze de vache est une chose très-sainte : (*a*) aussi les Indiens s'en mettent-ils tous les matins sur le front, sur les deux épaules, et sur la poitrine. On offre tous les jours ces cendres aux Dieux ; les Joguis ne manquent guères d'en avoir bonne provision auprès d'eux, pour les distribuer aux dévots, et les dévots paient ces Joguis de bonnes aumônes. Les Joguis affectent aussi d'avoir le corps et le visage couverts de ces cendres, qu'ils n'oublient pas non plus de répandre sur les idoles. Enfin nous remarquerons que l'on voit dans les cours des princes Indiens des hommes destinés à présenter régulièrement, sur des feuilles de figuier d'Inde, ces cendres détrempées dans un peu d'eau. Cela se fait dès le matin et publiquement, afin que tous les dévots puissent participer à cette onction salutaire. Il serait inutile d'alléguer ici les fables qu'ils racontent pour rendre raison de l'origine de cette coutume. On peut le voir dans Baldæus.

Lorsque le roi ou Samorin de Calicut va faire ses dévotions à la pagode, on a soin de purifier la route avec de la bouze fraîche : après cela, deux femmes marchent devant lui, portant deux vases pleins de cette bouze détrempée, qu'elles sèment devant S. M. Le roi est à jeûn, mais l'ablution a précédé cette cérémonie religieuse. Enfin sans m'étendre davantage sur la sainteté de la bouze, il suffit de dire que les Idolâtres Indiens l'emploient à tout ce qui a besoin d'être purifié. Ils s'en servent aussi à nétoyer leurs maisons, les meubles et les ustenciles.

Toutes les parties du corps de la vache sont occupées par quelque Divinité. Quenevady et Superbennia résident entre ses cornes, le Soleil et la Lune sont dans ses yeux, les deux femmes de Brama dans ses oreilles, Ixora dans son nez, Wistnou sur sa langue, etc. Mais ce détail de possession ne serait-il pas dû aux exagérations de quelques poètes Indiens ? Il se pourrait aussi qu'on eût voulu seulement exprimer par-là l'excellence des propriétés de cet animal. Quoi qu'il en soit, l'urine de la vache est si sainte, que les véritables dévots ne font aucune difficulté de la recevoir dans la main, de s'en laver le visage, et même d'en boire.

(*a*) Baldæus, ubi supra.

Les Malabares soutiennent qu'il est du devoir des rois d'être les protecteurs des vaches et des Bramines. Le Samorin, dont nous venons de parler, (*a*) offre tous les matins des fleurs à cet animal.

FÊTES, JEUNES, ET AUTRES PRATIQUES RELIGIEUSES DES INDIENS.

Voici sur cette matière quelques additions à ce que l'on en a dit dans la *Dissertation sur les Mœurs et sur la Religion des Bramines*. Les Indiens ont une espèce de carnaval, qu'ils nomment *Huli*. Toutes les différentes postures de leurs carême-prenans sont très-bien exprimées par le graveur, dans la planche que l'on voit à la page 184.

Ils saluent le Soleil tous les matins, et lorsqu'ils font leurs ablutions, ils lui jettent de l'eau, pour empêcher que les mauvais génies, qui se logent entre les montagnes, ne s'opposent à son lever.

Les Indiens sont très-superstitieux au sujet (*b*) des éclipses, et redoublent leurs ablutions lorsqu'elles arrivent. Bernier a décrit toute la cérémonie d'une de ces ablutions. « D'abord que les idolâtres s'aperçurent que le Soleil » commençait de s'éclipser, ils jetèrent un grand cri; tout d'un coup ils » se plongèrent tous dans l'eau plusieurs fois de suite, et s'y tenant de- » bout, les mains et les yeux élevés vers le Soleil, ils marmotaient leurs » prières, prenaient de tems en tems de l'eau et la jetaient vers le Soleil ». Cette action fut accompagnée d'une inclination de tête, et de remumens des bras en plusieurs façons. Ensuite on recommença les prières, on se plongea tout de nouveau, et cela dura jusqu'à la fin de l'éclipse. Alors chacun se retira, après avoir jeté des pièces d'argent bien avant dans l'eau, et donné l'aumône aux Bramines, qui ne manquèrent pas d'assister à cette dévotion solennelle. En sortant de l'eau, les Indiens changèrent d'habits, et les plus charitables laissèrent aux Bramines ceux qu'ils venaient de quitter.

Les Indiens s'imaginent que l'éclipse du Soleil est (*c*) l'effet de la malice d'un mauvais génie, qui maltraite cet astre et le noircit. On croit assez que le père de la lumière doit terriblement souffrir en cette détresse : ainsi il est du devoir d'un fidèle Indien de contribuer à sa délivrance, et l'on est assuré de l'obtenir à force de prières, d'aumônes et d'ablutions. Toutes ces actions son infiniment plus méritoires en tems d'éclipse qu'en toute autre occasion.

Les Indiens dévots doivent prier les Dieux trois fois le jour, c'est-à-dire, le matin, à midi, et le soir, le visage tourné vers l'Orient. Il doivent se laver tout autant de fois.

(*d*) Ils pratiquent divers jeûnes, entre lesquels un des principaux est l'Egadexi, mot qui signifie *onze*. Ce jeûne est solennisé le 11 de la pleine lune, et le 11 de la nouvelle : ainsi ils jeûnent deux fois dans une lune.

(*a*) Six Pages du Samorin ornés de ces fleurs, et poudrés avec des cendres de bouze, se présentent tous les jours au prince, qui les envoie ensuite présenter les fleurs à ses vaches.

(*b*) Bernier dans ses Voyages au Mogol.

(*c*) Voyez une autre raison des éclipses dans la *Dissertation sur les Mœurs*, etc. première part. Ch. VII, et dans celle des Dieux des Indiens Orientaux.

(*d*) Baldæus, ubi supra.

On ne fait alors qu'un seul repas, c'est-à-dire, à quatre ou cinq heures après midi; mais il n'est permis de manger autre chose que des fèves, des pois, du lait et des fruits. Les liqueurs fortes sont aussi défendues en ce tems de pénitence. L'origine fabuleuse de ce jeûne ne vaut pas la peine d'être rapportée.

(*a*) Le jeûne qu'ils nomment *Quiverasiri*, tombe dans le mois de février. Ce jeûne est très-rude: il n'est permis de manger ni de se coucher de vingt-quatre heures, et pendant tout ce tems-là ils racontent les histoires fabuleuses de leurs Dieux et de leurs castes. Ils font des processions autour des pagodes, et les visitent durant la nuit jusqu'à ce qu'ils voient paraître l'Aurore. Alors il sacrifient aux Dieux, leur offrent de l'argent, et donnent l'aumône aux prêtres. C'est ainsi que le jeûne finit.

(*b*) Les femmes ont un jour de jeûne particulier, auquel on donne le nom de *Tirinadira*. Elles célèbrent ce jour de jeûne le 27 de la Lune, en mémoire de la mort et de la résurrection de Canteven, qui est le Cupidon des Indiens du Malabar et du Coromandel. Ils racontent qu'Ixora, jaloux de quelques familiarités qu'il crut apercevoir entre sa femme Paramasceri et Cupidon, brûla ce Dieu d'un regard qu'il lui lança de l'œil qu'il a au milieu du front. La désolée Paramasceri ne put survivre à la perte de Cupidon; mais quelque tems après elle alla renaître à une montagne, où la pauvre Déesse passait ses jours dans la retraite et la pénitence, bien persoadée néanmoins que l'absence accompagnée de quelques remords apparens désarmerait la jalousie de son époux. En effet Ixora ne manqua pas d'être touché. Il ne put résister à la tendresse conjugale qui se réveillait dans son cœur. Il se rendit à cette tendresse; il promit d'être à l'avenir mari commode, et de rétablir dans le ménage la paix qu'il avait troublée par un accès de mauvaise humeur. Qu'en arriva-t-il? qu'on avoua sa faute de la meilleure grace du monde, que l'on accorda pour gage de ce renouvellement de tendresse conjugale la résurrection de Cupidon. Trop heureux de pouvoir être cocu et content!

(*c*) Le Masaupada ne le cède pas en sainteté aux trois jeûnes précédens. Les dévots doivent le célébrer régulièrement pendant douze ans, après quoi l'on peut s'assurer que les Dieux multiplient extraordinairement ces années et les bénédictions de la vie. Voici en quoi consiste cette dévotion. On commence le dernier d'octobre un jeûne, qui dure le mois suivant jusqu'au 10 de décembre. Il faut tous les jours se laver, changer d'habit, et visiter une pagode consacrée à Wistnou. Dès le matin, le dévot, revêtu d'un vêtement bien net, fait cent et une fois le tour de cette pagode; mais les fidèles consommés dans la piété font mille et un tours. En s'acquittant de ce devoir, il faut marmoter cent-une fois tout bas un des noms mystérieux de Wistnou, et prendre bien garde que personne ne l'entende. Le dévot ne doit manger que des figues et du lait. Il faut qu'il s'abstienne des femmes, qu'il ne parle que de Wistoou, et qu'il chante sans cesse ses louanges. La seconde année, le jeûne commence le premier décembre, et finit le 10 de Janvier: la troisième, le premier de Janvier, et finit le 10 de février, et ainsi de suite, jusqu'à la douzième année. Masaupada veut dire mois de jeûne.

(*a*) Baldæus, ubi suprà.
(*b*) Idem. Ibid.
(*c*) Idem. Ibid.

ÉTUDES DES BRAMINES.

Je finirai ces remarques sur les cérémonies religieuses des Indiens du Malabar et du Coromandel, par une courte idée des études de leurs Bramines.

(*a*) La ville de *Bénarès* ou *Banarous*, sur le Gange, dans le Bengale, est l'école générale, et comme l'Athènes du Paganisme des Indes. (*b*) C'est-là que se rendent les Bramines et les religieux qui veulent s'appliquer à l'étude. On n'a point de colléges ni de classes aux Indes Orientales, comme on en voit chez nous en Europe. Les maîtres et les docteurs y sont dispersés dans la ville de Bénarès, et logent principalement dans les jardins des faubourgs. Entre ces docteurs, les uns ont quatre disciples, les autres six ou sept, et les plus fameux douze ou quinze tout au plus, lesquels passent dix ou douze années auprès de leurs maîtres. Au rapport de Bernier « toute cette étude est fort froide, parce que la plupart des Indiens » sont d'une humeur lente et paresseuse, la chaleur du pays et leur nour» riture y contribuant beaucoup. Et parce qu'ils ne sont point comme nous, » animés au travail par cette grande émulation, et par cette espérance » que nous avons de parvenir à quelque chose, ils étudient doucement et » sans beaucoup se tourmenter, en mangeant leur Kichery, ou mélange » de légumes que les riches marchands leur font apprêter ». Cependant plusieurs voyageurs et missionnaires Jésuites nous parlent très-avantageusement de la vivacité et de la pénétration des Indiens; caractères beaucoup plus conformes à la chaleur des climats méridionaux, qu'au froid de l'Europe. A l'égard de l'émulation et de l'espérance de parvenir, il se peut qu'elles n'aient point lieu dans le Mogol, où le Paganisme n'est pas dominant; mais il n'en est pas de même des autres pays des Indes, où les études des Bramines sont très-estimées, et les conduisent ordinairement à tout ce qui peut flatter l'orgueil et la vanité de l'homme.

« Leur première étude, dit Bernier, est sur le *Hanscrit* (ou Samscrit), qui est » une langue tout-à-fait différente de l'Indien ordinaire, et n'est sue que des » savans », en quoi on peut la regarder comme l'Hébreu, le Grec ou le Latin en Europe. « Hanscrit veut dire langue pure. ils l'appellent ainsi, » et même lui donnent le nom de langue sainte et divine, à cause qu'ils » tiennent que par le moyen de Brama, Dieu publia en cette langue les » quatre (c) *Beths*, qui sont leurs livres sacrés »; de sorte que cette langue et ces livres tiennent chez eux le même rang que chez nous l'Hébreu et la Bible. « Ils prétendent que cette langue est aussi ancienne que Brama, » dont ils ne comptent l'âge que par lacques ou centaine de mille ans..... » Quoi qu'il en soit, on ne saurait nier qu'elle ne soit très-ancienne, » puisque leurs livres de religion, qui l'est sans doute beaucoup, ne » sont écrits que dans cette langue, et que de plus elle a ses auteurs de

---

(*a*) Bernier dans ses Voyages au Mogol.

(*b*) Dans une relation des Indes, écrite par un Mahométan, et donnée en français par M. Renaudot en 1708, il est parlé de Canouge comme d'une ville peuplée de poëtes et de philosophes Indiens. La relation parle aussi de quelques académies de Serendip, ou Ceylan, lesquelles vraisemblablement n'existent plus aujourd'hui.

(*c*) C'est le Védam, dont il est parlé dans la *Dissertation sur les Mœurs et sur la Religion*, etc., première partie, Ch. IV.

» philosophie, la médecine en vers, quelques autres poésies, et » quantité d'autres livres dont on voit une grande salle toute pleine à » Benarès.

» Après qu'ils ont appris le Hanscrit, ce qui leur est très-difficile, parce » qu'ils n'en ont point de grammaire qui vaille, ils se mettent pour l'ordinaire » à lire le Purance qui est comme un interprète et abrégé des Beths, parce » que ces Beths sont fort gros, du moins, continue Bernier, si ce sont » ceux qu'on me montra à Bénarès. Ils sont même très-rares, jusques-là » que mon Aga ne les a jamais pu trouver à acheter, quelque diligence » qu'il ait pu faire : aussi les tiennent-ils fort secrets, de crainte que les » Mahométans ne mettent la main dessus, et ne les fassent brûler, comme » ils ont déjà fait plusieurs fois. Après le Purance, quelques-uns se jettent » dans la philosophie, où certainement ils réussissent bien peu. . . . . .

» Leurs six plus fameux philosophes font six sectes différentes », qui ont toutes leurs sectateurs, et dont aucune n'est exempte de la jalousie et de la prévention qui règnent ailleurs. Chacun s'y flatte qu'il a la vérité de son côté, et croit comprendre mieux qu'un autre le véritable sens des livres qui renferment les mystères de cette philosophie. Outre ces six sectes, il y en a une (chez les Mogols) qui se partage en douze branches ; « mais » cette secte n'est pas si commune que les autres ; les sectateurs en sont » haïs et méprisés, traités d'athées et de gens sans religion, etc.

» Les livres dogmatiques de toutes ces différentes sectes parlent des » premiers principes des choses, mais fort différemment. Les uns tiennent » que tout est composé de petits corps indivisibles, non pas à cause de » leur solidité, ... mais à raison de leur petitesse ; en quoi ils appro- » chent des opinions de Démocrite et d'Épicure, mais avec tant de confu- » sion, ... qu'on ne sait guère à quoi se tenir. . . . . Il se peut que » ce soit autant la faute des docteurs que des auteurs qu'ils interprètent. Les » autres disent que tout est composé de matière et de forme. . . . . Il » y en a qui enseignent que tout est composé de quatre élémens et du » néant, ... qui revient à peu près à notre privation. Ils admettent » plusieurs manières de ce néant. Il y en a qui veulent que la lumière et » les ténèbres soient les premiers principes de toutes choses. . . . . Il » y en a qui admettent pour principe la privation, ou plutôt les privations » qu'ils distinguent du néant. Il y en a enfin qui prétendent que tout est » composé d'accidens. . . . . Ils sont tous d'accord que ces principes sont » éternels. . . . . .

» Dans la médecine ils ont quantité de petits livres, qui sont plutôt des » recueils de recettes qu'autre chose. Le plus ancien et le principal est » écrit en vers », ainsi que l'ont pratiqué autrefois plusieurs peuples Européens, qui mettant la médecine au rang des mystères divins, en enveloppaient la doctrine dans l'ingénieuse obscurité de la poésie : et c'est à cause de cela que chez les Gaulois, les Grecs et les Égyptiens, les prêtres étaient médecins : ce qui est encore en usage dans les Indes Occidentales, comme nous l'avons déjà dit. « La pratique des Indiens est assez différente de la » nôtre : ils se fondent sur ces principes ; qu'un malade qui a la fièvre n'a » pas besoin de grande nourriture, que le principal remède des maladies » est l'abstinence, qu'on ne saurait rien donner de pire à un malade que » des bouillons de viande, ni qui se corrompe plutôt dans l'estomac d'un » fiévreux ; qu'on ne doit tirer du sang que dans une grande et évidente

» nécessité, comme quand on appréhende quelque transport au cerveau » ou quand on voit qu'il y a inflammation de poitrine, de foie ou de reins ». Il ne s'agit point de décider que cette pratique n'est pas la meilleure en plusieurs principes. Elle réussit dans les Indes, et cela suffit pour la justifier contre nos idées.

Dans l'anatomie on peut dire que les Indiens n'y entendent rien du » tout..... parce qu'ils n'ouvrent jamais de corps d'hommes ni d'animaux.

» Pour l'astronomie, ils ont leurs tables, suivant lesquelles ils prévoient » les éclipses; et si ce n'est pas avec la justesse des astronomes d'Europe, » du moins ils y viennent à peu près : cependant ils ne laissent pas de raisonner sur l'éclipse de Lune et de la même façon que sur celle de Soleil. » Ils veulent que ce soit un démon noir et vilain qui la maltraite. Ils veulent encore..... que la Lune soit quatre cent mille cosses au-dessus (*a*) » du Soleil, c'est-à-dire plus de cinquante mille lieues; qu'elle soit lumineuse d'elle-même, et que ce soit d'elle que nous vient une certaine eau » vitale qui s'assemble..... dans le cerveau, descendant de là, comme » d'une source, dans tous les membres pour leurs fonctions. Ils veulent » outre cela que le Soleil, la Lune, et généralement tous les astres, soient » des Deutas (génies) ». Ces deux dernières opinions ne sont ni nouvelles ni particulières aux docteurs Indiens. « Ils veulent que la nuit se fasse lors» que le Soleil est..... derrière une montagne qu'ils placent au milieu de » la terre, qu'ils font de plusieurs milliers de lieues de hauteur, et à qui ils » donnent la figure d'un pain de sucre renversé, en sorte que le jour ne » soit chez eux que lorsque le Soleil se retire de derrière cette montagne.

» Ils croient que la terre est plate et triangulaire, qu'elle a sept étages » tous différens en beauté, en perfections et en habitans, et chacun est » entouré d'une mer ». On peut voir ce qui a été dit ci-devant touchant ces mers, la montagne placée au milieu de la terre, et les différens ordres d'esprit, de génies, de Dieux subalternes qui habitent ces mers. Toutes ces idées prises au pied de la lettre sont sujettes à un étrange galimatias. Mais ne serait-on pas fondé à les regarder du même air que nous regardons les descriptions qui se trouvent dans nos livres de dévotion, sans oublier celles de la Bible? Qu'aurions-nous à répliquer aux Indiens, si, parce que Jésus-Christ a dit que de celui qui croirait en lui, il découlerait un fleuve d'eau vive, quelque peintre du Mogol s'avisait de représenter un fidèle du Christianisme métamorphosé en fontaine, ou tout au moins dont le (*b*) ventre serait devenu une source intarissable d'eau vive? On se moquerait de l'Indien avec beaucoup de raison. Si j'ose hasarder ici ce raisonnement, ce n'est pas pour prétendre sauver toutes les absurdités des systèmes du Paganisme.

Leur chronologie est aussi mauvaise que leur géographie. « Ils ne veulent » pas dire que le monde est éternel, mais ils le font extrêmement vieux. » Sa durée déterminée, disent-ils, est de quatre Dgugnes. Ce Dgugne est » composé de cent lacques, c'est-à-dire de cent fois cent mille ans ». Cependant ils ne s'accordent pas exactement sur la durée du monde; mais

---

(*a*) Peut-être faudrait-il au-dessous. Voyez la *Dissertation sur les Dieux des Indiens Orientaux*.

(*b*) Si quelqu'un croit en moi, il sortira des fleuves d'eau vive de son cœur, ou selon l'original, de son ventre. Évangile selon S. Jean, Ch. VII. v. 38.

il faut remarquer en passant que tous les Orientaux anciens et modernes s'accordent généralement à le faire incomparablement plus ancien qu'il n'est suivant nos systèmes; et cela est d'autant plus surprenant, que les peuples d'Asie auraient dû conserver, soit par tradition ou autrement, quelque chose de plus exact sur cet article.

Ils sont fort confus sur la nature des génies et des démons. « Il y en a, » disent-ils, de trois sortes; de bons, de mauvais et d'indifférens..... » Quelques-unes veulent qu'ils soient faits de feu, et d'autres, qu'ils soient » faits de lumière; plusieurs, qu'ils soient incorruptibles; d'autres, qu'ils » soient même des portions de la Divinité; quelques-uns enfin, qu'ils soient » des Divinités séparées et dispersées dans le monde ».

A l'égard de la physique, ils croient que tous les individus de chaque espèce, qui ont existé et existeront jusqu'à la fin des siècles, ont été créés dès le commencement du monde. Paraphrasons leur sentiment. Ils croient que tous ces individus étaient renfermés dans le premier germe de chaque espèce, et qu'ils ne font que se développer, dans le tems que Dieu leur a assigné pour occuper la place à laquelle ils sont destinés dans le monde.

DISSERTATION

HISTORIQUE

SUR LA RELIGION

DES BANIANS,

TRADUITE DE L'ANGLAIS DE LORD.

Digitized by Google

DISSERTATION
HISTORIQUE
SUR LA RELIGION
DES BANIANS.

CHAPITRE PREMIER.

De Dieu, de la création du Monde, de la création du premier homme et de la première femme, et de ceux qui en sont descendus, selon l'opinion des Banians.

Les Banians sont des peuples des Indes Orientales, dont il y a un très-grand nombre dans le royaume de Guzurate ou de Cambaye. Ils sont pauvrement vêtus, n'ayant pour tout habillement qu'une espèce de justaucorps de toile, qui leur descend assez bas. Ils ont la mine simple et efféminée, et vivent en ces quartiers-là parmi les Mahométans, à peu près comme font les Juifs parmi les Chrétiens. Ils font profession d'être gens de bien et fort sincères, et parce qu'ils ont de grandes habitudes dans le pays, les marchands Anglais et Hollandais s'en servent comme de courtiers, pour l'achat et pour la vente de leurs marchandises. On dit pourtant qu'avec toute leur simplicité, il ne faut s'y fier que de la bonne sorte, et qu'ils trompent comme les autres hommes, quand ils le peuvent impunément. Tous ceux qui ont donné des relations de ces pays-là, ont parlé de leur religion, mais si diversement et avec si peu de certitude, qu'il est aisé de connaître qu'ils n'en ont rien su que par ouï-dire, et sans avoir pénétré les motifs de leur culte divin, et de leurs cérémonies religieuses.

Les Banians disent donc que Dieu se voyant seul, pensa de quelle manière il pourrait faire connaître aux autres son excellence et son pouvoir, voyant bien que ses grandes et éminentes vertus demeureraient dans l'obscurité, et ne seraient jamais connues, s'il ne les communiquait à quelqu'un. Le moyen qu'il trouva le plus commode pour parvenir à cette fin, fut de faire le monde, et toutes les créatures qui y sont

Il s'appliqua donc aussitôt à la création de ce grand ouvrage, que les

hommes appellent *le Monde*, ou *l'Univers*, et commença, suivant la tradition de leurs anciens auteurs, par les quatre élémens qui en devaient être la base et le fondement. Il fit donc la terre, l'air, le feu et l'eau, qui étaient au commencement mêlés confusément ensemble, et qu'il sépara en la manière suivante.

Premièrement il souffla sur les eaux avec une grande sarbacane, ou quelque semblable instrument, lesquelles s'enflèrent aussitôt, et devinrent comme une grosse ampoule ronde, de la figure d'un œuf, laquelle s'étendant petit-à-petit, fit le firmament lumineux et transparent, tel que nous le voyons, et qui environne tout le monde.

Cette séparation étant faite, la terre mêlée de quelque substance liquide demeura comme le sédiment de l'eau, dont Dieu fit ensuite quelque chose de rond comme une boule, qu'il appela *le bas Monde*, dont la plus solide partie devint la terre, et la plus liquide la mer: lesquelles ne faisant ensemble qu'un seul globe, il plaça, par le moyen d'un grand son, ou bourdonnement, dans le milieu du firmament qui l'environne.

Après cela il créa un soleil et une lune, qu'il mit dans le firmament, pour faire la différence des tems et des saisons: et par ce moyen les quatre élémens, qui étaient confusément mêlés ensemble, furent débrouillés, et chacun d'eux fut placé en son propre lieu.

Ces élémens étant disposés de la sorte, ils firent chacun leur fonction. L'air remplit tout ce qui était vide: le feu donna la nourriture à toutes choses par sa chaleur: la terre produisit ses créatures, et la mer les siennes; et Dieu leur donna à chacun les vertus séminales qui leur étaient convenables pour pouvoir produire, suivant leurs différentes opérations. Ainsi fut achevé ce grand Monde, lequel ayant été composé des quatre élémens, fut divisé en quatre principales parties, qui répondent aux quatre principaux points de la boussole. C'est à savoir, l'*Orient*, l'*Occident*, le *Septentrion*, et le *Midi*. Ce Monde devait durer quatre âges, et être peuplé par quatre sortes d'hommes, mariés à quatre femmes faites exprès pour eux, comme nous le dirons bientôt, et selon que l'ordre de ce discours nous en donnera l'occasion.

Dieu ayant ainsi fait le Monde et les créatures qui en dépendent, travailla à faire l'homme, afin que ce fût une créature plus noble et plus capable d'admirer ses ouvrages. Il commanda donc à la terre de faire sortir de ses entrailles cette excellente créature, laquelle ayant aussitôt obéi, on vit d'abord paraître la tête de l'homme la première, et puis toutes les autres parties de son corps, dans lequel Dieu inspira la vie, laquelle se fit connaître aussitôt qu'il l'eut reçue: car ses lèvres devinrent rouges et vermeilles, ses paupières s'ouvrirent et firent paraître deux petits astres brillans et pleins de feu. Les autres parties de son corps commencèrent à se mouvoir, et son entendement ayant été rempli de lumière, il connut son créateur, et l'adora.

Mais afin que cette créature qui avait été faite pour la société, ne demeurât pas seule, Dieu lui donna une femme pour compagne, qui lui ressemblait plus par son esprit et par sa raison, que par la figure extérieure de son corps. Ce premier homme s'appelait *Pourous*, et sa femme *Parcoutée*. Ils vécurent ensemble comme ont accoutumé de faire le mari et la femme, se nourrissant des fruits de la terre, sans toucher à aucune créature vivante.

Ces deux personnes vivant ensemble de la sorte eurent quatre fils, dont

le premier fut appelé *Brammon*, le second *Cuttery*, le troisième *Shuddery*, et le quatrième *Wysé*. Ces quatre frères étaient de différentes humeurs, les quatre élémens s'attribuant chacun une domination particulière sur leur tempérament. Brammon tenait de la terre, et était par conséquent d'une humeur mélancolique. Cuttery était d'un tempérament de feu, et avait l'esprit martial et guerrier. Shuddery était flegmatique, et avait l'esprit doux et paisible. Et Wyse était d'un tempérament aérien, et d'un esprit inventif.

Et parce que Brammon était d'une constitution mélancolique et d'un esprit spéculatif, Dieu le remplit de beaucoup de sagesse, et s'en servit pour faire connaître aux hommes ses lois et ses commandemens, son port grave et sa mine sérieuse lui semblant fort convenables à cet emploi. Il lui donna donc pour cet effet le livre dans lequel était enseigné comment il voulait être servi, et les autres choses qui regardent la religion.

Et d'autant que Cuttery était d'un esprit guerrier et martial, Dieu lui donna l'autorité de gouverner les royaumes par le sceptre, de contenir les hommes dans leur devoir, et de faire que les communautés travaillassent au bien commun par leur union et par leur correspondance mutuelle; et pour marque de cette puissance, il lui mit une épée dans la main, parce que c'est l'instrument de la victoire et de la domination.

Et parce que Shuddery était d'un esprit doux et aisé, il crut qu'il était bon d'en faire un marchand, afin d'enrichir les royaumes par le commerce, et faire que chaque pays fût fourni des choses qui lui sont nécessaires, par le moyen des voyages et de la navigation. Afin qu'il sût à quoi il était destiné, et qu'il se souvînt de son devoir, Dieu lui mit des balances dans la main, et un sac plein de toutes sortes de poids à sa ceinture, comme des instrumens propres à sa profession.

Enfin, parce que Wyse était du tempérament de l'air, et que ses conceptions étaient ingénieuses et pleines d'esprit, il fut doué de plusieurs inventions admirables, et rendu capable d'exécuter toutes les choses qui regardent les mécaniques et les arts. Dieu lui donna un sac plein de toutes sortes d'instrumens mécaniques, propres à exécuter ce que son imagination aurait inventé.

Nous avons vu jusques ici comment s'est faite la création du premier homme, de la première femme, et de leurs premiers enfans, selon la tradition des Banians, lesquels sont fort persuadés qu'un monde qui s'est multiplié par si peu de personnes, ne pouvait pas être mieux dispersé; parce qu'à le bien prendre, il n'est composé, et ne subsiste que par ces quatre sortes de gens.

Le monde ayant été fait jusques-là si purement, Dieu ne donna point de filles à Pourous et à Parcoutée, de peur que cette pureté ne fût souillée par les incestes des frères avec leurs sœurs, comme il eût pu arriver si ces frères eussent préféré le désir de la propagation à celui de la piété et de la religion. C'est pourquoi, disent-ils, Dieu voulant conserver toute entière l'innocence et la sainteté de leurs premiers parens, pourvut à la propagation du genre humain d'une manière plus conforme à l'ouvrage de la création, en faisant quatre femmes pour les quatre fils de Pourous, lesquelles il mit aux endroits d'où soufflent les quatre principaux vents, c'est-à-dire, l'une à l'*Orient*, l'autre à l'*Occident*, l'autre au *Septentrion*, et la quatrième au *Midi*, afin qu'étant partagées de la sorte et éloignées les unes des autres, la propagation du genre humain se fît plus commo-

dément par toute la terre. Nous dirons dans les chapitres suivans comment ces quatre hommes trouvèrent ces quatre femmes.

CHAPITRE II.

Du voyage de Brammon, *fils aîné de* Pourons, *vers l'Orient ; de la rencontre qu'il y fit de la femme qui lui était destinée ; ce qui se passa entre eux à leur première entrevue ; comment ils se marièrent ensemble et peuplèrent l'Orient.*

Le fils aîné du premier homme, nommé *Brammon*, devint grand, et fut considéré par ses autres frères, tant à cause de son droit d'aînesse que de son grand mérite, mais particulièrement à cause du commerce qu'il avait souvent avec Dieu touchant la religion et la manière de le servir, dans laquelle il les instruisait, Dieu se manifestant à lui tant en personne qu'en vision. Ce qui faisait que Brammon lisait avec grand soin et avec beaucoup d'application le livre que Dieu lui avait donné, dans lequel tous ces mystères et le modèle du service divin étaient contenus.

Comme Dieu avait créé l'homme dans un lieu plaisant et agréable, ainsi qu'il paraîtra par diverses circonstances, et que cet endroit devait être le ventre et le nombril de la terre où le soleil ne fait jamais d'ombre à midi, il voulut envoyer ces frères, qui étaient parvenus à l'âge d'homme, du centre du monde à la circonférence, afin de le peupler. C'est pourquoi il commanda à Brammon de prendre en sa main le livre dans lequel les lois divines étaient écrites, et de s'acheminer du côté où le soleil se lève, c'est-à-dire, vers l'Orient.

Le soleil donc n'eut pas plutôt fait paraître son éclatante lumière sur le sommet des montagnes, que Brammon prit son chemin de ce côté-là : car il était juste que l'Orient, qui fait la plus belle partie du monde, fût peuplée la première et préférée aux autres. Après avoir marché quelque tems il se trouva tout auprès d'une haute montagne, au devant de laquelle il y avait une fort belle vallée. Dans le fond coulait doucement un ruisseau, sur le bord duquel parut une femme qui se désaltérait de son eau. Elle était toute nue aussi bien que lui, et leur innocence n'avait pas encore été obligée de chercher à couvrir une nudité dont ils n'avaient point de honte. Cette femme avait les cheveux noirs, et son teint olivâtre se sentait de l'ardeur du soleil, et de la chaleur du lieu. Elle était bien faite, et d'une taille que l'on ne pouvait appeler ni grande, ni petite. Elle avait le regard doux et modeste, fort conforme à l'humeur mélancolique de celui qui l'avait rencontrée.

Mais comme elle n'était pas accoutumée à un objet qui lui ressemblait si fort, elle en fut surprise et demeura assez long-tems interdite entre l'admiration et la honte, délibérant en elle-même si elle devait s'enfuir ou demeurer, et se satisfaire de la vue d'un objet qui lui paraissait si agréable. Brammon de son côté n'était pas moins en peine, appréhendant, si elle s'enfuyait, de perdre la présence d'une si belle chose : de sorte que pleins de honte et d'admiration, ils demeuraient immobiles l'un devant l'autre sans se parler. Mais enfin la femme voyant que Brammon ne faisait pas son

devoir, s'enhardit de lui demander ce qui l'avait fait venir là. Il lui répondit qu'il était venu par le commandement de celui qui avait créé le monde, qui l'avait fait et elle aussi, et qui était l'auteur de toutes les autres créatures visibles, et de la lumière qui leur donnait le plaisir de se voir. La femme, que Dieu avait douée d'intelligence et de la faculté de se faire entendre par ses discours, poussant l'entretien plus loin, lui dit que la ressemblance qu'il y avait entr'eux était une marque indubitable qu'ils avaient été faits d'une même main, et que cet auteur de leur être, qui dispose si sagement toutes choses à leur propre fin, les avait peut-être fait rencontrer là, afin que quelque liaison plus étroite les joignît inséparablement l'un à l'autre à l'avenir; et jetant en même-tems les yeux sur le livre que Brammon tenait dans sa main, elle lui demanda ce que c'était, lequel lui ayant fait comprendre en peu de mots ce qui y était contenu, elle le pria de s'asseoir auprès d'elle et de l'instruire dans la religion, ce qu'il lui accorda volontiers. Après cela étant l'un et l'autre persuadés que leur rencontre avait quelque chose de divin, ils consultèrent leur livre, et résolurent de s'unir ensemble par le lien indissoluble du mariage : ensuite de quoi s'étant rendus l'un l'autre les civilités qui se pratiquent entre le mari et la femme, et ayant vécu quelque tems ensemble dans une parfaite intelligence, ils eurent une grande et heureuse lignée, qui peupla tout l'Orient. Cette femme s'appelait *Sauatrée*.

CHAPITRE III.

Du voyage de Cuttery, *second fils de* Pourous; *de la rencontre qu'il fit de la femme qui lui avait été destinée; de leur combat et de leur accommodement, et comment ils peuplèrent l'Occident.*

Dieu ordonna ensuite à Cuttery, second fils de Pourous, d'aller vers l'Occident pour le peupler. Aussitôt donc qu'il en eut reçu le commandement, il prit dans sa main l'épée que Dieu lui avait donnée comme un instrument de victoire et de conquête, et ne songea plus qu'à chercher les occasions d'exercer son courage, qui était demeuré jusques-là sans emploi. Pendant son voyage il tournait le dos tous les matins au soleil levant, et cependant il le voyait avec étonnement tous les soirs devant lui après avoir achevé la journée. Marchant de la sorte vers l'Occident, il regardait incessamment de tous côtés, pour voir s'il ne se présenterait pas quelque aventure digne de lui, et il eut volontiers souhaité de rencontrer des armées d'hommes toutes entières, ou des troupeaux de bêtes sauvages, afin d'en faire un carnage sanglant qui servît de pâture aux oiseaux du ciel. Mais voyant que rien ne se présentait devant lui, et ne sachant pas pourquoi Dieu l'avait envoyé de ce côté-là, rempli de pensées héroïques, il ne se put empêcher de murmurer et de dire. D'où vient que Dieu m'a donné tant de courage, puisque je ne trouve point d'occasions de le faire valoir et d'acquérir de la gloire?

Il continuait néanmoins son chemin, persuadé qu'il trouverait enfin quelque aventure digne de lui, résolu de faire sentir à tout ce qu'il rencontrerait des marques de sa colère et de sa fureur. Dans cet emportement,

il arriva à une montagne du haut de laquelle on pouvait découvrir toutes choses de fort loin. De cette montagne il vit venir à lui d'un pas majestueux une créature bien faite, qui lui ressemblait parfaitement et qui avait l'air martial et guerrier. Ils allèrent donc l'un à l'autre, tous deux résolus d'éprouver leur courage et leur valeur. Mais en étant assez près il reconnut que c'était une femme, que des cheveux blonds et voltigeans sur ses épaules rendaient en même-tems et fort agréable et fort majestueuse. Elle tenait dans sa main droite un chucherey. C'est un instrument rond, dont la superficie est tranchante et très-propre à offenser. Cet instrument, par le moyen d'un trou qu'il a dans le milieu, et d'une corde qui y est passée et que l'on attache au doigt, se lance de fort loin, et est capable de tuer un ennemi d'une fort grande distance. Son port marquait son courage, et ses yeux de feu faisaient bien voir l'ardent désir qu'elle avait de vaincre et de triompher. Elle s'appelait *Toddicastrée*.

Dès le premier assaut elle se servit avec tant d'adresse et de vigueur de son chucherey, qu'elle fit bien connaître à Cuttery qu'elle était en colère, et qu'elle avait plus d'envie de se servir de ses armes pour le vaincre, que de sa beauté. De sorte que cette première journée se passa à se donner des coups, et à se blesser l'un l'autre, elle avec son chucherey, et lui avec son épée, se donnant à peine le tems de se reposer et de reprendre haleine. Cela aurait duré plus long-tems, si l'obscurité de la nuit ne les eût séparés, sans que ni l'un ni l'autre se pût vanter d'avoir eu ce jour-là aucun avantage sur son ennemi.

Le jour d'après ne fut pas plutôt venu, qu'ils recommencèrent leur combat par de nouveaux efforts de valeur et de courage, afin de se venger des outrages qu'ils avaient reçus le jour d'auparavant. Cuttery ayant eu quelque avantage sur elle, fendit d'un coup d'épée son chucherey en deux : mais l'obscurité de la seconde nuit survenant ôta la femme et son chucherey rompu à la vue de son ennemi qui la poursuivait, et lui donna le tems de faire un arc de son instrument rompu, et de chercher des flèches pour se remettre encore une fois en état d'éprouver ses forces contre un ennemi qui pensait l'avoir mise hors de combat.

Il ne leur fallut point d'autre héraut pour recommencer leur duel, que la lumière du troisième jour. Tous deux étaient remplis d'espérance de mettre bientôt fin à leur combat, et de remporter l'avantage sur son ennemi. Toddicastrée, à cause du nouvel instrument qu'elle venait de faire, et Cuttery, à cause des avantages qu'il avait eus sur elle le jour précédent. Regardant donc son ennemi comme la butte des flèches qu'elle tirait sur lui, elle s'en approcha fièrement : ce que Cuttery considérant, et voyant bien que son épée ne lui servirait de rien contre un instrument qui blessait de si loin, il résolut de s'approcher de fort près pour en venir aux mains corps à corps. Ce fut-là où ils éprouvèrent leurs forces, et où ils se lassèrent enfin tellement, qu'ils n'avaient ni l'un ni l'autre assez de force pour vaincre, ni assez de faiblesse pour être vaincus. La victoire donc étant dans un si grand équilibre qu'elle ne penchait pas plus d'un côté que de l'autre, il furent contraints de se servir de la langue pour terminer une guerre que les mains n'avaient pu achever.

Dans ce combat si opiniâtre et si douteux, Cuttery qui avait pris Toddicastrée par les cheveux et qui en croyait faire une esclave, fut surpris en la regardant de près, de la trouver plus belle qu'auparavant : comme si cet exercice n'eût servi qu'à augmenter sa beauté et à la rendre plus ai-

mable. Cela l'obligea de lui tenir ce discours : Pourquoi faut-il, ô merveille des créatures vivantes tant en force qu'en beauté, que l'emportement et la fureur nous aient animés de la sorte l'un contre l'autre ! Si je t'avais tuée dans ce combat, j'aurais maudit cette main droite qui aurait été l'instrument de ta mort, et qui aurait détruit un si excellent ouvrage. Au contraire, si tu m'avais tué, tu aurais eu un déplaisir continuel de t'être privée des plaisirs et des douceurs que tu peux recevoir en ma compagnie. Pourquoi faut-il qu'une excellente créature soit la ruine d'une autre ? N'y en aurait-il pas eu une de moins, et ton être n'aurait pas été augmenté par mon anéantissement ? Dieu nous a-t-il donné du courage pour nous détruire l'un l'autre, nous qui méritons tous deux d'être conservés ? En vérité ton courage n'en sera pas moindre quand je t'aurai donné mon amitié, et que j'aurai partagé avec toi ma force et ma valeur. Au contraire, quand nous serons bons amis nous serons en état de faire de plus grandes entreprises, et de repousser vigoureusement les injures que l'on nous voudrait faire. Considère que le monde qui n'est encore qu'un enfant, a plus besoin d'être multiplié par la propagation de l'espèce, que d'être détruit et affaibli par la violence des armes. L'amour-propre nous enseigne naturellement à penser à notre conservation, ce qui se fait bien mieux par l'union mutuelle, que par la grandeur du courage. Ne nous arrêtons donc pas à rechercher par des moyens violens et illégitimes une gloire qui nous serait funeste à l'un et à l'autre : songeons plutôt à faire entre nous une paix heureuse, et qui soit de longue durée.

Thoddicastrée ayant écouté avec attention une proposition appuyée de si solides raisons, après avoir été quelque tems sans dire mot, lui répondit, d'un ton modeste et plein de douceur, qu'encore qu'elle vît devant ses yeux assez de marques de sa violence et de sa fureur, qui pouvaient rallumer en elle le désir d'en tirer vengeance, elle se rendait néanmoins à ses raisons, et était toute prête d'agréer la proposition de paix qu'il venait de lui faire, qu'elle conserverait autant de tems qu'il lui en donnerait sujet ; mais qu'elle recommencerait la guerre, si on lui en donnait une juste occasion.

Ensuite de cela ils se donnèrent la main en témoignage de leur nouvelle amitié ; d'ennemis irréconciliables ils devinrent les meilleurs amis du monde, et continuant de vivre familièrement ensemble, la nature, qui va toujours à son but, leur ayant fait connaître la différence de leur sexe, ils engendrèrent plusieurs enfans, desquels sont sortis tous les hommes qui sont véritablement braves et vaillans. De sorte que l'Occident fut peuplé par le moyen de ces deux ennemis si parfaitement réconciliés.

CHAPITRE IV.

De Shuddery, *troisième fils de* Pourous, *et de son voyage. Il trouve une mine de diamans, et rencontre la femme qui lui était destinée. Ils se joignent ensemble, et le Nord est peuplé par leurs descendans.*

Shuddery, troisième fils de Pourous, qui était destiné au commerce, fut envoyé du côté du Nord, dès qu'il fut en âge de cela. Il prit donc avec lui ses poids et ses balances, qui devaient être la règle de ce qu'il vendrait et de ce qu'il acheterait, et s'en alla vers le Séptentrion. Quand il eut fait une partie du chemin, il souhaita, comme ont accoutumé de faire ceux qui aiment l'occupation, de trouver l'occasion de s'employer à quelque chose qui fût conforme à sa vocation.

Etant arrivé auprès d'une montagne que l'on appelle *Stachalla*, il plut si extraordinairement, qu'il fut contraint, afin de laisser passer le mauvais tems, de se mettre à couvert dans un trou de cette montagne. Dès qu'il fut passé, le ciel devint clair et serein, mais la grande quantité d'eau qui était tombée ayant fait des débordemens, il ne put aller plus loin ce jour-là, parce que le ruisseau qui était au bas de la vallée ne pouvant contenir ses eaux, était sorti de son lit, et avait inondé la campagne, de sorte que Shuddery fut contraint de demeurer dans le creux de la montagne jusqu'à ce que les eaux fussent écoulées, et que le tems fût commode pour continuer son chemin. Aussitôt donc que la terre eut bu une partie de l'eau qui l'empêchait de passer, et que le soleil eut séché le reste par la force de ses rayons, il sortit de son trou pour achever son voyage, et il ne fut pas plutôt descendu au fond de la vallée, qu'il y trouva de ces coquilles qui renferment les perles. Il s'arrêta et les ouvrit pour voir ce qui était dedans, et il ne l'eut pas plutôt fait, qu'il trouva de quoi contenter ses yeux et satisfaire sa curiosité. Il jugea bien par leur éclat et par leur beauté, qu'elles méritaient d'être soigneusement gardées, encore qu'il n'en sût ni le prix ni la valeur. Il les serra donc curieusement, et continua son chemin : mais à peine eut-il passé la vallée, que la nuit le surprit tout auprès d'une autre montagne, où il fut obligé de rester.

Comme si ces perles ne lui eussent servi que d'avant-coûreurs d'une meilleure fortune, une roche de diamans se présenta à ses yeux, qu'il semblait que la grande pluie n'avait lavée et découverte que pour faire voir ses trésors, et pour inviter Shuddery par leur brillant à s'en approcher de plus près, et à les admirer. Il alla donc de ce côté-là pensant que ce fût du feu ; mais voyant que le mouvement ne dissipait point leur lumière, et qu'au contraire il augmentait leur lustre et leur éclat, il fut porté du désir de connaître, en y touchant avec le doigt, quelle était la cause d'un si étrange accident : mais l'obscurité de la nuit, et l'ignorance de ce que c'était, augmentèrent bien son admiration, sans satisfaire pourtant sa curiosité. Il reconnut que ces brillans avaient la lumière du feu sans en avoir la chaleur. Il résolut donc d'attendre que le jour fût venu, pour voir s'il pourrait découvrir quelque chose de ce grand mystère, mais le jour fit un effet tout contraire à ce qu'il espérait : car sa lumière ne parut pas plutôt, que celle des diamans disparut, et il ne demeura devant ses yeux qu'une

matière blanchâtre qui ne jetait point de feu; ce qui lui causa autant d'étonnement que leur première découverte lui avait causé d'admiration. Voulant donc faire part aux autres d'une merveille qui lui semblait si surprenante, il prit de ces diamans autant qu'il en put porter sans s'incommoder, et remarqua soigneusement le lieu où il les avait pris, afin d'y pouvoir retourner quelque jour, quand il serait mieux informé de leur prix et de leur valeur.

Shuddery continuant ainsi son voyage, arriva enfin en un lieu où la femme qui lui était destinée se promenait le long d'un bois, auprès duquel il y avait une plaine au travers de laquelle le conduisait son chemin. Il l'abandonna dès qu'il l'eut aperçue, pour aller droit à elle, et voir ce que c'était qui lui ressemblait si fort. La femme de son côté ne fut pas moins surprise en le voyant, et remplie d'admiration et de curiosité; elle ne savait que devenir, étant tantôt pleine de crainte et de honte, et tantôt de joie, ne sachant si elle devait s'enfuir ou demeurer. Pendant qu'elle délibérait sans pouvoir se résoudre à se retirer dans le bois, Shuddery l'aborda et lui dit: Admirable et excellente créature avec laquelle j'ai tant de ressemblance, je te prie de demeurer ici, puisque notre mutuelle ressemblance, qui te donne de l'admiration aussi bien qu'à moi, te doit obliger à m'aimer et à écouter celui qui ne te poursuit pas pour te faire du mal, mais pour jouir de la douceur de ta conservation: car il semble que ce grand rapport nous invite à nous unir étroitement par les voies d'une société et d'une amitié réciproques.

La femme, qui s'appelait *Visagondah*, jugeant par la lenteur de la démarche de Shuddery qu'il était plutôt un suppliant qu'un poursuivant, témoigna en s'arrêtant que sa présence lui était agréable, et qu'elle n'était pas en peine de sa sûreté. Ce qui l'obligea de lui dire que, pourvu qu'elle fût aussi assurée de son bon traitement qu'elle était satisfaite de le voir, elle lui accorderait volontiers sa demande. De quoi Shuddery lui ayant donné des assurances, ils commencèrent leur conversation, et elle lui demanda d'abord comment il était possible que deux personnes qui ne s'étaient jamais vues se pussent si bien entendre. A cela Shuddery répondit que Dieu, qui les avaient faits semblables de corps, leur avait donné la parole pour se communiquer leurs pensées, sans quoi la société leur devenait presque inutile.

Après s'être donné des marques réciproques d'affection, Shuddery entretint Visagondah de son voyage: il lui dit comment il avait trouvé des perles et des diamans. Il la para de ces bijoux; et depuis ce tems-là on s'en est toujours servi. Il lui parla ensuite de la création. Il lui dit qui était son père, combien il avait de frères, et en un mot il lui communiqua tout ce qu'il avait de plus secret. Ils vécurent toujours ensemble depuis ce tems-là en mari et femme. Ils eurent plusieurs enfans, qui furent marchands comme Shuddery, qui peu de tems après s'en alla avec quelques-uns de ses enfans travailler à la mine de diamans dont il avait fait la découverte. Il en fit bonne provision, et dans la suite cette marchandise a toujours été fort estimée et fort précieuse. Voilà comment le Nord fut peuplé.

CHAPITRE V.

De Wyse, *quatrième fils de* Pourous. *Ses voyages au-delà de sept mers. Ses bâtimens, et la rencontre de la femme qui lui était destinée. Ses révélations touchant la religion. Son amour pour celle qui fut sa femme, et comment ils peuplèrent le Midi.*

Wyse, le plus jeune des quatre frères, alla du côté du midi, et prit avec lui les instrumens qui lui étaient nécessaires pour tout ce qu'il devait inventer pour l'usage et pour l'utilité des hommes: car il était né pour cela, et il avait l'imagination propre à inventer. Aussi fut-il l'auteur des arts. Il connaissait parfaitement comme on doit bâtir les maisons, fonder les villes, cultiver la terre, et en un mot il savait faire tout ce qui peut rendre la vie commode. C'est pour cela qu'on l'appela *Viskerham*, c'est-à-dire, artisan.

Il fallait un tel génie pour établir des colonies. Dieu l'envoya du côté du midi; il trouva en son chemin sept mers, qu'il traversa les unes après les autres dans un bateau qu'il avait fait, laissant partout des marques de son industrie. Quand il eut passé la dernière mer, qui s'appelait *Pascurbatée*, il se trouva dans un pays nommé *Derpe*. Il y bâtit une belle maison sur le rivage de la mer, à quoi lui servirent les arbres d'une forêt voisine du lieu. Il n'oublia rien pour rendre cette habitation commode. Il y fit plusieurs appartemens de plein pied, et de grandes terrasses qui avaient vue d'un côté sur la mer qui venait jusqu'au pied des murailles de cette maison, et de l'autre sur des plaines et des forêts. Il demeura là quelque tems seul, et s'y délassa agréablement des fatigues qu'il avait souffertes dans son voyage.

A peine goûtait-il la douceur de sa solitude, quand elle fut troublée par un accident imprévu. La femme qui lui était destinée passant au travers de la forêt voisine, et venant se promener au bord de la mer, s'arrêta pour voir ce nouveau bâtiment. Elle n'avait encore rien vu de semblable. Wyse, qui l'aperçut considérant cet édifice, descendit pour admirer à loisir un objet si beau. Le corps de cette femme était parfaitement blanc, ses cheveux étaient blonds, poudrés et parfumés d'un parfum dont le vent portait l'odeur agréable jusqu'au lieu où il était. Il s'approcha de cet aimable et charmant objet. La femme eut d'abord un peu de honte, mais elle s'en défit peu à peu, et lui demanda pourquoi il venait troubler sa promenade et ses plaisirs en un lieu où elle se trouvait toute seule. Il lui répondit que Dieu, l'auteur de la lumière, par laquelle il rend tous les objets visibles, l'avait envoyé en ce lieu-là pour admirer cette excellente beauté dont elle était donée, et qu'il n'était pas juste qu'elle demeurât cachée dans une solitude, Dieu l'ayant créée pour être admirée. C'est, ajouta-t-il, pour la posséder que j'ai passé sept mers, et mis ma vie plusieurs fois en danger. Mon amour est digne d'une si belle récompense, et il n'y a que votre mérite et votre beauté capables d'adoucir les peines que j'ai souffertes pour un si noble dessein: Je vous supplie donc d'accepter ma compagnie, et de me considérer comme une consolation que Dieu vous envoie dans la solitude où vous êtes.

Comme elle n'avait point dessein de changer sa manière de vivre, elle lui répondit que dans son absence elle ne s'était pas aperçue que la présence d'une compagnie lui fût nécessaire ; que même dans le moment qu'elle lui parlait, elle ne se sentait pas disposée à recevoir les offres qu'il lui faisait ; qu'elle le priait donc de la laisser vivre à sa mode et en pleine liberté. Wyse qui ne pouvait plus la perdre de vue, la pressa d'entrer dans sa maison et d'en voir les appartemens, croyant que l'industrie avec laquelle il l'avait bâtie lui rendrait cette femme plus favorable ; mais au contraire, elle lui dit nettement que s'il ne la laissait aller, il l'obligerait à ne revenir jamais. En même-tems elle le quitta, lui faisant reconnaître qu'elle n'était pas satisfaite de ce qu'il avait voulu la retenir presque par force. Il en fut au désespoir, mais il n'osa l'empêcher de s'en aller, et de lui ravir avec sa personne le plus grand de tous les plaisirs.

Wyse ayant passé la nuit dans des inquiétudes continuelles résolut, dès que le jour fut venu, d'employer toutes sortes de moyens pour la revoir. Il traversa des bois, errant de côté et d'autre, et arriva enfin dans une vallée, où il vit cette femme cueillant des fleurs. Il s'en approcha avant qu'elle l'aperçut, et lui dit : Beauté plus douce et plus belle que toutes les fleurs que la terre peut produire, l'amour que j'ai pour vous m'attire une seconde fois près de vous pour éprouver si vous me serez plus favorable. Ne me fuyez point, je vous prie, puisque vous avez déjà reçu des marques du respect que j'ai pour vous. Voyant qu'elle l'écoutait, il l'entretint de la création du monde, et lui dit qui étaient ses parens. Il lui parla de la manière dont ses frères s'étaient dispersés en divers lieux, de ses voyages, des hasards qu'il avait courus, de son industrie dans les arts, et des différentes marques qu'il en avait laissées partout où il avait passé. Pour conclusion il ajouta qu'il ne croyait pas que Dieu l'eût voulu exposer à passer sept mers et à courir tant de dangers, s'il n'eût eu dessein d'adoucir l'amertume de ses peines et de ses travaux par la possession d'une personne si aimable. La femme interrompit alors la conversation, et lui dit qu'elle le priait de s'occuper d'autre chose que de cela, et que s'il voulait lui accorder quelque grace, c'était de se retirer et de la laisser en paix.

Il se quittèrent ainsi, elle fort en colère de cette rencontre, et lui désespéré d'une si rude séparation. Toute la consolation qui lui resta fut qu'en partant elle lui dit que, si quelque jour elle se trouvait disposée à le souffrir, elle saurait bien le trouver.

Wyse s'éloigna du lieu où il laissait toute sa consolation, et se retira dans une solitude, fort affligé de se voir éloigné d'un objet pour lequel il avait tant d'amour ; et se mettant à genoux sous des arbres verts, il fit sa prière avec beaucoup d'humilité et de douceur. O Dieu, dit-il, à qui seul la connaissance de mon être appartient, j'ai quitté par votre commandement mes frères et mes parens, que je ne reverrai peut-être jamais. J'ai couru une infinité de hasards dans mon voyage. J'ai abandonné toute sorte de compagnies pour m'exposer à la solitude, dans la vue de posséder une personne qui, loin de me consoler par sa présence et par sa conversation, augmente ma douleur par ses refus. Ne rendez pas inutile et infructueuse la fin pour laquelle vous m'avez créé, ne récompensez pas si mal toutes mes souffrances, et n'étouffez pas ainsi toutes les qualités que vous m'avez données. Cieux azurés, arbres verts, sous lesquels je suis à présent, soyez témoins de ma peine et de ma douleur. Créateur de l'univers, si

vous avez le moindre soin de vos ouvrages, donnez-m'en des marques, en soulageant les peines que je souffre maintenant.

Il n'eut pas achevé sa prière, qu'un vent agréable souffla au travers des feuilles de ces arbres, et il en sortit une voix, qui lui dit: Que demandes-tu, fils de Pourous? A quoi il répondit qu'il ne demandait autre chose, sinon que la femme qu'il avait rencontrée voulût se joindre inséparablement à lui par le lien du mariage, afin qu'il pût jouir d'elle jusqu'à la mort. Cela lui fut accordé, à condition qu'il bâtirait des pagodes et des temples sous des arbres verts, pour y servir Dieu et y adorer les images, puisque c'était en cet endroit que Dieu lui était apparu.

Jejunogundah (c'est ainsi que s'appelait cette femme) fut aussitôt après touchée d'affection pour Wyse. Elle alla le trouver, et lui donna des marques de son amour. Depuis ce tems-là ils vécurent toujours ensemble, et eurent plusieurs enfans de leur mariage. C'est ainsi que le Midi fut peuplé.

CHAPITRE VI.

Comment les quatre frères se trouvèrent ensemble au lieu de leur naissance. De leurs querelles, de leurs divisions, des grandes méchancetés que commirent leurs descendans, et comment ils attirèrent sur eux un déluge qui les fit périr, et qui finit le premier âge du Monde.

Cependant la force du sang et les liens de la nature agissant sur ces quatre frères, ils résolurent de retourner au pays de leur naissance. Brammon et ses descendans, après avoir peuplé l'Orient, formèrent le dessein d'aller instruire les hommes en la véritable religion, afin qu'il n'y en eût qu'une partout le monde, et que la différente manière de servir Dieu ne causât aucun désordre.

Cuttery sentit un pareil désir de revoir le lieu de sa naissance, et d'y raconter les bénédictions de Dieu sur sa personne et sur celle de sa femme et de ses descendans.

Shuddery fut conduit par de semblables motifs, et Wyse impatient, comme ses trois frères, de faire connaître son industrie à ses compatriotes, et les aventures qu'il avait eues dans ses voyages, s'achemina aussi de ce côté-là avec sa famille. Dieu permit donc qu'ils arrivassent tous heureusement en un même lieu par des chemins fort différens, après avoir fait chacun l'ouvrage auquel il les avait destinés. Leur retour fut honoré de festins et de réjonissances, et il ne faut pas douter que la joie que reçurent Pourous et Parcoutée en revoyant leurs enfans ne les rajeunît, et qu'ils ne sentissent sur leurs vieux jours le plaisir de revoir des personnes qui leur étaient si chères.

Mais la joie ne dure jamais toujours. Elle se ralentit peu à peu. Les quatre frères dégénérant oublièrent à la fin leurs douceurs présentes et leurs douceurs passées. Ils firent de nouvelles générations, et s'occupèrent à communiquer aux hommes leurs différentes lumières; Brammon les instruisit en la religion, Cuttery en la politique, Shuddery au négoce, et Wyse en la mécanique.

La multitude des hommes causa bientôt la confusion; la méchanceté

s'introduisit ; parce que les hommes étaient trop heureux. Brammon négligea la piété et la religion ; Cuttery devint usurpateur et inhumain ; Shuddery falsifia ses poids, et mit en usage toutes sortes de friponneries pour tromper ses frères ; Wyse fit servir le profit qu'il tirait de ses inventions au luxe et à la débauche. Leur intérieur étant corrompu, ils devinrent ennemis les uns des autres ; car Brammon ne pouvait souffrir la grandeur de Cuttery. Cuttery refusait de rendre à Brammon l'honneur qui lui était dû à cause du droit d'aînesse. Il méprisait l'humeur retirée de son frère, et le croyait indigne d'être l'aîné, n'estimant que l'autorité. Il préférait même ses lois à celles de Dieu, parce que celles-ci venaient de Brammon. D'ailleurs il était cruel ; il mettait des taxes sur Shuddery, et épuisait tout le profit que Wyse pouvait faire par son travail. Ces mauvais exemples furent les semences de la méchanceté, qui s'augmenta dans leur postérité, et causa une division qui fit brèche à l'harmonie qui régnait dans la première constitution du Moude.

Wyse voyant que Brammon perdait son crédit, afin de le rendre encore plus méprisable, se mit dans l'esprit d'introduire dans le monde cette nouvelle forme de religion qui regardait le culte des images, laquelle lui avait été communiquée en songe. Il bâtit des pagodes sous des arbres verts, et introduisit quantité de cérémonies nouvelles. Comme il n'en était point parlé dans le livre de Brammon, on disputa long-tems pour savoir si elles devaient être reçues ou non ; mais après que Wyse eut assuré qu'il les avait reçues de Dieu, on ordonna qu'elles feraient partie de la loi cérémonielle.

Cependant il se formait tous les jours de mauvais desseins, et les péchés des hommes augmentaient à vue d'œil. Dieu s'irrita. Les cieux furent couverts de ténèbres, la mer s'enfla comme pour se joindre avec les nues, afin de détruire le genre humain. On entendit de grands bruits dans l'air, le tonnerre et les éclairs sortirent des pôles du monde ; et comme si le monde eût eu besoin d'être lavé de tant d'infamies, il se fit un déluge qui détruisit toutes les nations de la terre. Par ce moyen les corps furent punis de leurs crimes, mais les ames furent reçues dans le sein de Dieu. Voilà de quelle manière finit le premier âge du monde, selon la tradition des Banians.

CHAPITRE VII.

Du second âge du Monde, qui commença par Bremaw, Wysteney, *et* Ruddery. *De leur création, et des emplois qui leur furent donnés. Du tems qu'ils devaient demeurer sur la terre, et comment se fit la réparation du Monde.*

La destruction du monde, disent les Banians, servait bien à satisfaire la justice de Dieu qui voulait punir les péchés des hommes, mais l'intention du Créateur fût demeurée sans exécution, s'il n'eût fait d'autres créatures à qui il pût communiquer sa grandeur et son excellence. Il fit donc un nouveau monde, et des créatures dignes de sa sagesse et de sa miséricorde.

Et parce que le premier âge s'était abandonné à toutes sortes de péchés,

il pouvut à ce malheur dans le second, en faisant trois personnes plus parfaites que les premières. Celles-ci s'appelaient *Bremaw* (ou Brama), *Wisteney* (ou Wistnou), et *Ruddery* (ou Routrem).

Dieu descendit du ciel sur une grande moutagne appelée *Méropurbatée*, du haut de laquelle il prononça ces paroles : *Lève-toi Bremaw, la première des créatures vivantes du second âge*. Dès que Dieu eut parlé, la terre fit sortir Bremaw de ses entrailles, et cette créature connut aussitôt son Créateur et l'adora. Dieu fit sortir du même lieu et de la même manière, Wisteney et Ruddery, qui l'adorèrent semblablement.

Mais comme Dieu ne fait rien sans dessein et qu'il destine toutes choses à une fin, il ne fit pas ces trois personnes pour demeurer seules et inutiles. Il résolut de les faire servir à la réparation du monde. Il donna à Bremaw le pouvoir de faire les créatures, parce que, selon les Banians, les grands seigneurs ne doivent agir que par les agens, et qu'ainsi il n'eut pas été de la grandeur de Dieu de s'abaisser jusqu'à faire lui-même ses créatures, le pouvant faire par ses ministres.

Wisteney, qui était le second, eut soin de la conservation de ces créatures. Mais il donna à Ruddery, qui était le troisième, le pouvoir de les détruire, prévoyant bien qu'elles deviendraient méchantes, et qu'elles mériteraient d'être punies. Avec le pouvoir que ces trois personnes avaient de faire des choses si grandes, il fallait aussi qu'il leur donnât les moyens de s'acquitter dignement des différens emplois auxquels il les avait destinés. Bremaw eut donc la faculté de créer et de produire toutes les créatures. Afin que Wisteney les pût conserver, il lui donna une puissance absolue sur toutes les choses qui pouvaient contribuer à leur conservation. Il le fit seigneur du Soleil et de la Lune, des nuages et des rosées, des montagnes et des vallées, et mit en sa disposition les différentes saisons de l'année. Il lui donna le pouvoir de conférer les richesses, la santé, et les honneurs; en un mot, il le rendit maître de toutes les choses qui peuvent contribuer au bien de l'homme et des autres créatures. Et afin que Ruddery pût être propre à exécuter la justice divine, Dieu lui donna pouvoir sur la destruction des créatures vivantes. Dieu le fit dispensateur des peines, des châtimens, et des choses qui servent à punir les péchés des hommes, comme les maladies, la famine, la guerre, la peste et la mort.

Conformément aux différens emplois de ces trois personnes, il leur fut prescrit à chacune un certain tems pour demeurer sur la terre. L'ouvrage de la création, qui appartenait à Bremaw, ayant été achevé dans le second âge, il devait être enlevé au ciel à la fin de ce second âge; mais parce que les autres pays avaient été repeuplés par ceux qui furent sauvés de la destruction universelle du monde, Wisteney demeura sur la terre deux fois autant de tems que son frère Bremaw. Ruddery fut conservé sur la terre trois fois autant de tems que Wisteney, afin qu'il puisse, quand le grand jour du jugement arrivera, détruire tous les corps, et emporter avec lui les ames au lieu de la gloire.

Il ne leur restait plus rien à faire qu'à exécuter les choses que Dieu avait mises en leur puissance. Bremaw médita de quelle manière il pourrait s'acquitter dignement de la charge qui lui avait été commise. Il était fortement appliqué à y penser, quand il sentit une grande incommodité partout son corps, et des douleurs en tous ses membres. Cela fut suivi de tranchées pareilles à celles que souffrent les femmes qui sont en travail. Son corps s'enfla d'une manière extraordinaire et proportionnée à la soudaine matu-

rité du fardeau qui y était enfermé. Ses entrailles s'étendirent visiblement, quoiqu'il fût d'une taille plus grande que celle des autres hommes ; et cet effort fut si violent, qu'il en fut presque à l'agonie. Enfin son corps s'ouvrit en deux endroits, au côté droit et au côté gauche, d'où il sortit deux jumeaux, l'un mâle et l'autre femelle, qui vinrent au monde dans leur grandeur naturelle. Bremaw les instruisit de ce qui regarde la Divinité. Il appela l'homme *Manow*, et la femme *Ceteroupa*. Ces deux créatures, après avoir adoré Dieu et remercié Bremaw qui les avait mis au monde, et qui les bénit afin qu'elles multipliassent, furent envoyées vers l'Orient sur une montagne nommée *Munderpuruool*. Il leur était ordonné d'envoyer de là ceux qu'ils engendreraient vers l'Occident, le Septentrion et le Midi. Ceteroupa eut trois fils et trois filles ; le fils aîné fut nommé *Priauretta*, le second *Outanapautha*, et le troisième *Scomeraut*. La fille aînée fut appelée *Cammah*, la seconde *Sooneretaw*, la troisième *Sumboo*. Quand ces enfans furent grands, ils allèrent au lieu de leur destination. Priauretta et Cammah furent envoyés au Couchant, à la montagne appelée *Segund ;* Outanapautha et Sooneretaw au Septentrion, à la montagne *Ripola ;* Soomerant et Sumboo au Midi, à la montagne *Supar* ; et dans tous ces endroits ils y firent de grandes peuplades.

Wisteney donna ordre aux choses nécessaires pour la conservation et pour l'entretien de ces créatures les faisant jouir de tout ce qui peut rendre la vie heureuse.

Mais Ruddery envoya les afflictions, les maladies, la mort, et la condamnation sur les enfans des hommes, selon qu'ils se les attiraient par leur vie méchante et déréglée. C'est-là l'économie dont Dieu se servit pour le rétablissement du monde dans le second âge. On va voir de quelle manière, suivant la tradition des Banians, Dieu apprit aux hommes de ce second âge la manière de le servir.

CHAPITRE VIII.

Comment Dieu communiqua la religion aux hommes, par le moyen d'un livre qu'il donna à Bremaw, *et des traités particuliers qui y étaient contenus. Du premier traité contenant la loi morale appropriée à chaque tribu.*

Dieu prévoyant qu'il ne pouvait y avoir d'ordre ni de gouvernement légitime où sa crainte et la religion ne seraient pas établies, s'appliqua, dès que le monde fut peuplé, à faire des lois pour empêcher les hommes de tomber dans les défauts qui avaient causé la destruction du premier âge.

Il descendit sur la montagne de Méropurbatée, et y fit venir Bremaw. Il lui apparut avec toute sa gloire au travers d'une nuée obscure et épaisse, et lui dit qu'il avait été obligé de détruire le premier âge, parce que les hommes n'avaient pas observé les commandemens qui étaient contenus dans le livre qu'il avait donné à Brammon ; et lui en donnant en même-tems un autre au travers de la nuée, il lui ordonna d'enseigner aux autres hommes les choses qui y étaient contenues. Bremaw, pour s'acquitter de ce qui lui était commandé, fit savoir à toutes les nations de la terre la volonté de Dieu et ses commandemens.

Les Banians disent qu'il y avait dans ce livre, qu'ils appellent le *Shaster*, ou *le Livre de la parole écrite*, trois traités. Le premier contenait leur loi morale ou le livre des préceptes, avec une explication ou commentaire sur chaque précepte, et une application de ces préceptes à chaque famille ou tribu. Le second traité expliquait leur loi cérémonielle ; et enseignait les cérémonies qu'il fallait observer dans le service divin. Le troisième traité les distinguait tous en certaines familles ou tribus, et contenait des préceptes et des ordonnances particulières à chaque tribu. Voilà en gros ce qui était contenu, selon les Banians, dans le livre que Dieu donna à Bremaw. Nous en allons maintenant rapporter les principaux points, et ce qui en est comme le précis, pour la satisfaction de ceux qui voudont en avoir une exacte connaissance.

Le traité dans lequel leur loi morale était écrite, et que Bremaw enseigna aux hommes, contenait ces huit commandemens :

1. *Tu ne tueras aucune créature vivante, qui ait vie en elle ; car tu es une de mes créatures et elle aussi : c'est pourquoi tu n'ôteras point la vie à quoi que ce soit qui m'appartienne.*

2. *Tu feras alliance avec tes cinq sens. Premièrement avec les yeux, afin qu'ils ne regardent rien qui soit mauvais. Secondement avec tes oreilles, afin qu'elles n'écoutent rien qui soit mauvais. En troisième lieu avec ta langue, afin qu'elle ne profère rien qui soit mauvais. En quatrième lieu avec ton palais, afin qu'il ne goûte rien qui soit mauvais, comme du vin, ou de la chair des créatures vivantes. En cinquième lieu avec tes mains, afin qu'elles ne touchent rien qui soit souillé.*

3. *Tu observeras exactement les jours et les tems destinés pour la dévotion aussi bien que pour les ablutions, l'adoration et les prières que tu dois faire à Dieu d'un cœur pur et élevé.*

4. *Tu ne feras point de faux rapport, et ne diras point de menteries, par le moyen desquelles tu puisses surprendre ton frère et t'enrichir par des tromperies, en faisant des traités et des marchés avec lui.*

5. *Tu seras charitable pour les pauvres selon ton pouvoir, et les assisteras dans leurs nécessités, soit de viande, de boisson, d'argent, ou d'autres choses dont ils auront besoin.*

6. *Tu n'opprimeras point les pauvres, et ne te serviras jamais de ton pouvoir pour accabler et pour ruiner ton frère injustement.*

7. *Tu célébreras certaines fêtes et jours de réjouissance, sans pourtant flatter ton corps et te remplir avec excès : au contraire, tu employeras de certains jours à jeûner, et retrancheras quelques heures de ton repos pour veiller, afin d'être mieux préparé à la prière et à la sanctification.*

8. *Tu ne déroberas à ton frère quoi que ce soit des choses qui t'auront été confiées selon ta profession, mais tu te contenteras de ce qu'il te donnera libéralement pour ta récompense : te souvenant que tu n'as point de droit sur les choses qui sont à un autre.*

Ces huit commandemens sont pour toutes les quatre tribus en général. Outre cela il y en a deux autres pour chaque famille, qui leur sont particuliers.

Premièrement, Brammon et Shuddery, c'est-à-dire, le prêtre et le marchand, sont fort étroitement obligés aux commandemens religieux, et ils ont beaucoup de rapport entre eux pour des choses qui regardent le culte

divin, comme il y en a aussi beaucoup entre les préceptes de Cuttery et de Wyse, c'est-à-dire, entre ceux du magistrat et de l'artisan.

Ils appliquent aux Bramines, qui sont les prêtres, le premier et le second commandemens; parce qu'ils font consister les principaux points de leur religion en ces deux choses: premièrement à empêcher la destruction des créatures vivantes, et en second lieu à s'abstenir des choses défendues, comme de manger de la chair et de boire du vin, à quoi les marchands sont aussi étroitement obligés d'obéir.

Ils appliquent particulièrement à Shuddery le troisième et le quatrième commandemens, comme très-convenables à sa profession; parce qu'ils portent à la dévotion, et détournent les hommes des tromperies qui se font dans le commerce, à quoi ceux qui se servent de poids et de balances sont ordinairement si sujets, qu'il a été besoin d'un commandement exprès pour les en détourner.

Ils attribuent à Cuttery ou à leur magistrat le cinquième et le sixième commandemens, à cause qu'ils exhortent les hommes à la charité et à avoir pitié des faibles et des malheureux; car la tyrannie est fort ordinaire à ceux qui ont l'autorité en main.

Ils appliquent à Wyse l'artisan, le septième et le huitième préceptes, parce que ceux de cette profession ont besoin de quelques jours de divertissement et de récréation, quoiqu'ils soient enclins à la débauche et à l'excès, dont, par leurs lois, ils sont exhortés de s'abstenir. Ils leur défendent aussi le larcin; car c'est un péché auquel ils peuvent être portés par l'occasion qui leur en est souvent donnée, quand ils vont travailler de leur métier.

Enfin quoiqu'ils soient obligés d'accomplir tous ces commandemens, ils observent néanmoins avec plus de soin ceux qui sont faits pour leur propre tribu.

Il me semble qu'il ne sera point hors de propos de faire ici quelques réflexions sur deux ou trois articles de ces commandemens, qui sont mieux observés et le plus généralement reçus, parce que cela les distingue plus que toute autre chose d'avec les autres religions du pays où ils sont.

C'est la défense qui est faite aux Bramines et aux Banians, dans le premier et dans le second commandemens, de tuer aucune bête vivante, ni d'en manger la chair; et celle de boire du vin.

Ils soutiennent la défense qui leur est faite de tuer aucune créature vivante, en disant que ces créatures ont une ame pareille à celle de l'homme, et d'une même nature. Mais il ne prennent pas garde qu'il y a trois sortes d'ames: la végétative, qui se trouve dans les plantes; l'ame sensitive, qui se trouve dans les bêtes; et l'ame raisonnable qui n'est propre qu'à l'homme, et dont les opérations sont nobles et élevées. C'est la seule qui soit immortelle.

Je dirai encore, à l'égard de la défense qui leur est faite de tuer des bêtes vivantes pour s'en nourrir, qu'elle n'a pas été autrefois, et n'est pas encore aujourd'hui, absolument générale. Les anciens Indiens étaient vêtus de peaux de bêtes sauvages qu'ils avaient tuées; et ceux de la tribu des Cutterys ne s'abstiennent pas aujourd'hui de tuer les bêtes, de sorte que l'on peut fort raisonnablement conjecturer que cette défense est une nouvelle tradition de leur invention, et qu'elle ne leur était pas donnée comme faisant une partie essentielle de leur religion: non plus que leur second commandement, qui contient deux choses, la défense de boire du vin, et celle de manger de la chair.

Les Bramines et les Banians ne s'abstiennent pas seulement de manger de la chair des créatures vivantes, ils ne mangent point non plus de toutes les choses qu'ils croient avoir en elles quelque principe de vie; et c'est pour cela qu'ils ne mangent point d'œufs, qu'ils prétendent être compris dans cette défense générale, à cause, disent-ils, que sous la coquille ils ont quelque chose d'animé qui les fait vivre. Ils s'abstiennent aussi de manger de toute sorte de racines rouges, parce qu'elles ressemblent au sang, et qu'elles en ont la couleur. Ils ne se font jamais saigner dans leurs maladies, croyant qu'une partie de la vie s'en va avec le sang, et ils se guérissent de toutes leurs fièvres par le jeûne et l'abstinence. Toutes ces opinions ridicules sont fondées sur la croyance qu'ils ont que les ames passent d'un corps dans un autre par la métempsycose, et que celles des hommes passant dans le corps des autres animaux, on ne doit pas les tuer, ni manger de leur chair.

CHAPITRE IX.

Du second traité contenu dans le livre donné à Bremaw, *ou de leur loi cérémonielle, qui consiste en ablutions, en onctions, en offrandres sous des arbres verts, en prières, en pélerinages, en invocations, et en adorations. De leur manière de baptiser, de se marier et d'enterrer les morts.*

Le second traité du livre donné à Bremaw contenait les ordonnances cérémonielles qu'ils devaient observer en certaines occasions. Il leur est expressément commandé de se laver souvent dans des rivières; et les Banians disent que cette coutume commença avec le second âge du monde, et fut mise au rang des choses divines, pour les faire ressouvenir de la destruction du monde qui avait été faite par le déluge à cause de leurs péchés. Voici de quelle manière cette cérémonie se pratique. Ils se barbouillent le corps du limon qui est au fond de la rivière, ce qui sert à représenter la corruption naturelle des hommes; après cela ils vont vers la rivière la face tournée du côté du Soleil, et le Bramine dit tout haut cette prière: *O Dieu, cet homme est sale et impur comme le limon de cette rivière, mais de même que l'eau emporte cette saleté, daignez le nettoyer de ses péchés.* Cette prière étant finie, il se plonge trois fois dans l'eau, pendant que le Bramine prononce à plusieurs reprises le nom de la rivière où ils se lavent. Pendant que le Bramine nomme la rivière, celui qui se lave jette dedans avec la main une certaine quantité de riz, comme une offrande qu'il lui fait, après quoi il reçoit l'absolution de ses péchés, et s'en va.

Ils se servent aussi d'une certaine onction rouge, qu'ils s'appliquent au front, dans laquelle ils mettent certaine graine, pour signifier, à ce qu'ils disent, que Dieu les a marqués et choisis comme un peuple qui est particulièrement à lui; ce qui ne sert pourtant à autre chose qu'à conserver la mémoire de leur baptême. Ils recommencent cette onction tous les jours à mesure que la marque s'en va quand ils se lavent, prononçant pendant l'action certaines paroles, qui servent à les faire ressouvenir qu'ils doivent être tels que la marque de Dieu le requiert.

Il leur est ordonné de faire des offrandes et de certaines prières sous des

arbres verts, dont la cérémonie a été introduite par Wyse, à qui Dieu, disent-ils, apparut en vision sous des arbres verts, comme nous l'avons déjà dit, et lui commanda de faire le service divin en ces lieux-là. C'est pour cela que les Bramines y bâtissent des temples à leurs idoles, et qu'ils y demeurent pour faire ces cérémonies religieuses à l'intention de ceux qui y viennent. Ils ont beaucoup de respect pour ces arbres, et ils sont persuadés qu'il arrive de grands malheurs à ceux qui les gâtent ou qui en arrachent la moindre branche. Quand ils tiennent leurs assemblées sous ces arbres, chacun y apporte son offrande, et ils s'y poudrent de poudre de différentes couleurs. Ils y paient leurs adorations, dont ils marquent le nombre par le son d'une petite clochette. Ils y font des prières pour obtenir la santé, des richesses, une grande lignée, et un heureux succès dans leurs affaires; et le plus souvent ils s'y assemblent en grand nombre, et y font leurs festins et leurs réjouissances.

Ils sont obligés de faire de certaines prières dans leurs temples. Elles consistent en la répétition fréquente des noms et des attributs de Dieu, amplifiés et expliqués. Ils y font aussi des processions, en chantant leurs commandemens et en sonnant des clochettes. Ils y font des offrandes à leurs idoles.

Ils sont obligés d'aller en pélerinage à des rivières fort éloignées, comme à celle du Gange, pour y laver leurs corps, et pour y porter des offrandes. Il y va une infinité de monde, et les pierreries et les richesses qu'ils jettent dans cette rivière ne se peuvent estimer. Celui qui peut mourir mouillé de cette eau, passe pour Saint parmi eux, et nettoyé de toutes sortes de péchés.

Ils ont encore une espèce d'invocation des Saints, auxquels ils attribuent le pouvoir de faire réussir plusieurs sortes d'affaires. Ceux qui veulent être heureux en leur mariage invoquent Hurmount; ceux qui veulent entreprendre quelque bâtiment prient Gunnes; ceux qui sont malades, Vegenaut. Les soldats qui veulent exécuter quelques entreprises militaires s'adressent à Bimohem; les misérables à Syer, et ceux qui sont heureux font leurs prières à Nyeasser.

Ils sont obligés par leur loi d'adorer Dieu, ausitôt que quelqu'une de ses créatures se présente à leurs yeux après le lever du soleil; et ils rendent principalement ce devoir religieux et cette marque de leur dévotion au soleil et à la lune, qu'ils appellent *les deux yeux de Dieu*. Ils traitent aussi fort civilement de certaines sortes de bêtes, qu'ils estiment plus pures et moins souillées que les autres, comme les chèvres et les buffles, auxquels ils attribuent tant de bonté et d'innocence, (à cause des ames des hommes qui entrent dans leurs corps), qu'ils frottent le plancher de leurs chambres de leurs excrémens, croyant qu'ils sont sanctifiés par cette saleté.

Il faut remarquer en huitième lieu, que la manière de baptiser et de donner le nom aux enfans, n'est pas la même dans la tribu des Bramines que dans celle des autres. Car on lave simplement les enfans des autres tribus avec de l'eau, après quoi un des parens lui met sur le front la pointe d'une plume à écrire, et fait cette courte prière : *O Dieu, écrivez de bonnes choses sur le front de cet enfant.* Ils donnent après cela à l'enfant le nom dont il doit être appelé, et lui frottent le milieu du front d'un onguent rouge, afin que tout le monde connaisse qu'il est marqué pour être un des enfans de Dieu, après quoi la cérémonie finit. Mais les enfans

de la tribu des Bramines ne sont pas simplement lavés d'eau comme les autres ; car outre cela on les frotte avec de l'huile, et on prononce certaines paroles en forme de consécration, en la manière suivante : *O Dieu! nous vous présentons cet enfant, né d'une sainte tribu, oint d'huile et nettoyé d'eau.* A quoi ajoutant les autres cérémonies ordinaires, ils prient tous ensemble qu'il puisse être religieux observateur de la loi des Brannines, et remarquant exactement le moment de sa naissance, ils lui font son horoscope, conformément à la position des douze signes célestes, afin de connaître s'il sera heureux ou malheureux pendant sa vie. Ils gardent cette horoscope, sans la faire voir à personne, jusqu'au jour de son mariage, qu'ils estiment un des plus heureux de toute la vie. Alors ils publient hautement les dangers qu'il a évités, et ceux dont il est encore menacé.

Il faut remarquer en neuvième lieu, touchant leurs mariages, que le tems de le célébrer est bien différent de celui des autres nations : car ils se marient environ la septième année de leur âge, parce qu'ils considèrent le mariage comme une des meilleures actions de la vie de l'homme, et qu'ils croient que le plus grand malheur qui lui puisse arriver, c'est de mourir sans avoir été marié, ce qui arrive souvent quand on attend trop long-tems. Quand on est demeuré d'accord pour le mariage et qu'on l'a arrêté, on envoie des présens au son des trompettes et des tambours chez les parens de la fille, et ceux qui les accompagnent chantent des chansons à la louange de l'accordée. Quand les parens de la fille ont reçu des présens, ils en envoient d'autres au marié, pour témoigner que sa recherche leur est agréable, et on les accompagne de chansons à sa louange. Ensuite les Brannines ayant nommé le jour auquel se doit faire la solennité du mariage, on fait une espèce de cavalcade publique, afin que tous ceux de la ville en soient avertis. Le marié commence cette cérémonie vêtu de ses habits nuptiaux et suivi des principaux enfans de sa tribu, les uns à cheval, les autres dans des palanquins, tous parés de pierreries, d'écharpes, et d'autres sortes d'habits magnifiques. Ils font cette cavalcade dans les plus belles rues de la ville, suivis de trompettes et de timbales enrichies de banderolles dorées. Le marié est distingué des autres par une riche couronne brodée de pierreries, qu'il porte sur sa tête. Le lendemain du jour où il s'est fait voir de la sorte, la mariée paraît en public avec la même pompe, parée d'une riche couronne qu'elle porte sur la tête, et accompagnée de toutes les jeunes filles de la même tribu. Elle demeure quelque tems à la vue de tout le monde en cet appareil magnifique. Quand le jour est fini, ils vont tous à la maison pour achever les dernières cérémonies du mariage. La cérémonie de leur mariage veut que les mariés ne soient jamais conjoints avant que le soleil soit couché : après quoi on fait un feu que l'on met entre les deux mariés, pour signifier l'ardeur qui doit accompagner leur amitié. Ensuite on les attache l'un à l'autre avec une petite ficelle de soie, que l'on leur noue au travers du corps, pour montrer que le mariage est un lien indissoluble, et qu'ils ne doivent jamais se séparer l'un de l'autre. On met aussi un voile entr'eux deux, pour montrer qu'ils ne doivent point se faire voir leurs parties naturelles avant le mariage ; mais qu'alors la nécessité de se découvrir l'un à l'autre, les affranchit de la modestie. Ils disent que cette coutume est fondée sur la rencontre de Brammon et de Sauatrée, qui, parce qu'ils étaient nus, couvrirent leurs parties honteuses jusqu'à ce que les paroles qui font le mariage fussent prononcées. Quand tout cela est fait, les Bramines font un petit discours, par lequel ils exhortent

l'homme à subvenir à toutes les nécessités de la femme, et la femme à conserver inviolablement la fidélité qu'elle doit à son mari. Ensuite de cela il les bénit, et leur souhaite une heureuse lignée. On tire le voile qui avait été mis entr'eux deux, on dénoue la petite corde qui les tenait attachés l'un à l'autre par le milieu du corps, et on leur donne après cela la liberté de faire tout ce qu'ils veulent. Parmi eux ils n'ont point d'autre douaire que les pierreries que la mariée porte le jour des nôces, afin que les motifs du mariage ne paraissent pas intéressés; et personne ne demeure au festin que ceux de la même tribu. Pour conclusion, en matière de mariage, ils ont de certaines observations légales qui sont particulières à chaque tribu, et qui font la différence entr'eux. Par exemple, il n'est permis à aucune femme de se remarier une seconde fois, si ce n'est à celles qui sont de la tribu de Wyse, c'est-à-dire, des artisans. Il est permis aux hommes de toutes les tribus de se marier une seconde fois, à l'exception de ceux de la tribu des Bramines. Ceux d'une tribu sont obligés de se marier dans leur même tribu; c'est pourquoi les Bramines se doivent marier avec des descendans des Bramines, les Cutterys avec ceux qui sont descendus des Cutterys, et les Shudderis de même. Mais les Wyses ne sont pas seulement obligés de se marier à ceux de leur même tribu, ils sont outre cela obligés de se marier à des filles dont les pères sont de leur même métier; comme le fils d'un barbier à la fille d'un barbier, et ainsi des autres, afin de se conserver dans leur tribu et dans leur profession sans aucun mélange.

Voici de quelle manière ils enterrent leurs morts. Quand un homme est malade, à l'extrémité, et que l'on n'en espère plus rien, on lui fait dire tout haut, *Narraune*; c'est un des noms de Dieu, qui veut dire, *miséricorde au pécheur*: parce que le malade a grand besoin de miséricorde en cet état. Quand il est à l'agonie et que son ame est sur le point de se séparer de son corps, ils lui ouvrent la main et versent de l'eau dedans, comme une offrande qu'il fait de sa vie, priant Kisteneruppon, Dieu de l'eau, de le présenter bien nettoyé devant Dieu avec cette offrande à la main. Quand il est mort ils lavent son corps, pour marque de sa netteté et de sa pureté. Premièrement ils portent le corps mort sur le bord d'une rivière qui est marquée pour cela, et après l'avoir mis à terre, le Bramine dit : *O terre, nous te recommandons notre frère. Pendant qu'il était en vie tu y avais part, car il était fait de terre et nourri des biens de la terre : c'est pourquoi nous te le rendons aujourd'hui qu'il est mort.* Ensuite ils mettent à l'entour de ce corps des matières aisées à brûler, qu'ils arrosent de certaines huiles, et ils y mettent le feu, jetant dedans quantité de drogues aromatiques et de bonne senteur. Alors le Bramine dit : *O feu, quand il vivait tu avais droit sur lui, puisqu'il subsistait par sa chaleur naturelle, c'est pourquoi nous te rendons son corps, afin que tu le purifies.* Après cela le fils du défunt prend un pot plein d'eau qu'il met à terre, et par-dessus il met un autre pot plein de lait. Quand cela est agencé de la sorte, il casse d'un coup de pierre le pot de dessous et en fait sortir l'eau, ce qui fait que le pot de dessus tombe n'ayant plus rien qui le soutienne, et renverse le lait qui était dedans : d'où le fils prend occasion de faire cette moralité. *Comme la pierre par sa violence, a contraint, pour ainsi dire, ce vaisseau de répandre la liqueur qui y était contenue; de même la violence de la maladie a ruiné la santé et le corps de mon père, et l'a réduit à rien, comme cette eau et ce lait, qui sont répandus sur la terre, et que l'on ne peut plus ramasser.* Quand le corps est tout-à-fait brûlé, ils en

jettent les cendres en l'air, et le Bramine dit ces mots : *O air, pendant qu'il vivait il te respirait, à présent qu'il a respiré pour la dernière fois, nous te le rendons.* Et quand elles tombent dans l'eau, le Bramine dit encore : *O eau, pendant qu'il était en vie ton humidité le soutenait, à présent que son corps est séparé en plusieurs parties, prends-en ta part.* Ils donnent ainsi à chaque élément ce qui lui appartient, et parce qu'ils sont persuadés que la vie des hommes est conservée par les quatre élémens, ils disent qu'il faut que leurs corps soient partagés entr'eux après leur mort. Quand cette cérémonie funèbre est faite, le Bramine présente au fils, ou au plus proche parent du mort un papier où sont écrites les maladies de ses prédécesseurs, et lui lit les ordonnances faites pour ceux qui sont en deuil, qui portent que pendant dix jours il ne doit point mâcher de bétel, ni frotter sa tête d'huile, ni mettre du linge blanc qu'une fois le mois seulement durant toute l'année de son deuil; qu'il doit faire au même jour auquel son père est mort, un festin à ses amis, et visiter la rivière dans laquelle ses cendres on été jetées. Depuis toutes ces lois et ces ordonnances, il s'est introduit parmi eux une coutume, qui oblige les femmes qui survivent à leurs maris de s'offrir elles-mêmes volontairement à être brûlées toutes vives avec eux. Cela se pratique encore aujourd'hui en quelques lieux, et particulièrement par les personnes de qualité, quoique les exemples n'en soient plus si communs qu'ils étaient autrefois. Properce parle en quelque endroit de cette coutume en ces mots :

Felix Eois lex funeris una Maritis,
Quos Aurora suis rubra colorat aquis :
Namque ubi mortifero jacta est fax ultima lecto,
Uxorum fluxis stat pia turba comis.
Et certamen habent lethi quæ viva sequatur,
Conjugibus pudor est non licuisse mori ;
Ardent victrices et flammæ pectora præbent,
Imponuntque suis ora perusta viris.

Mais quoique Properce fasse passer cette cérémonie pour une marque de la chasteté des femmes, on dit qu'elle a été introduite à cause de leur infidélité, et parce qu'elles empoisonnaient le plus souvent leurs maris, pour se mieux divertir avec leurs galans : ce qui fut cause que les Rajahs obligèrent les Bramines de défendre aux femmes, par une ordonnance religieuse, de se remarier et de survivre à leurs maris; afin de bannir ces méchantes pratiques et de les obliger à avoir soin de la conservation de leurs époux. C'est ce qui fait que les plus chastes d'entr'elles, pour conserver leur réputation et se justifier d'un crime si énorme, ne font point de difficulté de se sacrifier de la sorte, afin de témoigner l'amour qu'elles portent à leurs maris. Voici comment cette cérémonie se pratique. Quand leurs maris sont morts, elles se parent de leurs plus beaux habits et de leurs plus précieux joyaux, et accompagnent le corps jusqu'au tombeau, chantant le long du chemin les louanges du défunt, et témoignant hautement qu'elles ne le veulent point abandonner. Aussitôt que l'on a mis le corps dans le tombeau, elles distribuent leurs joyaux à leurs meilleurs amis, elles se jettent sur le corps, dont elles mettent la tête dans leur sein : et pendant que l'on joue de toutes sortes d'instrumens, pour empêcher

qu'on entende les cris de celle qui se brûle, on attise le feu du bûcher, dans lequel elles sont consumées.

CHAPITRE X.

Du troisième traité donné à Bremaw *concernant leurs quatre tribus ou familles, avec un commandement exprès de se conformer à cette sorte de gouvernement, et quelque chose de leur première tribu, qui est celle des Bramines. De l'étymologie de ce nom, de leurs différentes sortes, du nombre de leurs familles, de leurs fonctions, de leurs études, et de leurs disciples.*

Après avoir parlé du second traité donné à Bremaw, qui regarde les cérémonies qu'ils pratiquent dans leur service divin, il faut dire quelque chose du troisième traité, dans lequel il leur est prescrit de quelle manière ils doivent vivre, quelle différence et distinction il doit y avoir entr'eux, et les choses qu'ils observent dans leurs tribus particulières.

Ils disent donc que l'on ne pouvait trouver une meilleure invention pour bien gouverner le monde, que celle qui était en usage dans le premier âge par le moyen des quatre tribus, c'est-à-dire, d'avoir des Bramines pour enseigner la religion au peuple; d'avoir Cuttery pour gouverner les hommes et les tenir dans l'obéissance par l'autorité des lois; des marchands, comme Shuddery, pour faire le commerce et le négoce; et enfin des artisans et des mercenaires, comme Wyse, pour aider aux autres par leur travail et par les manufactures. C'est pourquoi ils étaient obligés par ce troisième traité de demeurer chacun dans sa propre tribu, et d'observer les choses qui leur sont particulières à cause de leurs professions. C'est ce qu'ils ont toujours fait et qu'ils pratiquent encore aujourd'hui, autant qu'il leur est possible, afin de conserver cette ancienne forme de gouvernement.

Comme la tribu des Bramines est la première de toutes les tribus, il est bon de faire quelques remarques sur les choses qui lui sont particulières, et je dirai premièrement un mot du nom de Bramines. Suidas, au mot Βραχμᾶς croit qu'on les appelle ainsi d'un roi nommé *Brachman*, qui fut le premier auteur de leurs cérémonies. Postel, dans son premier livre des *Origines*, ch. 13 et 15, assure qu'ils sont descendus d'Abraham par Cheturah, qu'ils s'habituèrent aux Indes et que l'on les appela *Abrahamanes*, et avec le temps, par contraction du mot, et pour en faciliter la prononciation, Bracmanes. Cela n'est pas vraisemblable, car ils ne connaissent point parmi eux ce Brachman, et ils n'ont jamais ouï parler d'Abraham: au contraire ils affirment constamment qu'ils ont reçu le nom de *Bramines* de Brammon qui a été le premier, selon leurs vieux registres, qui ait exercé la prêtrise parmi eux, ou bien de Bremaw ou Brama (en ajoutant à ce mot la particule *nes*), qui fut le premier du second âge, à qui la loi fut donnée.

Quant aux différentes sortes de Bramines, considérés par le peuple comme prêtres, il y en a de deux sortes. Il y a premièrement les Bramines communs, qui sont en plus grand nombre que les autres dans les Indes; et en second lieu les Bramines particuliers, dont il y a beaucoup moins. Les Banians appellent ces derniers *Verteas*, et les Mores, *Scurahs*.

Les Bramines communs ont quatre-vingt deux tribus ou familles, qui ont pour patrons autant de grands hommes estimés parmi eux, à cause de leur savoir et de leur piété. Ils les appellent *Devins* d'un tel ou d'un tel lieu, selon l'endroit où ils font leurs résidences. Le premier d'entr'eux s'appelle *Vicalnagranauger*, c'est-à-dire, devin de Vicalnagra; un autre *Vulnagranauger*, c'est-à-dire, devin de Vulnagra, qui est une ville de ce nom-là, et ainsi des autres. De sorte que c'est par ce moyen qu'ils sont distingués en quatre-vingt deux tribus.

Il est ordonné à ces Bramines, quand ils prient Dieu en public ou qu'ils lisent la loi au peuple, de faire de certaines postures et de certaines grimaces bouffonnes, pour attirer sur eux les yeux et l'attention des auditeurs, ce qui est assez plaisant à voir. Quand ils prient, ils ouvrent les deux mains, et les lèvent au ciel, comme s'ils étaient prêts d'en recevoir ce qu'ils demandent. Ils ont les yeux baissés vers la terre, et sont assis tous à genoux sur leurs jambes, pour marquer leur crainte et leur humilité. En second lieu, il ne leur est pas permis de lire le livre donné à Bremaw, si ce n'est en chantant et avec de certains tons de voix hauts et bas, parce qu'ils disent que Bremaw n'en a pas seulement usé de la sorte, mais que Dieu le lui a expressément commandé, afin que sa loi leur fût un sujet de joie et de réjouissance.

Les Bramines ont aussi des séminaires, où les plus jeunes de la tribu viennent apprendre la religion et leurs cérémonies. La manière de leur initiation et de leur réception mérite d'être considérée, aussi bien que leur confirmation et leur ordination à la prêtrise. Premièrement, à l'âge de sept ans ou environ, après avoir été bien lavés pour marquer la pureté de leur tribu, ils sont admis à cette sorte de discipline: ensuite de quoi on les reçoit tous nus, pour montrer qu'ils méprisent toutes choses et qu'ils se défont de toutes sortes de soins, pour s'appliquer uniquement à l'étude. Quand cela est fait, on leur rase toute la tête, à la réserve d'une espèce de mèche de cheveux, que l'on laisse sur le derrière de la tête, pour leur faire connaître qu'il ne faut pas qu'ils abandonnent leurs études, et que si cela leur arrive on les tirera par-là pour les y faire revenir. On les oblige à un silence pythagoricien, et il leur est défendu de parler haut, de cracher et de tousser. Ils portent à l'entour des reins une ceinture de peau, et une lanière de la même peau à l'entour de leur col, qui leur passe sous le bras gauche. A l'âge de quatorze ans, s'ils en sont capables, on les reçoit Bramines, et alors ils quittent ces lanières de cuir et prennent quatre fils joints ensemble, qui leur passent au-dessus de l'épaule droite, et par-dessous le bras droit. Ils couchent avec ces fils, et ne les quittent jamais. Ils les portent toute leur vie à l'honneur de Dieu et de Bremaw, Wisteney et Ruddery, les considérant comme le sceau et le caractère de leur profession. Quand on leur donne ce qu'on pourrait appeler les ordres, on les oblige premièrement, à ne rien changer ni innover dans leur tribu ou famille; en second lieu, à observer ponctuellement toutes les choses qui sont commandées dans la loi des Bramines, et enfin à ne point communiquer les mystères de leur loi à ceux de religion contraire. Voilà les principales choses que ces Bramines observent.

Quant aux Bramines particuliers, qu'ils appellent *Verteas*, ce sont ordinairement des personnes de la tribu de Shuddery, ou des marchands, qui par dévotion se font de cette profession. Ces gens-là sont vêtus d'un habit de laine blanche, qui leur descend jusques au bas des cuisses, et

qui laisse le reste tout nu. Ils ne se couvrent jamais la tête, pour marque du respect continuel qu'ils portent à Dieu qui est au-dessus d'eux. Ils ne se rasent pas la tête, mais ils en arrachent les cheveux, à la réserve de fort peu qu'ils laissent sur le sommet. Ils s'arrachent aussi le poil des joues et du menton.

Il y a plusieurs familles de ces sortes de Bramines ; les uns s'appellent *Soudras*, ceux-là ne vont jamais aux pagodes, mais ils font le service divin chez eux. Il y en a une autre sorte que l'on appelle *Tuppas*, qui vont faire leurs prières aux pagodes ; une troisième sorte nommée *Curthurs*, qui prient Dieu tous seuls et sans compagnie ; une quatrième qui s'appelle *Onkeleaus* ; ceux-là ne souffrent point d'images : enfin une cinquième, qui est la plus austère de toutes, et qui porte le nom de *Pushaleaus*.

Ces sortes de Bramines ont un certain jour de réjouissance qu'ils appellent *Putcheson*, qu'ils célèbrent tous les mois une fois durant cinq jours ; mais entre chaque jour des cinq ils en observent un de jeûne. Cette fête se fait toujours dans la maison des personnes les plus considérables, et les personnes charitables donnent ordinairement de l'argent en ce tems-là, afin que l'on ne tue point de bêtes ni de créatures vivantes.

Ceux-là sont plus austères en beaucoup de choses que les Bramines ordinaires. Le mariage, qui est permis aux autres, leur est défendu. Ils sont plus sobres en leur boire et en leur manger que les autres ; car à la réserve de ces jours de fêtes, ils ne mangent que ce qu'on leur donne, et ne gardent jamais rien pour le lendemain ni pour un autre repas. Ils s'abstiennent plus scrupuleusement que les autres de tout ce qui a eu vie, et ne boivent point d'eau qu'elle n'ait bouillie, afin que la vapeur, qu'ils croient être son ame, ait le tems d'en sortir. Ils éparpillent avec un balai leurs propres excrémens, de peur qu'il ne s'y engendre des vers qui soient sujets à être écrasés. Ils ont un hôpital pour des oiseaux malades et estropiés, qu'ils achètent à prix d'argent, et qu'ils tâchent de guérir. Toutes choses sont communes entr'eux. Ils n'ont guères de foi aux ablutions, et font gloire d'être sales et crasseux. Cela suffit pour faire connaître ces Bramines.

CHAPITRE XI.

De la seconde tribu ou famille appelée des Cutterys, *représentée dans son état florissant, dans son déclin, et dans l'état où elle est à présent.*

La seconde famille ou tribu, qui est celle des *Cutterys*, prend son nom de Cuttery, second fils de Pourous. Parce que Dieu lui avait donné le pouvoir de commander et de gouverner les autres, tous les rois et tous les gens de guerre prétendent en être sortis. L'endroit du livre de Bremaw, où les choses qui regardent cette tribu étaient contenues, se trouvait rempli de certains préceptes concernant le gouvernement et la police, dont la connaissance, à mon avis, n'est ni importante ni curieuse ; c'est pourquoi je passerai cela, pour venir aux choses qui lui sont essentielles.

On peut donc considérer ces Cutterys sous trois points de vue : comme ils étaient autrefois dans leur état florissant, comme ils ont été depuis lorsqu'ils ont commencé à déchoir, et comme ils sont aujourd'hui.

Dans leur état florissant, ils étaient les anciens rois et les gouverneurs des Indes, et particulièrement de cet endroit que l'on appelle *Guzurate*. On les nommait en ce tems-là *Rajahs*, qui veut dire roi. Les uns possédaient une plus grande étendue de pays que les autres, selon qu'ils étaient plus ou moins forts. Ces Rajahs avaient ordinairement auprès d'eux quatre sortes de personnes de tête et de qualité. Les premiers étaient des Bramines, qui, par le moyen de leurs *augures* et de leurs *divinations*, faisaient savoir aux rois les tems propres pour faire des entreprises, et pour les exécuter heureusement. Le second ordre s'appelait des *Pardons*. Ce Pardon était un homme politique et savant dans les affaires d'État. Il faisait toutes les dépêches, rendait la justice, et avait soin des affaires du roi. La troisième personne s'appelait *Moldar*, ou chambellan du roi. Il était ordinairement auprès de la personne du roi, pour l'entretenir et lui tenir compagnie. La quatrième personne faisait les fonctions militaires, et commandait les armées quand elles étaient en campagne. On l'appelait *Disnache*. Voilà les quatre personnes qui étaient le plus en considération auprès du roi. On dit que ces Rajahs avaient trente-six tribus ou familles illustres, dont ils étaient descendus. Les uns étaient de la famille ou de la tribu de Chaurah, les autres de celle de Solenkées, les autres de celle de Vaggela, quelques-uns de celle de Dodepuchas, et d'autres de celle de Paramars. De sorte que personne de basse naissance ne pouvait prétendre aux dignités, et il fallait pour y parvenir être descendu nécessairement de quelqu'une de ces trente-six tribus ou familles. C'est ainsi que vivaient les Rajahs pendant leur grandeur.

Quant à leur déclin, leurs historiens disent qu'une certaine femme sainte et vertueuse, nommée *Rannedvill*, prophétisa en mourant, que l'État des Banians commencerait à diminuer sous le règne de Ravisaldée, principal Rajah, et que son déclin entier serait sous celui de son successeur; ce qui arriva, comme nous le verrons par cette histoire.

Leurs historiens disent qu'il y eut autrefois un Rajah, nommé *Ravisaldée*. Son fils lui éleva après sa mort un superbe mausolée, en un lieu appelé *Sythepolalpore*, pour faire connaître à la postérité l'affection et le respect qu'il avait pour son père. Quand ce magnifique bâtiment fut achevé avec beaucoup de soin et de dépense, le fils, jaloux de conserver par-là sa mémoire, aussi bien que celle de son père, consulta les Bramines, pour savoir si cet excellent ouvrage durerait long-tems, ou s'il serait sujet à périr comme les autres choses du monde, et qui serait celui qui le ruinerait: à quoi un certain Madewnauger, savant en la science des Bramines, répondit qu'un certain sultan Alaudin, roi de Delée, le démolirait, et ferait de grandes conquêtes en Guzurate. *Syderaïjsaldée* (c'était le nom de ce fils) voulant prévenir la ruine de ce temple, envoya son Bramine Madewnauger avec beaucoup d'argent à Delée, pour chercher cet Alaudin, et obtenir de lui qu'il laissât les os de son père en repos, et qu'il ne démolît point le temple qu'il lui avait fait bâtir. Mais le Bramine étant arrivé là, ne trouva personne de ce nom qui gouvernât, ou qui fût en autorité. Enfin, après avoir bien cherché, on lui dit qu'un certain amasseur de bois avait un fils qui s'appelait ainsi. Il alla donc chez cet homme, qui fut bien surpris de le voir. Il lui raconta le sujet de son voyage, et vit, pendant qu'il l'entretenait, le jeune Alaudin derrière son père, qui donnait à manger à une chèvre. Le Bramine, l'ayant abordé, lui prédit la bonne fortune qui lui devait arriver, lui dit qu'il serait un jour roi de Delée, qu'il

ferait de grandes conquêtes en Guzurate, et que Syderaijsaldée l'envoyait féliciter, et lui présenter une grande somme d'argent, afin que lorsqu'il ferait cette conquête, il conservât le temple qu'il avait fait bâtir à Sythepolalpore, pour servir de mausolée à son père. Alaudin, après l'avoir écouté, lui répondit fièrement qu'il n'y avait pas d'apparence qu'il fût si heureux; que si pourtant le ciel l'avait résolu, il ne le pouvait pas empêcher; mais qu'il lui serait impossible de conserver ce temple: et il refusa noblement les présens et l'argent que le Bramine lui présenta. Mais son père et sa mère, à qui la nécessité donnait de meilleurs conseils, et qui savaient mieux que lui ce qui lui était avantageux, le persuadèrent de recevoir les présens qu'on lui offrait, tant pour se tirer de la nécessité présente que pour s'en servir quelque jour à faire réussir les grandes choses que l'on venait de lui prédire. Alaudin, jugeant que ce conseil était bon et important, accepta les présens, et donna au Bramine un écrit qui portait, que puisque le ciel avait ordonné qu'il arrachât les pierres de ce bâtiment, il n'en prendrait que d'un des coins sans le gâter, tant pour satisfaire à ce qui lui était prédit, que pour satisfaire à la demande de Syderaijsaldée. De cet argent Alaudin leva des tronpes et fit la guerre avec succès; de sorte que poussé par la fortune et enhardi par la prédiction qu'on lui avait faite, il fit tant d'actions héroïques, qu'il devint enfin roi de Delée, conquit le Guzurate, accomplit ce qu'il avait promis à Syderaijsaldée, et ruina plusieurs Rajahs, au grand préjudice de l'État des Banians qui commença à décliner. S'étant enfin lassé d'une guerre qui tirait en longueur, et qui était difficile à cause que plusieurs Rajahs se retiraient dans des lieux inaccessibles, il la donna à achever à un nommé *Futtercon*, son échanson. Voici la raison: Alaudin considérant que le hasard l'avait élevé du néant aux plus hautes dignités, fit dessein de partager sa fortune avec quelqu'un qui n'y penserait pas, et y ayant bien réfléchi toute la nuit, il résolut de donner le gouvernement de ce qu'il avait conquis dans le Guzurate au premier qui se présenterait devant lui avec quelque présent. Le hasard qui voulait faire un second miracle, voulut que ce fût Futtercon son échanson, qui dès que le soleil fut levé entra dans sa chambre, et lui présenta une coupe pleine de vin. Alaudin la reçut avec beaucoup de joie, et sur-le-champ le déclara à la tête de son armée son successeur au gouvernement de tout ce qu'il venait de conquérir, enjoignant expressément à tous ses officiers de le reconnaître pour tel, de lui obéir en toutes choses et de l'aider à achever la conquête qu'il avait commencée. Ensuite de quoi il reprit le chemin de Delée, et Futtercon poursuivit la conquête du Guzurate, que les autres Mahométans, qui lui succédèrent, achevèrent à la ruine du gouvernement et de l'empire des Baoians.

Quant à leur état présent, quelques familles de Rajahs qui tinrent bon, et d'autres qui se retirèrent dans le milieu du pays et qui ne purent être conquis, subsistent encore, et pillent les Caffaloes qui passent proche des lieux où ils sont. Quelquefois ils font des courses jusqu'aux portes des plus fortes villes et des mieux peuplées, ayant avec eux quantité de braves soldats qui les accompagnent dans ces expéditions et qu'ils appellent *Rajepoutes*, c'est-à-dire, fils de rois; parce qu'étant de la famille ou tribu des Cutterys, ils sont, selon toute apparence, descendus de ces personnes illustres, qui ont été ruinées par la conquête du Guzurate. De ces familles qui n'ont point été subjuguées, et qui subsistent encore à présent, il y a un certain Rajah Surmulgée qui demeure à Raspeeplaw, un autre Rajah

Bernmskaw qui demeure à Molere, et Rajah Ramnager, Rajah Barmulgée, et le grand Rannah, qui a livré plusieurs batailles aux troupes du Mogol. Voilà tout ce qu'il y a de plus remarquable touchant la tribu ou famille des Cutterys.

CHAPITRE XII.

De la troisième tribu ou famille, dite des Shudderys. *De la signification du nom de* Banian, *de leur tribu, et de leur manière de vendre et d'acheter.*

Le troisième fils de Pourous, appelé *Shuddery*, ayant été destiné au commerce, tous ceux qui en font profession sont compris sous ce nom et dépendent de cette tribu. Ce que contenait le livre donné à Bremaw touchant cette tribu n'était autre chose que quelques préceptes religieux, qui leur enseignent comment ils se doivent conduire avec honneur dans cette profession, leur enjoignant sur toutes choses d'être sincères, tant en leurs paroles qu'en leurs actions, et de n'user point de finesse et de tromperie dans leur négoce, soit en achetant, soit en vendant.

Ce qu'il y a à considérer aujourd'hui dans cette tribu, d'où sont tous ceux que l'on appelle proprement *Banians*, c'est le nom de *Banian*, le nombre de leurs familles, et leur manière de vendre et d'acheter.

Premièrement, on comprend sous le nom de Banians ceux qui sont seulement marchands, ou ceux qui sont courtiers pour les marchands : car on n'achète rien que par l'entremise de ceux qu'on appelle *Banians*; mot qui signifie, selon la langue des Bramines, *sans méchanceté*, parce qu'ils ne peuvent souffrir que l'on fasse du mal à une mouche, à un ver, ou à quelqu'autre chose vivante que ce soit; et aussi parce que, quand on les frappe, ils souffrent avec patience et sans se revancher.

Le nombre de leurs familles est égal à celui des Bramines, et ils sont de la même tribu, ayant le choix de se soumettre à la discipline de ceux qui sont Visalnagranaugers, ou à celle des Vulnagranaugers, qui les instruisent en la religion; et comme leurs lois sont fort conformes à celles des Bramines, ils suivent plus précisément que les autres tribus tout ce qu'ils leur ordonnent.

Enfin, la manière dont ils vendent et achètent mérite bien qu'on y fasse attention; car elle est tout-à-fait différente de celle qui se pratique parmi les autres nations. Le courtier, qui traite avec le vendeur, et qui fait le prix de la marchandise, dénoue un tablier qu'il a autour du corps, et le met sur ses genoux. Par-dessous il marque, en prenant la main du vendeur, avec le bout de ses doigts les livres, les sous et les deniers que l'acheteur en veut donner; et le vendeur fait connaître tout de même ce qu'il en veut avoir. Ils font ainsi leurs marchés sans se parler, disant que cela leur est ordonné par leur loi.

CHAPITRE XIII.

De la quatrième tribu ou famille appelée des Wyses. De la signification du nom, de leurs espèces, et de leurs différentes familles. Le tems de Bremaw *est expiré, il est enlevé au ciel, et le second âge finit par un vent et par une tempête.*

Enfin le quatrième fils de Pourous, qui s'appelait *Wyse*, ayant été destiné pour inventer les arts et les métiers, et pour les mettre en pratique, tous les artisans sont compris dans sa tribu. Les préceptes du livre de Bremaw qui les regardaient, n'étaient que des instructions aux artisans pour se bien conduire dans leurs métiers.

Le nom de *Wyse* signifie hommes mercenaires, ou dont on se sert, parce que ces gens-là travaillent pour ceux qui en ont besoin, comme faisait Wyse et ceux qui en sont descendus. On les appelle à présent *Jentives*.

Il y en a de deux sortes. Les uns vivent comme les Banians, et s'abstiennent de chair et de vin, ou en usent rarement. Les autres sont des Jentives de Visceraun, qu'ils appellent *Jentives* souillés ou impurs, parce qu'ils se donnent la liberté de manger de la chair, du poisson, et d'autres choses animées. Tels sont les paysans, ou ceux de la lie du peuple, que l'on appelle *Coulées*.

Comme la sorte la plus pure de ces Jentives a beaucoup de rapport en matière de religion avec les Cutterys, ils s'accordent ensemble sur le nombre de leurs familles, en ayant trente-six, qui se rapportent au nombre des métiers et des professions qui sont en usage parmi eux. Il est remarquable que, pour exécuter les choses qu'ils veulent faire, ils emploient le moins d'instrumens qu'il leur est possible, et que presque tout ce qu'ils font est opposé à la manière dont le font les Chrétiens. Telle est à peu près la substance du troisième traité du livre donné à Bremaw touchant les quatre tribus ou familles.

Ce livre qui fut donné à Bremaw, contenait, comme on vient de le voir, le modèle de la religion et du gouvernement. Il le communiqua ensuite aux Bramines de son tems, qui le firent connaître au peuple, leur enseignant la religion dont ils devaient faire profession, et la manière dont chacun devait vivre dans sa tribu: ensuite de quoi, ceux à qui l'autorité du gouvernement était commise, tinrent le peuple dans l'ordre et dans l'obéissance, et chacun fit sa fonction. Les prêtres ou les Bramines instruisirent les hommes dans la religion; les marchands firent le commerce et le négoce; et les gens de métier exercèrent leurs différentes professions, pour le soulagement de ceux qui en avaient besoin. Les choses étant ainsi réglées dans le second âge, tout alla bien. La religion était honorée, on faisait des prières à Dieu et aux personnes de Bremaw, de Wisteney, et de Ruddery. Les bords des rivières étaient fort fréquentés; et les ablutions journalières et ordinaires n'étaient point du tout négligées.

Mais à mesure que le monde augmentait, les hommes devinrent méchans et dégénérèrent de leur première pureté. Les Bramines devinrent hypocrites; les Cutterys, ou ceux qui gouvernaient devinrent ambitieux et insolens, ne songeant qu'à opprimer les peuples, et à abuser de leur autorité. Les

marchands devinrent trompeurs, et les artisans paresseux, et se firent trop payer de leurs peines.

Le monde étant corrompu de la sorte, Dieu fut une seconde fois en colère contre les hommes. Il descendit sur la montagne de Meropurbatée où il fit connaître à Bremaw quelle était la méchanceté des hommes, afin qu'il les avertît de se repentir, et qu'il leur fît savoir que le jugement de leurs crimes n'était pas éloigné. Le monde écouta pour un peu de tems ces remontrances; mais il retomba aussitôt dans sa première corruption, ce qui obligea Bremaw d'intercéder pour les hommes. Mais Dieu ne se laissa point adoucir, et retira Bremaw, parce que le tems qu'il avait à demeurer sur la terre était expiré, et afin aussi qu'il ne vît point les malheurs qui devaient arriver aux hommes.

Après cela, Dieu fit connaître à Wisteney qu'il avait dessein de détruire les hommes. Celui-ci intercéda aussi pour eux à cause de la charge qu'il avait de les conserver; mais Dieu ne le voulut point écouter, et ordonna à Ruddery, qui était destiné à la punition des méchans, de faire sortir un grand vent des entrailles de la terre pour exterminer les hommes.

Ruddery obéit. Les vents sortirent avec violence, et causèrent à la terre des convulsions si étranges, qu'elles firent trembler tout le monde. Le jour devint obscur comme la nuit, les côteaux et les montagnes furent renversés, le Gange sortit de son canal. Ainsi cette horrible tempête détruisit tous les hommes, à la réserve de fort peu, que Dieu permit à Wisteney de conserver, pour servir à repeupler le monde dans le troisième âge.

CHAPITRE XIV.

Du commencement du troisième âge du monde, rétabli par Ram. *La malice et les péchés des hommes attirent un jugement sur eux, qui finit ce troisième âge par un tremblement de terre.*

Quand Ruddery eut appaisé la furie et la violence des vents, ce fut une chose triste de voir la terre sans habitans et dans la dernière désolation. Dieu voyant cette ruine universelle se repentit de ce qu'il avait fait, et Ruddery eut regret d'avoir été l'instrument d'une exécution si horrible.

Et parce que la cause de tous les malheurs et de tous les désordres passés venait de la mauvaise conduite des rois et de ceux qui gouvernaient, Dieu extermina tout-à-fait la tribu des Cutterys; et pour ces hommes qui avaient été conservés à la prière de Wisteney, comme ils étaient en petit nombre, et des trois autres tribus seulement, Dieu leur fit grace, ainsi qu'on l'a dit.

Cependant ces quatre sortes de tribus étaient si absolument nécessaires pour la conduite du monde, qu'il ne pouvait subsister sans cela, et Dieu avait entièrement détruit la tribu des Cutterys, pour la méchanceté de cette tribu. Il voulut donc qu'elle fut renouvelée par un meilleur principe, et que les rois fussent tirés à l'avenir de la famille des Bramines. Le principal des Bramines qui vivait alors et qui avait été conservé par Wisteney, fut appelé *Ducerat*. Le premier enfant qui naquit après cette destruction, et qui était le plus jeune de quatre, fut choisi pour former la succession de

leurs rois et de leurs gouverneurs; et cet enfant ayant été élevé saintement, eut soin de la religion et de la politique, et sut gouverner sagement et pieusement les hommes, suivant leurs différentes tribus.

Il fit plusieurs actions illustres; il soutint la religion, il fut le protecteur des Bramines et des ecclésiastiques. Il s'appelait *Ram*, et devint si considéré par sa vertu et par son mérite, que son nom est encore aujourd'hui en grande vénération parmi eux. Quand ils se saluent l'un l'autre, ils crient tout haut, *Ram, Ram*. C'est comme s'ils disaient, *je vous souhaite toutes sortes de bonheur*.

Il y a de l'apparence que plusieurs bons rois régnèrent après lui. Mais comme les choses se gâtent toujours à mesure qu'elles s'éloignent de leur principe et leur origine, l'ambition et l'hypocrisie s'insinuèrent parmi eux de telle sorte, qu'ils contrevenaient tous les jours aux commandemens contenus dans le livre de Breuaw.

Dieu s'irrita pour la troisième fois, indigné de ce qu'après tant de châtimens les hommes ne rentraient point dans leur devoir. Par son ordre, Ruddery commanda à la terre de s'ouvrir et de les engloutir, à la réserve de fort peu qu'il conserva des quatre tribus, pour en faire une dernière épreuve en repeuplant une quatrième fois le monde.

CHAPITRE XV.

Du quatrième et dernier âge du monde. De l'enlèvement de Wistnou *au Ciel. De l'opinion que les* Banians *ont de la fin du monde, et comment ils pensent qu'elle se fera.*

Dieu commanda que le monde fût repeuplé par ceux qui avaient été conservés. Entre ces réchappés il se trouva un certain Kysteney. C'était un roi illustre, un gouverneur pieux et sage, et un des hommes les plus considérables du dernier âge, dont leur histoire rend de glorieux témoignages, et qu'ils croient être passé jusques à nous par la suite des tems. Il aida fort à la religion, et sous lui il y eut une réformation et de beaux commencemens de piété et de bonté.

Le tems de Wisteney étant expiré par la venue de cet homme, les Banians disent que Dieu l'enleva au Ciel, n'étant plus nécessaire qu'il conservât le monde, puisqu'après ce quatrième âge il n'y en doit point avoir d'autre.

Mais quoique les Bramines supposent que ce quatrième âge s'écoule maintenant, il croient pourtant qu'il sera beaucoup plus long que les autres, et que quand il finira, Ruddery sera enlevé au Ciel. Ils donnent un nom à chacun de ces âges, le premier se nomme *Curtain*, le second *Duauper*, le troisième *Tetrajos*, et le quatrième *Kolée*.

Ils croient que la manière dont cette destruction finale du monde se fera, sera plus terrible que toutes les autres, et qu'elle se fera par le feu; qu'en ce tems-là Ruddery réunira toutes les puissances capables de faire cette destruction, que la lune deviendra rouge, que les rayons et la lumière du soleil seront semblables à des flammes de soufre brûlant; que les éclairs et le tonnerre tomberont; que le ciel sera peint de toutes sortes de couleurs; que la flamme et le feu couvriront l'étendue des cieux; que les quatre

élémens, dont le monde a été fait au commencement, se feront la guerre l'un l'autre, et que dans cette agonie de la nature, l'univers sera entièrement détruit, et retournera dans son premier cahos.

Ils conjecturent que le monde finira par le feu, parce qu'il doit être détruit par les principes qui lui ont donné l'être au commencement; et qu'ayant été composé de la terre, de l'air, de l'eau, et du feu, il doit être détruit par la dissolution de ces quatre élémens. Ce qui les fortifie dans cette opinion, c'est qu'ils disent que les hommes des âges précédens ont été détruits par quelque élément. Les hommes du premier âge le furent par l'eau; ceux du second par le vent, qu'ils prennent pour l'air; ceux du troisième par la terre; ainsi ceux du quatrième et du dernier le doivent être par le feu.

Quand cela arrivera, ils disent que Ruddery portera les ames de tous les hommes au ciel, mais que les corps périront. Ainsi ils ne croient point à la résurrection des corps, parce que, disent-ils, le Ciel est un lieu trop pur pour pouvoir contenir des substances si grossières et si matérielles.

SUPPLÉMENT
AUX
DISSERTATIONS
SUR LA RELIGION
DES BANIANS.

Pour entrer dans un détail raisonnable sur ce qui nous reste à dire des cérémonies religieuses des Indes Orientales, il faut revenir sur nos pas, et rapporter en peu de mots ce que les anciens ont écrit des Indes.

Arrien, dans son livre des Indes, nous dit ce qui suit (*a*) : « Les Indiens » sont divisés en sept classes (*b*). La première et la plus grande est celle des » laboureurs, qui sont inviolables, même durant la guerre, et cultivent les » champs en paix. . . La seconde, des pasteurs. . . La troisième, des mar- » chands et des artisans. . . . Ces trois ordres paiênt tribut au prince, et » il n'y a d'exempts que ceux qui travaillent à faire des armes, qui re- » çoivent gages du public au lieu de rien payer. Les soldats viennent après, » qui n'ont aucun soin que de faire la guerre. . . Le cinquième ordre est » de ceux qui ont l'œil sur les actions des autres, pour en faire leur rap- » port au prince. Le sixième, des magistrats, qui assistent le roi dans la con- » duite de son État. . . . Après tous ceux-là sont les Gymnosophistes, qui » sont les plus estimés de tous. Ils ne travaillent point de leurs mains, et » ne paient aucun tribut au prince, mais s'emploient aux sacrifices publics, » et si quelqu'un veut sacrifier en particulier, il faut qu'il y en ait un pré- » sent, comme directeur de l'action ; autrement ils ne croiraient pas qu'elle » fût agréable aux Dieux. Ils sont savans dans (*c*) l'art de deviner, et il n'y

(*a*) On suit la traduction de d'Ablancourt. On on ne copie que ce qui approche le plus des usages des Indiens modernes.

(*b*) Ceci a quelque rapport aux castes des Indiens.

(*c*) On raconte encore aujourd'hui des choses assez extraordinaires de leur divination.

» a qu'eux qui l'exercent. Ils prédisent principalement le changement des » tems et des saisons ; et s'il arrive quelque calamité publique, c'est à eux » qu'on a recours. . . . (*a*) Ils vivent tous nus, l'hiver au soleil, et l'été » à l'ombre sous (*b*) de grands arbres, qui font cinq arpens d'ombrage.... » Leur nourriture est de fruits et d'une certaine écorce d'arbre, qui est » aussi nourrissante que des dattes. Au haut de l'arbre il croît quelque chose » de charnu comme la palme. Tous (*c*) ces ordres ne se peuvent marier » ensemble, et il n'est pas permis d'exercer deux vocations, ni de passer » de l'une à l'autre, si ce n'est a celle des Gymnosophistes, qui de toutes » les professions est la plus austère.

» Tous les Indiens sont libres, et il n'y a point d'esclaves parmi eux... » Il n'y a pas beaucoup de malades aux Indes. . . . S'il y arrive quelque » maladie, ils ont recours aux Gymnosophistes. . . . Ils ne dressent point » de sépulcres aux morts, et croient que la réputation des grands hommes » leur tient lieu de tombeau. Leur vêtement est de lin qui croît sur des » arbres.... Les plus riches portent des pendans d'oreille d'ivoire, etc..., » et se servent de parasols. . . . Ils se peignent la barbe.... Leurs flèches » ont quatre pieds et demi de haut, et il n'y a point d'armes à l'épreuve... » Leurs femmes sont chastes et ne se laissent corrompre que pour un élé- » phant, ce qui est une marque de mérite plutôt qu'un déshonneur. Quand » un père veut marier sa fille il la mène en public pour servir de prix à » celui qui vaincra à la lutte ou à la course... Ils se plaisent à la chasse, » etc. ». Nous laissons la description qu'il donne de celle des éléphans.

Les anciens Grecs ont donné aux Dieux des Indiens les noms de leurs propres Dieux, et de leurs héros, Jupiter, (*d*) Bacchus, à qui l'on attribue la conquête des Indes, Hercule, etc. Quelques auteurs ont écrit que ces peuples adoraient les arbres. Philostrate dans la *Vie d'Apollonius de Tyane*, nous dit que celui-ci trouva sur le mont de Nysa (*e*) un temple dédié à Bacchus et bâti par le Dieu lui-même, environné de vignes, de lierre et de laurier. Au milieu du temple était l'image du Dieu, faite de sa propre main, sous la figure d'un jeune Indien, conformément au sentiment des anciens Païens, qui attribuaient une (*f*) jeunesse éternelle à Bacchus et à Apollon, ainsi que nos anciens romanciers au fameux (*g*) Ogier. On voyait dans ce temple tous les instrumens qui servent à la culture de la vigne et à la vendange. A Taxila, ville des Indes, il entra dans un temple dédié au Soleil; il y vit les images d'Ajax et d'Alexandre en or, et celle de Porus en bronze. (*h*)

(*a*) On sait assez les attitudes surprenantes des Faquirs en pleine campagne, où ils sont exposés à toute l'ardeur du soleil.

(*b*) L'arbre des Banians, autrement arbres de Rays. La grande étendue de ces arbres s'accorde assez au rapport d'Arrien.

(*c*) Cela s'observe encore aujourd'hui.

(*d*) Bacchus, chez Philostrate, vie d'Apollonius, est appelé *le Dieu de tous les Peuples Orientaux* : mais Strabon traite de contes et de fictions tout ce qu'on a écrit des conquêtes de Bacchus dans ces pays éloignés et des villes qu'il a bâties dans les Indes.

(*e*) Ceux qui croient que Bacchus est le même que Moïse trouvent dans Nysa l'anagramme de Sina ; en ce cas-là les conquêtes de Bacchus aux Indes pourraient être vraies, en supposant qu'il les fit du côté de l'Arabie et de la Mer Rouge, pays que les anciens ont souvent confondu avec les Indes.

(*f*) *Solis æterna est Phœbo Bacchoque juventus.* Tibul.

(*g*) *En Paradis trouva l'eau de Jouvence,*
Dont il se sut de vieillesse engarder, etc.

(*h*) Ces circonstances ne paraîtront pas si fabuleuses à ceux qui savent combien de richesses sont renfermées dans les pagodes.

Le temple était incrusté en dedans d'une espèce de marbre couleur de feu eimenté d'or au lieu de mortier. La mosaïque du pavé était composée de perles et de pierreries. Il remarqua dans cette même ville les tours de souplesse extraordinaires des Indiens, la sagesse des lois indiennes, l'examen des jeunes gens destinés à la philosophie; vers l'Hyphase (*a*), les filles dédiées à Vénus; au-delà de Paraca, le (*b*) serment par l'eau. Tout ce qu'il rapporte des Brachmanes ne s'éloigne pas de la doctrine et des coutumes des Bramines. Sans parler de la métempsycose, on croit apercevoir dans la précaution avec laquelle Apollonius rapporte que les Brachmanes marchaient sur l'herbe, sans la fouler ni la presser, les attentions scrupuleuses des Indiens modernes, pour ne pas écraser les plus vils insectes (*c*).

Mais pour entrer un peu plus dans le détail sur ces Brachmanes, qu'on peut appeler les ancêtres des Bramines, voici ce qu'a recueilli un Anglais des anciens usages de ces philosophes Indiens. (*d*) Quand des parens avaient voué le fruit de leur mariage à cet ordre (*e*), quelques-uns de ces philosophes rendaient de fréquentes visites à la mère, et, dans ces visites, l'exhortaient sans cesse à la chasteté. Il était défendu aux Brachmanes de manger de rien qui eût vie; la continence leur était fort recommandée, et même ils ne pouvaient se marier qu'après un noviciat de 37 ans, qu'ils passaient dans une extrême frugalité, et dans une vie dure et pénible, vivant exposés aux injures des élémens, couchant sur des peaux, etc. Les disciples devaient écouter les maîtres sans tousser, sans éternuer, sans cracher, et, ce qui n'est pas moins difficile, sans parler. Au bout de trente-sept ans, ils pouvaient vivre d'une manière plus agréable, jouir des plaisirs de la vie, se marier, posséder de l'or et de l'argent. Ils cachaient les mystères de leurs sectes aux femmes. Ils appelaient cette vie la conception de l'homme; et le jour de la mort du sage, celui de sa naissance (*f*). Ils croyaient la Providence, la création de l'univers, et sa corruption; peut-être appelaient-ils corruption les changemens perpétuels de la matière, par lesquels elle se reproduit, sans s'anéantir, sous une infinité de configurations différentes. Cependant ils croyaient aussi sa destruction : ils estimaient que l'eau avait été le premier principe de la création : outre les quatre élémens ordinaires, ils en admettaient un cinquième pour le ciel et pour les astres. Enfin ils croyaient l'immortalité de l'ame, opinion qu'on peut aussi fort bien accorder avec la métempsycose, et comme une dépendance de cette immortalité, les peines et les récompenses d'une autre vie.

Les Garmanes formaient un autre ordre de religieux qui n'était pas moins respecté des peuples que les Brachmanes. Ils vivaient des productions des arbres dans les bois et dans les forêts. A cette vie sauvage se joignait une abstinence vraie ou simulée de tous les plaisirs des sens. Ils s'habillaient

---

(*a*) Voyez ce qu'on a remarqué des prostitutions des Indiens à Ixora, et un passage de M. Dellon touchant Sita, femme de Ram, laquelle est peut-être cette Vénus Indienne dont parle ici Philostrate.

(*b*) Voyez ce qui a été remarqué ci-dessus sur les sermens des Indiens.

(*c*) Voyez les remarques de la conformité des coutumes, etc.

(*d*) Anciens auteurs cités par Purchas, Cœl. Rhodig. Lect. Antiq. L. 18. C. 31.

(*e*) Supposé que ce fût un mâle.

(*f*) Cette idée paraît d'abord contredire la métempsycose; mais il est aisé d'accorder les deux opinions.

d'écorces d'arbres, n'approchaient jamais des grands, et n'avaient point de commerce avec eux, excepté qu'ils répondaient à leurs messagers, lorsque ceux-ci venaient les consulter de la part de leurs maîtres sur des affaires épineuses. Leur unique occupation était de rendre les Dieux favorables aux peuples, par la sainteté et l'austérité de leur vie.

Les anciens nous parlent aussi de certains mendians fort semblables aux Joguis et autres Faquirs modernes. Ils étaient, comme les autres, les objets de la vénération des Indiens, qui les nourrissaient de leurs charités. Ces religieux mendians se mêlaient de médecine, de sortilèges et de divination. Une autre fonction qu'ils s'attribuaient était d'enterrer les morts (*a*). Ils erraient dans les campagnes, mais ils entraient souvent dans les villes et dans les villages, où ils se faisaient écouter et suivre du peuple, et souvent même des femmes, qu'ils ne dédaignaient pas de recevoir au nombre de leurs disciples. Quand ils se trouvaient dans les villes, ils allaient hardiment au marché, et y prenaient sans payer ce qui les accommodait. Deux de ces Faquirs se présentèrent à Alexandre, et après avoir prêché devant ce monarque la patience et la modération, ils voulurent lui montrer jusqu'où ils portaient la première de ces vertus. Un de ces deux Faquirs, qui était fort vieux, s'étendit par terre sur le dos, restant exposé plusieurs jours dans cette posture aux injures de l'air et à l'ardeur du soleil. L'autre se posant sur un pied, tint dans ses deux mains élevées sur sa tête une grande pièce de bois. On nous rapporte tant d'autres choses semblables des anciens Faquirs, qu'il est inutile de s'y arrêter. Calanus, qui se brûla devant Alexandre-le-Grand, était de l'ordre de ces Faquirs.

(*b*) Un autre ancien nous parle d'un ordre de religieux opposé aux Brachmanes; il leur donne le nom de *Prammæ* et les décrit comme des gens subtils, chicaneurs et de mauvaise foi dans la dispute, affectant de se moquer des études des Brachmanes. Ce même auteur a fait trois classes des Brachmanes, à savoir ceux des montagnes et des déserts, lesquels étaient vêtus de peaux de bêtes sauvages, et se mêlaient de prédictions, et de guérir les maladies par le moyen des charmes et de la connaissance qu'ils avaient des herbes et des racines; ceux qui affectaient d'aller tout nus, et parmi lesquels on voyait des femmes (*c*), sans qu'aucune émotion se fît sentir de part ou d'autre; ceux enfin qui vivaient dans les villes et dans les villages, gens plus supportables dans leurs manières et dans leur équipage. Il nous paraît inutile de citer ce que Clément d'Alexandrie rapporte de ces religieux ou philosophes Indiens; nous remarquerons seulement qu'il leur attribue d'adorer une pyramide, ce qui nous paraît fort semblable au Mahadeu (*d*) adoré des Indiens modernes sous la forme d'une colonne pyramidale.

Ces anciens n'ont pas ignoré non plus l'usage que les femmes Indiennes ont de se faire mourir après la mort de leurs maris, et de se brûler (*e*) sur eux; (*f*) ni les pélerinages des dévots vers certaines eaux sacrées; ni leur

---

(*a*) Ou ces auteurs anciens se sont trompés, ou les choses ont bien changé, car les Faquirs ne se mêlent de rien de ce qui concerne les morts.
(*b*) Clitarque.
(*c*) Voyez ce qu'on a remarqué des Joguis modernes, et les voyages d'Ovington.
(*d*) Ixora, sous le nom de *Mahadeu*.
(*e*) Cœl. Rhodig. l. 18. cap. 31.
(*f*) Voyez les citations dans Purchas, t. 5. Chap. 1.

vénération pour les rivières ; ni leur coutume de saluer les idoles, et d'accompagner leurs sacrifices de danses ; ni leurs écoles de philosophie, où des étrangers allaient apprendre la science des choses naturelles et la religion (*a*). De ces écoles sortit Hystaspes, père de Darius. Nous pourrons faire dans la suite de ces dissertations quelques autres remarques touchant le rapport des anciens avec les modernes, en ce que les uns et les autres ont écrit des Indes Orientales.

RELIGION DES ROYAUMES ET PROVINCES DE DÉCAN, DE GOLCONDE, DE CARNATE ET DE BISNAGAR.

Herbert, célèbre voyageur Anglais, a fait quelques remarques assez curieuses sur la religion de ces Indiens, mais comme elles se rapportent à ce que nous avons dit ci-devant, nous ne les répéterons pas (*b*). Il trouve que les livres sacrés des Bramines ont de la conformité avec l'ancienne discipline augurale des Etruriens, et il croit qu'ils sont tirés en partie des fables grecques : mais il est bien plus à présumer que les Grecs ont tiré leurs superstitions des Orientaux, et qu'insensiblement elles se sont répandues jusqu'aux extrémités de l'Asie.

Il est difficile de décrire avec quelque exactitude la différence qui peut se trouver, non-seulement dans le culte extérieur des Idolâtres de tous ces royaumes, mais principalement encore dans la doctrine et les opinions : à quelques remarques près que nous allons faire, on ne saurait qu'ajouter des fautes à ce qui a été rapporté ci-dessus. Les voyageurs nous parlent de deux sortes de sectes, qui, à ce qu'ils disent, ne se rapportent pas aux Banians. La première est de certains Indiens originaires de la province de Moultan, dans le Mogol. Ils diffèrent en ce qu'ils tuent impunément quelque bête que ce soit et en mangent, n'épargnant que le bœuf et la vache ; et qu'ils prennent leurs repas dans un cercle où ils ne souffrent pas que les Banians entrent. L'autre secte, (si tant est que c'en soit une), est celle des Halachores, qui, à ce qu'on dit, ne sont ni Gentils, ni Mahométans.

Ces Halachores forment une caste particulière, la plus méprisée de toutes. Dans cette caste se prennent tous ceux qui nettoient et emportent les ordures des maisons, fonctions si basses, au rapport de Tavernier, qu'aucun valet ne voudrait prendre un balai pour nettoyer la maison. Ces Halachores vivent des restes des autres, sans aucun scrupule, et sans distinction de viandes permises ou défendues. Ils mangent du cochon, et ils se servent d'ânes pour porter les immondices aux champs : aussi les Indiens regardent-ils l'âne comme un animal souillé.

Nous avons donné la description des austérités et des rigoureuses pénitences auxquelles tous les Gentils se livrent (*c*). Chardin fait à ce sujet une réflexion qui mérite quelqu'examen. *Les plus mauvaises religions*, dit ce fameux voyageur, *sont également les plus austères et les mieux servies*. Il est bien vrai que les austérités des Indiens sont si étonnantes, qu'on a de

(*a*) Ammian. Marc. L. 23. Cap. 6.
(*b*) Voyage traduit en françois. L. 5. édit. de 1663.
(*c*) Tome VII de ses Voyages in-12.

la peine à concevoir que les hommes puissent les soutenir seulement un court espace de tems. Mais est-il bien clair qu'elles résultent, ainsi qu'il le croit, de la métempsycose, et de tels autres dogmes plus ou moins déraisonnables? Et ne doit-on pas les attribuer plutôt à l'ardeute chaleur du climat, si capable de dérauger les cerveaux, principalement de ceux qui, en se faisant dévots suivent leur tempérament, et à la solitude, qui jette ordinairement dans une mélancolie dangereuse? Nous, qui professons une religion si éloignée de ces pratiques par ses dogmes et par sa morale, ne devons-nous pas à la solitude de nos premiers moines des pratiques de pénitence aussi surprenantes qu'il soit possible d'en inventer dans la plus mauvaise religion? Nos vieilles Légendes sont ornées d'une infinité d'austérités extravagantes et ridicules, par lesquelles on a cru honorer le Christianisme. C'est par elles que les Stylites et les anciens Anachorètes ont tâché de bonne foi de se rendre agréables à Dieu. Plus la dévotion était effrayante et périlleuse, plus ces bonnes gens la croyaient sainte et digne de la majesté divine. Cependant, oserions-nous à cette occasion calomnier le Christianisme de ces premiers siècles? Des tems plus modernes nous ont fait voir des choses presque aussi étranges, et pour cela pourrions-nous faire sans injustice le parallèle de cette branche du Christianisme (*a*), si combattue depuis deux cents ans par les autres sectes en ce qui concerne la sévérité de ses pratiques, avec la superstition des Indes Orientales? Qu'on permette dans ces autres sectes Chrétiennes le rétablissement des retraites, etc., et l'on verra si, malgré la pureté des dogmes dont elles se piquent, la dévotion solitaire n'inventera pas des pratiques qui seront goûtées par des esprits hypocondres. Il n'est que trop vrai qu'il est facile de dégénérer de la véritable piété, et que la meilleure religion a vu naître dans son sein le fanatisme et l'extravagance. D'autre côté, on opposerait fort bien à Chardin que le Paganisme des Occidentaux était pour le moins aussi mauvais que celui des Indiens, sans que pourtant ils aient approché jamais de l'austérité des derniers. Ce qu'il dit, *que les plus mauvaises religions sont les mieux servies*, pourrait encore être sujet à des restrictions considérables. Combien de plaintes des anciens Païens ne lit-on pas sur la négligence des peuples en fait de religion, sur la décadence du culte, sur la profanation des mystères? Si nous connaissions mieux les Païens modernes, nous trouverions sans doute chez eux de pareilles plaintes; ce qui prouverait qu'il y a de grandes exceptions à faire dans quelque religion que ce soit.

(*b*) Rhevan (Ravanem), que Rham, secouru du singe Hanuman, dépouilla de ses états pour le punir de ce qu'il lui avait enlevé sa femme Sita, est l'inventeur des pélerinages, et le Patriarche de ces hermites Indiens connus sous le nom de *Faquirs*. A tout ce qui en a été dit, nous ajouterons qu'on voit des dévotes leur venir baiser les parties du corps les plus cachées, sans que pour cela ils détournent tant soit peu les yeux, sans que la modestie s'en dérange, et sans la moindre sensibilité de part et d'autre. Ils affectent même, en recevant ces marques d'un respect extravagant, une espèce d'extase, une *quiétude* d'esprit, qui nous paraît due à l'habitude qu'ils se sont faite de souffrir tout sans émotion. C'est encore dans cette attitude

---

(*a*) Les Catholiques Romains.

(*b*) Voy. la dissertation sur les Bramines.

[illegible] Romains
[illegible] Romain va se [illegible]
[illegible] vous que le rassasiement [illegible] de l'avidité
[illegible] les effrondres de ces [illegible]
Regnard. del Rom

a Brumon que a le nez et la bouche enveloppés craignant de jamais mourir quelque petit
animal qui pourroit arriver en respirant, c'est pourquoi il balaye devant lui pour
écarter les vers ou autres insectes sur lesquels il pourroit marcher
b Requiers qui se chauffent
c Requiers qui mangent des Romains par charité

cynique qu'ils sont consultés des Indiens les plus retenus, et que les femmes dévotes s'entretiennent assez long-tems et assez familièrement avec eux.

Le feu qu'ils brûlent est fait de fiente de vache séchée au soleil; ils ne se servent d'aucun bois que de celui que l'un emploie à brûler les morts, parce qu'il ne s'y engendre point de vers. Si ces Faquirs avaient l'usage des microscopes, ils seraient bien surpris de trouver des insectes vivans dans les choses qui leur auraient paru les moins capables de les faire naître, et de leur conserver la vie. Quand le sommeil les surprend, ils se laissent tomber à terre sur la cendre de bouze de vache, et sur des ordures. Ils poudrent même quelquefois de cendres leurs longs et sales cheveux. L'opinion fait tout : on a vu le tems que des Illuminés se jetaient tout nus dans le plus grand froid sur un monceau de neige, (*a*) où la force de leur imagination leur faisait trouver une famille complète, femme, enfans et domestiques. D'autres ont eu la charité de se laisser manger des poux, et d'autres de se laisser piquer des mouches, dans les plus vives ardeurs du soleil. On voit encore des gens qui se flagellent le corps nu avec des aiguilles: De tels dévots trouvaient autrefois les maisons des riches et des grands à leur bienséance. On s'estimait heureux et béni du ciel, quand on recevait chez soi des hôtes de ce caractère. Aujourd'hui encore il y a des pays où ces pieux égards conservent toute leur force : voilà ce qui se pratique de même aux Indes, suivant le récit de nos plus sages voyageurs, qui cependant traitent ces peuples d'extravagans. L'extravagance n'est-elle donc faite que pour les Indiens?

Tavernier nous dit avoir vu près de Surate divers Faquirs, tels qu'ils sont représentés ici, nous les décrirons conformément à son récit. On voit donc aux environs de Surate, sous un grand arbre, des Banians, plusieurs pagodes consacrées à des idoles. La pagode qui touche le plus gros tronc de cet arbre est dédié à Mamaniva, dont on voit paraître la tête difforme du milieu du creux de ce tronc. On voit aussi quelques dévots prosternés devant cette monstrueuse idole, et un Bramine recueillant les aumônes qu'on fait de riz, de millet, etc. Tous ceux qui viennent faire leur prière dans cette pagode de Mamaniva sont marqués au front avec du vermillon, dont ils colorent aussi l'idole. Ainsi marqués, les dévots ne craignent plus qu'aucun mauvais esprit leur nuise.

On a représenté plus loin une autre pagode consacrée à Ram, dont l'image se voit au-dedans de la pagode, et il y a aussi la représentation d'une vache à la porte de cette pagode. Deux autres pagodes se voient encore dans le lointain : l'une est aussi dédiée à Ram, et l'autre sert de retraite aux Faquirs.

Quelques-uns de ces Faquirs se retirent tour à tour dans une fosse, où ils ne reçoivent de la clarté que par un fort petit trou. Ils y demeurent jusqu'à neuf ou dix jours sans jamais changer de posture, et sans boire ni manger, à ce qu'on assure.

D'autres passent des années sans se coucher : lorsqu'ils ne peuvent résister au sommeil, ils s'appuient sur une corde attachée des deux bouts aux branches d'un arbre.

D'autres pénitens se tiennent dix ou douze heures du jour un pied en

(*a*) Voy. *Libr. Conformitatum.*

l'air, les yeux tournés vers le soleil, ayant à la main un réchaud plein de feu, dans lequel ils jettent de l'encens à l'honneur de quelque idole.

D'autres sont toujours assis, ou pour mieux dire, accroupis sur leur derrière; et, dans cette situation, ils tiennent sans cesse les mains levées sur la tête en plusieurs façons différentes.

En voilà assez sur un sujet qui surpasse de beaucoup tout ce que les anciens ont écrit de la Discipline des Lacédémoniens et de la cruelle flagellation qu'ils faisaient souffrir à leurs jeunes gens, pour les éprouver ou pour les exercer à la patience. La réforme des pénitens de la Trappe n'en approche pas non plus, quoique Bussi Rabutin ait dit de ces solitaires (*a*) *que leur règle était trop excessive pour durer de même*, qu'elle commençait avec excès pour se réduire enfin à de justes bornes, et que cette étrange *réforme ferait autant de martyrs que les tyrans*. Ce jugement ne saurait convenir ici, puisque depuis plusieurs siècles les pénitences des hermites Indiens durent avec la même violence. Cependant nous ne doutons pas que ces hermites Indiens n'aient des secrets capables d'assoupir leurs sens afin de se mettre hors d'état de sentir une partie des maux qu'ils se veulent faire. Sans cela, serait-il possible que la partie animale ne se révoltât jamais contre la volonté du pénitent : (*b*) Ovington assure que, s'étant trouvé un jour près d'une troupe de ces Faquirs, « il remarqua qu'ils buvaient » souvent de la bangue infusée dans l'eau, dont la vertu enivrante était » propre à leur brouiller la cervelle ». On sait d'ailleurs les effets de l'opium, et combien (*c*) il étourdit et rend insensibles ceux qui en prennent de trop fortes doses.

On sait que les anciens Égyptiens regardaient le cercle comme le symbole de l'éternité. C'est en conséquence de cette idée, prise peut-être des Egyptiens, que les Indiens attribuent à la Divinité la figure ovale. Pour cette raison encore, ils tiennent dans leurs pagodes un caillou ovale pris au bord du Gange. Quelques Idolâtres portent de ces pierres ovales pendues au col, et les plus dévots s'en frappent la poitrine pendant leur prière.

A Cindambaram, on voit une pagode de (*d*) Perimal. Ce Perimal, qui, selon quelques voyageurs, est l'Être infini, y est adoré (*e*) sous la forme d'une perche, ou plutôt d'un mât de navire, au pied duquel est Hanuman, ce singe fameux dont nous avons rapporté l'histoire. Cindambaram signifie chaîne d'or. La Légende Indienne raconte qu'un pénitent de cet endroit-là s'étant percé le pied avec une alène, il la laissa pendant plusieurs années dans la plaie. Cette manière extraordinaire de se maîtriser soi-même déplut à Dieu ; mais le saint jura qu'il la continuerait jusqu'à ce que Dieu lui fît l'honneur de danser en sa présence. A la fin, Dieu se rendit à ses instances. Il dansa ; le soleil, la lune, les étoiles dansèrent aussi. Du pied de Dieu, pendant qu'il dansait, tomba une chaîne d'or, et c'est cette chaîne qui a donné le nom à Cindambaram.

Nous ne répéterons rien sur la pagode de (*f*) Jagarnat, qui, à ce qu'on

---

(*a*) Bussi Rabutin, tom. 2. Lettre 56.
(*b*) Voyages, tom. 2
(*c*) Voy. ce que Chardin en dit tom. IV de ses Voyages, édit. in-12.
(*d*) Le même que Wistnou.
(*e*) Voy. Purchas, Livre 10. chap. 7.
(*f*) Tavernier, dans ses Voyages, dit que les revenus de cette pagode suffisent pour nourrir

assure, est la pagode Métropolitaine de toutes les Indes. (*a*) Herbert nous parle d'une pagode de Calicut dédiée à un singe, apparemment celui dont nous avons rapporté la fable : cette pagode a un portique orné de sept cents pilliers de marbre.

Le roi, ou Samorin de Calicut, a dans son palais (*b*) une chapelle pleine de représentations d'idoles hiéroglyphiques, selon l'usage des Indiens. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, au rapport de cet Anglais, est un trône rougi par le feu, dans lequel on fait brûler des enfans à l'honneur de la principale idole de la pagode à qui on les (*c*) sacrifie. On met les uns dans la bouche ardente, elle tient les autres dans sa main gauche, laquelle est étendue sur un feu. Tous les matins, les Bramines lavent cette statue avec l'eau sacrée du Gange, et il y a des jours qu'ils lui rendent un culte plus particulier. Alors ils répandent des fleurs sur son autel, et trempent quelques-unes de ces fleurs dans le sang d'un coq : ils les mêlent ensuite avec de l'encens dans un réchaud d'argent, et encensent ainsi l'idole. Pendant cette cérémonie, le prêtre excite la dévotion de l'assemblée par le son d'une petite sonnette. Ce même prêtre coupe la gorge (*d*) à un coq avec un couteau d'argent qu'il trempe dans le sang de cet oiseau, et, tenant le couteau suspendu sur le réchaud qui est au milieu de l'autel, il en laisse découler le sang avec des gestes et des grimaces convenables à cette cérémonie. L'autel est chargé de cierges allumés. A la fin du sacrifice, le prêtre prend une poignée de blé et se retire en même tems à reculons de l'autel, en le regardant toujours. Etant arrivé à une certaine distance, (*e*) il jette le blé par-dessus sa tête, après quoi il retourne à l'autel, et en ôte tout ce qui était posé dessus.

Près de Naugracut, capitale du royaume de même nom entre l'Inde et le Gange, il y a une (*f*) pagode très-célèbre, toute lambrissée et pavée d'or. La dévotion la plus remarquable qui s'y pratique, c'est que les Bramines y sacrifient un morceau de leur langue à l'idole.

L'origine de la vénération que ces peuples ont pour (*g*) le Gange, est attribuée par les uns à la pureté et à la légèreté de ses eaux, qui à la longue a fait dégénérer en (*h*) superstition les avantages qu'on recevait de ces qualités ; et par les autres au rocher où cette rivière prend sa source :

---

tous les jours quinze ou vingt mille pélerins. Elle entretient jusqu'à vingt mille vaches. Le grand prêtre des Indiens Gentils y fait sa résidence ordinaire. Il taxe les aumônes des dévots à proportion de leurs facultés, et de ces aumônes, qui vont souvent à des sommes presque incroyables, il entretient et défraie même tous les pauvres pélerins.

(*a*) Liv. 3 de ses Voyages.

(*b*) Idem.

(*c*) Ce sacrifice aurait beaucoup de rapport à celui que les Phéniciens et les Hébreux Idolâtres faisaient de leurs enfans à Moloch, si l'on pouvait ajouter foi au Sieur Herbert : malheureusement il est copiste infidèle de quelques auteurs extraits par Purchas, qui ne disent pas tout-à-fait ce que le Sieur Herbert dit ici. Quoiqu'il en soit, nous laissons cette matière à discuter aux curieux littérateurs.

(*d*) Ce sacrifice sanglant paraît contraire à la croyance des Bramines ; mais on peut voir ce qui a été remarqué là-dessus, dans la Dissertation sur la Religion des Bramines.

(*e*) Il se peut que ces cérémonies, qui ressemblent à celles que les Romains pratiquaient dans la célébration des Lemuria, aient aussi le même but, qui est d'appaiser et d'éloigner les esprits. Voy. Ovid. Fastor lib. V.

(*f*) Herbert, ubi supr. Liv. I.

(*g*) Voy. dans la Dissert. sur les Bramines, ce que les Indiens racontent du Gange.

(*h*) Il n'est pas nécessaire de récapituler ici toutes les superstitions des anciens à l'égard

ce rocher ressemble à la tête d'une vache. Quoi qu'il en soit, ces peuples s'y lavent par dévotion, comme on l'a déjà remarqué; cette même dévotion leur fait jeter dans son lit de l'or, des perles et des pierres précieuses. Il y a le long de son cours des chapelles, des idoles, des autels, etc., surtout près de Benarès, cette école des Indiens, dont il a été parlé dans le précédent volume. L'ablution des pélerins qui se rendent de tous côtés aux bords du Gange près de cette ville, à cause de la célébrité d'une de ses pagodes, mérite une description particulière. Dès le point du jour, les pélerins se rendent en foule auprès de quelques vieux dévots d'une sainteté distinguée. (*a*) Ceux-ci leur donnent trois ou quatre brins de paille, qu'ils doivent tenir entre les doigts pendant qu'ils se lavent. Après l'ablution, d'autres Bramines les marquent au front. Les pélerins purifiés leur présentent une petite offrande de riz ou d'argent. Ensuite on va visiter les images et les pagodes qui sont là autour; et cela, l'offrande à la main. Les Bramines présens à la dévotion de ces pélerins sanctifient ces offrandes par quelques prières. On nous dit qu'on voit en ce même endroit l'image d'un certain Ade, qui a quatre bras, et une note de Purchas lui trouve quelque rapport avec Adam, à qui les Rabbins ont donné aussi quatre bras, les deux sexes, et tout le reste de même double, puisqu'il était, selon eux, homme et femme en même-tems. Il y a là aussi des pierres sacrées, sur lesquelles on répand quelques poignées de riz, et de l'eau; quelquefois aussi on offre d'autres choses sur ces pierres. Une espèce de puits dans lequel on descend par plusieurs degrés, et où l'on trouve une eau devenue bourbeuse et puante à force d'y jeter des fleurs, par un principe de dévotion, est aussi regardé par les dévots comme une source de sanctification et de pureté. La tradition leur dit, qu'un de leurs Dieux s'y était lavé autrefois: ils vont s'y laver de leurs péchés, et n'en reviennent jamais sans apporter quelque peu de terre du fond du puits, laquelle est estimée sainte.

Dans les ablutions dont nous venons de parler, ils marmottent exactement certaines prières. En se lavant, ou après s'être lavés, ils boivent (*b*) trois fois de cette même eau, quelquefois ils font leurs prières hors de l'eau: et pour lors ils lavent un espace de terre de la longueur de leur corps, sur lequel ils se couchent bras et jambes étendus, et font leurs prières en cette posture. Souvent ils baisent trente fois de suite cette terre sanctifiée par le Gange, mais dans cet acte de dévotion ils observent de ne pas remuer le pied droit.

(*c*) A Quilacara, dans la province de Travancor, on célèbre une espèce de jubilé qui revient tous les douze ans. Le Raja de Quilacara fait alors dresser un théâtre sur lequel il monte, et après s'être lavé, après avoir prié ses Dieux, il leur fait un sacrifice de sa personne. Il se coupe d'abord le nez, les lèvres, les oreilles, et les présente à ces idoles. Enfin il se

---

des eaux, et toutes les merveilles qu'ils leur attribuaient, surtout aux fleuves et aux fontaines. Hésiode, un des plus anciens poètes Grecs, recommande comme un devoir de religion, de faire sa prière aux Dieux (des fleuves) le visage tourné vers les eaux et de s'y lever les mains avant que de les traverser. « Les Dieux, ajoute-t-il, font sentir leur colère à ceux qui traversent » un fleuve sans s'y être lavé les mains ». Outre les eaux du Gange, les Indiens respectent encore celles qui environnent quelques pagodes.

(*a*) Extrait d'un Voyage dans Purchas.
(*b*) Purchas. Ibid.
(*c*) Tiré de Purchas.

coupe la gorge. On peut mettre au rang des dévoués volontaires les criеurs d'Amock, dont il est assez parlé dans les voyages des Indes, et les pénitens de Narsingue, (*a*) qui dans certaines fêtes solennelles se présentent comme des criminels à leurs idoles, les mains liées derrière le dos, le corps percé de pointes de fer. Les plus zélés de ces volontaires martyrs prennent un couteau bien tranchant et se découpent le corps pièce à pièce, en prononçant cette formule de sacrifice : *Je me coupe ainsi pour l'amour de Dieu ;* et lorsque la mort du patient va mettre fin au sacrifice, il expire en disant ces mots : *C'est pour l'amour de mon Dieu que je me suis offert à la mort.* Les cendres d'un tel martyr sont sacrées, les dévots les regardent comme des préservatifs contre les divers accidens de la vie. Enfin, si l'on voulait pousser l'érudition plus loin, on trouverait parmi les anciens Gaulois des gens qui avaient tout au moins quelque rapport à ceux qui crient Amock dans les Indes. C'étaient les (*b*) Soldures (*Soldurii*) qui se dévouaient jusqu'à la mort pour leurs rois, ou pour les personnes auxquelles ils s'engageaient. C'étaient encore certains cavaliers Gaulois nommés *Ambacti* ; mais tout ce qu'on peut dire, c'est que ces Gaulois se dévouaient comme les criеurs d'Amock, à une mort assurée dans des occasions qui leur paraissaient importantes.

Toutes les pagodes sont renommées par quelque miracle, ou par des guérisons extraordinaires, etc., dont les Légendes rapportent l'histoire pour consolation et pour l'édification des dévots. Les choses se passent ici comme ailleurs: l'un a de la dévotion pour Jagarnat, l'autre pour Wistnou. Un Braminе prend les mouchoirs de ces dévots, ou telle autre chose qu'ils lui présentent, frotte ces choses au Dieu dont il est le prêtre, et les rend ensuite aux personnes à qui elles appartiennent. Ne doutons pas que leur confiance ne soit entière. Dans les processions que les Indiens font faire à leurs Dieux, ils observent des usages qui sont assez connus en Europe. Tel est, par exemple, celui du brancart sur lequel ils portent le Dieu qu'on promène; tel est aussi l'autel portatif dont ils se servent à ces processions, les fleurs semées sur la route de l'idole, les parfums et les odeurs qui brûlent à son honneur. Nous ne disons rien des (*c*) cris des dévots, des prières jaculatoires, des mouvemens qu'excite la présence de ce Dieu, de leurs gémissemens, de leurs transports : effets trop ordinaires de la coutume, de l'éducation, et du préjugé, dont le joug se fait sentir même dans le Christianisme ! Ainsi se confond la vérité avec le mensonge. Pendant la marche du Dieu, plusieurs personnes l'éventent avec des éventails de plumes de Paon. (*d*) Le manche de ces éventails est couvert de larmes d'or ou d'argent; il a sept ou huit pieds de long. Ces éventails servent à chasser les mouches de dessus le visage de l'idole, et comme c'est un grand honneur que de pouvoir éventer le Dieu, on se relève les uns les autres : même cet emploi ne se donne qu'aux plus distingués. On ne s'imaginerait pas qu'on pût trouver rien de semblable en Europe : voici pourtant ce que nous rapporte Tavernier. « J'ai vu, dit-il, en Saxe, et » en d'autres endroits d'Allemagne, que, pendant qu'on prononçait dans

(*a*) Extraits de Voyages, dans Purchas
(*b*) Cæsar. L. 3. c. 22. et l. 6. c. 15. *de bello civili*.
(*c*) Voy. Purchas, Bernier, Ovington, Tavernier, etc.
(*d*) Tavernier, Livre 3 de ses Voyages.

» l'église l'oraison funèbre du mort qui reposait tout de son long dans » une bière découverte, des gens de côté et d'autre l'éventaient à toute » heure (en été) pour chasser les mouches qui volaient sur le visage du » défunt ».

Les Bramines prédisent les éclipses aux Indiens afin qu'ils s'acquittent de bonne heure des dévotions nécessaires en cette occasion. Ecoutons encore Tavernier sur ce sujet. « Le 2 de juillet 1666, à une heure après » midi, il y eut éclipse de soleil : alors une prodigieuse multitude » de gens accoururent de tous côtés pour venir se laver dans le » Gange. Ce lavement doit commencer trois jours avant qu'on voie » l'éclipse. Pendant ces trois jours, ils apprêtent toute sorte de riz, de » laitages, et de confitures pour les poissons et les crocodiles qui sont » dans le fleuve. Tout cela s'y jette aussitôt que ces Bramines l'ordonnent » et qu'ils connaissent que c'est la bonne heure. Quelque éclipse que ce » soit ou de soleil, ou de lune, dès qu'elle commence, les Idolâtres ont » accoutumé de casser toute la vaisselle de terre qui leur sert pour le » ménage, et de n'en pas laisser une pièce en son entier. Les Bramines » cherchent dans leurs livres l'heure favorable à cette cérémonie. Quand » elle est venue, ils crient au peuple de jeter ses offrandes dans le Gange. » Alors il se fait un bruit horrible de clochettes, de tambours et de » plaques de métal qu'ils frappent l'une contre l'autre. Dès que les of- » frandes sont dans le fleuve, le peuple y entre, s'y frotte, s'y lave le » corps jusqu'à ce que l'éclipse soit finie..... Les Bramines qui sont à terre » au bord du rivage essuient le corps de ceux qui sortent de l'eau et leur » donnent du linge sec dont ils se couvrent le ventre. Ensuite ils les font » asseoir dans un endroit où les plus riches de ces Gentils ont fait ap- » porter du riz et plusieurs autres provisions. Ces mêmes Bramines con- » sacrent avec de la bouze de vache un petit espace en quarré du terrain » où ils sont assis, et surtout observent avec grand soin qu'il ne s'y trouve » aucun insecte. Ils tracent dans ce petit espace de terre plusieurs sortes » de figures, sur chacune desquelles ils mettent un peu de bouze de vache » avec deux ou trois petites branches de bois que l'on frotte bien, de » peur qu'il ne s'y rencontre quelque insecte. Sur ces petites branches, » ils mettent du riz, des légumes et autres choses de cette nature, à » quoi ils ajoutent du beurre en y mettant le feu. Ensuite ils observent » la flamme, et forment sur ses différentes agitations des prédictions » touchant la récolte de ces grains ». Ces dernières particularités ont quelque rapport à ce que nous dirons plus bas sur la foi de Fryer.

Cette fête se fait particulièrement pour l'amour du Soleil, qu'ils croient souffrir pendant son éclipse. (*a*) Un Deveta, dit-on, dans certains livres théologiques des Bramines, se saisit alors du Soleil et l'obscurcit ; il faut donc travailler à le délivrer pour l'amour de lui-même, puisqu'il est si bienfaisant, et aussi pour le bien de toute la nature. Cette délivrance se doit faire par des purifications, des prières et des aumônes, etc. La description des ablutions que Bernier vit faire dans la Gemna, revient en partie à celle

(*a*) Bernier, Tome II de ses Voyages au Mogol. Une autre relation du P. Mauduit, rapporte que les femmes grosses n'osent sortir du logis, craignant que le *Deveta*, ou le dragon, qui malmaile si fort le Soleil, n'engloutisse leurs enfans aussi. Voyez encore sur l'origine des éclipses, le Chap. XV de la Dissertation historique sur les Dieux des Indiens Orientaux, vol. précédent

de Tavernier. Il serait inutile de parler ici de la conformité d'idées sur cet article avec les anciens Idolâtres; nous dirons seulement que, malgré les lumières de l'Europe, on n'y est pas tout-à-fait revenu de ces frayeurs superstitieuses des Païens. Bernier nous dit, « que dans la grande éclipse » de 1654 la terreur panique avait si fort saisi le peuple, que quelques-» uns se cachaient dans des caves, ou s'enfermaient dans des chambres bien » closes; que les autres se jetaient en foule dans les églises ». Il compare cela avec ce qu'il vit ensuite à Dehli en 1666. On a vu quelque chose d'approchant dans l'éclipse de 1706. Dans le triste état du Soleil pendant un quart d'heure, bien des Chrétiens furent aussi effrayés que des Gentils; plusieurs raisonnèrent et tirèrent des conséquences à perte de vue d'un événement si naturel. On compara le Soleil (*a*) de la France à celui de la Nature. Tous les deux s'éclipsaient en même-tems. La levée du siège de Barcelone se trouve à point nommé dans un tems fatal à ces deux Soleils. Les jolies pensées que cette rencontre fournit aux beaux esprits en Hollande et en Angleterre! Mais surtout combien ne servit-elle pas à certains prédicateurs Protestans, que le zèle animait à la vengeance?

Les Indiens de Visapour, etc. célèbrent une fête rustique assez singulière pour mériter une description. (*b*) Dans le tems des semailles, les Bramines font une espèce de bénédiction des champs, de la manière que voici. On ôte toutes les branches à un gros arbre, excepté celles du sommet, et on le charge ensuite sur ses épaules avec grand bruit, car dans ces sortes de dévotions le bruit est toujours de la partie. Les Bramines, qui marchent à la tête de la procession de ceux qui portent cet arbre, règlent aussi le ton de leur psalmodie. Ils s'en vont tous chantant jusqu'à l'entrée d'une pagode, et quand ils sont dans le préau de ce lieu saint, ils posent une extrémité de leur arbre à terre devant la porte de cette pagode, en faisant en même-tems le Salam, c'est-à-dire, une salutation religieuse. Ensuite ils relèvent l'arbre avec de grands cris; cette cérémonie se réitère jusqu'à trois fois, à chaque fois on fait le tour de la pagode ou du préau. Après cela, le grand Bramine fait un creux dans la terre et y verse de cette eau bénite qui vient d'une vache, ou peut-être de l'eau du Gange, car celui qui nous fournit cette description ne s'explique pas. On plante cet arbre demi-dépouillé, et on l'orne de banderolles et de pavillons. On attache à son tronc des bouchons de paille, ou l'on met le feu. Le grand Bramine examine attentivement la flamme, et prononce l'oracle et la bénédiction suivant ce qu'il a remarqué. Tout cela est accompagné de quelques offrandes de riz et de fleurs, etc. L'auteur Anglais a raison de dire, que cette cérémonie a quelque rapport avec les Ambarvalia des anciens Romains.

Ces dévotions publiques nous conduisent naturellement à leurs dévotions particulières. Outre deux jours de jeûne qu'ils doivent observer tous les mois et dont nous avons parlé ci-devant, ceux qui surpassent le commun des dévots commencent toujours la journée par des prières et des cantiques. Ils observent le même chose lorsqu'ils entreprennent quelque affaire considérable. (*c*) » Quand plusieurs ouvriers sont employés ensemble à un

---

(*a*) Louis XIV, dont l'emblême était le Soleil. Cette emblême a souvent égayé l'imagination des ennemis de ce monarque.

(*b*) Fryer, dans son Voyage des Indes, écrit en anglais.

(*c*) Ovington, Voyages, Tom I.

» même ouvrage, ils chantent tous les jours des cantiques sans cesser d'un » quart d'heure, tantôt alternativement, tantôt à une voix seule, à laquelle » on répond en chœur. Les gens de mer font la même chose sur l'eau pendant » qu'ils remuent la rame... La coutume de chanter des cantiques à pu venir » de la Chine, où elle est en usage, et où l'on a mis en vers tout ce qui regarde » la pureté des mœurs et la pratique de la vertu ». Pourquoi ne dit-on pas aussi que les Indiens doivent aux Chinois l'usage de marcher et de manger? Disons plutôt que ces usages sont de tous les siècles et de toutes les religions. Les Grecs et les Romains avaient des prières et des cantiques pour les dévotions domestiques. On priait les Dieux et l'on chantait leurs louanges dans le particulier, aussi bien que dans les temples. Ils priaient comme nous, avant et après le repas. Mais il est généralement vrai que leur dévotion était plus fastueuse que ne le doit être celle du Chrétien. Par un faux principe établi chez une infinité de dévots, les Idolâtres Indiens (*a*) font leurs prières particulières dans les coins des rues, sur le haut de leurs maisons, dans les grands chemins. Ils les font même dans les lieux où il y a concours de peuple, afin que personne n'ignore qu'ils sont dévots observateurs de leur culte. Ils s'adressent à Dieu dans la posture la plus humble et la plus respectueuse. Après avoir fléchi le genou, ils se prosternent, et touchent souvent la terre de leurs fronts, en faisant les aspirations les plus ardentes et les plus pathétiques, ce qu'ils observent principalement le matin et au lever du Soleil. On dirait que l'orgueil et l'humilité veulent s'accorder, quand il s'agit de faire des dévots de cette trempe.

L'affection des Banians pour toutes sortes de bêtes est certainement extraordinaire, puisqu'ils font même consister le meurtre à tuer les plus vils insectes. Un voyageur a observé, (*b*) que Dracon et Triptolème ont fait une loi, qui a du rapport à la pratique de ces Banians. Il est vrai que Triptolème, qui vivait dans les premiers siècles du monde, défendit (c) l'usage des viandes aux colonies dont il était le législateur; mais on ne peut pas conclure de là, que cette loi était fondée sur la métempsycose, comme la charité des Indiens. Tout ce qu'on pourrait faire serait de le soupçonner, parce que Triptolème pouvait fort bien avoir apporté en Grèce le dogme de la métempsycose. Quoi qu'il en soit, les sages lois de Moïse marquent aussi beaucoup de charité pour les bêtes, mais par un principe très-raisonnable et digne de l'humanité. C'est à ce principe qu'on doit la sévérité de l'Aréopage, (*d*) qui condamna à mort un enfant d'Athènes, qui se divertissait à crever les yeux l'un après l'autre a son oiseau avec une aiguille. Revenons à la charité des Banians. Dans leurs repas, il y a (*e*) toujours une portion pour la vache; on sait que cet animal est beaucoup plus privilégié que les autres. Aux environs de Surate, on voit un grand hôpital pour les animaux estropiés, malades et usés par la fatigue. La charité va plus loin encore; près de cet hopital on en voit un autre pour les puces et pour les punaises, etc. Pour nourrir ces insectes de la manière qui leur

---

(*a*) Ovington, ubi sup.

(*b*) Idem, ut sup.

(*c*) *Dii colendi, parentes honorandi, à carnibus abstinendum.* C'étaient les trois préceptes de Triptolème.

(*d*) Saint Réal, *Discours sur l'usage de l'histoire.*

(*e*) Ovington, ut suprà.

convient, on loue de tems en tems un pauvre homme, qui s'engage à passer la nuit sur un lit, dans le lieu de retraite de ces petits animaux, et l'on a la précaution d'attacher le patient, de peur que la douleur des piqûres ne l'oblige à se retirer avant le jour. Par cette sage précaution les pauvres insectes se nourrissent tout à leur aise de son sang. Un autre voyageur rapporte, que les Banians (*a*) se sentant dévorer de la vermine et n'osant pas la détruire, envoient appeler sans façon un de leurs Joguis, qui se charge de la nourriture à ses dépens. Le Jogui lui assigne donc charitablement de quoi vivre sur sa tête et sur les autres parties de son corps ; mais ne nous étendons pas davantage sur un sujet qui montre combien l'homme se déshonore lui-même, quand il s'obstine à suivre les conséquences d'un principe extravagant.

Disons un mot de la manière dont les prosélytes des Banians sont obligés de vivre les six premiers mois de leur conversion. Les Bramines leur ordonnent de mêler de la fiente de vache dans tout ce qu'ils mangent, pendant ce tems de régénération. La dose, qui est d'abord d'une livre, diminue peu à peu, quand les trois premiers mois se sont écoulés. Comme suivant leur doctrine, cet animal n quelque chose de divin, rien ne purifie mieux les souillures du corps et de l'ame, que l'exerément qui sort de lui. Que ne dirait pas ici un commentateur subtil, qui voudrait comparer la nourriture de ces prosélytes avec les ordres que Dieu donna autrefois à Ezéchiel (*b*) de mêler de la fiente de vache dans ses alimens? Ajustons ces idées des Bramines aux propriétés naturelles de la fiente de vache. Les médecins assurent qu'elle est propre contre la gale, qu'elle nettoie et polit la peau. Un mystique Bramine trouverait sans doute dans ces qualités tout ce qu'il faut pour représenter la purification spirituelle. Passons à d'autres usages.

DIVERS AUTRES USAGES DE CES PEUPLES.

Un de ces usages est le changement de nom fort ordinaire dans l'Orient et principalement dans le Mogol. Quand quelque Indien, nous dit un Anglais, (*c*) a eu le bonheur de plaire à son prince, et que le prince juge à propos de l'élever à quelque poste distingué, il lui donne un nouveau nom. Cet usage est sans doute fort ancien, puisqu'il s'en trouve beaucoup d'exemples dans les Saints Livres : peut-être cela revient-il aux surnoms, si ordinaires chez les Grecs et les Romains. Ce nouveau nom marquait ordinairement la qualité par laquelle on devenait agréable au prince, ou l'action par laquelle on s'était rendu utile à l'état. Quelquefois les initiés changeaient de nom ; c'est à cela que peut revenir le nouveau nom dont il est parlé dans l'Apocalypse. Il se peut encore que ce soit dans cette dernière pratique qu'il faille chercher le changement de nom des Papes. Les Indiens qui ont reçu un nouveau nom, cachent avec soin le précédent, de peur que leurs ennemis ne s'en servent à quelque malice.

Une autre chose dont on trouve nombre d'exemples chez les anciens Orientaux, c'est cet excès de respect qui tient de l'adoration dans la ma-

(*a*) Dans Purchas, Liv. V. Ch. IX.
(*b*) Ezechiel, Chap. IV.
(*c*) Ovington, Tome I. de ses Voyages.

nière de saluer les princes et les principaux ministres. On salue l'empereur du Mogol en posant sa main à terre, en touchant ensuite de cette même main sa poitrine, et l'on achève le salut en l'élevant sur sa tête. Cela se répète jusqu'à trois fois, et à mesure qu'on approche du monarque. Les Chinois se prosternent neuf fois devant leur empereur, en un mot on se prosterne généralement devant les princes Orientaux, et on ne leur parle qu'en des termes qui, selon nos usages, ne sont dûs qu'à l'Être Suprême. Nous avons admis quelques usages équivalens à ceux-là; comme les titres de Majesté, de Sacrée Majesté, de Sainteté, d'Excellence, d'Éminence, etc. A l'égard de la prosternation devant les monarques Orientaux, rien n'en approche que la manière de servir à genoux les rois d'Angleterre.

Les Banians ne se soumettent qu'avec beaucoup de répugnance au serment. Ils le regardent comme une chose déshonorante, jusques-là qu'on assure qu'ils aiment mieux perdre leur cause, que de prêter serment en justice (*a*). Quand ils sont forcés de le faire, ils mettent les deux mains sur une vache, et commencent leur serment par ces paroles : *Que je mange de la chair de cet animal sacré, si, etc.*

Les Gentils du royaume de Décan font leur serment d'une manière bien différente. On les enferme dans un cercle de cendres; ils en mettent sur leur tête. Une de leurs mains est posée sur le haut du front, et l'autre sur la poitrine. Dans cette posture ils jurent par leurs Dieux, et l'on assure que leur serment est toujours conforme à la vérité. Du moins les voyageurs le disent ainsi.

Cette vache si chère, si sacrée aux Banians, était autrefois un des objets recommandés à ceux qui avaient l'honneur (*b*) d'être créés Nairos ou gentilshommes par les rois Indiens. Après les vaches venaient les Bramines. Le prince embrassait les nouveaux Nairos en leur disant, *aimez les vaches et les Bramines.*

Ces Nairos ont des privilèges extraordinaires. (*c*) Ils ne se marient pas, mais en revanche ils ont le droit d'exiger les plus secrètes faveurs de telle fille, et même de telle femme qu'il leur plaît. Personne ne les trouble dans la possession, pas même le mari, que l'honneur d'un cocuage si noble retient à la porte de sa maison jusqu'à ce que le Nairos ait fait son affaire. Pour empêcher que personne ne les trouble dans leurs expéditions amoureuses, ils laissent leurs armes à la porte, et cela suffit pour en interdire l'entrée à tout le monde. Quelqu'un a dit des Espagnols, qu'ils ont la discrétion de ne pas entrer dans la chambre de leurs épouses, lorsqu'ils trouvent à la porte les sandales d'un religieux qui la dirige, ou la confesse. Quand les Nairos passent, chacun est obligé de se détourner de son chemin. Qui que ce soit qui les aborde et les touche, les souille; un Chrétien comme les autres. L'impureté qu'ils ont contractée ne leur permet pas d'avoir commerce avec les autres Nairos, jusqu'à ce qu'ils se soient lavés selon les rites de leur religion.

(*d*) Les Idolâtres Indiens font claquer leurs doigts quand ils voient quelqu'un bâiller, et crient en même-tems plusieurs fois *ginarami*, ce qui veut dire, souviens-toi de *Narami*. Ce Narami était un Saint des Indes.

(*a*) Ovington, ubi sup.
(*b*) Extraits de Purchas et Ovington.
(*c*) Extraits de Voyages dans Purchas.
(*d*) Tavernier, L. 3. de ses Voyages.

Les Indiens croient que le claquement des doigts empêche qu'un mauvais esprit n'entre dans le corps de celui qui bâille. Quand on éternue en leur présence, ils observent de faire quelques souhaits comme nous; peut-être tiennent-ils ce dernier usage des Européens. Les anciens Grecs mettaient en quelque façon l'éternuement au rang des choses sacrées; ils en tiraient de bons ou de mauvais augures, et quand ils voyaient éternuer, ils faisaient (*b*) quelques signes d'adoration, qui ont donné lieu aux anciens écrivains chrétiens de les accuser d'adorer l'éternuement. Voilà comme le zèle d'un auteur sait multiplier les erreurs de ceux qu'il combat. Combien d'hérésies et combien de ténébreuses controverses ne devons-nous pas à ce zèle? Nous renvoyons à la note l'idée plaisante que les (*b*) Siamois se font de l'éternuement.

Une autre coutume bisarre, mais avantageuse aux prêtres (*c*), c'est qu'un Gentil venant à perdre quelque chose, il est tenu d'en apporter la valeur au grand-Bramine. Cet usage moitié religieux et moitié civil peut être fondé sur un bon principe. Considérons-le comme une amende imposée à ceux qui sont négligens. On ajoute que ceux qui manquent de payer cette amende sont chassés honteusement de leur caste.

Le châtiment le plus ignominieux pour les Banians, c'est d'être frappé avec une pantoufle, et c'est, nous dit-on, (*d*) celui qu'emploie la personne qui a été offensée par un Banian. On tire la pantoufle, on crache dessus, et l'on frappe avec la semelle celui qui a offensé. C'est une chose plus honteuse à un Banian que de lui cracher au visage, ou de lui jeter de la boue. La vengeance qui marque le plus de mépris, est toujours la plus outrageante. Il en est ainsi des peines et des châtimens. En tout cela les peuples s'accordent, mais ils varient dans l'impression plus ou moins forte des choses, et cela dépend de l'usage de leur pays. Par exemple, le supplice de la corde est bien plus honteux en France qu'en Angleterre; frapper de la main sur le visage est, selon nos manières, moins injurieux que donner un coup de pied.

DE LA MÉDECINE ET DE L'ASTROLOGIE DES INDIENS.

Nous avons parlé assez amplement de la théologie des Bramines. Voici ce que nous ajouterons de leur médecine et de leur astronomie. (*e*) Les Brauines qui pratiquent la médecine sont obligés de payer tous les ans une amende à ceux de leur secte, parce que cette profession est étrangère à leur état, et qu'ils en tirent du profit. Il y a de la singularité dans le jugement qu'ils font des urines; c'est l'huile qui les guide dans l'inspection. Ils en versent une goutte sur l'urine. Si l'huile descend au fond, c'est une marque infaillible de mort; si elle se répand promptement sur la surface

(*a*) Vide *Beverovicium* in Epistolicis Quæstionibus.

(*b*) Les Siamois disent, au rapport du P. Tachard, Liv. V de ses Voyages, que le premier juge des enfers repasse sans cesse dans un livre la vie et les mœurs de chaque particulier. Lorsqu'il est arrivé à la page qui contient l'histoire d'une personne, elle ne manque jamais d'éternuer. C'est pour cela, disent-ils, que nous éternuons sur la terre, et de là est venue la coutume de souhaiter une heureuse et longue vie à tous ceux qui éternuent.

(*c*) Tavernier, ubi sup.

(*d*) Ovington, ubi sup.

(*e*) Voyages d'Ovington, tome 2.

de l'urine, c'est un signe que la maladie augmentera; et si elle s'y répand doucement, et peu à peu, cela marque la diminution du mal. L'abstinence et les rafraîchissemens sont leurs remèdes ordinaires. L'une soulage l'estomac débilité par les violentes chaleurs, l'autre rafraîchit le sang, et ralentit le cours trop rapide des esprits.

(*a*) Schouten dit, que tous les malades d'un même genre de maladie, sont traités de même par les médecins Indiens, sans égard aux différences de l'âge, du tempérament, etc.; que les cures intérieures se font généralement par des simples, les extérieures par des frictions. « Ils font aussi des » onctions de bois de sandal, de safran et d'autres choses où les Gentils » font entrer quantité de cendres de bouze de vache brûlée. . . . Après » avoir donné du riz en gousse à manger aux vaches, ils vont fouiller » dans la bouze et en retirent les grains qu'ils trouvent entiers. Ils font » sècher ces grains et les donnent à leurs malades, non-seulement comme » un remède, mais encore comme une chose sainte, qui contribuera beau- » coup à guérir les maladies du corps et de l'ame ». En voici assez sur une science qui ne trouve place ici qu'autant qu'elle est liée avec la prêtrise et la religion, par la manière de l'exercer, comme dans les Indes occidentales et en quelques pays de notre hémisphère.

On prétend avoir de grandes preuves de l'habileté de ces Gentils dans l'astrologie, et (*b*) l'on en allégue des exemples, que l'on ne saurait concevoir, dit l'Anglais que nous citons, sans supposer qu'ils sont instruits par quelque esprit avec lequel ils ont un commerce intime.

CÉRÉMONIES DE QUELQUES ROIS DES INDES.

(*c*) Le Samorin de Calicut est de la race des Bramines; étant parvenu à la couronne, il doit s'abtenir de chair et de poisson pendant un tems. Cette abstinence est sans doute religieuse. Tant qu'elle dure, il ne doit faire qu'un repas par jour, et il n'est permis à personne de le voir manger; il doit porter les ongles et les cheveux longs, et réciter tous les jours certaines prières. Telle est l'étiquette pour le nouveau roi. Ne dirait-on pas qu'on veut enseigner la mortification de soi-même à ceux qui sont destinés au trône? Pour surcroit de pénitence, si c'en est une, car sur cet article il peut y avoir une grande variété de goûts, ce prince délivre sa mariée à son premier Bramine afin qu'il saisisse des prémices, qu'aucun nouveau marié ne céderait ailleurs à personne. Après quelques années d'abstinence, le roi assemble le peuple, lui fait un festin, et distribue des aumônes. Ses femmes, qui sont très-nombreuses, lui présentent des cierges sacrés qui ont servi devant les idoles. C'est dans ces cérémonies que le peuple confirme le nouveau roi.

(*d*) Le Samorin ne goûte de rien qui n'ait été auparavant présenté à l'idole par les Brannines. Après cette cérémonie, qui consacre ce que le prince doit

---

(*a*) Voyages de la Compagnie, etc. Tom. 7.

(*b*) Ovington, ubi sup.

(*c*) Ceci est en partie tiré d'Herbert, qui a copié presque tout ce qu'il a rapporté des Indes de quelques auteurs Espagnols. Pour en être convaincu, on n'a qu'à confronter cet auteur avec les extraits des Espagnols dans Purchas.

(*d*) Extraits de Voyages dans Purchas.

manger, il s'assied à terre et prend son repas. Les Bramines le voient manger, et se tiennent avec beaucoup de respect, la main sur la bouche, à quelques pas de distance. Après le repas, les mêmes Bramines battent trois fois des mains et portent dehors ce qui reste à des corneilles dressées exprès. Il n'est permis, ni au roi, ni aux Nairos de manger de la viande sans la dispense des Bramines.

Par une loi établie dans cet état, le roi est obligé d'abdiquer le gouvernement de son royaume, lorsque le prêtre (*a*) de l'idole de Calieut vient à mourir, et d'aller servir en sa place. C'est une loi inviolable que ce prince, destiné à finir prêtre, aille de gré ou de force du trône à l'autel.

Les funérailles des rois ne diffèrent pas de ces usages funèbres que nous décrirons dans la suite. Le deuil consiste à se raser les cheveux, à jeûner et à se priver de bétel pendant treize jours, qui sont les jours de l'interrègne. Pendant cet interrègne, on reçoit tous les avis qu'il plaît aux sujets de donner sur le caractère, les vices, les vertus du successeur à la couronne. On peut bien croire que la politique, la crainte, les ménagemens règnent ici du moins tout autant qu'en d'autres États. Il ne faut pas trop se prévenir de la beauté de semblables lois. Certaines choses vues de fort loin paraissent fort belles, et font un effet semblable aux grandes lumières et vues de trop près. Elles éblouissent, elles aveuglent les yeux de l'esprit. A juger de cette liberté de parler sur le compte d'un prince destiné à régner, on s'imaginerait que rien n'est plus libre que les Malabares, et cependant ils vivent sous la plus dure des servitudes. Au bout des treize jours d'interrègne, le nouveau roi jure par les lois du royaume, s'engage à payer les dettes de son prédécesseur, et à reprendre sur l'ennemi ce qu'il a conquis dans les guerres de l'État. Il jure ces points en tenant l'épée de la main gauche, et de la droite un cierge allumé, autour duquel il y a un anneau d'or. Le nouveau roi met deux doigts de la main sur cet anneau. C'est-là le serment du sacre; voici ce qui suit: on jette sur le roi quelques grains de riz, et l'on fait quelques prières. Après le sacre, les principaux du royaume jurent foi et hommage au souverain, en prenant le cierge comme il a fait.

LEURS CÉRÉMONIES NUPTIALES.

Les Bramines se marient fort jeunes, pour prévenir tout ce qui peut avoir la moindre apparence d'impureté. Il est, disent-ils, plus honnête et plus décent d'approcher pour la première fois d'une épouse, quand on est encore l'un et l'autre dans un état de pureté et d'innocence, que de le faire dans un âge mûr, où l'ardeur des passions dégrade l'ame de sa pureté primitive. Un commerce commencé si jeune, et qui n'est établi que sur la volonté des parens, serait ailleurs une source d'adultère. Tavernier le nie des Indiens. L'adultère, nous dit-il, est fort rare parmi eux. Un crime plus énorme encore n'est pas moins rare. Cependant au rapport de ce voya-

(*a*) Nous traduisons ainsi dans la supposition que cette idole est *Deumo*, qui, selon les anciennes relations espagnoles, pillées et déguisées par nos modernes, est le grand objet du culte de Calicut. *Deumo* est le démon. Dieu lui a abandonné le monde, c'est lui qui le gouverne, et qui récompense chacun selon ses œuvres. Telle est l'opinion de ces Indiens.

geur, (*a*) c'est pour le prévenir, qu'on marie les enfans si jeunes. Ovington (*b*) semble croire, que l'amour, qui attache de si bonne heure les jeunes gens, est une des raisons pour lesquelles les femmes se brûlent si volontiers avec leurs maris. Supposons cette bonne raison, elle ne le sera que pour les femmes. Les maris Indiens ne poussent pas leur tendresse jusqu'au désespoir.

Les hommes ont le privilège d'avoir plusieurs femmes; mais, s'il en faut croire un voyageur, (*c*) « ils usent rarement de cette liberté, et se con-» tentent d'une seule. . . . Ils sont convaincus que les douceurs et la satis-» faction qu'ils trouveront avec plusieurs femmes n'égaleraient pas les peines » et les chagrins qu'elles leur causeraient. Ils aiment mieux se priver de » ce que leurs dispositions présentes semblent demander, que de s'exposer » aux suites fâcheuses qui en peuvent arriver ». En effet, si une seule femme donne quelquefois de la tablature dans un ménage, à quoi n'est pas exposé celui qui en a cinq ou six et plus? « Un Banian homme d'esprit avait » coutume de déclamer souvent contre la folie de ceux qui s'engagent en » même-tems à deux femmes dont l'amour n'est propre qu'à produire des » jalousies continuelles. Si, disait-il, l'on fait des caresses à l'une, l'autre » ne manquera pas de s'en plaindre, comme si on la méprisait. Ces plaintes » tiennent un mari dans un continuel embarras, et troublent continuelle-» ment son repos.

» Les anciens Bretons avaient une coutume qui leur était particulière, » et dont on ne trouve point d'exemple chez aucune (*d*) nation civilisée » ou barbare. Chaque homme épousait une seule femme, qui était toujours » regardée dans la suite comme la sienne, » mais cinq ou six personnes s'associaient de bonne amitié pour en faire leur femme entre eux (*e*). Sur ce pied la femme était un meuble de ménage, qui servait aux gens du logis, comme un lit, une table ou une chaise.

Selon le même auteur, les femmes Naïres ont une estime singulière pour le mariage; elles le regardent comme quelque chose de si sacré et de si nécessaire en cette vie, que celles qui meurent vierges sont dans leur croyance exclues de l'entrée du paradis. Les anciennes Juives couvraient le desir d'être mariées d'un autre prétexte aussi plausible pour le moins, qui était la propagation des Juifs et du Judaïsme. Peuple élu de Dieu, religion dictée par l'Être Suprême; il n'était pas possible de résister à la force de ces deux idées, qui certainement ne pouvaient que légitimer le desir des vertueuses Juives. Il reste quelque chose de cette idée chez les Chrétiens: nous lui devons cette phrase si vulgaire, *il faut que le nombre des élus s'accomplisse*. On sait que cela se dit communément d'un mariage fécond.

Dans un extrait de voyages (*f*), on nous décrit une cérémonie nuptiale pratiquée du côté de Bénarès. Le jeune homme et sa maîtresse se rendent au bord du Gange avec un Bramine, une vache et un veau, et tous

---

(*a*) *Ne turpia ludant*. Juvenal. Satyr. VII.
(*b*) Voyages, tom. 2.
(*c*) Idem, ubi supr.
(*d*) Du moins devait-il excepter l'île de Ceylan. Voyez ci-après.
(*e*) Herbert assure, que les Indiens de Calicut troquent bient souvent leurs femmes entre eux de bonne amitié, et qu'il arrive souvent aussi que la femme troquée a pour sa part sept ou huit maris: car en tel cas, dès que la route est frayée, on a quelque droit d'y rentrer.
(*f*) Extraits de Purchas.

ensemble ils entrent dans le fleuve. On donne au Bramine une pièce de toile blanche de dix à douze aunes en longueur, et un panier plein de plusieurs sortes de choses. Le Bramine étend la pièce de toile sur la vache, et la prend par la queue, en prononçant quelques paroles. Ceux qui doivent se marier prennent aussi cette queue d'une main, de telle manière que l'époux tient en même-tems sa main dans celle du Bramine, et que l'épouse a la sienne dans celle de son futur époux. On verse ensuite de l'eau sur la queue de la vache, et cette eau coule dans leurs mains. Après cette cérémonie, le Bramine noue les deux extrémités des vêtemens de l'époux et de l'épouse comme chez les Mexicains. Les conjoints font une procession autour de la vache et du veau, et les voilà mariés. La vache et le veau sont pour le Bramine, mais avant que de se retirer, ils font des aumônes aux pauvres, et vont prier devant les idoles, qu'ils honorent aussi de plusieurs offrandes.

En divers lieux des Indes, les filles qui vont se marier sont auparavant obligées de sacrifier leur virginité à leurs Dieux. Les proches parens de la jeune fille la conduisent en triomphe, au bruit des voix et des instrumens devant l'idole, qui est dans une situation à pouvoir prendre ce que la fille ne devrait donner qu'à son époux.

Herbert parle d'un Bramine, prêtre et gardien d'une pagode, où les filles venaient sacrifier leur virginité. Le prêtre était d'ordinaire le vicaire et le coadjuteur de l'idole; mais depuis que l'âge ne lui permettait plus de toucher à ces offrandes, il en faisait commerce avec les passans. Des pratiques si extraordinaires dans la religion surprennent facilement la fragilité du sexe. Que ne peut-on pas attendre des gens, quand ils ont pour leurs garans les enseignemens de leurs prêtres? Les filles sortant de l'enfance vont s'offrir volontairement aux idoles, ou pour mieux dire, aux prêtres qui les desservent.

Dans le Décan, le marié, la mariée, et toute leur parenté s'asséient à terre auprès d'un grand feu, et font ensuite sept fois le tour de ce feu, en disant quelques paroles (*a*) dont on ne nous donne pas l'explication.

(*b*) Tavernier nous décrit une autre cérémonie nuptiale des Indes. « La » veille des noces l'époux, accompagné de tous ses parens, va au logis de » l'épouse, avec une paire de gros brasselets de l'épaisseur de deux doigts, » mais qui sont creux par-dedans, et de deux pièces, avec une charnière » au milieu, pour les ouvrir. Selon la richesse de l'époux, ces brasselets » sont plus ou moins riches, ou d'or, ou d'argent, ou de laiton, ou d'étain, » et les plus pauvres n'en ont que de plomb. L'époux étant arrivé, met un » brasselet à chaque bras de son épouse, pour montrer qu'il la tient désormais enchaînée, et qu'elle ne peut plus s'éloigner de lui. Le lendemain, » on prépare le festin au logis de l'époux, où tous les parens de part et » d'autre se trouvent, et sur les trois heures après midi on y amène l'épouse. » Plusieurs Bramines s'y rendent aussi, et leur supérieur faisant approcher » la tête de l'époux contre celle de l'épouse, prononce plusieurs paroles » en leur jetant toujours de l'eau sur la tête et sur le corps. Puis on rap» porte sur des plats ou sur de grandes feuilles de figuier plusieurs sortes

(*a*) *Mandeslo* dit que le marié et la mariée font trois fois le tour du feu, parce qu'il arrivait que le marié mourût sans avoir fait les trois tours, la mariée pourrait se remarier. Cette raison paraît bien faible.

(*b*) Voyage aux Indes, L. 5.

» de mets, et des pièces d'étoffe et de toile, et le Bramine demande à » l'époux si tant que Dieu lui donnera quelque chose, il n'en fera pas part » à sa femme, et s'il ne tâchera pas de la nourrir par son travail; quand il » a dit oui, ils vont tous s'asseoir au festin qu'on leur a préparé, et où » chacun mange à part. Selon que l'époux est riche, et qu'il a du crédit » parmi les grands, les noces se font avec pompe et avec une grande dépense. » Il est monté sur un éléphant, et l'épouse est dans un charriot, tous ceux » qui les accompagnent ayant un flambeau à la main. Il emprunte pour » cette pompe, tant du gouverneur du lieu que d'autres grands seigneurs » de ses amis, autant d'éléphans qu'il peut, et de chevaux de parade, et » on les promène ainsi une partie de la nuit avec des feux d'artifice que » l'on jette dans les rues et dans les places. Mais une des plus grandes dé- » penses qui se fait, est en eau du Gange, pour ceux qui en sont quelque- » fois éloignés de trois ou quatre cents lieues; car comme cette eau leur est » sacrée et qu'ils en boivent par dévotion, il faut qu'elle leur soit appor- » tée de si loin par des Bramines, et dans des vaisseaux de terre vernis par » dedans, que le grand Bramine de Jagarnat à remplis lui-même de l'eau » la plus nette de la rivière, et auxquels ensuite il applique son cachet. On » ne donne à boire de cette eau que sur la fin du repas... Plus l'époux en » fait boire, plus il est estimé magnifique... Le grand Bramine se fait payer » un tribut pour chaque pot de cet eau...» dont il se consomme quelque- fois pour des sommes très-considérables.

Les Indiens de Surate et des environs font faire une espèce de cavalcade solennelle aux mariés, (*a*) pour apprendre à tout le monde l'état honorable dans lequel il vont entrer. Quand le marié a fait son tour, il se rend au logis de sa maîtresse et s'assied vis-à-vis d'elle. Une table les sépare. Ils étendent les mains l'un vers l'autre sur cette table, et les joignent ensemble, après quoi le Bramine, qui est présent, couvre la tête de ces deux personnes d'une espèce de grand bonnet, qu'il leur laisse pendant l'espace d'un quart d'heure, c'est-à-dire, autant de tems qu'il lui en faut pour faire les prières nuptiales. Les prières étant dites, il sépare leurs mains et leur découvre la tête. Cette cérémonie est suivie des divertissemens ordinaires et du festin nuptial.

Herbert raconte quelques autres particularités de ces cérémonies nuptiales. Le premier jour de la déclaration du mariage, le fiancé fait en cérémonie le tour de la ville, et le lendemain la fiancée. L'un et l'autre ont une couronne sur la tête. La mariée n'a point de dot, et ce serait lui faire affront, que d'en demander une à ses parens. On lui fait seulement quelques présens d'or, de bagues, et de pierreries, que notre voyageur compare aux (*b*) ἕδνα ou donations, dont il est parlé dans Homère. (*c*) Pour marier

---

(*a*) Ovington, Voyages, tom. 1.

(*b*) Herbert trouve quelque ressemblence entre le mot indien *Dinah* et ἕδνα. Mais le différence de la chose est, que les Dinah des mariées indiennes viennent de leurs propres parens, au lieu que les présens appelés ἕδνα dans Homère venaient de ceux qui recherchaient une fille. Il semble même que le beau sexe de ce tems-là faisait gloire d'avoir beaucoup de présens de cette nature, et que souvent les femmes se déterminaient pour le plus offrant. Voyez un vers d'Homère dans les *Antiq. Homer.* de Feithius, et tout ce que ce savant Hollandais dit à ce sujet. Aujourd'hui l'amour n'aime pas moins le finance, mais il a plus de délicatesse et plus de ménagement.

(*c*) Ces cérémonies sont plus exactement décrites dans la *Dissert. sur la religion des Banians.*

ces deux personnes on fait du feu : le marié est d'un côté, la mariée de l'autre, mais un cordon de soie les lie l'un à l'autre. Le feu marque l'ardeur et la pureté, le cordon marque le lien du mariage. On met aussi entre eux deux une toile blanche, qui fait connaître la modestie et la pureté du mariage. Après ces cérémonies symboliques, le Bramine lui donne sa bénédiction, et leur souhaite la fécondité de la vache. Alors la pièce de toile s'ôte, et le cordon se défait.

Schouten, (*a*) qui décrit fidèlement, et avec beaucoup de simplicité ce qu'il a vu, dit qu'en certains lieux des Indes le Bramine fait l'union du mariage avec deux noix de coco, l'une desquelles est pour l'époux, et l'autre pour l'épouse; pendant que le Bramine prononce, on lit la bénédiction nuptiale, les deux parties font l'échange des noix de Coco, et à peu près comme en d'autres pays on échange les anneaux nuptiaux.

A l'égard des enfans, ces fruits légitimes du mariage, Tavernier (*b*) nous rapporte une coutume du Bengale, qui tient de l'exposition des anciens et de celle des Cafres, dont nous parlerons dans la suite. Lorsqu'un enfant nouveau-né refuse de prendre le sein de sa mère, les Indiens le portent à la campagne, et après l'avoir enveloppé dans un linge, l'exposent quelque fois toute une journée sur les branches d'un arbre, à la merci des insectes et des corbeaux. Le soir ils vont chercher l'enfant et le remettent au sein : s'il continue à le refuser, ils l'exposent une seconde fois. Mais si, après une troisième exposition, l'enfant ne veut pas encore téter, ils le jettent dans le Gange, persuadés que ce doit être un démon. Il serait difficile de concilier ce rapport avec celui d'Ovington, si les usages de Surate et du Bengale étaient les mêmes, comme les dogmes de la religion le sont à peu de chose près. Cet Anglais nous dit « que la tendresse des mères pour leurs enfans » prévient leur naissance, et se fait sentir à eux lorsqu'ils sont encore dans » leur sein; car elles ne prennent alors que des alimens qui peuvent leur » faire du bien, et se tiennent toujours dans la gaieté et dans la joie, afin » que ces enfans en ressentant les impressions, aient dans la suite un esprit » pur et serein, porté au plaisir et à la gaieté, et n'éprouvent rien de cette » noire mélancolie que les chagrins et les douleurs d'une mère enceinte im- » priment dans l'ame de son enfant; cette précaution est sans doute fort » estimable; mais dans la suite l'air et la nourriture changent bien des » choses ».

S'il est vrai (c) que les Indiens ne font pas difficulté de vendre les enfans qui leur sont à charge, on peut dire qu'ils se soucient bien peu de leur sang; mais peut-être que si l'on allait à la source, il se trouverait qu'un tel procédé est l'effet de la tendresse. Qu'on ne dise pas que c'est avancer un paradoxe insoutenable. Avec un peu de naturel, il est bien dur de voir souffrir les enfans qu'on a mis au monde. En les mettant sous le joug d'un maître, on leur procure du pain, et de cette manière leur condition n'est pas au-dessous de celle des bêtes, que l'on maltraite, mais que l'on nourrit. On dit qu'en Finlande et en Livonie, il est assez ordinaire aux pauvres gens, et surtout aux paysans, de vendre leurs enfans aux gentilshommes. Tel est l'effet de la tyrannie et de la misère.

(*a*) Voyages de la Compagnie, Tom. 7.
(*b*) Voyages, L. 5.
(*c*) Voyages de la Compagnie, Tom. 7.

Dix jours après la naissance de l'enfant, les Banians font la cérémonie (*a*) de lui donner un nom. On assemble pour cet effet une douzaine d'enfans, on les fait mettre en rond autour d'une grande nappe, qui est étendue à terre. Le Bramine, qui est présent, met au milieu de cette nappe une certaine quantité de riz, sur lequel l'enfant doit être nommé. Ceux qui tiennent les bouts de la nappe, l'élèvent en l'air, la secouent et l'agitent de côté et d'autre, pendant un quart d'heure. Après avoir ainsi secoué ce petit enfant et le riz, la sœur de l'enfant, qui est tout auprès, lui donne le nom qu'elle veut. Deux mois après on l'initie dans la religion, c'est-à-dire, qu'on le porte dans une pagode, où le Bramine initiateur met sur la tête du petit enfant des copeaux de bois de Sandal, du camphre, des cloux de girofle et autres choses odoriférantes. Alors il est reputé Banian, et membre de la religion.

Une femme en couche n'a commerce qu'avec sa garde, et n'est touchée que par elle les dix premiers jours de ses couches. Elle ne prépare le manger que quarante jours après.

Ne finissons pas cet article sans rapporter un usage de religion, digne de remarque. Le grand Bramine a (*b*) le privilège de donner dispense en fait de mariage. C'est lui aussi qui fait le divorce. Une femme séparée de son mari a la permission d'en prendre un autre, et le sceau de cette dispense lui est imprimé sur l'épaule droite avec un fer chaud.

LEURS CÉRÉMONIES FUNÈBRES.

Une des plus anciennes lois des Indiens Gentils est celle qui veut que les femmes se brûlent sur le corps de leurs maris. Celles qui préféraient la vie à cette espèce de sacrifice volontaire étaient autrefois notées de la plus grande infamie. (*c*) Aujourd'hui cet usage perd de sa force. Les Mahométans le défendent dans les lieux de leur domination; les Chrétiens en ont découvert la honte et l'inhumanité aux Gentils, par la force des raisonnemens. Cet usage varie aussi selon les lieux et les provinces où il se pratique. A Bisnagar les veuves (*d*) se donnent un répit de deux, trois, ou quatre mois, pour se préparer à cette action tragique. Quand le jour de la cérémonie est venu, elles montent de grand matin sur un éléphant, ou se font porter en palanquin vers la fosse dans laquelle elles doivent se brûler sur les cendres de leurs époux qui les attendent. Elles marchent comme en triomphe, parées avec tout le faste d'une épouse, couronnées de fleurs, les cheveux flottans sur les épaules, et garnis de joyaux, tenant dans la main gauche un miroir, et dans la droite une flèche. Dans cet équipage, elles traversent la ville en chantant, et déclarant à haute voix au peuple, qui s'arrête pour les voir passer, ou qui les suit au bûcher, *qu'elles vont se coucher auprès de leurs chers époux, et s'endormir avec eux*. Que ce

---

(*a*) Ovington, Tom. 2. Toutes ces Cérémonies sont fort différentes dans la *Dissert. sur la Religion des Banians*.

(*b*) Extraits de Voyages dans Purchas.

(*c*) Ovington assure que cette coutume est à présent fort peu pratiquée, si ce n'est par quelque femme de *Rajah*, et même ajoute-t-il, celles qui l'observent n'en obtiennent la permission du gouverneur que par des présens.

(*d*) Extraits de Voyages dans Purchas, L. X. Ch. 4.

CEREMONIE qui s'observe a la NAISSANCE des ENFANS chez les BANIANS.
A la MERE presente le sein a l'ENFANT. B. L'ENFANT qui a refuse le sein est exposé C. L'ENFANT continuant pendant 3 jours de refuser le sein, est jetté dans la GANGE.

CEREMONIE de donner le NOM a un ENFANT chez les BANIANS.

courage (*a*) soit l'effet de certaines drogues, ou que la force d'une loi, qui déclare infâmes celles qui survivent à leurs maris, supplée à une marque de tendresse que l'humanité ne permit jamais d'exiger; toujours est-il sûr que l'on nous raconte des choses tout-à-fait extraordinaires de la constance de ces Indiennes. Le feu leur paraît si méprisable, qu'on oserait presque dire qu'elles souffriraient encore pis que le feu. L'exemple de *Mutius Scævola* est unique dans l'antiquité; il a été suspecté de faux; mais pourquoi le proscrirait-on de l'histoire, puisque les Indes nous offrent des milliers d'exemples pareils, de la part d'un sexe fragile, peu constant dans son amitié, et qui passe même, avec une rapidité étonnante, (*b*) d'un excès de tendresse à un excès d'indifférence. Ce n'est donc pas la tendresse; car s'il fallait s'en rapporter aux voyageurs, les Indiennes en auraient bien moins que les femmes des autres pays : c'est l'amour de la gloire (*c*), et le désir de conserver leur honneur, qui les fait agir. La loi attache indissolublement ces deux choses au dévouement des Indiennes. Nous alléguerons plus bas un autre motif de ce courage, qui n'a pas moins de pouvoir sur l'esprit humain.

Revenons à notre description : ces femmes de Bisnagar sont accompagnées de leurs parens et leurs amis, à l'endroit où se doit achever la cérémonie, et où elles trouvent un repas préparé pour elles. Après avoir mangé et bu, comme s'il leur fallait vivre long-tems, elles dansent et chantent avec l'assemblée qui se trouve là. Ensuite elles ordonnent tranquillement, qu'on leur prépare le bûcher dans une fosse carrée, tout près de laquelle il y a une éminence de cinq à six pieds d'élevation. C'est de-là qu'elles se précipitent dans la fosse; mais avant que d'en venir à ce dernier acte, aussitôt que le feu est allumé, elles prennent par la main le plus proche parent du défunt, et se rendent à la rivière pour se laver, s'étant dépouillées de tous leurs ornemens, qu'elles remettent à ce parent; après quoi elles se plongent dans l'eau, en prononçant quelques paroles, qui témoignent qu'elles se purifient ainsi de tous leurs péchés. Au sortir de l'eau, elles s'enveloppent dans une pièce de toile jaune, et prenant par la main ce même parent, qui les a menées à la rivière, elles montent sur l'éminence, d'où elles se précipitent dans le feu. Avant de se précipiter, une autre femme lui verse un pot plein d'huile sur le corps, et pendant qu'elles tiennent quelques discours à l'assemblée, cette même femme les pousse dans la fosse. Quelquefois les Bramines font cette fonction, mais souvent elles ont assez de courage et de fermeté pour se jeter sans le secours de personne. C'est encore pour celles qui se défient de leur courage, qu'on tend sur le bord de l'éminence une natte qui leur cache

---

(*a*) « Les Européens, dit Tavernier, croient, que pour ôter à ces femmes les frayeurs de la » mort, que l'homme abhorre naturellement, on leur donne quelque breuvage qui leur trouble le » sens, et leur ôte toute l'appréhension que l'appareil de leur mort pourrait leur causer. Les » Bramines, continue-t-il, ont intérêt que ces malheureuses femmes demeurent dans la résolu » tion qu'elles prennent de se brûler; car tout ce qu'elles ont sur le corps appartient à ces Bra» mines après qu'elles se sont brûlées ».

(*b*) . . . . . *Varium et mutabile semper*
Fœmina. . . . . Juvenal.

Ce caractère a donné lieu au conte de la Matrone d'Ephèse.

(*c*) *Ut sentias quàm vile corpus sit ius, qui magnam gloriam petunt.* Mutius Scævola, dans Tite-Live.

l'horreur des flammes. La cérémonie finit par des chants de triomphe et de deuil à l'honneur de la défunte. Quand un homme de distinction meurt, on brûle après lui de cette manière sa femme légitime, et toutes ses concubines. (*a*) Les femmes du commun s'expédient d'une autre façon. Après la mort du mari, on conduit la veuve auprès de lui : il est ordinairement assis. La veuve se met sur ses genoux, et l'embrasse étroitement. Pendant qu'elle se laisse aller à une douleur fausse ou véritable, on les mure en diligence, et quand la maçonnerie est déjà élevée à la hauteur du cou, un homme qui vient par derrière étrangle la femme.

Voici ce que Tavernier rapporte sur le même sujet : « (*b*) Une veuve, qui » prend le parti de vivre après la mort de son mari, est obligée de souffrir » qu'on lui rase les cheveux, et qu'on la dépouille de tous les ornemens dont » elle paraît son corps. Elle ôte de ses bras et de ses jambes les brasselets, » que son mari y avait mis en l'épousant, pour marquer qu'elle lui était » soumise et enchaînée, et elle demeure le reste de sa vie dans sa maison, » sans y être considérée, et pire qu'une esclave, au lieu qu'auparavant » elle s'y voyait maîtresse. C'est, ajoute-t-il, cette malheureuse condition » qui leur fait haïr la vie ; elles aiment mieux aller sur un bûcher, pour y » être consumées toutes vives avec le corps de leur mari défunt, que d'être » le reste de leurs jours en opprobre et en infamie à tout le monde ». Voici quelque chose de plus fort que tout cela : Si elles se brûlent, toutes leurs parentes, toutes leurs amies viennent les féliciter du bonheur qu'elles vont posséder en l'autre monde, et de la gloire que tire toute la caste de leur généreuse résolution. Les prêtres assurent ces femmes, qu'à l'instant qu'elles seront dans le feu, avant même que de rendre l'ame, Ram leur révélera les secrets de l'avenir, et qu'après que leur ame aura passé par divers corps, elle parviendra au plus haut degré de gloire, à la félicité éternelle. Il est difficile que des espérances si flatteuses leur permettent

---

(*a*) Tavernier nous donne quelques autres descriptions de cette cérémonie. Dans le royaume de Guzurate et dans une partie du Mogol, on érige une petite hutte de douze pieds en carré, au bord d'une rivière ou d'un étang. Cette hutte est faite de roseaux, sur lesquels on a versé de l'huile et d'autres matières combustibles. La femme s'assied au milieu, la tête posée sur une manière de chevet de bois, le dos appuyé contre un pilier, auquel un Bramine la lie par le milieu du corps, de peur qu'elle ne se dédise, voyant les horreurs du feu. Dans cette posture, elle tient le corps de son mari sur ses genoux. Au bout d'une demi-heure, le Bramine sort, la femme crie qu'on mette le feu à la hutte. En même-tems qu'on l'allume, les Bramines, les parens et les amis jettent encore dans le feu quelques pots d'huile.

Dans le Bengale, la veuve commence par se laver dans le Gange avec le corps de son mari ; mais ce n'est pas seulement les femmes du Bengale qui en usent ainsi. Il en vient qui sont éloignées de vingt journées de chemin du Gange ; il en vient des frontières du Boutan, suivant constamment à pied le corps mort de leurs époux, qu'on porte sur une charrette, et vivant sur la route dans une si grande abstinence, qu'on dirait qu'elles veulent prévenir le feu qui les doit consumer. On les conduit au bûcher au son du tambour et des flûtes, etc. Elle couchent dans une espèce de lit dressé exprès, et l'on met sur elles en travers le corps du mari. Alors les parens et les amis leur apportent des lettres, des fleurs, des pièces de toile, et autres choses semblables. Notre voyageur dit, que ces présens sont envoyés par ceux qui les doivent à des parens et à des amis qui habitent dans l'autre monde. Quand les présens cessent de venir, la veuve demande jusqu'à trois fois à l'assemblée, si l'on a plus rien à lui ordonner, après quoi elle fait un paquet de ces présens et les met dans son sein. Alors les Bramines et les parens mettent le feu au bûcher.

Cette cérémonie n'a rien de plus particulier à la côte de Coromandel, excepté que la femme fait trois fois le tour de la fosse, qu'à chaque fois elle baise ses parens et ses amis, et qu'au troisième tour, les Bramines jettent dans le feu le corps du défunt et l'y jettent après. Au reste on n'a pu éviter de répéter ici une partie de ce qui se trouve dans la *Dissertation sur la Religion des Bramines*, vol. précédent.

(*b*) Tavernier, Voyages. L. III. Voy. aussi *Conformité des Coutumes*.

Maniere dont les FEMMES *se* BRULENT *aux* INDES *apres la Mort de leurs* EPOUX.

Maniere dont elles S'ENTERRENT *toutes vivantes avec le Corps de leurs* EPOUX.

Digitized by Google

de raisonner; et le pourrait-on, quand, avec beaucoup de faiblesse d'esprit, on dépend aveuglément des dépositaires de sa religion? C'est alors qu'une conscience bouleversée se porte à des excès effroyables, et que les crimes deviennent des actes de vertu.

Lorsqu'un gouverneur s'obstine à refuser cette espèce de martyre aux femmes indiennes, (*a*) elles doivent au moins passer le reste de leurs jours en pénitence, et surtout à faire des œuvres de charité. Quelques-unes font bouillir de l'eau et cuire des légumes pour les passans. D'autres s'engagent par un vœu tout particulier, de ne manger autre chose que le grain non digéré, qu'elles trouvent dans la fiente de bœuf ou de vache. Cet exemple suffit pour montrer le ridicule de leurs dévots engagemens.

Tavernier assure encore qu'il n'est pas permis aux veuves qui ont des enfans, de se brûler avec le corps de leurs époux. Bien loin que la coutume les y oblige, il leur est ordonné de vivre, pour veiller à l'éducation de leurs enfans.

De même que le commun de nos vieux dévots met sa confiance en plusieurs pratiques, dont le premier fruit est d'être rudes et douloureuses au corps, les Indiens, sur le retour de l'âge (*b*), font faire des pénitences et autres semblables œuvres estimées méritoires, afin qu'au sortir de cette vie, leur ame aille loger dans un corps bien dispos, ou dans celui d'un grand seigneur. C'est encore à ce motif, qu'on nous assure qu'il faut attribuer toutes leurs œuvres pies, aumônes, retraites, fondations, etc. Ceux qui ne se sentent pas assez de courage pour supporter des austérités, se déterminent à ces dernières pratiques, font de grandes aumônes aux Bramines, et chargent leurs héritiers de faire prier pour eux. (*c*) Il en est aussi qui amassent des trésors pendant leur vie, afin de s'en servir à se racheter après leur mort, lorsque leur ame a le malheur d'entrer dans le corps d'un misérable.

Nous avons déjà parlé de la purification du malade prêt d'expirer. On le porte au bord d'un fleuve, ou de quelque autre eau courante; on lui met d'abord les pieds dans l'eau, et ensuite le reste du corps, jusqu'à la bouche. Cela se fait peu à peu, à mesure qu'on voit la nature défaillir, afin que l'ame et le corps se purifient entièrement. Ils croient encore que la purification de l'ame contribue à lui faire trouver un domicile plus agréable. Vers le Gange et ailleurs, on met le mourant dans l'eau avec une vache, dont il tient la queue élevée sur son visage, afin que l'ame ne se souille pas en sortant du corps et paraissant d'abord au grand air. (*d*) Au Coromandel ils mettent le visage du mourant sur le derrière d'une vache, lèvent la queue de l'animal et l'excitent à lâcher son urine sur le visage du mourant. C'est une excellente purification, que celle-là. Si l'urine coule sur la face du malade, l'assemblée s'écrie de joie, et le compte parmi les bienheureux. Mais, ajoute notre voyageur, si la vache n'est pas d'humeur à uriner, on s'en afflige. Quoique le voyageur ne nous dise pas si les Indiens ont

---

(*a*) Tavernier, ubi sup.

(*b*) . . . . . *Cum numina nobis*
Mors instans majora facit. Juvenal.

(*c*) Tavernier donne des exemples de cette folie.

(*d*) Tavernier, ubi sup.

les moyens de réparer ce malheur, il y a pourtant apparence que les aumônes et les prières aident à racconmoder le mal.

Quand le malade n'est pas encore tout-à-fait en danger de mort (*a*), on le porte devant les idoles, pour en obtenir sa guérison. Il y passe une nuit entière dans la pagode, ainsi, que les anciens faisaient autrefois dans le temple d'Esculape.

Après la mort, tous ceux d'une même caste s'assemblent dans la maison du défunt : on le couche dans une bière que l'on met sur un brancard, qui est couvert et orné à proportion des facultés du défunt. Toute la caste convoie son corps au bûcher. Pendant la marche on chante des prières, on prononce souvent le nom redoublé de *Ram*. De tems en tems, on sonne une petite clochette, pour avertir ceux du convoi et les passans de prier pour le défunt. Le corps étant arrivé au bord de l'eau, on l'y plonge, on le brûle ensuite.

Herbert croit que l'origine de cette coutume de brûler les morts peut être due à la crainte que l'on avait de voir leurs reliques outragées ou profanées des ennemis. Il est bien vrai que les anciens peuples ont traité les morts avec beaucoup de barbarie. Homère en allègue plusieurs exemples (*b*). Long-tems après lui les Grecs et les Asiatiques en usaient encore de même. Nous croyons que l'origine de cette coutume peut avoir eu plusieurs causes différentes : 1. Le culte du feu, établi dans l'Orient. Il se peut que, dans les premiers tems, on ait brûlé les morts pour les purifier dans le feu ; 2. la vanité qui voulait cacher le néant de l'homme ; 3. la crainte et le respect pour les morts ; 4. la nécessité, qui avait pour but d'empêcher la corruption de l'air. Combien de coutumes particulières, qui deviennent enfin générales? Herbert dit ensuite, que les Banians ont de l'horreur pour la puanteur. Si cet inconvénient ne pouvait s'éviter autrement, en faudrait-il davantage pour faire brûler les morts? Une raison plus solide encore, c'est la crainte de voir des vers naître et mourir sur un cadavre.

Il arrive souvent qu'on précipite la mort de ceux qui sont plongés dans le Gange comme agonisans : il arrive même quelquefois, que ceux qu'on porte au bûcher sont en état de revenir. Dans la première circonstance, la superstition agit, et dans l'autre la nécessité. La chaleur de l'air, qui corrompt les corps, oblige d'enterrer les morts peu d'heures après leur trépas, et cela se pratique aussi de même en des pays moins chauds que les Indes; par exemple, en quelques provinces de France. Ce serait faire une réflexion peu juste, que de dire de ces provinciaux, comme un voyageur le dit des Indiens, (*c*) *qu'il semble à la manière dont ils se conduisent à l'égard de leurs malades, qu'ils soient las de les voir vivre.* Dans les pays froids, on garde les morts plusieurs jours sans aucun risque.

L'usage de brûler les morts ne se pratique pas sans des exceptions. Nous avons parlé de ces femmes que l'on mure avec leurs maris. On en couvre d'autres de terre, et ensuite on leur marche sur la tête, pour achever de les étouffer. Quelques Gentils se font enterrer dans des tombeaux comme nous. Ovington dit que ces tombeaux n'égalent pas ceux des Européens,

---

(*a*) Extraits dans Purchas.
(*b*) Feithii *Antiq. Homer.* L. 4.
(*c*) Ovington, Voyages, Tom. 2.

MALADE que l'on presente à IXORA pour obtenir sa guerison.

MALADE agonisant qui reçoit sur son visage l'urine d'une Vache.

soit que la vanité des Indiens n'ait pas encore trouvé la même satisfaction que nous dans le faste des monumens, ou que les principes de leur religion les empêchent de nous imiter.

(*a*) Quand un Rajah meurt, tous ses sujets, et tous ceux qui dépendent de lui se coupent les cheveux et la barbe, pour marquer leur affliction et leur douleur. Cette même marque de deuil s'observe pour un proche parent.

Les Indiens Gentils font les funérailles de leurs morts avec toute la magnificence que peut permettre leur état; aussi vains en cela que la plus grande partie des autres peuples. Deux ou trois jours se passent en festins à l'honneur du mort. On solennise de même le douzième des obsèques, le le vingtième, le trentième, le quarantième, et dans la suite tous les trois mois, jusqu'à la révolution de l'année.

Herbert rapporte, qu'à l'article de la mort, les prêtres donnent à leurs enfans une liste de tous leurs prédécesseurs, et les exhortent d'accomplir exactement la loi des cérémonies funèbres. Ces lois sont de pleurer dix jours, de s'abstenir des femmes pendant ce tems-là, de ne point rire, de ne point prendre d'opium, ni de bétel, de ne point changer de linge, de ne s'oindre en aucune manière la tête. Outre cela, ils doivent célébrer tous les ans l'anniversaire du mort, et faire un pélerinage à la rivière dans laquelle on a jeté ses cendres.

Mandeslo dit, que les Banians de la secte de Ceuwarat ne brûlent que les personnes âgées (il veut dire adultes), mais qu'ils enterrent les corps des enfans morts au-dessous de l'âge de trois ans. Il dit la même chose de ceux de la secte de Samarath.

En quelques endroits du Mogol, (*b*) les Gentils consultent leurs devins, pour savoir comment ils doivent traiter leurs morts. Ces devins ordonnent à leur fantaisie de les brûler, ou de les enterrer, ou même de les manger.

Avant que de finir cet article, nous rapporterons une remarque de Baldæus (*c*). Selon cet auteur, les Indiens croient que le Gange est le chemin qui doit un jour conduire les ames au ciel. C'est en vertu de cette opinion, que les Gentils portent les os (ou les cendres) des morts dans ce fleuve. Chaque année de leur séjour dans cette eau sacrée est une indulgence, qui assure aux ames un millier d'années de félicité dans le paradis. Il est vrai, qu'avant d'y arriver, elles doivent habiter des corps, et passer dans sept différens séjours. L'indulgence du Gauge ne sert donc qu'après avoir subi ces différentes épreuves. Nous serait-il permis de donner ici une conjecture? Les anciens Païens ont feint que, pour parvenir aux Enfers (*d*), il fallait passer quatre fleuves, assez connus dans la mythologie des poètes. Si malheureusement un mort n'était pas en état de les passer, faute d'avoir été enseveli, ou pour quelque autre raison, il était obligé d'errer cent ans sur le rivage. C'était sa destinée : (*e*) l'inflexible Caron ne se laissait vaincre, ni par les pleurs, ni par les prières. Sur ce fondement, il était de la dernière conséquence de chercher et de recueillir ensuite les os des

---

(*a*) Ovington, ubi sup.
(*b*) Extraits de Voyages dans Purchas.
(*c*) *Description du Malabar et du Coromandel* en Hollandais.
(*d*) Il ne faut pas prendre le mot d'*Enfer* à la rigueur, puisque sous ce mot, on comprenait aussi les Champs Elysées, qui étaient le séjour des bienheureux.
(*e*) *Desine fata Deum flecti sperare precando.* Virg. Æneid. Liv. VI.

morts, afin d'abréger leur misère, et d'avancer leur félicité. N'y a-t-il pas quelques rapports entre ces idées et celles de nos Indiens?

RELIGION DES PEUPLES D'ASEM, D'AVA, ET D'ARACAN.

On ne nous apprend rien de particulier de la religion des Indiens d'Asem. Celle d'Ava et du Pégu est presque la même. (*a*) Ovington, après nous avoir dit, que dans le palais du roi d'Aracan on voit quantité d'idoles d'or, couvertes de pierreries, de hauteur d'homme, mais creuses en dedans; que l'on y voit aussi la statue d'un roi de Brama, qui après sa mort a été mis au rang des Saints du pays; que la ville d'Aracan renferme au moins six cents pagodes, grandes et petites, ce qui prouve la dévotion de ce peuple, Ovington, dis-je, après ces remarques, nous donne un petit détail de la religion du pays. Le voici :

Ils ont plusieurs Dieux, comme leurs voisins. Quiay-Poragray paraît être supérieur aux autres. C'est à son honneur qu'on fait une procession solennelle, semblable à celle que les Indiens de la presqu'île en deçà du Gange font à l'honneur de Ganga. On le conduit en procession dans un charriot élevé par toutes les rues de la ville. Quatre-vingt-dix prêtres, vêtus de satin jaune, suivent l'idole. Quand elle passe, plusieurs dévots s'étendent sur le chemin, afin que le char de l'idole passe sur leurs corps. D'autres se jettent sur des crochets de fer attachés pour cet effet au charriot, et s'y déchirent le corps, s'estimant bienheureux de pouvoir verser leur sang à l'honneur du Dieu Poragray.

Il y a dans toutes les religions des gens qui aiment à se faire beaucoup de mal pour l'amour de Dieu : encore patience, quand ils n'en font pas aux autres. Ces martyrs de l'idole sont fort respectés du peuple, jusques-là, que l'on voit les gens s'approcher d'eux le plus qu'ils peuvent, afin que le sang de ces dévots pénitens puisse rejaillir sur eux. Les crochets même acquièrent une odeur de sainteté. Les prêtres les conservent précieusement dans leurs temples comme des reliques.

C'est peut-être ce Quiay-Poragray, (*b*) dont on voit l'idole sur la montagne de Pora, qui, dit-on, signifie idole, ou Dieu, dans la langue du pays. Cette idole de Pora est posée sur un piédestal, les jambes croisées. Les Gentils du pays ont beaucoup de dévotion pour cette Idole, ils y vont en pélerinage. Le roi lui envoie tous les jours de quoi faire un magnifique repas.

Le roi de Brama, dont on ne nous apprend pas le nom, et que l'on dit être un Saint d'Aracan, a la vertu de guérir les maladies, mais surtout le flux de sang. Beaucoup de dévots vont implorer son secours.

Dans l'île de Munay on voit Quiay-Pigray, qu'on nous traduit ou explique par le temple du Dieu des atômes du soleil, et Quiay-Does traduit par le temple du Dieu des affligés de la terre. Un autre Dieu y règne sur les quatre vents. C'est dans cette île que préside le chef des Raulins. Les Raulins sont les prêtres : leur chef est comme le souverain pontife de la religion. Nous parlerons d'eux tout-à-l'heure.

(*a*) Voyages, Tome II.

(*b*) Il paraît par le récit d'Ovington, que le mot *Quiay* signifie *Temple*.

Ils ont des idoles domestiques. On assure que les publiques sont si nombreuses, que dans un seul temple il y en a jusqu'à vingt mille. Avant que de manger, ils offrent à ces Dieux domestiques une partie de tout ce qu'on doit servir au repas. Ils jurent par eux, ils se dévouent à eux, ils portent les marques de leur dévouement imprimées avec un fer chaud sur les bras ou sur les épaules.

Les temples ou pagodes s'élèvent en manière de pyramide, ou de clocher, plus ou moins haut selon la volonté du fondateur. En hiver ces Gentils couvrent les Dieux qui habitent dans ces temples, de peur qu'ils ne souffrent du froid, et ils espèrent qu'un jour ces Dieux récompenseront un acte de charité si digne d'eux. A des faiblesses pareilles on peut croire qu'il se joint beaucoup de crainte; aussi nous dit-on, que les moindres petits présages les étonnent. Cette crainte contribue à multiplier les Dieux; elle persuade que chaque chose, pour peu inconnue qu'elle soit, a son génie, et ce génie est une espèce de Dieu, qu'il faut servir, dès qu'on lui attribue quelque pouvoir.

LEURS PRÊTRES.

Le chef de tous les prêtres et des ministres de la religion est celui qui la règle dans tout le royaume, qui maintient l'ordre, et (*a*) fait reconnaître au peuple ces vicaires du Dieu suprême, qui pendant cette vie ont vécu en quelque odeur de sainteté. Il est universellement respecté; le roi même, qui lui donne toujours la droite, ne lui parle jamais sans lui faire une révérence profonde. Les Raulins, dont nous avons parlé, sont aussi les médecins du pays.

Ces Raulins sont divisés en trois ordres, distingués par différens noms. Ils sont tous habillés de jaune et rasés : mais ceux qu'on appelle *Pungrins* portent une espèce de mitre, avec une pointe qui leur tombe par derrière. Ils font vœu de garder le célibat, et ils y sont obligés, sous peine d'être dégradés et réduits à l'état de laïques. Il y en a qui vivent dans des monastères fondés par des rois et des grands seigneurs. Ceux-ci reviennent aux religieux qu'on voit ailleurs. Parmi ces religieux on voit des hermites. C'est à ces Raulins que l'on confie l'éducation des enfans.

LEURS CÉRÉMONIES NUPTIALES ET FUNÈBRES, ET AUTRES USAGES.

Nous n'avons qu'une remarque à faire sur les cérémonies nuptiales du royaume d'Aracan; et même elle ne concerne que le roi. Chaque gouverneur choisit tous les ans douze filles, nées la même année dans l'étendue de sa province, et les fait élever aux dépens du roi jusqu'à l'âge de douze ans. A cet âge là on les conduit à la cour, on les y revêt d'une robe de coton, et on les expose à l'ardeur du soleil, jusqu'à ce que la sueur ait percé leurs robes. Ces robes sont portées au roi, qui se donne la peine de les sentir l'une après l'autre. Il retient pour lui les filles dont l'odeur

(*a*) Ovington, Purchas, etc

n'a rien de désagréable, persuadé qu'elles sont plus saines que les autres, qu'il laisse à ses gentilshommes.

On dit que ceux d'Asem épousent jusqu'à quatre femmes, et l'on ajoute que, pour prévenir la jalousie, ils leur déclarent en les épousant, quel sera leur département dans le ménage.

Quand ces Païens sont malades, ils font venir les Raulins. Ceux-ci soufflent d'abord sur les malades, et disent quelques prières. Si le malade ne guérit pas, le Raulin lui dit de sacrifier à Chaor-boas, qui est le Dieu des quatre vents. Le sacrifice consiste en volailles et autres animaux, à proportion des facultés du malade. On le réitère quatre fois pour l'amour des quatre vents, à moins que le malade ou la maladie ne s'en aille auparavant. Si malgré le sacrifice, la maladie continue, on a recours à un remède, que nous décrirons dans les propres termes d'Ovington. « On » prépare une chambre, qu'on orne de riches tapis, et à l'extrémité de » laquelle on dresse un autel avec une idole dessus. Le jour marqué, les » prêtres et les parens du malade s'assemblent : on les y régale pendant » huit jours de suite, et on leur y donne le plaisir de toute sorte de » musique. Ce qu'il y a de plus ridicule, c'est que la personne qui s'engage » à s'acquitter de cette cérémonie s'oblige de danser tant qu'elle peut se » soutenir sur ses jambes. Quand elles commencent à manquer, elle se » tient à un morceau de linge qui pend au plancher pour ce sujet, et » continue de danser jusqu'à ce qu'elle soit entièrement épuisée, et tombe » à terre comme morte; alors la musique redouble, et chacun envie son » bonheur, parce qu'on suppose que pendant son évanouissement elle » converse avec l'idole. Cet exercice se recommence tant que le festin » dure; mais si la faiblesse de la personne ne lui permet pas de le faire » si long-tems, le plus proche parent est obligé de prendre sa place. » Quand après cette cérémonie, qu'on appelle *Talagno*, le malade vient » à guérir, on le porte aux pagodes et on l'oint d'huile et de parfums » depuis les pieds jusqu'à la tête. Mais si malgré tout cela le malade » meurt, le prêtre ne manque pas de dire, que tous ces sacrifices et » cérémonies ont été agréables aux Dieux, et que s'ils n'ont pas accordé » au mort une plus longue vie, c'est par un effet de leur bonté, et pour » le récompenser dans l'autre monde ».

Ce peuple croit la métempsycose : notre voyageur Anglais dit qu'ils font peindre sur leurs cercueils les figures des animaux les plus nobles qu'ils puissent trouver, espérant que par ce moyen leur ame pourra se loger dans quelqu'un d'eux. Quelquefois par un excès d'humilité ils font peindre des rats, des grenouilles et autres animaux méprisables, comme une demeure qui convient à des ames corrompues. Si ces particularités sont bien véritables, on peut dire, qu'ils enchérissent de beaucoup sur les pénitens qui ne se mortifient que le corps : car de chercher à mortifier volontairement son ame après cette vie, voilà ce qu'on doit appeler un acte capable d'effacer les victoires des dévots qui nous sont connus. Par exemple, en voit-on chez nous, qui par un excès de mortification prient leurs parens de les laisser souffrir bien long-tems dans le purgatoire ? Au contraire, chacun fait des efforts pour s'en tirer au plutôt.

Dès qu'une personne est morte, on la met au milieu de la maison ; les prêtres tournent autour du corps, en marmotant des prières, pendant que d'autres font des encensemens : les domestiques du logis font le guet, tandis que les prêtres s'acquittent de leurs cérémonies, et frappent sur de

grandes pièces de cuivre, pour éloigner, disent-ils, (*a*) le mauvais esprit, qui ferait beaucoup de mal au mort s'il venait à passer sur lui. Un tel accident forcerait le mort de revenir honteusement en ce monde : il serait ainsi privé du bonheur, dont on suppose qu'il jouit en (*b*) l'autre. Avant que d'emporter le corps, on invite certaines gens à un festin mortuaire, et si ces gens, que l'Anglais nomme *Grai*, manquent d'y venir, toute la famille du mort est dans la désolation : car leur refus, ou leur négligence, est une preuve assurée que l'ame est condamnée à l'enfer, que ces Gentils appellent *Maison de fumée*. Telle est la description de ces funérailles au rapport de notre Anglais. Le corps est porté aux champs, on l'y brûle; les prêtres mettent le feu au bûcher, en présence des parens, qui sont alors vêtus de blanc, avec un ruban noir autour de la tête. Ce sont là les marques du deuil.

Ferdinand Mindez Pinto décrit avec beaucoup d'exactitude la pompe funèbre (*c*) du grand Pontife d'Aracan. Aussitôt après sa mort, les foires cessèrent ; les portes et les fenêtres des maisons furent fermées ; il ne parut dans la ville aucune chose vivante ; les pagodes furent remplies de pénitens. Le corps de ce grand Pontife fut exposé en public avec beaucoup de magnificence. On lui fit une chapelle ardente, aussi bien entendue, et avec autant de dévotion, que si elle avait été faite dans Rome. Plus de trente mille prêtres pleuraient, priaient, gémissaient autour du cercueil, sans parler du peuple, qui, de son côté, n'en faisait pas moins. Ensuite on vit sortir du temple de Figrau ou Pigray, le Dieu des atômes du soleil, une procession d'environ cinq cents petits enfans tous nus, liés par le milieu du corps, de cordes et de chaînes de fer, ou pour mieux dire, les ayant pour ceinture. Ces petits pénitens portaient sur la tête des faisceaux de bois, et dans leurs mains des couteaux. Ils chantaient d'un ton lamentable en deux chœurs, et ce chant ressemblait si fort aux Litanies qu'on peut bien croire, sans faire tort au voyageur, qu'il les avait dans l'esprit lorsqu'il écrivait la relation de ces funérailles. Dans leurs chants ils disaient *catholiquement*, en s'adressant au saint Pontife défunt : *O vous, qui allez jouir des félicités du ciel, ne nous abandonnez pas en cet exil.* Et l'autre partie du chœur répondait : *afin que nous participions avec vous aux biens du Seigneur.* Après cela tout le monde se mit à genoux, un vieux prêtre se prosterna et harangua le défunt, ou, pour parler selon nos idées, fit son oraison funèbre. Un autre répondit au nom du défunt en des termes assez chrétiens, et toute l'assemblée pria du même style le Dieu qui règne dans le soleil. Cette prière fut suivie d'une nouvelle procession de jeunes gens, qui saluèrent le défunt, et firent une espèce d'exorcisme, avec des cimeterres, dont ils escrimèrent autour du cercueil, pour chasser le diable et le renvoyer dans la maison de fumée, y payer, sans jamais achever de mourir, la justice rigoureuse du Seigneur. Ces exorcisans se retirèrent à leur tour. Des prêtres vêtus de violet et couverts d'une manière d'étole, vinrent encenser le corps. Toutes ces cérémonies finirent par le sacrifice volontaire de six jeunes gentilshommes. Après cela on brûla les corps de

(*a*) Le *Chat noir*. Ce sont les termes d'Ovington.

(*b*) Ce voyageur a mal concerté en cet endroit le détail de ces usages funèbres. On y trouve d'ailleurs je ne sais quoi de trop particulier, qui fait soupçonner qu'il s'est un peu laissé aller à son imagination. Si l'ame est obligée de rentrer en d'autres corps, elle ne jouit donc pas encore des félicités de l'autre monde : comment aussi est-elle condamnée aux enfers ?

(*c*) sous le nom de *Roulim de Maulay*.

ces victimes homaines sur un bûcher, qui était composé de sandal et d'autres bois de senteur. On brûla de même le corps du grand prêtre et le théâtre sur lequel il était exposé, avec quantité de choses précieuses. N'oublions pas que le lendemain de ses funérailles, un autre Roulim prêcha devant le roi, et fit le panégyrique du Pontife; qu'après le sermon, les cendres de ce Saiot furent distribuées comme des reliques, et que néanmoins on éclaira de quantité de lampes d'argeot le tombeau du Saint dont les ceodres avaient été distribuées aux fidèles.

Ceux d'Asem ne brûlent pas les morts, mais ils les enterrent. (*a*) Ils croient qu'après cette vie on va dans un autre monde, où l'on trouve abondance de plaisirs et de délices, quand on a bien vécu en celui-ci: mais quand on y a mal vécu, quand par exemple, oo a pris et dissipé le bieo d'autrui, on y souffre d'étranges peines, et surtout la faim et la soif. Comme l'article du bien d'autrui est fort délicat, et qu'il faut se défier beaucoup de soi-même, par précaution, ils font enterrer quelques provisions avec eux.

On porte le corps du roi dans une cave, avec tout ce qu'il avait de plus précieux, quantité de provisioos, et l'idole en laquelle il avait le plus de coofiaoce pcodant sa vie. Ses femmes, ou ses concubines et ses principaux officiers s'empoisonnent pour le suivre et pour le servir. On enterre aussi tous vifs douze chameaux, six chevaux, un éléphant et quaotité de chiens de chasse.

S'il faut s'en rapporter à Ovington, les Indiens d'Aracan affectent dans leur taille et dans leur figure ce que les autres nations méprisent le plus. Ils aioient un froot large et plat, des narines larges et ouvertes, des yeux petits: les oreilles leur pendent sur les épaules comme chez les Malabares; ajoutons y comme chez les Indieos d'Asem, suivant Tavernier. Ainsi voilà l'ancien Ctesias (*b*) justifié sur uo des points qui l'ont fait regarder comme un insigne menteur. Autres singularités: on sert dans leurs festins des mets qui ne flatteraient ni les yeux, ni le goût des Européens. Par exemple, ils se font uo délicieux ragoût des rats, des souris, des serpens: ils ne mangeot point de poisson qui ne soit si mortifié qu'il en est puant, et même ils en font une espèce de moutarde dont ils assaisonnent leurs repas. Sans vouloir nous ériger eo apologistes de ces Indieos, un voyageur de leur pays pourrait trouver chez nous des équivalens: il remarquerait qu'un rafinement de goût nous fait trouver excellent le fromage pourri et plein de vers (*c*), des poissons secs d'une puanteur à faire mourir le cœur de ceux qui n'y sont pas accoutumés, du gibier long-tems mortifié pour lui procurer ce goût bisarre que nous appelons un agréable *fumet*. Voilà qui suffit à l'égard d'une matière qui n'a rien de commuo avec le culte religieux.

(*a*) Tavernier, Voyag. L. III.

(*b*) Cet historien a écrit que les rois des Indes ont pour leur garde un corps de troupes dont les soldats ont les oreilles si grandes, qu'elles leur tombent sur les épaules.

(*c*) Chez les Hollandais et dans le Nord de l'Allemagne.

RELIGION DU PÉGU.

Nous remarquerons d'abord que ces Idolâtres sont Manichéens comme la plus grande partie des Idolâtres des deux Continens. Dieu est l'auteur de tous les biens, et le Démon l'est de tous les maux : mais parce que Dieu est essentiellement bon, et que la bonté de cet Être suprême ne lui permettra jamais de faire du mal, ils le laissent-là, et sacrifient au Diable, afin de se le rendre favorable. S'ils raisonnaient conséquemment, ils trouveraient que les choses n'en vont pas mieux pour leur culte. La méchanceté du Démon étant essentielle à cet Être, aucun honneur, aucun culte ne saurait la diminuer ; mais il sera toujours vrai, que la crainte fait plus que le devoir en matière de religion. Sur ce fondement on court à celui qui se fait craindre. S'il était permis de développer le cœur, et d'y chercher le véritable motif de quelques-unes de nos dévotions, combien ne trouverions-nous pas de Chrétiens infiniment plus condamnables que les Païens, à cause de cette crainte (*a*) servile qui seule les dirige dans la religion? On dirait d'eux qu'ils regardent Dieu comme un mauvais Être, tant on verrait qu'ils le craignent servilement. On les trouverait tremblans (*b*) aux noms d'*enfers* et de *peines éternelles*, et faisant pourtant des actes de piété peu ordinaires. Voilà une conduite trop véritable pour qu'il soit possible de la nier ; il est étonnant que des Chrétiens aient osé réduire (*c*) en dogme un si mauvais caractère ; mais la surprise sera moins grande, quand on considérera l'étendue qu'il donne au pouvoir (*d*) de ceux qui sons des apparences de dévotion travaillent à convertir le Christianisme en tyrannie. Revenons de cette digression.

Les (*e*) Péguans ont d'autres dogmes aussi contradictoires que celui du Manichéisme. Tel est « une succession éternelle de mondes sans création, » et une multiplicité de Dieux pour les gouverner. Ils disent (*f*) que le

---

(*a*) Car il y a une crainte raisonnable, que les personnes véritablement religieuses doivent avoir.

(*b*) C'est d'eux que Despréaux a dit :

——— En sa malice un pécheur obstiné
Des horreurs de l'enfer vainement étonné,
Loin d'aimer, humble fils, son véritable Père,
Craint et regarde Dieu comme un tyran sévère ;
Au bien qu'il nous promet ne trouve aucun appas,
Et souhaite en son cœur que ce Dieu ne soit pas, etc. Épitre XII.

(*c*) Dans les remarques sur Despréaux, on trouve cette proposition d'Abelli, *L'attrition qui n'a pour motif qu'une crainte servile, est bonne et honnête.*

(*d*) *——— Un Chrétien effroyable*
. . . . . .
Pourra, marchant toujours par des sentiers maudits,
Par des formalités gagner le Paradis, etc.

(*e*) Ovington Voyages p. 2.

(*f*) Voici les dogmes que leur attribue Herbert, L. III de ses Voyages. Ils croient que l'Univers a eu quatre créations, et qu'à cause de l'impiété des hommes, il a déjà été détruit quatre fois, par le feu et l'eau, par le vent, et par les tremblemens de terre. Chaque âge a eu son esprit tutélaire, mais cet esprit n'était ni tout puissant, ni éternel, ni immortel. Ils croient

» monde d'à présent est sous le gouvernement de cinq Dieux différens, » dont quatre sont déjà passés; qu'il y a environ deux mille deux cents ans » que le dernier (*le quatrième*) est mort, qu'ainsi le cinquième mourra » bientôt; qu'après sa mort, le monde sera détruit par le feu, et que, de » ses cendres, il en renaîtra un autre comme un nouveau Phénix ». On entrevoit en tout cela des restes de plusieurs anciens dogmes. Il en sera parlé dans la suite de cet ouvrage. Ils regardent encore comme des Dieux certaines personnes d'une sainteté distinguée, qui (*a*) ont passé et repassé plusieurs fois par l'épreuve de la métempsycose.

Ils ont une si grande opinion de la sainteté des singes et des crocodiles, qu'ils regardent comme sanctifiés ceux qui sont dévorés par ces derniers: c'est une marque de leur salut. Plusieurs nations Indiennes croient que le singe est une espèce d'homme sauvage, d'autres tiennent que les singes ont été autrefois des hommes parfaits, mais qu'à cause de leur méchanceté, Dieu transforma ces hommes en singes. A l'égard des crocodiles, quelques peuples d'Afrique s'en font aussi des idées particulières. On pourrait presque mettre au rang des cultes (*b*) religieux l'estime des Péguans et de leurs voisins pour l'éléphant blanc. Le roi du Pégu met dans ses titres, qu'il est le roi des éléphans blancs. (*c*) On sert ces animaux dans de la vaisselle de vermeil, on joue des instrumens, lorsqu'on les mène promener, on boire, et pendant la marche, six personnes de façon portent le dais sur leur tête. Sortant de la rivière, ils trouvent un gentilhomme du roi, qui les attend avec un bassin d'argent, dans lequel il leur lave respectueusement les pieds.

Les Varellas, ce sont les temples des Dieux, ont la forme d'une pyramide ou d'une cloche, dont la base est extrêmement large. On parle d'un de ces temples, où il y a cent-vingt mille idoles. Quand on lit des choses de cette nature, on est presque tenté de croire que le merveilleux coule de la plume, sans que l'écrivain s'en aperçoive; mais aussi les cent-vingt mille Dieux ne servent-ils point des hiéroglyphes, et des emblèmes si ordinaires dans l'Orient, des surnoms et des épithètes communs dans la dévotion de tous les pays, des images et des histoires d'événemens, comme on en voit dans nos églises? Quelques-uns de ces Varellas sont fameux par des pélerinages, et renferment des richesses immenses.

On ne nous dit pas quelle est la différence de ces Varellas aux Kiacks; à moins que ces derniers ne soient comme les paroisses des Talapoins: quoi qu'il en soit on trouve à l'entrée de ces lieux destinés à la dévotion publique, un bassin plein d'eau, où l'on se lave les pieds. En entrant dans le temple, on lève les mains sur sa tête, pour marquer le respect qu'on doit à l'objet du culte et à son ministre.

Nous avons déjà dit que ces Idolâtres rendent un culte solennel au

---

une révolution générale de l'Univers, par laquelle il retournera un jour dans son premier chaos; après quoi, toutes choses reviendront dans le même état où nous les voyons. Voyez ci-après, l'article des Siamois, etc.

(*a*) Extraits de Voyages dans Purchas. Voy. l'article des Siamois.

(*b*) Cet animal est si estimé dans l'Orient qu'on ne lui épargna pas les titres les plus pompeux. Les Persans l'appellent *le Symbole de la Fidélité*; les Égyptiens, *de la Justice*; les Indiens, *de la Piété*; les Arabes, *de la Magnanimité*; ceux de Sumatra, *de la Providence*; et les Siamois, *un exemple de mémoire*.

(*c*) Purchas, Extraits de Voyages.

FÊTE SOLENNELLE du PEGU appellée SAPAN GLACCHE.

Diable. Ses autels (*a*) sont ornés de fleurs, et chargés d'offrandes qu'on lui présente pour l'appaiser et se le rendre favorable. Dans la maladie, ils lui font des vœux, et s'engagent à lui dresser des autels. Quelques-uns des plus dévots courent dès le grand matin les rues, la torche à la main, avec un panier plein de riz et d'autres choses qui se mangent, en criant qu'*ils portent au Diable de quoi manger*. Cela se fait afin que le Diable se tienne en repos, du moins pendant cette journée. Si, durant la course, un chien court après le dévot, il est sûr que le Diable l'a envoyé pour dévorer ces provisions. Quelques autres ne mangent de rien à leur repas qu'auparavant ils n'aient jeté derrière eux les premiers morceaux qu'ils touchent : c'est la part du Diable. Enfin il arrive souvent qu'un père de famille lui abandonne sa maison pendant (*b*) trois mois de l'année, afin de pouvoir y habiter en paix et en sûreté les autres neuf mois. En ce cas-là on lui laisse au moins la maison pourvue.

Ces Idolâtres croient encore qu'on peut être sauvé dans quelque religion que ce soit, pourvu qu'on y vive moralement bien; ainsi ils s'embarrassent très-peu de conversion et de prosélytes. Mais si le rapport qu'on fait de leur grossièreté est véritable, cette tolérance n'est nullement l'effet de leurs lumières, ni de cette humanité qu'on chercherait vainement dans le cœur de ceux qui attaquent les consciences *avec les armes du siècle*. Le cordelier Bonfreri trouva ces Péguans si brutaux en matière de religion, qu'après une mission de trois années, il déclara qu'il aurait mieux réussi à prêcher à des pourceaux qu'à ces infidèles.

On dit que le lundi est le jour destiné à leurs dévotions et aux sermons des Talapoins. Ils ont plusieurs fêtes solennelles. Celle qui porte le nom de *Sapan-Ciache*, est une espèce de pélerinage que le roi et la reine avec les principaux de la cour font à douze lieues de la capitale. Cette fête est célébrée avec une magnificence extraordinaire. Le roi et la reine paraissent alors dans un char de triomphe, si brillant de joyaux et de pierreries, que les yeux n'en peuvent soutenir l'éclat. Une autre fête qui porte le nom de *Sapan-Catena*, consiste en partie à faire certaines figures pyramidales avec autant d'adresse et de propreté qu'il est possible. On se les cache les uns aux autres, afin que personne n'en découvre l'art, et que le roi à qui on doit les présenter en ait toute la nouveauté; car c'est lui qui doit juger de l'adresse des ouvriers. Pendant la nuit on allume partout des cierges ou des bougies en l'honneur des idoles, surtout de la grande idole, et on laisse les portes de la ville ouvertes. Ces deux usages signifient, que l'on veut, ou que l'on doit éclairer ceux qui viennent prier les Dieux, et que l'accès de ces Dieux doit être libre à chacun : mais on ne doit pas venir à eux les mains vides. Sapan-Daiche, est la fête de l'eau. Le roi et la reine se jettent l'un à l'autre de l'eau rose. (*c*) La cour, la noblesse, les gens de guerre, en un mot le peuple même les imite, et sous ce prétexte on arrose quelquefois si bien les passans par les fenêtres des maisons, que les gens bien avisés se tiennent chez eux, de peur de sentir autre chose que l'eau rose. Souvent

(*a*) Purchas, Extraits de Voyages.

(*b*) Ovington rapporte quelque chose d'approchant. « Dans le lieu appelé *Tavai*, le peuple » a coutume de remplir les maisons de vivres, et de les y laisser exposés pendant trois mois, » afin que le Diable puisse s'en nourrir à sa volonté, et leur être favorable, en considération » de cette libéralité, pendant le reste de l'année ».

(*c*) Voyez la planche suivante.

on s'arrose sans autre façon d'eau du fleuve. Dans leurs autres fêtes, on ne trouve rien qui mérite quelque détail. Celle de Sapan-Donon, n'est remarquable que par des courses de barques qui tâchent de gagner les prix que le roi propose à celle qui ramera plutôt vers un certain but. Cette fête dure un mois.

La Lune règle les fêtes, et même son renouvellement est une fête solennelle.

LEURS PRÊTRES, etc.

Les Talapoins sont les prêtres et les religieux du Pégu. Ces gens ne sont admis à la profession ecclésiastique et religieuse qu'à vingt ans, ou environ. Jusqu'à cet âge on les élève dans un séminaire. Quand il s'agit de les recevoir, leur chef les examine sur tous les points qui font le véritable Talapoin, qui sont de renoncer au monde, aux plaisirs, aux femmes, aux compagnies du siècle. Il revient à l'examen plus d'une fois. Des propositions si dures sont très-souvent reçues avec trop de facilité et trop peu de réflexion, pour que les mortifications qu'elles traînent après elles durent autant que la vie. Quand il paraît que le novice a pris tout de bon son parti, on le promène par la ville sur un cheval très-richement enharnaché, au bruit des tambours et de leurs instrumens de musique. C'est l'adieu qu'il fait au siècle, dont il abandonne la pompe et les agrémens. Quelques jours après avoir pris l'habit, on le conduit au couvent hors de la ville. Ce couvent est proprement un assemblage de cellules élevées à sept ou huit pieds de terre, à côté des grands chemins, sous des arbres, et quelquefois dans les bois. On les y conduit avec appareil dans une espèce de litière, ou, pour mieux dire, dans une espèce de palanquin.

Ces Talapoins ne mangent qu'une fois le jour, et vivent des aumônes qu'on leur donne volontairement; car on assure qu'ils ne demandent jamais rien. Dans la fête de la nouvelle Lune, le peuple envoie du riz et autres provisions comme offrandes (*a*) aux églises de ces moines. Ils portent une calebasse à la ceinture. Ils ont sur le corps un vêtement assez mince, de couleur brune, et un autre de toile jaune, qui fait plusieurs fois le tour des épaules. Tout cela est attaché avec une ceinture fort large. Ils ont la tête nue et rasée, ainsi que la barbe; les pieds et le bras droit nus, (*b*), mais ils se servent d'un parasol pour se garantir du soleil et du mauvais tems. Quand un de ces Talapoins meurt, on garde son corps plusieurs jours, et l'on fait une fête en l'honneur du mort. Le corps est exposé sur un théâtre, les Talapoins sont tout autour, faisant des cérémonies que l'on peut fort bien appeler service funèbre. Ensuite on brûle le corps en présence du peuple, sur un bûcher composé de bois de senteur, mais on ensevelit les os près des cellules dont nous venons de parler. Pour les cendres, on les jette dans l'eau. Quelques voyageurs ont écrit que les Péguans ont aussi des couvens de religieuses, comme les Siamois.

On assure d'eux qu'ils prêchent contre les abus, et qu'ils mènent une vie fort réglée. Ils se lavent une fois l'année, et le peuple prévenu pour

---

(*a*) Ce sont des paroisses des Talapoins. Voyez Purchas, Extraits de Voyages.
(*b*) Voy. ci-après l'article des Siamois.

La FÊTE *des* EAUX *des* PEGUANS.

CEREMONIES FUNÈBRES *que les* PEGUANS *pratiquent pour leur* ROI DEFUNT.

leur sainteté, s'imagine aussi qu'elle passe à l'eau dans laquelle ils se sont lavés. Chacun (*a*) tâche d'avoir sa part de cette eau sanctifiée. Le lundi matin ils vont par les rues, frappant sur des bassins de fer blanc pour éveiller les gens, et leur indiquer l'heure du sermon; car ils prêchent comme nous, mais sans toucher aux points de doctrine, et n'insistent que sur la morale. Cette morale ordonne de s'abstenir de meurtre, de (*b*) larcin, de fornication, d'adultère, de ne rien faire aux autres que ce qu'on voudrait qui nous fût fait. Ils sauvent les gens par les œuvres et par l'innocence de la vie.

Passons aux sermens de ces Gentils. On les décrit d'une façon bien singulière. Antoine Correa, Portugais, juraut une alliance avec le roi du Pégu, fit écrire les articles du traité en lettres d'or dans les deux langues Portugaise et Péguane, après quoi le traité fut publié à haute voix et brûlé ensuite dans un feu composé de feuilles d'arbre odoriférant. Un Talapoin mit les deux mains sur ces cendres et jura dans cette posture tous les articles du traité. Cela se passa avec beaucoup d'attention et de respect. Mais il prit au Portugais un remord de religion, de ces remords qui naissent facilement dans l'ame de quelques dévots. Le Portugais craignit de faire un acte de profanation; pour l'éviter, il jura le traité d'alliance sur un livre de Sonnets d'amour (*c*).

LEURS CÉRÉMONIES NUPTIALES ET FUNÈBRES, etc.

Le débordement des hommes a fait recourir à un remède extraordinaire. On attache à certaine partie du corps des enfans, un grelot, ou une sonnette, ou une petite boule, car les voyageurs varient sur cette chose aussi bien que sur d'autres plus importantes. Herbert, après plusieurs autres, rapporte qu'il y a dans ce grelot une langue de vipère. Ce grelot, qui semblerait devoir être et douloureux et honteux, n'est ni l'un ni l'autre, puisqu'il est devenu un ornement; et que c'en est un des plus superbes, quand le roi daigne ôter le sien (*d*) pour le donner à un sujet qu'il veut honorer. Ce même débordement a introduit deux autres usages, celui de peindre le corps des jeunes garçons en bleu, mais en bleu si désagréable (*e*) qu'il donne de l'aversion pour eux; et, pour les femmes, celui de porter un habillement si clair, qu'on voit au travers toutes les parties de leur corps, sans excepter celles qui doivent être les plus cachées.

Ils offrent leurs filles aux étrangers, par une courtoisie dont on trouve l'usage établi en d'autres pays; il est vrai que les Péguans les vendent, au lieu que certains peuples en usent plus généreusement. On peut convenir

---

(*a*) Voyez la planche.

(*b*) Ils abhorrent surtout le larcin, et disent, que celui qui dérobe sera dans l'autre monde l'esclave de la personne à qui il aura dérobé ou celui-ci.

(*c*) Purchas, Extraits de Voyages.

(*d*) Purchas, Extraits de Voyages.

(*e*) Le même usage est établi à Siam. C'est, dit M. de la Loubere, un bleu mat, comme celui que laisse la poudre, quand on a été brûlé d'un coup d'arme à feu. Cet auteur ne dit pas qu'à Siam comme au Pégu, cette couleur y soit imprimée à certain âge sur le corps des hommes, comme un préservatif contre l'amour des garçons. Au contraire, on lui parla diversement de cet usage. Les uns, comme d'une marque de dignité affectée aux Grands; les autres, comme d'un usage superstitieux, etc. *Description du royaume de Siam*, Tom. I. pag. 81.

avec les parens de la fille pour un certain tems, après quoi on la renvoie, sans blâme et sans déshonneur. Il y a plus : si cette fille se marie, et qu'il arrive que celui qui l'avait louée revienne dans le pays, il est en droit de la redemander et de s'en servir pendant le tems de son séjour. Enfin ils s'embarrassent aussi peu que dans le reste des Indes de cette fleur qui fait ailleurs toute la gloire des maris. Le nouveau marié la laisse cueillir à un ami. Qu'on accorde si l'on veut deux usages contradictoires, que nous allons ajouter ici. *(a)* Des parens plus scrupuleux, ou peut être plus vigilans que bien d'autres, prennent certaines précautions pour rétrécir à leurs filles ce que d'ordinaire on leur élargit presqu'au berceau.

Un mari achète sa femme et paye la dot aux parens. Cette dot est perdue, s'il la répudie, car le divorce est en usage. Le mari renvoie sa femme, sans la moindre formalité ; mais si le divorce est causé par elle ou par ses parens, ceux-ci sont obligés de rendre au mari ce qu'elle lui a couté.

Le roi se porte héritier de ceux qui meurent sans enfans, mais n'hérite qu'un tiers de ceux qui en laissent après eux. Cette coutume est au moins plus supportable que celle du Mogol, où le prince prend possession de tous les biens des sujets, de sorte qu'on y voit souvent dans la misère les enfans de ceux qui ont possédé des trésors immenses. Du reste ce roi du Pégu est si orgueilleux, qu'on ne lui parle jamais qu'en lui faisant des inclinations profondes, en levant à chaque parole les mains en haut. On ne lui demande aucune grace qu'à genoux, en se tenant loin de lui, et sans parler, mais un présent à la main. Avant que d'aborder cette Majesté, il faut se mettre à genoux trois fois, baiser la terre autant de fois, *(b)* tenir le présent sur sa tête. Dans cette posture si humiliée on lui présente la requête, laquelle est écrite sur des feuilles (*c*) d'un certain arbre. Si le roi accorde la grace, il accepte aussi le présent, sinon le suppliant s'en retourne avec ce présent. S. M. ne parle que par la bouche d'un tiers, et les soldats de sa garde sont toujours prosternés en sa présence.

Ce roi n'épouse ordinairement qu'une seule femme, mais il possède en revanche un nombre considérable de concubines ; en cela semblable encore aux autres monarques de l'Orient, et à son voisin le roi de Narsingue, qui met au rang de ses titres les plus honorables celui d'être le *mari de mille femmes*.

On ne nous dit pas si les Talapoins servent à leurs compatriotes de médecins. Herbert a écrit qu'ils usent d'enchantemens, de magie, et de divination. Ovington semble confirmer cela par ce qui suit : « Quand il leur » survient quelque maladie.... ils choisissent quelqu'un qu'ils appellent » *le Père du Diable*, et qui est ordinairement un de leurs principaux prê» tres, et qui sait, ou prétend savoir, ce qui est le plus agréable à cet » esprit malin, pour les conduire dans ce qu'ils doivent faire pour l'appai-

---

(*a*) *Quibusdam ita consuuntur muliebria ut vix urinæ sit meatus : sed vulgò vix peperire licet virgines, nam fere puellæ omnes à sud pueritiâ medicamentum quoddam usurpant, quo muliebria distenduntur et aperta retinentur, propter globulos quos viri gestant : illis enim admittendæ virgines arctiores nullo modo sufficerent.* Voy. Purchas, Herbert, etc.

(*b*) Cette coutume est fort ancienne dans l'Orient : on en voit les traces dans quelques Ecrivains sacrés.

(*c*) Ces feuilles ont une aune de long et deux doigts de large.

» ser : ils lui font un grand festin, qui est accompagné de toute sorte de » musique ».

Leur opinion sur la métempsycose diffère un peu de celle des autres Indiens. « Les ames, disent-ils, (*a*) parviennent après plusieurs transmigra- » tions à la perfection et à la félicité des Dieux ; qu'ils font consister dans » un état d'annihilation. D'abord elles passent par le corps des animaux ; » et sont reçues après dans un lieu qu'ils appellent *Naxac*, c'est-à-dire, le » lieu des tourmens. Après y avoir été long-tems, elles vont dans le » *Sevum*, lieu où tous les plaisirs abondent, et qui ressemble au paradis » de Mahomet. Lorsqu'elles y ont fait leur tems, elles passent à leur » dernier état, dans lequel elles doivent toujours demeurer, et qu'ils ap- » pellent *Niban* ; c'est *l'annihilation* ». Si cela est bien exposé, on ne saurait dire, comme Herbert, qu'ils croient la résurrection de l'ame et du corps, puisque l'ame ne s'unit plus avec le même corps qu'elle animait, et qu'elle s'anéantit enfin ; mais d'autre côté cet anéantissement prétendu ne serait-il pas ce que d'autres ont appelé le *sommeil de l'ame*, sommeil allégorique, qui ne signifie autre chose qu'une entière privation de soucis, et une quiétude parfaite ? C'est en cela surtout que les Orientaux, fort amoureux de l'indolence, font consister la suprême félicité. Bonfreri, moine missionnaire, (*b*) a trouvé dans ces trois retraites le Purgatoire, l'Enfer et le Ciel, et cette ingénieuse découverte lui a montré que les Hérétiques sont pires que les Païens.

(*c*) Quand le roi est mort, on prépare deux barques que l'on couvre d'un toit doré qui s'élève en pyramide ; au milieu de ces barques on dresse une table, ou pour mieux dire un théâtre, sur lequel on pose le corps du monarque défunt. Sous ce théâtre, on fait un feu de toutes sortes de bois odoriférans, de Benjoin, de Storax et d'autres drogues précieuses. Ensuite on laisse aller ces barques au courant de l'eau, et à mesure que la feu consume le corps, un certain nombre de Talapoins destinés à faire l'office funèbre chantent et prient dans l'une de ces deux barques. Le chant dure jusqu'à ce que les chairs du cadavre soient entièrement consumées. Alors ils détrempent ces cendres dans du lait, en font une masse, et la jettent dans la mer, près de l'embouchure d'un fleuve. Pour les os, ils les enterrent dans une chapelle qu'on bâtit en l'honneur du défunt.

Le peuple convoie ses morts au bûcher ; le mort est posé sur une manière de brancard, du milieu duquel s'élève un dôme, ou une espèce de petite tour. L'usage du Pégu nous rappelle ici les Pyramides d'Égypte, qui ont été, comme l'on sait, les tombeaux des anciens rois Égyptiens. Les monumens élevés donnent une idée de gloire et de distinction qui flatte la vanité de l'homme, et c'est là peut-être l'origine de ces sépulcres élevés, qui n'étaient d'abord que de terre, de sable ou de pierre. Il se peut encore qu'on ne doive cet usage qu'à un certain respect pour les morts, lequel ne permettait pas qu'on marchât sur leur tête, sans parler de quelques autres insultes plus fâcheuses, auxquelles ils se seraient trouvés exposés, si l'on n'eût pris soin de marquer le lieu de leur sépulture. Mais

(*a*) Ovington, Voyages, tom. II.
(*b*) Herbert, Voyages, L. III.
(*c*) Purchas, Extraits de Voyages.

n'appuyons pas trop sur ces conjectures, de peur que nos lecteurs ne nous accusent de vouloir trouver à quelque prix que ce soit l'origine de tous les usages. Le brancard est couvert de cannes dorées fort proprement, et porté par quinze ou seize hommes hors de la ville ; c'est-là que le bûcher est dressé. Le corps est suivi d'un convoi de parens, d'amis et de voisins. Après que le feu a consumé ce corps, on fait quelques présens aux Talapoius qui ont assisté à la cérémonie funèbre, qui dure deux jours, au bout desquels la veuve du mort et ses amies s'en vont pleurer le défunt sur la place où il a été brûlé. Après que le tems destiné aux pleurs est expiré,, ces femmes rassemblent et enterrent les os que le feu n'avait pas achevé de de consumer. Le deuil des hommes et des femmes consiste principalement à se raser la tête. C'est une marque d'affliction qui ne s'accorde qu'à des personnes qu'ils considèrent extrêmement, car on dit que ces peuples font un cas particulier de leur chevelure.

Noublions pas la manière dont on se fait payer de ses débiteurs, quoique cela ne se rapporte à la religion qu'autant que payer ses dettes est un acte de justice. Le créancier commence par retenir son débiteur dans sa maison (*a*) comme prisonnier, et si cet arrêt, qu'on regarde au Pégu comme une action très-flétrissante, n'est pas capable d'obliger le débiteur à le satisfaire sur-le-champ, le créancier envoie prendre la femme et les enfans de ce débiteur et les lie à sa porte, où ils restent aux ardeurs brûlantes du soleil, jusqu'à ce que le débiteur ait satisfait. Cette action paraît inhumaine ; elle le serait surtout à l'égard d'un débiteur insolvable ; (*b*) mais voici peut être de quoi justifier la loi qui l'a autorisée. En faisant une telle loi, il est vraisemblable qu'on a supposé qu'un créancier n'aurait pas la dureté d'exiger impitoyablement ce qu'il était moralement impossible de lui payer, et qu'un débiteur ému de compassion pour son propre sang, n'aurait jamais la lâcheté de l'exposer à la cruauté d'un créancier, pour éviter de payer une dette légitime ; qu'au contraire il ferait les derniers efforts pour l'acquitter. Une loi des XII Tables permettait chez les Romains de partager le corps d'un débiteur à ses créanciers. Cependant on a fort bien remarqué qu'elle n'avait jamais été pratiquée.

(*a*) Par la loi des XII Tables, il était permis aux anciens Romains de tenir un débiteur en prison chez soi.

(*b*) « Il y a plusieurs lois et coutumes, qui semblent du premier coup sauvages et inhumaines et contraires à toute bonne raison, que si elles étaient sans passion et sainement considérées, si elles ne se trouvaient du tout justes et bonnes, pour le moins ne seraient-elles pas sans quelque raison et défense ». Charron, Liv. II. Chap. 8. *de la Sagesse.*

RELIGION DE SIAM.

Quelques auteurs ont tranché le mot sur la religion des Chinois et des Siamois. Ils les ont traités de vrais athées, se fondant sur l'obscurité des idées que nous leur trouvons d'un Être Suprême, et sur les contradictions qui se remarquent dans leur doctrine. Tout ce qu'on nous rapporte des Siamois sur l'article de la Divinité, paraît encore plus embarrassé que la théologie des Chinois. Nous serions tentés d'assurer que les premiers croient, comme quelques anciens philosophes, un *esprit universel* qui pénètre toute la matière, ou une *animation* générale de la nature. Mais, ni dans l'un, ni dans l'autre cas on ne sait pas trop ce qu'ils veulent dire. Dans le premier, l'*esprit universel* revient à l'Être Suprême, malgré les erreurs dont les Idolâtres anciens et modernes ont embarrassé cette opinion : dans le second, on ne sait pas si les Siamois entendent par *animation* de la nature une multitude infinie de génies, qui la dirigent et l'animent jusques dans les choses les plus viles, et qui paraissent le moins susceptibles d'*animation*. Nous avons déjà remarqué comment cette opinion se trouve aussi dans l'Amérique Septentrionale, où l'on donne des esprits aux moindres choses, et peut-être qu'après tout, ce n'est qu'une façon de parler qui leur est propre. Il se peut aussi que les Siamois croient, que l'*animation* et le mouvement sont de l'essence de la matière, qu'elle (*a*) se modifie par elle-même en mille et mille manières, ce qui fait cette multitude infinie d'êtres et d'actions que nous voyons dans la nature, et que détruisant ensuite ces modifications pour en prendre d'autres, elle semble mourir et renaître dans ses parties. Si donc la matière est telle, suivant la doctrine des Siamois, il s'ensuit aussi qu'elle est infinie, immense, etc., et qu'en un mot elle a tout ce qui s'attribue chez nous à un Être Suprême distingué de la matière. Après ce détail préliminaire, il faut rapporter ce que deux célèbres voyageurs ont écrit de la religion des Siamois. Un lecteur intelligent verra ce qu'il doit conclure de leur récit.

Suivant un habile missionnaire (*b*), « la religion des Siamois est fort » bisarre, on ne la peut bien connaître que par les livres écrits en langue » Balie, qui est la langue savante, que peu de gens entendent hors les » docteurs du pays. Le missionnaire ajoute, que ces livres mêmes ne s'ac- » cordent pas toujours entr'eux. Les Siamois croient un Dieu composé » d'esprit et de corps, dont le propre est de secourir les hommes. Ce » secours consiste à leur donner une loi, à leur prescrire les moyens de » bien vivre, à leur enseigner la véritable religion et les sciences qui leur » sont nécessaires. Les perfections de ce Dieu sont l'assemblage de toutes » les vertus morales possédées dans un degré éminent, acquises par » plusieurs actes, et confirmées par un exercice continuel dans tous les » corps par où il a passé ». C'est-à-dire qu'avant d'avoir pu atteindre aux

(*a*) « La figure du monde est éternelle selon leur doctrine, mais le monde que nous voyons » ne l'est pas; car tout ce que nous y voyons vit dans leur opinion et doit mourir; et il » renaîtra en même-tems d'autres êtres de même espèce, un autre ciel, une autre terre, » d'autres astres; et c'est le fondement de ce qu'ils disent, qu'on a vu la nature périr et » renaître plusieurs fois ». *La Loubere*, Descript. du royaume de Siam, tom. I. p. 361. édit. d'Holl.

(*b*) Le P. Tachard, dans son Voyage de Siam. L. V.

perfections qui l'ont fait Dieu, il lui a fallu faire ses preuves, et subir peut-être une infinité de transmigrations. Continuons le récit de ce missionnaire. « Ce Dieu est exempt de passions, il ne ressent aucun mouvement qui puisse altérer sa tranquillité, mais avant que d'arriver à cet état, il s'est fait par l'extrême application à vaincre ses passions un changement si prodigieux dans son corps, que son sang est devenu blanc ». Il est avec cela visible et invisible quand il lui plaît; il est si agile qu'en un moment il peut se trouver partout, il sait tout, et cette connaissance universelle est attachée à son état, il la possède depuis l'instant qu'il est né Dieu. Cette connaissance ne consiste pas dans une suite de raisonnemens, mais dans une simple vue des choses, qui lui représente tout d'un coup les préceptes de la loi, les vices, les vertus, les secrets les plus cachés de la nature, le passé, le présent et l'avenir, etc. On remarque dans ce récit quelques idées très-nobles et dignes de la Divinité parmi d'autres qui la réduisent aux imperfections de l'humanité. *Le corps de ce Dieu est infiniment plus brillant que le Soleil, il éclaire ce qu'il y a de plus caché, sa lumière pénètre tout. Son bonheur n'est accompli que lorsqu'il meurt pour ne plus renaître. Alors il disparaît de la terre et n'est plus sujet à aucune misère.* Cette mort est semblable au sommeil qui nous rend insensibles à ce qui se passe dans le monde pendant que nous dormons; mais le sommeil du Dieu des Siamois ne finit jamais, et de cette manière il n'est aussi jamais exposé à être troublé par tout ce qui arrive ici bas. Il est visible que cette mort et cette renaissance de Dieu ont du rapport à ce que nous avons rapporté dans l'article de la religion du Pégu.

» Le règne de chaque Divinité ne dure pas éternellement, il est fixé à » un certain nombre d'années, c'est-à-dire, jusqu'à ce que le nombre des » élus qui doivent se sanctifier par ses mérites soit rempli, après quoi il » ne paraît plus au monde, et tombe dans un repos éternel. Alors un » autre Dieu lui succède et gouverne l'univers en sa place . . . . . ». Il y a là je ne sais quoi qui ressemble aux Eones de Valentin; on sait que, selon la doctrine de cet Hérétique, les Eones naissaient et mouraient successivement, et que même ces Eones étaient des Dieux qui avaient créé le ciel, la terre, la mer, etc.

« Les hommes peuvent devenir Dieux, mais ce n'est qu'après un tems » fort considérable; car il faut qu'ils aient acquis une vertu consommée ». Il se trouve encore en cela beaucoup de conformité avec l'idée que les anciens s'étaient faite de leurs héros. Ces héros étaient nés mortels, mais leur mérite et la noblesse de leurs actions les ayant rendus semblables aux Dieux pendant cette vie, on s'imaginait qu'après leur mort ils étaient élevés au rang de ces Dieux dont ils avaient été les imitateurs.

« Les Siamois ajoutent que ce n'est pas assez d'avoir fait beaucoup de » bonnes œuvres dans les corps où leurs ames se sont trouvées, il faut encore qu'à chaque bonne action ils aient en vue de mériter la Divinité; » qu'ils aient marqué cette intention en invoquant, et prenant à témoin » au commencement de leurs bonnes œuvres les anges qui président aux » quatre parties du monde; qu'ils aient versé de l'eau en implorant le se- » cours de l'ange *gardienne* de la terre (*a*).

» Au-dessous de cet état de divinité, il y en a un moins parfait, qui est

(*a*) Les Siamois croient qu'il y a des anges femelles.

» celui de sainteté. Pour être Saint, il suffit d'avoir passé dans plusieurs » corps, et d'y avoir acquis beaucoup de vertus, et qu'en pratiquant ces » actes de vertus, on se soit proposé d'acquérir la sainteté. Les propriétés » de la sainteté sont les mêmes que celles de la Divinité. Les Saints les » possèdent aussi-bien que Dieu, mais dans un degré bien moins parfait; » outre que Dieu les a par lui-même, sans les recevoir de personne, au » lieu que les Saints les tiennent de lui par les instructions qu'il leur » donne. C'est lui qui leur apprend tous ces secrets, dont il a une con- » naissance parfaite. C'est pour cela, que s'ils ne renaissent pendant qu'il » est dans le monde, comme ils ne peuvent recevoir ces enseignemens, » ils ne sont point sanctifiés; aussi ont-ils la coutume, dans leurs bonnes » œuvres, de demander la grace de renaître en même-tems que leur Dieu.

» La sainteté de ces hommes vertueux n'est parfaite que lorsqu'ils meurent » pour ne plus renaître, et que leurs ames sont portées dans le paradis, » pour y jouir d'une éternelle félicité.

» Ils estiment que le ciel et la terre sont increés et éternels, et ne com- » prennent pas que le monde ait jamais commencé, ni qu'il puisse jamais » finir. Ils veulent que (*a*) chaque planète soit la demeure d'une Intelli- » gence parfaite..... La terre a au-dessous d'elle une étendue immense » d'eau qui la soutient comme la mer soutient un navire. Ces eaux in- » férieures ont communication avec celles qui coulent sur la terre, par » un gouffre qu'ils supposent dans son centre. Ces eaux sont retenues dans » leur équilibre par un vent qui souffle de toute éternité..... Mais quand » le tems sera venu auquel le Dieu des Siamois a prédit qu'il cesserait de » régner, le feu du ciel tombant sur la terre, réduira en cendres tout ce » qu'il y trouvera, et la terre ainsi purifiée, sera rétablie en son premier » état. Des changemens très-considérables dans les hommes et les animaux, » même dans toute la nature, et une corruption universelle précéderont » ce renouvellement universel. Les hommes, qui dans le tems que Dieu » vivait sur la terre, avaient une taille de géant, et possédaient avec une » santé parfaite et l'innocence des mœurs, tout ce qui se peut savoir, et » toutes les obligations de la loi : ces mêmes hommes, à mesure qu'ils se » sont corrompus, ont perdu ces avantages; mais dans le dernier tems » ils deviendront si faibles et si petits, qu'à peine auront-ils la hauteur » d'un pied. Leur vie sera très-courte en cet état, leurs forces, et tous les » autres avantages qu'ils possédaient sans mesure dans l'état de perfection, » se perdront alors entièrement; mais on les verra croître en malice, » jusqu'à ce qu'enfin dans le dernier tems ils s'abandonneront aux crimes » les plus honteux. Alors ils n'auront plus ni loi, ni écriture, et ensevelis » dans l'ignorance la plus profonde, ils oublieront jusqu'au nom de la » vertu. C'est ce qui leur fait dire, que la fin du monde approche, parce » qu'ils n'y trouvent plus que corruption, qu'il y a si peu de sincérité et

(*a*) C'était aussi l'opinion des anciens Chaldéens. Mais ceux-ci établissaient dans chaque étoile une substance intelligente, dont l'étoile était comme le corps. Voyez l'abrégé de *Stanlei in Clerici Operibus Philosophicis*.

(*b*) La destruction de la terre et de tout l'Univers par le feu, est aussi une opinion fort ancienne. Les philosophes Grecs qui l'ont soutenue paraissent l'avoir prise des Orientaux. Ce feu destructeur était, selon Phurnutus, le chaos, ou la matière originale de toutes choses; ainsi la destruction de l'Univers par le feu n'est autre chose que le rétablissement du chaos.

» de fidélité parmi les hommes, qui semblent être arrivés au comble de la » malice ».

Cette opinion est, pour ainsi dire, la *marote* de tous les pays et de tous les siècles. David, parmi les auteurs sacrés; Hésiode, Homère et quantité d'autres auteurs distingués parmi les profanes, ont fait les mêmes plaintes de leur siècle, et lui ont reproché son extrême corruption. A les entendre, il n'était pas impossible qu'on allât plus loin. Horace un peu plus modéré a dit, que les hommes (*a*) de son tems étaient plus méchans que leurs ancêtres, mais que la postérité leur rendrait quelque sorte de justice, en méchanceté. On aperçoit là-dedans une autre espèce de *marote*, qui veut que nos ancêtres aient été plus honnêtes gens et plus vertueux que nous. C'est cette idée fausse, mais pleine de malignité à l'égard de nos contemporains, qui remplit d'enthousiasme les poètes et les orateurs, quand ils parlent des premiers tems des peuples et des états : enthousiasme dont les historiens eux-mêmes n'ont pu se défendre. Sans remonter à l'histoire ancienne, si remplie de cette espèce de merveilleux, qu'on lise la nôtre et celle de nos voisins, on verra avec quelle emphase on y parle de la vertu des premiers tems d'un état. Pour ce qui est de l'opinion que l'on a de la méchanceté de son siècle, et qui a fait dire si souvent, que la fin du monde approchait, il est vrai que l'histoire nous parle de l'étrange corruption de quelques pays, ou pour mieux dire, d'un certain nombre de gens d'un pays, surtout des grands et des courtisans. Mais si l'on réfléchissait bien sur ces désordres, on trouverait que, malgré l'influence, qu'ils ont sur le peuple, la corruption n'est jamais assez étendue pour l'y pouvoir envelopper tout entier. Pendant la corruption de la cour de France sous le règne des Valois, beaucoup de gens d'épée et de robe, un nombre considérable de savans, des prélats d'une éminente vertu, y contrebalançaient les désordres que nos historiens ont décrit. Malgré le décri dans lequel le libertinage et une infinité d'excès avaient fait tomber l'Italie, on voyait sous Léon X et ses successeurs des gens qui éclairaient le monde par leurs lumières et par leur vertu. Quelques grandes que fussent les ténèbres de ces siècles appelés *ténébreux*, et dans l'énorme contagion des vices, qui n'avaient pas même épargné le chef visible de l'Église, il se trouvait encore des hommes vertueux par toute l'Europe. La France, l'Allemagne et l'Angleterre donnèrent alors des preuves. Le Christianisme, que les honnêtes gens voyaient défaillir, la vertu, qui leur paraissait s'éteindre, se soutenaient encore par leur moyen. Tandis que la Grèce et l'Italie gémissaient de l'ignorance de leurs peuples, les Mores et les Arabes cultivaient des sciences presque abandonnées dans l'Occident : et quoique la fureur et l'extravagance fussent presque devenues le caractère essentiel de la religion de ces tems si malheureux, il restait pourtant des forces considérables à la véritable piété, pour résister encore à ses ennemis. Qu'on ne nous dise pas que le nombre des libertins et des scélérats l'emportait alors sur celui des gens de bien. Sans nous amuser à répondre, qu'il faudrait avoir recours à une exacte supputation des uns et des autres, nous dirions, que le vice s'attire

(*a*) *Damnosa quid non imminuit Dies ?*
Ætas parentum pejor avis tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiorem. L. III. Carm. VI. v. 1. 45, et Seq.

bien plus l'attention des hommes que la vertu ; et que la tolérance, qu'il trouve plus ou moins dans un état, fait juger plus ou moins avantageusement du caractère des habitans. Cela suffit au peuple pour lui faire tirer des conclusions très-générales. C'est ainsi que la tolérance des religions fait juger mal à propos, que les Hollandais et les Anglais ont très-peu de religion, et que le privilége des asyles, qui, en Italie autorise une infinité d'assassinats, fait croire au vulgaire que l'Italie n'est peuplée que d'assassins. C'est pourtant en des circonstances semblables, qu'on a vu les gens craintifs crier que la fin du monde approchait. Les raisons tirées d'une apparition de moustres, de tremblemens de terre, et tels autres phénomènes de la nature ne convaincraient pas mieux les gens éclairés, puisqu'on sait assez que, s'ils arrivent dans un pays, ils n'arrivent pas dans l'autre. Enfin, pour finir cette digression, nous croyons que ces idées sont dues à celles que l'on s'est faites de tout tems, *que les grandes révolutions sont annoncées et précédées par des prodiges* ; mais quel prodige ne serait pas un décri universel de la religion, un oubli général de la vertu? On ne le verra jamais dans aucun état; et si pourtant, sans nous étendre à toutes sortes de cultes, il arrivait un jour que celui qui nous paraît le plus pur fût entièrement détruit, comme un bel esprit s'est, dit-on, offert de le démontrer géométriquement, encore verrait-on l'autorité (*a*) du prince prendre la place du Christianisme, et ce Dieu visible convertir en maximes d'état ce que la morale de cette religion offre de plus excellent.

« Les grands changemens qui doivent précéder l'embrasement de la terre se remarqueront dans les animaux aussi bien que dans les hommes. , ... Ils ont même perdu l'usage de la parole, que Dieu, pendant qu'il vivait encore sur la terre, leur avait accordée en vertu de ses mérites. Ils donnent de la liberté aux bêtes, les croyant capables de bien et de mal, et dignes de punition et de récompense. Dans les trois derniers siècles, six nouveaux soleils paraîtront consécutivement, et chacun d'eux éclairera le monde pendant cinquante ans. Ces six nouveaux astres dessécheront la mer peu à peu, feront mourir les arbres et les animaux, et consumeront les hommes mêmes. Après tous ces prodiges, un feu . . . . . descendu du ciel, brûlera la terre : les hauteurs seront applanies, et il n'y aura plus d'inégalités ». On doit conclure de ces dernières particularités de la doctrine des Siamois, qu'ils mettent ces inégalités de la terre au rang de ses imperfections. C'est le système qu'un habile Anglais (*b*) a voulu établir de nos jours, et qui, tout ingénieux qu'il est, a trouvé à peine quelques partisans. « La terre couverte de cendres et de poussière sera purifiée par le souffle d'un vent impétueux, qui enlevera ces restes de l'embrasement du monde : après quoi elle exhalera une odeur si douce, qu'elle attirera du ciel un ange femelle, qui mangera de cette terre purifiée. Ce plaisir lui coûtera cher, car, pour l'expier, elle sera obligée de demeurer ici bas, sans pouvoir jamais remonter au ciel. Cette intelligence concevra du morceau qu'elle aura mangé douze fils et douze filles, qui repeupleront le

(*a*) *Cœlo tonantem credidimus Jovem*
Regnare, præsens Divus habebitur
Augustus. Hor. L. III. Carm. Od. V.

(*b*) Burnet, dans le livre intitulé *Telluris Theoria sacra*.

monde. Les hommes qui en naîtront seront ignorans, grossiers, ne se reconnaîtront pas d'abord eux-mêmes, et après s'être connus, ils ignoreront encore la loi : ils n'en auront la connaissance qu'après un si long espace de tems qu'on peut l'appeler en quelque façon une éternité. Cet espace de tems étant écoulé, il renaîtra un Dieu, qui dissipera les ténèbres de l'ignorance en enseignant aux hommes la véritable religion, en leur faisant connaître les vertus qu'il faut pratiquer, et les vices qu'il faut fuir . . . . . Il leur donnera des Écritures où ces choses seront expliquées, et la loi sainte, effacée depuis long-tems de l'esprit des hommes, y sera de nouveau gravée par les soins et les mérites de cette Divinité. Voilà l'unique emploi qu'ils jugent digne de Dieu pendant qu'il est sur la terre, car ils estiment qu'il est au-dessous de lui de vaquer au gouvernent du monde, de prendre soin des hommes et des animaux, et de produire tout ce qui se voit dans l'univers. C'est ainsi que le monde sera renouvelé de tems en tems durant toute l'éternité », et c'est aussi ce qui revient en quelque façon à la grande *année Platonique*, dans laquelle on verra le ciel et la terre, après avoir été purifiés par le feu, reprendre leur beauté primitive (*a*), et je ne sais quelle uniformité de mouvement que l'on suppose s'être perdue. La terre reprendra sa première égalité, surtout cette position avantageuse et cet équilibre que le déluge lui a fait perdre. Des anciens ont regardé cette année platonique comme une révolution par laquelle au bout de plusieurs milliers d'années les mêmes choses qui se passent et se passeront après nous dans l'univers reviendront dans le même ordre et de la même manière . . . . . Nous renaîtrons donc avec les mêmes vices et avec les mêmes vertus. Nous vivrons sous les mêmes princes, etc. (*b*) C'est ce que Virgile a si bien chanté dans sa quatrième Églogue.

Voyons maintenant ce que rapporte M. de La Loubère concernant la religion des Siamois. (*c*) « Ils n'admettent, dit-il, aucun Être intelligent, qui juge de la bonté ou de la malice des actions humaines, et qui en ordonne le châtiment, ou la récompense. Ils n'admettent pour cela qu'une fatalité aveugle qui fait, disent-ils, que le bonheur accompagne la vertu, et que le malheur accompagne le vice, comme elle détermine les choses pesantes à descendre, et les légères à monter. Et parce que rien ne répugne davantage à la raison que de supposer une justice exacte dans le hasard ou dans la nécessité du destin, cela les porte à imaginer quelque chose de corporel dans les œuvres bonnes ou mauvaises, qui a, disent-ils, la force de faire aux hommes le bien ou le mal qu'ils ont mérité »; mais n'est-il pas vrai qu'en un sens le bonheur accompagne la vertu, et le malheur le vice? Les Stoïciens, et plusieurs autres philosophes Païens l'avaient dit, il y a long-tems. Les Chrétiens venus après eux ont débité le même dogme, fondés sur un principe sûr de religion. Peut-être que, pour justifier la fatalité des Siamois, on pourrait développer la proposition de cette ma-

---

(*a*) Burnet, Liv. III. C. IV. *Telluris Theoria sacra*.

(*b*) *Alter erit tunc Tiphis, et altera quæ vehat Argo,*
Delectos Heroas, erunt etiam altera bella,
Atque iterùm ad Trojam magnus mittetur Achilles etc.

(*c*) *Description du Royaume de Siam*, T. I. p. 380. Ed. de Hollande. Il faut observer que l'auteur semble parler en général de tous les Indiens.

nière : « L'essence du bien et celle du mal sont telles, que la vertu doit » être nécessairement heureuse, comme le vice doit être nécessairement » malheureux : car malgré les exceptions que les gens du monde font à cette » règle si conforme à l'ordre qui est établi dans l'univers, le bien ne peut » jamais produire que le bien, et le mal ne saurait jamais produire que le » mal : de même que la lumière ne saurait produire les ténèbres, ni les » ténèbres la lumière, quelques grands que soient les désordres dont le » monde est plein, et qui font juger que la règle est fausse et incertaine, » parce que par ignorance et par inattention nous ne jugeons que superfi- » ciellement ».

A l'égard de ce que ces peuples supposent de corporel dans les bonnes et dans les mauvaises actions, qui a la force de faire aux hommes le bien ou le mal qu'ils ont mérité, ne pourrait-on pas expliquer cela de la satisfaction intérieure que la vertu donne, et (*a*) des remords qui suivent le vice, sans parler encore de l'honneur et de la tranquillité dont la première jouit, et des peines qui menacent toujours le dernier, et qui (*b*) tiennent les méchans dans une crainte perpétuelle, au milieu de laquelle ils ont sans cesse devant leurs yeux les supplices de ce monde et ceux de l'éternité ? Il ne s'agirait plus que de faire remonter ces idées à un Être souverain et éternel. Cet Être se trouve dans la théologie de ces Idolâtres. Qu'il soit la nature même, ou un certain esprit universel, qui n'agit plus, et qui au contraire s'est plongé dans un repos éternel, toujours sera-t-il vrai que les ordres qu'il a établis sont exécutés par d'autres êtres, de la même façon qu'un prince, après avoir établi les siens dans les provinces, se retire tranquillement dans son palais, et laisse gouverner ses ministres. Nous sommes persuadés que cette explication du système Siamois ne se trouvera pas sans défauts ; mais nous ne cherchons, après tout, qu'à lui donner quelque air de raison. N'est-ce pas un assez grand effort ? Nous croyons du moins que c'est là tout ce qu'on peut dire pour les sauver de l'athéisme et d'un parfait (*c*) éloignement de la connaissance d'un Dieu. Au reste, si l'on compare ce que nos deux voyageurs disent sur la doctrine des Siamois on y trouvera des contradictions.

Conformément à cette doctrine, ces peuples et leurs voisins distribuent à une multitude infinie d'esprits la puissance et toutes les vertus d'un Être qui n'agit plus : ces esprits ne sont pas de la nature que nous les supposons. Ils les croient composés d'une matière subtile, qui se dérobe à l'attou-

---

(*a*) —— *Prima hæc est noxia quod se*
Judice nemo nocens absolvitur. Juvenal.

(*b*) —— *Metus in vita pœnarum pro malefactis*
Est insignibus insignis scelerisque flagella.
Carcer et horribilis de saxo jactus deorsum,
Verbera, carnifices, robur, pix lamina, tædæ.
Quæ tamen, et si absunt, mens sibi conscia facti,
Præmetuens, adhibet stimulos, terretque flagellis :
Nec videt interea qui terminus esse malorum
Possit, nec quæ sit pœnarum denique finis ;
Atque eadem metuit magis hæc ne in morte gravescant.
Hinc acherusia fit stultorum denique vita. Lucret. Liv. III.

(*c*) La Loubère, ubi sup., p. 395.

chement et à la vue. Ils disent que ce sont des ames qui en général ont autrefois animé des corps humains. Tous les esprits leur paraissent (*a*) de même nature : les ames entrent indifféremment dans tous les corps, de quelque espèce qu'ils soient, elles les régissent, sans être unies physiquement à eux, comme notre ame l'est à notre corps. Puisque donc les ames des morts sont du nombre des esprits qui ont part à la puissance divine, « ils pensent aussi qu'elles ont le pouvoir de tourmenter ou de secourir » les vivans, et c'est sur ce fondement qu'ils prient les morts, et princi» palement les ames de leurs ancêtres, jusqu'au bisaïeul ou au trisaïeul, » présumant que les autres sont tellement écartées par diverses transmi» grations, qu'elles ne sauraient plus les entendre, (ni leur faire du bien » ou du mal). Les Siamois (*b*) font presque en toutes rencontres des » prières aux bons génies, et des imprécations contre les mauvais..... » Les bons génies sont des ames estimées plus ou moins bonnes, selon » qu'elles ont été plus ou moins vertueuses en cette vie. Les mauvais génies » sont (*c*) les ames de ceux qui meurent, ou par ordre de la justice, ou » par quelqu'un de ces malheurs extraordinaires qui les font juger indignes » des honneurs funèbres. Cela revient à l'opinion de Platon, qui voulait » qu'on s'attachât à la vertu pendant la vie, afin que l'habitude en durât » après la mort. Cela revient encore à l'opinion de quelques anciens » Chrétiens, que les ames des bons se changent en anges, et les ames » des méchans en diables ; » et c'est de ces sortes d'idées qu'on a vu couler dans les religions l'invocation des morts, leur apothéose et autres choses semblables. Nous parlerons de leurs opinions touchant la suprême félicité, le paradis et l'enfer, lorsqu'il faudra décrire leurs cérémonies funèbres.

Nous ne saurions mieux placer qu'ici ce que les Siamois racontent, selon le P. Tachard, de certains anachorètes, qui tiennent beaucoup de nos lutins, de nos spectres, et des faunes et des satyres de l'antiquité. Ces solitaires vivent retirés dans des solitudes affreuses, et possèdent une parfaite connaissance des secrets de la nature. Ils savent faire l'or, l'argent et les métaux les plus précieux. Il n'est point de miracle si étonnant qui soit au-dessus de leurs forces. Ils prennent toutes les figures qu'ils veulent, ils peuvent se rendre immortels, parce qu'ils savent le moyen de se prolonger la vie. Ils la sacrifient cependant à Dieu de mille ans en mille ans,

---

(*a*) La Loubère, ubi supr., pag. 380.

(*b*) Voici comme le P. Tachard expose leur doctrine touchant les esprits. « Les anges sont » corporels et de différent sexe. . . . , ils veillent éternellement à la conservation des hommes » et au gouvernement de l'univers. Ils les distribuent en sept ordres ou hiérarchies, dont les » unes sont plus parfaites et plus nobles que les autres, et ils les placent en autant de cieux dif» férens. Chaque partie du monde a une de ces intelligences, qui préside à ce qui s'y fait..... , » et parce qu'ils sont persuadés que ces anges examinent avec une application continuelle la » conduite des hommes, et qu'ils sont témoins de toutes leurs actions pour récompenser celles » qui sont louables, *en vertu des mérites de leur Dieu* ; c'est à ces intelligences et non pas à leur » Dieu qu'ils ont coutume de s'adresser dans leurs nécessités et dans leurs misères, et ils les » remercient des graces qu'ils croient en avoir reçues ». Ce que nous avons mis en lettres italiques est remarquable.

(*c*) « Ils ne reconnaissent, dit le P. Tachard, point d'autres démons que les ames des mé» chans, qui sortant de l'enfer, où elles étaient détenues, errent pendant un certain tems » dans le monde, et font aux hommes tout le mal qu'elles peuvent. Ils mettent encore » au nombre de ces esprits malheureux les enfans morts-nés, les meres qui meurent en » couche, ceux qui sont tués en duel, ou qui sont coupables de quelque autre crime de » cette nature. »

en se consumant eux-mêmes sur un bûcher, à la réserve d'un seul qui reste pour ressusciter les autres par la vertu de ses charmes. La fable du Phénix nous paraît un peu mêlée dans ce récit. On ajoute qu'il n'est pas moins dangereux que difficile de rencontrer ces hermites miraculeux, et que l'on court risque de la vie quand on les rencontre.

La morale des Siamois se réduit à (*a*) cinq préceptes négatifs, *ne point tuer, ne point dérober, ne commettre aucune impureté, ne point mentir, ne point boire de liqueur qui enivre.* Le premier précepte ne s'étend pas seulement aux hommes et aux animaux, mais aux plantes mêmes et aux semences. Par ce précepte, ils croient encore qu'on ne doit rien détruire dans la nature, supposant, ainsi que nous l'avons déjà dit, que tout y est animé. « Casser, par exemple, une branche d'arbre, c'est offenser l'ame » de l'arbre. Mais quand une fois l'ame a été chassée d'un corps, ils » regardent cela comme une destruction déjà faite, et ne croient rien » détruire en se nourrissant de ce corps. Les Talapoins ne font aucun » scrupule de manger ce qui est mort, mais ils s'en font un de tuer » ce qu'ils estiment vivant ».

Sous ce précepte est comprise aussi la défense de faire aucune incision d'où il sorte du sang. Mais on trouve des détours pour éluder une partie de la rigueur du précepte. Par exemple, les Siamois ne font scrupule d'aller à la pêche que les jours auxquels les Talapoins se rasent la tête. A cela près, ils ne croient pas que la pêche soit criminelle, *car*, disent-ils par un détour assez grossier, *nous ne faisons que tirer le poisson de l'eau, mais nous ne répandons pas son sang.* Ils se servent de pareils détours pour excuser la guerre et tous autres cas où l'on est dans l'indispensable nécessité de tuer. Malgré ce précepte, les Siamois (*b*) croient qu'il est permis de se tuer soi-même, que c'est faire un sacrifice utile à l'ame, et que ce sacrifice lui acquiert un grand degré de bonheur et de vertu. Ils se pendent quelquefois par dévotion à l'arbre des pagodes. Cela s'appelle *brusquer* ces austérités si connues, que l'on pourrait fort bien appeler l'*homicide de soi-même fait à petit feu.* « Mais, nous dit-on, dans ce zèle » qui détermine les Siamois à se pendre, il y a toujours quelque sujet » évident d'un grand dégoût pour la vie. » La même relation nous parle d'un Péguan qui se brûla tranquillement dans un temple de Siam au milieu de ses parens, qui lui avaient causé quelque chagrin, et qui, tout en pleurant autour de lui, le laissèrent pourtant brûler. Cette mort fut pour lui le grand chemin de l'apothéose. On couvrit son corps de plâtre, on en fit une statue, on la dora, on la mit sur l'autel, derrière celle de Sommona-Codom.

Par le troisième précepte toute sorte d'impureté est défendue aux Siamois. Le mariage même est un commerce d'impureté : le célibat au contraire est un état de perfection. Cette idée est plus ou moins dans

---

(*a*) La Loubère, ubi sup., p. 381. Le P. Tachard dit que leur loi est comprise en dix commandemens, qui regardent plus particulièrement les Talapoins. Les Laïques en ont huit. Voici les trois que M. de la Loubère a omis : *Adorer Dieu, sa parole et ceux qui imitent ses vertus; jeûner les jours de fête, et ne point travailler ces jours-là.*

(*b*) Tous les Indiens, selon la Loubère.

(*c*) Les Européens l'appellent *Arbre des pagodes*, parce que les Siamois le plantent devant les pagodes. Nul particulier n'en peut avoir dans son jardin, et c'est de ce bois-là qu'on fait les statues de *Sommona-Codom*. La Loubère, *Description du Royaume de Siam.*

toutes les religions. Les Païens défendaient les autels à ceux qui venaient de s'acquitter des devoirs du mariage (*a*). Cette impureté prétendue n'a pas laissé de contribuer au célibat des prêtres Chrétiens, et si le remède a été quelquefois pire que le mal, c'est un effet de la faiblesse de l'homme. Dès que les Chinois ont des enfans, ils estiment qu'il y a de la vertu à faire divorce. (*b*) Le grand Confucius et plusieurs autres philosophes Chinois ont mis le divorce au rang des actions vertueuses. Nous leur en offrons autant chez nous, mais ce ne sont pas des exemples de notre siècle, nous les prenons dans ce tems heureux, où l'humilité conduisait les monarques dans les cloîtres, et leur faisait abdiquer la couronne temporelle, pour orner leur tête de la couronne monacale. Alors c'était se frayer la route du ciel, que de rompre toute union conjugale, et d'aller effacer l'impureté de cet état dans la solitude d'un monastère.

(*c*) L'usage de toute liqueur capable d'enivrer leur est interdit. Surtout il n'est pas permis aux Talapoins de boire du vin quelque besoin qu'ils en aient, et ils sont extrêmement scandalisés lorsqu'ils en voient boire à des

---

(*a*) —— *Discedite ab aris*
Queis tulit hesternâ gaudia nocta Venus. Tibull.

(*b*) M. de La Loubère dit, que les philosophes Chinois regardent la femme comme une chose mauvaise, qu'il faut rejeter après en avoir tiré l'usage le plus naturel, qui est la production des enfans. Après une telle acquisition, il leur est encore moins permis de passer aux secondes noces, puisqu'ils possèdent des fruits de leur premier mariage. Confucius quitta sa femme après en avoir eu un fils; le fils imita le père. De plus, ces gens-là ne voulaient des enfans que pour se faire rendre à eux et leurs ancêtres les devoirs que la religion Chinoise croit nécessaires au repos des morts. On congédiait donc sa femme après qu'elle avait fait quelques élus dans la *foi chinoise*. Pour ce qui est de nous autres Chrétiens, la femme est si bien une *terre de propriété*, qu'il est impossible de l'aliéner. Quelques exemples assez rares n'ont pas acquis force de loi. Nous venons de remarquer que le cloître n'est plus à la mode, on l'est si peu que cela ne vaut pas la peine d'être allégué. Pour ce qui est des communions protestantes, il faut y garder sa femme à quelque prix que ce soit. On n'y trouve pas même l'ombre d'un cloître ou d'une dispense : aussi leurs conducteurs paient-ils cher la rigidité de leurs lois, car ils ont d'ordinaire le sort de posséder des femmes de mauvaise humeur.

Donc s'il vaut mieux diable ou femme avoir,
Et qui des deux brûit plus en ménage,

est une question à leur proposer. Mais n'égayons pas trop la matière, et revenons au sérieux. Il semble que S. Paul ne se soit pas contenté de préférer le célibat au mariage, mais qu'il ait voulu insinuer encore qu'on était heureux d'être débarré de ses liens. Quoi qu'il en soit, de toutes ces idées mal prises ou mal-entendues, les esprits outrés ont tiré des conséquences affreuses contre les femmes. On s'est dépité contre elles, on s'est déchaîné avec fureur. Je ne sais quel poète a dit en vers,

Fœmina nulla bona est, at si bona vixerit umquam
Nescio quo pacto res mala facta bona est.

Un autre misantrope n'a point trouvé de milieu entre la coquetterie d'une belle femme, et la peine qu'on doit souffrir à se voir l'époux d'une laide.

Si sit formosa erit aliis,
Si sit de formis, erit mihi,
Ergo non est ducenda.

Un autre les a dégradés de l'humanité dans une dissertation faite tout exprès. On est presque forcé de dire qu'il en fallait venir à ces invectives pour justifier les femmes.

(*c*) Tachard, Voyages de Siam, Tome I., Liv. VI.

prêtres Chrétiens. Que diraient-ils donc s'ils voyaient leurs ivrogneries en quelques pays d'Europe ?

D'autre côté, les Siamois ne croient pas, « que l'exacte vertu soit faite » pour tout le monde, mais seulement pour les Talapoins..... Le métier » des séculiers est de pécher, et celui des Talapoins, est de ne point » pécher, et de faire pénitence pour ceux qui pèchent ». Ces opinions se sont aussi glissées plus ou moins subtilement dans les autres religions. Parlons seulement de ce qui se passe chez nous : on croit généralement qu'il est moins permis à ceux qui enseignent la religion de s'écarter des préceptes, qu'il ne l'est aux séculiers ; mais on croit en même-tems qu'une infinité de petites négligences dans la piété sont permises à ceux-ci, et ne le seraient jamais aux ecclésiastiques. On croit aussi que les séculiers en sont quittes pour certaines réparations générales ; mais on veut que la vie de l'ecclésiastique soit un exemple continuel de vertu, rarement leur passe-t-on la fragilité humaine. A l'égard de ceux qui se destinent à faire pénitence pour les autres, par un principe de compassion et de charité pour cette fragilité humaine, il semble juste qu'ils soient estimés plus purs que les autres ; mais il faut que l'orgueil ne s'y mêle pas, et qu'en pleurant les péchés d'autrui, ils n'oublient pas de pleurer les leurs.

Le voyageur que nous citons dit (*a*) que les Talapoins ont une idée fort grossière et fort matérielle du péché. Par une suite de cette opinion, *que le métier des séculiers est de pécher*, ils ne font point scrupule de faire commettre des péchés aux séculiers pour en profiter, et ceux-ci rachètent leurs péchés par leurs bonnes œuvres. Ils font consister la beauté de la vertu dans l'impossibilité de sa pratique, et (*b*), pour mieux montrer son impossibilité, ils la surchargent d'une infinité de petits devoirs inutiles et vétilleux. Pour faire sentir le ridicule de ces vétilles, nous en donnerons ce seul exemple. « Les Talapoins défendent d'allumer du feu, parce que » c'est détruire ce avec quoi on l'allume ; et de l'éteindre quand il est une » fois allumé ». Si la vertu consiste dans de tels préceptes, l'on concevra facilement l'impossibilité de la pratiquer. L'orgueil fait éviter des péchés aux Talapoins, mais la nécessité qui les fait permettre aux séculiers a établi cette maxime si commode et si utile aux uns et aux autres, *que le péché n'est fait que pour les séculiers*. L'esprit humain, qui, en fait de vertu et de religion, aime fort à se mettre à l'aise, paraphrase, pour ainsi dire, des maximes de cette nature, et les étend tout autant que ses intérêts le demandent.

« Le respect que les Siamois ont pour leurs écritures fait qu'ils n'osent » nous les confier, dit le P. Tachard, dans son premier *Voyage de Siam*. » Ils n'osent nous expliquer leur loi, de crainte que, l'exposant à notre » raillerie, nous ne commettions quelque irrévérence, et que le péché ne

(*a*) La Loubère Tom. I. pag. 587. Il y a peut-être plus d'orgueil et de malice que de grossièreté dans ces idées.

(*b*) Il est difficile d'accorder ce récit avec ce qui suit du P. Tachard. « Un Chrétien ne » peut rien enseigner de plus parfait sur les mœurs et sur la conduite de la vie, que ce que la » religion des Siamois prescrit là-dessus. Elle leur ordonne de faire le bien et ne leur défend » pas seulement les actions mauvaises, mais encore tout désir, toute pensée, et toute intention criminelle : c'est ce qui leur fait dire que leur loi est impossible dans la pratique..... » La nécessité, ni aucune autre circonstance n'excuse l'homme qui pèche. Plusieurs choses, » qui, parmi les Chrétiens, ne sont que de perfection et de conseil, passent parmi eux pour » des préceptes indispensables. »

» leur en soit imputé. Ils nous reprochent souvent, que la manière dont » nous portons les images des saints, et dont nous lisons les livres sacrés, » n'est pas assez respectueuse ». Nous renvoyons le reste de cette matière à d'autres articles.

Venons à Sommona-Codom, le grand objet du culte des Siamois. L'embarras de la théologie de ces peuples, l'obscurité de la mythologie de cet homme extraordinaire devenu Dieu, sont de grands obstacles à l'exactitude que demanderait un tel article. Quelques livres *Balis* racontent (*a*) que Sommona-Codom naquit d'une fleur, et cette fleur du nombril d'un enfant, ou plutôt d'une feuille d'arbre, en forme d'enfant se mordant l'orteil, et nageant sur l'eau, qui seule subsistait avec Dieu. Souvenons-nous ici du passage (*b*) de Moïse où il est dit : *Que* (*c*) *l'esprit de Dieu se mouvait*, ou plutôt, en traduisant à la lettre, *couvait sur la surface des eaux*, ce qui revient à l'idée de l'Univers représenté sous la forme d'un œuf. Il est aisé d'y trouver aussi l'idée des Siamois à l'égard de l'origine de Sommona-Codom, et il ne faut pas être accoucheur de profession, pour remarquer dans la situation de la feuille-enfant celle d'un enfant dans le ventre de sa mère. Nous mettons au rang des idées parallèles celle de la Puzza des Chinois, assise sur une fleur au milieu de l'eau, et celle d'Isis assise sur une fleur de Lotos. (*d*) Malgré sa naissance merveilleuse, Soumuona-Codom eut père et mère, et le nom de cette mère se trouve avoir je ne sais quel rapport avec celui (*e*) de Marie. Les missionnaires, qui ne laissent rien échapper, n'ont pas manqué d'y faire attention. (*f*) Sommona-Codom, aussitôt après sa naissance, et sans qu'aucun maître l'instruisît, acquit par une simple vue de son esprit une connaissance parfaite de tout ce qui regarde le ciel, la terre, le paradis, l'enfer et les secrets les plus impénétrables de la nature. Il se souvint au même tems de tout ce qu'il avait fait dans les différentes vies qu'il avait passées : après avoir enseigné aux peuples ces grandes choses, il les laissa écrites dans des livres, afin que la postérité en profitât. Dans ces livres il raconte de lui-même, qu'étant devenu Dieu, il voulut manifester sa divinité aux hommes par quelque prodige extraordinaire. Etant assis sous un arbre estimé sacré par les Siamois, il fut glorifié d'une manière très-signalée, et adoré des anges,

---

(*a*) La Loubère, ubi sup., p. 412.

(*b*) Genes. Chap. I. vers. 2.

(*c*) *Sommona-Codom*, d'après l'étymologie que M. d'Herbelot donne à ces deux mots persans d'origine, peut signifier le *Ciel ancien* ou le *Ciel éternel*. Voyez la Loubère, Description du royaume de Siam, tom. I. pag. 422. Il ne faut pas être grand Hébraïsan, pour y trouver aussi du rapport avec ces deux mots, *Schamaim-Kedem*, ni grand docteur pour savoir que le *Ciel* et l'*Esprit du Ciel*, ou le Dieu suprême, ont été souvent confondus non-seulement en poésie mais aussi en prose.

(*d*) Le P. Tachard, dans son second Voyage de Siam Liv. V., rapporte une fable des Siamois, qui fait naître *Sommona-Codom* d'une vierge, qui conçoit de la vertu du Soleil. La vierge honteuse de se trouver enceinte s'enfonça dans une forêt, pour se dérober aux yeux des hommes. Elle accoucha sans douleurs, au bord d'un lac, du plus bel enfant du monde : mais cette vierge n'ayant point de lait pour le nourrir et ne pouvant se résoudre à le faire mourir, entra dans le lac, où elle le mit sur le bouton d'une fleur qui s'épanouit d'elle même pour la recevoir, et ensuite renferma l'enfant comme dans un berceau. Les Talapoins portent depuis ce tems-là un fort grand respect à cette fleur.

(*e*) Sur ce rapport, dit la Loubère, le Siamois ne font pas de J. C. Sommona-Codom, mais un scélerat nommé *Thevatat* et frère de Sommona-Codom. Ce Thevatat, ajoutent-ils, est puni dans les enfers d'un supplice qui tient de celui de la croix.

(*f*) Le P. Tachard, second Voyage de Siam.

qui descendirent exprès du ciel. Le jaloux Thevatat conjura la perte de son frère, et lui déclara la guerre avec tous les animaux. Sommona-Codom se défendit par la vertu de ses bonnes œuvres, mais rien ne le soutint comme la pratique du dixième commandement, qui renferme l'exercice de la charité, sans laquelle il n'aurait pas laissé que de succomber, quoiqu'armé de toutes les bonnes œuvres contenues dans les neuf autres préceptes. L'ange gardienne de la terre pressa les ennemis de Sommona-Codom de l'adorer comme Dieu ; mais enfin les trouvant endurcis et obstinés à ne point écouter ses remontrances, elle pressa ses cheveux mouillés, et en fit sortir une mer, qui les submergea.

Depuis que Sommona-Codom avait commencé d'aspirer à devenir Dieu, il était revenu cinq cent cinquante fois au monde sous différentes figures, et à chaque fois toujours le premier, ou le plus excellent de l'espèce dont il prenait la forme. Il donnait souvent sa vie pour ses sujets ; il s'exerçait aux souffrances et à la patience, jusqu'à souffrir une fois qu'un Brahme, pour l'éprouver, lui enlevât son fils et sa fille et les tourmentât devant lui. Il faisait des retraites et des pénitences dans des lieux écartés et solitaires. Son détachement allait au-delà de tout ce qu'on saurait imaginer. Il donna sa femme à un pauvre qui lui demandait l'aumône : peut-on donner rien de plus cher? Après s'être crevé les yeux, il distribua sa chair aux animaux que la faim pressait. On doit se ressouvenir que la religion de ces Idolâtres leur prescrit aussi la charité pour les bêtes. Un autre (*a*) voyageur dit, sur la foi de quelque autre Légende, qu'après avoir donné tous ses biens, sa charité n'étant pas encore satisfaite, il s'arracha les yeux, tua sa femme et ses enfans pour les donner à manger aux Talapoins de son siècle. Il n'oublie pas en même-tems de faire remarquer la contradiction qui se trouve entre ces meurtres, qui sont mis au rang des œuvres méritoires de Sommona-Codom, et les commandemens de la loi des Talapoins.

(*b*) Sommona-Codom, après avoir renoncé à tous les attachemens de la vie terrestre, s'appliqua uniquement à remplir tous les engagemens de la vie spirituelle. Le voilà dans les jeûnes, dans les prières, et autres semblables pratiques. Pour y vaquer avec plus de mérite, il embrassa la profession de Talapoin, et quand il eut mis le comble à ses bonnes œuvres, il en acquit aussitôt tous les priviléges. Il devint si fort, qu'il vainquit en combat singulier un Saint d'une vertu déjà consommée. Le Saint orgueilleux, doutant de la perfection à laquelle Sommona-Codom était parvenu, le défia pour éprouver ses forces. Il fut vaincu. Plusieurs autres Saints firent l'ornement du siècle de Sommona-Codom, et tous ces Saints étaient doués d'une force extraordinaire, et proportionnée à la vaste étendue de leur corps. La doctrine des Siamois a réuni l'une et l'autre aux perfections de l'ame du Saint. Sommona-Codom avait avec la force corporelle le don de miracles. Il se rendait invisible, il pénétrait le passé et l'avenir, il connaissait parfaitement et tout d'un coup toutes les choses du monde. Par une agilité qui était au dessus des forces de l'homme, il se transportait sans peine d'un lieu à un autre, pour prêcher la vertu à toutes les nations. Dans cet état de vertu si sublime, et si excellent, Sommona-Codom s'oublia ; il tua un (*c*) Man. Il

(*a*) La Loubère, Description du royaume de Siam, tom. I, p. 414.
(*b*) Idem ibid. pag. 416.
(*c*) C'est le nom d'un peuple.

fut aussitôt châtié pour cette faute. Sa vie ne s'étendit que jusqu'à quatre-vingts ans, après quoi il mourut en disparaissant tout à coup comme une étincelle qui se perd en l'air. Le Man, que tua Sommona-Codom, était d'une nation ennemie du Saint, et coupable par conséquent d'une hérésie capitale. Or, sur cet article les Siamois ont pensé comme le peuple pense ailleurs. Il se fait une idée monstrueuse des hérétiques, après se l'être fait de leur croyance. Les Siamois font de ces Mans un peuple effroyable, avec un visage fort large, des dents horribles par leur grandeur, et des serpens à la tête au lieu de cheveux. De même, on voyait autrefois des Catholiques qui s'imaginaient bonnement que les Huguenots n'étaient pas faits comme le reste des hommes. Lorsque, dans la guerre d'Italie, au sujet de la monarchie d'Espagne, un (*a*) certain général passa en Piémont, le peuple, trompé par le nom de ce général Calviniste, s'imaginait qu'il avait des cornes à la tête comme un taureau, et que toutes ses troupes avaient la tête ornée de même. On a vu d'autre côté quelques Protestans assez idiots pour s'imaginer que les papistes de la cour du Pape portent une marque au front, trompés par la comparaison de quelques-uns de leurs ministres, qui, après avoir (*b*) cherché et trouvé le papisme et le Pape dans l'Apocalypse, appliquent ingénieusement à l'un et à l'autre tout ce qu'elle rapporte de la bête, et du singe dont étaient marqués ses adorateurs. Ces idées sont grossières certainement, et par conséquent désavouées des honnêtes gens; mais quand on n'est pas accoutumé à vivre avec des personnes de religion différente, et que l'on a sans cesse les oreilles rebattues des abus grossiers de cette religion; quand on a affaire à des gens qui font sans cesse des applications contre elle, quand avec cela on a appris dans son enfance, qu'il faut s'éloigner de ceux qui professent cette religion, et avoir de l'horreur pour leurs dogmes, l'esprit se revêt insensiblement d'un caractère susceptible des impressions les plus grossières. Tel dans la théorie croit n'avoir rien à craindre de ce caractère, qui se confond dans la pratique, et ne fait pas mieux que le plus grossier villageois. Par exemple, on voit des Catholiques ne pouvoir s'empêcher de frémir, ni d'être déconcertés en entrant dans un temple d'Huguenots, et des Huguenots trembler sur leurs jambes, pâlir et se déranger entièrement en entrant dans une église papiste. Les uns et les autres ont-ils quelque chose à craindre, ont-ils des prêtres ou des ministres à leurs trousses? Voient-ils des dragons ou des soldats autour d'eux? sont-ils menacés du dernier supplice? point du tout. Ils se trouvent au contraire dans un pays où l'on se ménage les uns les autres. Une frayeur, qu'il est difficile de bien définir, les possède, et cette frayeur est due à de certains préjugés dont on ne se débarrasse jamais bien.

Reprenons l'histoire de Sommona-Codom. Après la mort du Man, il s'avisa de manger de la chair d'un cochon, dans lequel l'ame du Man qu'il avait tué était entrée, apparemment pour se venger de Sommona-Codom. La Légende que le P. Tachard a suivie, dit qu'un monstre, que Sommona-Codom avait fait mourir autrefois, ressuscita sous la figure d'un cochon, et qu'un jour que Sommona-Codom était assis au milieu de ses disciples qu'il instruisait, ce monstre vint à lui avec beaucoup de fureur. Sommona-Codom connut alors que son départ du monde approchait: il le prédit à ses dis-

(*a*) Le général Cornuau.

(*b*) Dans les controverses l'un ne va jamais sans l'autre.

ciples. Peu de tems après, il mangea de ce même cochon et il en mourut. Avant que de mourir, il ordonna qu'on lui consacrât des temples et des statues. Depuis sa mort il est dans cet état de repos qu'ils expriment par le mot de *Nireupan*, dont on parlera plus amplement dans la suite. Dans cet état il n'est plus sujet ni à la misère, ni à la douleur. Il est entièrement insensible, et cette insensibilité fait la béatitude parfaite dont les Siamois disent qu'il jouit dans le Nireupan. C'est-là, dit le P. Tachard, ce qu'ils appellent être anéanti. Ce que va dire M. de La Loubère, revient presque à la même chose. A parler dans le style des Siamois, Sommona-Codom (*a*) *n'est nulle part... il est,* disent-ils *comme* (*b*) *anéanti,* et cependant ils l'estiment heureux, ils lui adressent des prières, ils lui demandent tout ce dont ils ont besoin. Mais son pouvoir ne s'étend que sur les Siamois, il se met peu en peine des autres peuples.

(*c*) Sommona-Codom avait ordonné qu'après sa mort on lui consacrât des temples et des statues, de peur que les hommes ne perdissent peu à peu le souvenir de sa personne. Il voulut aussi que son image reçût les honneurs divins. Il laissa les empreintes de ses pieds en trois endroits différens, dans le royaume de Siam, dans le Pégu et dans l'île de Ceylan. Les peuples vont en pélerinage vers les lieux honorés de ces empreintes sacrées, et la dévotion qui guide les pélerins dans ces courses religieuses n'est pas commune. Il s'y fait aussi des miracles. Le P. Tachard en rapporte quelques-uns de ceux que les Siamois racontent pour prouver leur religion. Par exemple, ils disent que dans la ville de Sokhotay, on voit une statue miraculeuse, qui, dans un tems de sécheresse étant portée à la campagne, procure la pluie en abondance. Ils racontent qu'ils ont des ouvrages faits de la main des esprits. Enfin ils vantent les reliques de Somnona-Codom. Ses os, qui se voient encore, jettent un éclat extraordinaire et ont beaucoup de vertu. On garde aussi une partie de ses cheveux.

(*d*) Sommona-Codom eut deux principaux disciples. (*e*) On les représente tous deux derrière lui, et côte à côte l'un de l'autre sur des autels, mais leurs statues sont moindres que la sienne. Celui qui répond à la main droite de Sommona-Codom renversa un jour la terre à la prière des damnés, et prit dans le creux de sa main tout le feu de l'enfer, mais il ne put jamais venir à bout de l'éteindre. Il pria Sammona-Codom de faire cet acte de miséricorde pour l'amour des hommes; le Dieu ne le jugea pas à propos, à cause des conséquences. Si, dit-il, les hommes perdaient la crainte de ce supplice, ils deviendraient trop méchans. Dans une parabole orientale on exprime directement le contraire, car on feint qu'une femme portant dans une main du feu et dans l'autre de l'eau, fut rencontrée par un Derviche, qui lui demanda ce qu'elle voulait faire de deux élémens si opposés :

(*a*) La Loubère, ubi sup., p. 420.

(*b*) Les miracles des Saints en ce monde et leur vertu extraordinaire sont des présages certains de leur anéantissement en l'autre. Sommona-Codom posséda ces dons au plus haut point. A l'égard des Saints prédestinés à cet anéantissement, non-seulement ils ont des dons excellens, mais ils ont encore celui de prêcher la vertu aux hommes avec beaucoup d'efficace, ils connaissent tout ce qui leur doit arriver jusqu'à la mort, et même cette mort est d'une espèce toute singulière, car ils disparaissent comme une étincelle qui se perd en l'air. Voyez La Loubère, ubi sup., p. 594.

(*c*) Tachard, T. I, Voyage de Siam, Liv. VI.

(*d*) La Loubère, ubi sup., p. 418.

(*e*) On voit ici trois différentes figures de Sommona-Codom. On en voit une autre ci-après avec ses deux disciples et quelques autres idoles.

de l'un, dit-elle, je veux éteindre les flammes de l'enfer, et de l'autre brûler le paradis, afin que les hommes soient honnêtes gens sans crainte et sans intérêt.

Les Siamois (*a*) attendent un autre Sommona-Codom, qu'ils supposent avoir été prédit par Sommona-Codom lui-même. Cette attente les rend crédules et superstitieux. Toutes les fois qu'on leur parle de quelque personnes extraordinaire, si elle l'est en bêtise et en stupidité, ils appliquent leur crédulité à cette personne, parce que, selon eux, une extrême stupidité ressemble à l'inaction et à l'impassibilité du Nireupan. Sur ce fondement, un jeune garçon Siamois né muet, et qui du côté de la stupidité pouvait passer pour un véritable phénomène de la nature, leur parut un jour digne de l'immortalité du Nireupan. Sa stupidité lui attira un nombre considérable de sectateurs. Le bruit se répandit qu'il était de la race des premières colonies de Siam, et le peuple, toujours admirateur de ce qui se trouve conforme à ses idées, accourut de toutes parts pour l'adorer et lui offrir des présens. Cette folie alla si loin, que le monarque fut obligé d'employer le châtiment, pour prévenir des suites qui pouvaient être dangereuses. Ce qu'on nous rapporte d'une fourberie des Bonzes de la Cochinchine, est pour le moins aussi remarquable. Ces Bonzes élevèrent parmi eux un enfant stupide et le produisirent comme un Dieu au peuple. Les dévots accoururent; un cruit assez que leur concours augmenta considérablement les revenus de ces Bonzes. Quand ceux-ci jugèrent que la récolte était assez abondante, ils publièrent, que le Dieu voulait se brûler, et ils le brûlèrent en effet, après lui avoir endormi les sens par le moyen de quelque breuvage. Croit-on que la fourberie risquait d'être découverte dans un dénouement si tragique? Non, car elle suivait exactement le caractère du peuple. Quand les prêtres suivent bien ce caractère, leurs fourberies ne se découcuuyrent pas si facilement.

(*b*) *Tevetat* ou *Thevatat* fut pendant sa vie l'antagoniste de Sommona-Codom. La Légende siamoise est que ce Thevetat était son frère, ou son proche parent. Après s'être fait Talapoin, de concert avec quelques autres jeunes gens de son âge et de sa qualité, il obtint la puissance de faire des miracles, et de prendre telle forme qui lui plaisait, mais il ne parvint jamais à la perfection qui fait le véritable Talapuin. La jalousie et l'orgueil le rendirent ennemi mortel de Sommona-Codom. Il commença par se faire chef de parti, après quoi il persécuta Sommona-Codom avec beaucoup de fureur. Les vertus sublimes de celui-ci, la méchanceté de Thevatat firent perdre tout à coup à ce dernier les sectateurs qu'il s'était acquis. Abandonné de tout le monde, et réduit ainsi à la dernière misère, il voulut se réconcilier avec Summona-Codom. Pour mieux jouer son rôle, il lui proposa capticusement cinq choses capables d'éblouir les moins éclairés d'entre les disciples de Sommona-Codom: la retraite dans les déserts; qu'il fut permis de ne vivre que d'aumônes; de ne s'habiller que de haillons; de quitter les couvens pour ne vivre que sous des arbres; et enfin que ceux qui ne voudraient jamais manger ni poisson ni viande, pussent se priver de la liberté d'en manger. Summona-Codom lui répondit que des pratiques

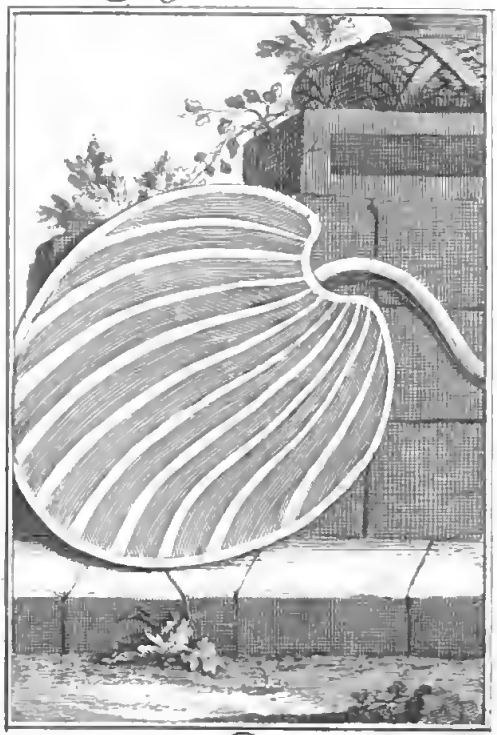
(*a*) La Loubère, ubi sup., p. 414.

(*b*) La Loubère, vie de Thevetat dans la Description du royaume de Siam, Tom. II. pag. 1. et suiv.

SOMMONACODOM.

Autre representation de cette IDOLE.

AUTRE.



TALAPAT, parasol des TALAPOINS.

de cette nature devaient être libres, et *qu'il ne fallait obliger personne à plus qu'on ne voudrait, qu'on ne pourrait*, Thévenat se prévaut de cette réponse et débaucha cinq ou six cents sectateurs à Sommona-Codom, sous prétexte de leur apprendre la véritable félicité. Ceux-ci s'imposèrent exactement les cinq choses que nous venons de dire; mais, dans la suite du tems, ces apostats furent ramenés par la force des prédications d'un disciple de Sommona-Codom. Thevatat tomba malade; il voulut se recommander à Sommona-Codom, qui refusa constamment de le recevoir, mais il prophétisa pourtant qu'après un nombre presqu'innombrable d'années il serait Dieu, c'est-à-dire, que, pour être purifié de tous ses péchés, il subirait un nombre infini de transmigrations, conformément à la doctrine des Siamois qui croient que les ames des méchans se purifient enfin de cette manière. Cependant Thevatat (*a*) fut *enseveli dans la terre et jusqu'aux enfers, où il est sans pouvoir se remuer, faute d'avoir aimé* Sommona-Codom. La description du supplice de Thevatat est originale. Il a sur sa tête une grande marmite de fer toute rouge du feu de l'enfer: il a les pieds dans le feu; deux broches de fer le traversent dans sa largeur, et une autre dans sa longueur. Ces deux broches forment la figure d'une croix. Les supplices des enfers ne sont pas éternels, ils finissent pas la renaissance du pécheur. Il y a pourtant des contradictions dans cette doctrine. Ils disent qu'après toutes les souffrances de ce monde, on en a d'autres à supporter, qui sont incomparablement plus grandes et plus fâcheuses.

Le P. Tachard (*b*) rapporte d'autres particularités de ce Thevatat, sur la foi de quelque autre Légende, ou sur le simple récit de quelque Siamois. Voici les plus remarquables: Thevatat, en se déclarant contre Sommona-Codom, fit une secte nouvelle, dans laquelle il engagea plusieurs rois et plusieurs peuples. Ce schisme divisa le monde en deux parties, et donna commencement à deux religions, au lieu qu'auparavant tous les hommes n'en avaient qu'une. Ils mettent les Chrétiens au nombre des sectateurs de Thevatat, et prétendent trouver de la ressemblance entre lui et J. C. à cause de celle qu'ils trouvent entre les supplices de l'un et de l'autre. L'ambition fit souhaiter à Thevatat d'être Dieu, et parce qu'il avoit le don des miracles, il voulut en abuser contre son frère. Cette ambition de devenir Dieu lui fit perdre une infinité de belles connaissances, et le priva des lumières qu'il aurait pu acquérir par ses entretiens avec Sommona-Codom. Surtout elle le rendit incapable de docilité. C'est encore à cette privation de connaissances et de lumières, qu'ils attribuent les controverses, les obscurités et les doutes de ses sectateurs.

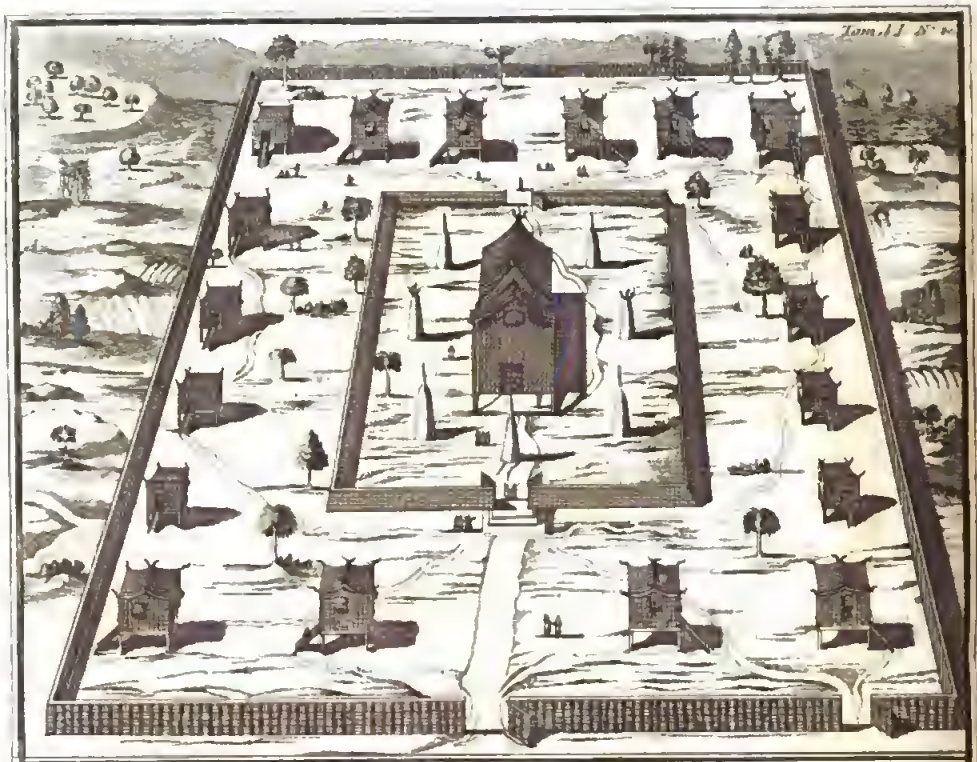
Thevatat mêla dans sa nouvelle doctrine beaucoup de choses qu'il avait prises de celle de Sommona-Codom. Voilà pourquoi les deux lois se ressemblent en plusieurs points; mais cependant la loi de Thevatat est beaucoup moins sévère que celle de Sommona-Codom (*c*), car elle laisse aux hommes une grande liberté de tuer et de manger des animaux, quoique cet usage soit illicite et criminel. La doctrine de Thevatat est une source de schisme et de division: de cette doctrine sont sorties sept sectes qui

(*a*) Idem, ibid.
(*b*) Voyage de Siam, Liv. VI.
(*c*) La vie de Thevetat, rapportée par M. de La Loubère, paraît dire assez positivement le contraire.

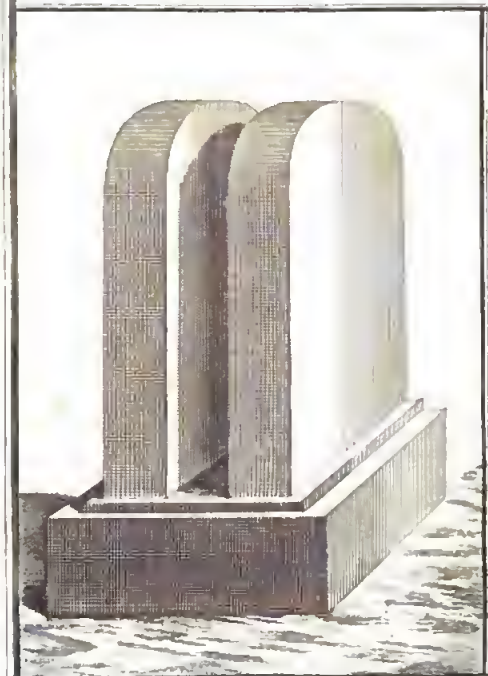
ont beaucoup de rapport entr'elles. Le P. Tachard nous dit, « qu'ils ap-» pliquent cette tradition aux hérésies des Hollandais, des Anglais et » des autres peuples séparés de l'Eglise Romaine ». C'est comme lorsque parmi nous un docteur sur les bancs, un professeur *ex Cathedra*, prononcent décisivement que la doctrine du Diable est une source d'hérésies, et que de cette doctrine sont sorties toutes celles qui sont opposées à la doctrine qu'ils professent.

Thevatat ayant été précipité dans les enfers, Sommona-Codom, devenu Dieu, l'y vit, et l'y reconnut. La Légende du P. Tachard, qui, soit dit en passant, nous a paru tenir raisonnablement du Christianisme, assure que Sommona-Codom trouva Thevatat attaché avec de gros clous à une croix, la tête couronnée d'épines, et le corps tout couvert de plaies. Sommona-Codom lui proposa d'adorer trois choses sacrées, exprimées par trois paroles mystérieuses, qui renferment presque l'idée de la Trinité, car ces trois paroles signifient Dieu, le verbe Dieu et l'imitateur de Dieu. Thevatat voulut bien adorer les deux premiers mots, mais il ne consentit jamais au troisième, et c'est pour le punir de cette opiniâtreté qu'il souffre aujourd'hui, et qu'il souffrira encore durant un fort grand nombre d'années.

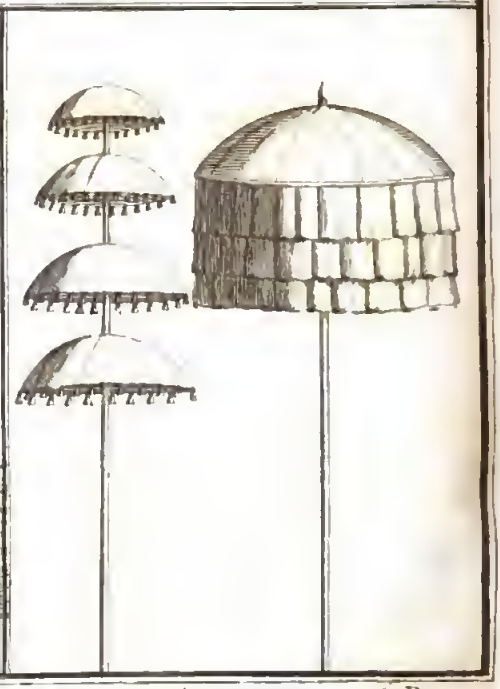
Nous finirons ce long article par quelques remarques, tirées des deux voyageurs qui ont le mieux écrit sur la religion des Siamois. Le P. Tachard assure que le grand éloignement de ce peuple pour le Christianisme vient de la ressemblance qu'il trouve entre J. C. et Thevatat. Cette ressemblance leur fait craindre d'aller en enfer, s'ils embrassent le Christianisme. M. de La Loubère, convaincu par sa propre expérience du scandale que cause aux Orientaux J. C. crucifié, quoique malheureux et innocent, voudrait que l'on finît par où l'on commence; c'est-à-dire, qu'on ne parlât des mystères du Christianisme, qu'après avoir conduit insensiblement les catéchumènes des vérités les plus simples aux notions les plus abstruses. Mais un missionnaire zélé trouve cette méthode impraticable: d'abord il s'arme des mystères pour attaquer l'infidélité de l'Indien, et le conduit ensuite avec une rapidité incroyable jusqu'à la porte des cieux, sans vouloir lui donner le tems de se reconnaître. Il paraît par ce que nous avons cité du P. Tachard, que cet habile Jésuite doutait que des conquêtes si rapides se pussent conserver long-tems. M. de La Loubère voudrait encore qu'on parlât avec quelque sorte de respect des législateurs Orientaux, et des fondateurs de leurs religions. Cela est judicieux; on ne ramène jamais les gens par des injures et des outrages. Leur dire que les instituteurs de leur religion étaient des fourbes ou des visionnaires, est les accuser indirectement eux-mêmes de fourberie et de chimères. Or l'esprit humain se révolte contre ces reproches, quelque distinction qu'on lui fasse entre l'erreur de malice et l'erreur de bonne foi. M. de La Loubère voudrait aussi que l'on parlât avec plus de ménagement des Talapoins et des autres religieux de l'Orient; et qu'en changeant les idées dans la religion pour les réduire aux dogmes du Christianisme, on laissât les termes du culte autant que cela serait possible. C'est une de ces choses dont on reproche l'abus aux Jésuites missionnaires: on veut même qu'ils aient essayé de rectifier les idées des Idolâtres d'une façon peu honorable au Christianisme. Il est à croire que l'accusation a été poussée avec beaucoup de partialité par leurs ennemis: car si elle était absolument fondée, quelle apparence y aurait-il que plusieurs de ces Jésuites missionnaires eussent souffert des peines affreuses et la mort même pour le fantôme du



Couvent de Talapoins.



Pierres en forme de Mitre qui sont auprès des Pagodes.



Parasols d'honneur que le Roi de Siam donne aux Ambassades.

Christianisme ? Ne croyons pas les Jésuites sur leur parole. Nous avons des voyageurs (*a*), sans même en excepter les Protestans, qui rendent justice à la vérité de leurs souffrances pour la religion chrétienne. Enfin la chose la plus essentielle pour la conversion des Infidèles de l'Orient serait, selon M. de La Loubère, de les imiter dans la simplicité de leurs mœurs, dans leur patience, dans leurs austérités, etc. Il semble en effet que des gens qui veulent en convertir d'autres, doivent imiter autant qu'il se peut le caractère et les usages de ceux qu'ils veulent gagner; quand ce ne serait que pour s'attirer plus de respect de leur part, et pour acquérir cette amitié que les peuples ont de la peine à refuser aux étrangers qui tâchent de se naturaliser parmi eux, en se soumettant à leurs manières. Avec ce caractère de complaisance, il faut prêcher aux Infidèles par des exemples. Il n'est point de religion à laquelle cette règle soit plus nécessaire qu'au Christianisme à cause de la difficulté de ses dogmes, qui paraissent aussi extraordinaires aux Orientaux, que les leurs le paraissent aux Européens. Cependant c'est par les exemples qu'on les rebute. La pratique des Chrétiens et la beauté de la morale chrétienne contrastent d'une étrange manière dans les Indes. Par ces oppositions, ont fait en sorte de mériter leur mépris. Un apôtre a dit, qu'il (*b*) voulait montrer sa foi par ses œuvres. La foi moderne est donc bien difficile à définir, car elle marche souvent toute seule. Il sortit autrefois d'un certain pays plusieurs milliers de personnes, qui paraissaient si scrupuleusement attachées à leur religion, que les supplices et la perte de leurs biens ne purent jamais les obliger à l'abandonner. Ces personnes s'attirèrent la compassion dans les États qu'ils traversèrent, et dans ceux où ils se fixèrent enfin. On leur donna des privilèges, on leur procura des établissemens et des pensions considérables, tant on était persuadé que des gens de leur caractère devaient connaître et pratiquer tous les devoirs de la morale avec beaucoup plus d'exactitude que d'autres. Une conduite souvent opposée aux principes qui devaient les faire agir, ne tarda pas long-tems à désabuser le monde, et l'on vit alors combien la pratique n'est que trop souvent éloignée de la connaissance spéculative de ses devoirs. Tel est le faible de l'humanité : ne doutons pas qu'il ne soit partout le même.

LEURS FÊTES, LEURS TALAPOINS, etc.

Les Siamois ont plusieurs sortes de fêtes (*c*), où l'on ne nous fait apercevoir rien qui tienne du religieux. Ils font la fête de la dédicace d'un temple neuf, surtout lorsqu'on y place une statue neuve de Soumona-Codom.

(*d*) Quand les eaux commencent à se retirer, ils font des illuminations générales sur la rivière, comme pour la remercier de ce que ses eaux se sont écoulées, et de la fécondité qu'elles ont donnée aux terres. Toute la

(*a*) Les *Ambassades des Hollandais au Japon*. Divers voyages dans le recueil de la compagnie des Hollandais, et plusieurs autres auteurs. Kaempfer, dans son histoire du Japon, donne de grands éloges à M. Louis, évêque, missionnaire à Siam, auparavant Jésuite.
(*b*) Saint Jacques, dans son Épître Catholique.
(*c*) Voyez La Loubère, ubi sup., p. 150.
(*d*) La Loubère, ubi, tom. I, p. 147.

rivière est couverte de lanternes, qui nagent sur la surface de l'eau, et, pour ainsi dire, s'en vont avec elle. La grandeur de ces lanternes et leurs ornemens dépendent de la dévotion de chaque particulier. Les anciens Égyptiens célébraient aussi une fête à l'honneur du Nil, pour le remercier de la fertilité qu'il donnait aux terres par ses inondations. Il reste même des traces de ces usages chez les Égyptiens modernes. Les Siamois font des illuminations pour remercier la terre, quand la récolte est abondante : autre cérémonie qui a quelque rapport à la solennité dans laquelle les Égyptiens offraient des épis d'orge et de blé à Isis, pour la remercier de ses biens. Les fêtes et les spectacles de religion étaient aussi accompagnés chez ceux-ci de beaucoup d'illuminations.

Les Talapoins vivent dans des couvens, que les Siamois regardent aussi comme des temples. Le temple et le couvent occupent un terrain carré, entouré d'une double enceinte, comme on le représente ici. Le temple est au milieu du terrain, comme le lieu le plus sacré; les cellules sont rangées tout autour du temple, à peu près comme les tentes d'une armée, et dans le vide qui est entre les deux enceintes. Ces cellules sont isolées : on voit plusieurs pyramides tout autour du temple.

Le P. Tachard dit qu'on fait à peine une lieue sans rencontrer quelque pagode, et la pagode annonce toujours un petit monastère de Talapoins. On compte, ajoute-t-il, plus de quatorze mille pagodes dans le royaume. Tout ce qui est dans ces temples est sacré : ceux qui y volent sont punis du dernier supplice.

Ce même Père nous a donné la description de la plus célèbre (*a*) pagode de Siam. On y voit, dit-il, une idole d'or massif, qui vaut au moins douze millions et demi de livres de France. Ce colosse a été fondu dans le lieu même où il est placé : ensuite on a construit le temple dans lequel il est. Le Père ajoute, qu'on est vivement touché de voir une seule idole plus riche que ne sont tous les tabernacles des églises d'Europe. Quand il disait cela, songeait-il à *Notre-Dame de Lorette*, et à toutes les richesses que la Sainte Vierge et les autres Saints ont acquises en Espagne, et en plusieurs autres pays ?

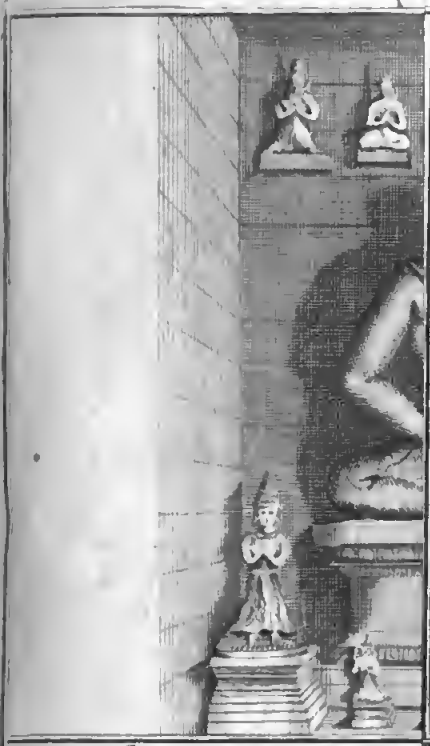
Il y a des Talapoines, c'est-à-dire des femmes religieuses, qui observent la règle des Talapoins, et qui ne vivent pas dans d'autres couvens que ceux des Talapoins mêmes. Ces religieuses sont âgées. La vieillesse est la caution de leur continence. M. le duc de Montausier (*b*) disait qu'*alors on n'a plus de sexe*. Les religieux qui voudraient compter certaines raisons à ces vieilles, persuaderaient qu'ils se mettent en pénitence, et ce serait là une nouvelle espèce d'œuvres pies. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas des Talapoines dans tous les couvens, mais dans ceux où il y en a, leurs cellules ne sont presque pas séparées de celles des Talapoins.

Il y a des Nens ou enfans Talapoins. Ceux-ci servent les Talapoins : il y en a quelquefois jusqu'à trois dans la cellule d'un de ces religieux, qui se chargent de l'éducation de ces jeunes gens. Il y en a qui vieillissent Nens. On ne saurait dire s'il faut regarder leur état comme une espèce

---

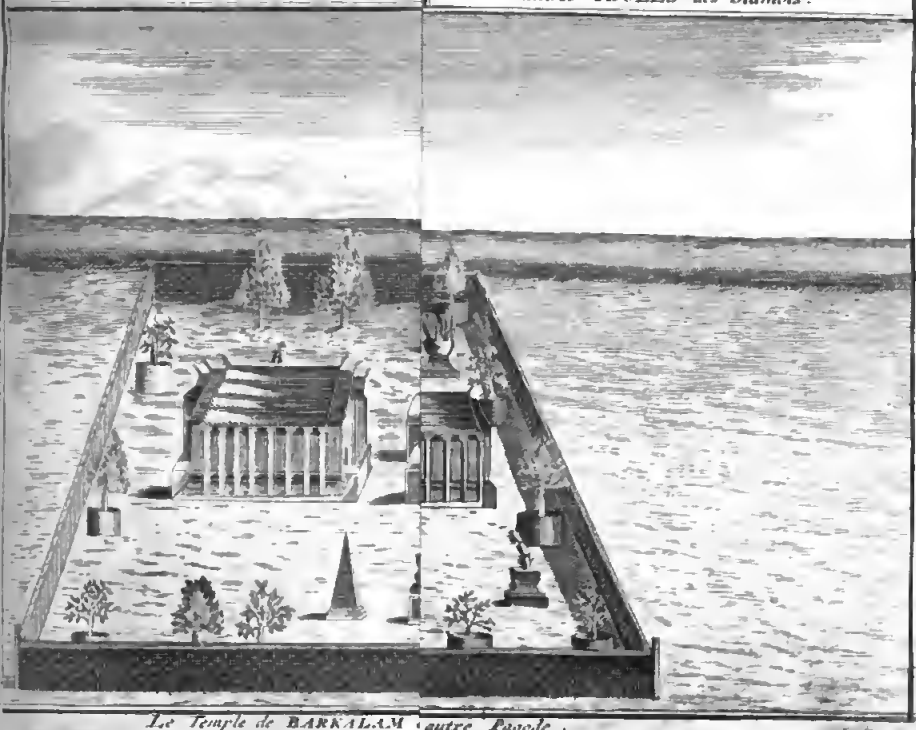
(*a*) Cette pagode est peut-être le temple de Barkalam, dont parle Kaempfer, Hist. du Japon, L. t. Ch. II; et le colosse, l'idole de Sommona-Codom, qui, selon Kaempfer, est dans une chapelle tout près de ce temple. On voit ici cette idole de Sommona-Codom et de ses principaux disciples.

(*b*) Bussy Rabutin, dans ses Lettres, Tom. IV.

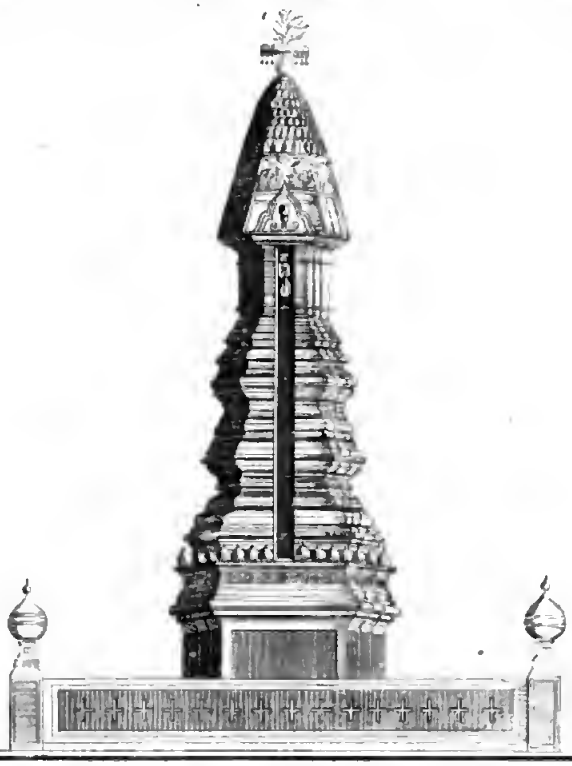


SOMMONACODOM environ

autres IDOLES des Siamois.



Le Temple de BARKALAM autre Pagode.



Piramides *de plusieurs façons, que l'on voit à* **Siam** *autour des* ***PAGODES.***

de noviciat, ou comme une espèce de servitude. Ce qu'il y a de sûr est qu'ils s'occupent à des choses que les Talapoins ne pourraient faire sans péché. Cela n'empêche pas, que les Nens ne vivent sous une discipline très-sévère. Le P. Tachard nous dit, qu'ils jeûneot six fois dans chaque lune; qu'ils ne mangent que deux fois le jour; qu'il ne leur est permis, ni de chanter, ni d'écouter aucune chanson, etc.

Chaque couvent de Talapoins est sous la conduite d'un supérieur qu'ils appellent *Sancrat*. Ce dernier cependant est plus distingué qu'un simple maître de couvent. On veut que le Sancrat réponde à l'évêque, et le maître du couvent au curé. Le Sancrat a seul le pouvoir de faire des Talapoins, comme l'évêque de faire des prêtres; mais il n'a aucune autorité sur les Talapoins qui ne sont pas de son couvent, ni aucune jurisdiction sur le peuple. Il n'a aucun caractère particulier qui le fasse Sancrat: il ne le devient qu'en devenant supérieur d'un couvent destiné à un Sancrat. Un tel couvent est toujours distingué des autres par des pierres plantées autour de son temple, ou près de ses murs. Ces pierres sont doubles. Comme elles ont quelque espèce de ressemblance avec la mitre d'un évêque posée sur un pied d'estal, on a voulu croire que les Sancrats ont succédé à des évêques; d'où l'on a conclu aussi, qu'il fallait chercher dans la hiérarchie de ces peuples autrefois chrétiens, l'origine des Sancrats. Nous l'avons déjà dit: ceux qui veulent rendre raison de l'origine de certaines choses, surtout de celles qui paraissent indirectement favorables à des prétentions de religion, ressemblent aux grammairiens, qui croient toujours leurs étymologies fort naturelles, et ne craignent point de rapporter les mots à ceux qui y ont le moins d'analogie. Le nom des pierres qui désignent un couvent à Sancrat, est en Siamois (*a*) Sema. Il ne faut pas confondre ces Semas avec les pyramides que l'on voit autour des pagodes. Ces pyramides sont toujours dédiées à quelque idole, et portent le nom de celle à qui elles appartiennent. Il y en a que l'on pourrait appeler des autels, car elles sont faites en manière de coupe pour recevoir les offrandes des dévots. Nous en représentons ici quatre de différente architecture.

Le roi donne aux principaux Sancrats (*b*) un nom, un parasol, une chaise et des hommes pour la porter. Entre ces marques honorables, les parasols ne sont la moindre; le roi les donne ou les permet à qui il lui plaît. Ceux qui ont plusieurs ronds à quelque distance les uns des autres, autour d'un seul manche, comme si c'étaient plusieurs parasols entés sur un même manche, sont pour le roi seul. Les parasols des Sancrats n'ont qu'un seul rond, mais ils ont trois rangs, et quelquefois plus, et sont faits de toiles peintes. Les Talapoins portent à la main leur parasol, qui est fait en forme d'écran. (*c*) Ce parasol est une feuille de Palmite coupée en rond et plissée, dont les plis sont liés d'un fil près de la tige; et la tige, qu'ils recourbent comme une S, en est le manche. On les appelle *Talapat*.

Par tout ce que nous avons déjà dit, on voit que les Talapoins sont

(*a*) Voyez la figure de ces pierres et des parasols à la planche qui représente un couvent de Talapoins.

(*b*) Il faut se ressouvenir à cette occasion de ce que nous avons dit ci-dessus des nouveaux noms donnés par les princes Orientaux. Le roi de Siam, dit la Loubère, ne fait point de Mandarin considérable, qu'il ne lui donne un nouveau nom. C'est toujours une louange.

(*c*) La Loubère, ubi sup., voyez la 4ᵉ fig. de la pl. Sommona-Codom.

prêtres et religieux. Cependant la distinction de cet état et de celui des séculiers n'est point fixe, comme l'est chez nous la différence entre ecclésiastique et laïque. On passe en tout tems et sans peine de l'un à l'autre.... C'est pour cela que, quoiqu'exempts du service de six mois que chaque Siamois est tenu d'accorder à son roi sans aucune récompense, les Talapoins ne laissent pas d'être couchés sur le rôle du peuple, parce qu'à tous momens ils peuvent devenir sujets à la loi commune, en devenant séculiers.

L'esprit de l'institut des Talapoins est de se nourrir des péchés du peuple, de mener une vie pénitente pour les péchés de ceux qui leur font l'aumône, et de vivre d'aumônes. Rien n'est plus commode pour les séculiers et les gens du monde qu'un tel esprit, qui cependant se trouve plus ou moins dans toutes les religions. A le prendre dans son origine, il est établi sur un principe qui n'est pas absolument faux : c'est que la piété solitaire, une méditation continuelle sur ses devoirs, telle qu'on la suppose dans la retraite, et le renoncement aux vanités du siècle, non-seulement rendent agréables à Dieu, mais attirent encore des égards particuliers de sa part à ceux qui pratiquent ces choses. Si les séculiers se trompent, ce n'est pas tout-à-fait la faute de leur jugement; c'est bien plutôt celle des gens qui abusent de l'opinion du peuple. Ces Talapoins sont fort charitables aux passans, et leur charité va jusqu'à l'hospitalité. Ils ont à chaque côté de la porte de leur cellule deux loges pour recevoir les passans.

Il y a, dit La Loubère, deux sortes de Talapoins à Siam; les uns vivent dans les bois, et les autres dans les villes. Ceux des bois mènent une vie assez semblable à celle des autres moines Indiens. Ils doivent, tant ceux des villes, que des campagnes, observer exactement le célibat pendant le tems qu'ils sont Talapoins. Ceux qui contreviennent à cette règle, sont condamnés au feu sans rémission : le roi ne leur fait aucune grace. Cette sévérité est, dit-on, l'effet de la politique, qui ne permet aucune indulgence pour des gens qui possèdent autant de privilèges que les moines Siamois. Malgré cela, doit-on croire que les Talapoins sont doués d'une continence à toute épreuve, et qu'ils ne trouvent pas le secret d'échapper à la sévérité des lois? Mais il suffit qu'elles conservent une autorité publique, et que ceux qui ont le malheur d'être surpris à les enfreindre, paient de leur vie.

Une autre politique du roi de Siam (*a*) c'est de faire examiner de tems en tems les Talapoins sur leur savoir et sur leur capacité. Ceux qui ne sont pas trouvés assez capables, sont réduits à la condition des séculiers. Quel bien ne produirait pas une semblable réforme en d'autres pays !

Les Talapoins prêchent le lendemain de la nouvelle et de la pleine lune : ils prêchent tous les jours deux fois, depuis que les eaux commencent à grossir, jusqu'à ce que l'inondation commence à diminuer. Le prédicateur est assis les jambes croisées dans un fauteuil élevé, et les Talapoins se relèvent les uns les autres dans cet office. Le sermon du prédicateur est suivi de l'aumône des auditeurs. Ces aumônes sont considérables. Ceux qui prêchent souvent dans ces tems d'inondations, où le peuple craint et espère pour sa récolte, et qui conservent la même facilité de prêcher tout le reste de l'année, peuvent sans peine devenir riches. Heureuse facilité ! dont

(*a*) La Loubère, ubi sup.

le zèle des Siamois sait récompenser le mérite ! Combien de prédicateurs chrétiens ne voit-on pas, qui prêchent long-tems et souvent, sans que pourtant ils en deviennent ni plus riches, ni plus estimés !

(*a*) N'oublions pas la description du sermon et de l'assemblée qui l'écoute. Le texte de la prédication du Talapoin se trouve toujours dans les sentences de Sommona-Codom : après que le monde est assemblé, le Talapoin en lit une avec modestie et gravité, les yeux baissés, sans faire aucun geste. Ensuite il développe les mystères de sa religion, d'où il tire aussi quelque morale pour l'instruction de son auditoire. Le peuple qui écoute le prédicateur, est assis avec beaucoup d'humilité et les mains jointes, les hommes d'un côté, et les femmes de l'autre. Après le texte, l'assemblée s'écrie, en levant les mains au ciel, et baissant la tête : *parole de Dieu, vérité toute pure.* Le P. Tachard nous assure que les femmes sont les plus empressées à se rendre à ces exercices pieux : cela n'a pas de quoi surprendre.

(*b*) Les Talapoins ont des jeûnes, surtout pendant le tems des inondations dont nous venons de parler. Leur jeûne est de ne rien manger depuis midi. On observe que les jeûnes sont plus fréquens et moins difficiles dans les pays méridionaux. Du moins est-il sûr que les grandes chaleurs débilitent l'estomac, et qu'on ne saurait lui conserver de la vigueur que par la diète et la sobriété. Après la récolte, ces religieux vont pendant trois semaines veiller toutes les nuits dans les champs, sous des huttes de feuillage rangées en carré : le jour, ils reviennent visiter le temple et dormir dans leurs cellules. On ne nous dit pas le motif de cette cérémonie.

Dans leurs prières, ils ont l'usage du chapelet. Ce chapelet a cent huit grains, ou cent quatre-vingt, selon le P. Tachard. Leur dévotion est accompagnée d'une attention et d'un zèle qui parurent toucher le P. Tachard. (*c*) Il les vit assis à terre, les mains jointes, un peu élevées, chantant ou priant sans aucune discontinuation, et sans regarder autre chose que l'idole devant laquelle ils prient ordinairement. Cette idole est posée sur une table fort haute. Ils chantent en chœur sans faire aucune pause. Le P. Tachard, curieux de savoir ce que ces moines demandaient à leur Dieu dans ces prières, leur fit des questions sur ce sujet. Un d'eux répondit, *qu'il s'adressait à Dieu et lui demandait du mérite.* Le Père lui demanda *où était le Dieu qu'il invoquait*, et le Talapoin répliqua que, *depuis près de deux mille ans, ce Dieu était dans le Nireupan* (*d*). *Mais*, continua le Père, *si Dieu ne s'occupe que de ses plaisirs, comment peut-il écouter votre prière ? cela ne s'accorde pas. Dieu,* répliqua le Talapoin (e), *a donné ordre de le prier, et j'accomplis ce commandement en le priant.* Cette réponse fut combattue par le Jésuite : il lui montra qu'il était inutile d'observer les commandemens d'un Dieu qui ne pense point à nous, et là-dessus il lui fit cette comparaison : « Tandis que le maître de la maison vit, les servi» teurs exécutent ses ordres, parce qu'ils espèrent lui plaire ou qu'ils

(*a*) Le P. Tachard, Voyage, L. VI.

(*b*) La Loubère, ubi sup.

(*c*) Le P. Tachard, Second Voyage, Liv. IV.

(*d*) Voyez ci-dessus.

(*e*) Voyez Bayle, Dict. Crit Art. de Sommona-Codom. Cet article contient des remarques curieuses sur ce sujet.

» craignent d'en être punis : mais quand il est mort, chacun se retire de » son service, les bons serviteurs ne pouvant plus lui plaire, ni les méchans » en appréhender aucune punition ». Le Talapoin aurait fort bien pu répondre par une autre comparaison, du moins aussi juste. « Tandis que » le maître de la maisoa s'occupe de ses plaisirs, il ne laisse pas de sou- » haiter que l'on exécute ses ordres; par exemple, qu'on entretienne sa » maison en bon état, et qu'on n'y commette point de crimes; que l'on y » entretienne le respect qui lui est dû, qu'on l'imite dans ses vertus, etc. ».

Les Talapoins doivent se raser la tête, la barbe et les sourcils : le supérieur se rase lui-même, parce que personne ne peut lui toucher la tête sans lui manquer de respect. Par la même raison, un jeune Talapoin n'oserait en raser un vieux : mais il est permis aux vieux de raser les jeunes. Ils se rasent à la nouvelle et à la pleine Lune. C'est alors aussi que le peuple porte des aumônes aux couvens, qu'il jeûne et s'abstient d'aller à la pêche. Dans ces jours de solennité, le peuple visite les temples avec plus de dévotion qu'à l'ordinaire. Un de ses actes de piété, c'est de rendre la liberté à des animaux captifs. Les offrandes destinées à l'idole ne se font pas immédiatement à elle, mais aux Talapoins, qui ensuite les présentent à l'idole, soit en tenant les offrandes dans leurs mains devant l'idole, ou en les mettant sur l'autel. On nous dit aussi que le peuple lui présente des bougies allumées, et que les Talapoins les attachent ensuite aux genoux de la statue.

(*a*) A la pleine Lune du cinquième mois, les Talapoins lavent l'idole avec des eaux parfumées, mais, par respect, on ne lui lave point la tête. C'est un égard qui est dû à cette opinion, que la tête étant la partie du corps la plus haute et la plus noble, le siége du jugement et de toutes les facultés de l'ame, elle doit être aussi la plus respectée. Toucher quelque Siamois à la tête ou aux cheveux, c'est, au rapport de La Loubère, lui faire le plus grand de tous les affronts; et même toucher à son bonnet, s'il le laisse quelque part, est une grande incivilité. Un chapeau ou un bonnet, ajoute-t-il, ne se laissent jamais en lieu bas. On le donne à un domestique, qui le porte plus haut que la tête, au bout d'un bâton, et sans y toucher. Ce bâton a un pied, afin qu'il puisse demeurer debout, si celui qui le porte est obligé de le laisser en quelque endroit. Nous ne sommes point d'avis de placer ici des lieux communs d'érudition ancienne et moderne sur le mérite de la tête; nous nous contenterons seulement de faire observer la bizarrerie des usages. Les anciens Grecs touchaient la tête, la barbe ou le menton de ceux dont ils voulaient émouvoir la compassion; aujourd'hui nous serions aussi choqués de cette action trop libre, selon nos manières, que nous le sommes du respect des Siamois, qui nous paraît ridicule. Après que les Talapoins ont lavé l'idole, il lavent aussi leurs supérieurs, et le peuple lave les Talapoins. Dans les familles on se lave de même les uns les autres, en observant toujours que l'inférieur fasse la cérémonie de l'ablution au supérieur, et tout cela sans égard au sexe. Le fils et la fille lavent également le père et la mère, l'aïeul et l'aïeule.

(*b*) Les Talapoins, quoique obligés par leur discipline d'être matineux, ne se lèvent pourtant que quand il fait assez clair pour pouvoir discerner

---

(*a*) La Loubère, ubi sup.
(*b*) La Loubère, ubi sup.

les veines de leurs mains, de peur qu'en se levant plus matin, ils ne tuassent quelque insecte, faute de pouvoir l'apercevoir. Etant levés, ils se rendent au temple avec leurs supérieurs, et y chantent, ou relisent pendant deux heures, des prières écrites dans un formulaire. Le séculier n'en a point : peut-être sait-il par cœur ce que le Talapoin récite; peut-être a-t-il, comme ailleurs, une certaine routine par laquelle il se trouve, pour ainsi dire, monté tout d'un coup sur le ton du Talapoin. Combien de nos dévots, qui disent *amen* et répondent à point nommé, comme s'ils étaient véritablement attentifs à ce qu'ils disent, et qui lèvent les yeux au ciel aussi sérieusement que si dans ce même moment ils pensaient à Dieu? Mais laissons-là nos dévots. Ceux de Siam sont assis mediestement dans les temples, et les jambes croisées comme les Talapoins. Ceux-ci en priant remuent toujours leur Talapat. L'éventail va et vient à chaque syllabe qu'ils prononcent en entrant dans le temple; et en sortant, ils se prosternent trois fois devant la statue, et les séculiers en usent de même. Dans le temple, les uns et les autres sont simplement assis les jambes croisées. En entrant dans leur couvent et en sortant, ils se prosternent devant leur supérieur jusqu'à toucher la terre du front : et parce que le supérieur est assis les jambes croisées, pour lui témoigner leur respect, ils prennent à deux mains l'un de ses pieds et le mettent sur leur tête.

Après la prière du matin, les Talapoins vont pendant une heure quêter aux portes. Ils se présentent sans rien dire, et passent outre si on ne leur donne rien; mais il est rare qu'on les renvoie sans leur rien donner. Indépendamment de la quête, ils ont (*a*) de quoi vivre. Les couvens ont des terres, des jardins, des esclaves. Après la quête, ces religieux déjeûnent : la règle veut qu'ils offrent à l'idole le premier morceau de ce qu'ils mangent. Du déjeûné, ils passent aux occupations journalières du couvent, qui doivent être de lire, prier, méditer. Après le dîner, ils font la leçon aux petits Talapoins à l'éducation desquels ils sont commis, ils font la méridienne, ils chantent et prient deux heures comme le matin, ils balaient le temple, etc. Enfin, pour finir ce qui concerne la discipline de ces moines et prêtres Siamois, on nous apprend que, non-seulement leurs convens ont des esclaves, mais qu'on y est encore servi par des valets séculiers, qui cultivent les jardins et les terres, et qui font tout ce que les Talapoins ne sauraient faire sans pécher. Ces valets, qu'on appelle *Tapacous*, reçoivent aussi de l'argent que les bons dévots donnent au couvent; car il est défendu au Talapoin d'en toucher. Il est original que, par des engagemens de religion, ou, pour parler plus correctement, sous le prétexte de vivre dans une constante pauvreté, on se défende une chose dont on ne saurait pourtant se passer, et qui peut servir à une infinité de bonnes actions; tandis que l'on se permet dans la retraite certaines commodités dont l'usage est du moins aussi dangereux. Avoir des terres et des jardins (*b*), vivre sans rien faire et aux dépens du

(*a*) Rabelais, au Chap. XXVIII du 5e. Livre de Pantagruel, dit assez plaisamment, en parlant de certains moines : *ceste Ferraille (fréraille) de moines sont partout le monde* ainsi *aspres sur les vivres, puis nous disent qu'ils n'ont que leur vie en ce monde; que diable ont les rois et les grands princes?*

(*b*) *Sed veluti mures, alieno parta labore*
Carpitis, et vitam ducitis Angelicam.

dit Buchanan dans ses *Fratres fraterrimi*.

peuple, voilà qui ne lui cause aucun scandale; mais un Siamois ne verrait pas sans horreur un Talapoin toucher de l'argent, parce que le Talapoin se fait un crime d'en toucher. Des scrupules de cette nature sont un vrai jeu dans la religion; mais qu'on ne se trompe pas, nous ne parlons que des Siamois.

Il est entièrement libre à un chacun de se faire Talapoin, et de quitter cet état; mais on ne pourrait s'opposer sans péché à la réception d'un Talapoin. (*a*) D'ailleurs, comme le Talapoinat est lucratif et ne dure pas nécessairement toute la vie, les parens ne sont pas fâchés de le voir embrasser à leurs enfans. Quand quelqu'un veut se faire Talapoin, il commence par convenir avec quelque supérieur qui veuille le recevoir dans son couvent; mais le Sancrat ayant seul le pouvoir de donner l'habit, il faut le lui aller demander, à moins que le supérieur ne soit lui-même un Sancrat. Celui qui doit être reçu Talapoin est accompagné de ses parens et de ses amis à la cérémonie de sa profession. La danse et la musique sont de la partie; on fait de tems en tems des stations pour danser et pour chanter. Arrivés près du temple, les chanteurs et les danseurs s'arrêtent de même que les femmes qui sont de la suite, n'étant permis ni aux uns ni aux autres d'entrer dans ce lieu sacré. Le postulant et les privilégiés entrent seuls. Là on lui rase la tête, la barbe et les sourcils. Le Sancrat donne l'habit au nouveau Talapoin; il s'en revêt et se dépouille en même tems du séculier, qui tombe sur l'habit du religieux. Tout cela se fait avec des paroles mystérieuses et consacrées à cette cérémonie. C'est le Sancrat qui les prononce. Après la cérémonie le nouveau Talapoin s'en va au couvent où il doit demeurer; ses parens et ses amis l'y conduisent. Quelques jours après, ces mêmes parens donnent un repas au couvent, et l'accompagnent de quelques spectacles que le Talapoin ne doit point voir. Il lui est aussi défendu d'écouter aucune sorte d'instrumens, ni de regarder aucune danse.

Les Talapoines dont nous avons déjà parlé, ne sont pas réputées tout-à-fait religieuses. Un simple supérieur suffit pour leur donner l'habit, aussi bien qu'aux Nens, ces élèves des Talapoins dont nous avons fait mention. S'il arrive aux Talapoines de pécher contre leur honneur, on ne les punit pas par le feu comme on punit le Talapoin qui a le malheur d'être surpris avec une femme. La Talapoine est livrée à ses parens, qui doivent la châtier du bâton, parce que les Talapoins ni les Talapoines ne doivent frapper personne.

On peut regarder les Talapoins comme une espèce de Pharisiens Siamois (*b*). Parce qu'ils se croient seuls vertueux, ils ont pour eux-mêmes une complaisance infinie, et regardent avec orgueil les séculiers. (*c*) Ils affectent partout de s'asseoir plus haut qu'eux, de ne saluer aucun d'eux, de ne pleurer la mort de personne, pas même de leurs parens. Ils ont une pratique qui ressemble à la confession: mais cette (*d*) confession n'est rien

(*a*) La Loubère, ubi sup.

(*b*) Ils ont pourtant une maxime qui paraît d'abord opposée à ce caractère; mais elle ne concerne que les séculiers. La voici comme on la trouve dans la Description du Royaume de Siam, Tom II, pag. 28: *Ne vous glorifiez pas, disant que vous êtes arrivés à la sainteté.* Il faut être Talapoin pour devenir un Saint parfait.

(*c*) La Loubère, ubi sup.

(*d*) Ce récit paraît contredire ce que rapporte le P. Tachard, qu'ils se confessent leurs péchés les uns aux autres.

moins qu'un aveu de leurs péchés, accompagné de l'humilité, qui est l'esprit de cet aveu. Ils parcourent en présence du supérieur les préceptes établis dans leur morale, et déclarent hardiment qu'ils ne les ont point violés : en cela moins sincères, ou plus aveugles que d'autres Païens qui, loin d'avouer leur exactitude, repassaient sérieusement (*a*) le soir dans leur lit, les fautes qu'ils avaient commises dans la journée. Rendons cependant justice à la morale évangélique; elle est la seule qui puisse guérir de ces illusions ceux qui ont le bonheur de la bien connaître : mais aussi la bien connaître est quelque chose d'aussi rare qu'il est commun de trouver des gens qui la connaissent à demi, et qui à cause de cela (*b*) *ne sont ni à Dieu ni au Diable.*

Ajoutons à tout ce que nous avons dit du caractère des Talapoins une chose qui marque l'esprit de fourberie et de fausseté de ces religieux Siamois. Pour défendre le dogme de la métempsycose, il y en a, dit La Loubère, qui assurent hardiment qu'ils se souviennent de leurs transmigrations passées; sur quoi notre voyageur ajoute, « que ces témoignages suf» fisent sans doute pour confirmer le peuple dans l'opinion de la métemp» sycose ». Cela est si vrai qu'il serait inutile d'alléguer des exemples pour le confirmer.

Avec des maximes si pharisaïques, les religieux Siamois connaissent pourtant le recueillement; mais à quoi sert cela, lorsque le cœur n'est pas de concert avec l'esprit, et que cette modestie religieuse, qui trompe bien d'autres gens que les Siamois, se trouve un mystère du corps (*c*) dont le but est de cacher les défauts du cœur? « Un Talapoin pèche, si en mar» chant dans les rues il n'a pas ses sens recueillis. Il pèche aussi s'il se mêle » des affaires d'État ». Pour cette maxime, il serait difficile de la laisser passer sans une censure. Nos ecclésiastiques sont chrétiens; et comme s'ils valaient beaucoup moins que les Siamois, on permet qu'ils se mêlent d'affaires d'État, et qu'ils tiennent même entre leurs mains les plus secrets ressorts de la politique. Un Talapoin prétend que cela ne lui convient pas, qu'il ne doit songer qu'à son couvent, et à édifier tout le monde par sa modestie. Il est probable que le Talapoin se trompe. Ils connaissent aussi l'obéissance religieuse : mais M. de La Loubère y met un correctif qui n'est pas mauvais. L'obéissance, dit-il, est à Siam la vertu de tout le monde. Il ne faut donc pas s'étonner qu'elle s'y trouve dans les cloîtres. Nous avons dit qu'un Talapoin doit pratiquer la chasteté. Voici des traits vraiment évangéliques (*d*). Un Talapoin pèche s'il tousse pour attirer sur lui les regards des femmes, s'il regarde lui-même une femme avec complaisance; ou s'il en desire quelqu'une. Enfin il lui est défendu de se servir de parfum, de

(*a*) —— *Neque enim cum lectulus, aut me*
Porticus excepit, desum mihi; rectius hoc est,
Hoc faciens vivam melius, etc. Hor. in Satyr.

(*b*) C'est Madame de Sévigné qui s'exprime ainsi dans ses Lettres, Tom. II, Lett. 34, édit. de Holl. « Une de mes grandes envies ce serait d'être dévote (vraie dévote); je ne suis ni » à Dieu, ni au Diable. Cet état m'ennuie... On n'est point au Diable, parce qu'on craint » Dieu, et qu'au fond on a un principe de religion : on n'est pas à Dieu aussi, parce que sa » loi est dure, etc. »

(*c*) Cela revient presque à une maxime de M. de la Rochefoucault sur la gravité.

(*d*) Le P. Tachard, dans son premier voyage, L. VI, en rapporte aussi qui ne le sont pas moins.

mettre des fleurs à ses oreilles, de se parer avec trop de soin, d'avoir plus d'un vêtement, d'en avoir de précieux, de garder rien du manger pour le lendemain. Nous avons assez montré combien ces belles maximes se trouvent gâtées dans la pratique.

L'habit et le couvent des Talapoins sont inviolables; dans les révolutions de l'État, les rois et les princes se sont mis à couvert sous l'habit de ces religieux.

M. de La Loubère, auteur de la *Description du Royaume de Siam*, nous a donné un recueil des principales maximes de ces Talapoins. Il faut avouer qu'il y en a plusieurs qui sont dignes du Christianisme. Telle est, par exemple, celle qui défend de juger personne, et de dire *celui-ci est bon, celui-là est méchant:* telle est encore celle qui leur ordonne la simplicité dans leur conduite et la pauvreté de leur état. Nous avons vu qu'au rapport même de ce voyageur ils ne les réduisent pas toujours en pratique.

LEURS SERMENS, USAGES SUPERSTITIEUX, LEUR MÉDECINE, DIVERS USAGES.

(*a*) La forme du serment de fidélité consiste à avaler de l'eau, sur laquelle les Talapoins prononcent des imprécations contre celui qui la doit avaler, en cas qu'il manque à la fidélité qu'il doit à son prince. Personne n'est dispensé de ce serment, de quelque nation et de quelque religion qu'il soit.

(*b*) Les Siamois ont aussi l'usage des épreuves par le feu et l'eau dans les accusations. Pour la preuve du feu on bâtit un bûcher dans une fosse, en sorte que la surface du bûcher est au niveau des bords de la fosse. Il faut que l'accusé y passe à pied nu d'un bout à l'autre, sans en avoir les pieds offensés. Deux personnes qui plaident l'une contre l'autre, sont obligées de subir la même épreuve; celle qui n'a pas les pieds offensés, ou que le feu a plus épargnée que l'autre, gagne le procès. Il est surprenant que ces sortes de justifications, si généralement usitées chez divers peuples d'ailleurs polis et raisonnables, si connues même chez les anciens, aient pu se maintenir constamment, malgré une infinité d'équivoques et de fausse tés auxquelles elles sont sujettes. Mais rien n'est plus vrai, qu'il est plus aisé de persuader aux hommes des fraudes qui de tems en tems prennent un air de vérité, que des vérités qui ne se démentent jamais. Notre auteur dit une chose qui prouve assez combien il est aisé de duper les hommes. « Les » Siamois étant accoutumés d'aller nus pieds, ils ont la plante du pied » comme accornie: on dit qu'il est assez ordinaire que le feu les épargne, » pourvu qu'ils appuient bien le pied sur les charbons; car le moyen de » se brûler, c'est d'aller vîte et légèrement. Deux hommes marchent d'or- » dinaire à côté de celui qui passe sur le feu, et ils s'appuient avec force » sur ses épaules, pour l'empêcher de se dérober trop vîte à cette épreuve:

(*a*) La Loubère, Description, etc., tom. I, pag. 247.

(*b*) Id. Ib., p. 263. On trouve des traces de cette sorte d'épreuves dans Sophocle. Nous les trouvons chez les Cafres de Mozambique. On a l'usage du fer chaud dans le royaume d'Angola. Nous décrirons, en parlant des Cafres, l'épreuve par le fer chaud, que ces peuples appellent *Xoca*.

et l'on dit que bien loin que ce poids l'expose davantage à être brûlé, il étouffe au contraire l'action du feu sous ses pieds.

Outre cette épreuve, ils ont encore celle de l'huile ou de quelqu'autre matière bouillante, dans laquelle les parties passent la main. On ne doit pas douter que cette épreuve ne soit aussi accompagnée de tours d'adresse. La Loubère dit, « qu'un Français, à qui un Siamois avait volé de l'étain, se » laissa persuader, faute de preuve, de mettre sa main dans de l'étain fondu, » et qu'il l'en retira presque consumée. Le Siamois plus adroit se tira » d'affaire sans se brûler, et fut renvoyé absous... : cependant six mois après, » il fut convaincu du vol dont le Français l'avait accusé ».

La preuve de l'eau se fait encore de cette manière : les deux parties se plongent dans l'eau en même-tems, se tenant chacun à une perche le long de laquelle ils descendent. Celui qui demeure plus long-tems sous l'eau est censé avoir bonne cause. Pour l'obtenir telle en cas de besoin, l'on s'exerce dès sa jeunesse à se familiariser avec le feu, et à demeurer long-tems sous l'eau. Une longue pratique endurcit à l'un et à l'autre élément. On a parlé long-tems de celui qui mangeait du feu (*a*). Cela ne se faisait pas sans artifice ; mais ce que le peuple ignore passe chez lui pour une chose qui n'existe pas. A l'égard de l'eau, que n'a-t-on pas écrit du long séjour de quelques plongeurs sous l'eau !

Les Siamois ont une autre sorte de preuve, qui se fait avec des pillules préparées par les Talapoins, et accompagnées d'imprécations. Les deux parties doivent avaler de ces pillules. La marque du bon droit est de les garder long-tems dans l'estomac sans les rendre, car ce sont des vomitifs, dit (*b*) l'auteur de la Description. Ces épreuves se font devant les juges et devant le peuple. Si les deux parties sortent également bien, ou également mal d'affaire, on a recours à la même épreuve réitérée. En voici une incomparablement plus cruelle. « Le roi de Siam livre quelquefois les parties » aux tygres, et celui que les tygres épargnent pendant un certain tems est » censé innocent. Que si les tygres les dévorent tous deux, ils sont tous » deux estimés coupables. Si au contraire les tygres ne veulent ni l'un ni » l'autre, on a recours à quelque autre preuve, ou bien on attend que les » tygres se déterminent à dévorer l'une des parties, ou à les dévorer toutes » deux ».

(*c*) Pour se jurer une éternelle amitié, les Siamois boivent ensemble de l'eau-de-vie dans la même tasse ; mais quand ils veulent se la jurer aussi solennellement qu'il est possible, ils goûtent du sang l'un de l'autre. Cette coutume se trouve aussi dans l'antiquité.

Sans entrer dans le détail de leur astronomie, qu'on peut voir dans la (*d*) *Description du Royaume de Siam*, nous dirons qu'ils s'imaginent, comme les Indiens et les Chinois, que dans le tems des éclipses un dragon dévore l'astre éclipsé. Pour délivrer l'astre, ils font un grand bruit avec

---

(*a*) Voyez le Journal, des Savans, année 167-. Naudé, dans son Instruction sur les frères de la Rose-Croix, parle d'un religieux Turc qui prit un fer rouge sortant du feu, le mit dans sa bouche, et l'y tourna si long-tems qu'il l'en retira froid et éteint. Et l'Espagnol insensible que nous avons vu de nos jours !

(*b*) Id. Ib. pag. 264.

(*c*) Id. pag. 252.

(*d*) Tom. I, Ch. XI.

des poëles et des chaudrons, croyant par ce moyen faire lâcher prise à cet animal. Il y a plus de choses à dire sur d'autres objets de leur superstition. Ils croient qu'il y a un art de prophétiser, comme il y en a un de rendre la santé aux malades. Si par cet art de prophétiser ils entendaient celui de tomber en extase et de débiter dans ses transports toutes les visions d'un cerveau frappé d'une fièvre chaude, il n'y aurait nul doute que cet art ne fût praticable chez eux comme il l'a été souvent en d'autres pays, et même de notre tems et sous nos yeux. Les anciens fournissent une infinité de preuves de sa possibilité. Les Catholiques ont produit des prophètes de cette espèce, les Sectaires en ont vû naître parmi eux : on ne doit rien se reprocher les uns aux autres sur l'article. Les prophètes de Siam sont, à proprement parler, des astrologues et des devins. Quand ils rencontrent mal dans leurs prédictions, le roi les fait châtier, plutôt comme des négligens que comme des imposteurs. *(a)* « Le prince, non plus que ses sujets, » n'entreprend ni affaire ni voyage, que ses devins... ne lui aient marqué » une heure pour l'entreprendre heureusement. Il ne sort pas de chez lui, » ou s'il en est sorti, il n'y rentre pas tant que ses devins le lui défen- » dent .... Surtout l'almanach est une règle pour lui. Il lui marque, et » à ses sujets, les jours heureux ou malheureux pour la plupart des choses » qu'ils ont coutume de faire ». Chez nous, l'almanach ne règle pas seulement les bonnes femmes; bien des têtes passablement sensées ajoutent foi à ces prédictions, et s'attachent scrupuleusement aux petits détails qui hrodent ordinairement ce livret. Il y a même apparence que l'on pourra convertir nos Français, autrefois si peu crédules. L'année 1727 *(b)* se trouve marquée d'une inondation d'almanachs ; preuve de leur mérite reconnu par la nation.

Les Siamois prennent pour de mauvais augures les hurlemens des animaux féroces, et le cri des cerfs et des singes, comme on s'effraie chez nous des hurlemens d'un chien dans la nuit. Un serpent qui croise le chemin, la foudre qui tombe, ou quelque chose qui tombe par hasard, sont des choses capables d'empêcher une bonne affaire. On assure qu'ils ont la folie de prendre pour décision de ce qu'ils doivent faire ou éviter (c) les premières paroles qu'ils entendent dire au hasard. C'est ainsi que parmi nous des personnes superstitieuses prenaient autrefois pour des oracles les premières paroles qu'elles entendaient chanter dans l'église ; comme si toute l'Église devait s'intéresser pour leur affaire, ou plutôt, comme si Dieu avait assemblé tout exprès un nombre considérable de fidèles pour décider du sort d'un simple particulier. On dit qu'en Italie on s'amuse à une superstition de pareil ordre. Les gens s'y lavent les pieds dans du vin la veille de la Saint-Jean, jettent ensuite le vin par la fenêtre, et s'y tiennent pour écouter les passans. La première parole qu'ils leur entendent dire, est un augure infaillible de ce qu'ils veulent entreprendre.

(*a*) La Loubère, Descrip., etc. p. 201.

(*b*) Voyez Bibl. française, Tom. IX, première part.

(*c*) Cette superstition a été souvent pratiquée par des Chrétiens. Elle a réussi quelquefois. L'exemple de celui qui se fit d'Église parce que passant près d'une chapelle il entendit le prêtre lisaot ses paroles, *Petre, sequere me*, *Pierre, suivez-moi*, mérite d'être remarqué. Quand les Siamois ont envie de savoir quelque chose dont ils sont en peine, ils vont dans un antre sacrifier au génie qui y préside. Après avoir fait leurs prières, ils en sortent et prennent la première parole qu'ils entendent pour la réponse de l'Oracle qu'ils ont consulté. Voyage de Siam du P. Tachard, L. I.

Les Siamois s'amusent encore aux talismans et aux caractères « pour faire mourir, pour rendre invulnérable, pour faire taire gens et chiens, quand ils veulent faire une méchante action, et n'être pas découverts. S'ils préparent une médecine, ils attachent aux bords du vâse plusieurs papiers où ils auront écrit des paroles mystérieuses, pour empêcher que les esprits, qu'ils croient répandus dans l'air et capables à leur avis de toutes sortes de choses, n'emportent la vertu des remèdes avec la fumée. Ces esprits jouissent les premiers (*a*) de toutes les filles, et leur font cette prétendue blessure qui se renouvelle tous les mois. Sur la mer, pendant l'orage, ils attachent à tous les agrêts de pareils papiers écrits qu'ils croient propres à calmer les vents ». Ils ont aussi des pratiques superstitieuses pour les femmes accouchées : mais peut-être quelques-unes de ces pratiques sont-elles moins superstitieuses que nécessaires. Les Siamois purifient, comme les Juifs autrefois, les femmes relevées de couche. La manière de cette purification nous paraît unique dans son espèce. On met pendant un mois entier les femmes accouchées devant un grand feu, que l'on entretient sans discontinuation. On les y tourne tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Pendant cette purification, la fumée qui sort lentement par une ouverture faite au toit de la maison, ne peut qu'incommoder beaucoup l'accouchée. Les Peguans, dont les coutumes ont un grand rapport avec celles des Siamois, font pis encore. Ils mettent leurs femmes sur une espèce de gril de bambou assez élevé sur un feu raisonnablement grand. La purification se réitère pendant cinq jours. Cette espèce de discipline, à laquelle on assujettit le sexe, n'empêche pas les Siamoises de se marier. A quoi ne s'exposeraient pas les femmes pour satisfaire aux devoirs qu'exige la nature ? Les unes se rendraient par un motif de religion, les autres par un principe de charité pour le genre humain, et d'autres encore pour obéir aux ordres de leurs époux. De tout cela il arriverait que nos dames se laisseraient mettre sur le gril, avec autant de courage que les Siamoises. Après que le feu a purifié ces femmes, les maris donnent un repas à la parenté. On ne mange rien qui n'ait été offert au feu. L'offrande consiste à laisser le manger quelque tems auprès du feu, et c'est cela même qui témoigne la reconnaissance des maris à cet élément. Pendant les couches, les femmes ne mangent et ne boivent rien qui ne soit chaud.

Disons un mot de ces dangereux philtres dont les relations des Indes nous vantent la force. (*b*) Il y en a qui affaiblissent l'imagination de telle manière qu'un homme tombe en enfance, et se laisse gouverner ensuite selon le bon plaisir de sa femme. Le suc de l'herbe nommée *Dutroa* fait perdre l'usage des sens à ces maris que leurs épouses ont destinés au cocuage. Ce fatal assoupissement dure environ vingt-quatre heures, et pendant ce tems-là (*c*) les femmes se donnent le plaisir d'être infidèles devant leurs maris. On s'est imaginé que ce Dutroa était le *Nepenthes* d'Hélène (*d*), dont Homère nous raconte la vertu. Cela se pourrait. Hélène était savante en l'art de coquetterie. Elle avait beaucoup profité dans ses voyages, surtout en

(*a*) Cela revient aux démons incubes, que la fourberie a su travestir en Divinités pour cacher le déshonneur de la naissance de quelques grands hommes, Alexandre, Romulus, etc.

(*b*) La Loubère, ubi sup., Tom. I. p. 205.

(*c*) On assure que, pour rendre l'usage des sens aux maris, il faut leur mouiller la plante des pieds d'eau froide.

(*d*) Une des grandes vertus du *Nepenthes* était d'ôter aux gens les inquiétudes et les soucis.

Egypte, où le Dutroa était sans doute connu. Naturellement une dame aussi galante que cette princesse devait essayer sur son mari la vertu du Népenthes. C'était aussi en Égypte qu'elle apprit à connaître les simples dont elle se servait à composer certains breuvages connus dans l'antiquité, qui ont fait passer en proverbe la coupe d'Hélène (*a*). De tout cela on est presque en droit de conclure, que les femmes égyptiennes avaient l'art de tromper les hommes aussi finement que les indiennes.

On nous dit que les Siamois (*b*) ont des maladies dont les symptômes sont si étranges qu'ils croient devoir en attribuer la cause à des sortilèges, ou à la force majeure de quelques esprits : c'est par-là que s'excusent les médecins quand ils ne peuvent rendre raison d'une maladie, et qu'ils voient l'inefficacité de leurs remèdes. Il n'est pas nécessaire de remarquer que, dans les pays où la vraie médecine est ignorée, on a beaucoup de confiance aux charmes et aux sortilèges pour la guérison des maladies. Il semble aussi que la superstition est affectée à cette ignorance. De la superstition à la fraude, il n'y a qu'un pas : les médecins Siamois maintiennent leur crédit par l'une et par l'autre. Après qu'un corps mort a été à moitié consumé sur le bûcher, ils l'ouvrent pour y trouver de quoi confirmer leur peuple dans sa crédulité : ils lui persuadent qu'ils trouvent quelquefois dans l'estomac des morts des pièces de chair fraîche de cochon ou de quelque autre animal, et sopposent ensuite que ces pièces de chair y ont été mises par des sortilèges, et qu'elles peuvent servir à en faire d'autres. Venons à un détail un peu plus solide sur la médecine des Siamois. (c) M. de La Loubère nous le fournit.

« Quand quelqu'un est malade à Siam, il commence par se faire ramollir » tout le corps par quelqu'un qui soit entendu à cela, qui monte sur le corps » du malade, et le foule aux pieds. L'on dit même que les femmes grosses se » font fouler ainsi aux pieds par un enfant, afin d'accoucher avec moins de » peine ; car dans les pays chauds, encore que les accouchemens semblent » devoir être plus faciles par la conformation naturelle des femmes, ils ne » laissent pas d'y être assez douloureux, peut-être parce qu'ils y sont pré- » cédés de moins d'évacuation.

» Autrefois les Indiens n'apportaient d'autres remèdes à la plénitude, » qu'une excessive diette ». L'usage n'en est pas encore aboli : elle est même si nécessaire dans ces pays chauds, que les Européens, incomparablement moins sobres que les Indiens, apprennent aux dépens de leur vie, qu'elle est le seul préservatif de leur santé, et qu'à moins de cela on ne doit se promettre aux Indes que des jours fort courts et beaucoup d'infirmités. « Aujourd'hui les Siamois usent de la saignée, pourvu qu'ils aient un chirurgien » européen ; et quelquefois à la place de la saignée ils emploient les » ventouses scarifiées et les sangsues. Ils ont des purgatifs qui leur sont » particuliers, et quelques-uns de ceux dont nous nous servons . . . . . » D'ailleurs ils n'observent aucun tems dans la purgation, et ne savent » ce que c'est que crise. Cependant ils n'ignorent pas l'utilité des sueurs : ils » estiment au contraire beaucoup l'usage des sudorifiques . . . . Les Eu- » ropéens leur ont fait connaître l'usage du quinquina. En général leurs re-

(*a*) *Helenæ cruter*
(*b*) La Loubère, ubi sup.
(*c*) La Loubère, ibid. p. 192.

» mèdes sont fort chauds ; ils n'usent d'aucun rafraîchissement intérieur, » mais ils se baignent dans la fièvre et dans toutes sortes de maladies. Il semble » que tout ce qui concentre ou augmente la chaleur naturelle leur soit bon. » Leurs malades ne se nourrissent que de bouillon de riz, qu'ils font extrê- » mement liquide . . . . Les bouillons de viande sont mortels à Siâm, parce » qu'ils relâchent trop l'estomac : quand les malades sont en état de manger » de quelque chose de solide, ils leur donnent (*a*) de la viande de cochon » préférablement à une autre.

» Ils aiment la chimie, et se vantent d'en posséder les secrets. Siam » est plein de chimistes imposteurs ou dupes.... Le feu roi consuma deux » millions à chercher la pierre philosophale. » Cette maladie, qui a détruit la fortune de bien des gens en Europe, surtout en Italie et en Allemagne, nous est venue des Orientaux et des Mores... Nous n'avions donc pas encore assez de moyens pour nous ruiner; il nous fallait encore celui-là. On lui peut appliquer ce que madame Deshoulières a dit du jeu :

On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

Une autre chimère des Siamois et des Chinois est de chercher un remède universel pour s'exempter de mourir. Quelque impossible que soit une telle découverte, il n'en est pas moins vrai qu'elle a été tentée plus d'une fois par l'esprit humain. Les vertus extraordinaires du Ginseng (*b*) ont donné quelques espérances aux Chinois. Nous avons essayé l'or potable, la transfusion du sang. On a vanté des moyens beaucoup plus simples, la sobriété, la chasteté, la tranquilité de l'esprit ; on a pesé sa nourriture afin de savoir positivement ce que l'estomac peut digérer, et la juste portée de chaque tempérament : mais qu'a-t-on avancé? Tout au plus de prolonger sa vie jusqu'à cent ans, et pour ainsi dire, de raccommoder (*c*) une constitution gâtée. Le secret de vivre toujours et celui d'être toujours riche sont également impraticables. La tradition nous dit que certaines personnes extraordinaires ont vécu plusieurs siècles, et que d'autres ont fait de l'or. Mais aucune tradition ne nous apprend que les (*d*) premières aient été immortelles, ni que les autres aient eu le secret de faire de l'or quand (*e*) il leur plaisait. Le *Juif errant* est une fable populaire fondée sur une mauvaise interprétation d'une (*f*) parole

(*a*) Cela paraît surprenant, parce que le cochon est d'assez difficile digestion : mais, au rapport de M. de La Loubère, pag. 115, c'est la chair la plus saine qu'on puisse manger en ces pays chauds.

(*b*) Voyez la description de cette plante dans une lettre du P. Jartroux, Tom IV du *Recueil de Voyages au Nord*.

(*c*) Comme celle de Cornaro, noble Vénitien; sur quoi l'on peut lire son petit ouvrage intitulé : *Conseils pour vivre cent ans*.

(*d*) Naudé, dans son Instruction à la France sur les frères de la Rose-Croix, parle d'un gentilhomme Anglais, qui se fit couper la gorge pour rajeunir dans un fumier, comme le vieux Æson dans la chaudière de Médée, au rapport d'Ovide, Liv. VII de ses Métamorphoses.

(*e*) Presque tout ce qu'on a débité sur ce sujet s'est trouvé ou absolument faux, ou mêlé de beaucoup de fables. De l'aveu des plus crédules, les uns ont réussi par hasard, les autres pour réussir ont été obligés de faire de si grands frais, que leur dépense a de beaucoup excédé le profit dont ils se flattaient. La déclaration des frères de la Rose-Croix, qui en 1615 promettaient plus d'or aux puissances que le roi d'Espagne ne pouvait jamais en recevoir des deux Indes, et qui se vantaient d'avoir des trésors inépuisables, n'a jamais tenté personne.

(*f*) Evangile de St. Jean, chap. V. Elles concernent St. Jean l'Evangéliste, et sur cela le peuple s'est imaginé qu'il était le Juif errant.

de J. C. La *pistole volante* est une autre fable qui doit peut-être son origine à ce que les anciens ont attribué à Pases. Ce magicien ne manquait jamais d'argent (*a*), parce qu'il lui revenait toujours après l'avoir dépensé.

Si l'esprit humain s'est donné beaucoup de peine pour la découverte des deux secrets dont nous venons de parler, cela n'a pas été inutile pour en découvrir d'autres dont l'utilité est évidente. Le désir de s'immortaliser, ou tout au moins de prolonger sa vie à quelques siècles, a procuré d'excellens remèdes. Il a perfectionné la médecine et l'anatomie. Celui de trouver la pierre philosophale n'a pas été moins salutaire au corps humain : on lui a l'obligation de tous les beaux secrets de la chimie : on lui doit aussi le léton, le secret de blanchir les saphirs, la séparation des métaux, etc.

A toutes ces superstitions, il faut ajouter l'idée que les Siamois se font de l'éléphant, surtout de l'éléphant blanc. Nous avons déjà parlé de cet animal à l'article du Pégu. Il faut y revenir pourtant, avec la permission du lecteur. Les Siamois croient l'éléphant parfaitement raisonnable. (*b*) La Loubère rapporte qu'on prit gravement congé de trois de ces animaux que le roi de Siam envoyait aux princes petits-fils de France. Les Siamois leur parlèrent à l'oreille, leur soubaitèrent bon voyage, les exhortèrent à ne pas se chagriner pendant la route, et à se réjouir au contraire de ce qu'ils allaient servir trois grands princes. On s'imagine aux Indes qu'un animal si noble, si fort, si docile ne peut être animé que d'une ame illustre, d'une ame qui a logé dans le corps de quelque prince, ou tout au moins dans celui d'un grand personnage. Mais cela n'est rien encore en comparaison de la haute idée qu'on a des éléphans blancs, ou pour mieux dire, couleur de chair. L'ame d'un grand monarque est toujours logée dans le corps d'un tel animal. Le roi de Siam et celui du Pégu se qualifient *Rois de l'Eléphant Blanc*. Peu s'en faut qu'ils ne lui attribuent quelque (*c*) odeur de sainteté, qu'ils ne le regardent comme digne de l'apothéose : au moins le font-ils aller de pair avec les gens vertueux. C'est tout dire enfin, qu'il y a eu de longues et sanglantes guerres entre ces deux monarques, pour l'amour de cet animal. Ce respect religieux, ou peu s'en faut, des Siamois et des Péguans, etc., est dû à la dernière métamorphose de *Sommona-Condom*, qui se manifesta sous la forme d'un éléphant blanc.

L'esclavage des Orientaux les rend souples, dissimulés, *façonneux*. Un Siamois inférieur qui visite un supérieur, entre courbé dans la chambre de celui-ci, s'y prosterne, y demeure à genoux assis sur les talons, la tête inclinée, les mains jointes à la hauteur du front. Cet inférieur ne parle jamais le premier. On s'accroupit toujours de cette manière, et cela va du plus petit au plus grand. Un Siamois qui passe devant un autre Siamois à qui il doit le respect, passe tout incliné devant lui, les mains jointes et élevées. Le lieu le plus éminent est si fort le plus honorable, qu'ils n'osent monter au plus haut étage de la maison, quand des personnes d'un certain ordre sont au plus bas. On observe que le dessous de l'escalier ne serve jamais de passage, de peur que quelqu'un ne passe sous les pieds d'un autre qui

---

(*a*) Cela donna lieu au proverbe *Pasetis obolus*. V. Naudé dans son Apologie pour les grands hommes, etc., p. 271, Edit. de Holl. 1712.

(*b*) La Loubère, ubi sup., page 159.

(*c*) Comme l'éléphant des *Epistolæ obscur. virorum*, qui se mettait respectueusement à genoux devant le Saint-Père, *et quando vidit Papam, tunc geniculavit et dixit cum terribili voce : bar bar bar*.

monte : mais, nous dit La Loubère, cela ne regarde que les maisons bâties par des étrangers (*a*). « Les Siamois ne bâtissent qu'à un étage, parce que » le bas leur serait inutile, personne parmi eux ne voulant ni loger, ni » passer sous les pieds d'un autre. Par cette raison, quoique les maisons » des Siamois soient élevées sur des pilliers, ils ne se servent jamais du » dessous. . . Les ambassadeurs de Siam s'étant trouvés logés dans une » hôtellerie près de Vincennes, le premier au premier étage, et les autres » au second, le second ambassadeur s'aperçut qu'il était au-dessus de la » lettre du roi son maître . . . . . Il sortit bien vîte de sa chambre, se la- » mentant de sa faute et s'arrachant les cheveux de désespoir ». L'ordre des cérémonies a bien d'autres bizarreries; il faut consulter le même auteur. Nous nous contenterons de dire, sur son récit, que cet ordre est suivi exactement, qu'il faut que tout les appartemens soient bâtis sur le même modèle, et que les visites paraissent demander quelquefois des évolutions aussi subites que celles des armes. « S'ils sont plusieurs ensemble et qu'il en » survienne un autre, il arrive souvent que la posture de tous change. (*b*) » Ils savent devant qui et à quel point ils doivent se tenir courbés, ou » redressés, ou assis; s'ils doivent joindre leurs mains ou non, et les tenir » hautes; si étant assis ils peuvent avancer un pied ou tous les deux, ou » s'ils doivent les tenir tous deux cachés en s'asseyant sur leurs talons. Et » les fautes en ces sortes de devoirs peuvent être punies du bâton par celui » envers qui elles sont commises, ou par ses ordres, ou sur-le-champ ». Tout cela nous paraît également difficile à pratiquer et à supporter. Selon nos usages, rien n'est plus odieux qu'une élévation qui se fait sentir à l'inférieur. Nous savons bien qu'il est nécessaire que les conditions soient inégales; mais on ne peut s'empêcher de haïr ceux qui ne cessent de nous avertir par leurs manières qu'ils sont au-dessus de nous. Cependant il faut rendre quelque justice aux Siamois. Leur cérémonial est étrange, il tient de la tyrannie de l'Orient; « mais (*c*) les distinctions que la naissance donne ici » à tant de personnes qui sont quelquefois sans mérite, ne paraîtraient » guère moins rudes à souffrir à qui n'y serait pas accoutumé ».

De tout ce que nous venons de dire, on ne doit pas en conclure que le cérémonial des Siamois se pratique toujours à la lettre. Des intrigues de cour, des égards de politique y mettent des exceptions. Le supérieur qui, dans ces occasions, veut ou doit ménager l'inférieur, et lui témoigner beaucoup de considération, met à couvert sa supériorité en affectant d'éviter en public la rencontre de l'inférieur. Par-là il lui épargne des soumissions dont il ne le dispenserait pas autrement. (*d*) Nous renvoyons à un autre article ce qui reste à dire sur cette matière, et nous finirons celui-ci par deux ou trois usages que nous regardons comme entièrement contraires à la bienséance. « (*e*) Les Siamois, nous dit-on, ne se contraignent point » en retenant certains rapports; ils ne se détournent point pour cela; ils » ne mettent rien devant la bouche, non plus que les Espagnols ». (On pourrait y joindre les Hollandais, les Anglais et les peuples du Nord). Tous ces peuples préfèrent leur santé à une bienséance trop gênante : ils

(*a*) La Loubère, p. 170, ubi sup.
(*b*) La Loubère, ubi sup.
(*c*) La Loubère, ubi sup.
(*d*) *Ubi infra*, Artic. des Rois.
(*e*) La Loubère, Tom. I, p. 174.

se contraignent si peu, qu'ils semblent prendre plaisir à avoir des témoins de cette liberté déréglée ; bien éloignés de cet ancien consul (*a*) qui n'avait jamais donné l'essor à ces désagréables rapports. Une chose pourrait peut-être justifier la liberté de ces nations ; c'est l'édit charitable que voulut faire l'empereur Claude à (*b*) l'occasion d'une personne qui pensa mourir pour avoir voulu retenir un vent (*c*). De tout cela il faut convenir qu'il y a dans les usages une bizarrerie étonnante. Pourquoi n'est-il pas permis de se débarrasser d'un vent moyennant certaines précautions, puisqu'il l'est d'éternuer, de tousser et de cracher? Pour ce qui est de la liberté de cracher, les Siamois ne se la donnent qu'à de certaines conditions, qui sont de ne point cracher à terre: ils ont la prévoyance de porter un crachoir partout où ils vont. Cet excès de propreté ne s'est point encore introduit chez les Hollandais. Le dernier usage que nous remarquerons chez les Siamois, c'est celui de ne rien refuser de ce qu'on leur offre. Il ne leur est pas permis de dire, *j'en ai assez.*

LEURS MARIAGES, ÉDUCATION DE LEURS ENFANS.

(*d*) L'usage n'est pas à Siam de permettre aux filles la conversation avec les garçons : mais les mères ont beau faire, les filles trouvent bien le moyen de leur parler, et de faire pis encore. Car pourquoi la nature ne serait-elle pas la plus forte là comme ici? Au surplus, le commerce d'amour n'y est point honteux : on le regarde comme un mariage, et le changement en amour est regardé comme un divorce. Il faut avouer que ces idées condamnent la légéreté des Européens, surtout la nôtre. « Les » Siamoises, au rapport de La Loubère, sont assez glorieuses pour ne pas » se donner facilement aux étrangers . . . . . Les Peguanes, qui sont à » Siam comme étrangères elles-mêmes, font plus de cas des étrangers, » et passent pour débauchées dans l'esprit de ceux qui n'entendent pas » qu'elles cherchent un mari . . . . . Elles sont fidèles jusqu'à ce qu'on » les abandonne. Si elles deviennent grosses, elles n'en sont pas moins » estimées parmi celles de leur nation ». Passons à ce qu'il y a de plus sérieux à la suite de l'amour. On marie les Siamoises fort jeunes, et les garçons de même : mais il se trouve des Siamoises qui méprisent toute leur vie le mariage. Cependant aucune d'elles ne se fait Talapoine, que dans la vieillesse : c'est le vrai âge pour rompre avec le genre humain. Nos vieilles filles se font alors dévotes et médisantes, et nos coquettes se convertissent en prudes. Quand il s'agit d'un mariage, les parens du jeune homme demandent la fille à ceux de la fille ; des femmes âgées et d'une bonne réputation font cette demande. On se parle, on consulte, on examine, on n'oublie pas aussi de consulter le goût de la fille. En même-

---

(*a*) *Pompeius Consularis numquam ructavit.*

(*b*) *Dicitur meditatâs edictum, quo veniam daret flatum crepitumque ventris emittendi, cum periclitatum quemdam pro pudore ex continentia reperisset.* Suet. in Claud.

(*c*) L'antiquité nous apprend que les Égyptiens, persuadés du désordre que font les vents dans le petit monde, se crurent obligés de diviniser le Pet. On lit dans la suite des Mémoires de M. de Sallengre, Tom. I, 1re. part., imprimés à Paris en 1716, une dissertation sur cette divinité extravagante, qui, après tout, pourrait bien n'avoir été qu'un symbole. Le P. de Montfaucon n'a dit qu'un mot de cette divinité.

(*d*) La Loubère, Tome I, p. 155.

tems, on prend l'heure de la naissance du garçon et de la fille : des deux côtés, on va aux devins pour savoir d'eux si le mariage sera heureux et avantageux, s'il y aura paix dans le ménage, et si la dissension ne se terminera pas au divorce. En ce pays-là chacun a grand soin de cacher sa fortune à l'avarice des grands et à la tyrannie du prince. Tout ce que l'on sait du bien du garçon et de la fille, c'est le devin qui l'apprend, c'est son avis qui décide : pour ce qui est du bonheur *intrinsèque* de l'hymen, on peut raisonnablement assurer qu'on ne revient pas plus savant de chez les devins que Panurge le fut dans Rabelais après avoir consulté long-tems sur le même sujet. Quand le mariage se doit conclure, le jeune homme va voir la fille trois fois, et lui porte des présens de betel et de fruit, mais jamais rien de plus précieux. A la troisième visite les parens s'assemblent, on compte la dot de l'épouse, on délivre à l'époux futur avec cette dot le bien qu'on lui donne, et qui, à ce qu'on assure, ne va ordinairement qu'à l'égalité de cette dot. Tout cela se fait d'abord en présence des parens et sans écriture. Voilà bien de la bonne foi : il nous faut, à nous qui sommes chrétiens, des contrats par devant notaire, un certain choix d'expressions, des témoins par-dessus tout cela, et bien d'autres précautions; encore est-on exposé souvent à des chicanes et à des procès. Les autres parens font aussi quelques présens aux nouveaux mariés. Voilà tout ce qui précède le mariage; car, s'il faut croire la relation qui nous guide ici, on n'y est point chargé de cérémonies bisarres. On consomme donc le mariage sans autre cérémonie civile, sans aucune de religion : il est même défendu aux Talapoins d'y assister. Mais quelques jours après la consommation, ils vont jeter de l'eau bénite chez les nouveaux mariés, et réciter des prières en langue Balie, qui, comme nous l'avons déjà fait connaître, est chez ces Indiens l'équivalent du Latin chez les Chrétiens de la communion Catholique, et de l'Hébreu chez les Juifs.

Pour ce qui est de la nôce même, on s'y divertit, comme cela se pratique ailleurs; mais ni le marié, ni la mariée, ni aucun des conviés ne dansent. Cette fête se fait chez les parens de la fille, dans une salle bâtie exprès et aux dépens du marié. Après cela on mène ces nouveaux mariés dans un bâtiment isolé, mais qui est pourtant dans l'enceinte de bambou, qui fait la clôture de la maison des parens de la nouvelle épouse. Ces nouveaux mariés y demeurent quelques mois, soit que cela se fasse pour mieux connaître le génie de ces nouveaux conjoints, ou par un principe d'affection qui est assez naturel. Quoi qu'il en soit, on dit qu'avant de terminer le mariage, le prétendu beau-père garde six mois chez lui son gendre futur pour apprendre à le mieux connaître.

Les Siamois se permettent la polygamie; mais, ajoute-t-on, ce n'est guère que par un principe de faste, ou pour satisfaire une inclination à la débauche. Ils croient que c'est bien mieux fait de n'avoir qu'une seule femme. Ceux qui en ont plusieurs, en établissent une maîtresse des autres. Celle-ci s'appelle la *grande femme* : les autres, quoique légitimes et permises par les lois, sont soumises à cette *grande femme*, et s'appellent les *petites femmes*. Ces dernières sont des femmes achetées, et par conséquent esclaves. Leurs enfans traitent leur père de *Seigneur-père*, au lieu que les autres leur disent *père* tout court. Il n'est pas difficile de reconnaître une bonne partie de cet usage dans la vie des anciens patriarches. Rachel avait deux servantes que l'on peut fort bien regarder comme deux femmes esclaves de Jacob, et cela sans préjudice à la vertu de ce saint homme,

puisque la Sainte Écriture a bien voulu nous apprendre cette particularité sans le censurer.

Le mariage dans les premiers degrés de parenté est défendu aux Siamois : cependant il leur est permis d'épouser une cousine germaine. A l'égard des degrés d'alliance, on peut épouser les deux sœurs l'une après l'autre, mais non pas en même tems. Les rois de Siam se dispensent de ces lois, croyant qu'aucune femme n'est digne d'eux, que celle qui leur est la plus proche, sans même excepter la sœur (*a*).

Du mariage passons au divorce. Les ménages sont presque toujours heureux à Siam ; mais quand on est venu au point de ne se pouvoir plus supporter, on se détermine sans façon au grand remède, qui est de se séparer. Il est étonnant que les Chrétiens aient tant de répugnance pour cette dernière ressource. Est-ce la religion qui dirige la patience de nos mariés ? on a de la peine à se le persuader. La discorde, quand elle règne dans un ménage, est une source de péchés qu'aucun confesseur ne saurait jamais tarir. On n'est donc gouverné que par des motifs très-humains, qui n'ont aucun mérite dans la religion, et qui ne conduisent personne à la canonisation. Selon La Loubère, le divorce n'est guère en usage à Siam que parmi le commun peuple. Les riches, qui ont plusieurs femmes, gardent également celles qu'ils n'aiment pas, et celles qu'ils aiment : peut-être le font-ils à dessein. Il y a des tems où le plus mauvais ragoût est capable de réveiller l'appétit.

(*b*) *Le changement de mets réjouit l'homme :*
Quand je dis l'homme, entendez qu'en ceci
La femme doit être comprise aussi.

Elle y est comprise chez les Siamois, quoique ce soit avec des restrictions que la bienséance demande aux femmes. Par exemple, elles ne se donnent pas le plaisir de la polygamie ; mais il leur est permis de se séparer quand elles veulent absolument en venir-là, et de se remarier dès le jour même du divorce. On ne s'embarrasse point du doute où l'on peut se trouver touchant le père du premier enfant qui peut naître après les secondes nôces. Un mari, au dire des voyageurs nos garans, se fie à ce que la femme en dit.

On est obligé de rendre la dot de la femme qu'on répudie, ou qui demande séparation. Les enfans se partagent. La mère a le premier, le troisième, le cinquième, et ainsi de suite en nombre impair ; le père le second, le quatrième, le sixième, et ainsi de suite. Par-là il arrive que s'il n'y a qu'un enfant dans la famille, il est pour la mère ; et que si le nombre des enfans est impair, la mère en a un de plus. Telles sont à Siam les lois du divorce : on nous assure que, malgré la facilité avec laquelle on l'accorde, les Siamois le regardent néanmoins comme un fort grand mal, « et (*c*) » comme la perte presque certaine des enfans, qui d'ordinaire sont fort » mal traités dans les seconds mariages de leurs parens. . . . . C'est une » des causes que l'on donne de ce que le pays n'est guère peuplé, quoique

(*a*) Voyez La Loubère, Tom. 1, p. 159.
(*b*) Contes de la Fontaine.
(*c*) La Loubère, Tom. 1, p. 162.

» les Siamoises soient fécondes, et qu'elles aient assez souvent des jumeaux ». Il faut avouer que rien ne doit être capable de retenir dans les liens d'un mauvais mariage comme les enfans, qui, en cette occasion, ne souffrent déjà que trop de la discorde de leurs parens.

» La puissance du mari est despotique dans sa famille jusqu'à pouvoir » vendre ses enfans et toutes ses femmes, hormis sa femme principale, » qu'il peut seulement répudier. Les veuves héritent du pouvoir de leurs » maris avec cette restriction, qu'elles ne peuvent vendre les enfans qu'elles » ont en rang pair, si les parens du père s'y opposent; car les enfans » n'oseraient s'y opposer. Après le divorce, le père et la mère peuvent » vendre chacun les enfans qui leur sont demeurés en partage . . . . . ; » mais les parens ne peuvent tuer leurs enfans, ni le mari tuer ses femmes, » parce qu'en général tout meurtre est défendu à Siam ». Rien n'approche de cette autorité, ou pour mieux dire, rien ne la surpasse, que celle des anciens Romains. Ils avaient droit de vie et de mort sur leurs enfans; ils avaient celui de les vendre, de les exposer, de les faire esclaves. (*a*) Ils les vendaient même jusqu'à trois fois; mais, aussi après cela l'enfant était libre et délivré de l'affreuse tyrannie d'un père. Pour la mère, elle ne participait que fort peu à cette autorité tyrannique. Le Christianisme a banni de chez nous des usages si contraires à la nature.

L'adultère est rare, parce que les femmes n'ont pas (*b*) le tems d'être oisives. L'occupation est souvent une source de vertus, mais l'oisiveté ne l'est jamais. On nous dit aussi que les Siamoises ignorent les artifices du luxe, la vanité des parures, le jeu, les spectacles, les conversations avec des hommes; qu'elles sont obligées de nourrir leurs maris de leur travail. Si à tout cela on ajoute le droit qu'a le mari déshonoré de tuer sa femme adultère, de la vendre, ou de la punir comme il le juge à propos, on sera moins surpris de trouver peu de Siamoises qui s'oublient. On avoue pourtant qu'il y en a d'infidèles, même dans le palais du roi. Le supplice qu'on fait souffrir à ces dernières, c'est de les abandonner à un cheval dressé tout exprès, et de les faire mourir ensuite.

A Patane (*c*) la femme adultère est livrée à ses parens, qui lui permettent de choisir un genre de mort. Elle choisit d'ordinaire d'être étranglée. L'homme adultère est livré de même à ses parens, qui le poignardent.

La jalousie des hommes est moins commune à Siam, ou plus supportable que dans le reste de l'Orient. Loin de se plaindre d'une contrainte qui, toute modérée qu'elle est, pourrait irriter les desirs des dames Françaises, ou tout au moins les offenser, celles de Siam y trouvent leur gloire, et (*d*) l'on veut même qu'elles s'offensent d'une trop grande liberté. Peut-être que les Siamoises doivent le bonheur de penser si différemment de nous à la manière dont elles vivent; toujours occupées chez elles, jamais exposées à la tentation des hommes. Quoiqu'il soit véritable que la vertu demande l'épreuve, c'est un grand avantage aux femmes de (*e*) n'être pas exposées.

(*a*) Plusieurs auteurs ont écrit sur cette matière. Voyez aussi le livre publié par M. Heinecius sous le titre d'*Antiquit. Roman. Jurisprudentiam illustrantium Syntagma, etc.*, réimprimé en 1724.

(*b*) La Loubère, ubi sup.

(*c*) De Bry, Ind. Orient.

(*d*) La Loubère, Ibid.

(*e*) » Hors quelques femmes destinées au vice dès leur naissance, les autres vivraient dans

Les Siamoises de qualité sortent rarement ; mais quand elles sortent, elles vont le visage découvert, peu distinguées des femmes esclaves qui les accompagnent. Une suite du principe que l'on attribue aux Siamoises, et même en général aux Asiatiques, *de regarder la jalousie comme une marque d'honneur et d'estime de la part des hommes*, c'est d'aimer mieux être tuées par un mari, que de tomber au pouvoir de l'ennemi. C'est de quoi l'histoire ancienne et moderne de l'Orient nous fournit beaucoup d'exemples. Il faut dire aussi que les Orientaux ajoutant l'esclavage au ravissement de l'honneur, la captivité n'en devient que plus insupportable aux dames. (*a*) C'était la manière chez les anciens Grecs, originaires des Orientaux, de faire d'une prisonnière son esclave et sa concubine.

Les Siamois (*b*) sont autant jaloux de leurs filles que de leurs femmes. Ils vendent celles qu'ils trouvent en faute contre leur honneur, à un homme qui a droit de les prostituer pour de l'argent, moyennant un tribut qu'il paie au roi. On peut bien dire que la violence de la peine irrite le mal au point de le rendre incurable.

« La succession dans les familles particulières est toute pour la *grande* » *femme*, et puis pour ses enfans, qui héritent de leurs parens par » portions égales. Les *petites femmes* et leurs enfans peuvent être vendus » par l'héritier, et ils n'ont que ce que l'héritier leur donne, ou ce que » le père avant de mourir leur a donné de la main à la main ; car les » Siamois ignorent l'usage des testamens. Les filles nées des *petites femmes*, » sont vendues pour être elles-mêmes petites femmes. . . . . »

Disons un mot de la propriété des biens. Les Siamois les font consister en meubles, autant qu'ils le peuvent. Quoique, par la loi du pays, les terres puissent être héréditaires dans les familles, et vendables de l'un à l'autre entre les sujets, ceux-ci ne s'attachent pas à de pareilles acquisitions, parce que le souverain n'observe cette loi qu'autant qu'il lui plaît, et ne permet pas qu'elle donne atteinte à cette propriété tyrannique, si générale dans l'Orient, et si effrayante dans les descriptions de nos voyageurs. Ces peuples évitent donc l'acquisition des immeubles, et s'attachent surtout à acquérir les choses qui se peuvent cacher ou transporter sans beaucoup de peine, comme par exemple, les pierreries. En d'autres pays, où la puissance du souverain et de ses suppôts n'a pas encore osé toucher aux immeubles, et se les approprier directement, on évite l'argent comptant et tels autres effets comme une peste dangereuse, et l'on tâche d'assurer de quoi vivre à sa famille par des terres et des maisons. Les riches Indiens donnent en mourant une partie de leur bien au souverain, pour assurer ce qui reste à leur famille.

Les parens savent se faire aimer et respecter de leurs enfans : le dernier est comme assuré aux pères, à cause de leur despotisme. Il est étonnant que le premier aille au point qu'on nous l'assure. « Ces parens, dit le » voyageur déjà cité plusieurs fois (*c*), répondent au prince des fautes de » leurs enfans. Ils ont part à leurs châtimens, et surtout ils sont obligés

---

» l'habitude de leurs devoirs, si l'on ne prenait pas soin de les en détourner ». C'est ainsi que Madame la marquise de Lambert s'exprime dans sa *Lettre sur la vraie Gloire*, Biblioth. Française, Tom. IX, première Part.

(*a*) Voyez dans Homère, et Feithii Antiq. Homer.

(*b*) La Loubère, ubi sup.

(*c*) La Loubère, ibid, p. 164.

» de les livrer quand ils ont falli : mais, quoique le fils s'en soit enfui, il » ne manque jamais de revenir se livrer lui-même, quand le prince s'en » prend à son père ou à sa mère, ou même à ses autres parens collatéraux, » mais plus vieux que lui, et auxquels il doit du respect ». Nous sommes beaucoup mieux traités que les peuples Orientaux : nous ne sommes ni si maîtres, ni si maîtrisés ; et cependant on ne trouverait pas si généralement chez nous des exemples de cette tendresse filiale. Est-ce l'éducation ou la froideur du climat qui nous relâche de la sorte? Cependant nous ne manquons pas de sensibilité : le moindre coup de verge du prince nous fait crier. Si le soleil nous fait sentir un peu plus de chaleur qu'à l'ordinaire, nous nous plaignons qu'il nous brûle, au lieu de recevoir cette chaleur comme un remède qui consume des humeurs inutiles ou superflues, et les coups du souverain comme des marques de son affection paternelle.

C'est par une suite du respect des enfans pour leurs parens que l'union règne dans les familles. (*a*) Un fils, qui plaiderait à Siam contre père ou mère, y passerait pour un monstre. « Aussi, ajoute La Loubère, personne » en ce pays-là ne craint ni le mariage, ni le nombre des enfans. L'intérêt » n'y divise point les familles : la pauvreté n'y rend point le mariage » onéreux ». Avec une morale très-pure et des principes excellens, tous ces défauts se trouvent pourtant chez nous ; mais nous les devons à des besoins infinis que le luxe, l'ambition, le commerce et la différence des usages entretiennent. Une autre chose remarquable, c'est qu'on tient la mendicité pour honteuse, et qu'un Siamois ne permet pas qu'il y ait des mendians dans sa famille. Nous avons le même point d'honneur : mais la différence dans les usages et la cherté des besoins rendent l'exécution bien plus difficile chez nous. Les faiuéans et les débauchés ruineraient les familles. Le vol est encore plus honteux à Siam que ne l'est la mendicité : toute la famille craint si fort de participer à ce déshonneur, « que les » plus proches n'osent s'intéresser pour un homme prévenu du vol ». Cependant les Siamois (*b*) sont les plus hardis voleurs du monde.

Quand les enfans ont déjà quelque âge, comme huit, neuf ou dix ans, on les envoie chez les Talapoins. C'est de quoi nous avons déjà parlé.

(*a*) La Loubère, Descript., etc., p. 228 du Tom. I.

(*b*) M. de La Loubère nous en fournit un exemple singulier. « Un des officiers des magasins » du Roi de Siam lui ayant volé quelque argent, ce prince ordonna qu'on le fît mourir en lui » faisant avaler trois ou quatre onces d'argent fondu ; et il arriva que celui qui eut ordre d'ôter » cet argent de la gorge de ce malheureux ne put se tenir d'en dérober une partie. Le roi fit » mourir celui-ci du même supplice, et un troisième s'y exposa en. . . . . dérobant aussi une » partie de l'argent qu'il retira de la gorge du dernier mort. De sorte que le Roi de Siam, en lui » faisant grace de la vie, dit : c'est assez punir ; je ferais mourir tous mes sujets si je ne me ré- » solvais une fois à pardonner ».

LEURS FUNÉRAILLES, LEURS OPINIONS SUR L'ÉTAT DE L'AME APRÈS LA MORT, etc.

Chaque Siamois, dit un voyageur Anglais (*a*), adorait autrefois quelqu'un des quatre élémens, et le corps de ce Siamois était confié après sa mort à l'élément qu'il avait révéré pendant sa vie. Aujourd'hui les usages funèbres des Siamois ne paraissent avoir aucun rapport avec celui-là. Voici comment un autre voyageur nous les décrit. (*b*) « Dès qu'un homme est mort, ou » enferme son corps dans une bière de bois vernie et même dorée ; et, » afin que la mauvaise odeur du corps mort ne s'exale pas par les fentes » de la bière, ils tâchent de consumer les intestins du mort avec du » mercure..... Quelquefois ils se servent de bière de plomb.....; le bois » de leurs bières n'est pas si précieux qu'à la Chine..... Ils placent par » respect la bière sur quelque chose d'élevé ; et d'ordinaire sur un bois » de lit qui ait des pieds. Tant qu'on garde le corps au logis, soit pour » attendre le chef de la famille, s'il est absent, soit pour préparer les » honneurs funèbres, on brûle des parfums et des bougies auprès de la » bière. Toutes les nuits, les Talapoins viennent chanter en langue Balie » dans la chambre où on l'expose : ils s'y rangent le long des murs. On » les nourrit, et on leur donne quelque argent : ils chantent des moralités » sur la mort, avec le chemin du ciel, qu'ils prétendent montrer à l'ame » du trépassé. Cependant la famille choisit un lieu à la campagne pour y » porter le corps et pour l'y brûler. Ce lieu est d'ordinaire un espace près » du temple que le mort ou quelqu'un de ses ancêtres a fait bâtir ; ou » auprès de quelque autre temple, s'il n'y en a pas de propre à la famille » du mort. On enferme cet espace d'une enceinte en carré de bambou..... » Cette enceinte est ornée de papiers peints ou dorés, qu'ils découpent » pour représenter des maisons, des meubles, des animaux ». Ces peintures représentent généralement des choses qui doivent servir aux défunts dans l'autre monde. Ils croient, de même que quelques peuples leurs voisins, que ce papier brûlé devient réellement dans l'autre vie, ce qu'ils ont voulu qu'il représentât aux funérailles de leurs morts. Que leur crédulité aille en effet jusqu'à ce point, ou que ce ne soit qu'une feinte fort propre à justifier leur économie, toujours est-il sûr qu'ils épargnent réellement, et que ces morts n'en sont pas moins bien servis. Les Talapoins garantissent ces papiers du feu autant qu'ils le peuvent, afin de les faire servir à quelques autres funérailles. « Au milieu de l'enclos est le bûcher » composé entièrement ou en partie de bois odoriférant....., à proportion » de la richesse et de la dignité du mort. Mais le plus grand honneur des » funérailles consiste à élever le bûcher, non à force d'y mettre du bois, » mais par de grands échaffaudages sur lesquels ils mettent de la terre, » et puis le bûcher ». Surtout ceux des rois et des reines sont extrêmement élevés. « Quand il est question de porter le corps au bûcher, ce qui se » fait le matin, les parens et les amis le portent au son de beaucoup » d'instrumens. Le corps marche le premier, puis la famille du mort, » hommes et femmes, tous habillés de blanc, la tête même voilée d'une

(*a*) Ovington, Tom. II de ses Voyages.
(*b*) La Loubère, Description, etc., Tom. I, pag. 571 et suiv.

» toile blanche et lamentant beaucoup ; et enfin le reste des parens et des » amis. Si le convoi peut faire tout le chemin par eau, on le fait..... Ils » ne brûlent pas la bière, mais ils en ôtent le corps qu'ils laissent sur le » bûcher ; et les Talapoins du couvent près duquel on brûle le corps, » chantent pendant un quart d'heure, et puis se retirent pour ne paraître » pas davantage. Alors commencent les (*a*) spectacles....., auxquels les » Talapoins ne pensent pas pouvoir assister sans péché..... Ces spectacles » n'ont rien de religieux, et ne se font que pour rendre les funérailles » plus magnifiques ». Aux spectacles se mêlent bizarrement les larmes des parens du mort : mais on n'y loue point de pleureuses.

« Sur le midi, un valet des Talapoins met le feu au bûcher ; il brûle » ordinairement pendant deux heures. Quoique le feu rôtisse seulement » le corps et même fort mal, il est censé pour l'honneur du mort qu'il a » été entièrement consumé en lieu éminent, et qu'il n'en reste que les » cendres ». Le roi met lui-même le feu au bûcher d'un prince du sang, ou d'un seigneur qu'il a chéri. Cela se fait sans que S. M. sorte du palais, par le moyen d'un flambeau qu'elle lâche le long d'une corde tendue depuis une fenêtre du palais jusqu'au bûcher.

« La famille du mort nourrit le convoi et fait des aumônes pendant trois » jours, savoir : le jour qu'on brûle le corps, aux Talapoins qui ont chanté » auprès du corps ; le lendemain, à tout leur couvent ; et le troisième jour, » à leur temple..... Il arrive quelquefois qu'un homme de grande dignité » fait déterrer le corps de son père mort depuis long-tems, pour lui faire » des funérailles magnifiques, si, lorsqu'il est mort, on ne lui en a pas » fait qui fussent dignes de l'élévation présente du fils..... Après que le » corps a été brûlé, on en renferme les restes dans la bière, et l'on met » ce dépôt sous une des pyramides qui environnent les temples ». Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit des pyramides : nous ajouterons seulement que les anciens Chrétiens avaient conservé l'usage d'orner les tombeaux des morts de colonnes ou de pyramides, et qu'ils l'avaient (*b*) reçu des Païens. « Quelquefois les Siamois enterrent des pierreries et » d'autres richesses avec le corps, parce que c'est les mettre en un lieu » que la religion rend inviolable. On dit aussi qu'ils jettent les cendres » de leurs rois dans la rivière ». Il ne faut pas oublier que les Péguans observent une coutume toute semblable.

» Ceux qui n'ont ni temple, ni pyramide gardent quelquefois chez eux » les restes mal brûlés de leurs parens : mais il n'y a guère de Siamois » assez riche pour bâtir un temple, qui ne le fasse et n'y enfouisse aussi » les richesses qu'il a de reste. Ces temples sont des asyles inviolables, et » les rois de Siam, aussi-bien que les particuliers, leur confient leurs » trésors ». Dans l'antiquité, quelques rois barbares, plus avisés encore que ceux des Indes, faisaient sortir les eaux de leur lit : on y enterrait ces rois avec leurs richesses, après quoi on remettait le fleuve dans son état naturel . . . . . « Les Siamois qui n'ont pas de quoi bâtir un temple ne

(*a*) Ces spectacles sont le Cone et le Rabam. Le Cone est une danse à plusieurs entrées de personnes armées et masquées ; cette danse a quelques rapports avec la Pyrrhique des anciens Grecs. Le Rabam est une double danse toute galante d'hommes et de femmes. Voyez La Loubère, ubi sup., pag. 149.

(*b*) Voyez les remarques de M. Muratori sur une épigramme de S. Grégoire de Nazianze in Anecd. Græcis, p. 14.

» laissent pas de faire faire au moins quelque idole, qu'ils donnent à » quelqu'un des temples déjà bâtis ». Est-ce l'idole d'une divinité déjà établie à Siam, ou celle d'un Saint de la famille? on ne le dit pas. Si c'est moins un motif de vanité que de religion, il faut croire que cette manière de canoniser coûte bien peu, puisqu'elle y est si vulgaire. Mais pour dire encore un mot des richesses enseyelies avec le mort, il se peut bien (*a*) que la construction des temples soit un moyen extérieurement pieux pour conserver les richesses de la famille : cette manière de sauver son bien n'est pas connue en Europe. On sait que les églises reçoivent, et qu'elles ne rendent jamais. Nous avons vu des années où les familles auraient confié jusqu'à leur dernier sou aux églises, si l'on avait pu leur garantir que ces biens ne seraient pas tombés d'un écueil dans l'autre.

« Les plus pauvres enterrent leurs parens sans les brûler : mais, s'il leur » est possible, ils y appellent les Talapoins, qui ne marchent pas sans » salaire. Ceux qui n'ont pas même de quoi payer les Talapoins, croient » faire assez d'honneur à leurs parens morts, de les exposer à la campagne » en lieu éminent, c'est-à-dire, sur un échafaud où les vautours et les » corneilles les dévorent.

» Dans les maladies épidémiques, les Siamois enterrent les corps sans » les brûler : mais ils les déterrent et les brûlent quelques années après, » lorsqu'ils croient le danger de l'épidémie passé. Ils ne brûlent jamais ni » ceux que la justice fait mourir, ni les enfans morts-nés, ni les femmes » qui meurent en accouchant, ni ceux qui se noient, ou qui périssent par » quelque accident extraordinaire. Ils mettent ces malheureux au rang des » coupables ». Nous avons déjà dit que, suivant les principes des Siamois, ils doivent avoir été criminels dans une autre vie. Un (*b*) passage de Virgile prouve, tout au moins, que les anciens Païens excluaient les petits enfans des Champs-Elysiens.

Le P. Tachard nous a donné la description de funérailles d'un Talapoin, et nous la répéterons ici en abrégé dans ses propres termes : « la bière où le corps était renfermé fut élevée sur un bûcher, autour duquel il y avait quatre colonnes de bois doré, qui portaient une haute pyramide à divers étages. Cette espèce de chapelle ardente était accompagnée de plusieurs petites tours assez hautes et carrées, faites de bois et couvertes de carton peint d'une façon fort grossière, avec quantité de figures de papier. Tout ceci était environné d'un enclos bâti en carré, sur lequel étaient rangées plusieurs autres tours d'espace en espace . . . . Quatre de ces tours, qui étaient placées aux quatre coins, étaient aussi élevées que la pyramide.... Toutes ces tours étaient pleines de feux d'artifice . . . . : aux quatre tours des quatre coins se joignaient de petites maisons de bois, peintes de figures grotesques de dragons, de singes, de démons, etc. Entre ces cabanes, il y avait certaines ouvertures . . . . . en forme de portail, pour laisser entrer et sortir les balons (c). Les Talapoins, en très-grand nombre dans leurs balons, occupaient presque tout l'espace qui était entre le bûcher et le grand carré. Ils avaient tous un air grave et modeste, chantant de tems en tems, et quelquefois gardant un profond silence. Une multitude infinie de peuple...

(*a*) La Loubère, ubi sup., pa 377.

(*b*) L. VI Æneid 426 et suiv. Un zèlé théologien tâcherait de prouver par l'opinion de tous ces Païens, qu'il leur était resté quelque idée du péché originel.

(*c*) Barques Siamoises.

assistait derrière eux à cette pompe funèbre . . , qui outre cela fut accompagnée de farces et de danses burlesques . . . . Les Talapoins enseignent que plus on fait de dépenses aux obsèques d'un mort, plus son ame est logée avantageusement dans le corps de quelque prince ou de quelque animal considérable. Dans cette croyance, les Siamois se ruinent souvent pour se faire de magnifiques funérailles ».

« Les Siamois n'ont point de deuil forcé », c'est-à-dire, qui soit l'effet d'une bienséance dont on n'ose s'écarter, parce qu'elle est fondée sur le devoir naturel, et parconséquent inévitable, même à ceux qui méprisent jusqu'aux apparences. « Pour eux, ils ne donnent de marques de douleur qu'autant qu'ils sont affligés : si bien qu'il est plus ordinaire à Siam que le père et la mère y prennent le deuil de leurs enfans, qu'il ne l'est que ceux-ci le portent de leur père et de leur mère. Quelquefois le père se fait Talapoin et la mère Talapoine, ou au moins ils se rasent la tête l'un et l'autre ». De cela on pourrait conclure que ce respect dont nous avons parlé, des enfans pour leurs parens, n'est fondé que sur la crainte, ou tout au plus sur l'ordre des lois, comme celui des domestiques pour les maîtres. Quoique nous soyons convaincus que l'amitié remonte rarement, il est pourtant inoui que les enfans Européens se dispensent de donner quelques marques de deuil à leurs parens : mais il ne l'est pas moins, que des parens se mettent en religion pour la mort de leurs enfans.

(*a*) Nous avons rapporté l'opinion des Siamois sur la puissance des ames après la mort. Ils prétendent être tourmentés de leurs apparitions : nous commençons de revenir de cette vieille chimère. (*b*) Pour les appaiser, les Siamois portent des viandes sur les tombeaux des défunts ; ils font des aumônes pour eux aux Talapoins, étant persuadés que l'aumône rachète les péchés des morts comme des vivans.

Sur la foi d'un tel détail, on aurait mauvaise grace de douter que les Siamois croient l'immortalité de l'ame (*c*) : mais il est presque évident qu'ils la croient matérielle. L'idée d'un pur esprit est si peu à la portée des hommes, que des gens illustres par leur doctrine et par leur sainteté, des pères de l'église, ont donné dans la matérialité de l'ame. Ce n'est donc pas aux seuls Siamois qu'il est difficile de faire prendre l'idée d'un pur esprit. Si l'on examinait le peuple Chrétien, y trouverait-on beaucoup de gens qui fissent de Dieu lui-même autre chose qu'une *vaste figure humaine*, environnée de rayons et de feu comme le soleil, établie dans le ciel comme dans le propre lieu de sa résidence, au milieu d'une nombreuse assemblée d'anges, tous jeunes, beaux et bien faits, tous ailés, tous fort *allertes*, à cela près cependant hommes comme nous, quoique bien plus excellens que notre espèce ? C'est le défaut de nos organes qui nous fait prendre à la lettre les descriptions de nos Écritures ; et ces Écritures, si belles d'ailleurs, et si remplies de caractères de sainteté, de divinité, se sont ajustées à la faiblesse de l'humanité. Dans l'enfance, cet âge où la vérité commence de se montrer faiblement à nous, on ne la reçoit qu'avec les principes des maîtres, qui n'ont pas d'autres organes que les enfans, et

(*a*) Ubi sup., p. 50.
(*b*) La Loubère, ubi sup., pag. 379.
(*c*) Presque tous les peuples s'accordent à croire qu'il reste quelque chose de l'homme après sa mort.

qui ont par-dessus eux d'avoir vieilli dans les habitudes du peuple. Mais ne perdons pas de vue les Siamois. (*a*) On leur attribue de croire, comme les autres païens de l'Orient, « qu'il reste quelque chose de l'homme » après sa mort, qui subsiste séparément et indépendamment de son corps; » mais qui a étendue et figure. Ils attribuent à ce reste les mêmes membres » et toutes les mêmes substances solides et liquides dont nos corps sont » composés. Ils supposent seulement, que les ames sont d'une matière » assez subtile pour se dérober à l'attouchement et à la vue, quoiqu'ils » croient d'ailleurs que si on en blessait quelqu'une, le sang qui coule- » rait de sa blessure pourrait paraître ». Il est si connu que la doctrine des (*b*) Grecs et des Romains était en partie celle-là, qu'il serait inutile d'étaler tout ce que l'érudition pourrait fournir à ce sujet.

Quoique, selon la doctrine des Indiens, les mêmes ames passent indifféremment et dans les hommes et dans les bêtes, il paraît qu'ils leur donnent toujours la figure humaine préférablement à toute autre, et par conséquent ils ne craignent pour elles que les malheurs auxquels l'humanité est exposée dans cette vie (*c*).

Ces ames sont punies ou récompensées. Leurs supplices et leurs plaisirs sont proportionnés à l'énormité de leurs vices et à l'excellence de leurs vertus. Mais elles rentrent enfin dans quelque corps, et y jouissent d'une vie plus ou moins heureuse, selon le bien ou le mal de leur vie précédente. Rapportons ce qui reste à dire de cette matière dans les termes d'un auteur qui paraît exact. « (*d*) Outre les diverses manières d'être de ce monde...., auxquelles les ames sont tour à tour attachées, les Siamois comptent plusieurs lieux hors de ce monde, où les ames sont punies ou récompensées. Il y en a de plus heureux que le monde où nous sommes, et il y en a de plus malheureux. Ils placent ces lieux comme par étages dans toute l'étendue de la nature, et leurs livres varient dans le nombre . . . . . Dans la plus commune opinion il y en a neuf d'heureux, et autant de malheureux. Les neuf heureux sont au-dessus de nos têtes, les neuf malheureux sont au-dessous de nos pieds. Plus un lieu est élevé, plus il est heureux; comme

---

(*a*) La Loubère, ubi sup., p. 361.

(*b*) Les Grecs et les Romains croyaient l'existence des ames, et supposaient encore des simulacres, ou, si l'on veut, des ombres d'ames, qui nous paraissent ressembler beaucoup à ces ames des Siamois. La doctrine des uns et des autres n'en est pour cela ni moins confuse, ni moins incertaine. Dans Virgile un *Deiphobe*, un *Anchise*, un *Palinure* s'entretiennent familièrement avec Énée aux enfers; *Deiphobe*, couvert de toutes ses blessures, *Palinure* dans l'état d'un homme noyé. Ces gens ne sont pas des ames; ils ne sont pas des corps non plus: ils ne sont qu'une ombre fidèle d'eux-mêmes, un je ne sais quoi qui est impalpable.

Par levibus ventis, volucrique simillima somno.

Cette ombre souffre cependant comme si elle vivait réellement; elle souffre toutes les peines de l'ame unie au corps. Dira-t-on que les anciens entendaient ce qu'ils disaient, et nous-mêmes les entendons-nous assez pour expliquer leurs énigmes? Il semble aussi qu'ils croyaient la divisibilité de l'ame, et que la partie la plus pure, la plus subtile, la moins embarrassée de matière, montait au ciel comme une vapeur, etc.

(*c*) M. de La Loubère rapporte ce qui suit dans sa *Description du Royaume de Siam*. « Lorsque le Tartare qui règne aujourd'hui à la Chine voulut forcer les Chinois à se raser » les cheveux à la Tartare, plusieurs d'entre eux aimèrent mieux souffrir la mort que d'aller, » disaient-ils, en l'autre monde paraître sans cheveux devant leurs ancêtres; s'imaginant qu'on » rasait la tête de l'ame en rasant celle du corps ».

(*d*) La Loubère, ubi sup., p. 363. Voyez aussi le P. Tachard, L. V de son premier Voyage. On peut comparer ce que rapportent ces deux auteurs.

aussi plus il est bas, plus il est malheureux; de sorte que les heureux s'étendent bien au-dessus des étoiles, comme les malheureux s'abîment bien au-dessous de la terre. Les Siamois appellent *Theuada* les habitans des mondes supérieurs, *Pii* ceux des mondes inférieurs, et *Manout* ceux de ce monde ». Les Portugais voulant rapprocher les idées Siamoises des chrétiennes, ont fait des Theuada, des anges; des Püs, des diables; du séjour des premiers le paradis, et de celui des derniers l'enfer. C'est pour vouloir faire des ressemblances, que l'on a si étrangement déguisé les différentes opinions des peuples.

« Mais, continue La Loubère, les Siamois ne croient pas que les ames, en sortant du corps, passent en ces lieux-là, comme les Grecs et les Romains croyaient qu'elles passaient aux enfers. Elles naissent selon eux aux lieux où elles passent, et elles y vivent d'une vie qui nous est cachée, mais qui est sujette aux infirmités de celle-ci, et à la mort. La mort et la renaissance sont toujours le chemin de l'un de ces lieux à un autre, et ce n'est qu'après avoir vécu en un certain nombre de lieux, et pendant un certain tems . . . . , que les ames punies ou récompensées par-là viennent renaître au monde où nous sommes. Et comme ils supposent que les ames ont un nouveau ménage dans les lieux où elles renaissent, ils croient aussi qu'elles ont besoin des choses de cette vie ». C'est sur cette croyance que sont établis tous les usages funèbres des Idolâtres du vieux et du nouveau monde. C'est en relation aux différens besoins de cette vie présente, qu'on a cru devoir donner aux morts un train de domestiques pour l'autre vie, avec tout ce qu'il fallait pour y établir un nouveau ménage. Les Siamois et divers peuples de leur voisinage ont substitué à toutes ces choses, brûlées autrefois réellement avec leurs morts, leurs images ou leurs représentations en papier doré, peint ou découpé. On assure que cette seule dépense ne laisse pas d'être considérable.

(*a*) Quand une ame a acquis une si haute perfection qu'il n'y a plus aucune condition mortelle qui soit digne d'elle, les Siamois la croient délivrée des transmigrations. Elle cesse de revenir dans ce monde; elle reste dans le *Nireupan*, c'est-à-dire, dans l'*inaction* et dans l'*impassibilité*. C'est là la véritable félicité, et selon eux le vrai paradis. On attribue à l'ancien musée d'avoir dit, *que la vertu serait récompensée par une ivresse éternelle*. L'état d'ivresse a tant de rapport à l'*impassibilité* de l'ame, qu'on peut bien réduire ces deux opinions à une seule.

Toutes les félicités des neuf lieux sont passagères, sujettes à des inquiétudes et à des révolutions. Pour ce qui est des peines de l'enfer, il n'y en a point d'autre que ces peines passagères des neuf lieux opposés aux neuf paradis : « Car, dit M. de La Loubère dans le détail qu'il fait » de cette doctrine, quoique les Siamois supposent dans quelques-uns de » ces lieux des tourmens *qui ne finissent jamais*, et des flammes éter- » nelles; quoiqu'il doive y avoir éternellement des ames dans ces neuf » lieux, ce ne sont pas toujours les mêmes ames. Aucune ame n'y sera » éternellement punie : elles y naîtront pour y vivre un certain tems, et » pour en sortir par la mort . . . . . Le vrai enfer de ces peuples consiste » dans une éternelle transmigration des ames, sans jamais parvenir au

(*a*) La Loubère, ubi sup., p. 592.

» Nireupan : elles sont si chargées de péchés qu'elles ne sauraient ac-
» quérir assez de mérite pour y parvenir ».

(*a*) Enfin ils attribuent à des anges administrateurs de la justice le soin de marquer toutes les mauvaises actions des hommes, et de les examiner pour les en punir après leur mort. C'est pendant cet (*b*) examen que l'on éternue.

LEURS ROIS, etc.

Il y a, ce semble, de l'affectation à faire trouver les rois parmi les usages religieux : ils appartiennent au civil. Pourquoi les appeler où ils n'ont que faire? Les rois sont les dieux de la terre ; les peuples d'Asie les regardent généralement avec autant et souvent même avec plus de respect que leurs Dieux. Plus l'esclavage est grand, plus les nations accordent à ces puissances orgueilleuses ce qui ne devrait appartenir qu'à l'Être suprême ; titres fastueux, pouvoir sans bornes, (*c*) connaissance des secrets du ciel, apothéose après cette vie. Les Orientaux attribuent sans peine à leurs rois toutes ces prérogatives. En Europe elles n'appartiennent jamais qu'à Dieu, parce qu'on y est chrétien ; mais dans la pratique il échappe quelquefois (*d*) de passer les bornes que la religion met entre Dieu et les monarques. Nous avons même des cérémonies que les Orientaux pourraient trouver aussi étranges que leurs soumissions le paraissent aux Européens. Par exemple, comment auraient-ils jugé des cérémonies qui furent observées à la consécration de cette fameuse statue de Louis XIV, que l'on voit à la place des Victoires ? (*e*) Le maréchal de la Feuillade la salua avec toutes sortes de démonstrations de son respect. Il fut suivi du gouverneur de Paris, du prévôt des marchands et des échevins, qui la saluèrent à leur tour au bruit des trompettes et des tambours. Nous ne disons rien de la libéralité du maréchal. Il crut devoir la signaler par une

---

(*a*) Le P. Tachard, L. V de son premier *Voyage de Siam.*

(*b*) Ubi sup., p. 17.

(*c*) » Les rois d'Orient, dit La Loubère, sont regardés comme les fils adoptifs du ciel. L'on
» croit qu'ils ont des armes célestes, et aussi élevées au-dessus des autres ames par leur mérite,
« que la condition royale paraît plus heureuse que celle des autres hommes ».

(*d*) Si l'on pesait avec soin tout ce que l'on fait et tout ce que l'on dit à l'égard des souverains chrétiens, peut-être se trouverait-il que les Orientaux pourraient nous reprocher souvent des flatteries outrées et une conduite aussi basse que la leur. Mais évitons le détail, afin de n'être pas accusés d'arborer l'étendard de la censure. Nous ne prendrons qu'un seul exemple dans notre histoire, et cet exemple est récent. Louis XIV, (on le peut dire sans hyperbole) s'est vu encensé presque jusqu'à l'adoration. Il a été traité d'*Immortel* ; on lui a donné le *Numen* des anciens Romains ; on l'a fait disposer, comme Dieu, des États et des royaumes.

Nutu, Rex, stabunt Regna cadentque tuo.

On l'a fait aller de pair avec l'astre de la nature.

Servit uterque Solo, Servit uterque Polo.

On l'a comparé à toutes les Divinités, à tous les héros de l'Antiquité. « Votre Majesté, lui dit un
» de ces beaux esprits flatteurs qui auraient dû naître sous le joug des princes Orientaux,
» renferme l'intelligence de Saturne, la puissance de Jupiter, la valeur de Mars, l'éclat
» d'Apollon ». C'est ainsi que parle M. de Vertron dans son *Nouveau Panthéon* imprimé à Paris en 1686. On doit aussi cette justice à Louis XIV, que, religieux comme nous le représentent ceux qui n'ont pas fait profession d'être ses ennemis jurés, il se serait bien passé de ces éloges excessifs.

(*e*) *Traité des Statues* par Lemée, imprimé à Paris en 1688.

fondation de vingt-cinq mille livres de rente, pour entretenir la statue de S. M. avec la même magnificence, et pour faire brûler quatre fanaux à son honneur. A peine les Orientaux auraient-ils osé comparer les hommages rendus à cette statue, et le zèle que l'on témoignait pour sa gloire, aux hommages qu'ils rendent à leurs monarques. Les Chinois en auraient essayé la comparaison avec ceux qu'ils accordent à leurs ancêtres. Si les statues des rois sont traitées avec un respect qui approche si fort de celui qu'on doit au premier Être, fera-t-on difficulté de leur donner place dans un ouvrage qui renferme les cultes religieux ? Mais quand même on ne considérerait les rois qu'en qualité d'hommes établis pour faire observer les lois divines et humaines, ils appartiendraient au religieux.

Le roi de Siam est le maître de la vie, des biens, de la fortune, de la liberté de ses sujets. Comme maître, il les traite sans ménagement, le bâton levé, prêt à frapper : les coups de ce maître sont terribles. Comme esclaves, ces sujets obéissent en tremblant. La soumission des Orientaux a quelque chose de fade et de dégoûtant, pour qui n'est pas accoutumé à voir des esclaves : mais aussi, quand ils sentent qu'on les ménage, ils sont insolens : c'est le caractère des esclaves. Salomon a dit que rien n'est plus insupportable qu'un serviteur qui se voit en place. (*a*) Le roi de Siam dit de ses sujets, « qu'ils sont du naturel des singes ; tremblans quand on » tient le bout de leur attache, et ne reconnaissant plus de maîtres dès » que l'attache est lâchée ».

Détaillons un peu plus ce despotisme. Ce roi peut décider quand il lui plaît, et comme il lui plaît, sans aucun égard pour son conseil. Il juge seul si les avis qu'on lui donne sont bons ou mauvais; et de cette manière il s'expose souvent à punir un bon conseil, et à donner récompense à un mauvais. Pour la sûreté du roi, les courtisans ne se rendent aucune visite sans sa permission expresse, et ne se parlent, quand ils se rencontrent, que tout haut et en présence d'un tiers. Le métier de délateur est ordonné à tout le monde, et cela sous peine de mort : mais le roi ne se fie pas à un seul délateur, il a bon nombre d'espions qu'il envoie de tous côtés. Ce roi de Siam, et tous les autres rois Orientaux, mettent leur sûreté à se faire craindre. Cette défiance extrême porte celui de Siam à empêcher tout commerce secret entre les grands, à faire tenir les portes de son palais fermées, à n'y laisser entrer personne qui soit armé, à y désarmer ses propres gardes. On dirait que (*b*) l'auteur de Télémaque a fait le portrait de son défiant Pygmalion d'après les rois de l'Orient. Comme lui, *ils n'ont toute leur vie aucun moment d'assuré, ils ne se conservent qu'à force de répandre le sang de tous ceux qu'ils craignent. Les enfans, loin d'être leur espérance, sont le sujet de leur terreur ; et ils en font leurs plus dangereux ennemis.*

L'apparence même du crime est punie à Siam : il suffit, nous dit-on, d'être accusé pour être coupable. Une action innocente devient mauvaise dès que quelqu'un s'avise d'en faire un crime. La grandeur de ce roi, et en général de tous ces monarques Asiatiques, est de pouvoir tout contre tous, contre ses propres frères, contre ses propres enfans. « Les rois de

(*a*) La Loubère, Descrip., etc., p. 554.
(*b*) L. III, p. 51 et 52, Ed. d'Amsterd. 1725.

» Siam (*a*) estropient leurs frères en plusieurs façons, quand ils peuvent : » ils leur font ôter ou débiliter la vue par le feu ; ils les rendent impotens » par dislocation de membres, ou hébétés par des breuvages, ne s'as- » surant..... contre les entreprises de leurs frères, qu'en les rendant » incapables de régner ». Chardin, Tavernier, Bernier parlent en mêmes termes de la cruauté des rois de Perse et du Mogol envers leurs proches. « Quand le roi de Siam veut se défaire de quelqu'un d'eux, ou lorsqu'un » usurpateur veut détruire la race royale..... pour ne pas répandre le » sang de leurs princes légitimes, ils les feront mourir de faim, et quel- » quefois d'une faim lente, en soustrayant tous les jours quelque chose » de leurs alimens ; ou ils les étoufferont avec des étoffes précieuses, ou » bien ils les étendront sur de l'écarlate....., et là ils leur enfonceront » l'estomac avec un billot de bois de sandal ». A l'égard des autres sujets, ils ne blessent jamais impunément le monarque ; et souvent, nous dit-on encore, il punit tout à la fois l'accusateur et le coupable, l'innocent et le calomniateur. Le supplice est accompagné d'insulte : le roi même veut bien s'abaisser jusqu'à cette indignité. Il est vrai que les héros d'Homère ont commis la même bassesse, et que l'on en voit aussi des traces dans les saints Livres. Les supplices que le roi de Siam fait souffrir sont de verser de l'argent fondu dans le gosier de celui qui est coupable de concussion ; d'exposer à des tigres, à des taureaux et à des éléphans : pour une menterie, pour un secret révélé, il fait punir le coupable en lui cousant la bouche : on la lui fend quand il n'a pas assez parlé. La peine qui est infligée ressemble ordinairement à la faute que le coupable a commise. Nous ne nous étendrons pas sur les supplices ; mais nous ne saurions oublier une chose singulière, qui montre bien la bizarrerie des usages et des opinions. Chez les Siamois le châtiment le plus honteux ne l'est jamais qu'autant qu'il dure. « Celui qui l'a souffert aujourd'hui, rentrera demain, » si le prince le veut, dans les charges importantes..... Les Siamois font » même gloire des châtimens....., comme d'un soin paternel de sa part » pour celui qu'il a la bonté de châtier. On reçoit des complimens et des » présens après les coups de bâton..... Dans tout l'Orient, les châtimens » passent pour des témoignages d'affection ». S'imaginerait-on que la chose serait sans exemple en pays chrétien ? Point du tout. Nous en trouverons un dans le Nord. Les vassaux, ou pour mieux dire, les esclaves de la noblesse Livonienne se glorifient des coups de fouet que leurs maîtres leur font donner. Ils croient que cela leur donne le droit et le caractère d'enfans de leurs maîtres. C'est pourquoi ils les appellent *Seigneurs* et *Pères*. (*b*) Nous citons notre auteur au bas de la page. Enfin pour dernière remarque sur cette matière, on châtie là, comme au Japon et dans la plus grande partie de l'Asie, toute la famille du coupable. Mais à tant de mauvaises maximes il s'en mêle pourtant une qui serait excellente, si la rigueur en était tempérée par des exceptions judicieuses. C'est « qu'on » punit un officier des fautes d'un autre officier qui est à ses ordres, parce » qu'il a dû veiller sur celui qui dépend de lui, et qu'ayant droit de le » corriger, il doit aussi répondre de sa conduite. De même un chef répond » des fautes de sa famille, et par conséquent un père se trouve avoir part

(*a*) La Loubère, Description. etc., p. 322.
(*b*) Descript. de la Livonie. Lettre XV, impr. à Utrecht. 1705

» à la punition d'un fils coupable ». Un (*a*) apologue d'Esope est établi sur cette maxime.

Les suites du gouvernement tyrannique de ces rois sont qu'il y a de la crainte, de la haine et de la soumission dans les sujets, mais point d'amour pour le souverain, ou attachement pour la patrie. Les peuples ayant tout à craindre, jamais rien à espérer, ne prennent point d'intérêt à la fortune du prince, et s'embarrassent fort peu des révolutions de l'Etat. « Ces gens-là, dit M. de La Loubère (*b*), meurent facilement pour exercer » une haine particulière, ou pour éviter une vie trop malheureuse, ou une » mort trop cruelle : mais mourir pour leur prince et pour leur pays c'est » pas une vertu à leur usage. Parmi eux ne se trouvent point les puissans » motifs par lesquels nos peuples s'animent à une vigoureuse défense. Ils » n'ont nul héritage à perdre, et la liberté leur est souvent plus onéreuse » que la servitude ».

Le roi de Siam cache le sceau royal avec beaucoup de précaution, peut-être dans la crainte qu'en le perdant il ne perde son autorité. Dans les révoltes de la Chine, dit le voyageur cité, celui qui se saisissait du sceau royal se rendait maître de tout, parce que les peuples obéissaient aux ordres où le sceau royal paraissait, sans s'informer entre les mains de qui il était.

On sait que les monarques Asiatiques se montrent fort peu à leurs peuples, et que, quand ils se montrent, c'est avec beaucoup de cérémonies et d'appareil. Selon l'ancien usage, celui de Siam doit se montrer au peuple cinq ou six jours de l'année. « Autrefois, dit La Loubère, les » rois labouraient les premiers la terre chaque année, jusqu'à ce qu'ils » laissèrent cette fonction à un de leurs officiers. (*c*) Cet officier est un » roi imaginaire, qu'on crée exprès toutes les années. Il monte sur un » bœuf suivi d'un cortège d'officiers qui lui obéissent, et s'en va faire » l'ouverture des terres pour le roi..... Cette coutume peut être venue » de la Chine avec l'art de l'agriculture : elle peut avoir été inventée » pour accréditer le labourage par l'exemple des rois mêmes. Dans cette » cérémonie, moitié civile et moitié religieuse, on prie tous les esprits » bons et mauvais qui peuvent ou servir ou nuire aux biens de la terre ». Le roi représentatif leur fait en pleine campagne un sacrifice de riz, où il met le feu de sa propre main.

Autrefois encore, dans un jour aussi solennel que celui dont nous venons de parler, « les rois de Siam sortaient .... pour conjurer la rivière » de rentrer dans son lit, lorsque l'agriculture le demandait ». Le P. Tachard dit qu'ils coupaient les eaux ou les frappaient d'un poignard, et leur commandaient en même tems de se retirer : mais comme, malgré cet ordre, les eaux n'en faisaient ni plus ni moins, « on s'est lassé de cette » cérémonie. Un autre voyageur (mais ce voyageur est un peu sujet à » caution), raconte que, de son tems, le roi de Siam se montrait un » jour de l'année monté sur son éléphant blanc (*d*), parcourait neuf rues

(*a*) Celui de l'*Enfant voleur et de sa mère.*
(*b*) La Loubère, Description, etc., T. I, p. 324.
(*c*) La Loubère, ubi sup., p. 56.
(*d*) Le Roi de Siam, dit La Loubère, ne monte jamais l'éléphant blanc, et la raison qu'en donnent les Siamois est, que l'éléphant blanc est aussi grand seigneur que lui. Cela réfute Ferdinand Mendez Pinto.

» de la ville, faisait des libéralités au peuple . . . : aujourd'hui le roi de » Siam ne se montre plus que deux fois l'année, au commencement du » sixième et du douzième mois, pour aller faire des aumônes . . . , aux » Talapoins ». On fait avertir le peuple de la marche de leur roi, et des valets de pied précèdent S. M. pour faire écarter tout le monde de son chemin. Cet usage est universellement pratiqué dans l'Orient, surtout quand les femmes sont de la partie. Les principaux Magistrats ont de même des suppôts qui les précèdent. Pour ce qui est du roi lui-même, « deux officiers de sa garde à cheval marchent à ses côtés, mais à cinquante ou soixante pas de distance : ses courtisans suivent à pied, les mains jointes sur la poitrine ; quelquefois ils suivent sur des éléphans, ou à cheval. Si le prince s'arrête, tous ceux qui le suivent à pied se prosternent sur les genoux et sur les coudes ; ceux qui le suivent à cheval se baissent entièrement sur ces animaux ». Le trait de cérémonie que nous allons citer réjouira nos lecteurs. « Au divertissement que ce prince donna de la prise d'un éléphant, une douzaine de seigneurs arrivés avant lui au lieu du spectacle, s'assirent à terre, les jambes croisées, devant l'endroit où se devoit tenir le roi leur maître. Ils étaient tournés vers le lieu du spectacle : mais, dès qu'ils entendirent le bruit de la marche de ce prince, ils se prosternèrent sur les genoux et sur les coudes, vers le lieu d'où venait le bruit ; et à mesure que le bruit approchait, ils se tournaient peu à peu toujours vers le bruit, et demeuraient prosternés. De cette manière, quand le roi fut arrivé, ils se trouvèrent prosternés vers lui et le dos tourné au spectacle. Tant que le spectacle dura, ils ne firent aucun mouvement et ne donnèrent jamais aucun signe de curiosité ». Voilà un exercice de soumission, qui non-seulement n'a rien de pareil en Europe, mais qui semble même contraire à la bienséance. Il faut avouer que nos soumissions disent autant pour le moins que celles-là, et sont plus nobles et plus polies.

Le début ordinaire des discours publics ou particuliers qu'on dresse au roi consiste dans ces paroles : *Haut et excellent Seigneur de moi ton esclave, je demande de prendre ta parole royale, et de la mettre sur mon cerveau sur le haut de ma tête.* Ces dernières paroles expriment le plus grand témoignage de soumission et de respect des Orientaux. Quand on reçoit quelque chose et qu'on veut rendre à celui qui la donne tout l'honneur possible, on la met sur sa tête. Les Espagnols, c'est M. de La Loubère qui le dit, sont obligés par loi expresse de rendre ce même respect aux ordres par écrit qu'ils reçoivent de leur roi. L'usage est si ancien qu'on le trouve dans le livre de Job. A l'égard des situations dans lesquelles on doit se mettre devant le roi, plus la personne y paraît plus basse que le monarque, et plus aussi elles sont estimées respectueuses. Se tenir assis devant son roi serait chez nous manquer au respect qui lui est dû : chez les Siamois au contraire il est beaucoup plus respectueux d'être assis que d'être debout. On ne doit pas être un seul moment debout devant le monarque, ni même en son absence dans le palais, sinon en marchant.

Les véritables officiers de la chambre du roi de Siam sont des femmes. « Il n'y a qu'elles qui aient droit d'y entrer. Elles font son lit et sa cuisine : » elles l'habillent et le servent à table : mais personne que lui-même ne » touche à sa tête..... Comme elles n'ont pas soin de sa garde-robe, il y » a un officier commis exprès pour le bonnet de Sa Majesté. Les femmes

» qui sont ou maîtresses ou concubines du roi, ne sortent jamais qu'avec » le roi.....; elles ne se montrent pas, surtout la principale femme, celle » qui est comme la souveraine des autres..... Ces dames, de quelque » manière qu'elles sortent, doivent être cachées au peuple ». On nous dit que, si l'on ne peut éviter de les rencontrer, on leur tourne le dos en se prosternant quand elles passent.

Les filles ne succèdent point à la couronne de Siam : (*a*) les frères succèdent préférablement aux enfans, et la couronne ne leur revient qu'après la mort de leurs oncles. Ces rois de Siam ont à la manière des autres Orientaux un fils adoptif, qui les accompagne partout. Mais Patane, qui est province ou pays tributaire du Siamois, est gouverné par une femme qu'on élit toujours vieille afin qu'elle n'ait pas besoin de mari, et toujours d'une même famille.

Voici qui est plus singulier : le nom du roi est un mystère que la plupart des sujets ignorent ; et, quand même ils le sauraient, il ne leur serait pas permis de le prononcer. Il n'appartient qu'à des Mandarins du premier ordre de prononcer ce nom mystérieux et sacré. (*b*) On le cache avec beaucoup de soin, de peur qu'on ne fasse quelque sortilège sur ce nom, et (*c*) que cela n'influe sur la personne de S. M. Cette crainte serait-elle une suite de la pratique (*d*) de l'Onomancie? Mais on ne nous dit pas s'ils la connaissent : peut-être aussi que ces princes ont conservé quelque idée de l'ineffabilité que Dieu attribue à son nom dans les saintes Ecritures, et des conséquences mystérieuses que les Juifs ont tirées de cette ineffabilité. Autrefois Rome avait aussi un nom mystérieux et caché, qu'il n'était pas permis de révéler.

Tel est le caractère des monarques de ce royaume. On nous les représente encore comme ennemis (*e*) de la nouveauté sur le fait de la religion, et le peuple est de même goût. Ils disent que leur religion est bonne pour eux, comme celle de J. C. est bonne aux Chrétiens ; ce qui revient à une espèce de Déisme, et à l'opinion de ceux qui croient que Dieu aime à se voir servir de plusieurs manières différentes. (*f*) C'est un roi qui reçoit les hommages de ses provinces ; mais en les lui rendant, chaque province suit ses usages et ses lois. Le roi n'en est pas moins content pour cela, ni moins respecté. Tout moyen surnaturel mis à part, on doit juger que des peuples de ce goût sont d'une prise assez difficile, et que si jamais on peut dire qu'il n'appartient qu'à Dieu de changer les cœurs, c'est des Siamois et de tous ceux qui ont les mêmes principes. Malgré ces obstacles, un des plus grands monarques de l'Univers résolut de prendre ces cœurs avec la même facilité qu'il prenait les villes. Il venait de conquérir ceux

---

(*a*) Voyage du P. Tachard, Liv. V.

(*b*) La Loubère, ubi sup., p. 506. Le P. Tachard, Second Voyage.

(*c*) Au rapport du même auteur, quelques Siamois disant que leurs rois n'ont un nom qu'après leur mort, et que c'est leur successeur qui les nomme.

(*d*) L'*Onomancie* est le divination par le nom de celui qui consulte, ou qui donne occasion de consulter. Cele se fait par la combinaison des lettres du nom. Il y a aussi une espèce d'Onomancie qui, sans combiner les lettres, tire un bon ou un mauvais augure de la simple signification du nom. Il est resté quelque chose de cette superstition dans l'anagramme et dans ces phrases vulgaires, *c'est un nom de mauvais augure, son nom lui porte malheur*. Ceci est pris d'une remarque sur l'Apologie des grands hommes accusés de magie, par Naudé, p. 148, Edit. de Hollande, 1712.

(*e*) Le P. Tachard. La Loubère.

(*f*) Le P. Tachard, second Voyage.

de ses sujets; il avait réglé la foi des rebelles à l'église, avec *voulons et nous plaît :* il crut encore que l'éclat de ses vertus et le pouvoir de sa parole auraient le secret de forcer les cœurs de Siam. Il envoya des ambassadeurs au monarque Siamois pour le solliciter au Christianisme ; et l'on vit alors les ministres d'un souverain demander dans une audience (*a*) une conformité de religion, comme on se demande entre princes d'être bons amis et alliés. Il est sans exemple que dans ces sortes de traités, les princes Européens étendent leur soin au-delà de la félicité temporelle, et qu'ils s'invitent pieusement les uns les autres au bonheur de l'éternité. Leurs vues sont si bornées à des prétentions sur des terres et des barrières, à des discussions de politique, etc., qu'ils ne s'embarrassent pas d'autre chose ; et l'on rirait fort d'un roi dont les ambassadeurs envoyés à des Hérétiques débuteraient dans leur première audience par la soumission aux mystères de l'Eglise Catholique. Cela ne serait pas supportable (*b*) dans le plus dévot ecclésiastique.

LEUR CHRONOLOGIE, LEUR POÉSIE, LEUR MUSIQUE.

Les Siamois ont deux années de suite de douze mois ; la troisième l'est de treize. Cette année commence le premier jour de la Lune de novembre ou de décembre, suivant de certaines règles. Ils ont le Cycle de soixante années, comme les autres Orientaux. Les années du Cycle ont leur nom différent; tout au moins en ont-ils douze, qui peuvent se répéter cinq fois dans le Cycle. Qui en voudra savoir davantage doit avoir recours aux voyageurs, surtout (*c*) à M. de La Loubère.

Les sept jours de la semaine portent, comme chez les anciens Romains, et aujourd'hui chez les Européens, les noms des planètes. Les mois ne portent d'autre nom que celui de premier, second, troisième, etc. Le jour des Siamois est divisé en douze heures, depuis le matin jusqu'à la nuit. Ils comptent leurs heures comme nous : ils divisent la nuit en quatre veilles. L'usage des horloges leur est inconnu. Dans le palais du roi on a une manière d'horloge à eau (*d*), qui consiste en une tasse de cuivre fort mince, au fond de laquelle on fait un trou presque imperceptible. Ils la mettent toute vide sur de l'eau. Elle y entre peu à peu : quand la tasse est assez pleine pour couler à fond, cela fait une heure. La Clepsydre des anciens avait quelque rapport à cela ; mais, selon la description qu'on en donne (*e*), elle devait être plus juste.

(*f*) Les Siamois ont deux époques, dont l'une, à ce qu'ils disent, est celle de la mort de Sommona-Codom. Elle remonte à 2272 ans. L'autre

---

(*a*) Voyez la harangue de M. de Chaumont, dans le Voyage du P. Tachard.

(*b*) « M. l'Évêque de Beauvais, plus idiot que tous les idiots.... demanda, dès les premiers » jours de son ministère, aux Hollandais qu'ils se convertissent à la religion Catholique, s'ils » voulaient demeurer dans l'alliance de France. La Reine eut honte de cette momerie du mi- » nistre ». *Mémoires du Cardinal de Retz*, Liv. I. Cet acte de charité chrétienne, fait hors de propos et à contre tems, débusqua l'évêque, et le tourna en ridicule.

(*c*) Description, etc., Tom. I, p. 51 et suiv. ; et Tom. II, p. 59 et suiv.

(*d*) Idem, Ibid., pag. 311.

(*e*) L'eau coulait d'un petit vase et par un trou fort petit dans un autre vase, autour duquel les heures étaient marquées. Voyez Pancirol., Lib. Rer. mem.

(*f*) La Loubère, ubi sup., pag. 198.

répond à l'année de J. C. 638. La première de ces deux époques se rapporte à peu près au tems que Pythagore vivait.

A l'égard de la poésie, on dit que les Siamois y ont beaucoup de disposition. Il paraît que M. de La Loubère les regarde comme naissant poètes. On sait assez que *naître poète* n'est autre chose que naître avec des dispositions propres à faire un poète. Tel est né poète qui n'a de sa vie essayé le talent de versifier. Quel est ce talent? Est-ce un feu qui s'allume dans le corps, et se communique à notre imagination? Est-ce seulement un transport de l'ame? Est-ce un secret dérangement du corps et de l'ame? Est-ce une mélancolie subite qui nous saisit (*a*) quelquefois et nous pousse, sans qu'on puisse dire comment, à faire des vers? Peut-être y a-t-il de tout cela dans l'*humeur poétique*, mais tous ceux qui sont nés poètes ne reçoivent pas cette humeur à dose égale. Ceux en qui ces quatre choses se trouvent tout à la fois à un certain point ne manquent pas de tomber dans la *fureur* poétique, cette fureur, dont on peut dire qu'elle touche à la folie. Il semble qu'on pourrait fort bien définir ce qu'on appelle *naître poète*, avoir de naissance les fibres et les organes du cerveau disposés de telle sorte (*b*) que par le cours des esprits animaux, les objets extérieurs et la fermentation des humeurs puissent frapper d'une manière moins naturelle, moins régulière, et toujours plus vive qu'à l'ordinaire l'esprit de celui qui est ainsi disposé. Ces esprits animaux n'ont pas une action périodique : ils surprennent quand on ne s'y attend pas. Cette action est plus ou moins forte, plus ou moins développée. Elle dépend de la disposition des humeurs et des impressions de l'air; à quoi il faut joindre l'impression des objets qui nous environnent. Et voilà comment, si le corps agit sur l'ame du poète, celle-ci à son tour agit sur son corps. Dans cet état une fièvre (*c*) saisit l'imagination; et c'est pendant les accès de cette fièvre qu'on parle ce langage harmonieux et sublime que toutes les religions ont consacré : mais il arrive souvent que l'ame est si étrangement agitée par la violence des accès, qu'elle ne peut ni agir, ni s'exprimer librement. C'est alors que le poète paraît possédé d'un esprit supérieur à l'ame, et que l'ame du poète parle ce langage si différent du vulgaire que les religions profanes ont confondu avec le don de prophétie. Il peut y avoir des nations plus capables de naître poètes que d'autres. La poésie des Siamois est rimée, comme on prétend que l'est aussi celle des Chinois et des autres Orientaux.

(*a*) La Verve, *Oestrum Poëticum*, dit un auteur Italien, est l'*effet d'une humeur mélancolique, laquelle est communs à toutes les nations, et se trouve toujours la même dans tous les siécles.* M. Muratori, cité par M. Vallisnieri dans son *Ragionamento intorno all' Estro de' Poeti e de naturali Filosofi.*

(*b*) Selon M. Vallisnieri, ubi sup., l'*Estro poëtico medicamente spiegato e una forte, ma regolata agitazion de gli spiriti, fattasi o per un' interna fermentazione, e bollimento de' nostri fluidi, posti in un' estraordinario moto da qualche cagione non naturale', etc.*

(*c*) L'imagination vivement frappée, fait violence aux organes qui servent à former les idées. *Fa*, dit M. Vallisnieri, *violenza a gli organi de' quali l'anima si serve per formare le idee, increspandosi e movendosi con tanta e si strana forza le fibre, che vengono spremuti, e commossi con maniere pellegrine et insolite tutti gli spiriti..... onde.... i Poëti formano anche idée maravigliose e rare, riscandadosi l'immaginativa, e tirandogli a forza come fuora di loro stessi : di maniera che qualche volta in persone deboli.... tanto s'infiamma col tempo... che si viziano le fibre... et si fan pazzi.* On trouve dans cette description l'impression violente des objets étrangers, le dérangement des organes du corps et celui de l'ame par le désordre des premiers. C'est en tout cela que consiste cette fureur, ou, comme d'autres l'ont nommée, cette ivresse poétique si voisine de la folie.

Leur musique est sans art, sans parties, sans cadences, sans tremblemens. Il y a si peu de chose qui intéresse dans cette matière, qu'il vaut mieux renvoyer le lecteur à celui qui en a traité le mieux (*a*).

DE LEUR MANIÈRE DE FAIRE LA GUERRE.

Les Asiatiques, surtout les Méridionaux, passent pour beaucoup moins courageux que les Européens : du moins les premiers n'ont ni discipline, ni expérience dans l'art militaire. Ces Méridionaux s'étourdissent par l'opium: cette drogue est la source d'un faux courage, qui ne dure qu'autant que la force du poison met les esprits en mouvement. Il est aussi permis de croire que si ces peuples étaient moins esclaves, ils pourraient être plus courageux, parce qu'il est vrai que la tyrannie efface de l'ame tout desir de gloire, et qu'une liberté raisonnable entretient l'émulation. On voit beaucoup plus rarement chez les anciens Orientaux ces beaux exemples de courage et de vertu, qui nous frappent si vivement dans l'histoire des Grecs et des Romains lorsqu'ils étaient encore libres. M. de La Loubère remarque fort bien que l'opinion de la métempsycose est aussi capable de réfroidir l'ardeur militaire. La crainte de tuer quelque parent ne peut qu'inspirer l'horreur du sang : cette crainte conduit naturellement à l'épargner. Conséquemment, il y a de l'inhumanité à détruire les hommes. Il est plus naturel de tirer cette conséquence du Paganisme des Indes, que du Christianisme, auquel on a reproché autrefois qu'il inspirait la lâcheté. « Les Siamois et les Peguans, dit La Loubère, ne songent qu'à faire des esclaves. Si les Peguans entrent d'un côté sur les terres de Siam, les Siamois entreront par un autre endroit sur les terres du Pegu, et les deux partis emmeneront des villages entiers en captivité. Si les armées se rencontrent, ils ne tireront point directement les uns contre les autres, mais plus haut . . . . *Ne tuez point* est l'ordre que le roi de Siam donne à ses troupes, quand il les envoie en campagne; ce qui ne veut pas dire qu'on ne tue pas absolument, mais qu'on ne tire pas droit sur les ennemis . . . . . ». Nous renvoyons à l'auteur même pour ce qui reste à dire sur cet article.

RELIGION DES LAIES, LANGIENS OU LAOS.

(*b*) Les Laos croient que le ciel est de toute éternité : ils le font supérieur à seize mondes terrestres, dont les plus élevés sont aussi les plus agréables. Ils croient encore l'éternité de la terre, et s'imaginent qu'elle a souffert et souffrira dans la suite des tems diverses révolutions qui ont du rapport à la révolution Platonique. En voici une des plus remarquables. Dix-huit mille ans avant Xacca ou Xe-quia, la terre fut dissoute entièrement, et réduite en eau. Un Mandarin d'espèce divine, ou du moins plus excellente que les autres hommes, descendit du plus haut des seize mondes, et partagea d'un coup de sabre une fleur qui nageait sur l'eau. De cette fleur sortit une belle jeune fille dont le Mandarin devint si éperduement amoureux,

(*a*) La Loubère, ubi sup., pag. 204 et suiv.
(*b*) Relation de Lao, imprimée à Paris en 1683.

qu'il résolut de l'épouser : mais il ne put fléchir sa pudeur. Le Mandarin ne voulut pas user de violence ; et quoiqu'ennuyé d'être seul, sans parens, sans postérité, il se tint dans les bornes d'un devoir respectueux. Ne pouvant donc mieux faire, il se met vis-à-vis de cette insensible, à une certaine distance : il la regarde avec toute l'attention d'une personne qui aime. A force de coups d'œil amoureux, la belle conçoit et devient mère de plusieurs enfans, sans pourtant cesser d'être vierge. Dans la suite du tems, le Mandarin crut devoir établir sa famille : il lui créa tout ce que nous voyons sur la terre, et s'en retourna dans le ciel, où il ne fut pourtant reçu qu'après avoir fait pénitence.

Avant le renouvellement de la terre, quatre Dieux gouvernaient le monde. Trois de ces Dieux las de gouverner se retirèrent, et allèrent goûter plus haut vers le Nord le plaisir de la tranquillité. Celui qui resta et qui, disent-ils, est Xaca, a dû vivre et régner encore quelques milliers d'années. Ce Xaca résolut de s'élever à la plus haute perfection où il fût possible d'atteindre; c'était de s'anéantir. Mais avant que d'en venir là, il voulut qu'on bâtît des temples et qu'on érigeât des statues, promettant de remplir ces temples d'un certain écoulement de vertu qui suppléerait aux défauts de sa présence, et de répandre sur ces statues quelques influences de sa Divinité par la vertu de son souffle. Ce fut donc par ces influences que les statues ou les idoles participèrent à la divinité de Xaca, et c'est aussi ce que Xaca avait promis comme une chose infaillible après son anéantissement. Ainsi fut autorisé le culte des idoles, et des objets où l'on croyait que résidait un esprit divin. L'idée n'est pas si extravagante, qu'il ne s'en soit glissé quelque chose en plus d'une religion.

Après que le tems du gouvernement de Xaca sera expiré, il doit, disent les Laos, naître un autre Dieu qui ruinera les temples, brisera toutes les idoles, brûlera les livres où sont contenus les dogmes de Xaca; et après avoir persécuté les sectateurs de la religion de celui-ci, interdit toute sorte de cultes, il dictera de nouvelles lois, et se choisira d'autres ministres. Ils disent encore que Xaca s'est accommodé avec le Dieu des Chrétiens : le premier s'est établi dans l'Orient et a laissé l'Occident à notre Dieu, qui s'y rendit équipé fort pauvrement et avec une fort petite suite. Mais, avec le tems, il fit des choses extraordinaires; il eut une suite nombreuse; il montra beaucoup de richesses. A tout cela se mêlent des fables plus ridicules que tout ce que nous venons de rapporter.

En certains tems de l'année, on expose Xaca dans un lieu spacieux et éminent à la dévotion des peuples. Chacun apporte ses offrandes, et les Talapoins en font la récolte. Les Langiens, nous dit notre auteur, qui paraît un de ces bons missionnaires qu'on ne soupçonnera jamais d'hérésie, sont d'une dévotion et d'une piété surprenantes. Loin de songer à dépouiller cette idole de ses richesses, ils s'épuisent en sa faveur. C'est grand dommage qu'un peuple si pieux et si dévot soit dans les ténèbres de l'erreur.

Voilà ce qu'on a pu recueillir de plus précis sur la religion des Laos. Elle a quelque conformité avec celle des Siamois. On entrevoit dans le récit confus et obscur du P. Marini (*a*) que ces Laos ont quelque idée de la chute des premiers anges, et d'un commerce de ceux-ci et des

(*a*) Histoire de Laos, ubi sup.

démons avec les femmes. Du mariage des démons naquirent les Noirs. Xaca, dont nous parlerons dans la suite, est peut-être le (*a*) même que Sommona-Codom.

LEURS TALAPOINS.

Les religieux et les prêtres des Laos portent le nom de *Talapoins*, comme à Siam et au Pegu. Le P. Marini en dit tout le mal possible. Laissons ce détail. Ils restent novices jusqu'à l'âge de vingt-trois ans : alors on les examine à fond ; et si la capacité du disciple répond à l'attente des maîtres, on procède à la profession. Elle se fait avec éclat. Le novice sort du couvent paré de ses plus beaux habits : on le promène en procession sur un éléphant. La marche de la procession se termine au temple où le novice doit faire ses vœux. Cette cérémonie est suivie d'une fête de débauche, qui dure trois jours. Malgré la profession religieuse, ils peuvent se sécnlariser quand il leur plaît, comme les Talapoins Siamois. Le reste du détail que fait le moine Italien, est assez conforme à ce que d'autres nous ont dit de ces derniers. Dans leurs mœurs on trouve un mélange d'hypocrisie, de ruses, de bassesse et de hauteur : le moine voyageur y ajoute la sensualité, l'esprit de débauche et de libertinage. Le roi seul est le juge de ces Talapoins. Il condamne ceux qui sont coupables de quelque grand crime, à servir les éléphans tout le reste de leur vie. Le roi, ajoute notre Italien, est le protecteur, ou pour mieux dire, le général de ces moines : il les ménage pour son propre intérêt et par politique : s'il les traitait trop sévèrement, ils pourraient faire soulever le peuple et bouleverser l'Etat. Voilà qui fait l'apologie de bien des princes.

Les Talapoins se confessent le quatorzième jour de chaque lune ; les anciens les premiers, les jeunes ensuite. Ils ont l'usage d'une eau-bénite, que l'Italien dit qu'ils envoient aux malades, et qu'ils prétendent contribuer à leur guérison.

Le culte qu'ils rendent à leurs idoles consiste à leur présenter des fleurs, des parfums, du riz ; avec cela ils ont des cierges pour faire des illuminations devant ces idoles, et l'on prie avec le chapelet. Celui des Laos est un brasselet de cent grains enfilés ensemble.

Le moine Italien distingue les Talapoins des Laos en Talapoins des villes et en Talapoins des bois. Il dit aussi que les Bonzes du Japon se vantent d'être disciples des Laos, de même que les Siamois, qui envoient leurs jeunes gens étudier chez les Laos, comme nous envoyons à Louvain et à Salamanque.

Le roi règle leurs jeûnes, leurs fêtes, et leurs autres cérémonies ; il résout aussi les doutes et les difficultés. Si le récit du moine Italien est bien véritable, il faut regarder ce roi des Laos comme une espèce de chef de l'Église, qui, comme autrefois Henri VIII en Angleterre, a voulu réunir le sacerdoce à l'empire.

La morale de ces religieux consiste en cinq préceptes négatifs, qui sont les mêmes que ceux de Siam, de ne point tuer, de ne point mentir, de ne point commettre adultère, de ne point dérober, et de ne point boire de vin. Mais, pour le soulagement et pour la consolation des pécheurs, les

(*a*) Voyez La Loubère, Description du Royaume de Siam, Tome I.

Talapoins donnent des dispenses. Ces dispenses sont chères, et de plus ne s'accordent que pour un tems.

LEURS MARIAGES, LEUR MÉDECINE, LEURS FUNÉRAILLES.

La polygamie est établie chez les Laos, mais ils ne laissent pas d'approuver ceux qui n'ont qu'une seule femme. Il est vrai que la raillerie et la médisance disent que ce n'est pas la continence qui retient les Monogames; elles attribuent cette retenue à l'avarice. Une femme convaincue d'adultère est privée de sa liberté. Pour toute cette cérémonie nuptiale, notre moine dit simplement qu'ils choisissent comme témoins de l'engagement deux personnes qui ont vécu sans interruption dans les liens de l'hymen, et qui, chose admirable! ont vieilli dans une amitié constante. L'auteur aurait bien dû nous apprendre si de semblables témoins sont fort communs chez les Laos. Quoi qu'il en soit, il appartient à ces fidèles sujets de l'hymen de recevoir la promesse de ceux qui veulent se soumettre à lui.

La guérison par des charmes et des sortilèges y surpasse toute croyance, et c'est parce qu'il est difficile d'y ajouter foi, que nous nous contentons d'en effleurer les merveilles. C'est peu de chose que des onguens enchantés, ou des emplâtres charmés, des paroles mystérieuses, et autres sortilèges dont le Picatrix et la Clavicule de Salomon nous enseignent la pratique. Les sorciers de Lao livrent les gens au démon, et leur limitent le tems qu'il doit les habiter. La possession est un bail à terme dans toutes les formes. Ces sorciers savent aussi endormir les gens d'une telle force, qu'on les pille tout à son aise sans qu'ils se sentent, et sans qu'ils puissent l'empêcher. Quelquefois, et tout cela par la vertu de la magie, ceux qui sont ensorcelés vont se déceler eux-mêmes au magicien, et lui délivrer leurs trésors. Les Talapoins, tout à la fois prêtres, religieux et médecins, savent ensorceler les gens, leur envoyer des maladies et les en guérir. Mais nous ne saurions taire un article singulier de leur médecine. Ils envoient aux malades une de leurs vieilles robes, comme un remède efficace et salutaire, et le malade s'y enveloppe de la meilleure foi du monde. Souvent le dévot convalescent envoie au prêtre médecin son habit neuf, afin que l'attouchement du corps de ce prêtre le sanctifie et lui donne une vertu qui se communique au malade. Le voyageur Italien dit qu'on apprend par expérience que ces sortes de reliques ne produisent point de miracles, et que les Talapoins s'en prennent surtout à l'incrédulité des malades.

Les Laos croient la métempsycose sans aucune différence d'avec leurs voisins. De même, tout ce qu'ils débitent de leurs seize paradis et de leur enfer, de l'anéantissement final, etc., diffère fort peu de ce que nous avons rapporté des Siamois. Nous disons la même chose de leurs funérailles.

RELIGION DE TUNQUIN.

(*a*) Tavernier rapporte que les Talapoins sont divisés en trois sectes ; celle de *Confucius*, celle de (*b*) *Chacabout*, celle de *Lanthu*, ou *Lauthu*. Confucius était un philosophe Chinois, Xaca et Lanthu des magiciens, ou pour mieux dire, des imposteurs. Dans la suite nous parlerons amplement de ces trois personnes. Les plus éclairés des Talapoins suivent (*c*) Confucius, qui fut en son tems un des législateurs de la Chine. Il laissa de très-beaux préceptes de morale à ses sectateurs ; mais cette doctrine fut corrompue par le philosophe même, ou plutôt par ses disciples. Il s'y mêla une doctrine qui a quelque rapport à ce que nous appelons (*d*) *Spinosisme*. Ces Tunquinois, disciples de Confucius, admettent cinq élémens, qui sont : le bois, le feu, la terre, l'eau et les métaux, ou, selon Tavernier, tout le reste des créatures. Ils croient que l'homme et tous les animaux sont composés d'une matière subtile qui à la mort s'évapore et se dissipe, et d'une matière grossière qui reste à la terre.

Les Tunquinois de cette secte admettent les sacrifices ; sept idoles célestes, qui sont les sept planètes ; et cinq terrestres, qui sont les cinq élémens dont nous venons de parler. A toutes ces idoles correspondent (*e*) sept parties extérieures du corps humain, et cinq intérieures ; sept passions de l'ame, et cinq périodes de la vie humaine. Tavernier parle de quatre Dieux principaux que ceux de cette secte adorent, et d'une déesse Satibana, qui est surtout l'objet de la vénération des femmes. Voilà ce que nous recueillons de plus précis au milieu de la confusion qui se trouve dans les relations. La doctrine de Confucius est aussi suivie du roi, du (*f*) Bua et de la cour.

La secte de Xaca, nommé par le P. Tissanier (*g*) Chaca, et par Tavernier, Chacabout, est suivie d'une bonne partie du peuple. Le Jésuite missionnaire croit que ce Xaca était Juif, puisqu'il connaissait du moins les livres des Juifs. Il n'est pas plus aisé de prouver cela que de prouver qu'il était le même que Pytagore. D'abord cet homme voulut en imposer aux peuples par un air de modestie et de recueillement. Il se retira pendant six ans dans un désert, et c'est-là qu'il inventa ses dogmes et ses maximes. Il essaya de persuader qu'il n'y avait ni providence de Dieu, ni immortalité

(*a*) Frère du Voyageur, assez connu par ses Voyages. La relation du Tunquin se trouve à la fin du recueil.

(*b*) *Chaca*, *Xaqua* ou *Xequia*.

(*c*) Le P. Tissanier, dans sa Relation du Tunquin.

(*d*) On en jugera par cet extrait de la relation du P. Tissanier. Le premier principe est, « une certaine matière première, laquelle... est de soi invisible... : ils lui donnent la forme et la » figure d'un œuf.... Soit par hasard, soit par sa propre vertu, cette matière changea de lieu » (c'est-à-dire se mit en mouvement). Par ce mouvement local, elle produisit le principe de » la génération : après ce mouvement, cette même matière se reposa quelque tems ; pendant » ce repos elle produisit le principe de la corruption..... Après ce repos, cette ma- » tière première se divisa en deux parties, dont la plus subtile produisit l'air, le » feu, etc. La moins subtile produisit l'eau, la terre, les créatures qui paraissent le plus » terrestres.... ».

(*e*) Le P. Tissanier, ubi sup.

(*f*) On expliquera plus bas ce que c'est que le *Bua*.

(*g*) On *Thic-ca* selon le P. Marini, qui croit que *Xaca* est le même que le *Ram* des Indiens. Cet Italien raconte beaucoup de prodiges de Xaca, qu'on peut voir dans sa *Relation du Tunquin*.

de l'ame, ni peines, ni récompenses après cette vie. Pour mieux s'établir dans l'esprit des peuples, il se vantait que deux démons lui inspiraient tout ce qu'il devait enseigner aux hommes. Cependant il se réserva cette doctrine dangereuse pour un nombre choisi de disciples : aux autres il enseigna la transmigration des ames, et leur donna dix commandemens, qui ne diffèrent pas de ceux des Laos et des Siamois. Xaca voulut aussi que tous ceux qui tendent véritablement à la perfection renonçassent aux plaisirs du monde, qu'ils fussent charitables et miséricordieux, qu'ils s'occupassent à la méditation, et à vaincre leurs passions. Les autres dogmes qu'il enseigna sont, qu'après cette vie ceux qui n'auront pas suivi sa doctrine et tous ceux qui auront méprisé ses lois iront souffrir des peines en dix endroits différens, après quoi ils renaîtront pour mourir et souffrir encore. Leur état sera une vicissitude éternelle de morts, de résurrections, de peines et de tourmens. Au contraire, ceux qui auront été fidèles à sa doctrine et à ses commandemens, seront récompensés à proportion de leur perfection et de leur foi. Les moins avancés seront exposés à la transmigration pendant trois mille ans : ceux qui le sont un peu plus, pendant quatre mille ; ceux qui sont au-dessous des parfaits, pendant cinq mille. Mais ces derniers, qui auront accompli ses commandemens avec toute la fidélité possible, jouiront aussi d'une félicité sans fin et ne seront plus exposés à aucune transmigration. Xaca disait à ses disciples qu'il avait été obligé de mourir et de renaître dix fois, pour parvenir à la perfection. Il enseigna sa doctrine pendant (*a*) quarante deux ans, et recommanda par son testament à (*b*) celui de ses disciples en qui il se confiait le plus, de faire confirmer ses dogmes par cette formule : *Cela est ainsi dans les livres ;* paroles équivalentes à celles dont se servaient les disciples de Pythagore pour garantir la vérité de sa doctrine : *C'est lui qui l'a dit.* Après la mort de Xaca sa doctrine gagna une partie de l'Asie, principalement du côté de l'Orient.

La secte de Lanthu est aussi fort étendue dans le Tunquin. Lanthu était Chinois et vivait, dit-on, cinq cents ans après Xaca. Lanthu était un magicien hardi et subtil. Il disait qu'il n'avait jamais eu de père, que sa mère l'avait porté soixante et dix ans dans son sein sans perdre sa virginité, et ses disciples ajoutaient qu'il avait fait toutes choses. Aux erreurs de Xaca, Lanthu ajouta les siennes ; mais il prévint les esprits en sa faveur par des aumônes, des charités, des fondations d'hôpitaux et des retraites. Le P. Tissanier dit que du tems du P. de Rhodes, missionnaire au Tunquin, un Chinois réforma la secte de Xaca.

Après ce petit détail touchant les trois sectes du Tunquin, voici ce qu'on nous rapporte de l'idolâtrie générale de ces peuples. Ils ont trois idoles particulières. (*c*) La première est l'idole de la cuisine. Trois pierres font le corps de l'idole, en mémoire de trois personnes qui se brûlent dans un même foyer, dit la Légende Tunquinoise, qu'on peut voir dans la relation du Père Jésuite cité à la marge. L'autre idole préside aux arts. C'est un Chinois, dont ils disent que de son tems il excellait dans tous les arts. Ce

(*a*) Ou quarante neuf. Le P. Marini dit qu'il se choisit entre ses disciples dix personnes qui furent ses dix confidens, à qui il se communiqua plus particulièrement.
(*b*) Marini, Relation de Tunquin.
(*c*) Le P. Tissanier. Tavernier.

Chinois s'appelait *Tien-su*. Lorsqu'on destine un enfant à quelque métier, avant que de lui faire commencer l'apprentissage on sacrifie à Tien-su afin qu'il prenne l'enfant sous sa protection, qu'il lui ouvre l'esprit et le jugement. Avant que de vendre ou d'acheter, avant même que d'entreprendre quoi que ce soit d'important, on implore le secours de ce Tien-su. La troisième idole porte le nom de *Buabin*. Celle-ci préside aux maisons; elles sont sous sa garde et sous sa protection. Quoique la propriété des domaines et des biens appartiennent, comme à Siam et ailleurs, au roi de Tunquin, le peuple s'imagine que les prédécesseurs de ceux qui occupent actuellement une maison, s'y conservent le même droit qu'ils avaient pendant leur vie. Pour cet effet le propriétaire actuel pratique quelques cérémonies religieuses en l'honneur du mort son prédécesseur, et l'invite au son d'un tambour à venir habiter sous un petit toit qui lui a été préparé. Là on lui présente des papiers dorés sur lesquels sont écrites certaines paroles, des parfums, des mets sur de petites tables parées. C'est ce prédécesseur qui s'appelle *Buabin*, et qui est le Dieu tutélaire de la maison. Les prêtres brûlent les papiers et les parfums en l'honneur de cette idole.

Les auteurs cités rapportent aussi que ce peuple adore le ciel, la lune, les étoiles, les quatre points cardinaux et le centre de la terre. Chaque partie a sa couleur. Pour le Septentrion, ils se mettent en noir; la table, les plats et les sacrifices, tout est noir. Nous serions tentés de dire qu'il y a de la conformité entre cette cérémonie et celles qui s'observaient chez les anciens en l'honneur des Manes et des autres Dieux infernaux, et la conjecture serait peut-être aussi heureuse qu'une infinité d'autres qu'il plaît aux savans d'établir. Comparons, par exemple, tout ce qu'il y avait de lugubre dans les fêtes des Grecs et des Romains en l'honneur des morts, avec ce noir qui règne dans le culte que les Tunquinois rendent au Septentrion, et souvenons-nous que le Septentrion a pu être pris pour le véritable lieu de la résidence des morts : cela n'est pas hors de vraisemblance. Des savans ont placé les véritables Cimmériens vers les parties septentrionales de la terre; et, quoique les anciens poètes ayant parlé de ces Cimmériens comme d'un peuple d'Italie chez qui l'on trouvait une des bouches de l'enfer, il y a plus de fondement à attribuer tout cela aux (*a*) Cimmériens Asiatiques. Leur nom, que l'on dérive d'un mot hébreu qui signifie *noirceurs*, כמוריים en est une preuve : le froid du climat, qui les oblige d'être cachés une bonne partie de l'année, l'éloignement et l'absence du soleil, qui a fait passer en proverbe *les ténèbres Cimmériennes* et donner lieu à un ancien poète de dire que *de tous les peuples ils sont les seuls à qui le soleil a refusé sa lumière;* tout cela pouvait persuader à des gens crédules que l'enfer se trouvait là. Supposons donc que les Tunquinois ont hérité cette opinion de leurs ancêtres, quoique l'on ne sache pas comment; mais après tout, ce ne sera jamais qu'une conjecture, que nous donnons pour ce qu'elle peut valoir. Ils prennent le rouge pour adorer le Midi, le vert pour l'Orient, le blanc pour l'Occident, et le jaune pour le milieu du monde. Le P. Tis-

(*a*) Les anciens ont placé les Cimmériens Asiatiques aux environs du *Palus Mœotides*, près du *Bosphore Cimmérien*, et un autre peuple de même nom entre l'*Ibérie et la Colchide*: mais comme en géographie les lumières des anciens étaient fort bornées, ils se contentèrent de les placer là, sans aller plus haut vers le Pôle, où il était plus naturel de les mettre. Tout ce qu'on nous dit des peuples voisins de ce Pôle convient assez bien aux Cimmériens Asiatiques.

sanier dit qu'ils subdivisent la terre en dix parties, et qu'ils font à chaque partie une profonde révéreuce. Ce n'est pas tout : on veut que leur culte s'étende à une infinité d'autres choscs, animées, inanimées, bonnes, mauvaises, de bun et de mauvais augure. Les Égyptiens n'ont jamais fait pis. Ce peuple dont on a dit (*a*) *qu'il voyait naître ses Dieux* dans ses campagnes et *dans ses jardins*, aurait baissé pavillon devant les Idolâtres du Tunquin. Mais est-on bien sûr de ce qu'on avance ? Ne trouverait-on pas ici la doctrine des génies dont nous avons déjà parlé si souvent, ou de cet esprit universel qui pénètre toute la nature ? Quoi qu'il en soit, on dit que les Tunquinois adorent même les vices ; après cela on peut leur passer le culte des plantes et des plus vils animaux (*b*). La pièce de buis que les flots de la mer jetèrent sur le rivage, et qui devint un objet d'adoration à des pêcheurs qui crurent que cette nouvelle Divinité avait favorisé leur pêche, est certainement quelque chose d'uriginal. Ces bonnes gens publièrent leur heureuse rencontre, et crièrent si bien an miracle, que le miracle se crut. Voilà le bois aussitôt déifié; statues, temples, sacrifices et présens, rien ne lui manque. On lui fait une généalogie ; la pièce de bois se trouve fille de l'empereur de la Chine. Elle s'était jetée à la mer pour aller porter ses bénédictions au Tunquin ; et pour arriver plus sûrement, elle avait eu la précaution de se métamorphoser en bûche.

(*c*) Une idole, nommée *Daolo*, est le Dieu tutélaire des voyageurs ; une autre l'est des villages et des bourgs ; une autre, de ceux qui vont couper (*d*) le calamba dans les forêts. Leur superstition ne les empêche pas de porter sur les autels la vengeance qu'ils voudraient prendre de leurs ennemis. Quand ils n'ont ni la force ni le pouvoir de se venger, ils écrivent sur une feuille de papier tout le mal qu'ils souhaitent à leur ennemi, et mettent ces imprécations sur l'autel ; ensuite ils brûlent ce papier, demandant en même tems à leur Dieu que leur ennemi périsse de même. Il y avait quelque chose de semblable dans la magie des anciens.

Nous renvoyons le culte des morts à l'article des funérailles.

LEURS PRÊTRES, LEURS MAGICIENS, ET LEURS AUTRES SUPERSTITIONS, etc.

(*e*) Il y a dans le Tunquin autant de pagodes ou temples d'idoles que de villages. Chaque temple a au moins deux Bonzes, (ce sont les prêtres); et quelques-uns de ces temples en ont jusqu'à trente ou quarante. Le P. Tissanier se serait mieux expliqué en disant qu'il se forme, près de chaque pagode un peu célèbre, des communautés de religieux qui dépendent d'un seul supérieur, comme à Siam et dans le reste des Indes ; et comme en Europe même, sans aller si loin. Ceux qui vivent de la dévotion des peuples pourraient-ils se mieux loger qu'en des lieux qui renouvellent sans cesse la ferveur de la dévotion, et qui sont les tabernacles des Dieux où l'on est tonjours assuré des bénédictions du ciel ? Pour se

(*a*) Juvénal.
(*b*) Le P. Tissanier, ubi sup.
(*c*) Le P. Marini, Relation du Tunquin.
(*d*) Idem, ibid. pag. 47.
(*e*) Le P. Tissanier, Relation du Tunquin.

distinguer du peuple, les Bonzes portent au cou une manière de chapelet de cent grains, comme ceux de Lao ; et au bout de leur bâton, un petit oiseau de bois. Ces Bonzes vivent d'aumônes et (*a*) quêtent avec beaucoup d'humilité et de modestie, ne prenant jamais que ce qui leur est nécessaire. On assure qu'ils sont très-charitables, et qu'ils entretiennent de leurs aumônes les veuves et les orphelins.

Les principales fêtes sont le premier et le quinzième de chaque lune, sans parler du festin que ces idolâtres font aux ames des morts (*b*). Dans la sixième lune, les paysans célèbrent la fête de l'idole *Tham-nò*, à laquelle ils attribuent l'invention et la conservation des grains. Les Bonzes appellent à la dévotion au son de certaines cloches, et souvent aussi avec des trompettes et des cornets.

La règle permet le mariage à ces prêtres-religieux ; mais il faut qu'ils abandonnent le couvent, sans cesser pourtant d'être ecclésiastiques. La règle des Bonzes qui ont été réformés par un Chinois, les oblige à prier deux fois le jour. Les uns et les autres parfument et éclairent leurs idoles par le même principe qui porte à en faire autant dans les autres religions. Un autre devoir des Bonzes, mais qui n'a point de rapport à la religion, c'est de réparer les ponts, et d'avoir soin que les voyageurs trouvent des lieux de rafraîchissement sur les routes.

N'oublions pas les pélerinages ; c'est encore un devoir de religion chez les Tunquinois. On visite les pagodes, et cela produit des aumônes considérables.

C'est de la magie et de la divination qu'ils prennent conseil dans leurs entreprises. Rien ne se fait, rien ne se commence sans avoir écouté l'arrêt d'un devin. Cet homme compose sa mine et ses gestes de la façon qu'il le doit pour s'assurer de la crédulité des consultans. De la gravité, un air de candeur, quelques questions à demi-mot que l'on fait au consultant, et qui apprennent au devin ce qu'il va apprendre un moment après à celui qui le consulte, voilà de quoi sa science est assortie. Le devin, avant que de répondre aux questions, prend un livre plein de cercles, de caractères et de figures bizarres, comme pour en tirer ses réponses ; demande l'âge de la personne qui consulte, et jette les sorts. (*c*) Ces sorts jetés sont deux ou trois petites pièces de cuivre, où sont écrites quelques lettres sur un seul côté. Si les pièces jetées en l'air tombent à terre de telle sorte que le côté vide regarde le ciel, c'est un mauvais signe ; et au contraire c'en est un bon, si elles tombent autrement : mais si les deux pièces tombent chacune d'une façon différente, c'est un excellent présage. Il est pourtant si ridicule, qu'à peine en amuserait-on l'enfant d'un Européen. Malgré cela, le Jésuite nous assure que le roi et sa cour s'en servent pour des affaires de conséquence ; cela s'appelle décider ses affaires au sort des dez, comme le juge Bridoie dans Rabelais.

On a, dans ce pays-là, des magiciennes qui passent pour avoir une communication intime avec le démon, et pour connaître l'état des ames dans l'autre monde. Ces magiciennes appellent les ames au son du tambour ; et, soit en contrefaisant leur voix, ou par quelqu'autre artifice, elles sup-

(*a*) Tavernier, ubi sup.
(*b*) Le P. Marini, Relation de Tunquin.
(*c*) Tavernier, ubi sup.

posent que l'ame évoquée parle et répond par leurs organes. Le Missionnaire ajoute que ces sorcières consacrent leurs propres enfans au Diable, et qu'il avait vu une telle fille souffrant de rudes attaques de l'esprit malin, quoique baptisée et par conséquent chrétienne.

Des magiciens sont les médecins du Tunquin. Quelquefois ils attribuent la maladie à un démon, et ce démon est le premier qui leur vient à la pensée, par exemple, celui des eaux, l'esprit d'un mort, etc. On essaie d'appaiser ce démon par des sacrifices; si cela ne réussit pas, on emploie la force pour le faire déloger. Les amis du malade investissent sa maison, et prennent les armes pour chasser le diable. A peine croit-on qu'une telle idée puisse naître dans l'esprit humain. Une imagination aussi plaisante que celle-là est de renfermer le mauvais esprit dans une bouteille pleine d'eau. Quand un magicien a vérifié par ses livres ou par quelque autre ruse de son art, que la maladie est causée par l'ame d'un (*a*) parent mort, il met tout en usage pour attirer cette ame nuisible; et quand il l'a en son pouvoir, il la renferme dans une bouteille jusqu'à ce que le malade soit guéri. Pour lors il casse la bouteille, et rend la liberté à cette ame malfaisante.

(*b*) Les Tunquinois font une espèce de sacrifice dans les carrefours pour ceux qui reviennent de voyage malades ou incommodés. Ils portent la robe du malade dans un carrefour, et la mettent au haut d'une perche; après quoi ils offrent au Carrefour, ou plutôt au génie qui préside là, sept petites boules de riz que le malade doit avaler. L'usage des sept boules est fondé sur le nombre des esprits vitaux qu'ils attribuent à l'homme. A l'égard des carrefours, ils ne sont pas les seuls qui les ont fait gouverner par des génies, puisque les anciens étaient dans la même opinion. Les Dieux des carrefours l'étaient aussi des voyageurs. Mais c'est trop s'amuser à des usages aussi puérils que superstitieux. Il faut parler d'une manière de guérir les gens plus naturelle.

Les médecins du Tunquin, (c) dit un de nos auteurs, guérissent des maladies qui paraissent incurables en Europe; « et même, ajoute-t-il, si » quelque femme vient se plaindre à eux que son mari est un ivrogne, ils » lui donnent des remèdes souverains pour le rendre tempérant, et pour » lui causer une extrême horreur du vin pour toute sa vie ». On croit que les Juifs qui, à ce qu'on dit, s'établirent autrefois dans cet État, y portèrent les principes de la médecine. Ces médecins font peu de questions à leurs malades. Ils lui tâtent le pouls à la Chinoise, c'est-à-dire, en trois endroits de la main, qui, selon eux, répondent à quelqu'une des parties intérieures du corps; et tout cela se fait avec gravité, sans parler. C'est une affaire qui regarde purement la médecine: nous lui en laissons le détail, de même que celui de leurs remèdes. Seulement nous dirons en gros qu'ils font très-peu d'usage de la saignée, et que les herbes et les racines sont presque les seules choses qu'ils emploient dans leurs cures. Quelquefois ils emploient

(*a*) Ils croient, comme les Siamois, au rapport de La Loubère, que les ames des défunts ne font du mal qu'aux personnes de leur famille. Ainsi chacun a soin des ames de sa parenté, sans s'embarrasser des autres ames. En ces pays-là il faut ménager et les vivans et les morts. Il suffit pour nous de ménager les gens pendant leur vie; et cela, malgré qu'on en ait, pour la bienséance si ce n'est pas pour l'amitié.

(*b*) Le P. Marini, Relation de Tunquin.

(*c*) Le P. Tissanier, ubi sup.

le feu, comme par exemple pour guérir le pourpre. Ils prennent alors de la moëlle d'un jone, la trempent dans un peu d'huile et l'allument; ensuite ils appliquent cette moëlle allumée sur autant de marques de pourpre qu'ils trouvent : par ce moyen ils consument le venin. Cela se fait dans la nuit, parce que durant le jour le pourpre ne paraîtrait pas assez. La diette et l'abstinence de certains alimens doivent accompagner ce remède. On ne permet au malade que le riz et le poisson salé ; usage bizarre, qui s'accommoderait aussi peu avec notre tempérament que les harengs salés qu'on permet en Hollande aux malades. Cependant on ne doit pas condamner trop légèrement pareils usages. Pour guérir de la morsure d'un serpent, ils se servent d'une pierre qui se trouve dans la tête de ce reptile. Cette pierre suce le venin, et ne tombe de dessus la plaie qu'après en avoir attiré tout le poison. Si ensuite on la met dans du lait, elle s'y décharge du venin et reprend sa première force.

Revenons à la magie. (*a*) Les Tunquinois lettrés se mêlent de prédire l'avenir par le moyen d'un miroir (*b*), et se vantent de pouvoir apprendre positivement à ceux qui les consultent ce qu'ils deviendront, et quel sera le succès de leurs entreprises : ils présentent de l'eau-de-vie aux morts, et en arrosent leurs cendres pour obtenir des biens de leur part. Le premier jour de leur année ils font sur le seuil des portes certaines figures propres, suivant ce qu'ils disent, à effrayer les mauvais esprits. Surtout ils observent la figure triangulaire. Nous ne disons rien de l'observation des pieds d'une poule, ni de l'éternuement, ni de la rencontre d'un homme contrefait que l'on trouve malheureusement sur ses pas en sortant de son logis, ni de celle d'une femme, qui n'est pas non plus d'un heureux augure.

Ils ont, à l'égard des éclipses, la même opinion que les Siamois et tous les Indiens. Le roi fait sonner les cloches, battre le tambour et mettre les gens sous les armes, pour secourir l'astre éclipsé.

Toutes les années, à peu près dans le premier quartier de la seconde lune de l'année, on cueille l'Areca avec beaucoup de cérémonie : (*c*) on empoisonne une de ces noix, et on la donne à manger à un enfant afin de se rendre l'année heureuse par la mort de cette victime.

DIVISION DES TEMS : LEURS MARIAGES, ET LEURS FUNÉRAILLES.

Les douze heures du jour et les douze heures de la nuit, (car ces deux parties du jour sont toujours égales chez eux) ont chacune le nom de quelque animal. Les lunes, ou leurs mois qui sont lunaires, les années (*d*) même, ont aussi de semblables noms ; et pour conserver cette règle, on compte les années par douze. Cela fait leur Cycle. Les parens évitent de donner à leurs enfans le nom de l'heure, du mois, ou de l'année de leur

---

(*a*) Tavernier, ubi sup.

(*b*) La divination par le moyen d'un miroir a été connue de Pythagore. Voyez sur cette matière une note assez curieuse, pag. 423 de l'*Apologie pour les Grands Hommes accusés de Magie*, par Naudé, Edit. d'Amst., 1712.

(*c*) Ovington, et Tavernier, ubi sup

(*d*) Le P. Tissanier, ubi sup.

naissance, comme si cette heure ou le nom de l'animal qu'elle porte, leur pouvaient être funestes. Oserions-nous leur prêter assez de lumières pour croire qu'ils mettent au rang des malheurs le jour qu'ils sont nés (*a*), comme autrefois Job, ou qu'ils n'en font pas plus de cas que (*b*) Salomon dans son livre de l'Ecclésiaste? Nous avons déjà observé que, dans le système de la métempsycose, la vie, ou pour éviter l'équivoque, la possession que l'ame prend du corps, est une peine infligée à l'ame. Ce corps est une prison. Mais avec toutes ces belles idées, les Orientaux défendent et conservent cette prison avec les mêmes soins que les peuples d'Occident. Ils n'agissent donc pas conséquemment au système établi dans leur religion. Observons en passant que les Romains regardaient aussi la naissance comme un commencement de misère, et que si le Catéchisme des Chrétiens leur dicte que Dieu les a mis dans le monde *pour le glorifier et pour le servir*, ils y apprennent aussi que cette vie, toujours exposée à la misère et à la souffrance, est le chemin ou le passage qui conduit à la vie éternelle. On sent la conformité qui se trouve entre ces idées. Après cette excursion, il faut revenir à cette excessive faiblesse que les relations nous font remarquer dans la superstition des Tunquinois. Cette heure, ce jour, ce mois, cette année où ils sont nés, sont des tems maudits, pendant lesquels on ne doit rien entreprendre. Alors le roi ne donne point d'audience, et même il ne sort pas de son palais à l'heure qui répond à celle de sa naissance.

Tout cela n'empêche pas que ce jour de naissance ne soit solennisé avec autant d'éclat et d'appareil qu'ils le peuvent. Le roi et les grands donnent des festins, des feux d'artifice et d'autres divertissemens : on le distingue aussi par des aumônes et par des libéralités. C'est alors enfin que S. M. reçoit une nouvelle vie. Voici comment cela se fait :

(*c*) Sept jours avant la fête, tous les principaux musiciens du royaume se rendent au palais du roi, et y forment un chœur de voix et d'instrumens qui dure jusqu'à l'ouverture de la fête. Les principaux Bonzes se trouvent aussi à cette cérémonie, dont un d'eux fait l'onverture. Ce Bonze récite d'abord plusieurs prières, et appelle l'ame du roi, comme pour l'obliger à rentrer dans le corps du monarque. Il prononce ces paroles à haute voix : *Que les trois ames du prince s'assemblent pour faire une ame qui anime le corps du roi*. Ces paroles sont suivies du sort, qui se fait avec deux pièces de cuivre. Quand l'ame du roi est arrivée, le Bonze met au bout d'un bâton quantité de petites mèches, afin que les trois ames du roi s'y perchent. En même tems, on donne avis à S. M. qu'il va bientôt recevoir son ame, et qu'il est tems de lui préparer logement. Le roi quitte ses habits, en prend de nouveaux, s'asseoit sur un trône magnifique. On envoie deux mille soldats, quatorze éléphans et un pareil nombre de chevaux au-devant de l'ame. Cette escorte nombreuse la conduit au trône, où S. M. la reçoit comme s'il ressuscitait. Les Grands et toute la Cour lui font compliment sur cette nouvelle vie. La fête est suivie de sept jours de musique.

(*a*) Job, Ch. III.

(*b*) *Le jour de la mort est préférable à celui de la naissance.* Eccles., Ch. VII.

(*c*) Le P. Tissanier, dans sa Relation du Tunquin. Le P. Marini décrit cette cérémonie d'une manière toute différente, pag. 257 de sa Relation de Tunquin, Edit. de Paris.

(*a*) Le soir du dernier jour de l'année, chacun plante devant sa maison une perche, au haut de laquelle on attache un panier orné tout au tour de papiers peints et dorés. Les Tunquinois s'imaginent que ce papier a la vertu d'éloigner les mauvais esprits de chez eux, et que sans ce préservatif ils seraient malheureux toute l'année. Un usage plus raisonnable est celui de se réconcilier avec leurs ennemis lorsque l'année finit.

On ne se marie pas sans le consentement de son père et de sa mère. S'ils sont morts, il faut celui des autres parens; il faut encore celui du juge ou du gouverneur du lieu. On épouse autant de femmes que les facultés et les desirs le permettent. Le roi en a jusqu'à cent : toujours est-il sûr qu'il ne doit pas en manquer, puisqu'il est le plus riche de l'État. Le Bua, dit-on, en a quarante. Pour ce qui est de la cérémonie nuptiale, on ne nous en dit presque rien. (*b*) Le missionnaire italien rapporte que, le soir des noces, les parens de la mariée la conduisent, en chantant et en dansant, à la maison de son époux; et qu'y étant arrivée, elle va dans la cuisine et salue le foyer; ensuite elle se jette à terre pour témoigner la soumission qu'elle doit à son mari. Quoi qu'il en soit, il ne se fait point de mariage sans festin : la fête nuptiale dure neuf jours, et il faut que les mariés soient bien pauvres quand ils la terminent à trois. Dès le lendemain des noces, le mari appelle sa femme sa sœur, et la femme dit mon frère au mari. C'est comme chez nous, *mon cœur, ma chère, mon amie, etc.*; expressions si usitées dans le mariage, qu'on les dit sans conséquence et même sans penser à ce que l'on dit.

La loi permet au mari de répudier sa femme, mais la femme ne jouit pas de ce privilége; si elle parvient au divorce, ce n'est pas sans beaucoup de peine. Les lois contre l'adultère sont très-rigoureuses : la femme adultère est jetée aux éléphans. Pour les maris adultères, on n'en parle pas.

(*c*) La cérémonie du divorce mérite notre attention. Quand un mari veut répudier sa femme, il prend un des bâtons qui lui servent de fourchette à son repas et celui qui sert à sa femme. Il rompt ces bâtons; chacun en prend la moitié, et les garde dans un morceau d'étoffe de soie : après cela le mari est tenu de rendre à sa femme ce qu'elle lui a apporté, et de garder les enfans qu'ils ont eus ensemble.

Quand une femme est accouchée, elle va saluer le Dieu ou le génie qui préside au foyer, et y reste quarante jours à implorer sa protection. (*d*) Le moine italien le dit ainsi.

C'est ici que nous parlerons du culte des ames. Un missionnaire jésuite dit (*e*) que les Tunquinois lettrés *adorent les ames de ceux qui sont autrefois morts de faim; que tous les premiers jours de chaque lune, ils demandent du riz par aumône, et qu'après l'avoir fait cuire, ils le vont offrir à ces ames pour obtenir un esprit pur et subtil.* Ils s'imaginent, et ce n'est pas sans raison, que les gros mangeurs n'ont pas un esprit fort propre aux études; au contraire, ceux qui mangent peu acquiérent un esprit net et subtil. De ce principe assez raisonnable, quoiqu'il souffre des exceptions puisque l'on voit de gros mangeurs qui sont gens d'esprit, et qui ne

---

(*a*) Le P. Marini, Relation de Tunquin.
(*b*) Le P. Marini, Relation de Tunquin.
(*c*) Tavernier, Relation du Tunquin.
(*d*) Le P. Marini, ubi sup.
(*e*) Le P. Tissanier, Relation du Tunquin.

manquent ni de pénétration, ni de jugement, les Tunquinois se sont avisés de conclure que les gens morts de faim président sur ceux qui se destinent aux études, quoiqu'il n'y ait pas plus de rapport entre les uns et les autres, qu'entre saint Barthélemi et les tanneurs, qui le prennent pour leur patron à cause (*a*) qu'il fut écorché tout vif.

Toutes les ames des morts sont honorées, servies, entretenues avec des soins extraordinaires. Nous avons déjà dit que chacun donne une attention particulière à celle de sa famille, parce que les ames des parens règnent souvent avec tyrannie sur la parenté. On fait donc aux morts des funérailles aussi magnifiques qu'il se puisse : on dresse pour elles des tables chargées de riz, de viandes et de fruits, afin qu'elles se régalent comme il leur plaît : on leur présente quelquefois jusqu'à quarante pièces de gros bétail. Nous reviendrons à tous ces usages, lorsqu'il faudra parler des Chinois : ici nous abrégerons le détail. On ne se contente pas de ces festins : persuadés qu'il faut aux morts des provisions plus solides, ils mettent dans leurs tombeaux de l'or, de l'argent et des étoffes de soie. Aux funérailles ils portent, comme les peuples leurs voisins, des papiers peints et figurés, que Tavernier appelle *des feux d'artifice*.

(*b*) Le missionnaire italien que nous avons cité plusieurs fois, dit que l'on écrit sur une petite planche le nom du mort dont on ne peut recouvrer le corps, et qu'on fait pour cette planche toutes les cérémonies qu'on pratique à l'égard des morts. Quand les pères et mères ne savent pas où leurs enfans sont décédés, ils consultent les magiciens, qui, avec de certains miroirs et au son de quelques tambours, évoquent l'ame du défunt afin qu'elle donne de ses nouvelles. Si l'ame refuse de comparaître, on fait une statue de plâtre, et on la traite avec les mêmes cérémonies qu'on aurait pratiqué à l'égard du mort.

L'habit de deuil est blanc. Le grand deuil consiste à se priver des plaisirs. Une des marques extérieures est de ne pas porter des habits de soie. Le deuil de père et de mère se porte vingt-sept mois, mais les enfans doivent en faire l'anniversaire toute leur vie. La veuve porte le deuil de son mari trois ans ; le mari autant qu'il lui plaît, de sa femme. Les frères et les sœurs le portent un an. Outre cela les femmes et les enfans doivent porter trois ans le deuil pour le Bua, les Conseillers d'Etat un an, les Mandarins trois ou quatre mois, et tout le peuple en général vingt-sept jours. Nous verrons plus bas qu'on appelle Bua celui qui n'a que le titre de roi, sans en avoir ni la puissance, ni la fonction ; l'une et l'autre étant entre les mains du Chua, qui est le véritable roi. Dans le cours de la première année du deuil, on honore la mémoire du mort le premier, le troisième, le septième, le cinquantième et le centième jour, et au bout de l'an.

Tous les ans, dit Tavernier, (*c*) au commencement de l'année, on célèbre une fête solennelle à l'honneur des morts illustres par leur valeur et par leurs belles actions. L'antiquité est pleine d'exemples de pareils anniversaires. Dans ceux de Tunquin, on y donne place à la mémoire des personnes qui ont excité des soulèvemens dans l'Etat, et cela se fait pour la détester, s'il faut en juger par ce que nous dirons tout à l'heure. On dresse

(*a*) Voy. Cérém. Relig. des Catholiques, p. 182.
(*b*) Le P. Marini, Relation de Tunquin.
(*c*) Relation du Tunquin.

en pleine campagne des autels pour les sacrifices, et des trophées pour ces illustres défunts, si l'on peut appeler du nom de trophées certains autels sur lesquels on écrit les noms de ces (*a*) morts avec leurs représentations. Quarante mille soldats sont commandés pour cette fête; le roi l'honore de sa présence avec une suite nombreuse de courtisans. Après que l'on a achevé de sacrifier, de brûler quantité d'encens à l'honneur des morts et de lire certaines prières, (*b*) le roi et ses Mandarins font quatre révérences profondes devant les monumens érigés aux morts qui ont défendu l'Etat, mais il tire cinq coups de flèches contre ceux qui ont excité des soulèvemens. Une décharge de l'artillerie suit cette action, et c'est ainsi que l'on renvoie les ames chez elles. On brûle alors les autels, les monumens et les papiers peints. Des cris et des hurlemens terminent la fête.

Ce n'est pas seulement dans cette fête que les Tunquinois honorent leurs morts; ils leur donnent aussi une partie du culte que demandent certaines autres solennités. Le premier et le quinzième de la lune, il y a fête et dévotion aux Dieux. Les Bonzes et le peuple redoublent en zèle et en ferveur : on multiplie, on réitère les prières; on dit son chapelet six fois de bon compte : c'est aussi dans ce transport de dévotion que chacun pense à ses morts; on a l'attention de leur porter à boire et à manger sur leurs tombeaux.

Parlons d'une cérémonie beaucoup plus brillante. Quand le roi est mort, on l'embaume, et on l'expose pendant soixante-cinq jours sur un lit de parade. Dans tout ce tems-là, il est servi comme s'il était encore en vie; et de tout ce qu'on dessert de la table de cette ombre de majesté, la moitié est donnée aux prêtres, l'autre aux pauvres. Les grands et le peuple prennent le deuil. Il est ordonné de trois ans aux Mandarins d'armes et de justice, de neuf lunes à la maison du roi, de six à la noblesse, et de trois au menu peuple. Durant ce deuil, tous les divertissemens cessent, excepté ceux qu'on doit au nouveau roi sur son avènement à la couronne, et ce nouveau roi prend aussi le deuil de son prédécesseur. Toutes les viandes qu'on lui sert sont dans des plats vernis de noir. Il se fait couper les cheveux : il a sur la tête un bonnet de paille : ses Mandarins d'Etat et les princes de sa maison sont coiffés de même. Trois cloches sonnent sans discontinuer au palais, depuis le moment que le monarque est expiré; et cela dure jusqu'à ce que le corps du défunt soit mis dans une galère qui doit le porter au lieu ordinaire de la sépulture des rois. Le troisième jour du décès du roi, les Mandarins vont à la cour faire leurs complimens sur cette mort, et le dixième tout le peuple a la liberté d'aller voir cette majesté défunte. Il appartient à un officier, que Tavernier nomme Connétable, de faire les préparatifs de la pompe funèbre. Tous les chemins par où elle passe, sont couverts d'une toile teinte en violet, qui est la couleur des rois. La marche est de seize jours. A chaque quart de lieue on fait halte : on trouve de petites huttes où il y a de l'eau pour boire, et du feu pour allumer la pipe.

Il faut copier de Tavernier la description de cette marche, puisqu'elle explique la figure que l'on place ici. D'abord on voit « deux huissiers de » la porte de la chambre du roi, lesquels vont criant le nom du feu roi;

(*a*) Le P. Tissanier, dans sa Relation du Tunquin.
(*b*) Idem, ubi sup.

1. Deux Nassaires portant des masses
2. Deux Officiers traisnant le Mausolée ou est escrit le nom du Roi
3. Deux Elephants
4. Le Grand Crieur, et deux Pages à cheval, suivis de douze maures, lesquels prendent quelque fois les Elephans.

A. Galere ou est le corps du Roi
B. Galere ou sont les Seigneurs qui vont se faire enterrer vifs avec le Roi.
C. Galere avec les Dames qui vont se faire enterrer vives avec le Roi
D. Deux Galeres qui portent les tresors qu'on va enterrer avec le Roi.

» ils portent chacun une manière de masse d'armes dont la boule est pleine » de feux d'artifices. Douze officiers de galères traînent le mausolée où » est écrit le nom de ce prince ; après eux marche le grand écuyer à che- » val ; il est suivi de deux pages : ensuite paraissent douze chevaux de » main, marchant deux à deux, tous à bride d'or avec des housses et des » selles brodées, des franges d'or, etc. Douze éléphans viennent après ; » quatre de ces éléphans sont montés chacun d'un homme qui tient un » étendart ; quatre autres sont chargés de tours qui portent des soldats » armés de mousquets et de lances. Les quatre derniers portent des cages, » ou du moins quelque chose qui leur ressemble. Une de ces cages est » garnie de glaces par le devant et les deux côtés ; l'autre est faite en ja- » lousie, et chacune des deux autres a quatre goudrons. Ces éléphans » sont ceux que le roi montait à la guerre : on voit ensuite un chariot qui » porte le mausolée où est le corps du roi. Ce chariot est traîné par huit » cerfs, et chaque cerf est mené par un capitaine des gardes-du-corps. Le » nouveau roi, ses frères, les princes du sang suivent immédiatement le » chariot en longues robes blanches, la tête couverte d'un bonnet de paille. » (Nous avons dit que le blanc est la couleur du deuil des Tunquinois). » Ces princes et les princesses qui les suivent sont environnés de quelques » joueurs d'instrumens ; outre cela, les princesses ont après elles deux » dames d'honneur. Ces princesses portent à boire et à manger pour le » défunt : ceux qui viennent après ces dames sont les quatre gouverneurs » des quatre principales provinces du royaume. Ces gouverneurs portent » chacun sur l'épaule un bâton, d'où pend un sac plein d'or et de diffé- » rens parfums. Ces sacs renferment les présens que les quatre provinces » font au prince mort ; ils lui doivent servir pour ses besoins de l'autre » vie. Les deux chariots à huit chevaux, que l'on voit à la suite des quatre » gouverneurs, portent des coffres pleins de lingots d'or, des barres » d'argent, d'habits, d'étoffes d'or et de soie. Le défunt emporte ces tré- » sors avec lui. Enfin une foule de nobles et d'officiers de tous rangs, » les uns à pied et les autres à cheval, font la clôture de cette pompe » funèbre ».

La procession de cette noblesse étant arrivée hors de la ville, on trouve sur la rivière la galère qui doit recevoir le corps. Cette galère est suivie de quelques autres. Dans l'une des deux premières qui suivent immédiatement celle du corps, sont les seigneurs qui se font enterrer avec leur monarque ; et dans l'autre, qui est fermée d'une espèce de jalousie, les dames que l'on doit enterrer aussi pour son service. Les autres galères portent les équipages, les trésors et les provisions.

Toutes ces galères remontent une rivière qui passe par des terres désertes et stériles. C'est dans l'endroit le plus difficile et le plus caché de ces déserts que l'on enterre le roi et ceux qui vont le servir. Le secret du lieu n'est confié qu'à six des principaux eunuques de la cour, à qui l'on a fait prêter serment qu'ils ne le révéleront jamais.

Le P. Tissanier nous décrit ensuite une manière de service solennel qu'il vit faire pour l'ame du prince. Voici l'abrégé de sa description. On fit ce service dans une grande campagne. Il consistait, dit-il, en vingt-cinq corps-de-logis tous peints, et d'une hauteur prodigieuse, tous couverts de riches étoffes de soie : après ces maisons peintes, on voyait un palais élevé sur des colonnes bien travaillées et couvertes d'or, et cent belles statues qui représentaient des Mandarins et des femmes avec des tambours et des

trompettes, quantité de galères et d'animaux peints. On y voyait outre cela un nombre si considérable de loges et de tentes remplies de provisions et d'animaux vivans, qu'il n'en aurait pas fallu davantage pour une ville considérable. Le prince régnant se rendit avec sa cour aux maisons peintes dont nous venons de parler. Il en choisit une pour y loger l'ame de son père, il l'acheta : le marché fut singulier. L'acheteur prit de la monnoie de cuivre, et se soutenant faiblement sur un bâton, comme si la douleur et la tristesse lui eussent ôté les forces, il alla visiter les quatre coins du logis, demanda quatre fois en gémissant si on voulait le lui vendre. Les Bonzes qui étaient dans la maison peinte répondirent en chantant, *la maison est trop belle pour la vendre à bon marché*. Mais il y eut moyen de s'accommoder : le prince fit des offres si généreuses, que la maison fut bientôt à lui avec toutes ses dépendances. Après l'achat, il fit à l'ame de son père un sacrifice solennel de papiers peints, et se rendit ensuite dans une maison plus éloignée, où l'on avait convert plusieurs tables de toutes sortes de mets : c'était de là que l'ame devait déloger. Le roi lui fit quatre révérences profondes, et la pressa civilement de prendre possession de son nouveau domicile. Les Bonzes l'y allèrent prendre en cérémonie. Cette ame qu'on faisait déloger était une grande statue richement parée, sur laquelle était écrit le nom du mort. La statue fut mise sur un trône, et portée de cette façon dans son palais : on l'y plaça dans un endroit fort élevé. Pour finir la cérémonie, un Bonze mit le feu au palais de l'ame et à tous ces corps-de-logis peints ou dorés. Dans un moment cette décoration si étendue et si magnifique fut réduite en cendres.

LEURS ROIS, etc.

Le Tunquin a deux rois ; mais l'un d'eux ne possède que l'ombre de la royauté. C'est une déférence que le roi qui règne réellement veut bien accorder au lustre de la noblesse, et à l'antiquité du droit de celui qui n'a plus qu'un titre sans force. Encore vaut-il mieux n'avoir que cela, que d'être privé de tout, et de vivre pensionnaire de quelques sujets charitables. Des intérêts de politique et de religion ne lui ont pas enlevé les cœurs des siens au point de se voir réduit à vivre d'aumônes. Si le Bua, ce prince légitime du Tunquin, se voit dépossédé de tous ses Etats, au moins a-t-il la consolation de vivre tranquille et dans sa patrie. Les lois ne l'ont pas proscrit, il ne fuit pas de ville en ville et de province en province, comme le dernier des criminels. Tel est le sort des grands ; il n'y a point d'égalité entre leurs malheurs et ceux des particuliers, et l'on n'en trouve pas non plus entre les fautes des uns et des autres. Dans le mal que les fautes font souffrir aux Grands, on trouve toujours des raisons d'Etat qui justifient les uns et qui condamnent les autres. Delà les partis. Le plus fort l'emporte : alors les révolutions se font presque sans réplique. Le Bua est obligé de demeurer enfermé dans son palais, comme dans une honnête prison. Il y est sans cour, sans suite et sans soins ; mais on le promène en cérémonie une fois l'année par toutes les rues, avec pompe et magnificence : il semble même qu'il ne lui est pas permis de renoncer à sa royauté chimérique. Cependant les Mandarins vont lui faire la révérence le premier et le quinzième de chaque lune, et le roi régnant ne donne aucun édit qui ne soit signé du Bua.

Toute la cour et les gens de guerre vont faire compliment au roi possesseur du trône, le premier jour de l'an, le cinquième de la cinquième lune, le jour de sa naissance; et celui auquel on fait l'ouverture de la chancellerie; sans parler des occasions extraordinaires, comme quand S. M. acquiert quelque nouveau titre, ou quand il gagne quelque victoire. Dans toutes ces circonstances et le jour de l'anniversaire du roi défunt, les princes, la cour et les étrangers ont accoutumé de faire des présens au roi. S. M. choisit le quinzième de la septième lune, pour faire à son tour diverses libéralités, et pour rendre la liberté aux prisonniers qui ne sont pas criminels d'Etat. (*a*) C'est aussi dans cette septième lune que l'on allume des feux à l'honneur des morts, pour y purifier leurs ames. Ceux qui ont l'honneur d'être reçus à l'audience de S. M. l'abordent (*b*) le bonnet sur la tête, lui font quatre révérences jusqu'à terre, et se relèvent à chaque fois; les femmes ne se prosternent qu'une. On n'entre dans son palais qu'en robe violette; on ne lui demande aucune grace, que le présent à la main: mais si S. M. refuse la grace, elle refuse aussi le présent.

Dans la dernière lune, le roi choisit un jour malheureux, un jour que les Tunquinois appellent *jour de mort*, pour se faire prêter ou renouveler le serment par ses femmes, ses courtisans et ses officiers. Cela se fait en présence de quelques Grands, et dans un temple d'idoles. Le dernier jour de cette dernière lune, qui est le dernier de l'année, le roi sort de son palais et va avec sa cour se laver dans la rivière.

Le roi donne l'arrêt de mort, et celui de grace. Le criminel qui la reçoit est obligé (*c*) de se présenter avec un bouquet d'herbes à la bouche, pour faire comprendre qu'il a mérité de la brouter et d'être traité comme une bête à cause de sa conduite irrégulière.

Il y a au couronnement du roi quelques cérémonies qui tiennent à la religion, comme le serment qu'il reçoit des Grands, la visite des pagodes, les sacrifices, les dons que le nouveau roi fait aux idoles, et la visite des hôpitaux. On nous assure que le nombre des victimes va bien au-delà de cent mille; que le nouveau roi donne plus de la valeur d'un million aux idoles, tant en or et en argent qu'en étoffes de grand prix et en belles toiles peintes, et qu'il fait des charités considérables aux pauvres des pagodes et des hôpitaux. Au renouvellement de la lune, le nouveau roi fait une retraite chez les Bonzes; cette retraite ne dure que le premier quartier. Le reste de la lune se passe en réjouissances, en courses de galères, et en festins.

La noblesse s'acquiert par les armes et par les lettres; il faut pour acquérir celle-ci passer par trois degrés, qui reviennent à ceux de Bachelier, de Licentié et de Docteur. Toutes ces études durent environ dix-sept ans, au rapport de Tavernier. (*d*) L'examen pour les deux premiers degrés se fait de trois en trois ans dans un endroit spacieux, où chaque maître assemble ses disciples sous sa bannière. L'examen des premiers roule sur les caractères Chinois; celui de ceux qui aspirent au degré suivant, sur des questions d'histoire et de morale. A l'égard de ceux qui aspirent au degré

(*a*) Le P. Marini, Relation de Tunquin.
(*b*) C'est un déshonneur au Tunquin que d'avoir la tête nue; cela n'appartient qu'aux criminels, à qui on la fait raser dès qu'ils sont saisis.
(*c*) Tavernier, ubi sup.
(*d*) Le P. Tissanier, ubi sup.

de Docteur, on ne les examine que tous les six ans; et pour être examinés, ils sont obligés de se rendre à la Cour. On les examine en présence de plusieurs Docteurs, du roi et du Bua, sur des matières un peu relevées, entre lesquelles on en choisit telles qu'on le juge à propos pour sujet de leurs discours, qu'ils sont obligés de composer et de rendre entre deux soleils. Ces discours sont présentés au Bua, et examinés par les principaux Docteurs. Le nombre des Docteurs qu'on reçoit après cet examen dépend de la volonté du roi, qui leur donne les emplois vacans, ou les élève à telle dignité qu'il juge à propos. Cinq jours après l'examen, le roi fait afficher à la porte du palais les noms des nouveaux Docteurs, et S. M. leur donne un habit violet, quarante domestiques, et des rentes proportionnées à leur état.

Ensuite, le nouveau Docteur va recevoir les complimens de son village. Il y trouve une maison toute neuve pour le loger. On l'y conduit en triomphe, on lui fait des présens, on le régale. Heureux les gens de lettres qui vivent dans un pays où le savoir est si estimé ! Mais nous voyons les choses dans un grand éloignement. Il est permis de croire que la brigue et la faveur gouvernent là comme ailleurs, et que beaucoup de Docteurs y montent à des postes éminens par le moyen d'une capacité qu'on leur prête sans l'examiner de trop près.

Tavernier rapporte quelques autres particularités concernant cette matière : nous y renvoyons le lecteur.

Tous ces gens de lettres possèdent de beaux privilèges. Ceux qui ne sont encore qu'au plus bas degré, jouissent de l'exemption de la moitié des tailles, et sont dispensés d'aller à la guerre. Ceux qui sont au moyen degré ne paient aucune sorte de tribut : mais les Docteurs possèdent ces privilèges pour eux et pour leur postérité jusqu'à la septième génération, et parviennent aux plus grands honneurs. Ainsi s'anime la jeunesse, qui voit que des études de plusieurs années produisent des récompenses qui la mettent de pair avec la noblesse. Il y a vers les extrémités de l'Europe un Etat qui récompense le mérite des études, et leur ouvre le chemin aux premières dignités. C'est l'Angleterre.

En finissant cet article, nous ferons remarquer au lecteur que la Relation du P. Tissanier Jésuite, et celle de Tavernier sont si conformes dans leurs descriptions, qu'il faut nécessairement que l'un ait été le copiste de l'autre. Il y a beaucoup d'apparence que le Voyageur marchand a copié le Jésuite.

RELIGION DE LA COCHINCHINE, DE CAMBAIE, etc.

La religion de la Cochinchine est en général la même que celle du Tunquin. La superstition des Cochinchinois est telle qu'il n'est rien, dit-on, qu'ils ne révèrent, quelque méprisable qu'il soit, pourvu qu'ils se persuadent que l'ame de quelque illustre personnage y loge. En parlant du Tunquin, nous avons remarqué la même chose de ses habitans.

(*a*) Ils adorent surtout les ames de ceux qui étaient tenus pour saints pendant qu'ils vivaient sur la terre. Les pagodes sont ornées des idoles de ces bienheureux. Ces idoles sont rangées à droite et à gauche dans la pagode; les plus petites, les premières; les moyennes ensuite; après celles-ci, les plus grandes: de sorte qu'elles ressemblent assez bien à des tuyaux d'orgues. Cet ordre marque le mérite et la distinction des ames. Au milieu de ces deux rangs d'idoles il y a un vide, et ce vide est l'endroit le plus honorable de la pagode. On n'y voit qu'une niche profonde et obscure, « qui » fait entendre, dit le jésuite Italien, que le Dieu qu'ils adorent, et de » qui dépendent toutes les pagodes qui ont été hommes comme nous.... » est d'une essence invisible... ». On voulut, continue notre voyageur, faire voir aux Cochinchinois que tant d'idoles étaient inutiles, puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu. Les Cochinchinois lui répondirent: *Nous sommes de votre avis; mais vous devez supposer avec nous, que ces idoles rangées aux deux côtés du temple, ne sont point les créatures du ciel et de la terre, mais des hommes distingués par leur sainteté, que nous honorons de la même façon que vous honorez vos saints, vos apôtres, vos martyrs et vos confesseurs. On leur défère plus ou moins d'honneur, selon les degrés de vertus que l'on reconnaît en eux.* Par la suite du discours ils déclarèrent encore mieux au missionnaire qu'ils concevaient Dieu comme un être invisible qui n'est point soumis à nos sens, et qui ne se peut représenter ni par images, ni par figures; que le vide et l'obscurité qu'on voyait entre les deux rangs d'idoles marquait l'incompréhensibilité de la nature divine; et enfin, que toutes les idoles qui l'environnaient, étaient autant d'intercesseurs auprès de l'Être-Suprême.

Tant de Génies, de Vice-Dieux, d'Intercesseurs auprès de la Majesté Divine demandent des marques visibles de respect et de vénération: aussi le pays est-il rempli de pagodes, et les pagodes de richesses. L'un va rarement sans l'autre. Quand on veut obtenir la faveur des Grands, on observe de les honorer, on est attentif à leur rendre toute sorte de devoirs, on leur fait aussi des présens, et ces présens répondent ordinairement à la dignité de leur personne. Le dévot se conduit de même dans toutes les religions: le seul Protestant fait exception à la règle; il se présente les mains vides, il va droit à l'Être-Suprême, sans faire la moindre civilité aux saints, et avec la même hardiesse qu'on remarque dans le système de sa politique. Il traite la cour du Ciel avec le même mépris qu'il témoigne à celles du siècle.

Les Cochinchinois qui habitent vers les montagnes ont conservé, à ce qu'on assure, beaucoup plus de simplicité dans leur religion. Ils n'ont point de temples d'idoles, mais ils adorent le Ciel et lui offrent des sacrifices: à cela ils ajoutent beaucoup de respect pour les morts.

(*a*) Relation de la Cochinchine par le P. Borri, imprimée à Rennes en 1631.

Le fond de la religion du peuple de Cambaie revient presque à la croyance des Siamois. On dit qu'ils adorent le Seigneur souverain du ciel et de la terre, ou plutôt, l'ame de l'univers. Quelques missionnaires disent qu'ils ont beaucoup de respect pour nos cérémonies et pour nos images; mais les hérétiques, toujours malins, veulent que ce respect ne soit dû qu'à une conformité d'idées qu'ils remarquent (*a*) entre les Païens et les Catholiques.

Il y a dans ce royaume la pagode d'Onco, si célèbre parmi les Gentils que, de cinq ou six États à la ronde, on s'y rend en pélerinage. Ces Gentils reçoivent les décisions d'Oneo avec autant de respect et de confiance, qu'un Catholique celles du Saint-Siège.

LEURS PRÊTRES.

Il y a entre les Onsais, qui sont les prêtres et les religieux des Cochinchinois, (*b*) une hiérarchie qui a quelque rapport à la nôtre: par exemple, ils vont vêtus diversement selon la diversité de leur règles, ou la différence des dignités. Les uns font vœu de pauvreté, et ne vivent que d'aumônes; les autres, dit le missionnaire, vaquent à des œuvres de miséricorde: ils travaillent à la guérison des malades par la magie ou par des remèdes naturels, mais toujours sans exiger ni salaire, ni récompense. Il y en a qui s'occupent à construire des ponts, qui vont en pélerinage, qui vont à la quête et bâtissent des églises. D'autres enseignent en public et en particulier, d'autres enfin prennent soin des animaux. Tout cela se trouve aussi dans la vie des Talapoins et des Bramines, comme nous l'avons remarqué. Notre missionnaire a cru trouver dans la hiérarchie de ce peuple une subordination semblable à celle que nous avons d'abbés, d'évêques et d'archevêques; *jusques-là*, dit-il, *qu'ils portent des bâtons dorés et argentés, fort peu différens de ceux dont on se sert parmi nous dans l'église.*

La manière d'exercer la médecine est d'un caractère assez singulier. Les remèdes qu'ils donnent à leurs malades sont agréables et nourrissans, et *il n'est pas besoin*, dit le missionnaire, *de leur donner d'autres alimens*: aussi les donnent-ils plusieurs fois le jour, comme nous donnons les bouillons. Ils saignent beaucoup plus rarement que nous. Il ajoute encore qu'ils ont assez de bonne foi pour dire à un malade qu'ils jugent ne pouvoir guérir: *je n'ai point de médecine pour ce mal*; mais s'ils croient pouvoir guérir le malade, ils lui disent avec confiance: *j'ai de quoi vous guérir, je vous mettrai sur pied dans un certain tems.* Aussitôt on convient de ce que le malade donnera au médecin pour sa guérison, et quelquefois le malade et le médecin en passent un contrat entre eux. Si par malheur pour celui-ci, le malade ne guérit pas, il perd sa peine et sa médecine. Il n'en est pas ainsi chez nous. Il faut mourir de la main des médecins, et les payer comme si l'on avait été guéri: ce n'est pas que nous prétendions qu'ils assurent la vie des hommes; mais il serait bon d'arrêter la témérité des empiriques et des charlatans.

(*a*) Purchas, dans son Extrait touchant la Cochinchine.

(*b*) Relation de la Cochinchine, par le P. Borri.

LEURS CÉRÉMONIES NUPTIALES ET FUNÈBRES.

La Polygamie des Cochinchinois est comme celle de leurs voisins : ils se permettent aussi le divorce. Ils ne se marient point dans les degrés défendus par les lois divines et humaines. Vers les montagnes, ils ont un usage semblable à celui des anciens Juifs : c'est que si un homme vient à mourir, son plus proche parent épouse sa veuve ; et si l'un ou l'autre refuse cette alliance, il doit se soumettre à une certaine peine dont on ne se rachète pas facilement.

L'adultère, soit homme ou femme, est jeté aux éléphans. La Relation du missionnaire ajoute, à l'égard de l'éléphant qui est l'exécuteur de la sentence, qu'il la suit de point en point, avec autant d'ordre et de docilité que le pourrait faire un homme ; mais on sait assez que les bêtes se dressent à des fonctions dont il semble qu'à peine certains hommes seraient capables.

Dans leurs usages funèbres voici ce qu'il y a de remarquable. On s'assemble auprès du malade agonisant, et l'on frappe à grands coups de sabre et de cimeterre l'air qui l'environne, afin d'éloigner et d'épouvanter les mauvais démons, qui sont tout prêts à nuire à l'ame au moment qu'elle sort du corps. Quand il meurt quelque personne de considération, les Onsais, qui, comme nous l'avons dit, sont les prêtres de ce peuple, et souvent aussi leurs médecins, s'assemblent pour consulter sur ce qui peut avoir causé la mort au défunt ; et quand ils croient avoir trouvé la cause de cette mort, ils la condamnent gravement au feu. Cette condamnation est suivie de la possession formelle d'un parent du mort. (C'est ainsi que l'assure le missionnaire.) Le diable entre dans le corps de cette personne, après quelques cérémonies et évocations magiques ; et le possédé raconte dans sa possession l'état de l'ame du mort, tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle souffre, etc. Leurs autres cérémonies funèbres ne diffèrent pas de celles de leur voisins. Comme eux ils célèbrent des fêtes en l'honneur des morts, et comme eux il les invoquent. Le missionnaire jésuite trouve que cela ressemble à la canonisation des saints. Enfin ils donnent, comme leurs voisins, à manger aux ames.

Il est aisé de remarquer, par tous ces usages, que ce peuple est persuadé de l'immortalité de l'ame. Quand nos missionnaires disaient à ces Cochinchinois, pour les désabuser de la ridicule opinion que les ames ont besoin d'alimens : *comment ne voyez-vous pas que vos idées sont très-fausses ? Les ames n'ont point de bouches pour manger, et d'ailleurs si elles mangeaient, les plats resteraient - ils pleins ?* les Cochinchinois se tiraient d'affaire en répliquant : *il y a deux choses à considérer dans les viandes ; l'une est la substance, et l'autre les accidens de quantité, qualité, odeur, saveur, etc. Les ames prennent pour elles la substance du manger, qui est immatérielle et spirituelle ; c'est un aliment proportionné à leur nature incorporelle : mais elles laissent dans les plats ces accidens qui se perçoivent des yeux et des autres sens corporels. De cette manière, elles n'ont pas besoin des organes d'un corps pour manger.* Si cette réponse n'a pas été concertée par des Chrétiens, il faut avouer qu'elle fait honneur à la subtilité des Cochinchinois.

RELIGION DES ILES PHILIPPINES.

Les Insulaires des Philippines, c'est-à-dire, ceux qui sont encore idolâtres (*a*), adorent le soleil, la lune et les étoiles. En certains endroits, ils adoraient le démon et lui sacrifiaient fort fréquemment, pour mieux lui témoigner leur reconnaissance des richesses qu'ils en recevaient. Nous avons remarqué en quelque endroit, qu'en style de théologien, de quelque secte qu'il soit, adorer de faux Dieux, c'est toujours adorer les démons: mais en style d'historien, c'est une expression vague qui ne dit rien. Un Espagnol cité par (*b*) Jovet a trouvé chez eux l'idolâtrie des Grecs et des Romains. Un Dieu des Philippines porte le nom de *Maglante*, et maglante veut dire *celui qui lance la foudre*. Comme ces mêmes Grecs et Romains, ils ont des Dieux de l'un et de l'autre sexe. Entre ces Dieux, Batala se fait distinguer (c) chez les Tagaies. *Batala* signifie le *Dieu Créateur*. Chez les Bisaics ce Dieu supérieur porte un nom qui signifie le *Tems*. En général, on assure que le culte de ces Païens est fondé sur la tradition, et que c'est elle qui le conserve par des chansons, que les pères apprennent aux enfans. Dans ces chansons, ils racontent les faits héroïques et les généalogies de leurs Dieux.

Dans quelques îles ou terres voisines des Philippines, on n'a remarqué d'autre religion (*d*) que des conversations fort familières et fort fréquentes avec le Diable; mais avec toute cette familiarité, quand il se trouve tête à tête avec un d'eux, il le tue. A cause de cela les Insulaires sont obligés de se précautionner, et de ne le voir qu'en compagnie.

Dans quelques autres îles de ces mers méridionales, on ne trouve d'autre signe de culte religieux que des mains jointes et des yeux levés au ciel, quand on y parle de cet Etre-Suprême dont on peut bien dire (*e*) que tous les hommes sentent ses effets, quoiqu'il y en ait une infinité qui paraissent ni le connaître, ni le sentir. Ces Insulaires lui donnent le nom d'*Abba*. Avec l'heureux talent de ramener les choses à une certaine origine, on trouverait que ces peuples, aujourd'hui demi-sauvages, peuvent avoir hérité ce mot (*f*) d'*Abba* des Hébreux ou des Syriens leurs ancêtres, avec la coutume de s'abstenir de cochon.

Malheureusement cette abstinence, qui pourrait les faire prendre pour des descendans des Juifs, n'est reçue que dans la vie civile; car le culte religieux de ceux qui adorent le soleil consiste surtout à lui sacrifier un cochon avec beaucoup de cérémonie et de dévotion. Après une musique préliminaire d'instrumens, laquelle fait l'ouverture de cette solennité, deux vieilles femmes font une révérence au soleil. On doit observer que les vieilles femmes font en même tems les fonctions de la prêtrise, et celles

---

(*a*) Purchas, Extraits de Voyages.

(*b*) Cet auteur a écrit l'*Histoire de toutes les Religions du Monde*. On le cite faute d'une meilleure autorité; car il est fort peu exact, pour ne rien dire de pis.

(*c*) Relation des Philippines, dans le grand recueil de Thévenot.

(*d*) Purchas, ubi sup.

(*e*) *Scilicet est aliquid quod nos cogatque regatque*
Majus, et in proprias ducat mortalia leges. Manilius.

(*f*) Ce mot signifie, *père*.

de la sorcellerie. Après le premier hommage rendu au soleil, elles prennent leurs ornemens pontificaux, se mettent autour de la tête un ruban, de telle manière qu'il leur fait deux cornes sur le front, et tiennent entre leurs mains quelque chose qui ressemble à une ceinture. Dans cet équipage elles dansent en jouant d'une espèce de chalumeau, prient et prononcent quelques paroles en regardant le soleil. Pendant cet acte de dévotion, le cochon destiné au sacrifice est là tout lié. Les prêtresses dansent autour de cette victime. Ensuite on apporte du vin ou quelque chose d'équivalent à cette liqueur : une de ces prêtresses en répand la valeur d'une tasse sur la victime, faisant en même tems quelques cérémonies convenables ; après quoi elle lui donne le coup de mort. C'est-là le sacrifice. Pour achever la solennité de la fête, ces femmes lavent leurs chalumeaux dans le sang de la victime, y trempent le doigt, et marquent leurs maris au front. A l'égard de la chair du cochon, les prêtresses en font un régal à la compagnie, sans autre apprêt que de la présenter un peu au feu.

Tous ces Insulaires ont la faiblesse de tirer un bon ou un mauvais augure de la première chose qui se rencontre dans leur chemin. L'ignorance et la superstition ne leur permettent pas de se passer de ces ridicules présages. S'ils sont en voyage, le (*a*) moindre insecte rencontré mal à propos est capable de les renvoyer chez eux.

Nous ne disons rien des incisions qu'on a vu qu'ils se faisaient dans la chair, ni des couleurs dont on assure qu'ils se peignaient ; ceux qui ont trouvé des apparences de dévotion ou de superstition en cela pourraient bien s'être trompés. Il y a plus de fondement à ce qu'on raconte du culte qu'ils rendaient à certains arbres, dont on en voyait auxquels ils avaient essayé de donner forme et figure d'idoles. Celles-ci n'étaient rien autre que des troncs d'arbres creusés, auxquels on avait fait une grosse face plate et difforme, avec quatre dents dans la bouche semblables aux défenses d'un sanglier. On avait peint ces Dieux avec une délicatesse tout-à-fait digne de la sculpture.

On n'a rien à dire de leurs cérémonies nuptiales, sinon qu'ils ont plusieurs femmes ; et qu'une de ces femmes est toujours supérieure à toutes les autres.

Ils croient bien l'immortalité de l'ame ; mais ils veulent, comme leurs voisins du Continent, qu'elle passe d'un corps dans l'autre.

On attribue l'usage de la circoncision aux Insulaires de quelques-unes des Philippines. Pour prévenir dans les hommes la bizarrerie criminelle de l'amour, on passe aux jeunes garçons, vers l'extrémité d'une certaine partie du corps, un cloud dont la pointe est rivée et la tête formée en couronne. On dit à Candish (*b*) que les femmes trouvèrent fort à propos le secret du cloud, pour s'assurer d'un tribut que les hommes n'auraient jamais dû leur disputer puisque la nature le leur impose, et que,

(*c*) *Suivant ses lois, sur un autel sans plus,*
On doit porter son offrande à Vénus.

On dit que les matrones de Thrace déchirèrent Orphée pour avoir prêché contre le culte établi.

(*a*) Purchas, ubi sup.
(*b*) *Recueil de Voyages de la Campagn.*, Tome II.
(*c*) Ces vers sont d'un conte qui se trouve dans le recueil de Vergier, imprimé en Hollande en 1727.

RELIGION DES ILES DES LARRONS.

On sait assez l'origine du nom odieux qu'on a donné à ces Insulaires. Tel écrivain qui dirait d'eux que leur religion répond à leur nom, croirait avoir pensé la plus jolie chose du monde. Quoi qu'il en soit, tout ce qu'on connaît de leur religion se réduit à certaines images de bois travaillées fort grossièrement. Les temples de ces images sont les barques et les canots des Insulaires; l'avant, ou si l'on veut la proue des barques, est l'autel, ou pour parler plus correctement, la niche du Dieu.

On dit qu'ils n'ont qu'un commerce fort impur et fort déréglé avec les femmes, que c'est-là tout ce qu'on sait de l'union des deux sexes, et qu'une feuille d'arbre fait toute la parure des femmes. Cette feuille couvre une place dont la conquête est si dangereuse pour ces Insulaires, qu'au rapport d'un voyageur cité par Purchas, il en vit plusieurs à qui elle avait coûté le nez et les lèvres.

RELIGION DES ILES MARIANES.

Voici un gain de cause pour ceux qui croient qu'il existe des peuples athées. « (*a*) Les Insulaires des Marianes ne reconnaissent aucune divinité; » et avant qu'on leur eût prêché l'Évangile, ils n'avaient pas la moindre » idée de religion. Ils étaient sans temples, sans autels, sans sacrifices, » sans prêtres. Cependant, ajoute le Père le Gobien, ils étaient persuadés » de l'immortalité de l'ame, et que les esprits reviennent après la mort. » Ils reconnaissaient un paradis où les ames sont heureuses, et un enfer » où elles sont tourmentées : mais, selon eux, ce n'est ni la vertu, ni le » crime qui conduisent dans ces lieux-là : les bonnes ou les mauvaises ac- » tions n'y servent de rien. Tout dépend de la manière dont on sort de ce » monde. Si on a le malheur de mourir d'une mort violente, on a l'enfer » pour partage . . . . ; si au contraire l'on meurt de mort naturelle, on a » le plaisir d'aller en paradis, et d'y jouir des arbres et des fruits qui y » sont en abondance ». Il est presque impossible de concevoir l'immortalité de l'ame, un retour d'esprits, des peines et des récompenses après cette vie, sans concevoir quelque chose qui tient lieu de Dieu. Ange, matière ou démon, il n'importe; cela sauve toujours d'un athéisme parfait. Pour le défaut du culte, il ne prouve rien; et pour la manière de sortir de ce monde, selon laquelle on gagne ou le paradis ou l'enfer, elle prouve peut-être que ces Insulaires croient, comme une partie des Indiens, que les accidens de la vie, une mort violente, etc., sont des châtimens infligés à des ames qui ont mal vécu dans quelqu'un des corps où elles ont déjà logé : une mort douce est au contraire la récompense d'une ame qui s'est bien gouvernée dans ses transmigrations précédentes. En vertu de cela, l'une doit mériter le paradis, et l'autre l'enfer. « Ces Insulaires, continue le » P. le Gobien, ignoraient entièrement qu'il y eût d'autres terres; ils se » regardaient comme les seuls hommes qui fussent dans l'Univers » : d'où l'on peut seulement conclure que le défaut de commerce avec d'autres

(*a*) *Histoire des Iles Marianes*, par le P. le Gobien.

hommes les avaient entièrement abrutis : ils étaient tombés dans une suspension de sentiment à l'égard de la Divinité. La moindre réflexion que le Père le Gobien leur eût fait faire, aurait réexcité ce sentiment. Ne voyons-nous pas tous les jours parmi le bas peuple des gens d'une insensibilité étonnante sur l'article de la Divinité ? Mais comme cela ne vient en eux que d'un défaut de réflexion, on ne s'est pas encore avisé de les appeler *Athées*.

RELIGION DES ILES MOLUQUES.

Sous le nom de *Moluques* nous comprenons les vraies Moluques Amboine, Banda, Celebes. Le Mahométisme est généralement la religion de ces îles : mais cependant on y trouve encore des Païens ; et même, dans le Mahométisme des habitans, on remarque des restes de l'ancienne idolâtrie. On rapporte que les Idolâtres adorent l'air, ou le démon de l'air, sous le nom de *Lanitho*. Tous leurs Nitos (ce nom, à ce qu'on nous dit, signifie un *mauvais esprit*) sont soumis à un être supérieur qu'ils appellent *Lanthila*, et ce *Lanthila* n'est lui-même que le lieutenant de *Taulay*. Chaque ville a son Nito.

Le Nito est consulté, dans quelque affaire qu'on veuille entreprendre. Pour le consulter, on s'assemble vingt ou trente ; on l'appelle au son d'un petit tambour consacré, pendant que quelques personnes de la troupe allument plusieurs bougies et prononcent des paroles mystérieuses qui doivent évoquer le Nito. Il paraît enfin, ou, pour mieux dire, un de ceux qui composent cette assemblée fait la fonction du Ministre du Nito. Il parle et agit comme s'il l'était lui-même : mais, avant que de le consulter, on lui présente à boire et à manger. Après l'oracle rendu, les consultans mangent ce qui reste. Ces superstitions sont publiques : chez eux ils en ont de particulières. Dans un petit réduit du logis, ils allument quelques bougies au Nito et lui servent à manger. Les chefs de famille conservent soigneusement certaines choses qui ont été consacrées à ce Nito, ou dans lesquelles il réside quelque grace particulière. Malgré ces superstitions *(a)*, on veut qu'ils aient beaucoup de mépris pour la religion, et que tout se réduise à la crainte qu'il ne leur arrive du mal s'ils manquent de respect à leur Nito. Certainement il ne faut pas être aussi ignorant que ces Insulaires, pour se trouver capable d'une pareille faiblesse.

Le serment consiste à mettre de l'eau dans une écuelle où ils jettent de l'or, de la terre et une balle de plomb. Ils trempent la pointe d'une épée ou d'une flèche dans cette eau, et en donnent à boire à celui qui fait le serment. Cette cérémonie est accompagnée de malédictions contre ceux qui jurent faussement.

Ceux qu'ils appellent Swangis sont des sorciers qui se mêlent de poisons et d'enchantemens. Ces Swangis enlèvent et mangent les morts : pour prévenir cela, les Insulaires font sentinelle auprès des sépulcres. Dans l'île d'Amboine *(b)* la sorcellerie réside en certaines familles : elles seules ont le pouvoir de l'exercer, et par ce moyen de se faire craindre à leurs

(*a*) Mandesto, dans ses Voyages qui sont à la suite d'Oléarius.
(*b*) Valentin, dans sa *Description des Indes Orientales*, en Hollandais.

compatriotes. Leur crédulité sur l'article des sortiléges imite beaucoup celle des anciens Romains. On peut comparer aux figures de cire de ceux-ci, les images de bois des Insulaires d'Amboine. Par le moyen des premières, dont Horace nous a donoé la description (*a*), les sorcières préteodaient faire périr ceux à qui elles eo voulaient. De même, les sorciers d'Amboine prétendent que tous les coups donnés à l'image de bois peuvent tourmenter et faire périr celui dont ils veulent se venger. Cette même crédulité les porte à juger que les personnes d'une valeur distinguée, et qui ne craignent aucun danger, ont le secret de se rendre invuloérables. Il y a quelques années qu'en France le vulgaire s'était follement persuadé la même chose des maréchaux de Fabert et de Luxembourg. On supposait aussi de ces deux célèbres capitaines, que, ponr être invincibles et toujours heureux, ils devaient avoir fait pacte avec le diable. Nous reviendrons un peu plus bas à la superstition de nos Insulaires.

Le soleil et la lune étaient autrefois les objets de l'adoration des Macassars. Ce peuple est aujourd'hui mahométan comme la plupart des autres habitans des Moluques. (*b*) Ils adoraient ces deux astres à leur lever et à leur coucher. Mais si dans le tems de la prière l'air était couvert, ils se prosternaieot chez eux devant les figures du soleil et de la lune. Ces figures étaient d'or ou d'argent, et quelquefois seulement de terre cuite dorée; mais de quelque matière que ces idoles fussent faites, elles étaient toujours d'une grandeur proportioonée à la haute idée qu'ils avaient de ces deux astres. On leur avait coosacré le premier et le quinzième de la lune; et dans ces jours solennels, oo leur sacrifiait des bœufs et des vaches. La métempsycose, qui était reçne chez eux, n'empêchait pas le sacrifice de ces animaux respectés dans toutes les Indes, parce que toute la nature étant redevable de ce qu'elle est et de sa fécondité à ces deux astres, on croyait aussi qu'elle leur appartenait toute entière. Il n'y avait point de ville, point de village, qui pût se dispenser de ces sacrifices.

Tous les grands sacrifices se faisaient au milieu des places publiques, par des prêtres que le roi nommait et que le peuple entretenait : oo croyait beaucoup mieux honorer ces Dieux en leur sacrifiant au grand air, qu'en les enfermant, pour ainsi dire, dans des temples matériels dont la magnificence, quelque grande qu'elle soit, ne saurait répondre à la beauté du firmament et à l'excellence des deux astres. Les sacrifices particuliers des chefs de famille se faisaient à la porte du logis, en préseoce de tous les voisins.

Quoiqu'ils fisseot profession de croire une métempsycose universelle, et que conséquemment à ce principe ils fussent obligés d'épargner tous les animaux, ils donnaient pourtant l'exclusion aux oiseaux et aux cochons. Ils croyaient des premiers, que leur corps est trop petit et que leurs organes sont trop peu libres, pour qu'il soit possible que des ames aillent y loger. A l'égard du cochon, ils s'imaginaient qu'il n'y avait point d'ame assez méchante pour mériter d'être exilée dans le corps d'un animal si impur. Ainsi, en se faisant de cet animal la même idée que les Juifs et les Maho-

---

(*a*) *Lanea et effigies erat, altera cerea : major*
Lanea, quæ pœnis compesceret inferiorem.
Cerea suppliciter stabat, servilibus ut quæ
Jam peritura modis . . . . Horat.

(*b*) *Description de Macassar*, par Gervaise.

métans en ont conservée, les Macassars lui faisaient sentir leur aversion d'une manière entièrement opposée à celle du Mahométisme et du Judaïsme.

Leur opinion, à l'égard de l'Univers, était que le ciel n'avait jamais commencé; que le soleil et la lune y avaient toujours régné souverainement; que dans une certaine querelle entre les deux astres, le soleil ayant maltraité la lune qui était grosse, celle-ci accoucha avant terme de la terre où nous habitons. Un accouchement si malheureux causa des désordres, sans parler de la mauvaise situation de la terre, qui ne tomba que par hasard dans celle où nous la voyons : il sortit plusieurs géans de cette lourde masse, laquelle s'entr'ouvrit en tombant. De ces géans les uns se rendirent maîtres de la mer, les autres des entrailles de la terre; et s'ils y produisirent des choses utiles, ils en firent sortir aussi de très-dangereuses. Ils croyaient outre cela que la lune produirait plusieurs autres mondes, qui paraîtraient successivement les uns après les autres, et à mesure qu'il y en aurait un de consumé par les ardeurs du soleil.

Ceux d'Amboine sont tout aussi peu raisonnables sur leur origine. Il faut que le genre humain leur paraisse bien peu de chose pour pouvoir s'imaginer que des êtres faits comme eux ont pu être produits (*a*) par un crocodile, ou par une anguille, ou par un serpent; il y en a qui se croient sortis du creux d'un vieux arbre. Les rois d'un certain canton de l'île disent qu'ils sont descendus d'un cocotier : il vaudrait autant dire qu'on a été trouvé sous une feuille de chou, comme on le dit aux petits enfans, quand ils demandent comment ils sont venus au monde. De semblables extravagances ont eu cours chez quelques peuples de l'antiquité. Les Rhodiens débitaient sérieusement que leurs pères étaient nés de la terre échauffée par les rayons du soleil; les Crétois et les Athéniens se donnaient une semblable origine; toute la grace qu'on pourrait leur faire, serait de croire qu'ils avaient conservé quelque idée de la création d'Adam. Les Scythes se disaient descendus d'un monstre demi-femme et demi-serpent : d'autres peuples se croyaient issus d'un chêne. Enfin quelques nations de l'Europe n'ont pas dédaigné de se choisir pour fondateurs de leurs États, des loups, des ours et des chiens.

Ce que nous avons dit touchant les peuples qui s'imaginent devoir leur origine à un serpent, pourrait donner lieu à quelques remarques. Qui sait s'il ne leur est pas resté certaines idées confuses du péché des fondateurs du genre humain? qui sait encore s'ils n'ont pas regardé le serpent comme l'emblême d'une certaine partie du corps de l'homme, à laquelle quelques auteurs grecs ont donné le nom de serpent? Cet animal, qui est un objet de culte et de vénération chez une partie des peuples Orientaux, était aussi un des principaux hiéroglyphes des (*b*) anciens Egyptiens, et l'est encore des Orientaux modernes, parmi lesquels ceux (*c*) d'Amboine le mettent au rang de leurs ornémens, puisque leurs femmes portent certains joyaux d'or faits en forme de serpens. On assure que les anciens Éthiopiens ont adoré le serpent, ou pour mieux dire, la Divinité sous la

(*a*) Valentin, ubi sup.

(*b*) Ils représentaient la Nature par un serpent qui se mord la queue : ils représentaient la Divinité par un serpent qui a des ailes et une tête d'épervier. On peut voir divers autres hiéroglyphes du serpent dans *Pierius Valerianus*.

(*c*) Le sieur Valentin, dans sa Description des Indes, en hollandais.

figure d'un serpent : en qualité de voisins des Égyptiens, ils pouvaient bien leur avoir pris leurs emblèmes et leurs hiéroglyphes. Qui voudrait assembler ici tous les lieux communs d'érudition au sujet de ce reptile *divinisé*, trouverait son culte établi chez les Grecs, les Romains, les Gaulois, etc. Nous renvoyons le lecteur à ceux qui ont traité de cette matière.

LEURS AUTRES SUPERSTITIONS, LEURS PRÉSAGES, etc.

Le ministre Hollandais que nous venons de citer, s'étend beaucoup plus sur cette matière que nous ne ferons ici. Voici ce qu'il rapporte de plus remarquable. Si ces Insulaires rencontrent un corps mort dans leur chemin, ils se détournent au plus vîte, surtout s'ils ont un enfant avec eux, parce qu'ils s'imaginent que l'ame du mort voltige dans l'air autour du corps qu'elle a quitté, et cherche à nuire aux uns et aux autres. Les ames en veulent principalement aux petits enfans; pour les empêcher de leur nuire, on se sert de certains préservatifs qu'on lie sur les bras ou au col de ces petits enfans, quand ils ont atteint l'âge de trois ou quatre mois : après cela, aucun démon n'oserait plus les toucher.

Ils croient qu'un démon donne la petite vérole, et que, si on ne veille pas exactement auprès du malade, ce démon l'enlève la nuit et le porte sur un (*a*) *sagu*. Le seul moyen de défendre l'entrée du logis au démon et de l'empêcher d'apporter la petite vérole, c'est de mettre, non à la porte et aux fenêtres (ce n'est pas par-là qu'il entre), mais à une certaine ouverture qui est dans le toit, une de ces images de bois dont nous avons parlé dans l'article précédent. Dès que le démon aperçoit cet épouvantail, il ne se le fait pas dire deux fois; il prend un autre chemin, et va nuire ailleurs.

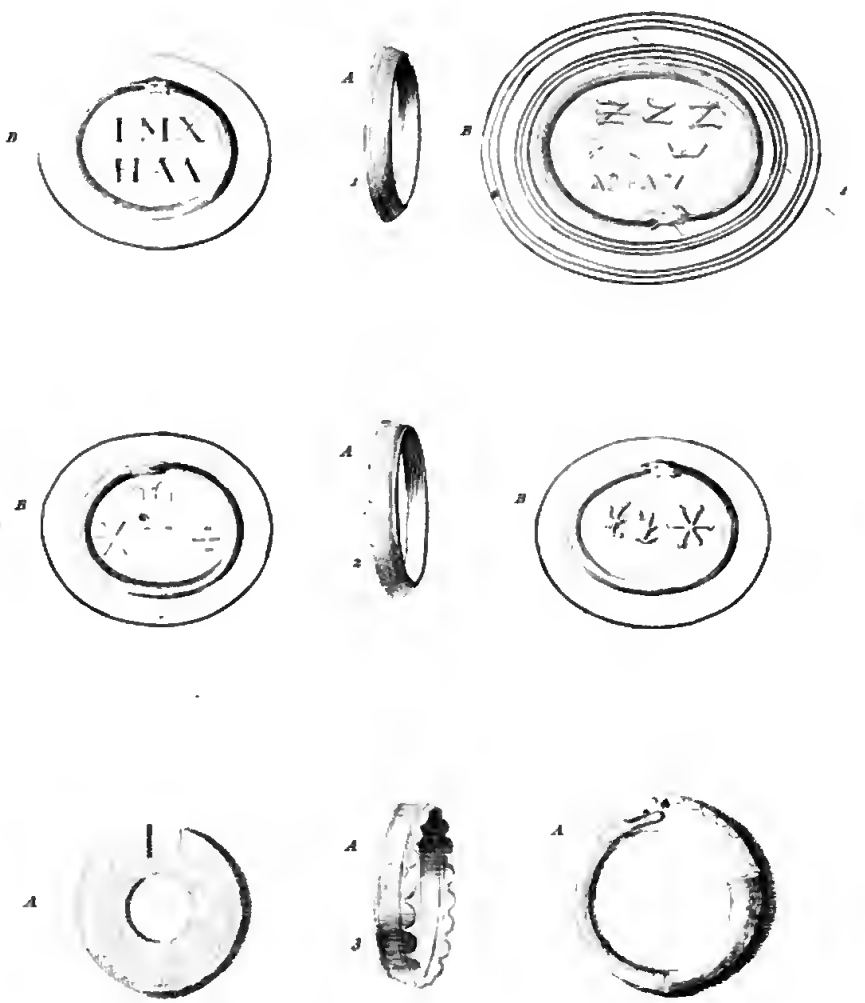
Si la première fois qu'ils sortent de chez eux le matin, ils rencontrent une personne contrefaite, ou quelque vieillard impotent, ils s'enretournent aussitôt, persuadés que s'ils méprisaient ce présage ils seraient malheureux toute la journée.

Dans ces îles comme ailleurs, et même dans les pays chrétiens, les mauvais démons se plaisent à marcher la nuit, et faire du mal à ceux qu'ils rencontrent : pour s'en garantir, on ne sort jamais le soir sans être muni d'un oignon ou d'une gousse d'ail avec un couteau et quelques petits coupeaux de bois. Une mère qui sort le soir avec son enfant n'oubliera pas de prendre cette précaution. Quand elle couche son enfant, elle met ces bagatelles sous le chevet du petit; et le petit se souvient, quand il a atteint l'âge de l'homme, de craindre encore ce que sa mère lui a fait craindre. Ainsi se perpétuent la peur des esprits et toutes les superstitions qui sont annexées à cette peur; mais qu'on ne se moque pas ici des seuls Moluquois. Les vieilles, les bonnes-femmes et les dévots d'un certain étage ont rendu cette peur si générale, qu'elle règne plus ou moins dans toutes les religions. On a si bien fait que le Diable est devenu un agent universel.

Ils croient qu'on peut ensorceler les enfans par un regard, par l'attouchement, par des louanges. Fondés sur une semblable crainte, quelques Allemands superstitieux exigent d'une vieille qui se sera avisée de regarder et de louer leurs enfans, qu'elle dise en même tems *Dieu les bénisse*.

Une jeune fille évite de manger des fruits doubles. Une esclave n'en présentera jamais à sa maîtresse, de peur qu'il ne leur arrivât un jour de

(*a*) Espèce d'arbre.



A ORNEMENS HIEROGLYPHIQUES des Insulaires des MOLUQUES. B. ABRAXAS des Basilidiens semblables a ces ORNEMENS. 1. 2. 3. MAMAKURS. ou BRACELETS qui ont du rapport aux COLLIERS du CANADA

mettre des jumeaux au monde, et d'accoucher avec peine. Le même auteur nous assure que les Moluquois d'Amboine ont une grande confiance en leur chevelure, et qu'elle fait la plus grande partie de leur force. Sur cette assurance ils se livrent hardiment aux dangers; et quand ils ont commis quelque crime, ils bravent la question, quelque rude qu'elle puisse être. L'auteur hollandais allègue quelques exemples qui pourraient persuader que cette confiance est fondée. Nous nous dispenserons de les rapporter; il ne conviendrait pas non plus de leur confronter celui de Samson. On trouve dans l'antiquité grecque celui de Nisus, qui portait sur la tête un petit toupet de cheveux couleur de pourpre (*a*), duquel dépendait la conservation de ses États; mais cela prouve seulement que les anciens avaient la faiblesse de croire certaines choses qu'on n'a pas encore bien rejetées. Par exemple il y a fort peu de tems qu'on était persuadé que, pour se rendre maître d'un sorcier et lui ôter tous le secours qu'il pouvait attendre du Diable, il fallait lui raser les cheveux de la tête; et les poils du corps, pour découvrir les caractères que le prince des ténèbres imprime à ses serviteurs après leur avoir accordé sa protection. Cette idée et celle des Moluquois pourraient bien se ressembler.

Ils s'imaginent aussi ridiculement que les femmes qui meurent en couche ou dans le tems de leur grossesse, deviennent des spectres ou des fantômes; qu'elles vont errant dans les bois, et quelquefois même dans les villages pour chercher leurs maris, ou pour faire peur aux gens. Afin d'empêcher qu'une femme morte de cette manière ne se métamorphose en spectre, on lui met un œuf sous chaque aisselle avant que de l'enterrer. La pauvre défunte croyant tenir ses enfans, n'ose plus quitter la place de peur de leur faire du mal. Pour mieux l'empêcher de branler, ils lui fichent des épingles dans tous les orteils, ils en remplissent les entre-deux avec du coton, ils lui mettent du (*b*) borbory en croix sous la plante des pieds, ils lui attachent les jambes avec certaines herbes dont ils savent faire des cordons.

Enfin, pour ne pas s'amuser trop long-tems à ces pratiques superstitieuses, nous n'entrerons dans aucun détail sur la formule de malédiction qu'ils prononcent contre un corbeau qui s'arrête sur leur maison, ni sur une infinité de bagatelles qu'ils débitent touchant les charmes et les sortiléges. Pour s'en garantir, les Insulaires d'Amboine ne marchent guères sans leurs mamakurs. Ces mamakurs sont des brasselets dont on voit ici la figure.

(*c*) Massape est réputée Terre-Sainte. Les Moluquois y transportent leurs malades, et se persuadent que la sainteté de cette terre influera sur la santé de leur corps. On ne nous dit pas si l'imagination concerte avec la superstition la guérison miraculeuse : les exemples de pareilles guérisons ne sont pas rares. Quoi qu'il en soit, ceux qui se font porter dans l'île, y font porter aussi quelques boucs. Nous sommes d'avis de comparer cette Terre-Sainte à nos écuries, et les malades aux chevaux; car on n'ignore

(*a*) *Inter honoratos medio de vertice canos*
Crinis inhærebat, magni fiducia regni. Ovid., L. 8. Métam.

(*b*) C'est du safran des Indes.
(*c*) Valentin, ubi sup.

Les Insulaires d'Amboine font ces présens aux père et mère de la future et à ses plus proches parens. Les présens consistent en esclaves, en joyaux et autres ornemens d'or ou d'argent, en étoffe de soie, en toiles peintes, etc. Les présens étant donnés, le galant et la maîtresse sont regardés sur le même pied que chez nous les fiancés. Dès-lors les filles d'Amboine se dépouillent si bien de la cruauté dont leur sexe fait la barrière de sa vertu, qu'il leur est fort ordinaire de céder à l'amant ce qui ne lui doit appartenir qu'en qualité de mari, et même de lui produire quelques fruits avant l'hymen. Pour aimer avec succès et se faire aimer de même, elles pratiquent tous les artifices des Indiennes de Terre-Ferme, et l'on dit qu'elles sont d'une adresse inimitable à parler d'amour à leurs amans avec des fleurs et des fruits, quand elles n'ont pas le moyen de les voir de près.

Certains (*a*) Insulaires de l'île de Ceram ne permettent le mariage à leurs jeunes gens, qu'après qu'ils ont apporté quelques têtes de leurs ennemis : mais ce qui est bien plus remarquable, ces jeunes gens n'oseraient s'habiller, pas seulement couvrir ce que la bienséance veut qui soit couvert, ni habiter dans une maison couverte d'un toit, jusqu'à ce qu'ils aient au moins fourni une tête pour les habits, et une autre pour le toit. Toutes ces têtes sont portées sur une pierre consacrée et destinée sans doute à recevoir semblables offrandes. Nous dirons en passant que dans la plus reculée antiquité, les filles nubiles étaient données aux jeunes gens pour récompense d'une expédition militaire, ou de quelque autre acte de valeur. L'histoire (*b*) d'Othniel prouve que cet usage était aussi établi chez les anciens Juifs.

A l'égard des morts, la coutume (*c*) des Macassars, des Insulaires d'Amboine et en général de toutes les Moluques, est de les veiller les sept premiers jours qui suivent celui de la sépulture : pendant ce tems-là on fait comme à l'ordinaire le lit où le mort couchait; on lui prépare à manger; on couvre la table et l'on sert les viandes devant ce lit, afin que le défunt ne se plaigne pas de la faim : on met de la lumière sur la table afin qu'il voie, et une cuve avec de l'eau tout auprès pour boire et pour se laver les pieds. Ils s'imaginent que l'ame du défunt a tant de peine à oublier sa demeure, qu'elle y vient roder continuellement; ce n'est qu'à la longue qu'elle y renonce : d'ailleurs elle est bien aise de voir par elle-même si on ne l'a pas mise en oubli. S'il arrivait qu'on la négligeât, elle ne se contenterait pas de s'en plaindre, elle maltraiterait ceux qui la négligent. Le sieur Valentin, qui était le ministre de l'île d'Amboine, avoue de bonne foi que ceux même qui s'étaient fait Chrétiens n'avaient pu renoncer à ces coutumes; d'où l'on doit conclure qu'en ces pays, accoutumés de tout tems à des usages superstitieux et directement contraires au Christianisme, le prêche protestant n'a pas plus de force que l'instruction du missionnaire catholique. Ce n'est pas que nous prétendions nier que les uns et les autres fassent des conversions véritables; mais que, par des conversions presque subites, on gagne à J. C. plusieurs milliers d'ames (*d*); que des îles entières et des

(*a*) Les Alfœras.
(*b*) Juges, Chap. I.
(*c*) Valentin et autres.
(*d*) Selon le témoignage du sieur Valentin, le Christianisme (Protestant) a conquis l'île d'Amboine. Il est vrai que cet auteur a la sincérité de reconnaître que ces peuples

provinces considérables se *prennent dans les filets de l'Évangile* par nos Européens, naturellement suspects à tous ces peuples Indiens, à cause de leurs vues intéressées, de leurs passions si contraires à l'Evangile, et des usurpations qu'ils ont faites sur les possesseurs légitimes; en un mot, qu'il y ait autre chose chez la plupart des Indiens qu'un extérieur de Christianisme, *Credat Judæus Apella*. Nous propuserions volontiers deux difficultés aux convertisseurs; aux uns, que les Apôtres ne craignaient ni la peine, ni le martyr; aux autres, que les Apôtres n'étaient suspects d'aucune vue ambitieuse, et qu'aucun d'eux ne cherchait à s'attribuer l'empire des corps, sous prétexte d'acquérir celui des ames; qu'ils n'acceptaient aucune dignité temporelle, etc. Mais en faisaut ces difficultés, nous reconnaissons sans peine qu'il y a des exceptions à faire en faveur des nouveaux Apôtres.

(*a*) On dit que les Insulaires des Moluques envoyaient autrefois les criminels à Celèbes pour les y faire manger par les habitans, qui étaient anthropophages. Avant la venue des Européens, ceux d'Amboine mangeaient leurs parens quand ils les voyaient dans un âge si décrépit ou si infirme, qu'ils ne pouvaient plus qu'être à charge au monde. Ils traitaient de même ceux qui étaient attaqués d'une maladie désespérée. (*b*) Ces derniers Insulaires n'ont pu encore perdre entièrement le goût de la chair humaine.

Dans l'île de Banda, où l'on professe assez généralement la religion Mahométane (*c*), les femmes qui se trouvent présentes à la mort de leurs parens et de leurs amis, pleurent et crient de toute leur force, (peu s'en faut que nous ne disions qu'elles hurlent comme des Gasconnes.) C'est, dit-on, pour essayer de faire revenir l'ame du mort, que ces Indiennes de Banda font tant de bruit. Mais comme l'ame ne revient point, on met le mort dans un cercueil couvert d'une toile blanche, et dix ou douze personnes le chargent sur leurs épaules. Les hommes marchent après le corps, et les femmes suivent les hommes. Après l'enterrement on se régale chez les parens du mort, pendant qu'on fait brûler de l'encens ou quelqu'autre chose de pareil sur la fosse. Quand la nuit vient, on y allume une lampe sous une hutte faite tout exprès. Nous ne disons rien des interrogations que l'on fait aux morts, ni des festins mortuaires. Outre que tout cela est assez ordinaire aux Orientaux, il ne s'y trouve rien de particulier chez les Moluquois.

Les Mahométans des Moluques sont extrêmement religieux envers les morts. Quoiqu'il ne s'agisse point ici des usages ordonnés par la loi de Mahomet, nous rapporterons pourtant une superstition de ces Insulaires, laquelle se trouvait aussi dans le paganisme des anciens Romains. (*d*) Ils entretiennent les tombeaux des morts avec un soin extraordinaire; ils les regardent comme des lieux sacrés; ils ne sauraient souffrir qu'on y commette la moindre des impuretés; surtout, ils tâchent d'empêcher que les Chrétiens ne les profanent. Y faire de l'eau, ou s'y soulager de quelque

---

ont de la peine à se défaire du vieux levain. Les Danois prétendent qu'ils font aussi des progrès considérables. Les missionnaires Catholiques ne prétendent pas en faire moins que le Calviniste ot le Luthérien.

(*a*) Purchas.

(*b*) Le Sieur Valentin rapporte des exemples de ces restes d'Anthropophagie.

(*c*) Mandesto, dans ses Voyages imprimés avec Olearius.

(*d*) Valentin, ubi sup.

MOLUQUOIS jouant du ***RABANA*** .

Divers Instrumens de ***MUSIQUE*** *des* ***MOLUQUOIS*** .

autre besoin de la nature, leur est une chose abominable. Le ministre calviniste, auteur de la Description que nous citons au bas de la page, raconte qu'une telle action coûta la vie à un Hollandais, et là-dessus le peuple s'imagina qu'il avait été ensorcelé. Le ministre, qui paraît assez dégagé des opinions superstitieuses, croit qu'il s'éleva du tombeau quelque vapeur contagieuse, ou que le Hollandais fut empoisonné subtilement par quelque zélé Moluquois.

Nous n'oublierons pas l'ancienne coutume de ces Insulaires. Quand le Souverain d'une de leurs îles venoit à mourir, les autres îles envoyaient une ambassade pour rendre les derniers honneurs au défunt, et pour aider à l'ensévelir. Cette coutume, qui paraît bizarre, pourrait cependant être comparée à nos ambassades de condoléance.

Tous ces peuples affectent de braver la mort, ou s'étourdissent à ses approches avec le secours d'une dose d'opium : mais ceux de Ternate semblent enchérir sur les autres Insulaires. On y voit (*a*) assez communément les criminels aller au supplice avec le Betel à la bouche et la tête ornée de fleurs, comme s'ils allaient aux noces. Cela n'est pas non plus sans exemple. Ne sait-on pas que, dans un certain royaume où les gens sont d'ailleurs très-éclairés, on va se faire pendre en beau linge blanc, la barbe faite avec soin, et la perruque poudrée ?

Nous ne dirons qu'un mot de la manière dont les Insulaires (*b*) idolâtres de Ceram déclarent la guerre à leurs ennemis : elle a beaucoup de rapport à celle des anciens Grecs et de quelques autres peuples de l'antiquité. Ils envoient une espèce de héraut à l'ennemi. Ce héraut commence par prendre le ciel, la terre, les eaux et les morts pour témoins de leur conduite ; après quoi il publie à haute voix les raisons qu'on a de faire la guerre, non par embuscades et par trahisons, comme des brigands, mais à force ouverte. En certaines circonstances ce cri de guerre est répété jusqu'à neuf fois.

Ils coupent la tête à ceux de leurs ennemis qui tombent entre leurs mains. Les guerriers victorieux portent ces têtes en triomphe ; les femmes et les filles sortent des villages, et viennent au-devant d'eux en chantant et en dansant pour recevoir ces trophées. Le triomphe est suivi d'un festin et d'autres réjouissances. Pour savoir si la guerre sera heureuse ils donnent un grand coup de hache à un arbre, et la laissent dans l'ouverture qu'elle y a faite. Si elle s'y remue d'elle-même, c'est un bon signe : on doit marcher en toute assurance à l'ennemi. Si après le coup donné la hache reste immobile, cela donne à entendre qu'il faut demeurer tranquille. Le vol de certains oiseaux, qu'ils consultent après le soleil couché, leur présage aussi le bonheur ou le malheur de l'expédition militaire. Nous nous dispensons d'un plus long détail de ces coutumes superstitieuses ; elles ne pourraient qu'ennuyer.

Leurs mamaeurs (c'est ainsi qu'ils appellent certains brasselets de verre, ou de quelque matière plus précieuse) ont quelque peu de rapport aux colliers des Américains, du moins en ce qu'ils leur servent aux Conseils de guerre. Le mamaeur est une espèce d'oracle qui décide de ce qu'on doit faire après le Conseil. On égorge une poule lorsque la lune est nou-

(*a*) Valentin, ubi sup.
(*b*) Les Alfoeras.

velle ; on trempe le mamacur dans le sang de cette poule. La couleur du mamacur sortant de ce sang règle ensuite le bonheur ou le malheur.

Nous épargnerons au lecteur la peine de lire une description sèche et ennuyeuse de leur musique et de leurs danses ; ni l'une ni l'autre ne nous paraissent avoir rien de fort intéressant : mais afin de ne rien oublier d'essentiel, nous lui représenterons ici le Tifa et le Sabana des Moluques ; ce sont des tambours au son desquels ces peuples dansent dans leurs réjouissances et dans les solennités religieuses. Le rabana est un tambour dont les jeunes Moluquoises jouent, lorsqu'elles chantent les belles actions et les louanges de leurs guerriers. En chantant, elles s'accompagnent en quelque façon de ce rabana. Elles vont au-devant des guerriers en dansant au son de cet instrument, dont elles jouent en même tems. C'est ainsi que les guerriers Moluquois triomphent des ennemis : cette manière de triompher se trouve aussi dans les Pseaumes du roi David, et dans quelques endroits de l'Histoire-Sainte. Le nom du Tifa n'est pas éloigné du Toph des Hébreux : mais comme l'un et l'autre paraissent avoir été formés sur le son que rend le tambour, ainsi que cela se trouve dans les noms de cette espèce et dans une partie de ceux des animaux, il se pourrait que *tifa* ne vînt pas mieux de *toph* (*a*) qu'*alfana* d'*equus*, et *laquais* de *verna*. La figure du tifa se rapporte aussi à celle du tambour des Basques. Cela nous disposerait à faire venir celui-ci des anciens Hébreux ou des Phéniciens par les anciens Espagnols et par les Carthaginois, si nous croyions que cette filiation pût être du goût des érudits.

RELIGION DES ILES DE BORNEO ET DE SUMATRA.

La côte de cette première Ile est occupée par les Mahométans, et l'intérieur par les Païens. (*b*) Ceux-ci adorent le soleil et la lune. Le vol et le cri des oiseaux dirigent toutes leurs affaires, et publiques et particulières. Si, lorsqu'ils sortent de chez eux, l'oiseau qu'ils rencontrent vole vers eux, en voilà assez pour les obliger de s'enretourner au logis pour n'en pas sortir de la journée, surtout si l'oiseau est de ceux qui méritent une attention particulière : mais si l'oiseau vole vers l'endroit où ils ont dessein d'aller, c'est un présage tout-à-fait heureux. Leurs usages religieux paraissent avoir tant de conformité avec ceux des Moluquois idolâtres, qu'il est presque inutile de faire un article exprès pour ces Insulaires de Borneo. Leurs jeunes gens, non plus que ceux des Moluques, ne peuvent se marier qu'après avoir apporté à leurs maîtresses quelques têtes d'ennemis ou d'étrangers (*c*) ; car chez eux étranger et ennemi c'est la même chose. C'est à ce prix que sont les conquêtes amoureuses de ces Païens, qui en veulent surtout à ceux qui viennent acheter le poivre des habitans de la côte.

(*a*) Ces sortes d'étymologies donnèrent lieu à cette épigramme si connue :

Alfana vient d'equus sans doute ;
Mais il faut avouer aussi,
Que venant de là jusqu'ici,
Il a bien changé sur sa route.

(*b*) Relation de Borneo, écrite en Hollandais par Jean le Roy.
(*c*) Jean le Roy, ubi sup.

Premiere **CEREMONIE NUPTIALE**, *des* **PEUPLES** *de* **JAVA**. *Le* **MARIÉ** *va chercher la* **MARIÉE**.

Seconde **CEREMONIE NUPTIALE** *des* **PEUPLES** *de* **JAVA**, *le* **MARIÉ** *conduit la* **MARIÉE** *chez lui*.

Quelqu'un a écrit qu'ils croient l'anéantissement du corps et de l'ame après cette vie.

Dans Sumatra, le royaume d'Achin est Mahométan, le reste de l'île Idolâtre. C'est tout ce qu'on en peut dire d'assuré (*a*): on rapporte qu'autrefois ceux de Sumatra n'avaient d'autre monnaie que les crânes de leurs ennemis.

RELIGION DE JAVA, etc.

L'intérieur de l'île de Java est soumis à l'Idolâtrie ; on y croit la métempsycose, comme les Indiens de Terre-Ferme : mais la plus grande partie des Insulaires professe le Mahométisme, excepté Batavia et les Javans, que les Hollandais ont convertis au Christianisme. Les Javans idolâtres reconnaissent (*b*) un Dieu créateur de l'Univers, mais cependant ils rendent hommage à cet être nuisible que nous appelons le *Diable* : ils le prient, ils s'adressent à lui, l'offrande à la main, afin qu'il ne leur fasse point de mal. Les anciens voyageurs rapportent que de leur tems les Javans mettaient le soleil et la lune au rang de leurs Dieux, et qu'ils portaient la superstition jusqu'à accorder le culte religieux à la première chose qu'ils rencontraient le matin.

De la petite Java tout aussi peu de particularités que des autres îles de la Sonde (*c*). Ils fixaient autrefois leur culte au premier objet qui les frappait le matin, et cet objet divinisé était l'idole du jour.

Dans une maladie on consultait l'enchanteur : si celui-ci rapportait que le mal était incurable, les proches parens du malade l'envoyaient étrangler charitablement; après quoi on l'enterrait avec soin, de peur que les bêtes sauvages ne dévorassent le corps. Telle était la contradiction qui se trouvait dans les usages funèbres de ces aveugles Insulaires.

Ceux de la grande Java faisaient pis encore : ils portaient au marché les vieillards et ceux que des infirmités mettaient hors d'état de travailler. Là on les vendait aux anthropophages.

Du tems d'Olivier de Nort (*d*), le grand pontife des Idolâtres de Java faisait sa résidence à Joartam. Ce grand pontife, quoique fort âgé, était encore le mari de plusieurs femmes ; à la vérité mari titulaire, son grand âge ne lui permettant plus les fonctions d'époux.

(*e*) Du tems des premières découvertes des Indes, on célébrait à Java la cérémonie des nôces de la manière qu'on le voit ici. La procession nuptiale marchait vers la maison de la mariée au bruit du tambour et des bassins de cuivre. Elle était composée de parens, d'amis, de voisins. Les uns portaient des queues de cheval en guise d'étendarts, les autres étaient armés et faisaient entr'eux pendant la marche une espèce de combat. Des filles et des femmes portaient à la mariée les présens de nôce, et des pièces de ménage. Le marié était à cheval. Arrivé au logis de la mariée, il descendait de cheval. Elle, qui l'attendait à la porte avec une cuve pleine d'eau,

---

(*a*) id., Extraits de Voyages.
(*b*) Purchas, ibid.
(*c*) Anciennes relations dans Purchas.
(*d*) *Voyages des Hollandais aux Indes Orientales*, Tom. II., Édit. de 1725.
(*e*) De Bry, India Orient.

s'avançait aussitôt et lui lavait les pieds, après quoi ils entraient l'un et l'autre dans la maison et n'y restaient qu'un instant; car ils allaient rejoindre la procession, et marchaient tous ensemble dans le même ordre vers la maison de l'époux: avec cette différence qu'il marchait alors à pied, tenant sa mariée par la main, et qu'on menait après eux le cheval sur lequel il était monté auparavant. De cette manière l'époux la conduisait chez lui, et s'y mettait en devoir d'obéir aux ordres de la nature. On ne faisait les nôces qu'après l'accomplissement de ces ordres.

Tout ce que les Jésuites missionnaires nous apprennent des Nicobarins est (*a*) qu'ils adorent la lune, et qu'ils craignent fort les démons; qu'ils ne sont point divisés en castes; qu'on n'y voit aucun monument public qui soit consacré à un culte religieux, et qu'il y a seulement quelques grottes creusées dans les rochers, pour lesquelles ces Insulaires ont une grande vénération et où ils n'osent entrer de peur d'y être maltraités du démon.

RELIGION DE CEYLAN.

Les peuples de Ceylan sont Gentils, comme les autres Indiens. (*b*) « Les Chingulais adorent un (*c*) seul Dieu créateur de l'Univers; mais ils » croient qu'il y a d'autres divinités au-dessous de lui, qui sont comme » ses lieutenans, et à chacun desquels ils donnent un emploi ». Ainsi l'un préside à l'agriculture, l'autre à la navigation, etc. Toutes ces idoles sont représentées sous des figures bizarres et monstrueuses. Un de ces Dieux, qui porte le nom de *Buddu*, est représenté sous la figure d'un géant. Ce Buddu mena autrefois une vie très-sainte et très-pénitente. Les Chingulais comptent leurs années du temps qu'il a vécu parmi eux; et comme par la supputation l'on trouve, à ce que dit Ribeyro, que Buddu vivait environ l'an quarantième de l'ère chrétienne, on suppose qu'il pourrait être le même que St. Thomas. Les Chingulais ajoutent aussi que Buddu, qui n'était pas né chez eux, alla mourir dans la Terre-Ferme. Cela, dit-on, s'accorde encore à l'opinion que les Chrétiens de St. Thomas ont de la mort de cet apôtre. La dent de singe, qu'un (*d*) vice-roi Portugais fit brûler en l'année 156, était adorée autrefois comme une dent de Buddu. En vain le Portugais voulut-il arrêter par ce moyen le cours de cet acte d'idolâtrie: la superstition, qui a des ressources infinies, publia que la dent s'était échappée des mains des profanes, et s'était venue réfugier sur une rose. (*e*) Il appartient à Buddu de sauver les ames. Nous aurons occasion de parler encore une fois de Buddu, qu'il est plus raisonnable de prendre pour Fo et Xequia que pour St. Thomas.

Les Ceylanois adorent aussi le démon sous le nom de *Jaca*. Après avoir dit si souvent les raisons d'un culte si extraordinaire, il serait presque inutile de les répéter. Ce culte est un effet de la crainte: nous lui sacrifions, disent-ils, *tout ce que nous avons de meilleur, afin qu'il nous traite bien et qu'il soit de nos amis*. Chez tous les peuples démonolâtres, le diable rai-

(*a*) *Lettres édifiantes*.
(*b*) Hist. de Ceylan, par Ribeyro.
(*c*) Ils l'appellent par excellence le *Dieu créateur de l'Univers*. Relation de Ceylan par Knox, Ch. III de la seconde partie.
(*d*) Voy. tom 1, seconde partie, dans le Supplément aux Dis., etc.
(*e*) Knox, Relation, etc., ubi sup.

La **DIVINITÉ** *qui selon les* **CHINGULAIS**, *donne la Sagesse, la Santé & les biens &c.*

Le **DIEU TUTELAIRE** *de l'Ile de* **CEYLAN**.

sonne comme un tyran de l'ancienne Rome. (*a*) Il s'embarrasse peu qu'on le haïsse, pourvu qu'on le craigne.

Nous avons parlé du miracle de la Dent : en voici un autre qui n'est pas moins éclatant. (*b*) Il y avait long-tems qu'une pagode était négligée et abandonnée des dévots, jusques-là qu'un roi du pays traitait l'idole du lieu avec un souverain mépris, disant qu'elle était incapable de faire le moindre miracle. Les prêtres, toujours ingénieux quand il s'agit de rallumer le feu d'une dévotion qui va s'éteindre, résolurent de venger l'idole. Un jour que l'incrédule monarque entrait dans le temple du Dieu oublié, ils le lui firent voir jetant le feu par la bouche, les yeux étincelans, le bras levé pour frapper le roi de son cimeterre. Le roi effrayé confessa son incrédulité : il adora l'idole qui le menaçait. Les dévots revinrent en foule, et le culte du Dieu fut rétabli dans son premier lustre. Depuis ce tems-là, les Insulaires de Ceylan le regardent comme le Dieu tutélaire de l'île, et même de tout l'Univers. Ils assurent que le monde ne saurait périr tant que l'image du Dieu subsistera. Les Chingulais s'adressent à cette Divinité dans la maladie, dans l'adversité, en un mot dans toutes les occasions où l'homme sent sa faiblesse et l'existence d'un Être supérieur à tout ce qu'il attend de ses propres forces. Ils ont toujours chez eux une petite corbeille dans laquelle ils amassent ce qu'ils lui destinent.

Une autre idole, qui a la tête d'un éléphant, est le Dieu qui donne la sagesse, l'intelligence, les richesses, la santé. On la représente ici auprès du Dieu tutélaire de l'Univers.

Outre cette divinité qui a la tête d'un éléphant, on (*c*) trouve souvent le long des chemins de pareilles têtes dans des niches, ou dans les creux d'arbres. On y trouve aussi fréquemment des monceaux de pierre ou de terre, sur lesquels les passans et les voyageurs jettent quelque chose. On ne saurait presque douter qu'il n'y ait du religieux dans cet usage, qui semble d'ailleurs avoir du rapport à ce qui se lit (*d*) dans l'histoire des Patriarches. On y voit Jacob oignant d'huile une pierre qui lui avait servi de chevet, et la posant ensuite comme un monument dans le même endroit où il avait passé la nuit. Quelques-uns prétendent que Jacob a donné lieu à l'érection des monumens ; usage qui dans la suite fut si désagréable à Dieu (*e*) qu'il le défendit aux Juifs, à cause de leur penchant à l'Idolâtrie. Quoi qu'il en soit, les Phéniciens avaient la superstition d'oindre les pierres, et les autres Païens de l'antiquité (*f*) l'eurent

(*a*) *Oderint dum metuant*, disait Néron.

(*b*) Herbert dans ses Voyages, et Purchas.

(*c*) Baldæus, Description de Coromandel, Ceylan, etc.

(*d*) Genèse, Ch. XVIII, v. 28, et ailleurs. A parler proprement, il n'y a pas un rapport direct : ces monceaux de pierres peuvent être des monumens. Il se peut aussi que dans la suite des tems, au lieu de répandre de l'huile sur ces monumens, on ait cru devoir y offrir autre chose. La manière a changé, l'usage est resté : conjectures sur conjectures. Il est permis d'en faire à perte de vue ; mais il est permis aussi de les abandonner, quand pour tout appui elles n'ont que l'imagination d'un savant.

(*e*) Deut., Ch. XVII, v. 22. On pourrait nier que le mot original signifie monument. Il a pu signifier une statue.

(*f*) Siculus Flaccus, cité par le P. Scacchi, *Sacr. Elæochrism. Myroth. II*, rapporte que l'on couronnait et oignait les pierres qui servaient de bornes aux champs. On consacrait de même celles qui servaient à marquer un lieu destiné à la religion, un bois sacré, etc. Les anciens s'imaginaient que ces pierres avaient acquis quelque chose de divin par la consécration et par l'onction. C'est à cela que se rapporte un passage d'*Apulée*, lorsqu'il dit d'une personne peu religieuse : *Bien loin d'offrir aux Dieux les prémices de son champ, et de leur dédier*

aussi long-tems après eux. On peut encore démontrer par des passages formels des anciens, que ces pierres ointes furent souvent regardées comme des autels : or l'on offre toutes sortes de choses sur un autel. Voilà donc une généalogie toute faite à la (*a*) coutume superstitieuse des Chingulais.

Il paraît aussi que ces Insulaires adorent le soleil et la lune. (*b*) L'auteur cité le juge ainsi, par l'excellence des noms qu'ils donnent à ces deux astres.

Le même auteur dit qu'ils font présider neuf Divinités à leurs fortunes. Ces Divinités sont les planètes. « Ils leur attribuent tant de pouvoir, que » lorsque ces Gereahs (c'est le nom de ces Divinités) ont pris quelqu'un » en affection, il n'y a ni Dieu, ni Diable qui puisse l'empêcher de deve- » nir riche et heureux ». On peut réduire ce que les Chingulais enseignent touchant le pouvoir de ces Gereahs, à la force et aux influences des planètes, selon l'astrologie judiciaire. Nous n'y trouvons d'autre différence que l'idolâtrie : la superstition de nos astrologues ne va pas encore jusques-là. « Pour adorer ces Gereahs, ils font des idoles d'argile autant qu'il y » a de Dieux qui leur veulent du mal... Ils peignent ces images de diverses » couleurs, et leur donnent des formes monstrueuses, ... On leur sert à » manger... au son du tambour. La cérémonie s'en fait la nuit; le peuple » danse jusqu'au jour. Alors on prend ces images, on les jette sur le grand » chemin..., on leur ôte les provisions qui sont données à de la canaille » qui demeure là exprès pour les manger ».

Pour adorer les Diables, qui, suivant leur doctrine, ou pour mieux dire, suivant celle de la plupart des idolâtres, sont les ames des méchans, ils ne leur font point d'images comme aux planètes. « Ils se contentent de leur » bâtir une maison en forme de grange...; ils l'ornent de feuilles, de bran- » ches, de fleurs. Ils apportent dans cette maison quelques-unes des armes » ou instrumens qui sont dans les pagodes, et les mettent sur des siéges..., » avec diverses provisions... Cependant on bat le tambour, on danse...; ensuite ils emportent ces provisions qu'ils distribuent à la populace qui se trouve là...

Les Esprits, ou les Dieux inférieurs qui font exécuter aux hommes la volonté du Dieu suprême, ne sont pas partout les mêmes. « Ceux d'une » province ne sont pas connus dans l'autre, et n'y ont nul pouvoir sur le » peuple. Chaque pays a ses Esprits ou ses Démons, qui lui son particuliers. » Ils les connaissent par de certains noms qu'ils leur donnent.... ». Cette idée n'est nullement particulière aux Indiens : elle se trouve assez répandue, et l'on peut justifier son antiquité par divers endroits de l'histoire ancienne et moderne. Delà cette préférence que chaque pays accordait libéralement à ses propres Dieux; préférence qui donna lieu (*c*) aux discours impies du général d'un roi d'Assyrie.

Les Insulaires ne croient pas que les images de leurs Dieux soient ado-

---

au moins une petite chapelle, on ne trouverait pas seulement une pierre arrosée d'huile dans sa métairie. Il y a apparence que l'aspersion qui se fait chez nous sur la pierre fondamentale d'une Eglise, n'a pas d'autre origine que ces usages. Divers personnes observent encore aujourd'hui de verser du vin sur la première pierre des maisons qu'ils font bâtir.

(*a*) Voyez aussi page 18 de la *Conformité des coutumes des Indiens, etc.*, dans le volume précédent.

(*b*) Knox, Relation, etc., ubi sup.

(*c*) Ch. XVIII du IVe. Livre des Rois.

rables comme étant Dieux elles-mêmes ; ils les regardent, à ce que dit l'auteur Anglais de la Relation de Ceylan, comme des figures faites pour représenter les Dieux aux hommes, et ils les honorent comme telles. Il est peu d'idolâtres éclairés qui ne raisonnent de cette manière ; mais les uns font leurs dévotions en présence de ces images, persuadés que les prières en valent mieux, à cause que les images leur inspirent je ne sais quoi de spirituel et de sublime : les autres vont beaucoup plus loin, et s'imaginent que la vertu céleste descend dans l'image, s'y fixe et s'y établit. Ceux-ci ont un culte plus grossier. C'est pourtant à cette prétendue vertu qu'on doit les miracles absurdes que divers anciens, (par exemple *Tite-Live* et autres Légendaires crédules) ont cru devoir transmettre à ceux de la postérité qui voudraient les croire.

Telles sont les idées plus ou moins grossières des Païens de Ceylan. Ceux qui portent la grossièreté au plus haut point, veulent que les Dieux répondent à leur désirs, obéissent à leurs volontés. Ils les prient à la vérité, ils les honorent, ils leur sacrifient ; mais il faut aussi qu'on trouve son compte à tout ce qu'on accorde à ses Dieux. Les Chingulais (*a*) méprisent et maltraitent même les Dieux dont ils sont mécontens. Nous verrons plus bas que les Chinois font la même chose. Un ancien, moins emporté, se contentait de dire à son Dieu qu'il proportionnerait la valeur de la matière dont il le ferait à la manière dont il exaucerait ses vœux.

LEURS PRÊTRES, LEURS PAGODES, LEURS FÊTES ET LEURS PÉLERINAGES.

Ces Insulaires ont (*b*) trois divers ordres de prêtres. Ces trois ordres sont soumis à des supérieurs qui sont pris des Tirinanxes, ou Terumwanses. Les Tirinanxes sont proprement les seuls prêtres de Buddu, et sans doute aussi les plus distingués du clergé de l'île, puisqu'ils fournissent des supérieurs aux Gonnes, nom qui nous paraît commun à toutes sortes de prêtres. Il nous semble qu'on ne peut éclaircir le récit de Knox et le concilier avec Ribeyro, que par le secours de l'explication que nous donnons aux paroles du premier. Outre ces supérieurs, il y a un grand Terumwanse, ou grand pontife. (*c*) qui connaît de toutes les choses qui concernent la religion : c'est un homme âgé, qui, pour marque de sa dignité, porte d'ordinaire un ruban d'or, et une manière de sceptre ou d'évantail qui a quelque rapport au Talapat des religieux Siamois.

Le principal couvent de ces prêtres est dans la ville de Digligy, et c'est-là qu'on tient chapitre. Les prêtres de Buddu ne reçoivent dans leur ordre que des personnes de naissance, de savoir et bien élevées. Nous avons déjà dit que c'est d'entre eux qu'on choisit ceux qui doivent être les supérieurs de tous les prêtres, et qu'ils sont créés par le roi.

L'habit des Gonnes est jaune ; c'est une (*d*) casaque plissée autour des reins avec une ceinture de fil. Les Tirinanxes ont le même habillement.

(*a*) Knox, Relat., etc., Ch. V, part. IV.
(*b*) Idem, ibid. Ch. Selon Ribeyro, l'île est partagée en quatre diocèses, et chaque diocèse a son pontife ou son Terumwanse.
(*c*) Ribeyro, L. I, Ch. IV.
(*d*) Knox, ubi sup.

Les uns et les autres n'ont point du tout de cheveux et vont toujours la tête nue. Le peuple respecte extraordinairement ces prêtres, et se courbe devant eux comme il ferait devant ses idoles; mais pour eux, ils ne saluent personne. *Partout où ils vont*, dit Knox, *on étend sur un siège une nate et un linge blanc dessus pour s'asseoir, ce qui est un honneur qu'on ne fait qu'au roi.* Il leur est défendu de travailler, de se marier, et même de toucher une femme. Ils ne doivent manger qu'une fois par jour, à moins que ce ne soit du riz et de l'eau, des fruits, des légumes : on leur défend aussi le vin. Pour ce qui est de la viande, elle leur est permise pourvu qu'on l'apprête seulement pour eux, qu'ils ne donnent point ordre de la tuer, et qu'ils ne consentent pas qu'on la tue. Il leur est cependant permis de renoncer à leur ordre et de se marier ensuite. Pour redevenir séculier, il n'y a pas d'autre cérémonie à faire que de jeter sa casaque dans la rivière, et se laver la tête et le corps.

Ces Gonnes tirent beaucoup de profit de la dévotion des peuples. En voici une des plus favorables à leurs intérêts : on le croira d'autant mieux, qu'il ne faut pas sortir du Christianisme pour la juger telle. (*a*) « Quand » quelqu'un pense sérieusement à sauver son ame il envoie chercher le » prêtre, qui vient en pompe sous un dais porté par quatre hommes. Le » (*b*) converti prépare un grand festin à ce prêtre, et lui donne des pré» sens selon son pouvoir. Le Gonne séjourne un jour ou deux chez le con» verti, et pendant ce tems-là il chante un cantique tiré d'un livre de re» ligion; ensuite de quoi il explique aux assistans ce qu'il a chanté ». Ribeyro dit que les dévots qui font venir le Gonne, le paient et le traitent du mieux qu'ils peuvent, parce qu'ils croient que la prière n'aurait point d'effet sans cela.

Le second ordre des prêtres est de ceux qu'on appelle *Koppuhs*. (*c*) « Ils » ne portent point d'habits qui les distinguent du reste du peuple, non pas » même lorsqu'ils officient, se contentant pour lors d'avoir du linge blanc » et de se laver avant de commencer.... Ils jouissent d'un morceau de » terre qui appartient au (*d*) Dewale où ils officient..... Ils labourent » la terre et vaquent à leurs affaires ordinaires, excepté lorsqu'ils doivent » officier; ce qui arrive tous les matins et tous les soirs, selon que le re» venu du temple dont ils sont les prêtres le peut supporter. Tout ce » service consiste à présenter à l'idole du riz bouilli et autres pareilles » provisions..... que l'on y laisse quelque tems; après quoi les tam» bours, les joueurs de flûte et les autres ministres du temple les man» gent.....

» Les Jaddeses, ou les prêtres des (*e*) Esprits, sont la troisième sorte de » prêtres. Les pagodes qu'ils desservent n'ont point de revenus. Un homme » dévot bâtit à ses dépens une maison, il en est le prêtre. Il fait peindre » sur les murailles de cette maison des hallebardes, des épées, des flè» ches, des boucliers et des images..... Ces maisons s'appellent ordi-

(*a*) Knox, ubi sup.
(*b*) Ribeyro dit que cette cérémonie se fait aussi pour un mourant, et que le Gonne reste auprès de lui jusqu'à sa mort.
(*c*) Knox, ubi sup.
(*d*) Nom de la pagode.
(*e*) *Dayeautans*. Ce mot approche de *Deüta* ou *Deweta*, qui est le nom des Génies chez les Mogols.

» nairement *Jacco*, qui veut dire *Maison du Diable*. (*Jacco*, ou *Jaca* est le démon).

» Pour célébrer la fête de ce Jacco, le Jaddese se rase toute la barbe.

» Les pagodes, dit notre auteur, sont en si grand nombre qu'il est presque impossible de les compter ». Cela est croyable, puisque chaque dévot a la liberté de bâtir une chapelle et de s'en faire le prêtre. Entre ces pagodes il y en a de très-riches et d'une très-bonne architecture. Elles sont ornées d'images symboliques de monstres et d'animaux, comme toutes celles des Indiens. « Dans quelques-unes on y voit des bâtons peints, des » flèches, des hallebardes, des lances et des épées : mais dans le temple » de Buddu on n'y voit que des images d'hommes ayant les jambes croisées, vêtus de casaques jaunes comme les Gonnes, les cheveux frisés et » les mains devant eux comme des femmes. Ils disent que ce sont des esprits des saints hommes qui sont morts.

» Les femmes n'osent approcher des pagodes, pendant qu'elles ont la maladie de leur sexe ; ni les hommes, quand ils sortent d'un lieu où il y a » quelque femme incommodée de ce mal. »

Les revenus des pagodes consistent en terres que des rois leur ont accordées libéralement. « Il y a dans Ceylan plus de villes qui appartiennent » à l'église qu'au roi, dit l'auteur Anglais ». On peut le croire sur sa parole, parce que la dévotion d'un certain ordre étant sujette partout aux mêmes faiblesses, le clergé y fait jouer aussi les mêmes ressorts.

Nous avons dit que les particuliers dévots bâtissent des chapelles dont ils sont les prêtres. Ils mettent dans ces chapelles une image de Buddu, ils allument des bougies ou des lampes devant cette image, ils lui servent à manger, ils l'ornent de fleurs. Nous connaissons une partie de ces menues dévotions.

Le mercredi et le jeudi sont les jours ordinairement destinés aux exercices de piété. Knox (*a*) dit qu'ils ouvrent les pagodes pour les exercices de dévotion, le mercredi et le samedi. Alors les peuples vont adorer leurs Dieux dans les pagodes. On leur demande ce que la plupart des hommes demandent ailleurs ; de la santé, du bonheur, de l'assistance. Peut-être cela se fait-il plus grossièrement que chez nous, peut-être aussi ont-ils leurs subtilités comme nous avons les nôtres. Où sont ceux qui ne se font pas des illusions quand ils implorent en détail le secours de Dieu ou des Dieux ? Il est peu de prières qui ne soient justes quand elles roulent sur des vérités générales, ou quand elles n'ont pour objets que des biens dont l'acquisition ne fait aucun tort au prochain ; mais à cela près, le détail est bien dangereux. Supposons un prince qui fait prier Dieu pour la prospérité de ses armes, et un marchand qui demande à cet Être-Souverain qu'il lui plaise de favoriser son commerce : si l'un et l'autre suivent le cours déréglé de l'ambition et de l'avarice, combien d'étranges choses ne pourra-t-on pas supposer dans leurs prières ? Le long verbiage de leurs entretiens avec Dieu ne sera qu'une paraphrase de la (*b*) pensée d'un poète latin.

Les prières des Chingulais ne vont pas ordinairement droit à l'Être-Sou-

---

(*a*) Knox, IVe. part., Ch. X, ubi sup.

(*b*) ——— *Pulchra Laverna*
Da mihi fallere, da justum, sanctumque videri. Horat.

verain, c'est-à-dire, pour nous expliquer, à celui qu'ils regardent comme tel : ils s'adressent seulement à ses lieutenans. Mais quand ceux-ci ne leur sont pas favorables, (*a*) il y a un grand Démon auquel ils s'adressent. On lui sacrifie des viandes apprêtées, entre autres un coq rouge, dans quelque endroit écarté d'un bois où le grand Démon est servi par des hommes déguisés eux-mêmes en démons, qui ont des sonnettes aux jambes, qui dansent, qui chantent et font des postures étranges.

Leurs fêtes solennelles sont de deux sortes; les unes pour les Dieux qui gouvernent la terre et tout ce qui concerne cette vie, les autres à l'honneur de Buddu, ce Dieu qui a soin des ames et de leur félicité. Ce qu'il y a de plus remarquable dans la grande fête des Génies (car c'est-là le véritable nom des premiers), consiste en une procession à leur honneur. Le Prêtre porte un bâton peint et orné de fleurs, devant lequel le peuple se met à genou. Chacun présente une offrande à ce bâton : après l'offrande, le Prêtre met le bâton sur ses épaules et se couvre la bouche d'un linge, afin que son souffle ne souille pas ce bâton sacré. Ensuite il monte sur un éléphant qui est entièrement couvert d'une toile blanche, et se promène par toute la ville de cette manière. Quarante ou cinquante éléphans portant des sonnettes, marchent les premiers. Des hommes, travestis en géans, viennent à la suite de ces éléphans. Les tambours et les trompettes, qui marchent après ceux-ci, précèdent des gens qui dansent, et des femmes qui se destinent au service des pagodes. Les tambours, les haut-bois et les danseurs sont mêlés parmi ces femmes. Ensuite paraît l'éléphant qui porte le Prêtre, tenant le sacré bâton. Ce Prêtre représente le Créateur du ciel et de la terre. Un autre Prêtre est derrière lui avec un parasol à la main, pour le garantir du soleil et de la pluie. Deux éléphans sont à ses côtés, et sur chacun de ces éléphans deux Prêtres, dont le premier représente aussi un Dieu, et celui qui le suit le couvre d'un parasol. Des femmes suivent les Dieux, et les éventent pour les rafraîchir et les garantir des mouches. Des milliers de dévots marchent trois à trois après les Dieux. Pendant cette procession, les rues sont jonchées de verdure et de toutes sortes de fleurs. Les maisons des deux côtés sont ornées de branches et de festons où l'on attache des banderolles. Les lampes éclairent à droite et à gauche : elles brûlent même jour et nuit. Le jour ne suffit jamais dans ces dévotions d'éclat. N'oublions pas qu'avant que la procession commence, on expose les Dieux à la porte des pagodes, afin que le peuple dévot les adore et leur porte des offrandes. Cette fête dure environ quinze jours, et commence à la nouvelle lune. Deux ou trois jours avant son plein, on porte des palanquins devant ces Dieux, pour leur faire plus d'honneur. Il y a dans ces palanquins des reliques et un pot d'argent. Quand on est à peu-près à la pleine lune, tous les dévots vont remplir ce pot d'eau de la rivière, et le portent à la pagode. Cette eau reste là jusqu'à l'année suivante. On la renouvelle ainsi tous les ans.

Une autre fête commence dans le mois de novembre, pendant la nuit de la pleine lune. Toute la cérémonie consiste à planter des mats autour des pagodes, et à les orner de lampes jusqu'au sommet.

Buddu est représenté par de petites images d'argent, de cuivre, d'argile ou de pierre. On met de ces images partout, même dans des cavernes et

(*a*) Knox, Relation de Ceylan, IVe. part., Ch. IV.

dans des rochers. Les dévots leur portent des vivres à la pleine et à la nouvelle lune : mais on célèbre la grande fête de Bnddu dans le mois de mars, lorsque l'année recommence. Alors, on va l'adorer dans les deux endroits, qui ont acquis beaucoup de célébrité dans les Légendes de ces Insulaires. L'un est le Pic-d'Adam (c'est ainsi que les Chrétiens nomment la plus haute montagne de l'île), et l'autre est le lieu où Buddu se reposa sous un arbre, qui s'y transporta et s'y planta de lui-même pour la commodité du Dieu. Quand il était sur la terre, il se tenait le plus souvent sous cet arbre ; et c'est aussi sous ce même arbre que les dévots Chingulais vont adorer leur Bnddu. La dévotion de ce lieu est si estimée que c'est, disent-ils, avoir beaucoup de mérite que de pouvoir y faire un pélerinage. Ceux qui ne sont pas en état de se transporter vers ce lieu saint, en approchent au moins le plus près qu'ils peuvent ; et en rendant leurs hommages dans la première pagode qui se trouve sur la route, dirigent leur intention vers l'arbre sacré. Cet arbre est environné de cellules, de tentes, de loges et de cabanes. On y voit des édifices de bois, d'argile et de chaux, divisés en petits appartemens pour chaque famille. Parmi tous ces dévots on voit aussi des danseurs et des bateleurs.

On voit au Pic-d'Adam l'empreinte que la pied de Buddu fit dans un rocher lorsque ce Dieu monta au ciel. Les Insulaires adorent l'impression de ce pied, lui allument des lampes, lui offrent des sacrifices. Il faut mettre cette relique avec (*a*) celle de la mesure du pied de la Sainte Vierge, que les Espagnols possèdent, s'il faut les en croire. Nous remarquerons aussi que cette empreinte de pied qu'on voit (*b*) à Ceylan n'est pas seule existante aux Indes. (*c*) Les Siamois en vantent trois toutes semblables du pied de Sommona-Codom, une à Siam, l'autre au Pégu, et la troisième dans l'île de Ceylan. Les anciens ont aussi parlé de l'empreinte d'un des pieds d'Hercule. Pour revenir à ce Pic-d'Adam (*d*), avant que d'y arriver, on trouve une plaine entrecoupée de ruisseaux, où les Gentils vont se baigner par dévotion ; après quoi ils y lavent aussi leurs linges et leurs habits, persnadés qu'en se lavant de la sorte ils effacent leurs péchés. Ensuite ils grimpent au haut de la montagne par le moyen de certaines chaînes de fer qu'on y a attachées. Sur le haut de cette montagne on voit l'empreinte d'un pied gigantesque, si bien formée, dit-on, que l'art ne ferait pas mieux. Tout auprès est une pagode, et près de la pagode le domicile d'un Prêtre qui reçoit les offrandes et conte aux pélerins les miracles de la sainte empreinte, les graces, les indulgences qui sont accordées à ceux qui font le pélerinage, l'antiquité, la sainteté de la pierre ; en un mot, tout ce que croit ou persuade la superstition, dont les formulaires sont à-peu-près les mêmes partout.

Une autre dévotion à Bnddu est celle d'aller mendier pour lui. C'est la dévotion des dames. Ce serait dommage de leur en ôter la gloire. On sait combien elles s'entendent à rafiner sur l'article de la dévotion vétilleuse, et que la crainte si naturelle à leur sexe leur fait douter que sans la pra-

---

(*a*) Voy. *Cérémonies et Coutumes Religieuses des Cath.*, Tom. I, Sect. part., pag. 167.

(*b*) Cette empreinte paraît au milieu d'un rocher, qui semble avoir été taillé en forme de table. Les Mores veulent que cette empreinte soit celle du pied d'Adam, qui pleura ses péchés ou la mort d'Abel sur le pic. Purchas, Extraits de Voyages.

(*c*) Le P. Tachard, dans son premier Voyage de Siam, Liv. VI.

(*d*) Hist. de Ceylan, par Ribeyro, Chap. XXIII, Liv. I.

tique de certains rafinemens ingénieux, elles pussent être fidèles à la religion. « Les dames, dit (*a*) la Relation de l'Anglais, prennent l'image du » Dieu Buddu, la mettent sur la paume de la main, couverte d'un linge » blanc, et vont de maison en maison disant : *nous vous demandons* » *l'aumône pour le Buddu et pour lui faire un sacrifice ;* et on leur donne » largement de ces trois choses, de l'huile pour ses lampes, du riz pour » ses sacrifices, de l'argent ou du coton filé. Les dames de la première » qualité ne vont pas elles-mêmes à la quête, elles y envoient leurs suivantes parées de leurs plus beaux habits . . . . . Les pauvres se servent » de ce même moyen pour mendier. Ils prennent un livre de religion, » ou l'image de Buddu, qu'ils mettent dans une châsse, et l'enveloppent d'un » linge blanc . . . . . Le livre ou l'image, qu'ils montrent avec beaucoup » de respect au peuple, et au nom de laquelle ils demandent, leur servent » à recueillir de bonnes aumônes . . . . ». On pourrait presque comparer la manière de ces mendians à celle des nôtres, qui demandent *au nom de Dieu et de la Vierge, ou des Saints.* En Allemagne on en voit qui vont chantant des cantiques par les rues, et qui recueillent des charités par ce moyen; en Hollande ils chantent des pseaumes de David, ou récitent des passages de la Bible. N'oublions pas nos religieux mendians. On doit convenir que ce n'est pas seulement aux Indes que la religion sert de métier.

« Les plus dévots font faire l'image du Dieu à leurs dépens . . . . ; mais » Buddu n'est point Dieu qu'après qu'on lui a fait les yeux . . . . . Les » yeux étant faits . . . . . on le porte avec respect de la boutique de l'ouvrier à la pagode, et là on consacre l'image de Buddu avec cérémonie et » sacrifice : ensuite on la pose pompeusement dans sa niche . . . . Quelquefois on porte de maison en maison l'image nouvellement faite; et » quand ces bonnes gens la voient, ils contribuent généreusement au salaire de l'ouvrier. Celui qui a fait faire cette image est regardé comme » véritable dévot ».

Après un tel détail, on pourrait s'imaginer que les Chingulais ont beaucoup de zèle pour la religion. Point du tout. (*b*) Ils avouent ingénuement que toute leur dévotion est un effet de leur crainte. « Ils ne s'embarrassent » guères des matières de religion, à moins qu'ils ne soient malades ou » fort âgés ». Si une conduite si ordinaire dans le monde prouve aux libertins que la religion n'est qu'un effet de la faiblesse de l'homme, nous croyons qu'elle montre aussi que la fin de l'homme est une marque évidente de sa dépendance d'un Être-Suprême.

(*a*) Knox, Relation, etc. Chap. IV, IVe. part.
(*b*) Knox, ubi sup.

LEURS MALADIES : DIVERS USAGES SUPERSTITIEUX.

« Quand ils sont malades, ils consacrent un coq rouge au Diable, (à » un de ces Dieux inférieurs qui sont des esprits ou des génies). Le Jaddese » prend le coq et le consacre à cet esprit, en lui disant que ce coq lui est » donné à condition qu'il renvoie la santé au malade . . . . . Après cela, » on laisse aller le coq avec les antres, quelquefois on le garde un an ou » deux. Ensuite on le porte au temple, où le prêtre le vient querir . . . . » sous prétexte de le sacrifier . . . . ; car bien souvent il vend les coqs » qu'il assemble, et fait accroire que c'est pour un sacrifice . . . . . Pour » découvrir si c'est Dieu ou le Diable qui est la cause de leur maladie, ils font » un arc du premier petit bâton qu'ils rencontrent, et pendent sur la corde » de cet arc un petit instrument semblable à des ciseaux, avec lequel ils » coupent les noix de betel. En tenant cet arc par les deux bouts, ils pro- » noncent les noms de tous les Dieux et de tous les démons. Ils disent que » quand ils nomment le Dieu qui leur a envoyé la maladie, l'instrument » tourne, et que leur mal vient de ce Dieu-là. Alors ils lui offrent des » sacrifices ». Ceci nous rappelle une autre manière de consulter les Dieux. Le prêtre met sur son épaule les armes qui sont dans la pagode de ce Dieu dont il est ministre. Après cela il entre en extase, et tombe dans une espèce de fureur, ou du moins en fait le semblant. C'est pendant cette fureur que l'esprit de son Dieu vient se reposer sur lui. Alors, tout ce qu'il prononce est regardé comme un oracle, et le peuple parle au ministre avec autant de respect que s'il parlait au Dieu lui-même. Revenons aux maladies des Chingulais. Il paraît, par le récit de l'auteur Anglais, qu'ils tombent facilement dans ce qu'on appelle *Lycanthropie :* alors ils courent les bois, ils souffrent tous les symptômes qui sont les suites d'une bile noire, à laquelle (*a*) on doit des effets aussi surprenans que ce que notre Anglais un peu trop crédule (*b*) rapporte des Chingulais, et qu'il attribue au Diable. Combien d'eau-bénite ne perdrait-on pas si, sur le récit de ce voyageur, l'on s'avisait d'aller exorciser ces Insulaires comme démoniaques ? Il y a très-souvent des signes équivoques dans les maladies mélancoliques. Si, faute de bien examiner ces signes, on s'avise de supposer une possession et de courir à l'appareil dont l'Exorciste doit se munir pour chasser le diable, il est évident qu'on attaque une chimère. (*c*) On raconte d'une certaine femme qu'étant tombée dans des accès de mélancolie et de fureur pendant la Semaine-Sainte, on ne manqua pas d'attribuer au démon ce qui pouvait être l'effet d'un mouvement extraordinaire d'humeurs, que le printems cause souvent dans un corps mal disposé.

Lorsque les herbes et les racines qu'on emploie pour un malade ne produisent pas l'effet qu'on avait attendu, (*d*) « ils prennent une planche et font dessus, avec de la terre, la figure du malade, à demi-relief; ensuite, ils font appeler tous ses parens et ses amis de l'un et de l'autre sexe, et préparent un grand repas. Sur les neuf heures du soir, tous les conviés

(*a*) Voy. Wier dans son Traité *De Præstigiis Dæmon.*, Liv. IV, Éd. de 1583.
(*b*) Knox, Relation de Ceylan, IVe. part., Chap. IV.
(*c*) Wier, ubi sup., Chap. XXV.
(*d*) Ribeyro, Hist. de Ceylan.

se trouvent autour de la maison : après le souper, on se rend dans un lieu préparé pour cela ; tous s'y mettent en rond, et laissent un espace vide au milieu. On allume des flambeaux, on bat le taubour, on fait un grand bruit avec divers instrumens pendant une heure. Ensuite une jeune fille, qu'on prétend devoir être vierge, va danser au milieu du cercle, pendant que les assistans mêlent leurs voix au bruit des tambours .... Après quelques tours elle se laisse tomber, jetant l'écume par la bouche et ayant les yeux étincelans ..... C'est alors qu'un de la troupe se détache pour lui faire plusieurs questions, et la prier de ne pas permettre que le malade meure; de vouloir accepter les fruits qu'il lui offre de sa part, et de lui enseigner quelque remède contre son mal ..... La fille possédée prononce l'arrêt du malade, qui quelquefois meurt contre la prédiction de l'oracle prétendu. Si on se plaint d'avoir été trompé, la fille répond que c'est qu'on n'a pas bien entendu. Quelquefois ne sachant que répondre, elle dit qu'il y a quelqu'un dans la compagnie qui est son ennemi .....; et cet ennemi est presque toujours quelque chrétien ..... On le prie de vouloir sortir, après quoi le démon répond. Alors on l'honore et on le remercie, on lui présente à manger au pied d'un arbre qui lui est consacré .....; et cette offrande, à laquelle il n'est plus permis de toucher, est couronnée de fleurs.

Dans le détail de leurs dévotions, nous n'oublierons pas les vœux. Ils en connaissent l'usage, et n'en abusent pas moins que les autres hommes.

A l'égard du bonheur et du malheur de l'homme, ils croient que Dieu l'a prédestiné absolument à l'un ou à l'autre : ainsi ils agissent contre leurs principes, quand ils travaillent à éviter un mal et à s'attirer un bien, quand ils font des vœux aux Dieux, quand ils le prient, etc. A considérer l'homme du côté de la religion, ne semble-t-il pas que dans la pratique c'est un être opposé à celui qu'il est dans la spéculation?

« Ils tiennent que le plus haut période de bonté consiste à donner aux » prêtres, à faire des sacrifices à leurs Dieux, à ne répandre le sang » d'aucune créature .... : ils donnent aux pauvres par un principe de » charité qu'ils étendent aux étrangers mêmes .... : ils mettent à part » des provisions qu'ils distribuent aux indigens qui viennent demander » à leurs portes : ils respectent un homme qui fait conscience de sa reli- » gion ...., et ils aiment les chrétiens ..... parce qu'ils croient qu'ils » sont justes ». Voilà le caractère abrégé de ce qu'ils regardent comme vertu et devoirs d'un honnête homme. A quoi ils ajoutent la pratique de quelques petites superstitions dont la description serait inutile. Nous dirons encore qu'ils aiment (*a*) la vérité sans la pratiquer; qu'ils ne craignent ni de mentir, ni de tromper, quoiqu'ils admirent la droiture et la bonne foi.

« Ils jettent par dévotion, tous les matins et tous les soirs, des fleurs » devant les images de leurs Dieux. Ils portent des chapelets à la main, » et disent leurs prières en marchant. Ils sont fort superstitieux dans leurs » remarques sur les moindres petits accidens .... S'ils éternuent, c'est » mauvais signe ...; cela suffit pour les arrêter quand ils ont commencé » un ouvrage ...; Ils regardent comme prophète (*b*) un certain petit

(*a*) Knox, ubi sup, Ch. I et IV.

(*b*) En parlant des Caffres, nous remarquerons qu'ils attribuent aussi quelque chose de divin à un certain insecte.

» animal qui ressemble à un lézard. Si, lorsqu'ils commencent quelque » chose il crie, ils cessent pour un peu de tems, dans la pensée où » ils sont qu'il leur dit qu'il y a une mauvaise planète qui gouverne dans » ce moment.... Lorsqu'ils sortent le matin, ils observent le premier » objet qui se présente à leur vue...: ils tirent bon augure d'une femme » grosse ou d'un homme blanc, et un mauvais d'un vieillard ou d'une » personne laide. »

On dit d'eux, comme des autres Indiens, qu'ils sont habiles enchanteurs (*a*). Ces Insulaires « ont une prière dont ils se servent pour appeler » les serpens, qui s'apprivoisent si fort avec eux qu'ils se laissent prendre » à la main ». Un homme digne de foi (*b*) raconte qu'il avait vu un soldat allemand de la garnison hollandaise prendre des serpens, les apprivoiser et les manier sans danger; que ce même soldat en alla prendre un dans la chambre de son capitaine, et sans autre précaution extérieure que celle de mettre son chapeau devant ses yeux; car il avoua qu'il portait sur lui des préservatifs contre le venin de ces reptiles, entr'autres le cœur et la tête d'un serpent: mais il ne voulut pas dire le reste de son secret. Cela doit nous confirmer qu'il peut n'y avoir rien que de fort naturel dans tout ce qu'on nous raconte sur cette matière; et que, chez les anciens de même que chez les modernes, la vertu de charmer les animaux venimeux se trouve l'effet de certains secrets inconnus au peuple. Pour revenir à nos Insulaires, « ils prononcent, continue Ribeyro, certaines paroles pour » guérir ceux qui sont mordus des serpens: mais comme ils connaissent les » herbes qui sont bonnes contre leurs morsures, et qu'ils s'en servent » beaucoup, il y a bien de l'apparence qu'ils n'y ajoutent des paroles que » pour abuser le peuple grossier et ignorant.

» Ils endorment aussi les crocodiles; et lorsqu'on veut se laver à la ri- » vière, on va trouver ces enchanteurs, qui prescrivent ce qu'on doit » faire: mais si on omet quelque chose, on est pris par le crocodile ».

Pour guérir de certaines coliques fort violentes et fort fréquentes dans ces pays chauds, ils couchent leur malade sur le dos, appuient la main sur le creux de son estomac, et récitent une prière qui dure autant que le *Credo*. Aussitôt, la douleur s'appaise et le malade est guéri. On croit assez que la prière n'est qu'une cérémonie, sans laquelle le malade ne laisserait pas de guérir: d'autant plus que, selon la remarque du même Ribeyro, les Américains, qui sont aussi fort sujets à ces coliques, se servent d'une cure fort semblable; car ils couchent le malade sur le dos à terre, et ensuite lui dansent à deux pieds sur le ventre.

Enfin ils n'entreprennent rien sans consulter leurs Nagates, qui sont leurs astrologues. Ribeyro dit que ces Nagates font quelquefois des prédictions qui surprennent par la conformité des événemens avec elles, et qu'on a de la peine à croire qu'il n'y ait pas quelque pacte avec le Démon, ou quelque chose de surnaturel. Mais dans ces sortes d'événemens, le hasard, la con-

---

(*a*) *Histoire de l'île de Ceylan*, par Ribeyro. Cet auteur dit que quand un *Cobra-de-Capello* a mordu quelqu'un, on a fait quelque autre dommage, après l'avoir enchanté ils l'obligent de se présenter devant eux, et qu'ils lui font une forte réprimande. Ce serpent est d'ailleurs si respecté que personne n'ose lui faire du mal. Les Chingulais l'appellent le *Roi des serpens*, et ils croient que s'ils en tuaient un tous les autres serpens de même espèce vengeraient sa mort sur la famille du meurtrier.

(*b*) Baldœus, Description de Malabar, Ceylan, Coromandel.

naissance de certaines circonstances découvertes subtilement, et une forte pénétrstion, sont les principaux Démons qui gouvernent et agitent l'astrologue. Tout cela est démontré.

LEURS CÉRÉMONIES NUPTIALES ET FUNÈBRES, etc.

Il faut d'abord apprendre au lecteur qu'il n'est jamais permis en ce pays-là de changer d'état, et qu'ainsi chacun est obligé de se marier dans le sien (*a*). Lorsqu'une fille est recherchée, elle propose et écoute elle-même les conditions, qu'ensuite elle communique à ses parens pour voir si cela les accommode. S'ils agréent le mariage, on prépare un repas sans autre cérémonie. Le mari jouit de la première nuit des nôces, et tous ses frères jusqu'au septième jouissent l'un après l'autre des nuits suivantes : mais tous ceux qui suivent le septième frère ne jouissent pas du même droit. Notre auteur ajoute « que les premiers jours passés, le » mari n'a pas plus de privilége que ses frères : lorsque la femme est » seule, il peut la prendre ; mais si l'un des frères est avec elle, il ne » peut pas entrer. Ainsi une femme suffit pour toute une famille, et tout » est commun entre les frères : ils apportent à la maison ce qu'ils gagnent : » les enfans ne sont pas plus au mari qu'à ses frères ; aussi les enfans les » appellent tous leurs pères ». Voilà ce que nous dit Ribeyro, mais tout ce détail ne se trouve pas tout-à-fait semblable au récit de Knox. Celui-ci dit que les parens font le mariage, et que quand ils sont une fois d'accord, tout est fait : il ajoute que le galant envoie à sa maîtresse les présens et les habits de nôces, et qu'après cela il choisit un jour pour la conduire chez lui ; et c'est-là le véritable jour du mariage. Voici la cérémonie plus en détail. « Le fiancé va trouver sa fiancée, accompagné de ses » amis .... Les nouveaux mariés mangent ensemble dans un même plat ; » ce qui signifie l'égalité de leur condition. Quelquefois ils se lient les » pouces ensemble, et après cela ils se vont coucher de compagnie. Le » lendemain après le dîner, il prend sa femme, la mène chez lui. Elle » marche devant, il la suit avec quelques-uns de ses parens qui la » conduisent. C'est la coutume que le mari suit sa femme .... »

Le mariage se fait encore d'une autre façon. « L'homme tient un bout » de la toile qui enveloppe la femme, et la met autour de ses reins : elle » tient l'autre bout ; et alors on leur verse de l'eau sur la tête, laquelle » leur mouille tout le corps. Après cela ils sont mariés, et le mariage » tient aussi long-tems qu'ils s'accordent .... Quand ils cessent de s'ac» corder, il se séparent sans honte : le mari rend ce qu'il a reçu de sa » femme, il lui est permis de prendre un autre mari.... Si, quand » ils se séparent, ils ont des enfans, les garçons suivent le père, les » filles la mère .... » Ce qu'il y a de plus plaisant est que les hommes et les femmes se marient des quatre ou cinq fois tout de suite, avant de trouver ce qui leur convient. Ce serait bien pis dans le pays où les lois de la Religion donnent aux femmes une liberté qui n'existe point en Asie ; on s'y marierait tous les huit jours sans trouver ce qui pourrait faire un bonheur égal. Il faut donc que de part ou d'autre on se réduise à la complaisance pour le monde, et à la paix pour l'amour de Dieu et par ordre de

(*a*) Ribeyro, ubi sup., Ch. XVI.

la Religion. Disons tout aussi : les nations qui se gouvernent autrement, ne trouvent pas dans l'union conjugale les douceurs et les secours que Dieu a voulu qu'on cherchât dans le mariage.

Les Chingulais n'ont qu'une femme, mais une femme a fort souvent deux maris. Ceci approche de Ribeyro. Il est permis à deux frères de tenir maison ensemble, et de n'avoir qu'une femme. Les enfans les reconnaissent, et les appellent tous deux pères.

Après que par un essai réitéré plusieurs fois, la femme a trouvé ce qu'il lui faut, elle est obligée de garder la foi conjugale ; et la loi de l'adultère est qu'un homme peut tuer et la femme et son galant, lorsqu'il les prend sur le fait : mais là comme ici, la femme a des ruses pour tromper l'époux qu'elle veut soumettre au cocuage. Cependant un usage peut dédommager les femmes de l'uniformité du mariage. C'est qu'en certaines occasions, par exemple, quand on régale des amis ou de grands seigneurs, les maris permettent à leurs femmes de leur accorder les droits de l'hymen. Ils permettent les mêmes droits à leurs filles, et tout cela sans conséquence pour l'honneur, pourvu que tout se passe entre gens de même condition. Quand il est possible que la femme reçoive l'hommage des personnes de haute naissance, elle est bien plus fière de ses revenus. De tout ce détail il résulte qu'une virginité n'est à Ceylan ni glorieuse, ni estimable. Les mères la méprisent jusqu'à sacrifier pour fort peu de chose celle de leurs filles. Cependant les prostitutions publiques sont défendues. On rase, on fouette celles qu'on surprend faisant le métier ; on leur coupe les oreilles, et on les expose aux outrages du public. Le nom, qui dans leur langue répond à celui que nous donnons aux femmes publiques, est odieux, même à celles qui se prostituent. Voilà bien des contradictions.

Finissons le mariage par tout ce qui s'y rapporte. Les femmes sont obligées d'avertir les gens lorsqu'elles ont certaines infirmités. On ne doit pas même s'approcher alors de la maison où elles habitent. On fuit ces femmes par devoir de religion, ou par une honnêteté civile. Dans les accouchemens une voisine aide à sa voisine : on ne connaît point en ce pays-là le métier de sage-femme ; encore moins y connaît-on celui d'accoucheur, qui de nos jours a révolté la pudeur d'un médecin (*a*). Mais il a eu beau faire, les hommes ont accouché les femmes depuis son livre, et les accoucheront sans doute jusqu'à la consommation des siècles : les femmes ont renoncé à cette ridicule honte du vieux tems. Aussitôt que l'enfant est né, le père va trouver l'astrologue pour savoir si cet enfant est né sous une planète favorable, et dans une bonne heure ; car ils font mourir celui dont l'heure et la planète sont malheureuses. S'ils ne le font pas mourir, « ils le re-
» mettent à quelqu'un de même condition qu'eux afin qu'il en prenne
» soin, croyant que quoique cet enfant soit malheureux entre les mains
» de ses parens, il ne le sera pas dans celles des autres ». Ils s'imaginent qu'un enfant né sous une mauvaise influence, ne peut être que vicieux et méchant. Cependant ils exceptent de cette loi un premier né : mais s'il se trouve trop d'enfans, ils les tuent ou les exposent sous prétexte que l'étoile de ces enfans est mauvaise. On donne aux enfans des noms qu'ils quittent quand ils sont grands. Nous trouverons la même coutume établie chez les Chinois.

(*a*) Hecquet a fait un traité de l'*Indécence aux hommes d'accoucher les femmes.*

C'est encore un usage observé généralement dans les ménages, que (*a*) les femmes apprêtent à manger aux maris, quoiqu'elles aient des esclaves; et de peur que leur haleine ne gâte ce qu'elles présentent, elles ont un linge sur la bouche quand elles servent à manger à leurs époux.

Les Chingulais mêlent à la métempsycose cette opinion, que les ames des méchans, après avoir passé dans des animaux immondes ou méprisables, reçoivent dans l'autre monde le double de méchanceté qu'elles ont eu en celui-ci, avec un châtiment proportionné; et que les ames des bons, après avoir séjourné dans le corps de quelques animaux courageux, reçoivent aussi des plaisirs et des honneurs infinis pour récompense de leur bonté, qu'ils ont au double de ce qu'ils en ont eu sur la terre. Imbus de cette opinion, (*b*) ils abandonnent au défunt tout ce qu'il avait amassé, ils l'enterrent avec lui et ne se réservent que des instrumens pour l'agriculture. Il faut excepter de cet usage tous les présens que le roi a fait au défunt. En ce pays-là, le roi ne donne pas à ses sujets; il leur prête. Conformément à ce que nous venons de rapporter, on ne peut nier que ces Insulaires croient l'immortalité de l'ame, et un état de bonheur ou de malheur après cette vie.

Knox assure qu'ils ne meurent qu'avec beaucoup de regret, et que, dans leur maladie, ils ont peur du diable : aussi dit-il qu'ils l'invoquent principalement en ce tems-là. Laissons-lui sans jalousie une opinion qui abrége le détail de l'idôlatrie. On n'approche point de la maison d'un mort, de peur d'en être souillé.

Les gens du bon ton brûlent les morts, afin qu'ils ne soient pas mangés des vers : les pauvres enterrent les leurs sans cérémonie; pour cet effet on les enveloppe dans une natte. Ceux qui enterrent sont obligés de se laver; car, selon les lois de leur religion, celui qui touche un mort est souillé. Le mort est mis sur le dos, la tête à l'Occident et les pieds à l'Orient. A l'égard de ceux qu'on brûle, on jette sur eux beaucoup d'eau pour les laver; ensuite on vide et embaume leur corps, on le remplit de poivre, et on le met dans un arbre creusé exprès. On le laisse en cet état jusqu'à ce que le roi ordonne de le brûler; « car, si c'est le corps d'un courtisan, » on n'oserait le brûler sans l'ordre du Souverain : il arrive quelquefois » qu'il est long-tems sans donner l'ordre, ou que même il n'en donne » point du tout. Alors, afin que le corps ne tienne aucune place dans » la maison, ils font un trou dans le plancher, y mettent l'arbre et le » corps, et le couvrent jusqu'à ce que le roi ordonne qu'il soit brûlé. » Après que le feu a consumé le corps et le bûcher, on amasse les cendres » en un moneau semblable à un pain de sucre, et l'on fait une haie tout » autour, et l'on y sème des herbes ». Notre auteur finit en nous apprenant que ceux qui meurent de la petite vérole, de quelque rang qu'ils puissent être, sont brûlés sans cérémonie sur des épines.

Quelques jours après qu'une personne est morte, ceux qui lui veulent du bien et qui s'intéressent pour son ame envoient chercher un prêtre, qui passe la nuit à chanter et à prier pour le salut du défunt. Le lendemain, on régale ce prêtre et on lui fait des présens. En récompense, le prêtre donne toutes les assurances requises du bon état de l'ame du mort, et certifie à ceux qui l'ont payé pour procurer du bonheur à cette ame dans

(*a*) Ribeyro, etc., addit. au Chap. XVI du L. I.
(*b*) Ribeyro, ubi sup., Ch. XIV.

l'autre monde ; qu'elle y recevra les mêmes marques de bonté et de libéralité dont on use ici bas envers lui. On sent la force d'une promesse qui, en augmentant les profits des prêtres, délivre le peuple de ses frayeurs; et l'on voit aussi par-là que dans cette île comme ailleurs, on s'imagine qu'il ne tient qu'aux vivans de bien établir les morts après cette vie.

Les hommes témoignent leurs regrets aux morts par des soupirs, les femmes par des cris et des hurlemens : elles détachent leurs cheveux, les éparpillent sur leurs épaules ; et mettant les mains derrière la tête, elles commencent avec un bruit épouvantable le récit des vertus et du mérite du mort. Ce deuil dure trois jours, à deux reprises par jour, le matin et le soir.

Pour honorer les morts, on plante des arbres de Buddu dans l'endroit où l'on a brûlé leurs corps. (*a*) Les Chingulais croient qu'il y a du mérite à planter ces arbres ; qu'à la vérité celui qui les plante meurt peu de tems après, mais aussi qu'il va droit au ciel. Si quelque naturaliste pouvait trouver dans cet arbre les qualités qu'on attribue au cyprès, de ne se pourrir jamais et de ne jamais renaître quand on l'a coupé jusqu'à la racine, il pourrait y avoir lieu de comparer l'un avec l'autre. Au moins ont-ils ce rapport, (*b*) que ni l'un ni l'autre ne portent des fruits ; ce qui suffit presque pour en faire le symbole des morts. N'oublions pas de remarquer qu'aussi vains que les autres Idolâtres, les Chingulais se flattent que les esprits des gens de bien deviennent des Dieux après leur mort. Ces idées dédommagent des bornes étroites que Dieu a données à la vie humaine ; encore cela vaut-il mieux que de se croire (*c*) inférieur aux astres, et de se plaindre qu'on n'a pas été traité comme eux.

LEURS ROIS, DIVERS USAGES.

Nous ne parlerons pas de l'autorité du prince ; en dirions-nous autre chose que ce que l'on sait déjà des autres monarques de l'Orient? Une marque toute particulière, et en même tems honteuse du dépostisme de ceux de Ceylan, est qu'ils se permettent l'inceste, et même avec leurs propres filles, quoique ce crime soit puni dans le sujet comme une chose abominable. Les rois de Perse s'étaient donné autrefois un privilége aussi honteux. Pour toute justification de ces désordres, on dit à Ceylan, (*d*) *qu'on ne saurait rien reprocher aux rois et aux gueux* ; les uns étant si élevés qu'on n'oserait les attaquer, et les autres si méprisables qu'il n'y a rien qui puisse leur faire honte.

Le respect des sujets pour leurs souverains est une espèce de culte religieux. Ne point s'approcher d'eux sans leur ordre, non pas même les regarder s'ils ne le permettent ; quand on s'approche d'eux, se prosterner

---

(*a*) Knox, Relat., etc., Chap. IV de la première part.

(*b*) Ces deux qualités et la stérilité de l'arbre l'avaient fait choisir des anciens pour leurs cérémonies funèbres. Il pouvait leur représenter la destruction des corps et l'immortalité de l'ame. Les anciens avaient leurs types et leurs allégories, comme les modernes.

(*c*) *Soles occidere et redire possunt,*
Nobis, quum semel accidit brevis lux,
Nox est perpetua una dormienda. Catul.

(*d*) Knox, Relation, etc., part. III, Ch. II.

trois fois le visage contre terre ; se retirer de leur présence le visage tourné vers eux ; (*a*) leur parler comme à des Dieux, et en parlant de soi-même à ses souverains, se mettre de niveau avec ce qu'il y a de plus méprisable sur la terre : c'est-là ce qu'exigent les rois de Ceylan, à l'imitation des autres rois leurs voisins. (*b*) Ils veulent que la vénération du peuple s'étende sur tout ce qu'on leur présente. « Ceux qui rencontrent ces choses sont » obligés de se détourner : il n'y a pas jusqu'à son linge sale qu'on envoie » laver tous les jours, auquel ils ne rendent honneur..... Il faut se lever » quand on le voit passer. Ceux qui en sont chargés le portent sur la » main haut élevée, et couvert d'une toile peinte ». Avec cet orgueil, les rois de Ceylan ont toutes les qualités ordinaires aux tyrans ; de la religion par politique et parce qu'elle sert de frein aux peuples, une défiance éternelle, nulle affection pour personne.

On a cette obligation au Christianisme, que des princes, pourvus des qualités nécessaires pour faire de parfaits tyrans, n'ont osé pousser les vices à un certain point, parce que leurs mauvaises inclinations étaient arrêtées par les frayeurs que la religion et ses directeurs excitaient dans leur conscience. Sans cela, notre siècle n'aurait-il pas eu ses Nérons et ses Caligules ? Par exemple, que n'aurait-on pas dû craindre de ces (*c*) princes capables de tuer des hommes avec plus de sens froid qu'ils ne tuaient un cerf à la chasse, et qui dans leurs passions ne se laissaient toucher ni par la misère d'une famille, ni par le respect dû aux lois de la religion et à celles de l'État ? A peine aurait-on osé en appeler à leur conscience. Concluons que si des princes de cet ordre avaient pu régner, ils n'auraient jamais cédé en cruauté aux monarques de l'Orient.

Le roi confère une espèce de noblesse ou un ordre de chevalerie à ceux qu'il veut distinguer, en leur mettant autour de la tête un morceau d'étoffe de soie, ou un ruban brodé d'or. Cette cérémonie est accompagnée d'un titre.

Les disputes de difficile discussion se terminent par l'épreuve, ou par le serment, dont voici les différentes manières. Ils jurent devant leurs Dieux, et alors ils jurent souvent dans les temples. En des occasions extraordinaires, ils ont l'épreuve par l'huile bouillante. Notre voyageur Anglais décrit ce dernier usage d'une manière qui nous oblige de le copier mot à mot (*d*) « Les Chingulais, dit-il, ne jurent ainsi que dans les affaires de » grande conséquence, comme lorsqu'ils ont des procès pour leurs terres » et qu'il n'y a pas de témoins. Ils doivent chacun avoir une permission » écrite et signée de la main du gouverneur ; après cela ils se lavent le » corps et la tête, qui est une cérémonie de leur religion. On les resserre » tous deux pendant toute la nuit dans une maison où il y a garde, et

---

(*a*) On dit que ces peuples esclaves donnent à leurs Souverains un nom qui les met au-dessus des hommes, et semble les rapprocher de la Divinité. « Au contraire, dit Knox, quand » ils parlent d'eux-mêmes au roi, ils ne parlent pas par la première personne, *j'ai fait*, ou » *j'ai dit* ; ils s'expriment ainsi : *le membre d'un chien a fait ou a dit*. S'ils parlent de » leurs enfans, ils disent : *les petits chiens*. Si le roi leur demande combien ils en ont, » ils répondent : *tant de chiens et de chiennes* ; ce qui fait voir combien il le porte haut, » et dans quel esclavage ils vivent sous lui ». Supposons un être raisonnable qui n'eût jamais vu des hommes, et qui se trouvât pour la première fois de sa vie à la Cour d'un Roi de Ceylan, il ne croirait pas que ce prince *eût été pétri du même limon que ses sujets*.

(*b*) Knox, ubi sup.

(*c*) Cet exemple s'est vu de nos jours. (le Prince de Dombes).

(*d*) Knox, Relation, etc., IVe. part., Chap. IX.

» on leur enveloppe la main droite d'un linge qui est cacheté, de peur » qu'ils ne se servent de quelque charme pour endurcir leurs doigts. Le » lendemain on les fait sortir, on leur met du linge blanc, et ils se puri- » fient comme des gens qui vont paraître devant Dieu. On attache à leur » poignet la feuille sur laquelle est écrite la permission du gouverneur, et » ensuite ils se rendent sous le Boghaah, ou Arbre-Dieu, (c'est l'arbre » consacré à Buddu) où s'assemblent tous les officiers de la province avec » un grand concours de peuple. On apporte sur le lieu des noix de coco » dont on tire l'huile à la vue de tout le monde, afin qu'on voie qu'il n'y » a point de fourbe : il y a aussi, là auprès, une chaudière pleine de fiente » de vache et d'eau, qui bouillent. L'huile et la fiente bouillant à gros » bouillons, ils prennent une feuille de noix de coco qu'ils trempent dans » l'huile, afin que tous les spectateurs voient qu'elle est chaude. Toute » l'assemblée étant persuadée que l'huile est bouillante, les deux parties » viennent des deux côtés de la chaudière, et disent : l'un, *le Dieu du ciel* » *et de la terre est témoin que je n'ai pas fait ce dont je suis accusé*, ou » bien, *les quatre Dieux sont témoins que telle ou telle chose* (en dispute) » *m'appartient*. L'autre jure tout le contraire. L'accusateur jure toujours » le premier. L'accusé tâche d'établir après lui son innocence ou son » droit.....; après cela on ôte les linges dont leurs mains sont enve- » loppées. Le premier qui a juré répète les paroles du serment, trempe » en même tems deux doigts dans l'huile bouillante, et en jette jusqu'à » trois fois hors de la chaudière...., ensuite il en fait autant à la fiente de » vache qui bout...; l'accusé fait la même chose. Enfin on leur renveloppe » les mains, et on les garde tous deux en prison jusqu'au lendemain. Alors » on regarde leurs mains, et on leur frotte le bout des doigts avec un linge » pour voir s'ils se pèlent. Celui dont le doigt se pèle le premier est censé » parjure. (On ne nous dit pas si les doigts de l'accusateur et de l'accusé » ne se pèlent pas quelquefois également en même tems). On lui impose » une grosse amende au profit du roi, et on l'oblige de donner satis- » faction à son adversaire ».

Pour ce qui est de leur manière de faire des protestations dans le discours, c'est par leurs père ou mère qu'ils les font, par leurs enfans, par leurs yeux et par leurs Dieux. Ce sont des sermens d'habitude ou d'imitation, qui rarement garantissent la bonne foi : chez nous on s'en sert pour donner un air de véracité au discours, ou plutôt pour lui ôter cet air de franchise et de simplicité qui devrait en faire le mérite. Après tout, aucune nation n'est exempte de ces mauvaises habitudes.

Nous avons parlé de la manière dont quelques peuples en usent envers de mauvais débiteurs. Dans l'île de Ceylan on commence par les déshabiller et leur donner des gardes. Si le débiteur s'obstine à ne pas payer, on lui met sur le dos une grosse pierre, et il faut qu'il la porte sur son dos jusqu'à ce qu'il ait satisfait; ce n'est pas tout, on lui en met encore d'autres sur le dos, et le débiteur reste chargé jusqu'à l'extinction de la dette. Une autre dureté du créancier, c'est de mettre des épines entre les jambes nues de son débiteur; une autre enfin, et qui a cela de singulier que le demandeur se met au rang de celui qu'il poursuit, c'est d'aller déclarer au débiteur qu'on s'empoisonnera soi-même, s'il n'a soin d'acquitter sa dette. C'est une mauvaise ruse, ou plutôt une méchanceté qui prouve bien le peu de cas que ces Insulaires font de la vie, puisqu'ils veulent s'exposer à la perdre en la faisant perdre aux autres; car si celui qui me-

nace passe aux effets et se tue, le débiteur, qui est la cause de la mort de son créancier, doit donner sa vie pour la sienne.

Nous dirons peu de chose des sciences des Chingulais afin de ne rien dire que d'esseotiel, et d'éviter de nous écarter à des choses trop éloignées des usages religieux : ils ont des livres de religion, de médecine, d'astronomie et de magie. Les Gonnis écrivent seuls les livres qui concernent la religion, et les dédient ensuite aux grands seigoeurs pour obtenir d'eux quelque récompense. Qui l'aurait cru? des Insulaires que nous regardons comme des barbares, ont l'adresse d'imaginer des dédicaces, et peut-être aussi la politesse d'y débiter tout ce que les auteurs de France, d'Angleterre, de Hollande peuvent tirer de leur cerveau pour honorer le héros qui pare le frontispice de leurs ouvrages. On ne se serait pas attendn à cette conformité : il ne manquerait que d'y trouver celle du stellionat, ce métier si lucratif qui, avec le secours d'un copiste vigilaot, fait vivre nos bibliothécaires et nos abbés aux dépens des libraires qui veulent bien être leurs dupes.

Les Prêtres chingulais sont aussi les astrologues et les astronomes de l'île. Laissons le détail de leurs almanachs; il y a apparence qu'ils ne mentent pas moins que les nôtres. « Les astronomes enseignent la fin de la » vieille année; alors on quitte toute sorte d'ouvrages, excepté celui du » roi qu'il faut toujours faire..... Ils font savoir..... le moment de la nou» velle année auquel il faut commencer de travailler, et pour lors hommes » et femmes commencent quelque chose de ce qu'ils oot dessein de faire » l'année suivante. Ces astronomes eoscignent aussi le tems de se laver la » tête, qui, comme nous l'avons déjà dit, est une cérémooie de religion » que chacun doit faire selon le tems de sa naissance..... Ils prétendent » prédire par les étoiles tout ce qui appartieot à la convalescence et à » l'indisposition des malades..... Ils prédisent la bonne ou la mauvaise » fortuoe des nouveaux nés ». Lorsqu'il nait un enfant, les astrologues ordioaires, qui selon Knox sont de la classe des tisserans, écriveot le jour et le moment de la naissance de cet enfant; et comme il appartient à ces gens là de conserver cette sorte de registre, c'est à eux aussi qu'on s'adresse pour savoir l'âge de quelqu'on et pour prendre cooseil sur tout ce qui arrive à la persoooe pour laquelle on s'intéresse. Aiosi, par exemple, « quand une personne tombe malade, on leur porte l'heure de sa nais» saooe; et après l'avoir examinée, ils prédisent ce qu'elle deviendra : » oo les consulte sur les mariages; eo un mot, sur tout ce qui est inté» ressant daos la vie ».

(a) L'année commence à la nouvelle lune de mars : l'Anglais dit qu'elle commence quelquefois le 28, et quelquefois le 27 ou le 29 de ce même mois. Ils y varient, dit-il, pour la teoir égale au cours du soleil. Cette année est de 365 jours : oo la divise en douze mois, et ces mois en semaines comme nous. La semaine est de sept jours comme la nôtre; et le premier de ces jours, qui est le même que notre dimanche, est selon eux un jour heureux dans lequel il est boo de commencer une affaire. « Ils » partagent le jour en trente parties qu'ils appelleut *paies*, et qu'ils com» meocent par le lever du soleil; et la noit de même, qu'ils commencent » par le coucher de cet astre..... Ils ont une fleur par laquelle ils jugent

(a) Ribeyro, ubi sup.

» du tems, parce qu'elle s'ouvre toujours sept *paies* devant la nuit..... Ils » n'ont ni horloges, ni montres, ni cadrans au-soleil, et ne savent le » tems que par divination ». Il est vrai que chez le roi on a l'usage de cette manière d'horloge à eau dont nous avons donné la description.

Finissons par leur magie. Knox en raconte des choses assez divertissantes; nous les lui abandonnons pourtant. Pour découvrir l'auteur d'un vol, ils prennent une noix de coco et font un charme de la manière suivante : « Ils prononcent quelques mots sur cette noix, puis l'enfilent dans » un bâton qu'ils mettent à la porte ou au trou par lequel le voleur est » sorti. Quelqu'un tient le bâton au bout duquel est la noix et suit les » traces du voleur : les autres suivent celui qui tient le bâton, et observent » de répéter toujours les paroles mystérieuses..... Le bâton les conduit » enfin au lieu où le voleur s'est retiré, et tombe sur ses pieds. Quelque- » fois la noix qui dirige le bâton tourne de côté ou d'autre, ou s'arrête; » alors on recommence les charmes, et l'on jette des fleurs de coco, ce » qui fait aller la noix de coco et le bâton. Cela ne suffit pas encore pour » convaincre le voleur; il faut pour le déclarer coupable que celui qui a » fait le charme jure que c'est lui, et c'est ce qu'il fait souvent sur la con- » fiance qu'il a en son charme : en ces cas-là, le voleur est obligé de faire » serment du contraire..... Il y en a, ajoute Knox, qui ayant du courage » et de la vigueur, se pourvoient de bons bâtons, et frottent bien l'en- » chanteur et tous ceux qui sont avec lui; de sorte que le charme perd » son effet ». Il dit pourtant qu'il a vu les effets de ce bâton. Rappelons-nous ici tout ce qu'on a attribué à la *baguette divinatoire*.

Ce que nous venons de rapporter nous engage à mettre ici la manière d'agir en justice contre le voleur qui nie son vol. (*a*) S'il a des enfans, on l'oblige de les présenter devant les juges; à leur défaut, on cite ses plus proches parens à son choix. Alors le voleur doit prendre des pierres et les mettre sur la tête de ses enfans ou de ses parens, en priant Dieu que s'il est vrai que lui soupçonné ait fait le vol, ces enfans ou ces parens ne vivent qu'autant de jours qu'ils ont de pierres sur leur tête. « Après leur serment, les » parties sont mises hors de cour, et chacun paie la moitié des frais. On » est persuadé que ce serment a tant de force, que si on jure faux, les » enfans ou les parens meurent dans le tems précis; et on juge par là de » la vérité ou de la fausseté du serment que le voleur a fait.

» A l'égard des meurtriers, s'ils sont pris dans les soixante jours qui sui- » vent le meurtre, on les fait mourir sans autre forme de procès; mais ce » terme passé, on ne peut plus les châtier.... : ils paraissent librement.... » S'ils ont d'abord confessé leur crime, ils en sont quittes pour une amende, » après laquelle ils obtiennent des lettres..... et l'on ne peut plus les re- » chercher ».

(*a*) Ribeyro, ubi sup., L. I. Ch. XVII.

RELIGION DES MALDIVES.

Bien que le fond de la religion de ces Insulaires soit le Mahométisme, ils n'ont pas laissé de retenir plusieurs pratiques qui sont de véritables idolâtries, comme celle-ci. Quand ils sont sur mer, (*a*) ils font des vœux au Génie, ou *Roi des vents*, qu'ils paient ensuite lorsqu'ils sont à terre chez eux. On voit dans leurs îles certains endroits voisins de la mer particulièrement destinés à cela; et c'est-là que se rendent ceux qui sont échappés de cet élément. On offre à ce roi de l'air de petites barques faites tout exprès, remplies de parfums, de gommes, de fleurs et de bois odoriférans. On brûle les parfums, et on met aussi le feu aux barques qui en sont chargées; après quoi on les laisse voguer en pleine mer au gré du vent, jusqu'à ce qu'elles soient consumées. Tel est le sacrifice qu'ils croient que le roi des vents accepte. S'il arrive qu'ils ne puissent pas offrir une barque, ils y suppléent par un sacrifice de coqs ou de poules qu'ils jettent dans la mer devant le navire dont ils ont eu intention de se servir. Ils ont aussi un culte, des prières, des cérémonies, des sacrifices pour celui qu'ils appellent le *Roi de la mer*. Étant en mer, ils lui font des vœux, ils lui en font aussi étant à la pêche, etc. La même superstition ne leur permet pas de cracher, ni de jeter rien contre le vent; ni, quand ils sont en mer, de regarder derrière eux, c'est-à-dire, du côté d'où le vent souffle. Tous les vaisseaux sont consacrés à ces rois des vents et de la mer; aussi les respectent-ils tout autant que leurs mosquées. Ils soumettent les autres éléniens à des puissances pareilles. Ils en ont aussi une qui préside à la guerre.

Ils ont beaucoup de confiance en certains caractères que Pyrard appelle *Tavides*. Ils les portent sous leurs habits, enfermés dans des boîtes d'or ou d'argent. Quelquefois ils les portent au bras, au cou et à la ceinture, ou même au pied. Ces caractères sont des préservatifs contre tout ce qui peut offenser, et contre les maladies. Ils s'en servent aussi pour se faire aimer.

Ceux qui fournissent et préparent ces préservatifs sont aussi les médecins des Maldivois. Notre auteur dit qu'ils attribuent au Diable la cause de leurs maladies et de leur mort. Pour éviter l'un et l'autre de ces maux autant qu'il se peut, ils l'invoquent, ils lui offrent des fleurs, ils lui préparent des festins. Tout se gâte et périt à son honneur, à moins que les pauvres gens n'y mettent ordre. Ils lui offrent aussi des coqs et des poules. Ici le Mahométisme reparaît; car, en faisant ces sacrifices, ils se tournent vers le sépulcre de Mahomet. Dans cette sorcellerie, le Diable est invité

(*a*) Tiré de *François Pyrard de Laval*. Sur la côte des Indes on observe une cérémonie qui a du rapport à celle des Maldivois. La voici telle que Thévenot nous la décrit tom. V de ses Voyages, Edit. de 1727. « En diverses occasions, et surtout quand les Gentils ont des parens » ou des amis en voyage, ils font un sacrifice à la mer. J'ai vu une fois cette sorte de sacri» fice. Une femme portait en ses mains un vaisseau de paille.... couvert d'un voile. Trois » hommes jouant de la flûte l'accompagnaient, et deux autres avaient chacun sur la tête un » panier plein de viandes et de fruits. Étant arrivés à la marine, ils jetèrent en mer le » vaisseau de paille après quelques prières, et laissèrent sur le rivage les viandes qu'ils » avaient portées. J'ai remarqué ce même sacrifice par les Mahométans. . . . Les Gentils font » encore un autre sacrifice à cet élément, à la fin du mois de septembre; et c'est ce qu'ils » appellent *ouvrir la Mer*, à cause que personne ne peut naviguer sur leurs mers depuis mai » jusqu'à ce tems-là.... Toute la cérémonie consiste à jeter des cocos dans la mer, et chacun y » jette le sien.

à accepter ce qu'on lui offre, et à laisser le malade en paix. En diverses maladies, ils ajoutent les remèdes aux charmes et aux paroles mystérieuses. Cependant ils ont des remèdes assez utiles, dont nous nous dispenserons de donner ici le détail.

L'astrologie est encore une des choses pour lesquelles ils ont une estime sans bornes. On n'entreprend rien sans elle. Faut-il bâtir, construire une barque, se mettre en voyage, faut-il en un mot entreprendre la moindre chose, on s'adresse à l'astrologue afin qu'il donne l'heure, le jour et le moment, qu'il choisisse la planète ou la constellation qui doit présider. L'astrologue tire aussi l'horoscope, examine les nativités. Cet ordre de gens est fort assidu auprès du roi.

Nous renvoyons tout ce qu'on pourrait dire de tous leurs usages religieux à la description du Mahométisme. Mais comme nous avons fait trouver deux ou trois fois la manière d'exiger les dettes parmi les usages qu'on pourrait attribuer à la religion (elle peut y paraître, puisque la justice est la principale branche de la religion), nous finirons par ce que les Maldivois observent à l'égard de leurs débiteurs. S'ils n'ont pas le moyen de payer, on les oblige d'être esclaves de leurs créanciers, ou de ceux qui leur prêtent pour s'en dégager. Si, dans cet état, ils meurent avant que d'avoir achevé de payer leur dette, le maître s'empare de ce qui leur reste; ou leurs enfans, s'ils en ont, se rendent esclaves à lui, jusqu'à ce que tout soit payé. Ainsi l'on ignore dans ce pays-là l'ingénieuse manière de s'enrichir en rendant à ses créanciers tant pour cent du bien qu'on a reçu d'eux.

CONFORMITÉ

DES

COUTUMES

DES

INDIENS ORIENTAUX

AVEC CELLES DES JUIFS ET DES AUTRES PEUPLES
DE L'ANTIQUITÉ.

Par M. DE LA CREQUINIERE.

CONFORMITÉ
DES
COUTUMES
DES
INDIENS ORIENTAUX
AVEC CELLES DES JUIFS ET DES AUTRES PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ.

I. IDÉE GÉNÉRALE DE L'OUVRAGE.

S'IL est dangereux d'écrire sur les pays étrangers, à cause de la prévention que quantité de personnes ont contre tout ce qui vient de loin et tout ce qui paraît surprenant, il ne l'est pas moins de garder le silence sur les endroits que l'on a vus, parce que plusieurs autres s'imaginent que c'est assez de s'éloigner de son pays pour trouver à tout moment des merveilles; que, chez les étrangers, tout est extraordinaire, et qu'il suffit à un voyageur d'ouvrir les yeux pour s'instruire. Ainsi quelque parti que l'on prenne, l'on court toujours risque d'être accusé de peu de sincérité, ou de négligence.

Pour contenter les uns, il ne faudrait rapporter rien que de fort commun, parce que tout ce qui est extraordinaire leur devient suspect; et pour satisfaire les autres, il faudrait toujours parler de prodiges et de choses étonnantes, parce qu'il suffit qu'une chose soit dans les règles ordinaires pour leur paraître insipide, et pour les rebuter.

Mon ouvrage ne sera assurément du goût ni des uns ni des autres, car j'ai resté trop long-tems dans les Indes pour ne pas parler pertinemment sur certains articles qui pourront paraître surprenans; et d'un autre côté, j'y ai demeuré trop peu pour parler hardiment de tout, pour me flatter de connaître à fond la politique et les coutumes des Indiens, et pour croire d'avoir acquis en trois ou quatre ans des lumières qu'à peine pourrait avoir un homme qui y en aurait vécu vingt. Mais si la manière dont je parle des

Indes ne plaît pas à ces deux sortes de caractères, peut-être ne déplaira-t-elle pas à ceux qui savent se former une idée juste des choses quoiqu'elles soient éloignées, et qui jugent sans prévention ; et s'ils s'aperçoivent que j'aie eu le malheur de ne pas toujours rencontrer juste dans le parallèle que j'ai fait des coutumes des Indiens avec celles des anciens, au moins oserai-je me flatter qu'ils ne désapprouveront pas l'envie que j'ai eue de me faire un chemin à la connaissance de l'antiquité, en étudiant les maximes de ces peuples.

Je me suis entièrement écarté de la route que prennent ordinairement presque tous ceux qui font des relations : car écrire sur ce que d'autres ont dit, et convenir avec eux, n'est qu'être leur copiste ; ce que l'on pourrait fort aisément faire, sans se donner la peine d'aller si loin : et dire autrement, n'est qu'augmenter la confusion, qui est déjà assez grande entre la plupart de ceux qui ont travaillé sur cette matière, sans que l'on puisse se flatter pour cela d'être mieux reçu et de trouver plus de foi chez les lecteurs, qui croient (comme ils le peuvent faire en toute sûreté) que dans la suite il en viendra de nouveaux qui diront encore autrement.

Je m'étais d'abord proposé de m'appliquer uniquement à l'étude de la religion des Indiens ; et les premières découvertes que j'y avais faites m'avaient confirmé dans ma résolution, ayant remarqué entre leurs principes, et dans le système de leur triple Divinité, savoir Brama, Witsnou et Devendre, une certaine suite qui ne se trouve point dans cette foule de Dieux qu'ont adorés les Grecs et les Romains, et dont Hésiode nous a décrit la génération. Mais comme l'erreur est toujours erreur, qu'il est impossible que le mensonge ait cet enchaînement de preuves et de raisons qui s'éclaircissent les unes les autres, et qu'au contraire il n'a pour partage que la contradiction et l'obscurité ; lorsque j'ai voulu descendre plus particulièrement dans le détail des sectes différentes des Gentils, et pénétrer plus avant dans leurs mystères, j'y ai trouvé tant d'absurdités que j'ai cru ne pouvoir pas raisonnablement m'y appliquer davantage, d'autant qu'on ne remarque presque rien de commun entre leur théologie et celle des anciens Païens.

Je n'ai pas jugé la même chose de leurs coutumes particulières, que j'ai regardées comme de précieux restes de l'antiquité qui pouvaient servir à éclaircir plusieurs endroits des auteurs anciens, et particulièrement de l'Écriture-Sainte ; ces connaissances étant même absolument nécessaires pour y expliquer naturellement certains passages auxquels de très-savans interprètes ne donnent souvent que des explications allégoriques, faute d'être instruits des manières des Orientaux.

Outre cela, nous avons dans l'Écriture plusieurs endroits, et même plusieurs termes, qui d'abord nous paraissent durs, mais avec lesquels nous nous familiarisons aisément pour peu que nous ayons fréquenté les peuples de l'Orient, chez lesquels nous pouvons encore voir tous ces caractères d'antiquité que l'on remarque dans la Bible, et généralement dans les livres qui parlent du peuple Juif, ou de tous les autres anciens.

St. Jérôme connaissait bien l'utilité de cette science. Il parcourut l'Orient pour en apprendre les maximes ; et malgré tous les bruits que l'on fit courir contre sa réputation, il étudia sous un docteur de l'école de Tibériade qui lui enseigna les anciennes coutumes des Juifs, et qui lui fut d'un grand secours pour sa traduction, et pour ses commentaires.

Mon dessein eût été de parcourir l'Asie, si j'eusse été en état de le faire

un peu commodément, et d'y remarquer exactement les plus petites choses, comme sont, par exemple, les vieilles coutumes de la populace, ses fêtes, ses proverbes, sa manière de bâtir, de se nourrir, de s'habiller, et de cultiver les terres ; étant certain que si l'on doit trouver quelques vestiges de l'antiquité, c'est assurément chez les gens les plus simples, chez ceux qui habitent les déserts, et en général chez les moins civilisés, qui n'ont ni assez d'ambition, ni assez de richesses pour inventer de nouvelles modes, ou pour suivre celles que les grands seigneurs inventent, et pour s'éloigner par conséquent de celles de leurs ancêtres.

Presque tous les voyageurs ont négligé jusqu'ici ces sortes d'observations, qu'ils ont regardées comme des bagatelles et comme des choses indignes de leur attention. Il est bien vrai que, prises en elles-mêmes, elles ne sont d'aucun prix; mais pour peu que l'on fasse réflexion aux avantages que l'on en peut tirer pour l'intelligence des anciens, on tombera aisément d'accord qu'elles méritent bien que l'on se donne la peine de les rechercher et de les écrire.

Je n'ai rien négligé pour m'instruire pleinement des coutumes des Indiens, et j'ai observé le mieux qu'il m'a été possible jusqu'à leurs maximes les plus communes. Mais pour les voir dans toute leur pureté, il aurait fallu pénétrer plus avant dans les terres que je n'ai fait, parce que sur les bords de la mer le commerce continuel qu'il ont avec les Européens fait qu'ils se relâchent fort sur l'observation de leurs règles, et qu'ils passent par-dessus bien des choses dont ils se faisaient auparavant une sévère loi: de sorte qu'ils ne deviennent ordinairement ni chrétiens, ni ne restent religieux observateurs du Gentilisme. Ainsi il est plus difficile d'y faire des découvertes, outre qu'il faut en quelque manière s'instruire soi-même; car il est presque impossible de rien tirer d'eux sur ce chapitre, la plus grande partie étant trop occupée du négoce pour penser à toute autre chose, et les savans d'entre leurs Bramins croyant profaner leur doctrine et leurs règles en les communiquant aux étrangers.

J'ai donc été obligé de m'appliquer à examiner leurs actions et leurs coutumes les plus ordinaires, et d'en tirer presque toutes les remarques que j'ai faites; d'où il est aisé de conclure qu'elles ne peuvent pas être en fort grand nombre.

Je me suis contenté de rechercher ce que les Indiens ont de commun avec les peuples de l'antiquité, mais plus particulièrement avec les Juifs, sans vouloir entrer dans la grande question: savoir si ceux qui, sous Phacée, fils de Roméhe, roi d'Israël, furent transportés en Assyrie par Theglath-Phalassar, ou si ceux que Salmanassar y fit passer sous le règne d'Osée ayant pénétré chez les peuples des Indes, ne leur communiquèrent pas ce que nous remarquons que ceux-ci ont encore de semblable à eux; ou si Dieu donnant une loi à son peuple, ne lui prescrivit pas plusieurs règles que d'autres nations observaient déjà, comme étant bonnes d'elles-mêmes.

L'on pourrait rapporter plusieurs choses en faveur de chacune de ces opinions; mais comme ce ne sont que des raisons de probabilité et de vraisemblance, et que sur un pareil article on ne peut alléguer aucune preuve positive, j'ai jugé à propos de ne m'y pas arrêter.

Quelques-uns trouveront peut-être extraordinaire que cet ouvrage ne soit composé que de remarques séparées les unes des autres, et que de faits qui n'ont aucune liaison entr'eux: mais j'ai cru devoir les donner ainsi,

puisqu'en effet chaque article traite d'une matière particulière, et qui n'a aucun rapport à ce qui précède et à ce qui suit; outre qu'on n'aurait pu joindre ces articles les uns aux autres que par de longues digressions qui n'auraient été nullement de saison, et qui assurément n'auraient pas plu à ceux qui ne veulent voir dans un ouvrage que ce qui doit y être, c'est-à-dire, que ce que le titre promet, ou du moins que ce qui y a quelque rapport.

J'ai cru outre cela devoir citer les passages latins (*a*), tels qu'ils se trouvent dans leurs auteurs, surtout dans les matières qui souffrent quelque difficulté, et dans lesquelles on a besoin de savoir quel a été le véritable sentiment de l'auteur. Pour ce qui est de quelques endroits des auteurs Grecs que j'ai été obligé d'alléguer, je me suis arrêté aux termes de leurs meilleurs traducteurs, parce qu'il se trouve quantité de personnes qui, quoiqu'elles aient beaucoup de littérature, n'ont cependant point l'usage de la langue grecque. Je sais que ces citations ne seront pas du goût de bien des gens; mais je crois qu'elles feront plaisir à d'autres, et que ceux qui auront quelque connaissance des faits dont il s'agit, seront ravis de pouvoir juger par eux-mêmes, et sans avoir besoin de recourir aux auteurs que je cite, si j'ai donné aux passages que je rapporte le véritable sens qu'ils doivent avoir, et si les conséquences que j'en ai tirées sont justes.

On s'étonnera peut-être que j'en aie beaucoup plus dit sur les anciens, que sur les Indiens; et particulièrement dans mes premières remarques, où, après avoir rapporté assez succinctement ce qui regarde les Indes, je m'étends fort au long sur l'antiquité : mais on cessera de le trouver extraordinaire, si l'on veut bien faire réflexion à ce que j'ai déjà dit, que la connaissance des Coutumes Indiennes prises en elles-mêmes n'était d'aucune utilité; que je ne croyais devoir m'en servir que pour justifier ce que l'on nous rapporte des anciens, et pour l'éclaircir lorsque l'occasion s'en présenterait; qu'en un mot, l'antiquité était mon unique but.

Comme, dans tous les endroits où j'ai parlé des Indiens et de la conformité que ces peuples ont avec ceux de l'antiquité, je n'ai pas toujours expliqué quelques passages des anciens auteurs, on demandera peut-être pourquoi j'ai parlé de cette conformité, puisque l'on n'en peut tirer aucun secours pour l'éclaircissement de l'Écriture et des écrivains des premiers tems. Je répondrai à cela que le principal but que je me suis proposé en faisant ces remarques a été à la vérité de débrouiller quelques endroits qui nous paraissent difficiles dans les anciens, mais que ce n'a pas été l'unique, et que j'ai eu encore en vue de contenter par-là ceux qui ne peuvent s'imaginer qu'il y ait eu autrefois des gens aussi aveugles que l'on leur dépeint les Païens, et de leur montrer que s'il y en a encore aujourd'hui d'assez malheureux pour vivre dans ces égaremens qui les étonnent et qu'ils ne peuvent comprendre, il y en a bien pu avoir autrefois.

Je prie les lecteurs de remarquer que je ne donne que comme des conjectures une partie des conséquences que j'ai tirées des rapports qui se trouvent entre les coutumes des Indiens et des Juifs, et généralement de tous les anciens, et que je n'épouse aveuglément aucune des opinions que l'on verra répandues dans cette Dissertation.

J'avertirai encore ici que, lorsque sur le témoignage de Quinte-Curce et

(*a*) On les a renvoyés sous le texte de la Dissertation.

de Chares de Mitylène, j'ai parlé dans l'article XXIX de l'ivrognerie des Indiens et de la célèbre bacchanale qui se fit après la mort de Calanus pour honorer ses funérailles, et que j'ai dit que le vainqueur avait bu cent quatre-vingt-douze pintes de vin, expliquant ainsi les quatre conges dont parle Athénée; j'ai plutôt eu égard à la réputation de grands buveurs que l'auteur donne à ces peuples qu'à la manière dont on explique ordinairement le mot de conge, qui, étant pris à la rigueur, ne doit contenir que quatre pintes et demie. Ainsi les quatre n'auraient fait que dix-huit pintes; ce qui n'aurait pas été une chose tout-à-fait si extraordinaire (*a*). Novellius Torquatus but en la présence de Tibère trois conges d'un seul trait, c'est-à-dire, treize pintes et demie; ce qui lui fit donner le nom de *tricongiaire*. Et Julius Capitolinus, dans la vie de Maximin, dit qu'il buvait par jour une amphore, laquelle contenait huit conges, qui faisaient trente-six pintes, selon la manière ordinaire de compter. Quand j'ai donné aux quatre conges la valeur de cent quatre-vingt-douze pintes, j'ai cru que la manière dont les auteurs parlent de ce célèbre combat n'en demandait pas moins. Au reste j'ai donné à la conge six setiers, comme tout le monde lui donne; mais j'ai donné huit pintes à chaque setier, et j'ai suivi en cela la mesure des jaugeurs, ne voyant pas d'autre moyen de m'accommoder à l'idée que Chares de Mitylène prétend nous donner de cette débauche. Le lecteur jugera si j'ai eu raison, ou non.

II. DES ÉTATS DU GRAND MOGOL.

Quoique j'aie résolu de ne rapporter dans mes Remarques que ce que j'ai trouvé que les Indiens avaient encore de commun avec les anciens, cependant comme les peuples dont il s'agit vivent sous la domination du Grand Mogol, j'ai cru ne pouvoir me dispenser de dire quelque chose de cet État, et de donner au moins une idée générale de son commencement et de son étendue.

Temur-Lengue, qui signifie prince boiteux, et que nous appelons par corruption Tamerlan, a été celui qui a fondé l'empire du Grand Mogol. Il y a eu quelques auteurs particuliers qui ont prétendu le faire descendre d'une ancienne et noble famille de Tartares; mais presque tous les autres historiens qui ont parlé de lui ont avoué qu'il était de la lie du peuple, et que ce n'était qu'à son mérite seul qu'il était redevable de son élévation.

Il épousa la fille du prince qui commandait souverainement dans toute la grande Tartarie, et qui était un des successeurs du fameux Guinguis-Can, qui en avait été le premier empereur. Environ l'an de Jésus-Christ 1400, il se mit à la tête des Mogols, peuples qui habitaient la partie orientale de la grande Tartarie, et passa avec eux dans les Indes, où, après avoir soumis quantité de petits princes de l'Indoustan et des provinces voisines, il jeta enfin les fondemens de ce vaste empire que l'on appelle aujourd'hui l'Empire du Grand Mogol.

L'on sait que ce fut lui qui prit le fameux Bajazet, empereur des Turcs; et qui, après avoir tenté tous les moyens possibles de lui rendre sa captivité moins rude, et d'entrer même dans un accommodement avec lui, fut

(*a*) Plin. L. XIV, c. 22.

enfin obligé, par la fierté et les continuelles menaces de ce sultan, de le renfermer dans une cage de fer, contre un des barreaux de laquelle Bajazet se cassa la tête de rage. Tamerlan avait un génie vaste; il était entreprenant et intrépide, et l'on n'aurait rien à lui reprocher s'il avait été un peu plus humain.

L'État perdit beaucoup de son lustre sous ses descendans, qui, la plupart, négligèrent le métier de la guerre pour s'occuper uniquement du soin de leurs plaisirs, et qui ne songèrent qu'à couler une vie tranquille et délicieuse. Mais dans le dernier siècle on vit monter sur le trône un prince qui, ne tenant rien de la mollesse de quantité de ses prédécesseurs, ne s'est pas rendu moins semblable à Tamerlan par son courage et par ses grandes entreprises que par sa rigueur, et qui non-seulement a rendu à cet État le lustre qu'il avait perdu, mais encore a beaucoup étendu ses limites.

Aureng-Zeb est le prince dont je veux parler. Avant que d'en dire davantage sur son sujet, je crois qu'il est nécessaire de reprendre les choses d'un peu plus haut, et de rapporter la manière dont son père monta sur le trône, et comment il en fut chassé.

Chah-Jehan, qui avant son élévation à l'Empire s'appelait Sultan Corom, fut père d'Aureng-Zeb. Il était fils de Jehan Guire, Grand Mogol, et devait sans difficulté s'attendre à lui succéder; mais soit dans l'impatience de régner, ou par quelque mécontentement particulier, il se révolta. Il arriva malheureusement pour lui que son père vint à mourir pendant le tems de sa révolte; car ceux qui sous Jehan Guire avaient gouverné l'État sachant que Sultan Corom n'était pas de leurs amis, firent proclamer empereur Bulloqui, petit-fils de Jehan-Guire. Cette nouvelle, loin d'abattre Sultan Corom, ne fit que l'irriter davantage : il poursuivit Bulloqui, trouva le moyen de se rendre maître de sa personne, et le fit étrangler après trois mois de règne : ensuite de quoi il fut généralement reconnu pour Grand Mogol, sous le nom de Chah-Jehan.

Ce prince demeura tranquille dans ses États, tant que la jeunesse de ses quatre fils ne leur permit pas de troubler son repos; car aussitôt qu'ils se virent dans un âge raisonnable, et qu'ils furent en état de connaître ce que c'est que de régner et de commander aux autres, tous prétendirent à ce suprême degré; Dara, par le droit que lui donnait le titre de fils aîné de Chah-Jehan, et les autres par leur seule ambition.

Ils étaient quatre frères : Dara était l'aîné, Sultan Suiah le second, Aureng-Zeb le troisième, et Morad-back-che le dernier. Chah-Jehan avait encore outre cela deux filles, dont l'aînée s'appelait Begum Saheb, qui n'avait pas moins d'esprit que de fierté; et l'autre était Rauchenara Begum, une des plus belles princesses de son siècle.

Dara, Sultan Sujah et Morad-back-che faisaient assez connaître le dessein qu'ils avaient de n'être pas sujets les uns des autres, et de pouvoir vivre indépendans : mais Aureng-Zeb, qui était un esprit fin et transcendant, mais caché, et qui n'avait pas moins d'ambition que les autres, crut devoir paraître désintéressé pour mieux venir à bout de ses desseins; ce qui lui réussit parfaitement bien. Pour lever donc toutes sortes de soupçons, et pour empêcher que ses frères ne se défiassent de lui, il embrassa la vie de faquir, c'est-à-dire, de pauvre religieux, et feignit d'avoir entièrement renoncé aux grandeurs et aux intérêts de ce monde. Dans cet état il

sut si bien aigrir ses frères les uns contre les autres, qu'il prirent tous les armes sans savoir presque pourquoi ils les prenaient.

Aureng-Zeb pendant ces divisions prit toujours le parti du plus faible, témoignant publiquement que de son côté ayant renoncé à toutes sortes de prétentions, il ne travaillait que pour le bien commun et pour procurer la tranquillité à son père; cependant il n'épargnait rien dans le particulier pour se faire sous main des amis, et pour attirer à lui les principales têtes de l'État. Lorsqu'il se vit suffisamment appuyé, et qu'il eut attaché à ses intérêts les plus considérables Omrahs, qui sont les généraux des Mogols, il leva enfin le masque; et ses frères connurent, mais trop tard, qu'en se soulevant les uns contre les autres, ils n'avaient travaillé qu'à leur ruine et à l'élévation d'Aureng-Zeb.

Il commença par retenir prisonnier dans une forteresse son père Chah-Jehan qui s'y était retiré, et qui y mourut six ans après. Ce prince dans son malheur ne parut point à plaindre; il s'était autrefois révolté contre son père. Lorsqu'Aureng-Zeb se vit assuré de la personne de Chah-Jehan, il travailla à se rendre maître de celle de ses frères, et à les mettre hors d'état de le troubler dans son empire; ce qu'il n'eut pas beaucoup de peine à exécuter. Dara, qui était l'aîné, fut pris et empoisonné. Aureng-Zeb trouva aussi aisément les moyens de se mettre l'esprit en repos du côté des autres. Ce fut l'an 1660 qu'il fut proclamé Grand Mogol. On peut voir dans M. Bernier, et dans plusieurs autres auteurs qui ont écrit sur les Indes, toutes les particularités des guerres d'Aureng-Zeb contre ses frères, et les moyens dont il se servit pour monter sur le trône. Il était encore en vie lorsque je quittai le royaume de Bengale, le 10 de février l'an 1702; mais le bruit courut qu'il était tombé en enfance.

L'on ne peut pas nier que ce prince n'ait été un des plus grands politiques, et un des plus grands monarques de son tems. Il suffit de lire son histoire, pour en être entièrement persuadé. On lui reproche à la vérité les désordres qu'il a causés dans sa famille, et la dureté qu'il a eue pour elle, particulièrement en la personne de son père et en celle de son frère Dara: cependant il n'a fait en cela que suivre les maximes de la plupart des Orientaux, chez qui, lorsqu'il s'agit du trône, il faut tout gagner au hazard de tout perdre.

Si l'on voulait comparer Aureng-Zeb à quelqu'un des princes qui ont paru avec éclat dans l'Europe, je crois que l'on ne pourrait mieux choisir pour cela que le pape Sixte-Quint. Car, si Aureng-Zeb n'a monté sur le trône qu'en donnant des marques publiques qu'il y avait renoncé, et qu'en menant une vie retirée pendant un assez long-tems, Sixte ne fut élevé au pontificat qu'en affectant de dire qu'il n'y était point propre, et en passant tout le tems de son cardinalat dans une étroite solitude, quoiqu'au milieu de Rome. Aureng-Zeb n'a paru véritablement ce qu'il était qu'après être élevé à l'empire, ou du moins que dans le tems que ses frères ne lui disputaient plus que faiblement la couronne, et qu'il était sûr de l'obtenir. Sixte ne parut aussi ce qu'il était qu'après s'être vu la tiare sur la tête, et le monde fut étonné de voir tout d'un coup un si grand changement dans sa personne. Tous les deux ont rendu florissant l'État qu'ils possédaient: ils se sont fait craindre et respecter de leurs peuples et des princes leurs voisins; et quoique tous les deux aient eu de la dureté et fait bien des choses qui prises en elles-mêmes ne devraient pas être louées, cependant ils n'ont pas laissé de s'acquérir l'un et l'autre une gloire im-

mortelle. Aureng-Zeb a fait à la vérité de grandes conquêtes; ce que Sixte n'a pas fait. Mais l'on doit considérer que le premier a régné plus de quarante-deux ans, au lieu que l'autre n'a tenu le pontificat que cinq; ce qui a été un grand bonheur pour quantité de princes d'Italie, et plus particulièrement pour l'Espagne, qui n'aurait peut-être plus le royaume de Naples s'il eût régné plus long-tems : car il n'avait pas moins d'envie de s'en rendre le maître qu'Aureng-Zeb en avait de joindre à son État celui de Golgonde, à cause des riches mines de diamans qui y sont. De sorte que s'il avait vécu encore quelques années, il n'aurait peut-être pas moins bien réussi dans son entreprise, qu'Aureng-Zeb à réussi dans la sienne.

Il est difficile de dire si l'envie de mourir ou de régner qu'ont presque tous les princes de l'Orient qui peuvent avoir quelque droit à la couronne, est une suite de la dureté et de la fierté des rois sous la domination desquels ils sont obligés de vivre; ou si cette dureté et cette fierté que les rois font paraître, est une suite de l'envie insatiable de régner qu'ont les princes qui sont sous leur obéissance. On ne sait si les princes sont rudes et sanguinaires à cause de l'inconstance et du peu de véritable amour que leurs sujets ont pour eux; ou si leurs sujets ont tant d'inconstance et si peu d'amour pour eux, parce qu'ils sont rudes et sanguinaires. Quelques-uns diront : quel moyen d'être doux et humain avec de tels sujets, avec des gens qui ont continuellement l'esprit porté à la révolte? Mais d'autres diront aussi : comment pourrait-on s'empêcher de travailler à se tirer de la domination de tels princes, qui ne respirent que le feu et le sang; et comment pourrait-on les aimer, et leur être fidèle?

Il semble que l'on peut dire à cela que ce peu de véritable amour que les Orientaux ont communément pour leurs rois, est un effet de la fierté et de la dureté des premiers princes qui ont régné, et dont la tyrannie a fait une si forte impression sur l'esprit des peuples, qu'ils ont dans la suite regardé tous les autres princes comme des tyrans; de sorte que les successeurs de ces mêmes princes ont été obligés, pour détourner les suites funestes que pouvait avoir cette mauvaise impression que la conduite de leurs ancêtres avait faite sur les esprits, de continuer la même route, c'est-à-dire, de traiter leurs sujets comme des esclaves, de les tenir toujours dans la crainte, et d'être durs et tyrans, comme l'étaient leurs prédécesseurs. Ainsi la dureté des premiers souverains a causé d'abord la méfiance et la crainte dans l'esprit des sujets, et cette méfiance et cette crainte des sujets ont causé dans la suite la dureté des souverains.

Outre cela, les Orientaux sont généralement plus mous et plus adonnés à leurs plaisirs que les autres nations, et ils sont par conséquent moins capables d'une véritable et d'une solide vertu, qui n'est pas moins nécessaire à un bon sujet qu'elle l'est à un grand prince. Car s'il faut beaucoup de science et de force d'esprit pour savoir commander, et pour ne commander qu'à propos, il ne faut pas moins de l'une et de l'autre pour savoir obéir comme il faut : et il y a tout au moins autant de grandeur d'ame à être bon sujet qu'il y en a à être bon souverain.

Mais quand il n'y aurait rien à craindre du côté de la mauvaise disposition naturelle des sujets, quantité de princes seraient encore, pour ainsi dire, obligés d'être cruels; car les peuples ne demeurent dans le respect qu'ils doivent à leurs rois, que parce qu'ils les connaissent véritablement bons, et par conséquent dignes d'être respectés; ou parce qu'ils savent qu'ils sont cruels, et par conséquent à craindre : de sorte que plusieurs

princes Orientaux n'ayant pas assez de bonnes qualités pour retenir par là leurs sujets dans le devoir, ils seraient toujours comme forcés à se servir pour cela de la tyrannie et de la cruauté.

Les États du Grand Mogol s'étendent du côté de l'orient jusqu'au-delà du Gange; ils sont bornés au midi par l'Océan, à l'occident par Macran et Candahar, et au septentrion par les Tartares. Les deux principales villes de cet empire sont Agra et Delli, qui toutes les deux ont le titre de capitales.

Je crois que l'on peut avancer, sans crainte de se tromper, que les États du Grand Mogol sont les plus riches qu'il y ait au monde; car non-seulement presque toutes les nations de l'Europe, mais encore celles de l'Asie, y vont porter de l'or et de l'argent, et n'en retirent que des marchandises; de sorte que cet empire est comme une espèce de gouffre dans lequel se précipitent toutes les richesses du monde, et d'où aucunes ne sortent.

III. DE LA CIRCONCISION.

Les Gentils indiens (au moins ceux que j'ai connus) ne se circoncisent point. Cependant j'ai cru devoir rapporter quelque chose de la circoncision, par rapport aux peuples de Guinée, chez qui elle est en usage, et par le pays desquels j'ai passé. Quelques Critiques ont prétendu prouver, en conséquence de cela et par d'autres exemples que je vais rapporter, que la circoncision n'était pas particulière aux Juifs; et qu'indépendamment du précepte que Dieu en avait fait à Abraham, elle était pratiquée par d'autres nations, et regardée chez eux comme un moyen naturel de faciliter la génération.

Mais avant que d'examiner les passages qu'ils alléguent, et les exemples qu'ils rapportent pour appuyer leur sentiment, je crois qu'il est à propos de parler en général de la circoncision, de rapporter le tems auquel elle a été instituée, et de peser les termes dont se sert l'Écriture à cette occasion.

Nous n'entendons point parler de circoncision dans l'Écriture avant Abraham, à qui Dieu ordonna cette cérémonie comme une marque de l'alliance qu'il voulait qui fût dorénavant entre lui et les descendans de ce saint patriarche. (*a*) Voilà donc quelle fut la raison pour laquelle Dieu ordonna la circoncision aux Juifs, c'est-à-dire, pour être un signe et une marque de l'alliance qu'il avait faite avec Abraham, et les peuples qui descendraient de lui. Il n'est parlé là d'aucune utilité particulière. Dieu, dans le même chapitre, menace de sa fureur celui qui ne sera pas circoncis, et dit qu'il sera exterminé d'entre le peuple (*b*). En effet, lorsque, par l'ordre de Dieu, Moïse quitta la terre des Madianites pour venir tirer son peuple de la dure captivité sous laquelle il gémissait en Égypte, l'ange du Seigneur voulut en chemin tuer son fils, parce qu'il n'était pas circoncis;

(*a*) Gen., C. XVII, v. 11. *Et circumcidetis carnem præputii vestri, ut sit in signum fœderis inter me et vos.*

(*b*) Ibidem, v. 14. *Masculus, cujus præputii caro circumcisa non fuerit, delebitur anima ejus de populo suo.*

et Sephora n'appaisa la juste colère du ciel (*a*) qu'en prenant promptement une pierre fort aiguë, avec laquelle elle le circoncit.

Les Madianites, selon toutes les apparences, ne se circoncisaient pas; car s'ils avaient observé cette cérémonie, il paraît bien probable que Jethro, qui était prêtre de Madian, n'aurait pas laissé ainsi, contre la coutume, son petit-fils incirconcis : outre que si Moïse s'était trouvé dans un pays où la circoncision eût été en usage, il n'aurait pas manqué non plus à le circoncire, étant aussi zélé qu'il l'était pour la religion de ses pères; de sorte qu'il n'en fut apparemment empêché que par l'usage contraire du pays dans lequel il était.

Les Sichemites, qui étaient des peuples de la terre de Canaan, n'étaient point soumis à la circoncision, et ils ne subirent tous cette loi qu'afin de se rendre comme semblables à la famille de Jacob, (*b*) et que Siehem qui, était fils d'Hémor, prince du pays, pût épouser Dina. Les Philistins ne se circoncisaient point non plus, et ils n'étaient pas moins connus chez les Juifs par le titre d'incirconcis, que par celui de leur patrie : ainsi Saül ayant perdu la bataille (*c*) dit à son écuyer de le tuer, de peur qu'il ne tombât vif entre les mains des Philistins, et qu'il ne servît de jouet et de risée à ces incirconcis. Enfin, il semble que le mot d'incirconcis était en usage chez les Juifs pour signifier toutes les autres nations, ou du moins, toutes celles qui ne descendaient point d'Abraham. Cependant je ne prétends pas dire par-là qu'il n'y a eu précisément que les Juifs qui se soient circoncis, mais seulement que la circoncision a été établie chez eux comme une marque pour les distinguer des autres peuples; et que si quelqu'autre nation s'en est servie, elle ne l'a tirée que d'eux, et ne l'a fait qu'à leur imitation, comme je vais tâcher de le prouver.

Quelques-uns prétendent donc que la circoncision n'a point été particulière aux Juifs; c'est-à-dire, qu'indépendamment du commandement que Dieu en avait fait à Abraham, plusieurs autres peuples l'ont pratiquée. Les partisans de ce sentiment, pour appuyer leur opinion, se servent de quelques passages des anciens : ils allèguent outre cela l'exemple de plusieurs nations chez qui cette cérémonie est encore en usage, et veulent même qu'elle soit nécessaire à certains peuples, qui sans cela ne pourraient pas engendrer.

(*d*) Hérodote a parlé de la circoncision, et a dit que ceux de Colchos, d'Égypte et d'Éthiopie étaient les seuls qui se circoncisaient d'abord. Cet auteur ajoute ensuite qu'il n'ose pas assurer quel a été celui de ces peuples qui a eu la circoncision le premier, parce qu'elle paraît très-ancienne chez les uns et chez les autres; mais que cependant, comme les Éthiopiens et ceux de Colchos avaient eu beaucoup de commerce et de liaison avec les Égyptiens, il lui semble qu'ils pourraient bien l'avoir tirée de là, et que par conséquent elle vient en premier lieu d'Égypte. (*e*) Cet auteur appuie sa conjecture sur ce qu'il n'y avait que les Phéniciens qui eussent quelques relations avec les Égyptiens qui se servaient de la circoncision, pendant qu'elle n'était point usitée chez ceux qui n'avaient commerce qu'avec les Grecs.

(*a*) Exod, C. IV, v. 24, 25.
(*b*) Gen., C. XXXIV.
(*c*) 1. Reg., C. XXXI, v. 4.
(*d*) Herodot, L. II.
(*e*) Ibidem.

(*a*) Diodore de Sicile, parlant des Troglodytes, dit qu'ils se circoncisaient comme le faisaient les Égyptiens. Ces Troglodytes étaient les peuples qui habitaient cette partie d'Afrique que nous appelons présentement la côte d'*Abex* ou d'*Abexim*, qui est la partie orientale de l'Abyssinie. Et l'on rapporte encore que le fameux Thalès se fit circoncire afin de paraître moins barbare et moins étranger aux savans d'Égypte, (*b*) de pouvoir plus aisément profiter de leurs entretiens en se rendant comme semblable à eux, et d'être en état de pénétrer plus avant dans leurs mystères.

C'est donc particulièrement sur ces passages et sur quelques autres à peu près semblables, que se sont appuyés quelques savans Critiques de nos jours, pour prouver (comme nous venons de le dire) que la circoncision était en usage chez plusieurs autres peuples, indépendamment des Juifs et du précepte que Dieu leur en avait donné; prétendant même que chez certaines nations elle était absolument nécessaire à la génération. Voyons présentement ce que l'on pourrait répondre aux conséquences qu'ils prétendent tirer de ces autorités.

Il n'y avait que trois raisons qui pussent engager les hommes à se circoncire, savoir : le commandement de la religion qu'ils professaient; l'impossibilité d'avoir des enfans sans cette opération; ou enfin l'exemple des peuples avec lesquels ils vivaient, et l'idée qu'ils se formaient de cette cérémonie (*c*).

Nous n'avons aucun fondement pour croire que les Égyptiens fussent obligés à la circoncision par quelque commandement de leur loi, et ce que nous connaissons à présent de leur religion et de leurs coutumes ne peut nous donner aucune lumière là-dessus. L'impossibilité d'avoir des enfans sans cette opération, n'a pu engager aussi les Égyptiens à se circoncire; car enfin ils n'étaient pas faits autrement en ce tems-là qu'ils le sont à présent, et il est très-sûr qu'aujourd'hui ils n'ont pas besoin de cette cérémonie pour se donner des successeurs, vu qu'il y a présentement en Égypte quantité de ses habitans qui s'étant faits chrétiens ne se circoncisent plus, et que leur terre n'est pas plus déserte qu'elle l'était dans ces premiers tems et lorsqu'ils se circoncisaient. Si elle l'est, ce n'est que par le nombre des jeunes gens que l'on y enlève pour faire des esclaves, et non pas par l'impuissance des hommes. Il resterait donc à juger que les Égyptiens ne se sont circoncis qu'à l'exemple des peuples avec lesquels ils ont vécu, c'est-à-dire, des Juifs; et en effet ce dernier principe a beaucoup plus de probabilité et de vraisemblance que n'en ont les deux autres.

Pour se persuader donc que les Égyptiens ont reçu la circoncision des Juifs, ou du moins pour admettre cette dernière opinion au préjudice des deux autres, il suffira de faire quelque réflexion sur leur caractère, et sur la forte impression que fut capable de faire sur leur esprit tout ce qui se passa chez eux au sujet des Israëlites.

Les Égyptiens ont été de tout tems les plus superstitieux et en même tems les plus mystérieux de tous les hommes, par conséquent les plus propres à recevoir de nouvelles impressions en matière de religion. D'un

---

(*a*) Diod. Sic., L. IV, c. 2.

(*b*) Clem. Alex. Stromat., L. I.

(*c*) Voyez ce que nous avons dit du vrai motif de cette institution dans le volume qui traite de la religion des Juifs.

autre côté, l'on n'a jamais rien vu de si étonnant et de si terrible que ce qui arriva chez eux du tems de Moïse : ainsi l'on peut conclure que la conduite surprenante de ce grand Législateur, et généralement tout ce qui avait quelque rapport à lui, laissa de profondes traces dans l'esprit de ces peuples.

Les prodiges faits par la main de ce grand homme, cette armée de Pharaon submergée dans la Mer-Rouge, la mort de tous les premiers nés, les ténèbres qui couvrirent l'Égypte, et enfin tous les moyens dont il se servit pour délivrer de la captivité le peuple d'Israël ; tout cela, dis-je, ne put donner aux Égyptiens que beaucoup de terreur, et aux savans qu'une grande idée de celui qui faisait de tels miracles. Et comme tous les Païens de l'antiquité ne se faisaient aucune difficulté de mettre au nombre de leurs Divinités celles des étrangers qu'ils croyaient puissantes, et d'embrasser quelque chose de la religion des autres peuples, on peut, ce me semble, juger que les Égyptiens, frappés de tant de merveilles que les Israëlites avaient faites à leurs yeux, épousèrent quelques-unes de leurs principales cérémonies, et qu'ils embrassèrent plus particulièrement celles qui distinguaient le plus les enfans d'Israël des autres nations. La circoncision étant la marque la plus essentielle du Judaïsme, il y a toute apparence que ce fut principalement à la circoncision qu'ils s'attachèrent.

L'on pourrait encore ajouter à ceci qu'il paraît bien probable qu'avant que les enfans d'Israël sortissent d'Égypte, les Égyptiens ne se circoncisaient pas ; et l'on peut fonder cette conjecture sur un endroit du Livre de Josué. L'Écriture nous marque qu'après le passage du Jourdain, Josué fit circoncire tous les Israëlites parce que cette cérémonie n'avait point été observée dans le désert ; et qu'après qu'ils eurent été circoncis, le Seigneur dit à ce digne successeur de Moïse (*a*) qu'il avait ce jour-là ôté du milieu d'eux l'opprobre d'Égypte. Il me semble que par cet opprobre d'Égypte qui avait été levé par la circoncision, l'on ne pouvait entendre autre chose que le prépuce : et si cette partie était regardée chez les Juifs comme l'opprobre des Égyptiens, apparemment que les Égyptiens l'avaient, et que par conséquent ils ne se circoncisaient pas en ce tems-là. Mais s'ils ne se circoncisaient pas encore lorsque les enfans d'Israël sortirent de leur pays, et que l'on ait cependant des preuves qu'ils se sont circoncis ensuite, l'on peut, je crois, conclure de là, comme nous avons déjà dit, que tous les miracles que Moïse fit chez eux leur donnèrent une si haute idée de lui et de sa religion, qu'ils furent engagés par là à embrasser ce que cette religion avait de plus particulier, et à s'approprier ce qui la distinguait le plus ouvertement des autres ; ce qui était sans contredit la circoncision.

L'on objectera peut-être d'abord à ce que je viens de rapporter, que ce ne sont que des raisons de probabilité et de vraisemblance, et que par conséquent elles ne concluent rien de positif pour prouver que les Égyptiens ont reçu la circoncision des Juifs, et qu'ils ne la pratiquaient pas indépendamment du précepte qui en avait été fait à Abraham. Je sais parfaitement bien que les raisons que je viens d'alléguer ne sont pas des preuves certaines et positives ; mais je crois que lorsque l'on ne peut avoir

(*a*) Josué. C V, v. 8, 9. *Postquam autem omnes circumcisi sunt, manserunt in eodem castrorum loco, donec sanarentur. Dixitque Dominus ad Josue : hodiè abstuli opprobium Ægypti a vobis.*

aucune certitude physique sur une matière, l'on doit toujours s'attacher à ce que l'on y trouve de plus probable et de plus vraisemblable : et il me paraît bien plus vraisemblable de dire que les Égyptiens ont tiré la circoncision des Juifs avec lesquels ils vivaient, et à qui ils avaient vu faire des choses qui surpassent infiniment tout ce que pouvaient faire leurs prêtres et leurs enchanteurs, que d'admettre que les Égyptiens l'avaient indépendamment des Juifs, et que de l'admettre sans aucune raison forte. Car enfin si l'on veut s'appuyer sur le passage d'Hérodote, qui est la preuve la plus ancienne et la plus authentique dont puissent se servir ceux qui soutiennent cette dernière opinion, l'on ne peut en conclure autre chose sinon que les Égyptiens se circoncisaient; et cela ne dit point qu'ils eussent cette cérémonie d'eux-mêmes, et indépendamment du Judaïsme. Si l'on avait quelque exemple ou quelque passage qui parlât de la circoncision des Égyptiens avant l'arrivée des enfans de Jacob en Égypte, on pourrait croire pour lors que ces peuples, s'étant circoncis avant que d'avoir eu aucune liaison ou aucune correspondance avec les Israëlites, ils ne tenaient point cette cérémonie d'eux. Mais nous n'avons rien de semblable; et Hérodote, qui a écrit environ deux cents quarante ans après la fondation de Rome, et par conséquent environ mille dix-huit à vingt ans après la sortie d'Égypte, n'a rien dit autre chose des Égyptiens sinon qu'ils se circoncisaient, sans parler du tems où ils avaient commencé cette cérémonie, ni de qui ils l'avaient premièrement reçue. Ainsi je ne vois pas que sur le passage de cet auteur, on puisse établir la proposition dont il s'agit, et que l'on en puisse rien conclure en faveur de ce sentiment.

L'on peut opposer encore à ceci, que non-seulement les Égyptiens, mais outre cela ceux de Clochos et d'Éthiopie se circoncisaient, comme rapporte Hérodote. Mais cela ne prouvera pas davantage; car cet auteur ajoute même qu'il ne sait pas positivement, et n'est pas tout-à-fait sûr, si les Égyptiens ou les Éthiopiens ont commencé cette cérémonie; quoiqu'il lui paraisse au moins probable que les Égyptiens l'ont commencée, et que les Éthiopiens l'ont tirée d'eux, parce qu'il n'y a que ceux qui ont commerce avec les Égyptiens, chez qui la circoncision soit en usage. Si l'Éthiopie l'a reçue d'Égypte, l'on ne doit point se servir de l'exemple de ces peuples pour établir que la circoncision a été pratiquée indépendamment du Judaïsme, puisque l'on supposera toujours que les Égyptiens, de qui les autres nations l'ont tirée, l'ont reçue eux-mêmes des Juifs.

Diodore de Sicile parle de la circoncision des Troglodytes; mais il ajoute, comme nous l'avons remarqué, qu'ils la faisaient comme les Égyptiens, desquels il est encore très-probable qu'ils l'avaient tirée, n'étant pas si fort éloignés les uns des autres.

Il est vrai que les Nègres de Guinée se circoncisent aussi; mais ils tiennent la circoncision de Mahomet, et nous n'avons aucune preuve qu'ils s'en soient servis avant ce faux prophète. Il est très-certain qu'ils ont embrassé, au moins imparfaitement, le Mahométisme; car je leur ai vu des espèces de phylactères au col et au bras, qui étaient écrits en fort bons caractères arabes, et qui contenaient certaines invocations qui se trouvent dans l'Alcoran. Je dis qu'ils l'ont embrassé imparfaitement, parce qu'il est sûr qu'ils ont encore beaucoup de restes du Paganisme, comme par exemple, la coutume de faire des sacrifices aux Démons de peur qu'ils ne leur fassent du mal, et plusieurs autres cérémonies à peu près semblables.

Nous n'avons donc aucune raison, ni aucune preuve, pour admettre la

circoncision chez les Nègres avant Mahomet ; mais quand ils l'auraient eue avant lui, cela ne prouverait pas encore que ce fût indépendamment du précepte fait à Abraham ; car ils l'auraient pu avoir des Éthiopiens, qui sont les plus orientaux, et qui avaient commerce avec les Juifs. Il s'en trouvait même dans cette nation plusieurs qui faisaient ouvertement profession du Judaïsme, et qui allaient régulièrement adorer à Jérusalem, comme nous le voyons dans les Actes des Apôtres ; et il y avait chez eux encore des gens d'une grande distinction qui prenaient ce parti (*a*). L'Eunuque de Candace reine d'Éthiopie venait, par exemple, d'adorer à Jérusalem, lorsque Saint-Philippe le rencontra lisant le prophète Isaïe. Les Éthiopiens ayant donc chez eux des gens qui lisaient l'Écriture et la Loi des Juifs, et qui non contens des temples qu'ils pouvaient avoir dans leur pays, allaient encore adorer à celui de Jérusalem, devaient, selon toutes les apparences, avoir une grande idée du Judaïsme et beaucoup de respect pour ses cérémonies : et comme les hommes cherchent ordinairement à imiter ce qu'ils estiment et ce qu'ils admirent, il est bien probable qu'ils suivirent le précepte de la circoncision, qui est si souvent répété dans cette Écriture, et dans les Livres de cette Loi pour laquelle ils avaient tant d'estime et de respect.

Il serait inutile d'objecter à ceci qu'Hérodote n'a pas dit que les Éthiopiens tenaient la circoncision des Juifs, mais des Égyptiens ; car l'on voudra bien, à ce que je crois, préférer les conséquences tirées des passages de l'Écriture à ce que rapporte cet auteur, qui, quoiqu'il soit communément appelé *le Père de l'Histoire*, n'a pas cependant rencontré toujours fort juste, et a souvent fait dans la description des tems, des peuples et des empires, ce que Pline a fait dans celle de la nature. Outre cela, sans vouloir s'appliquer à examiner à laquelle de ces deux autorités l'on doit s'en tenir, il n'est pas difficile de les concilier et de les accorder toutes les deux ; car il se peut fort bien faire que d'abord les Éthiopiens aient reçu la circoncision des Égyptiens, mais il se peut aussi qu'ayant appris dans la suite que les Égyptiens l'avaient tirée eux-mêmes des Juifs, ils aient cherché l'alliance de ces derniers pour puiser chez eux dans toute sa pureté ce qu'ils ne pouvaient trouver qu'obscurément chez les Égyptiens, qui probablement l'avaient mêlée avec leurs rêveries, faisant un composé des deux religions.

Quelques personnes ont dit, pour prouver que les Nègres avaient la circoncision indépendamment du Judaïsme, qu'ils étaient absolument obligés de se circoncire, et que sans cela ils ne pouvaient point avoir d'enfans (*b*) : mais ceux qui ont rapporté cela d'eux, ne les connaissaient pas assurément. Ils ne sont pas faits autrement que nous ; et non-seulement en Guinée, mais encore dans les endroits de l'Amérique et de l'Asie où j'ai été, et où j'ai eu soin de m'informer exactement du défaut qu'on attribue aux peuples des pays chauds, je n'ai jamais rien entendu de semblable (*c*). Pour ce qui est de l'Égypte et du pays des anciens Troglodytes, comme je

---

(*a*) Act., C. VIII, v. 27, *Et ecce vir Æthiops Eunuchus potens Candacis Reginæ Æthiopum, qui erat super omnes gazas ejus, venerat adorare in Jerusalem.*, etc.

(*b*) Parce que chez eux, *Præputium tegit ab integro glandem, excepto minusculo foramine.*

(*c*) J'ai appris au contraire, dit l'auteur de cette Dissertation, que dans les pays chauds *Præputium est semper maximè dilatatum.*

n'y ai point été, je n'en puis pas parler si pertinemment; mais au moins puis-je dire que j'ai vu des gens qui avaient parcouru ces pays-là, et qui m'ont dit n'avoir jamais entendu parler de ce défaut.

D'autres ont même été jusqu'à dire que la circoncision a été également nécessaire aux Juifs. Mais si cela est ainsi, il faudra faire une furieuse multiplication de miracles, ou en faire durer un quarante ans: car pendant tout le tems qu'ils furent dans le désert ils ne se circoncirent point; ce qui cependant ne les empêcha point d'avoir des enfans. Outre cela plusieurs Juifs, après avoir embrassé le Christianisme, ont eu des enfans; ces enfans n'ont point été circoncis, et cependant ils n'ont pas laissé de se donner aussi des descendans à leur tour et lorsqu'ils ont été en âge. Donc la circoncision n'était point chez eux un remède nécessaire pour faciliter la génération, puisqu'elle se faisait bien sans cela.

Si l'on a jamais eu sujet de dire que les cérémonies des Juifs n'étaient que des figures établies pour signifier quelque chose de plus relevé que ce qu'elles paraissent démontrer naturellement, ou des présages de ce qui devait arriver; c'est sans contredit au sujet de la circoncision, qui n'était qu'une cérémonie par laquelle Dieu voulait faire connaître à son peuple qu'il devait retrancher de son cœur tout ce qui n'avait point de rapport à sa dernière fin, et aux choses pour lesquelles il était fait. Ceci n'est point une explication figurée d'un particulier, ou un effet de la liberté de quelque interprète qui tourne quelquefois le sens de l'Écriture conformément à son génie, et qui l'accommode à son imagination; c'est Dieu même qui parle ainsi par la bouche de Moïse (*a*). Circoncisez donc votre cœur et ne vous endurcissez pas davantage. Il est vrai que l'on pourrait dire qu'il est fort possible que la circoncision ait renfermé en soi un remède naturel pour la génération, et en même tems une figure de ce qui devait se passer dans le cœur des hommes. Mais d'abord que l'on a des preuves que cette circoncision n'a point été nécessaire pour la génération, et que l'on voit évidemment que les Juifs ont su s'en passer pendant un assez long tems, l'on doit, je crois, conclure qu'elle n'a été véritablement qu'une figure qui devait apprendre à l'homme (comme nous venons de le dire) à retrancher de son cœur tout ce qui ne le conduisait pas à sa dernière fin, c'est-à-dire, à Dieu.

Quelques-uns diront peut-être qu'à la vérité la circoncision n'était pas chez les Juifs une opération absolument nécessaire à la génération, mais seulement un moyen de la faciliter. Philon, à la fin de son livre *De specialibus Legibus*, paraît être de ce sentiment (*b*). Il dit d'abord que certaines gens se moquent de la circoncision, quoique cependant plusieurs nations, et entr'autres les Égyptiens, l'aient fort honorée. On doit remarquer en passant, que par cet endroit de Philon on peut encore juger que les Égyptiens ont tiré la circoncision des Juifs, puisqu'il dit expressément que la circoncision de ses ancêtres a été honorée par les Égyptiens.

Cet auteur rapporte plusieurs raisons naturelles de la circoncision, pour prouver aux nations étrangères qu'elle ne doit point leur paraître si extraordinaire. Il dit qu'outre l'alliance qui était marquée par-là entre Dieu et les

---

(*a*) Deuter., C. X, v. 16. *Circumcidite igitur præputium cordis vestri; et cervicem vestram ne induretis amplius.*

(*b*) Je vais rapporter ses propres paroles: *ridetur enim majorum nostrorum circumcisio quamvis in non mediocri honore habita etiam apud gentes alias, præsertim Ægyptiam.*

Juifs, elle a été encore instituée pour conserver la santé et la pureté du corps (*a*).

Pour répondre aux passages de cet auteur, il faut remarquer qu'il a voulu par-là justifier dans l'esprit de quantité d'étrangers la circoncision qui leur répugnait si fort; et qu'ainsi sans s'attacher beaucoup aux raisons de son institution, qui n'auraient pas été goûtées par des gens qui avaient un système de religion bien différent du sien, il a été obligé d'en donner quelques raisons naturelles, dans la plupart desquelles il paraît cependant qu'il n'a pas fort bien rencontré. Je ne voudrais pas admettre la première raison qu'il donne, savoir que par-là on évite certaines maladies difficiles à guérir; et loin de l'admettre, je tiendrais plutôt pour le contraire. Mais c'est une matière que l'on doit laisser à examiner aux médecins: outre que, supposé que cela fût, c'était se donner bien de la peine, et prendre d'avance de grandes précautions pour guérir plus aisément une maladie dont les hommes pouvaient se garantir facilement, et qu'ils ne gagnaient que lorsqu'ils le voulaient bien.

Sa seconde raison paraît plus vraisemblable, d'autant que les Orientaux, et entr'autres les Juifs et les Égyptiens, avaient de grands scrupules sur la pureté et sur la propreté de leurs prêtres. Cependant s'ils ont tant fait que de pousser leur scrupule jusques-là, il me semble que l'on devrait s'étonner qu'ils ne l'aient pas poussé encore plus loin, et qu'ils n'aient pas imité les prêtres d'Arcadie, ou ceux des Gaules. Pour ce qui est de sa dernière raison, elle n'est nullement valable; et il ne faut, pour juger de sa fausseté, que faire un peu de réflexion sur cette prétendue fécondité des nations circoncises. Les Juifs, les Turcs, les Arabes, et généralement tous les peuples chez qui la circoncision est en usage, ne sont pas plus féconds que d'autres; et au contraire, je suis persuadé que si l'on voulait bien examiner les choses, on trouverait qu'ils peuplent encore moins. Mais Philon avait besoin de raisons bonnes ou mauvaises, pour s'opposer à ceux qui n'approuvaient point cet usage, et qui n'en auraient reçu aucunes qui eussent roulé sur la religion, et sur cette alliance que Dieu avait faite avec Abraham et ses descendans, dont les Gentils et particulièrement les Romains se moquaient: ainsi l'on ne doit pas s'étonner si toutes celles qu'il a rapportées ne sont pas fort justes.

(*a*) *Ut caveatur morbus curatu difficilis, vocatus carbunculus. . . . . ut totum corpus sit purius, ne impediat officia sacerdotalis ordinis; quamobrem etiam radunt corpora Ægyptii sacrifici, ne quid sordium, vel sub pilis, vel sub præputtis hæreat, quod possit obesse puritati sacris debitæ.* Il ajoute que cette opération *est cura fœcunditatis, et numerosæ sobolis.... et idcirco circumcisas gentes fœcunditate pollere, esseque populosissimas.*

DES CAUSES PRINCIPALES DU PAGANISME ET DE L'IDOLATRIE.

Comme les remarques que j'ai faites sur les Indes roulent sur les coutumes des nations païennes, et que la plupart de ces coutumes sont fondées sur le Paganisme et en sont même une suite, il ne sera pas, à ce que je crois, inutile de parler en général de l'Idolâtrie, et de rapporter les principales causes de son funeste établissement.

Il est peu de maux en matière de religion qui n'aient été produits par quelque sorte de bien, et peu d'erreurs qui n'aient eu pour principe une vérité mal entendue, ou corrompue par la longueur des tems. C'est ainsi que la fable, les Dieux, leur génération, leurs divisions, leurs victoires, ces mensonges que nous chantent les anciens poëtes, que tout cela a pris sa naissance dans la vérité, qui est la source de la religion que nous professons encore aujourd'hui. Cependant la vérité est si défigurée chez les Païens par les rêveries et les fables dont on l'a environnée, et ses traits y sont si forts altérés, qu'il est presqu'impossible de l'y reconnaître.

Il paraît assez étonnant qu'il se soit fait un si grand changement dans la religion, et que d'une vérité toute pure et toute simple, les hommes soient tombés dans un abîme d'erreurs et dans le chaos de toute sortes de fables. Cependant si l'on veut bien faire un peu de réflexion sur le caractère de la plupart des hommes, et sur la corruption que le tems amène toujours, l'on ne trouvera plus la chose si extraordinaire.

Le peu de soin que l'homme a de juger par son esprit seul et l'attachement qu'il a toujours à ses sens sont la première cause de ses erreurs. Il ne lui faut que quelque chose qui agisse sur lui extérieurement; et lorsque la vérité cesse de se faire connaître par des signes extérieurs, il aime mieux se laisser toucher par le mensonge que de laisser ses sens dans l'inaction, et de juger indépendamment d'eux. C'était peut-être la raison pourquoi Dieu, qui connaît jusqu'aux détours les plus cachés du cœur de l'homme, et jusqu'à son moindre penchant, a accompagné la religion des Juifs d'un nombre presque infini de cérémonies qui nous paraissent inutiles. Dieu voulait fixer leurs sens par quelque chose de bon, et qui pût les conduire à la vérité, afin qu'ils ne se laissassent pas toucher par quelque chose de mauvais, et qui fût capable de les faire tomber dans l'erreur.

L'idée que les hommes ont toujours eue de la Divinité était encore une des causes de l'Idolâtrie : il leur fallait un Dieu. Ils étaient persuadés qu'il y en avait un, tout leur prêchait cette vérité : le ciel, la terre, le mouvement régulier des astres, et cet ordre de l'Univers qui ne se dément jamais, étaient autant de témoins de l'existence d'un Dieu. Mais la preuve la plus forte et la plus convaincante qu'ils en avaient, c'étaient ces mouvemens secrets de leur cœur qui les portaient comme malgré eux vers quelque chose de plus relevé et de plus grand que les créatures qu'ils voyaient naître, croître et périr devant leurs yeux; car l'Idolâtrie ne commença point par l'adoration des créatures, dont les hommes connaissaient la corruption. Ils ne tombèrent pas aussitôt dans ces grossièretés auxquelles les Égyptiens ont donné le commencement, et auxquelles les Grecs et ensuite les Romains ont mis le comble. Ils n'adorèrent dans les premiers tems que ce qui leur paraissait le plus adorable.

Le soleil, la lune et les autres astres furent les premiers adorés; mais

comme les hommes ne pouvaient pas toujours voir ces corps lumineux, ils cherchèrent quelque chose qui pût les dédommager en quelque manière des momens auxquels ils se dérobaient à leurs yeux, et qui fût un hiéroglyphe de ces prétendues Divinités. Ils ne trouvèrent rien qui en approchât plus que le feu, et qui fût un signe plus sensible de la splendeur des astres, et particulièrement de celle du soleil. Ainsi ce fut au feu qu'ils s'attachèrent. Ils ne le vénérèrent d'abord que comme une représentation de l'astre qu'ils adoraient, mais peu à peu ils l'adorèrent aussi lui-même. Les Chaldéens commencèrent, et l'Ur de Chaldée, d'où était Abraham, fut le lieu où ce premier culte prit naissance; d'où vient qu'on lui donna le nom d'*Ur*, qui signifie *feu*.

(*a*) Je rapporterai ici en passant une histoire assez plaisante, dont parle Eusèbe, à l'occasion du feu, que les Chaldéens regardaient comme une Divinité. Ces peuples prétendaient que leur Dieu était le plus puissant et le plus fort de tous les Dieux. Ils n'en avaient encore trouvé aucun qui eût pu lui résister. Aussitôt qu'ils en pouvaient attraper quelqu'un de ceux des autres nations, ils le jetaient dans le feu, qui ne manquait pas de le consumer: ainsi le Dieu des Chaldéens passait publiquement pour le vainqueur de tous les Dieux. Un prêtre de (*b*) Canopus, qui était un des Dieux d'Égypte, où il y avait aussi une ville du même nom, trouva le moyen de faire perdre au feu la grande réputation qu'il avait acquise. Il fit faire pour cela une idole d'une terre très-poreuse, dont on faisait ordinairement des pots qui servaient à purifier l'eau du Nil. Cette statue, qui avait un très-gros ventre, fut remplie d'eau; le prêtre boucha avec de la cire quantité de petits trous qui y étaient, après quoi il s'offrit à faire entrer en lice son Dieu Canopus contre le feu des Chaldéens. Ceux-ci en préparèrent un, sur lequel le prêtre Égyptien mit sa statue. La cire sentant la chaleur se fondit, les trous furent ouverts, l'eau passa et enfin éteignit le feu. On publia aussitôt que le Dieu Canopus avait vaincu et détruit celui des Chaldéens; et pour monument de cette célèbre victoire, les Égyptiens firent toujours dans la suite un gros ventre et de petits pieds fort courts à leurs idoles, parce que celle qui avait vaincu le feu était faite de même. La plupart des idoles des Indiens sont aussi faites de cette façon.

Les Perses ont aussi adoré le feu (*c*), que l'on portait ordinairement devant leurs rois et à la tête de leurs armées, et qu'ils faisaient toujours accompagner par trois cent soixante prêtres. Il y en a encore à présent dans cet empire qui conservent l'ancienne religion de la nation; mais ce sont une espèce de sauvages qui demeurent dans les montagnes, et qui n'ont jamais voulu recevoir le Koran. Les Athéniens avaient un feu perpétuel dans le Prytanée, qui était une manière de forteresse, laquelle servait chez eux à

(*a*) Euseb., Hist. Eccl., L. XI, c. 26.

(*b*) *Siris*, *Osiris*, *Canope*, étaient la même Divinité sous différens noms; et toutes, à ce que l'on croit, étaient le Nil.

(*c*) La coutume de porter le feu à la tête des caravanes se pratique encore dans les pays Orientaux. Les Arabes et les autres peuples l'observent aussi lorsqu'ils marchent. Il se peut fort bien que la colonne de feu qui marchait la nuit devant les Israëlites dans le désert, ait été prise de cette coutume. Dieu a bien voulu se conformer en plusieurs occasions à une habitude servile que les anciens Juifs ont adoptée en presque toute leur conduite, et qui les a jetés souvent dans l'Idolâtrie. Si l'on était bien convaincu que le feu qui marchait devant les Israëlites était en forme de colonne, on pourrait peut-être justifier pourquoi les Indiens représentent quelques-uns de leurs Dieux sous cette forme.

ce que servent chez nous les maisons de ville, et où, outre cela, l'on entretenait les vieux officiers et ceux qui avaient rendu un service notable à la République. Ce feu était conservé par des veuves, au lieu que celui des Romains était gardé par des vierges que l'on appelait *Vestales*. L'on sait encore que les Juifs devaient avoir un feu qui brûlât continuellement, comme il leur est ordonné dans le sixième chapitre du Lévitique.

Quelques-uns ont dit que le culte et l'adoration que tant de nations ont rendus au feu, étaient fondés sur ce passage du Deuteronome : *votre Dieu, ô Israël* ! (*a*) *est un* (*b*) *feu consumant*. Mais il n'y a aucune apparence à cela, puisque, comme nous venons de voir, les Chaldéens adoraient le feu long-tems avant la Loi écrite.

L'on adora ensuite l'homme. Mais nous parlerons dans l'article des Dieux Pénates des premières causes de cette idolâtrie. Enfin peu à peu on vint jusqu'à adorer les bêtes, et tout ce qu'il y a de plus vil et de plus infâme dans la nature.

L'on est encore redevable de tous ces désordres dans lesquels les hommes tombèrent, au style ordinaire des langues orientales, au scrupule des peuples, et à la vénération qu'ils avaient pour tout ce qui leur venait de leurs prêtres ou de leurs anciens. De tout tems le style des Orientaux, mais plus particulièrement celui des Prêtres, et de ceux qu'on pourrait appeler leurs Philosophes, a été rempli de figures et de comparaisons. Ils ne cherchent que des termes pompeux et des expressions métaphoriques, et les peuples les croient d'autant plus habiles et d'autant plus spirituels, qu'ils les entendent moins. Les premiers poètes vinrent ensuite renchérir sur ce fatras de grands mots et d'hyperboles, et il se trouva à la fin que ce que l'on disait était entièrement opposé à ce que l'on voulait signifier. (*c*) Lactance parle fort des maux qu'ont causés les poètes, et dit que lorsque l'on n'est pas sur ses gardes, il est facile de se laisser surprendre par le style doux, agréable et insinuant dont ils se servent.

Le commun des hommes, sans chercher dans le sens de la figure, et dans ce qu'elle représentait, s'arrêta à la figure même. Ainsi l'on peut juger quelles idées on se forma de la Divinité et des mystères. Qu'on se représente une explication à la lettre de ce que l'Écriture nous dit de Dieu. Elle lui donne une épée tranchante, un bouclier, un arc, des flèches : elle le met en embuscade. Nous l'y voyons gai, quelquefois irrité ou triste. Enfin peu à peu nous en ferions un homme ; et souvent même, en suivant la lettre, un homme qui ne serait pas fort sage. C'est cependant ce qu'ont fait les Gentils : ils ont réellement attribué à Dieu ce qui n'était dit de lui qu'en figure. Ils ont commencé par lui donner un corps, fondés premièrement sur la peinture que leur en faisaient leurs prêtres et leurs poètes ; et secondement, sur le penchant qu'ils avaient à juger dépendamment de leur sens, et à ne se former que des idées matérielles.

Après avoir vu que les hommes ont donné un corps à la Divinité, l'on ne doit plus s'étonner des figures bizarres sous lesquelles ils la représentèrent, et des différentes fonctions qu'ils lui attribuèrent. On sait qu'ils en

---

(*a*) Nous croyons avec quelque fondement que cette expression de l'Écriture-Sainte fait allusion à la religion des peuples adorateurs du feu.

(*b*) Deuteron., C., XII, v. 19.

(*c*) Lactant., L. I, c. 11. *Poetæ perniciosi sunt, qui incautos animos facilè irretire possunt suavitate sermonis, et carminum dulci modulatione currentium.*

avaient de toutes sortes, et qu'il n'y eut à la fin aucun endroit de la maison qui n'eût pour sa garde un Dieu ou une Déesse. On en mit même jusques dans les lieux dont la nature ne peut se passer, et l'on appelait *Cloacina* la déesse qui y présidait : enfin l'on poussa l'extravagance jusqu'où elle pouvait aller. Tertullien, Lactance, et même quantité d'auteurs profanes, nous ont donné le détail de toutes ces rêveries.

Nous parlerons dans l'article des Dieux Tutélaires de la vénération que les peuples avaient pour tout ce qui leur venait de leurs prêtres, ou de leurs anciens. Cette vénération, ainsi que nous l'avons dit, a été une des causes de l'attachement qu'ils ont eu à leurs erreurs, et aux fables qu'ils avaient reçues de leurs Pères. Mais en voilà assez sur une matière que de très-savans auteurs de nos jours ont traitée à fond. On peut voir dans leurs ouvrages toute la bizarrerie et tout le ridicule du Paganisme, et en même-tems la différence qu'il y avait entre la croyance des gens un peu éclairés et celle du peuple.

IV. DES SACRIFICES DES INDIENS, ET DE LEUR MANIÈRE D'HONORER LES DIEUX.

De tout tems les hommes ont rendu un culte extérieur à la Divinité. Il consistait à lui offrir ce qu'ils avaient de meilleur et de plus précieux, comme pour reconnaître qu'ils le tenaient d'elle. Ainsi Caïn qui s'appliquait à cultiver la terre, offrit à Dieu de ses fruits; et Abel, qui gardait les troupeaux, lui fit un sacrifice de ses agneaux les plus gras.

L'on ne peut pas savoir si d'abord ils eurent dans leurs oblations quelques cérémonies fixes, et il y a même lieu de croire que ce fut (*a*) Enos qui commença à leur donner une forme réglée. C'est ce que le Père Pétau explique autrement, (*b*) entendant par-là que ce petit-fils d'Adam rétablit le culte de Dieu que les enfans de Caïn avaient aboli.

Il y avait encore une autre espèce de sacrifice, appelé sacrifice de *Libation*. Il se faisait en répandant quelque liqueur en l'honneur de la Divinité, et fut aussi en usage sous la Loi écrite.

Lorsque, par exemple, après le retour de l'Arche d'Alliance, les Israëlites s'assemblèrent à Masphat sous la conduite de Samuel pour remercier Dieu de l'avoir tirée des mains des Philistins, (*c*) l'Écriture marque qu'en action de graces ils puisèrent de l'eau, et la répandirent devant lui.

L'eau que David répandit, lorsqu'il était devant Béthlehem et qu'il refusa de boire (*d*) parce qu'trois des principaux chefs de son armée l'avaient été puiser au péril de leur vie, était également un sacrifice de libation; mais la liqueur dont on se servait le plus ordinairement pour cela c'était l'huile : ainsi Jacob voulant rendre graces à Dieu du sommeil mystérieux dans lequel il avait vu cette échelle où montaient et descendaient les Anges, et regardant le lieu où le ciel lui avait fait cette faveur comme un endroit

(*a*) Gen., C. IV, v. 26. Suivant ce passage de la Génèse : *Iste cœpit invocare nomen Domini.*
(*b*) Ration. Temp.
(*c*) 1. Reg., C. VII, v. 6. *Hauseruntque aquam, et effuderunt in conspectu Domini.*
(*d*) 2. Reg., C. XXIII, v. 16.

véritablement saint et comme la maison du Seigneur, répandit (*a*) de l'huile sur la pierre sur laquelle il avait reposé sa tête pendant ce songe.

En passant, nous pouvons remarquer de cette action de Jacob, que de son tems les voyageurs qui avaient de la piété songeaient, avant de sortir de chez eux, à se mettre en état de louer et d'honorer le Seigneur pendant leur voyage; et que le sacrifice de libation étant le plus commode de tous et celui qui exigeait le moins de cérémonie, ils avaient soin d'avoir toujours de l'huile avec eux pour la répandre devant Dieu, et la lui offrir dans la vue de reconnaître sa toute-puissance, de le remercier de quelque faveur, ou d'en obtenir quelqu'une.

Les sacrifices de libation se faisaient encore chez les Gentils avec plusieurs autres sortes de liqueurs. On offrait, par exemple, du lait à la déesse Rumina, qui était celle que l'on invoquait pour les enfans à la mamelle: les Athéniens n'offraient jamais du vin au Soleil, à la Lune, à l'Aurore, à Uranie, qui était celle des Muses que l'on prétendait avoir trouvé l'astrologie, ni à Mnemosyne de laquelle Jupiter avait eu les neufs Muses, ni à toutes les Nymphes; mais seulement du miel délayé dans de l'eau.

Quelques-uns prétendent que les premiers sacrifices de libation ont été faits de vin; et que c'est du Dieu Bacchus, appelé autrement *Liber*, que le mot de Libation a tiré son origne (*b*).

Ces espèces de sacrifices, qui d'abord ne furent institués que pour honorer les Dieux, trouvèrent bientôt place dans les festins et dans les débauches. (*c*) On y fit des libations profanes, et on y répandit du vin en cérémonie; ce qui, selon les apparences, se faisait toujours en l'honneur de Bacchus.

La doctrine de la transmigration des ames empêche les Indiens de faire aucun sacrifice sanglant à leurs Dieux; et même, selon leur théologie, quelques-uns de ces Dieux ont vécu sous la forme des animaux les plus propres à être immolés. Ainsi ils se contentent d'offrir à leurs idoles des fruits de la terre, et de l'encens.

Ils répandent encore de l'huile devant elles, et non contens de cela ils les en frottent toutes les fois qu'ils leur font des offrandes; de sorte qu'elles sont ordinairement noires, enfumées et toutes gluantes d'huile. C'est ce (*d*) qu'Arnobe rapporte aussi des idoles de son tems. Je flattais, dit-il, une pierre toute gluante, et toute engraissée d'huile, comme si elle avait eu quelque puissance.

Les sacrifices à part, ils conviennent encore en quantité de choses avec les Juifs et les anciens Païens, touchant la maniére d'honorer les Cieux et de les prier dans les pagodes. Ils ont des tambours, des trompettes, et des chœurs, qui chantent des hymnes en leur honneur. Ils portent quelquefois leurs idoles en procession, et les promènent dans toutes les rues d'une ville; et dans ces cérémonies publiques, ils ont toujours des femmes établies pour chanter et danser devant elles au son

---

(*a*) Gen., C. XXXVIII, v. 18. *Surgens ergo Jacob manè tulit lapidem quem supposuerat capiti suo, et erexit titulum infundens oleum desuper.*

(*b*) Ovide en parle de même dans son troisième livre des *Fastes*; et dit, que,

Nomine ab autoris ducunt Libamina nomen.

(*c*) Macrob., L. III Saturnal., c. 11.

(*d*) Arnob., Advers. Gen. *Lubricatum lapidem, et ex olivi unguine sorditatum, tanquam inesset vis, adulabar.*

des instrumens du pays, (*a*) comme fit autrefois David devant l'Arche en jouant de sa harpe.

Ces danseuses sont toujours chez les Indiens des femmes publiques; et quoiqu'elles dansent ordinairement dans les pagodes et devant leurs Dieux, elles n'en sont pas pour cela plus sages et n'en ont pas meilleure réputation.

Il paraît aussi que les Juifs ne faisaient pas un fort grand cas de ceux qui remplissaient chez eux la même fonctiou, et qu'on les y regardait, au moins communément, comme des baladins. Michol reprochait à David qu'il avait fait le personnage d'un bouffon, en se dépouillant publiquement (*b*).

Par rapport à l'état dans lequel s'était mis David pour danser devant l'Arche, et que Michol lui reprocha, l'on doit remarquer que les Juifs, pour ne rien avoir qui les incommodât et pour danser plus librement, ôtaient leurs manteaux, et ne gardaient que leurs habits de dessous. Ils en étaient plus légers, et par conséquent plus en état de danser; mais cela ne convenait point à la gravité dont se piquaient les Juifs, et dont se piquent encore tous les peuples Orientaux.

Les danseuses indiennes font de même. Lorsqu'elles veulent danser, elles quittent une espèce de grand voile qui leur couvre la tête, et n'ont sur le corps qu'un petit corset de toile et une jupe autour d'elles.

Les Indiens qui embrassent le Christianisme ont encore soin d'avoir dans les églises de petites trompettes, quelques espèces de haut-bois et des tambours, au son desquels ils chantent des cantiques; du moins c'est ainsi qu'ils en usent à Pondichéry.

V. DES LIEUX QU'ILS CHOISISSENT POUR RENDRE LEURS DEVOIRS A LA DIVINITÉ, ET DE LA CONSTRUCTION DE LEURS TEMPLES.

(*c*) Les hommes ont toujours choisi les lieux sombres et l'ombre des grands arbres pour rendre leurs devoirs à la Divinité. Lorsque les Juifs mirent un chêne dans le Sanctuaire, sous lequel (*d*) Josué plaça la pierre où était gravée la promesse qu'ils lui firent de n'abandonner jamais le culte du vrai Dieu, ils ne firent que suivre l'exemple des autres nations. Cependant cela était contre le commandement exprès de Dieu, qui avait défendu de (*e*) planter aucun bois ni aucun arbre près de son autel; mais cela n'empêcha pas qu'ils ne conservassent cette pratique, qu'ils n'adorassent les faux Dieux dans des bocages, comme (*f*) l'Écriture le leur reproche. Lorsqu'Osée les reprend du même crime, il dit qu'ils cherchaient pour cela les arbres qui donnaient le plus d'ombre (*g*).

(*a*) 2. Reg., C. VI, v. 14.
(*b*) 2. Reg., C. VI, v. 20. *Et nudatus est, quasi nudetur unus de scurris.*
(*c*) Surtout dans les premiers tems de l'Idolâtrie.
(*d*) Josue, C. XXIV, v. 26. *Posuitque eum subter quercum quæ erat in Sanctuario Domini.*
(*e*) Deuter., C. XVI, v. 21. *Non plantabis lucum, et omnem arborem juxtà Altare Domini Dei tui.*
(*f*) Jerem., C. II, v. 20. *Sub omni ligno frondoso tu prosternebaris.*
(*g*) Osée, C. IV, v. 13. *Et super colles accendebant thimiama, subtus quercum, et populum, et terebintum, quia bona erat umbra ejus.*

Avant que Dieu eût ordonné à Salomon de lui bâtir un temple, les gens de bien faisaient aussi des sacrifices au vrai Dieu sur des collines, et même à l'ombre des grands arbres, comme fit Gédéon sous le chêne où l'Ange touchant le sacrifice de ce fameux Juif avec sa baguette, y fit descendre le feu du ciel.

Il semblerait que pour lors il était permis de faire des sacrifices dans les différens endroits où l'on se trouvait. Cependant l'on en exceptera toujours sans difficulté les lieux couverts d'arbres, et en général tout ce qui pouvait avoir quelque affinité avec les bois sacrés des Païens, conformément au vingt-unième verset du seizième chapitre du Deutéronome, par lequel il était défendu de planter aucun arbre auprès de l'autel du vrai Dieu, comme je viens de le remarquer; et l'on pourrait fonder cette conjecture sur l'exemple de quelques Juifs qui, quoique zélés pour l'observance régulière des règles du Judaïsme, offraient cependant, comme nous venons de le dire, des sacrifices dans le premier endroit qui se rencontrait. Cependant je crois qu'en cela ils n'étaient pas zélés observateurs des préceptes de la Loi, qui était trop formelle pour le contraire; de sorte que l'on ne peut les excuser qu'en disant que la coutume de faire partout des sacrifices à Dieu, ce qui était contre la Loi, devenait en quelque façon licite par le nombre de ceux qui la pratiquaient: mais elle ne l'était nullement en elle-même, puisque du tems de Josué il y eut un différend à cette occasion. Tous les Israëlites furent scandalisés voyant les tribus (*a*) de Ruben et de Gad, et la moitié de celle de Manassé élever un monument de piété sur les bords du Jourdain, où Moïse avait fixé leur demeure. Le reste des Juifs prit ce monument pour un autel; et les plus violens d'entre les Juifs étaient d'avis pour ce crime, d'aller, les armes à la main, ravager toutes les terres de leurs frères: mais les plus prudens jugèrent qu'il fallait leur envoyer des députés, pour s'informer de la raison qu'ils avaient eue d'élever ainsi un autel contre les défenses de la Loi. Ce dernier sentiment fut suivi: on leur envoya des gens qui leur demandèrent compte de l'action qu'ils avaient faite; et ils ne s'excusèrent auprès de leurs frères qu'en disant qu'ils n'avaient nullement prétendu élever un autel, mais seulement un monument pour faire ressouvenir leurs descendans qu'ils étaient véritablement Juifs, et soumis par conséquent à la loi de Dieu qui leur avait été laissée par Moïse.

Lorsque le temple de Jérusalem eut été bâti, il fut plus particulièrement défendu d'immoler ailleurs aucune victime. Moïse en avertit même les Juifs dans le désert, leur prescrivant ce qu'ils devaient faire lorsque Dieu les aurait mis en possession de la Terre-Promise (*b*). Prenez garde, leur dit-il, de ne point offrir vos holocaustes dans toute sorte de lieux. Vous en offrirez seulement en celui que le Seigneur a choisi.

Quelques Juifs conservèrent cependant l'ancienne coutume de faire à Dieu des sacrifices sur les montagnes, ou sous les arbres. Ainsi quand il est dit de quelques rois de Juda, comme de Josaphat et de plusieurs autres, qu'ils ne firent point démolir les lieux élevés où l'on adorait (*c*), l'on ne

(*a*) Josue, C. XXII.

(*b*) Deut., C. XII, v. 18. *Cave ne offeras holocausta tua in omni loco quem videris, sed in eo quem elegit Dominus.*

(*c*) 2. Paral., C. XX, v. 33. *Verùm excelsa non abstulit.*

doit pas toujours croire que ce fussent des autels dressés aux faux Dieux. Ils étaient souvent consacrés au vrai Dieu, suivant ce passage des Paralipomènes (*a*) : *cependant le peuple immolait encore à Dieu dans les lieux élevés*. En un mot, il n'était mauvais de sacrifier dans le premier endroit qui se trouvait, que parce que Dieu avait défendu de sacrifier ailleurs qu'à Jérusalem.

(*b*) Les Indiens ont quantité d'idoles qui sont dispersées dans les campagnes, et placées ordinairement dans de petits bois touffus ou au pied de quelque arbre qui donne beaucoup d'ombre. C'est-là que les voyageurs font leurs prières, et les dévots leurs offrandes, pour obtenir de leurs Dieux un heureux voyage.

Les Juifs avaient aussi dans les campagnes des autels qui étaient destinés pour les voyageurs, et sur lesquels ils immolaient des victimes à Dieu. Cela fut défendu après l'édification du temple de Jérusalem; et l'on peut dire qu'un des plus beaux endroits de la vie d'Asa, est d'avoir fait abattre ces autels (*c*).

Les Indiens païens recherchent encore aujourd'hui l'ombre et l'obscurité dans leurs temples qu'ils appellent *Pagodes*. Ils observent avec soin que le jour n'y entre que par la porte, qui ordinairement est très-étroite et très-basse. Avec la porte il n'y a que quelques petites lucarnes qui servent de fenêtres. Ils en ont même où il n'y a d'autre ouverture que la porte.

C'est ainsi que le patriarche Abraham chercha l'obscurité pour rendre ses devoirs à Dieu, et pour le prier. L'Écriture marque qu'il planta un bois à Bersabée (*d*), pour y invoquer le nom du Dieu éternel. Dans la suite les Juifs eurent à peu près une semblable idée de la Divinité, et crurent qu'elle se plaisait dans les lieux sombres, dans les nuages épais, et en général dans les ténèbres. Ainsi lorsque Salomon fit porter l'Arche d'Alliance dans dans le temple qu'il avait bâti, et qu'il vit ce même temple rempli d'une nuée si épaisse que les Prêtres ne pouvaient y faire leurs fonctions sacrées (*e*), il déclare que le Seigneur avait dit qu'il habitait dans une nuée. David racontant dans son dix-septième Psaume tout ce qui accompagne la Majesté divine, dit qu'elle se cache dans les ténèbres (*f*). Enfin presque tous les peuples de l'antiquité ont eu le même sentiment sur cet article, et peut-être l'origine en est-elle due à ce qu'ils avaient appris des premiers hommes; à savoir que Dieu faisait son séjour dans le Paradis terrestre, lieu rempli d'arbres, et par conséquent obscur (*g*).

Si l'on voulait donner quelque raison naturelle du soin que presque

---

(*a*) 2. Paral., C. XXXIII, v. 17. *Attamen adhuc populus immolabat in excelsis Domino Deo suo.*

(*b*) On observe que dans les pays Catholiques on a conservé quelque chose de semblable à ces pratiques des Indiens et des anciens Juifs. Il est fort ordinaire d'y trouver des croix, des Notre-Dames et de petits Jésus dans des espèces de chapelles et sur des hauteurs. Il ne l'est pas moins d'y rencontrer des dévots qui, le chapelet à la main, y récitent leurs prières, et détaillent un certain nombre de *Pater* et d'*Ave*. On trouve souvent aux pieds de ces Notre-Dames de beaux fruits qui leur sont offerts par un principe de religion.

(*c*) 1. Paral., C. XIV, v. 2. *Et subvertit altaria peregrini cultus, et excelsa.*

(*d*) Gen., C. XXI, v. 33. *Abraham verò plantavit nemus in Bersabee, et invocavit ibi nomen Domini Dei æterni.*

(*e*) 3. Reg., C. VIII, v. 12. 2. Paral., C. VI, v. 1. *Dixit Dominus, ut habitaret in nebulâ.* Dans les Paralipomènes, il dit au même sujet : *Dominus pollicitus est ut habitaret in caligine.*

(*f*) Psal. XVII, v. 12. *Posuit tenebras latibulum suum.*

(*g*) Gen., C. III, v. 8. *Et cum audivissent vocem Domini Dei deambulantis in Paradiso, etc.*

toutes les nations ont pris de chercher toujours les endroits sombres pour adorer la Divinité, il me semble que l'on pourrait alléguer que les ténèbres sont propres au recueillement et à la modestie que l'on doit garder dans les temples en présence de l'Être-Suprême : car la vue est le sens qui nous cause le plus de distractions. Les ténèbres empêchent nos yeux de recevoir l'impression d'un objet capable de nous distraire : ainsi elles conviennent parfaitement aux lieux destinés à la prière et à l'oraison.

Outre cela l'ombre et l'obscurité produisent, même malgré nous, dans nos cœurs un certain frémissement qui tient assez du respect que l'on doit à la Divinité, et je crois que c'est par cette raison que les Latins ont donné à Dieu un nom qui signifie proprement crainte, horreur; car le mot *Deus* (*a*) est visiblement tiré du grec *Deos*, *formido*, d'où les Grecs auraient bien pu tirer aussi leur *Teos*, quoique quelques-uns le fassent dériver de *Theein*, *currere*, parce que plusieurs croyaient autrefois que les astres (qui pour ainsi dire courent toujours) étaient des Divinités.

VI. DES TEMPLES DÉDIÉS A PRIAPE.

On voit chez les Indiens des temples dédiés à Priape, quoique sous des noms différens; et l'on peut dire qu'ils ont de beaucoup renchéri sur les postures infâmes dans lesquelles les Égyptiens, les Grecs et les Romains l'ont représenté : plusieurs même portent un petit Priape pendu au col, et ils prétendent obtenir par-là la vigueur et la fécondité.

L'on sait que cette abominable idole trouva autrefois des adorateurs chez les Juifs. L'Écriture nous apprend qu'Asa chassa sa mère Maacha de la Cour parce qu'elle avait élevé un autel à Priape (*b*), qu'il fit briser et brûler proche le torrent de Cédron (*c*).

Selon toutes les apparences les Juifs avaient appris des Égyptiens à rendre des honneurs divins à Priape, et à lui élever des statues; car l'Égypte a peut-être été l'endroit où cette prétendue Divinité a été le plus en vénération. On l'y regardait comme le principe de l'homme, qui est ce qu'il y a de plus noble au monde. On y élevait peu d'édifices publics au-dessus desquels on ne mît les deux figures qui convenaient le plus à cette idole, et qui y étaient regardées comme les hiéroglyphes ou les symboles de ce que l'on pouvoit souhaiter de plus grand et de plus parfait dans la nature, par exemple, de l'agrandissement, de l'abondance, de la fertilité, de l'union, de la force, de la vigueur et de la santé.

De même, les Romains n'invoquaient pas seulement Priape pour la propagation du genre humain et pour se donner des descendans, mais encore pour la fécondité et la fertilité des terres. Chacun lui élevait ordinairement

---

(*a*) Cette étymologie est des plus forcées : pourquoi ne pas tirer *Deus* de αἰω, qui en Grec signifie *Dieu?*

(*b*) Il est appellé *Belpeor* dans l'Écriture. Le mot de *Mirphleseth* dans l'Histoire de *Maacha* est traduit par celui de *Marmouset* dans la version de Genève.

(*c*) 2. Paral., C. XV, v. 16. *Sed et Maacham matrem Asa Regis ex augusto deposuit imperio, eò quòd fecisset in luco simulacrum Priapi : quod omnes contrivit, et in frustrà comminuens combussit in torrente Cedron.*

dans son jardin une statue qui, au pis aller, servait d'épouvantail et faisait au moins peur aux oiseaux, si d'ailleurs elle ne pouvait contribuer en rien à ce qu'ils attendaient d'elle, et leur procurer une abondante récolte.

L'on peut remarquer par un passage d'Horace (*a*) combien les Romains, particulièrement les gens d'esprit et les poètes, prenaient de liberté avec leurs Dieux, et la manière cavalière dont ils les traitaient.

VII. DIEUX PÉNATES DES INDIENS, ET DE L'ORIGINE DE CES DIVINITÉS TUTÉLAIRES.

Outre les Dieux que les Indiens ont dans leurs temples, l'on voit encore chez eux ce que les anciens appelaient, *Lares*, *Mânes et Pénates*, qui sont de petites figures placées en différens endroits de leurs maisons, et qu'ils ont grand soin de frotter d'huile et d'entourer de fleurs, croyant par-là se les rendre propices. Quelques-uns ont dit que les Mânes étaient des Divinités infernales, et les ont distingués des Pénates et des Lares; mais presque tous les auteurs se servent indifféremment de tous ces trois mots, pour signifier les ames des défunts : ainsi je n'entrerai point en discussion sur la différence que ceux du sentiment contraire prétendent y trouver.

Ces Divinités Tutélaires sont très-anciennes. Elles ont commencé bien long-tems avant les Grecs, qui probablement les ont tirées, aussi bien que les premiers fondemens de leur histoire fabuleuse, de ceux qui commencèrent à former l'empire des Assyriens. C'est ainsi que je m'exprime avec ceux qui veulent trouver l'origine de cette monarchie dans celle même de la ville de Ninive, et lui donner treize cents ans de durée : car si l'on suivait le sentiment d'Hérodote, et que l'on ne lui en donnât que cinq cent-vingt, en la faisant commencer vers les tems que Débora jugeait les Israëlites, les Assyriens seraient postérieurs aux Grecs; et par conséquent ces derniers n'auraient pas tiré leurs fables des autres : car le plus ancien roi Grec que nous connaissions est Inachus, qui régna à Argos, et qui (si nous suivons le calcul des Septante) devait être contemporain de Moïse (*b*), quoiqu'Eusèbe ait voulu faire vivre ce saint Législateur du tems de Cécrops, lequel vivait plus de trois cents ans après, et qui fonda les douze bourgs dont fut composé le petit royaume d'Athènes; et que ceux qui suivent ce sentiment fassent Inachus et Abraham contemporains : ce qui a commencé à brouiller la chronologie ancienne.

Mais pour revenir à mon sujet, nous voyons des Dieux Pénates longtems avant Moïse, et par conséquent avant les Grecs. Il y a apparence que les Téraphins de Laban, que Rachel sa fille, ensuite femme de Jacob, emporta à son père et cacha sous le harnois d'un chameau lorsqu'il entra

---

(*a*) Voyez Horat., Serm., L. I.

Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum;
Cum faber incertus, scamnum faceretne Priapum,
Maluit esse Deum. Deus inde ego, furum aviumque
Maxima formido.

(*b*) Voyez l'Antiquité des Tems rétablie.

dans la tente de Rachel pour les chercher, étaient des Dieux Tutélaires et Pénates; d'où l'on peut conclure que ce n'étaient pas de fort grandes statues. En cela Laban n'avait que suivi une coutume qui était en usage long-tems avant lui; car Tharé père d'Abraham, faisait aussi des statues chez les Chaldéens, et ces statues ne pouvaient être que des idoles publiques, ou des Dieux Tutélaires.

L'origine de ces idoles n'avait en soi rien de mauvais. Ce ne furent dans le commencement que des figures par lesquelles les hommes tâchaient de représenter leurs pères morts ou leurs souverains, dont ils étaient trop éloignés et à qui ils ne pouvaient pas rendre des honneurs personnels. Ils faisaient ainsi leurs efforts pour réparer par leur art ce que la nature leur enlevait, ou ce que la longue distance des lieux les empêchait de voir. Ce n'était donc qu'une marque de l'amour et du respect que des enfans bien nés doivent à ceux dont ils ont reçu le jour, ou des soumissions et des hommages que de fidèles sujets rendent à ceux que le ciel leur a donné pour maîtres.

Nous voyons dans le quatorzième chapitre de la Sagesse une des occasions qui avaient pu faire naître la superstition à l'égard des figures élevées en l'honneur des parens morts. Le Sage l'attribue à l'amour d'un fils pour son père. Il n'y aurait eu en cela rien que d'innocent si le fils avait resserré sa douleur dans de justes bornes, et ne l'eût pas poussée jusqu'à révérer comme un Dieu au milieu de sa famille, celui qu'il ne devait regretter que comme un homme.

(*a*) Platon donne aux Dieux Pénates le nom d'*Omegeneioi Theoi*. Il est très-sûr que par ces Dieux que les anciens regardaient comme leurs parens, ils ne pouvaient entendre que leurs ancêtres morts, et pour lesquels les hommes avaient une vénération toute particulière, dans les premiers âges du monde; ou généralement ceux de leurs familles, qui leur avaient été chers pendant leur vie.

On peut croire que d'abord on n'eut pour ces statues que du respect et de la vénération, et qu'on ne les regarda que comme nous regardons encore aujourd'hui le portrait d'un père mort que nous aurions tendrement aimé. Insensiblement on sortit des bornes d'une tendresse légitime, et l'on tomba dans l'Idolâtrie. Mais il n'y a pas lieu de douter que l'idée que l'on a eue dès ces premiers tems de l'immortalité de l'ame, n'ait été la première et la plus grande source de l'Idolâtrie.

Ceux qui dans la suite apprirent que leurs ancêtres avaient invoqué les premiers chefs de leur famille, et qu'ils disaient en avoir été exaucés, se persuadèrent facilement qu'il fallait imiter un culte si utile et si glorieux en même-tems. De père en fils on parlait des vertus de ces premiers chefs. On avait devant ses yeux leurs images que l'on avait soigneusement conservées. Voilà peut-être comment l'Idolâtrie se fortifia dans l'esprit des descendans, et s'accrut même considérablement par l'idée que les hommes ont presque toujours eue des tems qui les ont précédés. Ils s'imaginent que tout y était grand, que tout y était vertueux, que leurs prédécesseurs étaient exempts des défauts qu'ils remarquent volontiers dans leurs contemporains.

(*a*) Plato, *de Legibus*. Cela veut dire proprement les Dieux nés de la même famille; car *Omogeneia* signifie *parenté*.

On mettait les Dieux Tutélaires en différens endroits de la maison, mais plus ordinairement dans de petites niches placées auprès du foyer (*a*), comme étaot le lieu où ceux de la famille se trouvaient le plus souvent assemblés. Comme les Indiens n'ont point de cheminées dans leurs maisons, ils y placeot indifféremment leurs Pénates.

VIII. DES EAUX LUSTRALES DES INDIENS.

Les Juifs avaient des eaux lostrales doot on jetait un peu sur un homme qui était immoode, le troisième joor après qu'il avait été déclaré tel; et le septième, auquel il était purifié.

Ceo n'était que de l'eau claire daos laquelle on mettait des cendres d'une vache rousse, que l'on brûlait hors du camp avec ses entrailles. Le Prêtre jetait du bois de cèdre et de l'hyssope, avec uo pen d'écarlate, dans le feu qui la consumait.

Les Gentils indiens ont aussi des eaux lustrales, qu'ils tireot de la vache même; mais comme ils croiraieot faire un crime capital eo la brûlant, ils ne se servent que de son urine, dont les dévots ont grand soin d'arroser exaetemeot tous les matins le devant de leurs portes, s'imaginaot éloigner ainsi de leurs maisons toutes sortes de malheurs, et s'attirer au cootraire une protection particulière des Dieux; car ils regardent comme sanctifié, et même comme divin, tout ce qui vieot de cet animal.

Le respect qu'ils ont pour les vaches me paraît veoir de plus loin que de la préteodue métempsycose de Phoë, ou de ce qu'ils nous rapportent de Parmeser. Ils diseot que quand celoi-ci vivait sur la terre, il voulait bien prendre la peine de les garder. Mais d'ailleurs ils justifient l'attachement qu'ils ont pour ces animaux, en prétendant qu'ils soot les meilleurs et les plus parfaits de tous: ainsi, indépeodamment de l'honneur que les vaches ont eu de recevoir l'ame de Phoë, ou d'être gardées par uo de leurs Dieux, elles étaient en vénération chez eux.

Il o'est pas difficile de mootrer que les Indiens ne sont pas les seuls qui aient regardé le taureau, le bœuf et la vache comme des Divinités. Les Égyptiens adorèrent le bœuf sous les noms d'*Apis* et de *Sérapis*, qui signifient la même chose. Quelques-uns ont voulu qu'Apis ne fût autre chose qu'un hiéroglyphe de Joseph, qui avait trouvé le moyen de faire jouir les Égyptieos d'une heureuse abondance peodant le tems d'une graode stérilité. En effet, chez eux et chez tous les autres Païens, le bœuf représentait la fertilité et l'abondance. D'autres ont dit qu'Apis était un prioce qui régna chez les Argiens, et ensuite chez les Égyptiens; qu'il avait appris à ces derniers la manière de cultiver la vigne; et que l'Égypte, pour recoo-oaître ce bienfait, l'adora après sa mort sous la forme d'uo bœuf. On dit que ce prince y prit le nom d'Osiris. Avec coopte Apis, Sérapis et Osiris oe seraient qu'une même chose.

M. Vossius prétend qu'il y a eu trois Osiris en Égypte. Il dit que Cham fut le premier, ou bien son fils Mitsraïm. En effet, le nom de Mitsraïm (*b*)

(*a*) C'est pour cela que l'on se servait quelquefois du mot *Estia*, *Focus*, pour signifier les Dieux Pénates; et réciproquement, on employait quelquefois celui de *Pénates* pour signifier le foyer, où même toute la maison.

(*b*) Aujourd'hui encore les Arabes l'appellent *Mezr*. Voyez *Vansleb*, Relation d'Egypte.

est demeuré à l'Égypte, et c'est ainsi qu'elle est appelée dans le texte hébreu. Le second, selon lui, fut Joseph, et le troisième Moïse. Mais pour ce qui est de ce dernier, il n'y a guères d'apparence que la conjecture soit vraisemblable. Quoi qu'il en soit, il est toujours très-sûr que sous les noms d'Apis, de Sérapis et d'Osiris les Égyptiens adorèrent le bœuf (*a*). Ils le regardèrent peut-être comme l'hiéroglyphe de quelqu'un de ceux que nous venons de nommer.

Les Juifs, à l'exemple des Égyptiens, firent un veau d'or dans le désert, et fléchirent le genou devant lui. Dans la division des royaumes de Juda et d'Israël Jéroboam en fit élever deux, un à Dan et l'autre à Bethel, que les Israélites révérèrent comme des Dieux qui les avaient tirés d'Égypte. Jupiter a été adoré sous la forme d'un taureau; forme qu'il prit, selon les poëtes, pour enlever Europe. Cette fable est très-ancienne (*b*), puisque Anacréon en parle dans une de ses Odes. Enfin, le bœuf a été adoré comme Dieu chez plusieurs peuples de l'antiquité, ou du moins révéré comme le symbole de la fécondité et de l'abondance.

(*c*) Diodore de Sicile rapporte que les Troglodytes étranglaient avec la queue d'un bœuf les vieillards qui n'étaient plus en état de travailler ou de garder les troupeaux, et généralement tous ceux qui étaient languissans et attaqués de quelque maladie incurable, croyant leur rendre un grand service en ne les laissant pas languir long-tems, et les envoyant promptement en l'autre monde. De plus, ils s'imaginaient leur faire beaucoup d'honneur, en les étranglant avec la queue d'un animal comme le bœuf ou la vache.

A la vérité les Indiens ne poussent pas tout-à-fait la charité jusques-là; mais toujours regardent-ils comme un honneur et comme l'assurance d'une félicité éternelle, de pouvoir mourir en tenant la queue d'une vache entre les mains.

Les Égyptiens adoraient le bœuf sous le nom d'*Apis* et sous celui de *Sérapis*, comme nous venons de le dire: ainsi l'on pourrait conclure de là qu'ils ne le tuaient point, d'autant même que lorsque Pharaon ordonna aux enfans d'Israël de faire des sacrifices à leur Dieu sans sortir d'Égypte, Moïse lui dit que cela ne se pouvait faire (*d*); que les Égyptiens les lapideraient, s'ils leur voyaient immoler des animaux qu'ils adoraient. Si donc les Égyptiens ne pouvaient voir sans horreur des Juifs immoler les animaux qu'ils adoraient, il paraît bien vraisemblable qu'eux-mêmes ne les tuaient pas. Outre cela Juvenal nous dit qu'en Égypte (*e*) on ne mangeait point d'animaux à laine, et que c'était un crime d'y égorger un chevreau.

(*a*) Ce bœuf devait avoir le corps noir, le haut de la tête au-dessus des yeux blanc, et une tache blanche sur le dos. Ce Dieu à quatre pieds avait une manière toute particulière de rendre ses oracles, mais en même tems simple et très-conforme à sa nature. Celui qui le consultait lui présentait à manger. S'il refusait, mauvais signe; on ne se promettait rien que de fâcheux: mais s'il acceptait le manger, on pouvait être assuré que tout irait bien.

(*b*) Anacr., Od. 95.

(*c*) Diod., L. IV, c. 5.

(*d*) Exod., C. VIII, v. 26. *Non potest ita fieri, abominationes enim Ægyptiorum immolabimus Domino Deo nostro; quod si mactaverimus ea quæ colunt Ægyptii coram eis, lapidibus nos obruent.*

(*e*) Juven., Satyr. XV.

— Lanatis animalibus abstinet omnis
Mensa, nefas illic fœtum jugulare capellæ.

Si les Égyptiens n'osaient tuer ni moutons, ni chevreaux, il y a toutes les apparences qu'ils ne tuaient point aussi de bœufs, ces animaux pour lesquels ils avaient tant de vénération. (*a*) Cependant ils permettaient aux Juifs d'en tuer et d'en manger. Plutarque rapporte qu'eux-mêmes immolaient des bœufs roux à Typhon. Les Israëlites y mangèrent des agneaux, contre ce que Juvenal rapporte de la coutume des Égyptiens, qui ne mangeaient point d'animaux à laine; d'où l'on peut conclure qu'ils n'obligeaient point les Juifs à suivre dans le particulier toutes leurs coutumes, et qu'ils étaient contens, pourvu qu'en public il ne se fît rien qui choquât leur religion et leurs cérémonies.

Peut-être ne doit-on attribuer la vénération presque générale que les Idolâtres ont eue pour le bœuf, qu'aux services que les hommes en tirent. Par exemple plusieurs personnes, même après le déluge, ne se nourrissaient guères que de lait et de fruits de la terre; ainsi la vache leur fournissait la chose dont ils se servaient le plus pour leur nourriture. Le bœuf labourait la terre, portait le bagage des voyageurs, traînait des chariots. Dans les déserts où il n'y avait point de bois, ils se servaient de sa fiente pour faire du feu, après l'avoir mêlée avec un peu de paille, et l'avoir fait sécher au soleil. C'est ce que font encore les Indiens dans les endroits où le bois est rare.

Les hommes s'accoutumèrent donc insensiblement à prendre beaucoup de soin de la conservation d'un animal qui leur faisait tant de bien, et qui leur était même en quelque façon nécessaire. Ils le mirent peu à peu fort au-dessus de tous les autres animaux, ce qui était fort raisonnable; mais à la fin ils poussèrent les soins et la reconnaissance jusqu'au respect, qui ne tarda guères à dégénérer en adoration: tant il est vrai que les hommes se tiennent rarement dans un juste milieu, et qu'ils poussent presque toujours les choses à l'extrémité.

(*b*) Les Indiens ont encore soin, en plusieurs endroits, de mettre sur une espèce de pilier une petite vache de bois ou de pierre. Je me suis informé inutilement s'ils regardaient ces représentations comme des idoles ou comme des talismans.

J'avais déjà remarqué quelque chose de semblable avant que d'entrer dans les Indes. J'avais vu dans l'Ile de Moëli, habitée par des Mahométans, et qui est une colonie d'Arabes, les os d'une tête de bœuf remplis de caractères arabes, mais presque tous effacés; et je me suis persuadé qu'ils regardent cette tête comme un talisman auquel ils attachent la conservation et la fécondité des troupeaux de l'île; car les Arabes donnent beaucoup dans ces sortes de mystères.

(*a*) Cette raison nous persuaderait assez évidemment que les Égyptiens n'adoraient pas véritablement le bœuf, ou que tout au plus ils lui rendaient un culte symbolique. Il se peut aussi que le bœuf Apis ne fût Dieu qu'après la consécration, et cela se justifie par l'histoire ancienne. D'ailleurs tous les bœufs ne pouvaient pas devenir Dieu, puisqu'il leur fallait certaines marques pour pouvoir le devenir.

(*b*) On voit sur la frontière du Bengale un bœuf d'une grandeur excessive élevé sur un grand chemin, et dont les yeux sont deux escarboucles ou deux rubis. Les Indiens de ce pays-là ne voyagent guères sans avoir invoqué un bœuf. Ceux du Royaume de Var prennent la graisse des bœufs qui viennent de mourir, et en oignent leurs maisons. Ceux de Moliapur portent avec eux du poil de taureau, et l'attachent au cou de leurs chevaux comme un préservatif excellent. D'autres, qui adorent aussi le bœuf, brisent les os de cet animal après sa mort, en font une espèce d'onguent, et s'en frottent. C'est ce que rapporte Marc Paul.

Les Juifs n'étaient pas entièrement exempts de la superstition des talismans, et ce sera leur faire grace que de dire qu'ils révérèrent comme un talisman le serpent d'airain que Moïse avait fait élever dans le désert; car il est bien rare que l'on ait offert de l'encens aux talismans, qui souvent étaient enfermés dans les fondemens des édifices ou des villes que l'on mettait sous leur protection, ou qui étaient posés sur le haut des tours et des (*a*) pyramides. Cependant quelques-uns se mettaient en certains petits temples particuliers, et n'étaient point exposés à la vue du public. L'Écriture nous rapporte que les Juifs offrirent de l'encens au serpent d'airain jusqu'au tems (*b*) d'Ezéchias qui le fit abattre. Le palladium de Troye était aussi un talisman; et il n'y avait guères de ville qui n'eût autrefois quelque chose de particulier (*c*) d'où les peuples croyaient que dépendait sa destinée.

IX. DU FLEUVE GANGE ET DES TERRES QU'IL ARROSE.

Les anciens ont parlé du fleuve Gange. St. Jérôme, écrivant au moine Rustique, se conforme à ce qu'en dit l'Écriture, que le Gange ou le Phison (car c'est ainsi que Moïse l'appelle dans la Genèse) parcourt la terre d'Evilath : il remarque que c'est là où naissent l'Émeraude et l'Escarboucle; qu'il y a des montagnes d'or desquelles il est impossible aux hommes d'approcher à cause des griffons, des dragons et de quantité d'autres monstres qui les habitent (*d*).

Quand l'Écriture nous a parlé du Gange (supposé que ce soit le Phison), je crois qu'elle nous l'a dépeint tel qu'il était avant le déluge, et immédiatement après la création du monde, le faisant sortir avec les trois autres de la même source. Mais il y a beaucoup d'apparence que les eaux qui couvrirent la terre changèrent absolument le cours et la disposition des rivières, et qu'ainsi ce que nous appelons présentement *Tygre*, *Gange* et *Euphrate* ne sont plus les anciens fleuves qui sortaient du Paradis-Terrestre, et qu'ils n'ont avec eux rien de commun que le nom.

(*a*) Comme l'auteur a parlé ici des pyramides d'Égypte, il est bon de dire qu'il y a à cet égard quelque conformité entre les Égyptiens et les Chinois. Ceux-ci ont des tours élevées en forme de pyramides, au haut desquelles on voit une idole. Ils ont beaucoup de vénération pour la tour et pour l'idole : et soit qu'ils la regardent comme un talisman, ou que la tour cache quelqu'autre superstition capable d'exciter la dévotion des Chinois, toujours est-il certain qu'il y a quelque rapport entre ces tours et les pyramides. Les Égyptiens avaient aussi beaucoup de respect pour elles, et l'on assure même qu'ils adoraient la pointe ou le haut de ces édifices.

(*b*) 4. Reg., C. XVIII, v. 4. *Confregitque serpentem æneum quem fecerat Moyses, siquidem usque ad illud tempus filii Israël adolebant ei incensum.*

(*c*) Les Villes et les États étaient sous la protection de quelques Dieux, ou sous celle de certaines choses particulières, mais regardées comme sacrées. C'était peut-être une imitation du Judaïsme, qui avait l'Arche, les Urims, etc., qu'il paraît que les Païens ont imité en quelques occasions. Il se peut aussi que, sans avoir recours aux Juifs, les Païens aient imaginé d'eux-mêmes ces superstitions.

(*d*) S. Hieronymus Rustico, Epist. XIII.. . *Ad Indiam pervenitur et ad Gangem fluvium, quem Phison Sacra Scriptura commemorat, qui circumit totam terram Evilath.... ubi nascitur Carbunculus et Smaragdus.... montesque auri, quos adire, propter gryphos et dracones et immensorum corporum monstra, hominibus impossibile est.* Ces montagnes d'or sont admirables pour orner la surface du pays des Fées. Il est facile de se faire des idées excessives jusqu'au ridicule de ce qui est éloigné de nous, ou de ce que nous ne connaissons pas.

Il me paraît aussi que nous pouvons, sans craindre de nous opposer à l'Écriture, retrancher hardiment de la description que St. Jérôme nous fait du Gange, les émeraudes, les escarboucles et les montagnes d'or; le pays que ce fleuve arrose étant riche uniquement par la fertilité de son terroir, par ses soies et par ses mousselines, qui y attirent les étrangers et presque tout l'or des Indes, dont une bonne partie vient d'Achim dans l'île de Sumatra qui est à plus de trois cents lieues du Gange.

On croit que la ville d'Achim est l'Ophir dont parle l'Écriture. C'est-là, suivant elle, que Salomon envoyait chercher de l'or, ce qui a quelque fondement; (*a*) car la flotte de ce puissant roi fut construite à Asiongaber, qui était une ville de l'Idumée, située sur les bords de la Mer-Rouge. Selon toutes les apparences, cette ville n'était pas fort éloignée de l'endroit où est à présent Moca; et l'on ne voit pas que ces vaisseaux sortant de la Mer-Rouge eussent d'autre endroit à aller chercher une si grande quantité d'or que l'île de Sumatra, qui en est cependant fort éloignée, et où ils ne pouvoient aller dans ce tems-là qu'avec beaucoup de peine et de tems à cause qu'ils n'avaient point l'usage de l'aiguille aimantée, et que n'osant prendre le large ils étaient contraints de naviguer presque toujours près des terres. C'est peut-être à l'occasion de ce long voyage que (*b*) l'Ecclésiastique dit, en parlant de Salomon, que sa réputation s'était étendue jusques dans les îles les plus éloignées.

M. Huet, parlant du canal qui joignait la Méditerranée à la Mer-Rouge par où les vaisseaux de Salomon et d'Hiram pouvaient revenir chargés en Judée ou en Phénicie, croit qu'Ophir était la côte orientale d'Afrique appelée *Zanguebar;* mais il s'en faut de beaucoup que cette côte n'approche d'Achim pour l'abondance de l'or: d'ailleurs si l'on objecte contre Sumatra que cette île était trop éloignée pour des gens qui n'étaient pas fort habiles dans la navigation, à plus forte raison objectera-t-on l'éloignement contre le Zanguebar. Ce savant prélat leur fait faire un voyage et plus long encore et plus dangereux, en les ramenant d'Espagne dans la Mer-Rouge, et supposant qu'ils faisaient tout le tour de l'Afrique. Il parle pour lors de ceux qui revenaient de Tarsis.

Pour ce qui est des bêtes sauvages qui habitent les environs du Gange, l'on n'y voit ni dragons, ni griffons; mais pour les crocodiles, les rhinocéros et les tygres, ils y sont assez communs et en assez grand nombre. Ces derniers, entre autres, y font un ravage étrange: on en a vu venir prendre des enfans dans les maisons; et lorsque l'on s'éloigne un peu dans les bois, on court risque d'être dévoré de ces animaux. J'ai vu, étant à la chasse sur les bords du Gange, des pas tout frais d'un de ces animaux, qui, sans exagérer, avaient plus de sept pouces de diamètre.

Les crocodiles y sont aussi en très-grande quantité. Ils se tiennent ordinairement dans l'eau, cherchant même les petits ruisseaux qui donnent dans le Gange, parce qu'ils y trouvent plus abondamment de quoi se nourrir que dans la grande eau; mais lorsqu'ils vont à terre, ils s'éloignent rarement du rivage. J'ai entendu des choses étonnantes de la force de ces animaux; et des gens du pays m'ont assuré qu'ils saisissaient souvent les

(*a*) 3. Reg., C. IX.

(*b*) Eccles., C. XLVII, v. 17. *Ad insulas longè divulgatum est nomen tuum.*

bœufs par le mufle lorsqu'ils allaient boire, et les entraînaient sans peine au fond de l'eau : aussi est-il très-dangereux de s'y baigner.

(*a*) Les Indiens ont une vénération toute particulière pour le Gange : ils le regardent comme un Dieu ; ils lui font tous les jours des sacrifices, mettant sur ses bords de petites lampes que le courant emporte. Cela fait le soir un très-agréable effet.

Plusieurs de ceux qui habitent dans les terres que le Gange arrose, demandent comme une faveur particulière, lorsqu'ils se voient près de mourir, d'aller expirer au bord de ce fleuve, estimant heureux ceux qui peuvent rendre les derniers soupirs dans ses eaux, et croyant que par ce moyen tous leurs crimes sont effacés (*b*).

Lorsqu'un malade a demandé une fois d'y être conduit, il ne peut plus rétracter sa parole.

On le porte au Gange, on commence par lui mettre les pieds dans le fleuve; après quoi on lui fait avaler beaucoup d'eau : on l'exhorte à la boire avec dévotion et avec une sainte confiance, à la regarder comme un moyen sûr de laver son ame et d'effacer tous ses péchés ; enfin on le pousse insensiblement dans le fleuve, sans qu'il y ait pour lui aucune espérance de retour à cette vie mortelle. On en a vu plusieurs noyés de la sorte, parce qu'une dévotion indiscrète, ou quelque mécontentement du côté de leur famille, les avait portés à demander d'aller au Gange. Il s'en fallait bien qu'ils ne fussent assez malades pour penser sitôt à se sanctifier de cette manière. Ils se repentaient vivement, mais trop tard, de la faute qu'ils avaient faite.

Ceux qui sont trop éloignés du Gange se contentent, lorsqu'ils peuvent avoir de l'eau de ce fleuve, d'en boire un peu avant que de mourir, et se croient de cette manière également purgés de leurs crimes. Il vient souvent des gens de fort loin pour emporter un peu de cette sainte eau dans leur pays, et en fournir leurs principales pagodes, qui très-rarement en sont dépourvues. J'ai vu passer une fois par Pondichéry (qui est éloigné du fleuve tout au moins de trois cents lieues) une petite caravane de dévots Indiens, qui portaient une quantité de grands pots garnis de rotain et remplis de l'eau du Gange. Ces pauvres malheureux gardaient ces pots avec un soin et un respect extraordinaires, quoiqu'il leur restât encore bien du chemin à faire pour se rendre chez eux.

Revenons au Gange. Peut-être que le respect des Indiens pour ce fleuve est chez eux un reste de tradition de ce que leurs pères savaient du Phison dont l'Écriture nous parle, et qu'insensiblement ils ont mêlé ce qu'ils en avaient appris des premiers hommes avec les histoires fabuleuses des Dieux qu'ils se sont forgés.

Ils n'ont pas seulement de la vénération pour le Gange, qu'ils regardent toujours comme le plus saint des fleuves, et qu'ils prétendent être une Divinité ; ils révèrent encore généralement (*c*) tous les fleuves et toutes

---

(*a*) Les Égyptiens avaient aussi beaucoup de vénération pour le Nil, qu'ils ont même déifié : car Osiris, dont nous avons parlé, était le Nil, ou du moins la vertu de ce fleuve, qui, comme l'on sait, rend les campagnes d'Égypte fertiles.

(*b*) *O faciles nimiùm qui tristia crimina cœdis,*
Flumineâ tolli posse putatis aquâ.

(*c*) Cette idolâtrie leur est commune avec les Grecs et les Romains.

les rivières. Les dévots d'entre les Indiens ont soin, avant que de mettre les pieds dans l'eau des rivières, d'en prendre et de s'en laver les mains, en faisant en même tems une petite prière aux Dieux.

Cette coutume d'avoir du respect pour les rivières et de se laver les mains dans leurs eaux se trouve fortement recommandée par (*a*) Hésiode, un des plus anciens poëtes que nous ayons maintenant.

Ce respect pouvait être fondé sur ce que les anciens s'imaginaient que chaque rivière et chaque fleuve avait une Divinité particulière, qui lui était attachée et qui présidait à ses eaux.

X. DE LA MÉTEMPSYCOSE.

Les Indiens croient la métempsycose. Les hôpitaux qui sont à Surate, où l'on reçoit, où l'on nourrit, où l'on panse même toutes les bêtes malades ou estropiées, en sont une preuve convaincante : mais je n'ai pu découvrir sur quel pied cette doctrine a été établie chez eux. Je crois qu'il est très-difficile de le dire; car l'on voit des gens de même religion qui vont adorer les Dieux dans les mêmes temples, qui ont les mêmes cérémonies, qui de plus sont de la même caste ou tribu, penser bien différemment sur cet article.

Il y a, par exemple, de certains (*b*) Bramins qui ne vivent que (*c*) d'herbes, de lait, de beurre et de fruits : d'autres mangent seulement des poules; d'autres, du chevreuil : quelques castes mangent du cochon; mais généralement ils s'abstiennent tous du bœuf et de la vache. J'ai déjà parlé de la vénération qu'ils ont pour ces animaux.

Les Banianes, qui forment une caste particulière de marchands et dont je parlerai plus bas, sont ceux de tous les Indiens qui suivent le plus exactement la doctrine de la transmigration des ames, et qui pratiquent le plus religieusement jusqu'aux moindres choses auxquelles ce sentiment engage ses sectateurs (*d*). Ils ne tuent aucune sorte d'animal, et ne mangent rien de ce qui a en vie; plusieurs même d'entre eux poussent l'exactitude et le scrupule jusqu'à avoir des valets qui avec un évantail agitent l'air pendant qu'ils mangent, afin d'éloigner tous les petits moucherons que l'on voit en

---

(*a*) Hesiod., *Oper. et dier.*, L. II.

(*b*) On trouve divers rapports entre les Bramins et les anciens Prêtres Egyptiens. Par exemple, les premiers se lavent deux fois le jour avec de l'eau claire avant que d'entrer dans leurs pagodes, ainsi que le pratiquaient aussi les Égyptiens. Ils se plongent dans le Gange par un esprit de dévotion, prennent ensuite de l'eau, et la jettent vers le soleil pour lui témoigner leur respect. Les Égyptiens se plongeaient aussi dans l'eau sacrée du Nil. Ils s'obstenaient de manger de ce qui a vie, comme les Bramins aujourd'hui.

(*c*) Plusieurs même ne mangent ni lait, ni fromage, ni beurre, ni œufs, ni quoi que ce soit qui provienne de quelque animal vivant; de peur, disent-ils, d'avaler imprudemment l'ame de quelqu'un de leurs héros ou de leurs parens, etc.

(*d*) Leur charité pour les bêtes a quelque chose de si particulier qu'elle ne paraîtrait pas vraisemblable, si les voyageurs, entr'autres M. Freyer, médecin Anglais, n'en parlaient comme témoins oculaires. *Les Banians*, dit le dernier dans son excellent Voyage en Perse et aux Indes, *logent avec les bœufs et les vaches, etc., et se laissent manger à la vermine par un principe de charité. On les voit tourmentés des moucherons et des mosquites sans qu'ils osent les toucher*, etc. Quelque vif que soit le mal, encore croient-ils que l'approche de ces vils animaux leur attire la bénédiction du Ciel. *A leur mort, ils rachètent des animaux, ils en déchargent de leurs travaux*, etc.

quantité dans ce pays-là, de peur qu'il ne s'en mêle quelqu'un avec leur manger, et qu'ainsi en l'avalant ils ne lui fassent perdre la vie.

Il me semble que l'on pourrait conclure de cette diversité d'opinions touchant la transmigration des ames, que lorsqu'elle fut introduite chez les Indiens ils avaient déjà un culte déterminé et une religion fixe indépendamment de cette doctrine; qu'ainsi elle n'y fut d'abord reçue que comme un sentiment qui, ne renfermant en soi rien de mauvais, pouvait être embrassé ou rejeté sans conséquence et comme on le jugerait à propos. Quelques pères de famille épousèrent ensuite cette nouvelle philosophie et la suivirent dans toute sa rigueur; d'autres, ne pouvant s'imaginer que les ames des hommes passassent dans les corps de certains animaux, ne crurent pas devoir se priver de s'en nourrir : chacun dans la suite communiqua son opinion à ceux de sa famille, qui la firent insensiblement passer chez leurs descendans; et ceux-ci l'ont toujours conservée, et la regardent à présent comme une règle qu'ils sont indispensablement obligés de suivre à cause de la vénération et du respect qu'ils ont pour toutes les coutumes qui leur viennent de leurs prédécesseurs.

Si la métempsycose avait d'abord été établie chez les Indiens comme un point de religion, l'on ne verrait pas tant de différence sur ce sujet; les sentimens seraient plus uniformes. On aurait même regardé comme schismatiques ceux qui se seraient écartés de l'opinion publique, et qui n'auraient pas voulu suivre cette doctrine dans toute sa pureté : on se serait enfin entièrement séparé; et l'on n'aurait pas eu mêmes temples, mêmes prêtres et mêmes sacrifices.

On pourrait aussi demander si les Indiens ont reçu la transmigration des ames de Pythagore ou de ses sectateurs; car ce philosophe est communément regardé comme l'auteur de ce sentiment, ou du moins comme celui qui l'a enseigné le premier.

Si l'on répond à cette question conformément aux nouvelles découvertes que l'on a faites de nos jours dans l'empire de la Chine, on conviendra que les Indiens et les Chinois ont connu la métempsycose tout au moins cinq cents ans avant ce philosophe, qui ne fleurit (comme le marque Cicéron) que dans le tems (*a*) auquel les Romains, lassés de la tyrannie de Tarquin-le-Superbe, chassèrent ce roi de Rome et s'érigèrent en république. Dès le tems de Salomon, un philosophe indien appelé (*b*) *Phoë*, né dans l'île de Ceilon, selon quelques-uns, ou dans le continent voisin, selon quelques autres, publia cette doctrine dans les Indes.

Pour donner plus de poids et d'autorité à cette nouvelle philosophie et la faire recevoir avec plus respect, il assura qu'il l'avait reçue du ciel; il se fit regarder comme un prophète, et alla même jusqu'à dire que sur la terre il n'y avait rien d'égal à lui.

Il avait deux doctrines; l'une intérieure, l'autre extérieure.

Il ne communiquait l'intérieure qu'à ses plus chers disciples, à ceux qu'il savait lui être entièrement attachés et de la fidélité desquels il était sûr. Il établissait par son système l'anéantissement de l'ame après la mort,

---

(*a*) 4. *Tusculan.*, *Quæst. in Brut.*

(*b*) *Fo* ou *Xechia*, Divinité Chinoise, originaire des Indes où elle est connue sous le nom de *Ram*, au Japon sous celui de *Xaca*, au Tunquin sous celui de *Chiaga*, etc. On en parlera dans la suite. Nous dirons seulement ici que quelques auteurs prennent ce Xaca pour Pythagore; et d'autres pour Hermès Trismegiste, Egyptien.

soutenant qu'après être séparée du corps, elle se dissipe dans les airs et s'y résout en une matière éthérée; ce qui n'est presque autre chose que (*a*) l'athéisme, tel que l'on prétend que le suivent encore généralement tous les Lettrés Chinois.

Par sa doctrine extérieure, il enseignait vulgairement à ces peuples la transmigration des ames (*b*) qu'il disait avoir expérimentée lui-même un nombre infini de fois, ayant vécu sur la terre sous la figure d'un singe, d'un veau, d'un éléphant et sous celle de plusieurs autres animaux. C'est sur ces différentes sortes de bêtes, dans les corps desquelles il dit que son ame avait passé, que sont fondées presque toutes les religions des Indiens, qui avant ce tems-là n'en avaient probablement point d'autre que la connaissance de quelque Être-Souverain, ou en général de quelque Divinité à laquelle ils pouvaient faire des sacrifices.

Cependant je ne prétends pas dire par-là que cette connaissance d'un Être-Souverain fût chez les Indiens telle qu'elle devait être, c'est-à-dire, qu'ils ne reconnussent que le véritable Dieu; que les sacrifices qu'ils faisaient ne s'adressassent uniquement qu'à lui; et que jusqu'à Fo ou Phoë, ils aient conservé une religion exempte de superstition et d'idolâtrie. Ce serait un étrange paradoxe d'avancer que, pendant que tout l'Univers était dans l'erreur, et que Dieu fut obligé, pour ainsi dire, de séparer Abraham du reste du genre humain pour en faire le père d'un peuple qui pût l'adorer et le servir sans superstition et sans partager son culte entre le vrai Dieu et les fausses Divinités, la vérité trouva un asyle chez les Indiens; qu'elle y fut conservée pure jusqu'à Salomon; que pendant même que les Juifs tombaient continuellement dans l'Idolâtrie, l'idée d'un seul Dieu se conserva sans mélange aux Indes, et que le culte y fut rendu à l'Être-Suprême dans toute sa pureté.

Phoë proposa sa nouvelle doctrine aux Indiens, et n'eut pas beaucoup de peine à la leur faire recevoir, et à ajouter ses rêveries à ce qu'ils avaient cru jusqu'à lui au sujet de la Divinité et de l'ame. On sait que la nouveauté a de grands charmes pour les hommes, mais plus particuliérement pour le peuple; surtout lorsqu'on lui propose d'augmenter et de perfectionner sa religion.

D'ailleurs la facilité avec laquelle la doctrine de transmigration des ames trouvait lieu dans les esprits, venait encore de l'idée que tout le monde avait de l'immortalité de l'ame, qu'après s'être séparée du corps elle allait en un certain lieu; ce qui, en différens tems a produit des opinions assez bizarres: car quelques-uns s'imaginèrent que les ames des méchans, immédiatement aprés la mort, descendaient dans un lieu de supplices, où elles étaient tourmentées à proportion de leurs crimes: sentiment qui a été le plus généralement reçu de tous les Païens. D'autres s'avisérent de dire que les Dieux faisaient passer les ames dans les corps des plus sales et des plus vils animaux. D'autres crurent qu'elles erraient dans le monde, et ne remontaient aux cieux d'où elles avaient été tirées, qu'après avoir resté plu-

---

(*a*) Il y a point d'athéisme en cela. Cette résolution de l'ame en une matière éthérée est un sentiment fort ancien, auquel on peut donner un assez bon sens. Il est vrai qu'il fait l'ame corporelle.

(*b*) L'ame de Xaca, selon les Indiens, souffrit quatre vingt mille métamorphoses, et logea enfin dans le corps d'un éléphant blanc. C'est-là l'origine de la vénération des Indiens pour l'éléphant blanc.

sieurs siècles errantes de côté et d'autre. (*a*) Cicéron, selon toutes les apparences était de l'opinion que les ames sont errantes après cette vie, comme l'on peut le voir dans le songe de Scipion (*b*).

Phoë composa quarante volumes, qui restèrent en langue Indienne sans sortir des Indes, jusqu'à l'an soixante-cinq de Jésus-Christ. Alors les disciples de ce philosophe les portèrent à la Chine sous le règne d'Hoamti. Les Chinois les traduisirent aussitôt en leur langue. Ils justifièrent le tems auquel ses sectateurs disaient qu'il avait vécu par les différentes circonstances qu'ils trouvèrent dans ses ouvrages, et qui avaient quelque relation avec ce qu'ils connaissaient des Indiens. A peine cette doctrine eut-elle paru chez eux, qu'elle y trouva un nombre infini de partisans.

X *bis*. DE LA MANIÈRE CHARITABLE DONT LES INDIENS DONNENT A BOIRE AUX PASSANS.

Jésus-Christ nous voulant apprendre dans son Évangile que tout ce que nous ferons pour lui aura sa récompense, en promet une à ceux qui, en son nom et dans l'envie de lui plaire, ne donneront même qu'un verre d'eau.

Un verre d'eau, dira-t-on, est bien peu de chose. Cependant il y a beaucoup de mérite à le donner en certaines occasions et comme le pratiquaient plusieurs Indiens, qui la vont quelquefois chercher fort loin et la font cuire, afin qu'elle soit moins malfaisante. Ils se tiennent depuis le matin jusqu'au soir sur les grands chemins, où il n'y a ni puits, ni ruisseau, et offrent en l'honneur de leurs Dieux, à boire à tous ceux qui passent.

C'est peut-être une œuvre de charité qui se pratiquait autrefois également chez les Juifs, et chez les peuples qui vivaient dans leur voisinage, et dont ils connaissaient les usages. Jésus-Christ y faisait allusion, lorsqu'il assurait qu'elle aurait sa récompense.

Il est très-sûr qu'en ce qui regarde les choses nécessaires à la vie, les Orientaux ont beaucoup plus de charité qu'on en a en Europe. A moins que le pays ne soit attaqué de la famine, ils ne savent guères ce que c'est que de refuser la nourriture aux pauvres passans; en quoi ils ont conservé la coutume des premiers tems, où l'on ne laissait passer aucun voyageur sans lui offrir quelque chose, et sans le faire rafraîchir un moment. Ainsi Abraham fit reposer trois Anges (*c*) et leur donna à manger, lorsque, sous la figure de trois hommes, ils passèrent par la vallée de Mambré, où il était alors pour tirer Loth de Sodome. Lorsqu'ils furent arrivés dans cette ville, Loth ne voulut jamais permettre qu'ils demeurassent dans la place. (*d*) Il les amena chez lui, quoiqu'il ne les connût point. L'étranger qui

(*a*) D'autres ont cru qu'au sortir du corps elles devaient passer par le feu pour y être purgées des ordures qu'elles ont contractées dans cette vie, et ce sentiment subsiste encore aujourd'hui.

(*b*) *Qui, etc. Deorum et hominum jura violarunt, corporibus elapsis, circa terram ipsam volutantur, nec in hunc locum, nisi multis exagitati sæculis revertuntur.*

(*c*) Gen., C. XVIII.

(*d*) Gen., C. XIX.

demeurait à Gabaa offrit de même (*a*) sa maison au Lévite, fort surpris que personne ne l'eût voulu recevoir; car en ce tems-là on ne refusait le couvert à qui que ce fût : au contraire on donnait même avec plaisir à manger aux voyageurs, et cela sans rien exiger d'eux.

XI. DE LEUR MANIÈRE DE MANGER LES SAUTERELLES.

Nous lisons dans les Évangiles, que Saint Jean-Baptiste vivait de miel sauvage et de sauterelles. Quelques interprètes, qui n'ont pu s'imaginer que l'on mangeât de ces insectes, ont dit que par *locusta* l'on devait entendre l'extrémité des branches des arbres; prétendant que ce saint solitaire se nourrissait uniquement de cela. Mais ils ne connaissaient pas les coutumes des Indiens (*b*), qui mangent souvent des sauterelles après les avoir fait cuire, quoiqu'elles soient semblables à celles que nous voyons en Europe. Cependant aucun de ceux qui en mangent ne s'en trouvent incommodés.

Cette nourriture n'était pas même une chose extraordinaire chez les Juifs, à qui Dieu avait permis de manger de ces insectes; c'est ce qui se trouve dans le Lévitique en ces termes (*c*) : Il vous sera permis de manger de tout ce qui marche sur quatre pieds, et qui ayant les pieds de derrière plus longs saute sur la terre. Tels sont le Bruchus, l'Attacus, l'Ophiomacus et la Sauterelle, chacun selon son espèce.

XII. DES ENDROITS FORTIFIÉS OU LES PASTEURS SE RETIRENT AVEC LEURS TROUPEAUX.

L'Écriture nous apprend (*d*) qu'Ozias fit bâtir des tours dans les campagnes, et y fit creuser des citernes, à cause de la quantité de troupeaux qu'il avait.

Je crois que l'on doit expliquer ces tours par ce que les Indiens appellent *Pagodes;* non pas celles qui leur servent de temples, mais certains autres grands bâtimens élevés dans les campagnes, auxquels ils donnent le nom de *Pagodes*, peut-être à cause qu'au-dessus des portes on y voit des pyramides ornées de figures de leurs Dieux, comme Witsnou et autres pareils, ou parce que dans leur enclos il y a toujours quantité de petites chapelles, dont chacune renferme une idole.

Ces édifices sont ordinairement entourés de bonnes murailles, et l'on y rassemble les troupeaux en cas d'alarme; car quand le prince n'aurait guerre avec personne, les peuples ont toujours raison de se tenir sur leurs

---

(*a*) Judic., C. XIX.

(*b*) Ces sauterelles sont ordinairement grandes, rouges et si pesantes qu'elles ne se peuvent relever lorsqu'en certaines saisons des tourbillons les portent du côté d'Ormuz et de Banderabassi. Les paysans de ces pays-là les sèchent, les salent ou les rôtissent, et les vendent au marché comme les autres alimens.

(*c*) Levit., C. XI, v. 21, 22. *Quidquid autem ambulat quidem super quatuor pedes, sed habet longiora retrò crura, comedere debetis, ut est Bruchus in genere suo et Attacus, atque Ophiomachus, ac Locusta, singula juxtà genus suum.*

(*d*) 2. Paral., C. XXVI, v. 10. *Exstruxit etiam turres in solitudine, et effodit cisternas plurimas, eò quòd haberet multa pecora.*

gardes, parce que dans ces pays-là les soldats sont très-mal payés, et que les Commandans qui retiennent leur paye leur permettent de prendre où ils peuvent : ainsi ils tombent sur les bestiaux lorsque l'on y pense le moins. Ces maraudeurs nous ont souvent fait prendre les armes à Pondichéry, et nous eûmes même le malheur de perdre dans une de ces sorties, un très-brave officier, et d'en avoir un autre blessé, avec quelques gens du pays qui étaient à notre solde. Après cela on a beau demander justice aux Commandans, et leur représenter que puisque l'on est en paix avec le Grand Mogol ses troupes ont tort de faire des courses sur les terres des autres, ils promettent toujours beaucoup, mais pour cela ils n'en font pas moins de mal, parce qu'il faut ou qu'ils paient leurs soldats, ou qu'ils les laissent piller. Les voyageurs se retirent aux Indes dans ces pagodes, comme en Perse dans les Caravan-Serahs (*a*), et en Arabie dans les Caravan-Beïtes, ce qui veut dire maisons des caravanes.

Dans les endroits où l'on ne trouve point de ces sortes de pagodes, il y a communément d'autres petits bâtimens que l'on appelle *Chaudries*, et où les voyageurs peuvent également se mettre à couvert, mais non pas avec les mêmes commodités. On a dans les Indes des réservoirs d'eau, à peu près comme les citernes qu'un roi de Juda fit construire dans le désert. Ces Gentils regardent comme une œuvre de charité de faire creuser des puits et des étangs dans les endroits écartés, pour la commodité des voyageurs et des troupeaux; et c'est même souvent pour l'exécution d'un vœu qu'ils auront fait à leurs Dieux, dans l'espérance d'en obtenir des enfans, ou du succès dans quelqu'une de leurs entreprises.

XIII. DE LEURS ÉDIFICES PUBLICS.

Les pagodes et les autres édifices publics des Gentils sont ordinairement bâtis de grandes pierres noires d'une longueur extraordinaire. Les colonnes, qui y sont toujours en grand nombre, sont presque toutes d'une seule pièce, et soutiennent des soliveaux de même matière, lesquels forment le plancher. Ces soliveaux de pierre ont communément dix-sept à dix-huit pieds de long sur trois et demi ou quatre de large. Ils se joignent tous. On met un peu de chaux dans les jointures, pour empêcher l'eau d'y passer : ainsi il n'entre pas une seule pièce de bois dans ces grands bâtimens.

La difficulté que l'on a à trouver ces pierres, à les transporter et à les mettre en place, fait qu'elles sont d'un grand prix. C'était de ces mêmes masses, estimables à cause de leur longueur (*b*) et de leur grosseur, qu'étaient construits les murs de Jérusalem.

(*c*) Salomon se servit aussi de ces pierres pour faire les fondemens de sa maison, et de celle qu'il fit bâtir pour la fille de Pharaon. Il est dit dans

---

(*a*) Les *Càravan-Serahs* sont des œuvres pies, des édifices qui sont le fruit de la charité des Orientaux. En Perse il y en a qui sont dédiés à des Saints du Mahométisme, par exemple, celui de *Band-Aly*, c'est-à-dire, du chaste *Aly*. On ne trouve dans ces Caravan-Serahs que les quatre murailles. On y entre et l'on en sort sans rien donner au concierge ou à ses valets, à cause que ce sont des fondations charitables. Il y a quelque différence entre les Caravan-Serahs des villes et ceux des campagnes dont on parle ici.

(*b*) *Lapides pretiosi muri tui Jerusalem.*

(*c*) *Fundamenta autem de lapidibus pretiosis, lapidibus magnis decem sive octo cubitorum.* 3. Reg., C. VII, v. 10.

le Livre des Rois que les fondemens étaient de pierres parfaitement belles et très-grandes ; les unes ayant dix coudées, les autres huit. Cela contribuait à la durée de ces fameux édifices, contre lesquels l'injure des tems et la révolution des siècles ne pouvaient rien. La mode a bien changé présentement. Sans nous embarrasser si ce que nous faisons sera du goût de nos descendans, nous ne consultons ordinairement que le nôtre, et nous nous contentons communément de travailler pour nous-mêmes.

Les Indiens qui sont à leur aise conviennent encore assez avec les Juifs dans la manière de bâtir. Presque tous leurs toits sont en terrasse, comme ils l'étaient dans la Palestine, et comme ils le sont encore dans tous les pays chauds. Ils ont outre cela à l'entrée de la maison une espèce de galerie, qui en forme la façade. C'est l'endroit où ils reçoivent leurs visites, et où même ils font leurs festins dans la saison des pluies ; car dans les beaux jours ils ont soin de dresser dans leurs cours des tentes, ou des berceaux de feuillages, à l'ombre desquels ils se régalent.

Ils n'admettent jamais personne dans l'intérieur de la maison, qui n'est destiné que pour eux et pour leurs femmes. Ils observent même fort soigneusement qu'aucune fenêtre ne donne sur la rue, afin d'ôter, du moins de ce côté-là, toute occasion de galanterie; car dans ce pays-là ils poussent la jalousie jusqu'où elle peut aller. Non-seulement on n'y va jamais visiter les dames, mais même on ne se hasarde pas à demander de leurs nouvelles; et le plus mauvais compliment que l'on pût faire à un homme serait de lui demander comment se porte sa femme : de sorte qu'en les fréquentant il ne leur faut pas plus parler de leurs femmes, que s'ils n'en avaient jamais eu. Si l'on poussait la civilité jusques-là, ils vous répondraient fort bien que c'est leur affaire si elles se portent bien ou si elles sont malades, parce que, comme elles ne sont faites que pour eux, il n'y a qu'eux qui aient droit de s'intéresser à leur santé, et de prendre part à ce qui les regarde. Outre cela une pareille demande, quoique fort innocente, pourrait être funeste à la personne de la santé de qui on s'informerait. Après cela on peut juger combien seraient oisifs en ce pays-là quantité de gens qui ne le sont pas en Europe. Il est vrai que la captivité dans laquelle les femmes sont retenues fait qu'elles ne perdent guères l'occasion lorsqu'elles la trouvent, et que les hommes n'ont qu'à s'y tenir sur la défensive.

XIV. DU NOIR DONT SE SERVENT LES FEMMES INDIENNES POUR RELEVER LA BLANCHEUR DE LEUR TEINT, ET DES MIROIRS QUI SONT EN USAGE PARMI ELLES.

(*a*) Ézéchiel, dépeignant l'Idolâtrie de Jérusalem sous la figure d'une femme débauchée, lui reproche que, lorsqu'elle attend ses amans, elle se frotte le tour des yeux de mine de plomb. On lit dans le quatrième Livre des Rois que (*b*) Jézabel en usa de même dans le dessein de plaire à Jéhu, et d'éviter par ce moyen la mort qu'elle savait bien que tous ses crimes n'avaient que trop méritée. Jézabel ayant appris l'arrivée de Jéhu, frotta

(*a*) Ezech., C. XXIII, v. 40. *Et circumlinisti stibio oculos tuos.*
(*b*) 4. Reg., C. IX, v. 30. *Porrò Jezabel introitu ejus audito depinxit oculos suos stibio, et ornavit caput suum.*

ses yeux de mine de plomb, et mit des ornemens sur sa tête. Cette mine de plomb noircissait les yeux des dames ; et il semble, à raisonner selon nos maximes, que cela n'est guères propre à rendre une femme plus dangereuse. Cependant cette coutume est encore en usage chez les Indiennes d'aujourd'hui, qui ont le teint blanc. Pour relever l'éclat de leur teint et rendre leurs yeux plus languissans, elles mettent un peu de noir tout-autour, et cela fait à peu près le même effet que les mouches dont se servent nos dames d'Europe.

A l'égard des ornemens des femmes, en passant je dirai un mot de leurs miroirs et de la manière dont ils sont faits. Ils sont ordinairement très-petits, et d'un airain fort poli : ils représentent parfaitement bien au naturel. Plusienrs peuples de l'Europe s'en servent aussi présentement, et les anciens Juifs s'en servaient autrefois. L'Écriture nous dit (*a*) que Bézeléel fit un grand vase d'airain avec sa base des miroirs de femmes qui venaient veiller et prier à la porte du Tabernacle. L'on me permettra de dire ici quelque chose touchant ces femmes qui venaient veiller à la porte du Tabernacle, par rapport aux conséquences que quelques auteurs ont voulu tirer du passage que je viens de rapporter. Ils ont prétendu en conclure que sous la Loi écrite il y avait des religieuses, c'est-à-dire, des vierges consacrées à Dieu, et qui avaient leurs cellules dans les dehors du Tabernacle. C'est pousser trop loin sa tendresse pour l'état monastique, que de lui donner une origine si ancienne. Contentons-nous de dire que cet état religieux est bon, qu'il est saint, qu'il est approuvé de l'Église, sans lui aller chercher des titres d'ancienneté, plus de quinze cents ans avant J. C. Outre cela, il aurait fallu que ces religieuses eussent été en fort grand nombre, que leurs miroirs eussent été forts grands, ou qu'elles en eussent eu beaucoup de rechange, puisque de ces miroirs on trouva le moyen de faire un si grand vase d'airain. Il semble que ces deux dernières conditions ne conviennent guères à des religieuses, qui doivent oublier leur beauté quand elles en ont, et qui par conséquent n'ont pas besoin d'une si grande quantité de miroirs. S'il était vrai qu'il y eût en un état monastique du tems de Moïse, que deviendraient les prétentions des prétendus successeurs d'Élie, qui soutiennent fortement que c'est par eux que l'état religieux a commencé ?

Ces femmes qui venaient veiller à la porte du tabernacle n'étaient pas des religieuses, mais des femmes du monde, qui par dévotion allaient passer la nuit en prière près de la maison du Seigneur. Cette dévotion se pratiquait encore du tems du grand prêtre Héli, et un des crimes de ses enfans c'était de débaucher ces femmes. L'Écriture ne se sert point dans cet endroit du mot *excubabant*, comme dans le passage de l'Exode (*b*), mais de celui d'*observabant*, qu'il paraît que l'on doit expliquer ici par celui de *méditer*, et non pas par *garder*, ou *être en sentinelle* ; car les Lévites étaient en assez grand nombre pour faire bonne garde autour du Tabernacle, sans se servir pour cela des femmes.

(*a*) Exod., C. XXXVIII, v. 8. *Fecit et labrum æneum cum basi suâ de speculis mulierum quæ excubabant in ostio Tabernaculi.*

(*b*) 1. Reg., C. II, v. 22.

XV. DE LA COUTUME DES INDIENS DE LAISSER CROITRE LEURS ONGLES.

Chez les Indiens les hommes et les femmes laissent croître leurs ongles d'une longueur extraordinaire, et (*a*) les Gentils en usaient ainsi anciennement; mais les Juifs, dans la crainte qu'il n'y restât quelque chose d'impur et qui se pût mêler avec leur manger, se les coupaient fort soigneusement, et les faisaient couper à tous ceux qui vivaient avec eux. C'est pour cela que l'Écriture, en leur permettant d'épouser une femme qu'ils auraient prise sur leurs ennemis (*b*), leur ordonne de lui faire auparavant raser la tête, et couper les ongles.

XVI. DES CÉRÉMONIES NUPTIALES DES INDIENS.

(*c*) St. Matthieu rapporte une parabole qu'il semble que l'on pourrait expliquer par une cérémonie des Indiens.

Cet Évangéliste, parlant des cinq vierges folles qui ne songèrent à chercher de l'huile que lorsque l'époux fut prêt d'entrer (*d*), dit qu'à minuit elles entendirent un bruit qui les éveilla et les avertit de son arrivée.

Il ne paraît guères conforme à nos coutumes qu'un homme sorte le soir de ses nôces, et ne revienne chez lui qu'à minuit: ainsi l'on peut demander s'il y avait quelque règle qui l'obligeât à en user de la sorte, vu qu'il arrivait en cérémonie, y ayant des femmes tenant des flambeaux et toutes prêtes à aller au-devant de lui, et un festin qui l'attendait.

Il ne serait pas difficile de répondre à cette question, si l'on voulait le faire conformément aux maximes des Indiens; car le jour de leurs nôces le mari et la femme, tous deux dans un même palki ou palanquin, qui est la voiture ordinaire du pays, et que quatre hommes portent sur les épaules, sortent sur les sept à huit heures du soir, accompagnés de tous leurs parens et amis. Ils ont devant eux des trompettes et des tambours, et sont éclairés par quantité de *Massals*, qui sont une espèce de flambeaux dont je vais expliquer la construction.

Immédiatement derrière le palanquin des nouveaux mariés, marchent plusieurs femmes dont le métier est de chanter des vers, dans lesquels elles leur souhaitent toute sorte de prospérités, comme les Grecs et les Romains le pratiquaient autrefois dans leurs épithalames.

C'est peut-être de cette sorte de chanteuses publiques qu'il est parlé dans le dernier (*e*) chapitre de l'Ecclésiaste. (*f*) Le prophète roi parle aussi de cette sorte de femmes.

(*a*) Les anciens avaient la superstition de ne pas se rogner les ongles pendant qu'ils faisaient le sacrifice.

(*b*) Deut., C. XXI, v. 12. *Quæ radet cæsariem, et circumcidet ungues.*

(*c*) *Id.*, C. XXV.

(*d*) Matth., C. XXV, v. 6. *Mediâ autem nocte clamor factus est: ecce sponsus venit, exite obviam ei.*

(*e*) V. 4. *Obsurdescent filiæ carminis.* Il veut donner par-là une des marques de la désolation publique.

(*f*) Ps. LXVII, v. 26. Il les appelle, *Juvenculas tympanistrias.*

Les nouveaux mariés indiens se promènent dans cet équipage pendant quelques heures; après quoi ils retournent chez eux, où les femmes et les domestiques les attendent. Toute la maison est éclairée de petites lampes, et l'on tient prêts pour leur arrivée plusieurs massals, outre ceux qui accompagnent les mariés et qui vont devant leur palanquin.

Ces massals sont faits de plusieurs morceaux de vieux linge très-pressés en rond les uns contre les autres, et qu'on a fait entrer par force dans un manche de cuivre. Ceux qui les tiennent d'une main, ont dans l'autre une bouteille de même métal que le manche de leur massal. Elle est pleine d'huile, et ils ont soin d'en verser de tems en tems sur ce linge, qui ne donne de la lumière qu'autant qu'il est arrosé d'huile.

Lorsque l'époux et l'épouse sont entrés, la femme se retire avec les femmes, le mari se couche avec ses amis sur des tapis ou sur des nattes, et on leur sert à manger. La compagnie est toujours des plus nombreuses, et je doute que chez les Grecs il y eût autant de paranymphes qu'il y en a chez les Indiens.

Il paraît assez de rapport entre cette coutume et la parabole de l'Évangile. Peut-être les Juifs, au moins du tems de Jésus-Christ, avaient-ils quelque cérémonie approchante; sans quoi je ne vois pas que l'on puisse donner un sens fort clair au retour de l'époux à minuit, et à ce festin qui suit immédiatement son arrivée. Cependant ceux qui ont écrit sur les traditions juives n'en ont rien dit.

Il se peut que Jésus-Christ ait pris cet exemple des nations voisines de la Judée, et dont les Juifs pouvaient connaître les maximes et les cérémonies.

Il serait inutile d'alléguer que ce n'était qu'une parabole; car toutes celles dont Jésus-Christ s'est servi étaient fondées ou sur les coutumes des Juifs ou sur celles des peuples voisins de la Palestine.

XVII. DES DIFFÉRENTES TRIBUS OU CASTES DES INDIENS.

Les Gentils indiens sont divisés en tribus, comme l'étaient autrefois les Juifs: mais je n'ai jamais pu découvrir au juste combien ils en avaient; car, outre la division générale, chaque tribu est encore subdivisée en une infinité d'autres, qui toutes diffèrent entre elles, ou dans leur nourriture, ou dans quelque autre chose.

Ce que les Juifs appelaient *tribus*, les Indiens l'appellent *castes*: mais il y a beaucoup plus de disproportion entre ces castes qu'il n'y en avait entre les tribus d'Israël, qui cependant n'étaient pas égales; car, sans parler de la prééminence que le sacerdoce donnait à celle de Levi, il y avait encore un rang entre les autres. Par exemple, celle de Benjamin était la dernière, comme Saül le marqua à Samuël, lorsque ce (*a*) prophète lui dit, au sujet des ânesses qu'il cherchait, que tout ce qu'il avait de meilleur en Israël était à lui. Ne suis-je pas des enfans de Jemini, et de la plus petite tribu d'Israël?

Cependant cette supériorité n'empêchait pas les gens de différente tribu de se visiter les uns les autres et de manger ensemble. Il était même permis de

(*a*) 1. Reg. C. IX, v. 21. *Numquid non filius Jemini ego sum, de minimâ tribu Israël?*

prendre femme dans une autre tribu que la sienne, pourvu que ce ne fût pas une héritière, parce qu'il était (*a*) défendu de faire passer le bien d'une tribu dans l'autre. Ainsi David, quoique de la tribu de Juda, épousa Michol, qui était de celle de Benjamin, parce qu'elle n'était point une héritière.

Les Indiens n'ont pas cette permission; quelques-unes de leurs castes sont entièrement méprisées. Telle est celle des Parias. Une maison qui s'allierait dans de telles castes, serait pour ainsi dire souillée. On destine ceux qui en sont, aux ouvrages les plus vils; ils n'osent même toucher les autres, qui seraient entièrement bannis de leur caste et regardés comme infâmes s'ils avaient la moindre familiarité avec eux.

L'horreur que les Gentils ont pour cette malheureuse caste des Parias est ce qui fait le plus de peine aux Missionnaires, et le plus grand obstacle à la conversion de ces infidèles Indiens; ils ne peuvent se résoudre à se soumettre à une loi par laquelle ils se voient obligés, pour ainsi dire, de communier de la même main qui administre le sacrement aux Parias, et qui les met par conséquent dans le danger de toucher de leurs lèvres les mêmes doigts qu'un Paria aura pu également toucher des siennes; ainsi l'on est forcé de prendre à cette occasion des précautions extraordinaires.

Les Indiens refusent encore de se trouver dans la même église avec les Parias; et c'est pour s'accommoder à cette faiblesse, que les Révérends Pères Jésuites ont fait bâtir, à Pondichéry, une petite chapelle proche de leur église, pour retirer ces pauvres malheureux, qui auparavant étaient obligés de se tenir dehors, et d'assister au service divin avec la pluie sur le corps, ou brûlés par les ardeurs du soleil.

Certaines gens condamneraient peut-être cette maxime, et diraient que le premier effet du Christianisme étant la charité, l'on ne devrait point souffrir dans les Indiens l'aversion et l'horreur qu'ils ont pour les Parias, que le baptême a rendu leurs frères en J. C.; et qu'il faudrait s'attacher à vaincre l'antipathie naturelle que toutes les autres castes ont pour celle-là.

C'est aussi ce que font avec un zèle véritablement apostolique les RR. PP. Jésuites et les RR. PP. Capucins de Pondichéry. MM. des Missions Étrangères travaillent à la même chose avec une pareille application; mais ces sortes de faiblesses ne se surmontent pas tout d'un coup. On doit avoir dans une église naissante et avec des hommes qui, pour ainsi dire, flottent entre le Christianisme et l'Idolâtrie, et ont encore les mains toutes fumantes de l'encens qu'ils ont offert aux faux Dieux, bien des égards que l'on n'aurait pas dans un endroit où la religion Chrétienne fleurirait et serait établie depuis long-tems.

Par exemple, nous voyons dans les Actes des Apôtres, que, quoique ces premiers prédicateurs de l'Évangile, assemblés à Jérusalem, eussent jugé à propos de ne plus assujétir à la (*b*) circoncision les Gentils qui passeraient au Christianisme, St. Paul ne laissa pas de circoncire (*c*) Timothée, à cause

---

(*a*) Num., C. XXXVI, v. 7. *Ne commisceatur possessio filiorum de Tribu in Tribum, omnes enim viri ducent uxores de Tribu et cognatione suâ.*

(*b*) Act. Apost., C. XV, v. 28. *Visum est Spiritui Sancto et nobis nihil ultrà imponere vobis oneris, quam hæc necessaria, etc.* Il semble bon au Saint-Esprit et à nous de ne vous point imposer d'autre charge que ces choses qui sont nécessaires, etc.

(*c*) Act. Apost., C. XVI, v. 3. *Et assumens circumcidit eum propter Judæos, qui erant illis locis. Sciebant enim omnes, quod pater ejus erat gentilis.* Il le circoncit à cause des Juifs qui étaient en ces lieux-là; car tous savaient que son père était Gentil.

de l'horreur que les Juifs, auxquels il allait annoncer le Royaume de Dieu, avaient pour tout ce qui n'était pas circoncis.

Nous avons dans l'Ancien Testament un exemple d'une tolérance beaucoup plus forte encore que celle-là, mais dont aussi je suis très-persuadé que l'on ne voudrait pas se servir dans le Christianisme : ce fut lorsque Naaman, Général des armées du roi de Syrie, fut guéri de la lèpre par Élizée. Il promit à ce Prophète de ne plus adorer aucune idole, et de ne reconnaître uniquement pour son Dieu que le véritable Dieu auquel il était redevable de sa guérison. Cependant comme sa charge l'engageait à accompagner son prince dans le temple de Remmon, et à lui servir d'écuyer en cette occasion, (*a*) il pria Élizée de supplier le Seigneur qu'il voulût bien lui pardonner si, lorsque le roi s'appuierait sur lui pour adorer cette idole, il arrivait qu'il l'adorât pareillement, c'est-à-dire, s'il s'inclinait devant elle. Le prophète Élizée lui répondit d'une manière qui nous doit faire croire qu'il y consentit, puisqu'il répondit seulement à cette demande : *allez en paix;* du moins, on ne peut pas dire qu'il le condamnât.

Nous devons espérer que dans la suite l'on trouvera quelque moyen pour détruire peu à peu l'antipathie que toutes les castes des Indiens ont pour celle des Parias; le tems même seul remédie très-souvent à bien des choses que l'on tenterait d'abord en vain, et qu'il serait quelquefois dangereux d'entreprendre dans le commencement. Nous ne devons point douter que quand ces sages économes des ames verront le moindre jour à établir dans le cœur des Indiens la foi chrétienne dans toute sa pureté, accompagnée de la charité qui fait l'essence du Christianisme, ils ne s'y emploient de toutes leurs forces.

La distinction de tribus et de familles, et le soin que l'on avait d'éviter, autant que cela se pouvait, de s'allier dans les familles étrangères, autorisait autrefois entre les plus proches parens ces mariages, qui présentement nous paraîtraient des incestes. Par exemple, Jacob (*b*), plutôt que de prendre pour femme une Cananéenne, épousa ses deux cousines-germaines Lia et Rachel, qui outre cela étaient sœurs. Avant la Loi écrite, ces sortes de mariages étaient assez fréquens. Dans la suite, on poussa les choses plus loin. Solon permit aux Athéniens les mariages entre frères et sœurs, pourvu que ce ne fût que d'un même père, et non pas d'une même mère. Licurgue au contraire le permit entre frères et sœurs de la même mère, et le défendit entre frères et sœurs de même père. Les Égyptiens le permettaient indifféremment entre les uns et les autres. (*c*) L'on a vu chez les Perses des mariages beaucoup plus monstrueux : le fils pouvait épouser sa mère. Toutes les personnes de distinction en usaient ainsi chez eux, comme le rapporte Philon; et ceux qui naissaient de ces mariages étaient les plus respectés, et même réputés dignes du trône : ils prétendaient qu'un homme devait être d'autant plus parfait, que son sang était moins mêlangé.

(*a*) 4. Reg., C. V, v. 18. *Hoc autem solum est, de quo depreceris Dominum pro servo tuo, quando ingreditur Dominus meus Templum Remmon, ut adoret, et illo innitente super manum meam, si adoravero in Templo Remmon, ut ignoscat mihi Dominus servo tuo pro hac re.*

(*b*) Gen., C. XXIX.

(*c*) Philo, *de Speci. legi.*

XVIII. DU CHEF DE CHAQUE TRIBU OU CASTE.

Chaque caste a un chef établi pour maintenir ses priviléges, pour donner la main à l'observation des lois, et en général pour avoir soin que tout se passe dans la caste avec ordre et régularité. Lorsqu'il s'agit de quelque chose qui regarde la nation entière, comme par exemple lorsqu'il s'agit des coutumes, des droits, de la justice, ou généralement de toutes les affaires de police, ces chefs s'assemblent pour en faire l'examen et décider de ce qui est le plus convenable.

Les Juifs appelaient ces chefs (*a*) *Princes de tribus*. C'est d'eux qu'il est dit, en quelque endroit de l'Ecriture, qu'ils étaient assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël. Il en est assez parlé dans le (*b*) Deutéronome. Il ne se faisait rien de considérable sans leur consentement; et comme chacun dans sa tribu avait droit d'obliger le peuple à suivre les règles que Dieu leur avait prescrites, et de remédier aux abus qui se commettaient contre sa Divine Majesté, Dieu commençait toujours par punir ces chefs des maux auxquels ils ne s'étaient point opposés. On peut lire dans le Livre des Nombres comment, lorsque les Israëlites séduits par les filles Moabites eurent (*c*) adoré Beelphegor, Dieu ordonna à Moïse de faire premièrement pendre tous les princes d'Israël, c'est-à-dire, les chefs des tribus.

Les Grecs avaient aussi des personnes de considération qui présidaient à chacune des dix parties qui composaient la ville d'Athènes, que les Athéniens appelaient *Phules*. Ces phules étaient la même chose que les tribus chez les Juifs. On donnait à ceux qui en étaient les chefs le nom d'*Archiphulos*, de *Phularcos*, d'*Arcos* ou d'*Archegos*.

Cette distinction des familles en tribus était également en usage chez les Ismaëlites. Ils en avaient douze; et chacune avait son chef ou son prince, ainsi que (*d*) l'Écriture le rapporte.

Les premiers fondateurs des Monarchies qui devinrent si fameuses dans la suite, n'étaient que des chefs de tribus, et ne prenaient d'autre titre que celui de premier entre leurs égaux; mais peu à peu abusant de la déférence que les peuples avaient pour eux, ils renoncèrent enfin à la qualité de père, pour prendre celle d'empereur et de roi, et changèrent même souvent celle de protecteur en celle de tyran de la patrie.

(*a*) Nasci.

(*b*) Deut., C. V, v. 23; C. XXIX, v. 10.

(*c*) Num., C. XXV, v. 4. *Tolle cunctos principes populi, et suspende eos contrà solem in patibulis, ut avertatur furor meus ab Israël.*

(*d*) Gen., C. XXV, v. 16. *Isti sunt filii Ismaëlis : et hæc nomina per castella, et oppida eorum, duodecim principes Tribuum suarum.*

XIX. DES EXCOMMUNIÉS ENTRE LES INDIENS.

Les Indiens ont des excommuniés : ils retranchent de la société civile, à peu près de la manière que le faisaient autrefois les Juifs. Les Indiens appellent cela perdre sa caste, c'est-à-dire, n'être plus compté pour un des membres de sa tribu. Ceux qui se trouvent en pareil cas sont regardés comme infâmes; tout le monde les fuit : il suffit même de les fréquenter pour participer à leur infâmie, et pour perdre également sa caste : les autres ont ensuite tant d'horreur pour eux, qu'ils mettent en pièces tous les vases fragiles dont ils se sont servis. Ils en usent de même lorsqu'un étranger ou un Paria touche un de leurs pots. Tout ce qui a passé par les mains de ces excommuniés est regardé comme profane.

Les sujets d'excommunication les plus ordinaires sont, par exemple, de boire du vin, de manger de la vache, de manger avec les étraugers et avec les Parias, ou même de toucher à ce qu'ils auraient apprêté.

Quand une fois un homme a été déclaté déchu de sa caste, il lui en coûte beaucoup d'argent pour se réhabiliter, sans parler de quantité d'ablutions qu'il est obligé de mettre en pratique pour effacer la souillure qu'ils prétendent qu'il a contractée.

Tous les Païens de l'antiquité avaient de même leurs excommuniés, à qui il était défendu d'approcher des temples, ou des bois sacrés où l'on offrait des sacrifices et où l'on priait les Dieux. Avant que de commencer les cérémonies, (*a*) le Prêtre avait soin d'avertir que ceux qui, par quelque mauvaise action s'étaient rendus indignes de participer aux Mystères, eussent à se retirer pour ne point souiller par leur présence les lieux saints, destinés à servir la Divinité.

Procul, ô procul este profani!

était un des formulaires que ces prêtres employaient. Le mot d'*excommunié* signifie chez nous éloigné ou retranché de la communion, comme celui de *profanus* signifiait chez les anciens un homme éloigné des temples et des sacrifices; car *profanus*, c'est comme qui dirait, *procul à fano*.

XX. DE LEUR MANIÈRE DE CONSTRUIRE LES JARDINS ET DE LES ARROSER.

Salomon prend plaisir à rapporter dans l'Ecclésiaste tout ce qu'il avait fait pour sa propre satisfaction, pour couler ses jours d'une manière également agréable et douce, (*b*) et pour se donner toute l'apparence du bonheur. Il dit entre autres choses qu'il avait construit des citernes, afin d'arroser une forêt de jeunes arbres.

Il semble que la manière la plus naturelle d'expliquer ce passage confor-

---

(*a*) La religion Chrétienne pratique la même chose. On excommunie solennellement les profanes : on leur défend de participer aux mystères du sacrement de l'Eucharistie, et cela se pratique chez les Catholiques et les Protestans.

(*b*) Eccles., C. II, v. 6. *Et extruxi mihi piscinas, ut irrigarem sylvam lignorum germinantium.*

mément à nos manières, serait de dire que l'Écriture entend par cette forêt de jeunes arbres, une pépinière où le jeune plant est ordinairement aussi pressé que dans une forêt. Cependant il me paraît que par là l'on doit entendre en général les jardins que Salomon avait plantés depuis qu'il était sur le trône; car chez les Juifs les jardins n'étaient que de véritables forêts d'arbres fruitiers : c'est pourquoi dans l'Écriture ils sont appelés ordinairement vergers, *pomaria*.

Les jardins des Indiens sont à peu près construits de même. Ce sont des amas confus de toutes sortes d'arbres, plantés la plupart sans ordre et sans symétrie. Tels qu'ils sont, ils ne laissent pas d'avoir leur agrément; et je les préférerais même, dans les pays chauds, à de grandes allées découvertes, accompagnées de beaux parterres, qui peuvent à la vérité faire plaisir à la vue, mais qui ne sont d'aucun secours contre les rayons d'un soleil brûlant auquel il est très-fâcheux d'être exposé.

Les piscines dont Salomon parle, et qu'il avait fait faire pour arroser cette forêt de jeunes arbres, sont aussi en usage dans les Indes. On ne sera pas fâché d'apprendre la manière dont on s'en sert.

Il y a ordinairement dans les jardins des Indiens un grand puits, ou une espèce de piscine qui se remplit de l'eau des pluies. Immédiatement auprès est un bassin de brique, élevé de terre d'environ deux pieds. Lorsqu'on veut arroser le jardin, on le remplit de l'eau de la piscine ou du puits, laquelle tombe par un trou qui est dans son fond, dans un canal divisé en plusieurs branches, par lesquelles, à mesure qu'il s'éloigne du bassin, il va porter l'eau au pied de chaque arbre, ou dans chaque compartiment de légumes. Lorsque les jardiniers jugent qu'ils ont assez d'eau, ils bouchent ou détournent ces canaux avec des mottes de terre.

Les Romains arrosaient ainsi leurs jardins et leurs prairies. C'est de ces ruisseaux ou de ces canaux dont parle Virgile lorsqu'il dit :

Claudite jam rivos, pueri, sat prata biberunt.

Les Italiens ont conservé la même coutume que suivent encore presque tous les peuples du Levant, et qui est bien plus commode que la manière que nous pratiquons; car par le moyen de ces canaux l'on a plutôt arrosé un grand jardin, que l'on aurait fait un simple carreau avec nos arrosoirs.

XXI. DE L'HORREUR QU'ILS ONT POUR TOUT CE QUI EST CONTRAIRE A L'HONNÊTETÉ.

Théophraste assure dans ses Caractères qu'à Athènes, qui de son tems était le siége de la politesse, il y avait des hommes assez scrupuleux pour ne pas passer dans un endroit où ils auraient vu quelqu'oiseau de mauvais augure, sans jeter auparavant dans leur chemin trois petites pierres; ou sans cracher dans leur sein, pour éloigner les suites du mauvais présage.

Il se trouve chez les Indiens quantité de personnes qui ont cette maxime. Un jour que j'étais à Balassor, un Gentil indien s'arrêta tout court et chercha trois pierres qu'il jeta dans un lieu par lequel il devait passer, et où il avait vu un matelot français dans une posture fort peu décente quoique nécessaire. C'est ce qu'ils abhorrent surtout; et lorsque la nature exige d'eux

quelque chose de semblable, ils prennent toutes les précautions imaginables pour se cacher.

A l'occasion de l'horreur que les Indiens ont pour tout ce qui touche le moins du monde à la bienséance, je comparerai une de leurs coutumes avec ce qu'un ancien poète grec a recommandé dans ses ouvrages (*a*). Ce poète voulant insinuer aux Grecs ses compatriotes tout ce qui peut contribuer à l'honnêteté civile, les avertit de ne point se décharger des nécessités du corps sur les grands chemins, ni même en quelque lieu que ce soit, autrement que d'une manière décente, accroupi ou contre un mur. Il paraît que (*b*) les Juifs n'étaient pas moins scrupuleux sur cet article. Pour les Indiens, ils se courbent si fort en cette occasion, qu'il semble presque qu'ils sont assis. Ils détestent ceux qui font leurs nécessités de bout, ou dans des lieux exposés à la vue du public, ou en regardant le soleil.

XXII. DES PRÉSAGES QU'ILS TIRENT DU CROASSAMENT DES CORNEILLES, etc.

Quoique les corneilles soient très-communes dans les Indes, les Gentils ne laissent pas de les regarder comme des oiseaux de mauvais augure, surtout les Banianes, qui composent une caste particulière et s'appliquent uniquement au négoce. Ils n'entreprendraient pour quoi que ce soit au monde quelque affaire que ce fût, si sortant le matin de chez eux, ils trouvaient une corneille sur le pas de leur porte.

C'est ainsi que les anciens regardaient comme un très-fâcheux présage la corneille qui avait croassé le matin (*c*). Hésiode a défendu de laisser une maison imparfaite, de peur que la corneille ne vînt s'y asseoir et croasser.

L'Europe même n'est pas entièrement exempte de cette superstition; et je me souviens d'avoir entendu dire en France à nos bonnes gens que, lorsque la corneille ou la chouette se faisait entendre avant le jour au-dessus d'une maison, c'était un signe infaillible qu'il y mourrait quelqu'un. Il faut attribuer cette superstition à l'inclination naturelle que le peuple remarque en ces oiseaux, qui cherchent particulièrement les corps morts et toute sorte de corruption. Leur chant lugubre et désagréable ajouté à cela, il n'en faut pas davantage pour fortifier l'idée superstitieuse. Quelques personnes prétendent que ces animaux sentent effectivement lorsque les corps commencent à se déranger; et comme ils aiment naturellement la corruption, ils s'approchent toujours le plus qu'ils peuvent des corps prêts à se dissoudre.

(*a*) Hesiodus, *Oper. et dier.*, L. II.

(*b*) Observez surtout cette expression : *Delebo de familia ejus omnem mingentem ad parietem ; his verbis indicans mares, quibus sublatis, et familia tollitur.*

(*c*) Hesiod., Oper. et dier., L. II. *Neque domum faciens, imperfectam relinquito, ne fortè insidens crocitet stridula cornis.*

XXIII. DE L'AVERSION QUE LES INDIENS ONT POUR LE RAT, QUE MANGENT CEPENDANT CERTAINS D'ENTRE EUX.

Les Indiens, ainsi que nous l'avons déjà dit, s'abstiennent de manger de certains animaux, à cause du repect et de la vénération qu'ils ont pour eux. Mais il en est d'autres aussi dont ils s'abstiennent, paree qu'ils en ont horreur, et qu'ils les regardent comme immondes. Ils n'oseraient en manger, sous peine d'être chassés de leur caste et d'être réputés pour infâmes.

Le rat est un des animaux pour lesquels ils ont le plus d'aversion, quoiqu'il se trouve parmi eux des gens qui en mangent publiquement, parce qu'ils ne courent aucun risque du côté de leur caste, et qu'ils ne sauraient deseendre plus bas. Tels sont les porteurs de palanquins, que l'on appelle *Boes*.

On sait que cet animal était en horreur chez les Juifs, et que dans le chapitre onzième du Lévitique (*a*) il leur était défendu d'en manger (*b*). Cependant il se trouvait des Juifs qui passaient par-dessus cette défense (*c*), comme on peut le voir dans le dernier chapitre d'Isaïe, où ce prophète menace de la colère de Dieu (*d*) les Juifs qui mangeaient de la chair de pourceau, ou de souris, et autres semblables abominations. Ils périront tous ensemble, ajoute Dieu par la bouche du Prophète.

XXIV. DES FUNÉRAILLES DES INDIENS.

Les Indiens n'ont point de règle générale pour les funérailles. Quelques-uns jettent leurs morts dans le Gange, plusieurs les enterrent, d'autres les brûlent.

Ceux qui les enterrent ont soin de porter, pendant un certain nombre de jours, du riz, des fruits et des fleurs sur leurs tombeaux. Les Païens (*e*) de l'antiquité en ont aussi usé de la sorte; et cette coulume s'était même glissée dans l'Eglise, pendant les premiers siècles. C'était un reste du Paganisme, que saint Augustin reprit dans les Chrétiens de son tems.

Soit qu'ils enterrent les corps ou qu'ils les brûlent, ils ne manquent jamais de les bien laver auparavant, et ensuite de les frotter d'huile. L'antiquité a observé religieusement cette coutume de laver les corps avant que de les enfermer dans les tombeaux, et c'était le véritable moyen de connaître si le corps enseveli était effectivement mort, ou seulement en léthar-

---

(*a*) Vers. IX.

(*b*) Outre la raison que l'on peut tirer pour cette défense, de ce que ces animaux se plaisent fort dans l'ordure et vivent de choses sales, on pourrait fort bien alléguer que Dieu avait défendu aux Juifs d'en manger à cause qu'ils servaient dans les mystères religieux des Idolâtres. Tels étaient le pourceau et quelques autres.

(*c*) Cela est vrai : mais c'étaient des Juifs idolâtres, qui mangeaient du rat par un principe de religion. On employait cet animal dans les lustrations.

(*d*) Isai., C. LXVI, v. 17. *Qui comedebant carnem suillam, et abominationem, et murem, simul consumentur, dicit Dominus.*

(*e*) Chez les Grecs on offrait sur la fosse du mort du vin et du miel. Chez les Athéniens, chaque mort payait pour tribut à la prêtresse de Minerve deux mesures d'orge et deux de froment; sans parler d'une petite pièce d'argent que le mort tenait dans sa bouche pour la donner à Caron, lorsqu'il faudrait passer le Stix.

gie ; car, pour peu qu'il fût encore capable de sentiment, cette eau devait le faire revenir de son assoupissement, d'autant plus que souvent on le lavait avec de l'eau toute bouillante. On conserve encore en plusieurs lieux de l'Europe la coutume de laver les corps avant que de les ensevelir ; mais l'on ne se sert pour cela que d'eau tiède, parce qu'on ne les lave que pour les rendre plus nets.

Les Juifs lavaient ordinairement leurs morts, et nous voyons qu'ils le pratiquèrent ainsi à l'égard de Tabita (*a*). On retint cette coutume dans le Chrstianisme ; et saint Grégoire de Tours (*b*) parlant de sainte Pélagie dit qu'on la lava selon la coutume, qu'on la mit ensuite dans le cercueil, et qu'on la porta à l'Église.

Les Juifs, non contens de laver les corps, les embaumaient encore et les frottaient d'aromattes pour les préserver autant qu'ils pouvaient de la corruption, particulièrement ceux des princes. Ainsi Joseph fit embaumer son père Jacob. Dans la suite on en usa de même à l'égard des rois d'Israël et de Juda. Cependant quelques-uns furent privés de cet honneur, comme Joram roi de Juda, que l'on ensevelit dans le tombeau de ses ancêtres sans avoir été embaumé, et sans toutes les autres cérémonies que l'on observait en de pareilles occasions. Il me semble que c'est le seul sens que l'on puisse donner à cet endroit des Paralipomènes, où il est dit (c) que l'on ne le traita pas à la manière de ses ancêtres. Il fallait faire passer les corps par le feu pour les embaumer, et il était nécessaire que les aromates dont on se servait pour cela, comme la mirrhe, l'encens, la gomme arabique, l'eau de cèdre, et plusieurs autres choses destinées à cet usage, fussent bouillantes pour mieux pénétrer les chairs : de sorte que frotter les morts avec ces drogues, et leur en mettre dans le corps selon la coutume, c'était les brûler.

Les Juifs avaient appris des Égyptiens cette manière d'embaumer les corps, et c'est à ces mêmes corps embaumés que l'on a donné le nom de *Momies*. On en voit dans plusieurs cabinets de l'Europe. Une des plus belles est celle de Leyde. Elle a encore toutes ses dents ; sa peau est noire et assez ridée ; le corps est tout entouré de bandes gommées ; les bras, qui ne paraissent point, sont ajustés comme ceux d'un enfant au maillot. C'est une chose admirable de voir que les aromates aient pu conserver ces corps dans leur entier depuis peut-être près de trois mille ans.

On a quelquefois employé le miel pour garder les corps et pour les empêcher de se corrompre. Nicéphore nous (*d*) apprend que ceux qui accompagnaient saint Épiphane se servirent de ce moyen pour le porter jusques dans l'Ile de Chypre.

Pour revenir aux Indiens, l'on voit encore à leurs enterremens ce que l'on appelle dans l'Écriture, *Tibicines mortuorum*. Ce sont des hommes qui

---

(*a*) Act., C. IX. *Factum est autem in diebus illis, ut infirmata moreretur. Quam cum lavissent, posuerunt eam in cœnaculo.*

(*b*) Greg. Tur., De glo. Conf., C. CIV. *Ablata juxtà morem collocatur in feretro, atque in Ecclesiam deportatur.*

(*c*) 2. Paral., C. XI, v. 19. *Mortuusque est in infirmitate pessimâ, et non fecit ei Populus, secundùm morem combustionis, exequias, sicut fecerat Majoribus ejus.*

(*d*) Niceph. Hist., L. XII, c. 46. *Epiphanium verò in navi mortuum esse intellexi, quem comites ejus melle oblitum, ne quid forte ingratum corpori accideret, in Cyprum detulerunt.*

précèdent de quelques pas le corps du défunt, et (*a*) qui jouent d'une longue trompette, dont le son lugubre convient parfaitement bien à cette triste cérémonie.

Avant que le Mogol se fût rendu maître des Indes, et lorsque les Gentils avaient leurs princes particuliers, la femme de celui qui était mort et que l'on devait brûler, était obligée de se brûler sur le même bûcher tenant le corps de son mari sur ses genoux, et le feu consumait ainsi le mort avec le vivant (*b*).

Je dis qu'elle y était obligée; car, quoique l'on ne l'y contraignît pas absolument et que les parens du mort n'eussent pas droit de l'y forcer, elle y était assez contrainte par la manière dont il lui fallait passer le reste de ses jours si elle refusait de suivre son mari. Elle devenait, pour ainsi dire, l'esclave des parens du mort; elle en était traitée avec mépris, et avec une dureté cent fois plus rude que la mort.

Cependant il lui restait un moyen d'éviter la mort, et en même tems les mauvais traitemens de ceux de sa famille; c'était de se rendre femme publique. Alors les parens de son mari n'avaient plus droit sur elle, les lois défendant expressément de maltraiter ces sortes de femmes.

Ce sont ordinairement elles qui vont en troupe chanter et danser aux mariages, aux réjouissances publiques, et en général où l'on veut les appeler. Pendant que leurs beaux jours durent, elles sont très-bien reçues partout où elles vont, quoiqu'on les connaisse publiquement pour ce qu'elles sont : mais elles sont malheureuses quand elles se trouvent sur le retour, et c'est un bonheur pour elles si dans cet état les plus jeunes veulent bien s'en servir comme de servantes, et leur donner la nourriture.

(*c*) Comme une femme qui ne se brûlait pas était un déshonneur pour la famille des parens du mort, ils faisaient tous leurs efforts pour la résoudre à la mort; et pour cela ils la prenaient dans le plus fort de sa douleur, dans le tems où elle paraissait le plus touchée de la mort de son époux. On lui remettait devant les yeux toutes les belles qualités du défunt, on exagérait l'amour qu'il avait pour elle. Enfin on se servait de tout ce qui pouvait achever d'attendrir la veuve affligée, et on lui faisait dire à la fin qu'elle ne voulait pas survivre au défunt. Lorsqu'elle avait donné son consentement devant trois ou quatre personnes, il en était comme de l'ensévelissement dans le Gange, il n'y avait plus de moyen de se dédire. Mais en récompense on la comblait de louanges, on l'accompagnait avec des tambours et des trompettes, on lui faisait des guirlandes de toutes sortes de fleurs, et les Bramins lui promettaient une félicité éternelle. Tels étaient les artifices pratiqués pour empêcher que les femmes refusassent de se soumettre à cette cruelle coutume.

On la conduisait en cérémonie sur le bûcher; et dans le tems que l'on y mettait le feu, les tambours et les trompettes faisaient un bruit épouvantable, de peur que l'on n'entendît les cris de cette victime funèbre.

(*a*) Cette coutume a été pratiquée de même chez les Grecs et chez les Romains. Ne pourrait-on pas regarder comme son équivalent celle de sonner les cloches pour les morts, qui se pratique aujourd'hui dans les pays catholiques ?

(*b*) Cette pratique dure encore chez les Indiens idolâtres, mais avec beaucoup plus de modération qu'autrefois.

(*c*) On observera que l'auteur parle toujours comme si la coutume était généralement abolie : cependant elle ne l'est qu'en quelques endroits.

Les Ammonites en usaient autrefois ainsi dans le culte de l'idole Moloch, (*a*) lorsqu'après l'avoir rendue toute brûlante, ils mettaient un enfant entre ses bras, où ils le laissaient consumer au feu. Le bruit que les tambours faisaient en cette occasion pour empêcher qu'on n'entendît les gémissemens des enfans, fut cause que l'on donna à la vallée dans laquelle se faisaient ces abominables sacrifices, le nom de *Thophet*, qui signifie en hébreu tambour.

Depuis que le Mahométisme règne dans une bonne partie des Indes, il s'oppose fortement à cette détestable coutume. On a même mis un gros tribut sur les parens de ceux dont on exposerait la femme sur le bûcher : ainsi il ne s'en brûle plus tant.

J'ai tâché de découvrir la source de cette cruelle coutume, mais je n'ai pu rien tirer de fort certain là-dessus. Les Indiens disent seulement qu'autrefois les femmes empoisonnaient leurs maris pour le moindre sujet de mécontentement; et que pour les engager non-seulement à ne pas avancer leurs jours, mais même à chercher tous les moyens de les prolonger, on avait attaché une grande ignominie à l'état d'une femme qui osait survivre à son mari. Ainsi, se voyant obligées pour leur honneur à mourir avec leurs époux, ou contraintes par la coutume à passer le reste de leurs jours dans un état misérable, quelque parti qu'elles voulussent prendre, il était de leur intérêt de les conserver. Telle paraissait prendre grand soin de son mari, qui n'avait soin que d'elle-même; et telle semblait verser un torrent de larmes à cause de la mort de son époux, qui dans le fond ne pleurait que la sienne.

On a presque la même coutume en Guinée, où lorsqu'un grand seigneur est mort, non-seulement on fait mourir toutes les femmes qu'il a le plus aimées, mais encore les serviteurs qui lui ont été les plus chers, afin, disent-ils, de lui tenir compagnie, et le servir en l'autre monde. Sur ce pied, il n'y a nul agrément à être la maîtresse d'un nègre de qualité; et je suis persuadé que si la religion nous permettait une semblable coutume, nos grands seigneurs trouveraient plus de cruelles qu'ils n'en trouvent: le célibat serait sans doute beaucoup plus en vogue, et les filles n'aspireraient pas à l'hymen.

XXV. DE LEURS RELIGIEUX APPELÉS *FAQUIRS*.

L'on a dit de tout tems que le Démon a ses martyrs; mais il n'y a point d'endroit en l'Univers, où il en ait plus que dans les Indes. On y voit des Faquirs, qui proprement sont les Religieux du pays, pratiquer des choses qui passent tout ce que nous lisons de la vie mortifiée et des pénitences des anciens Pères du désert.

Plusieurs Faquirs font vœu de rester toute la vie dans une même posture, et y restent en effet. Les uns ne se couchent jamais, ou demeurent appuyés par-dessous les aisselles sur une corde ou sur un bâton; les

(*a*) L'auteur pouvait chercher dans l'antiquité un exemple plus propre à être comparé à celui de ces femmes Indiennes. Il y aurait trouvé des femmes qui se sont sacrifiées de cette même manière aux manes de leurs époux. Il aurait trouvé dans Hérodote les femmes des Thraces, qui disputaient à l'envie pour se brûler sur le bûcher de leurs époux.

autres tiennent toujours les bras élevés. Il y en a qui cherchent à se mortifier par des pratiques beaucoup plus cruelles. Ils se déchirent le corps à coups de fouet, à coups de conteau. Ils se regardent comme n'étant plus de ce monde; et comme ils s'imaginent d'être au-dessus de toutes les passions et dans un état d'innocence, plusieurs d'entr'eux se promènent ou se montrent publiquement nuds, jusqu'à négliger de cacher ce que la bienséance ne peut souffrir découvert.

Ces Faquirs ne sont pas les seuls qui aient prétendu être à l'abri des passions et de tous les mouvemens que peut inspirer la nudité; nous avons eu les Adamites, qui étaient sortis de la secte des Carpocratiens et des Gnostiques. Ils s'assemblaient nuds, au rapport de (*a*) saint Augustin; et dans cet état, ils écontaient les lectures qu'on leur faisait, priaient et célébraient les sacremens. On a fait parler saint Epiphane un peu trop fortement au sujet de ces hérétiques, et on s'est servi de son autorité pour (*b*) prouver qu'ils commettaient dans leurs assemblées toutes sortes d'infamies, et qu'ils rejetaient entièrement la prière. Cependant nous venons de voir que saint Augustin dit positivement qu'ils priaient, et saint Epiphane même (*c*) dit dans un endroit qu'ils suivaient les règles des moines, c'est-à-dire, la continence, et qu'ils condamnaient même le mariage. Ainsi il n'y a pas d'apparence qu'ils voulussent d'abord commettre publiquement tous les crimes qu'on leur impute : mais quelques-uns prétendent que dans la suite ils se relâchèrent, et que cette nudité, qu'ils regardèrent dans le commencement comme un moyen sûr de rentrer dans l'état d'innocence et de se conformer à Adam avant sa chûte, les fit tomber quelque tems après dans les derniers désordres; ce qui paraît assez probable.

Le commun peuple est extrêmement persuadé de la vertu et de l'innocence des Faquirs, mais il faut pour cela qu'ils lui paraissent être entièrement détachés de tout ce qui est capable de flatter les sens, et ne plus prendre part aux choses de ce monde. La plupart soutiennent ce personnage, et jouent parfaitement leur rôle dans le public; mais on les accuse de commettre entr'eux dans le particulier des crimes énormes. Peut-être aussi en dit-on trop.

Nous lisons dans le troisième Livre des Rois la manière étrange dont les prêtres de Baal honoraient leor Dieu, comment ils l'invoquaient et tâchaient d'en obtenir quelque grace en se donnant des coups de couteaux et de lancettes. (*d*) L'Écriture nous apprend encore que pour faire descendre le feu du ciel sur leurs sacrifices, ils se mirent le corps tout en sang. Les austérités des Faquirs peuvent leur être comparées (*e*). Il y en a même qui font

---

(*a*) S. Aug., de Hæres., C. XXXI. *Nudi itaque mares fœminæque conveniunt, nudi lectiones audiunt, nudi orant, nudi celebrant Sacramenta.*

(*b*) Voyez Dict. Crit. de Bayle.

(*c*) S. Epiph., Tom. I., l. 1. *Monachorum continentiam ac instituta sectantur, nuptiasque condemnant.*

(*d*) 3. Reg., C. XVIII, v. 28. *Clamabant ergo voce magnâ, et incidebant se juxtâ ritum suum cultris et lanceolis, donec perfunderentur sanguine.*

(*e*) S'il y a quelque chose dans l'antiquité qui puisse à juste titre être comparé aux peines que les Faquirs indiens s'imposent par un principe de religion, c'est la castration volontaire des Prêtres d'Atys et de Cybèle en l'honneur de ces Divinités; les dévouemens de soi-même à la mort; la vie dure de quelques sectes de philosophes, et surtout des anciens Gymnosophistes, auxquels ces Faquirs ressemblent beaucoup; l'aspersion que les Prêtres de Bellone faisaient à cette Déesse du sang qu'ils se tiraient de leur corps; les dévotes flagellations que l'on faisait

pis. Ils font vœu de parcourir un certain nombre de lieues en se roulant indifféremment sur tout ce qui se présente en leur chemin, soit pierres, soit épines ; de sorte qu'ils se déchirent entièrement le corps, et cette manière de se mortifier est assez ordinaire chez eux.

Les Indiens ont une autre espèce de Faquirs, qui moins austères, ou pour mieux dire, moins extravagans, s'assemblent en troupe, et vont de village en village prédire l'abondance ou menacer de la stérilité, selon qu'on les y reçoit bien ou mal. Ils se mêlent de dire la bonne aventure, de promettre des enfans à ceux qui n'en ont point, et des maris à celles qui se lassent de l'état de fille. Mais ce sont de grands fripons; et il est dangereux de se trouver avec eux en des endroits écartés, à moins que l'on ne soit en état de se défendre : cependant ils sont en vénération chez les Indiens idolâtres. Les Maures ont aussi des Faquirs qui ne valent pas mieux que les autres. Ce serait un crime capital d'en battre un.

Nous pourrions comparer en quelque façon la manière dont les Faquirs débitent leurs visions fanatiques et leurs prétendues prédictions, à celle des prophètes des anciens Juifs, que la Sainte-Écriture appelle *Filii Prophetarum, grex vel chorus Prophetarum*. Tels étaient ceux que Saül trouva, et au milieu desquels il prophétisa. L'Écriture dit (*a*) qu'ils avaient des tambours et des trompettes, et que c'était au son de ces instrumens qu'ils débitaient leurs prophéties.

Elle nous rapporte aussi que quand Josaphat, Joram et le roi d'Édom furent assemblés contre Mesa, roi de Moab, le manque d'eau ayant réduit leur armée à la dernière extrémité Josaphat fit venir Élisée pour obtenir par ses prières le secours du Ciel ; et que ce prophète, avant de consulter Dieu (*b*), demanda un chantre.

(*c*) Ne pourrait-on pas dire, pour justifier cette manière extraordinaire

---

souffrir à quelques jeunes hommes à Lacédémone, etc. Mais nous trouvons plus que tout cela parmi les modernes; et sans parler des Capucins et des religieux de la Trape, sainte Rose sera toujours un exemple admirable des supplices auxquels certains dévots destinent leur corps.

(*a*) 1. Reg., C. X, v. 5. *Et ante eos psalterium et tympanum, et tibiam et citharam.*

(*b*) 4. Reg., C. III, v. 15. *Nunc autem adducite mihi Psaltem; cumque caneret Psaltes, facta est super eum manus Domini, et dixit.*

(*c*) On ne peut rien dire de certain là-dessus, ni qui soit capable de satisfaire. Il paraît extraordinaire sans doute que l'Esprit de Dieu soit descendu sur les Prophètes au son de la musique. Ne pourrait-t-on pas dire que les assemblées de Prophètes, telle qu'était celle où le roi Saül se trouva, n'étaient pas composées de véritables prophètes, mais de gens qui chantaient des hymnes et louaient Dieu au son des instrumens de musique; et que c'est-là ce que l'Écriture appelle *prophétiser ?*

Si d'ailleurs l'on entend par ce terme un mouvement intérieur qui dispose le fidèle à s'attacher plus particulièrement à Dieu, à s'entretenir avec lui par une forte méditation, et à devenir capable par ce moyen de recevoir le don d'inspiration, il est certain que la musique est capable de disposer à tout cela, lorsqu'elle accompagne le champ des hymnes. La question est de décider sur les qualités que doit avoir cette musique, afin qu'elle soit légitime, juste et applicable à la véritable inspiration; car il est très-sûr que la musique a fait sur les prêtres et les prophètes des anciens Païens le même effet que sur ceux des anciens Juifs. C'est-là cette différence que nous ignorons aujourd'hui. Nous ne concevons pas mieux la relation qu'il peut y avoir en entre la musique et les intercessions d'Élisée. Avait-il besoin de la musique pour s'animer à la prière ? Lui fallait-il le secours du chant et des instrumens pour tenir ses sens en extase, et se fixer à Dieu seul ? Ou plutôt n'était-ce pas une cérémonie pratiquée pour fixer l'attention des auditeurs, et n'était-il pas nécessaire d'agir ainsi en cette occasion en présence d'un roi d'Israël idolâtre et superstitieux, accoutumé à cette pratique dans le culte de ses Dieux, et qui peut-être aurait méprisé les prières d'Élisée, s'il ne les eût vues accompagnées des mêmes cérémonies qu'il pratiquait dans sa religion? Ce sont des conjectures : mais quoi qu'il en soit, Dieu s'est accommodé très-souvent aux préjugés que les pratiques superstitieuses inspirent par leur éclat.

de consulter Dieu, et lui donner une explication naturelle, que notre esprit est plus propre à recevoir les ordres du Ciel et plus attentif à sa voix, quand il a, pour ainsi dire, moins de correspondance avec le corps, ou quand le corps est moins en état de lui représenter des choses capables de le distraire? Tout ce qui pouvait mettre les sens dans une certaine inaction générale, tout ce qui les empêchait d'être touchés des objets qui les environnaient, rendait les prophètes plus propres à être remplis de l'esprit de Dieu; et rien ne pouvait mieux produire cet effet que les voix, les instrumens, et généralement toute la musique, qui, par ses sons, tient en quelque manière les sens en extase (*a*).

C'est ainsi que les Faquirs indiens dont nous parlons en cet article se servent des tambours, des trompettes et de la musique pour s'animer et pour débiter dans une extase volontaire ou artificielle leurs prétendues prophéties. On en voit toujours quelqu'un d'entre eux qui entre en fureur, et répond par des mouvemens violens de son corps à la cadence précipitée et déréglée de ces instrumens. Lorsqu'ils se sont mis hors d'haleine, ils prononcent certaines sentences que les Gentils prennent pour des oracles et pour des prédictions.

On était si accoutumé chez les Juifs à voir les Prophètes sortir, pour ainsi dire, hors d'eux-mêmes lorsqu'ils allaient prononcer leurs prophéties, que l'on donnait ordinairement aux furieux (*b*) le nom de prophètes, et que lorsqu'ils entraient en fureur l'on disait d'eux qu'ils prophétisaient. C'est l'expression dont l'Écriture se sert à l'égard de Saül; car, pour marquer qu'il devenait furieux et qu'il tourmentait son corps par des postures violentes, elle dit qu'il prophétisait (*c*).

Soit ce que nous lisons dans les poètes et dans Lactance à l'occasion des Sybilles soit véritable, ou seulement une histoire supposée, comme de très-habiles gens le prétendent, il est toujours sûr que les anciens s'imaginaient que, pour être rempli de l'esprit d'un Dieu, il fallait devenir furieux; avoir les cheveux hérissés, les membres tremblans; mal articuler ses paroles. C'est du moins ainsi que le peuple le croyait; ce qui ne doit pas paraître fort surprenant. Des gens qui vivent sans principes et sans les secours d'aucune autre lumière que celle que leur peut fournir leur esprit et leur imagination que rien ne règle, cherchent toujours ce qui leur paraît le plus extraordinaire, et se forment une haute idée de tout ce qu'ils ne comprennent pas. Il semble même qu'il y ait pour eux une

---

(*a*) Quoique la musique n'agisse immédiatement que sur l'ouie, cela n'empêche pas qu'elle n'ait relation avec les autres sens, par cette même relation que tous les sens ont entr'eux. L'expérience nous montre tous les jours que lorsqu'un sens est fortement touché, les autres semblent ne plus faire leurs fonctions. C'est ainsi que quand nous ressentons quelque vive douleur, aucun objet n'agit distinctement sur nos yeux, nos oreilles ne reçoivent que des sons confus. Il en est de même des autres sens.

(*b*) Il est vrai que le Paganisme a appelé fureur l'enthousiasme de ses prophètes. Les poètes Grecs et Latins expriment par le mot de fureur l'enthousiasme et l'inspiration: mais sans nous étendre en citations, nous renvoyons à la *Sibylle* de Virgile en Livre 6 de son Énéide. Cependant on défie l'auteur de cette Dissertation de prouver que ni l'Écriture, ni les poètes Païens aient appellé les furieux, *Prophètes*. L'Écriture dit de Saül, saisi de l'esprit malin, qu'il s'agitait comme un prophète, mais non pas qu'il prophétisait. Ce serait abuser étrangement de la signification du mot *prophète*, que de l'appliquer sans restriction à des gens qui seraient devenus fous; et nous ne croyons pas qu'on pût trouver d'exemple d'une métaphore plus forcée que celle-là.

(*c*) 1. R., C. XVIII, v. 10. *Post diem autem alteram, invasit spiritus Dei malus Saül, et prophetabat in medio domus suæ.* Voyez les deux notes précédentes.

espèce de plaisir attaché à ce qui leur inspire de la frayeur : en cela semblables aux enfans, qui aiment à entendre conter des histoires lugubres ou merveilleuses, qui se plaisent à écouter des récits touchant les lutins et les sorciers, quoique cela leur fasse peur.

Le peuple donnait autrefois avidement dans les contes de ses prêtres, et faisait grand cas des prédictions de ses devins. Mais il y avait alors, comme aujourd'hui, des gens sensés qui n'y donnaient point, et qui même avaient le courage de s'en moquer publiquement. Par exemple, le poète Ennius parlant des devins et des prétendus prophètes de son tems, les traite fort cavalièrement. Il les appelle (*a*) superstitieux, impudens, foux, et gueux : il dit qu'ils ne savent pas se conduire eux-mêmes, et qu'ils veulent se mêler de montrer le chemin aux autres; et que lorsqu'ils promettent de grandes richesses, ils demandent en aumône un denier.

XXVI. DES ENCHANTEMENS DES INDIENS.

L'Exode nous apprend que Pharaon avait à sa cour des Enchanteurs, qui par leur art surent contrefaire les miracles que Moïse fit à la vue de ce prince. Le tems de ces grands prodiges est passé : l'on ne doit plus s'attendre à trouver rien de semblable aux miracles de Moïse. Mais quand bien même on verrait encore aujourd'hui de pareils miracles, nous croyons que le meilleur parti serait de les taire. Ces sortes d'histoires sont fort suspectes, surtout lorsqu'elles viennent de loin, et n'ont pas les caractères qui doivent accompagner les miracles (*b*). Cependant comme j'ai résolu de marquer jusqu'aux moindres choses en quoi je pourrais remarquer que les Indiens convenaient avec les anciens, je crois que l'on voudra bien que je parle un moment de leurs Enchanteurs.

Les enchantemens, au moins ceux qui sont venus à ma connaissance, ne s'étendent pas fort loin, et ne consistent qu'à prendre des couleuvres, et à les faire danser au son d'une flûte. Ils ont ordinairement de plusieurs sortes de couleuvres, qu'ils gardent dans des paniers. Ils les portent de maison en maison, et les font danser lorsqu'on leur donne quelque chose.

Quand on a de ces animaux dans les jardins, ou dans les maisons, (*c*)

(*a*) *Superstitiosi vates, impudentesque harioli,*
Aut inertes, aut insani, quibus egestas imperat,
Qui sibi semitam non sapiunt, aliis monstrant viam,
Quibus divitias pollicentur, ab his drachmas ipsi petunt.

(*b*) On voudra peut-être excepter de cette règle les miracles qui se font régulièrement toutes les années, par exemple, la liquéfaction du sang de St. Janvier à Naples, etc., et les miracles perpétuels, comme la chandelle d'Arras, qui brûle en l'honneur de Notre-Dame depuis plus de huit cents ans, sans aucune diminution; la sainte ampoule de Reims, qui est toujours également pleine; la perruque du Crucifix de Cologne, dont les cheveux ne diminuent jamais, bien que les dévots lui en enlèvent sans cesse.

(*c*) Ils s'attribuent aussi le pouvoir de charmer les tigres et les *Alligadores* ou crocodiles, et de les empêcher de nuire. Cependant malgré les charmes ces animaux dévorent quelquefois les gens, même dans les eaux sacrées du Ganga. M. Fryer en rapporte un exemple dans ses Voyages, et ajoute en même tems que les Bramins justifièrent cet accident, en disant que la personne dévorée n'avait pu expier ses péchés d'une autre manière. La vérité est que ces animaux ne touchent point aux gens, quand ils ont mangé tout leur saoul. A l'égard des serpens,

on s'adresse aux Enchanteurs pour les en faire sortir. Ils trouvent moyen de les faire venir à leurs pieds au son de la flûte, et en chantant quelques chansons : ensuite ils les prennent à pleines mains, sans en recevoir aucun mal. Mais ils se donnent bien garde de les tuer ; et lorsqu'ils les ont tirés de l'endroit où ils étaient, ils les conduisent à la campagne, ou les gardent avec eux pour les faire danser dans l'occasion.

Il arriva là où j'étais, qu'un Indien fit paraître une couleuvre qui était cachée dans le corps-de-garde, et qu'un soldat la tua. Cela jeta le prétendu enchanteur dans une étrange consternation. Il la prit, l'alla enterrer avec beaucoup de vénération et de cérémonie. Il mit dans le trou où il l'enterra un peu de riz et de lait, comme pour expier l'injure qui avait été faite à la race des coulenvres.

Autréfois, les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs et les Romains, ont adoré le (*a*) serpent. La figure de cet animal était, dans les monnaies et dans les peintures, un hiéroglyphe de la santé et de la bonne fortune. Lorsqu'il tenait sa queue dans sa gueule, il marquait l'éternité, parce qu'un cercle n'a point de fin ; et le monde, parce que par une loi générale les hommes sont obligés de retourner d'où ils sont sortis. Peut-être que, pour obliger les Juifs à avoir recours à Dieu, et à attendre de lui la santé et la guérison dont ils avaient besoin, Moïse leur éleva le serpent d'airain, qui, comme ils avaient pu le voir en Égypte, était l'hiéroglyphe de l'une et de l'autre.

Il serait assez difficile de rendre raison de cette vénération presque universelle que les peuples ont eue pour les serpens, qui d'ailleurs sont des animaux hideux et nuisibles. C'est à cause de cela que les nègres de Guinée font encore des sacrifices au Diable, afin de n'en recevoir aucun mal, et pour chercher au contraire à l'adoucir par leurs soumissions et par leurs respects : peut-être aussi que cette adoration est une suite de l'histoire d'Eve et du serpent que Moïse fait parler dans la Genèse, et dont les autres nations ont eu connaissance. De quelque manière et dans quelque vue que ce culte ait été établi, il a toujours été très-général, n'y ayant presque point de nation chez laquelle il n'ait été en usage.

Plusieurs personnes m'ont rapporté des choses étonnantes de ces Enchanteurs indiens, mais sur un pareil article je ne crois guères que ce que j'ai vu ; ainsi je n'ai pas jugé à propos de m'étendre plus long-tems sur ces prodiges. J'ajouterai seulement qu'il me paraît vraisemblable que ces sortes de gens ont été autrefois les premiers et les seuls enchanteurs ; et que l'incommodité que l'on souffrait des serpens ou des autres animaux, donna l'occasion et l'envie de chercher les moyens de s'en délivrer : il se

---

il se peut fort bien qu'ils se plaisent aux sons de la musique, et que ce soit le fin du métier des Bramines. Le sieur Baldæus, auteur de la Description de Coromandel en Hollandais, parle aussi comme témoin oculaire de ces enchantemens de serpens. Il ajoute que, quand ces Indiens font jurer quelqu'un, ils l'obligent à mettre la main dans un pot où il y a un serpent. S'il n'en reçoit aucune atteinte, on tient que son serment est véritable. S'il est piqué, c'est un parjure. N'oublions pas que chez les anciens, les Psilles et les Thessaliens, etc. prétendaient avoir aussi le pouvoir de conjurer les serpens, et de les manier impunément.

(*a*) Esculape était adoré sous cette forme à Epidaure. Il la conserva lorsqu'il partit de cette ville pour Rome. Ceux de la Mésopotanie adoraient autrefois les serpens, sans doute afin qu'ils ne leur nuisissent pas. Mais en récompense les serpens n'avaient aucune courtoisie pour les étrangers qui venaient s'établir dans le pays. Les Génies étaient adorés sous la forme de serpens. Nous attribuons encore à ces anciennes pratiques les talismans faits en serpens.

trouve même que l'Égypte, qui était le pays le plus abondant en reptiles, était aussi le plus renommé pour ces sortes de pratiques.

Que cela se soit fait avec le secours du démon ou par de simples secrets de la nature, c'est une question dans laquelle je n'entre pas; car quelque parti que je voulusse embrasser, je trouverais un grand nombre d'opposans.

Je me contenterai de remarquer que le nom d'*Incantador* et (*a*) celui d'*Epodos*, qui tous deux signifient la même chose, et que les anciens ont donné à ceux qui faisaient des prodiges extraordinaires, justifient assez cette conjecture sur les premiers Enchanteurs; l'un et l'autre signifient un homme qui chante sur quelque chose ou à cause de quelque chose, comme le font ces Indiens lorsqu'ils veulent charmer les couleuvres ou les faire danser.

Les Juifs, qui restèrent long-tems chez les Égyptiens, tirèrent d'eux ces prestiges dont il est souvent parlé dans l'Écriture : mais supposons qu'ils ne s'en servissent pas, il est du moins sûr qu'il les connaissaient et qu'ils savaient la manière dont les autres nations les pratiquaient; car (*b*) David compare la fureur des méchans à celle d'un serpent ou d'un aspic qui ne prête point l'oreille à la voix de l'enchanteur.

Il est sûr encore que de tout tems on a parlé du pouvoir de quelques personnes sur les reptiles, et que l'on a dit qu'il se trouvait des gens qui attiraient ou faisaient mourir les serpens par leurs chants. Virgile, parlant des vertus de la Poésie, qui était le langage ordinaire des devins et des enchanteurs (d'où vient qu'on donnait indifféremment aux uns et aux autres le nom de *vates*), dit qu'elle (*c*) a le pouvoir de faire descendre la lune en terre, que Circé en chantant certains vers changea les compagnons d'Ulisse en pourceaux, et que par le même moyen on faisait mourir les couleuvres dans les prés. (*d*) Ovide dans ses *Amours* en parle dans les mêmes termes. Silius rapporte encore la même chose en parlant des Marmarides, peuples d'Afrique dont il admire la puissance, disant (*e*) qu'ils trouvaient par leur chant le moyen de rendre les serpens dociles. Enfin tous les anciens sont convenus qu'il y a eu des gens qui, par certains vers ou par certaines paroles, ont fait des choses étonnantes : il y en avait même, selon (*f*) Ovide, qui avaient la puissance de faire périr les moi-

---

(*a*) *Epodos ab Eido, canto.*

(*b*) Psal. LVII, v. 5, 6. *Furor illis secundùm similitudinem serpentis; sicut aspidis surdæ, et obturantis aures suas, quæ non exaudiet vocem incantantium, et venefici incantantis sapienter.*

(*c*) Virg., Egl. VIII.

Carmina vel cœlo possunt deducere Lunam.
Carminibus Circe socios mutavit Ulissis,
Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.

(*d*) Il exprime cette manière de prendre les serpens, par ces paroles : *Rumpere vocibus angues.*

(*e*) Silius, L. III.

Ad quorum cantus, serpens oblita veneni,
Ad quorum cantus, mites jacuere Cerastæ.

(*f*) *Carmine læsa Ceres sterilem vanescit in herbam.*
Deficiunt læsi carmine fontis aquæ,
Illicibus glandes, cantataque viribus uva
Decidit, et nullo poma movente fluunt.

sons, de tarir les fontaines et de faire tomber les fruits; et cela en prononçant seulement quelques vers, ou en chantant quelques chansons.

XXVII. DES BRAMINS.

Comme nous avons parlé des anciens Brachmanes, nous nous croyons obligés de dire quelque chose de plus particulier à leur sujet, et de parler des successeurs de ces fameux Indiens qui ont fait tant de bruit dans l'antiquité, et que l'on allait entendre avec autant d'empressement pour le moins que la reine de Saba en eut autrefois pour écouter la sagesse de Salomon.

(*a*) Saint Jérôme écrivant à Paulin et lui parlant des savans hommes qui, dans l'envie de s'instruire avaient parcouru plusieurs pays et passé jusqu'aux extrémités de la terre pour chercher d'habiles gens et profiter de leurs lumières, dit que le fameux Apollonius traversa le pays des Scythes et des Massagètes, passa le célèbre fleuve Phison qui est le Gange, et arriva enfin chez les Brachmanes. C'est-là que le docte Hiarchas, assis sur un trône d'or, enseignait à quelques disciples choisis les secrets de la nature, le mouvement des astres et le cours des années.

A l'égard du trône d'or, l'on nous permettra de remarquer encore une fois qu'il est étonnant que saint Jérôme nous ait si fort vanté la quantité d'or qui se trouve aux environs du Gange et vers la côte de Coromandel; que Quint-Curce nous en ait dit encore davantage sur les terres qu'arrose le fleuve Indus, et que cependant il y en ait si peu présentement en comparaison de tout ce qu'ils nous ont rapporté, la plus grande richesse des Indes, à prendre depuis le Gange jusqu'au golfe Persique, étant les mines de diamans du royaume de Golconde. L'argent y est apporté des étrangers, et presque tout l'or qu'on y voit vient de l'île de Sumatra, ou même de la Chine, du Japon, etc.

Reprenons les choses d'un peu plus haut par rapport à Apollonius. Nous remarquerons, avec quelques auteurs, qu'après avoir passé le fleuve Indus il entra dans le pays où régnoit autrefois le célèbre Porus, qui eut pour son vainqueur Alexandre, et qu'il fut à la ville capitale appelée *Taxilis*, que quelques-uns ont pris, mais sans aucun fondement, pour Cambaye, ville de Guzarate. Ce royaume était pour lors gouverné par Pharaates, prince très-doux et très-aimé de ses sujets; aussi se reposait-il entièrement sur l'amour et sur la fidélité de son peuple, n'ayant jamais de gardes autour de lui. Il évitait le faste et la grandeur que l'on fait dépendre de ces cortèges magnifiques et nombreux; et sa cour, quoique très-propre, n'avait cependant rien que de fort simple. On voyait briller, proche de sa maison, un temple dédié au Soleil, et c'était ce superbe édifice qui attirait les premiers regards de tous ceux qui passaient; tout y était dans l'ordre. Un étranger n'y prenait point le palais du roi pour la maison d'un Dieu, ni un temple pour la demeure d'un homme, parce que le temple avait toute la magnificence qui convient à la demeure d'un Dieu, et le palais toute la simplicité qui convient à celle d'un mortel.

Apollonius, après avoir resté quelques jours à la cour du roi Pharaates,

---

(*a*) Pourquoi citer S. Jérôme à cette occasion! Il vallait mieux citer Philostrate, qui a écrit la vie d'*Apollonius* de *Tyane* dont il est ici question.

alla vers le fleuve Hyspasis, proche duquel il trouva un monument élevé par Alexandre. On y lisait ces mots en grec :

MONUMENT
CONSACRÉ
A MON PÈRE
HAMMON,
A MON FRÈRE
HERCULE,
A MINERVE,
A JUPITER
OLYMPIEN;
AUX CABIRES DE
SAMOTHRACE,
AU SOLEIL INDIEN,
A APOLLON
DE DELPHES.

Il passa ce fleuve, et après une marche de quatre jours il arriva enfin à la ville des Sages où présidait le célèbre Hiarchas dont nous avons déjà parlé : il s'y entretint avec les Bramins sur la métempsycose, et ensuite sur la génération du monde. Ces savans Indiens admettaient cinq élémens, dont ils disaient que tout était fait. Le premier élément était selon eux une espèce de matière éthérée, mais très-déliée et très-subtile : c'était de cela qu'ils prétendaient qu'étaient faits ce qu'ils appelaient les Dieux et les Génies célestes. Cette doctrine s'accorde assez avec la théologie des Lettrés chinois, s'il est vrai, comme plusieurs personnes le prétendent, que dans le fond ils soient athées, et qu'ils tiennent qu'après la mort l'ame se résout en une matière éthérée : en un mot, ce serait proprement la philosophie du célèbre Phoé dont nous avons parlé dans l'article de la métempsycose. Pour ce qui est des quatre autres élémens, ils admettaient le feu, l'air, l'eau et la terre, et croyaient que toutes les créatures corruptibles étaient composées de leur mélange.

Je ne m'arrêterai point ici à faire des réflexions vagues sur l'étymologie du nom des Brachmanes, aujourd'hui appelés *Bramins* : quelques-uns ont voulu les faire descendre d'Abraham ; de sorte que selon eux *Bramins* serait comme qui dirait *Abrahamites*. Je ne dirai rien non plus des trois Mages qui vinrent d'Orient en Judée pour y adorer Jésus-Christ, et que quelques autres (*a*) prétendent avoir été des Brachmanes ; toutes ces conjectures ne sont fondées que sur des rapports de mots, ou sur quelque ressemblance dans les manières, et ne contentent point l'esprit. Lorsque l'on veut raisonner juste, et ne tirer que de bonnes conséquences, il faut avoir de bons principes et des preuves plus solides : ainsi, sans vouloir examiner

(*a*) Jo. Jac. Boissard.

d'où sont descendus les Bramins et quelle est leur origine, je me contenterai de comparer ce qu'ils furent autrefois avec ce qu'ils sont aujourd'hui, au moins autant que je le puis connaître.

(*a*) Les Bramins d'à présent ont conservé d'assez beaux restes des connaissances des anciens Brachmanes. Ils sont habiles dans la science des nombres, et calculent les éclipses du soleil et de la lune avec autant de justesse que nos meilleurs mathématiciens d'Europe. Ils font les règles les plus fortes de l'arithmétique sans plume, sans crayon, et avec une facilité merveilleuse. Ils ont outre cela quantité de livres de morale, et quelques autres qui sont remplis des histoires fabuleuses de leurs Dieux. C'est là toute leur étude; car, pour ce qui regarde la chronologie, ils y sont les plus ignorans de tous les hommes. Un siècle est pour eux une antiquité si reculée qu'il leur est impossible d'y fouiller, tous les livres qui parlent des tems qui les ont précédés n'étant qu'un mélange de contes de leurs Divinités et de leurs anciens rois, dans lesquels ils n'ont aucune époque fixe. Pour mieux dire, les Bramins sont aujourd'hui ce que furent autrefois les premiers savans de chaque nation, qui, par malheur pour la science historique, négligèrent l'étude des tems, sans s'embarrasser de toutes les peines qu'une pareille négligence causerait à leurs descendans.

Les Chaldéens s'appliquèrent uniquement à étudier le cours des astres, et à interpréter les songes. Le débordement du Nil donna lieu à la géométrie chez les Égyptiens. Les Assyriens et les Perses cherchèrent les moyens de connaître la nature, et de pénétrer dans ses secrets. Les Grecs, dans leurs commencemens, écrivirent peu, ou n'écrivirent que conformément à leur inclination. Ils ne parlèrent presque que des intrigues amoureuses de leurs Divinités, comme pour s'exciter par-là à les imiter dans leurs plaisirs. Excepté quelques livres de morale, ou quelques conseils pour une vie honnête et tranquille, tels que les a donnés Hésiode, qui, même dans la plus grande partie de ses ouvrages a traité de la génération des Dieux, et par conséquent d'un amas confus de toutes sortes de fables, il ne nous reste rien de remarquable de ces premiers tems; et c'est ce que l'on a de meilleur et de plus certain sur les origines de la Grèce: encore ce peu là n'est-il fondé que sur des conjectures, qui ont pu être appuyées de quelques anciens monumens. Lorsqu'après plusieurs siècles écoulés les hommes ont voulu s'appliquer sérieusement à l'histoire, ils ont été obligés, ou d'obmettre bien des choses, ou d'inventer et de tirer, pour ainsi dire, une chronologie de leur propre fond, y ayant sur les premiers âges du

---

(*a*) Pour bien sentir cette conformité, voyons ce qu'on a écrit chez les anciens touchant les *Brachmanes*. Ils faisaient, dit-on, profession de suivre les dogmes et les enseignemens de Pithagore. Ils s'adonnaient beaucoup à la magie. Ils couchaient à terre et ne se nourrissaient que d'herbes. Ils adoraient le Soleil, et conservaient avec grand soin le feu qui était fait par l'ardeur des rayons de cet astre. Ils faisaient mille prières, et observaient mille cérémonies pour se le rendre favorable. Ils se lavaient dans de l'eau claire, etc. Il n'y a que peu ou point de différence de ces coutumes des anciens Brachmanes à celles des Bramins d'aujourd'hui. Ceux-ci sont aussi zélés partisans de la métempsycose: ils passent pour des enchanteurs, couchent à terre, ne vivent que d'herbes, se lavent scrupuleusement, prennent de l'eau et la jettent vers le Soleil comme un hommage qui lui est dû. Les anciens Brachmanes étaient autrefois divisés en deux classes, dont l'une était des Brachmanes proprement nommés ainsi, et l'autre des Gymnosophistes. Ceux d'entre les Bramins qui ont le plus de rapport à ses anciens Gymnosophistes, c'est la secte des Jauguis; gens presque sauvages, et vivant sous le joug d'une discipline insupportable comme les Gymnosophistes, et qui ne leur cèdent ni du côté de l'hypocrisie, ni de celui de l'orgueil.

monde presque autant de sentimens qu'il y a d'historiens. Ainsi les siècles futurs courraient le même risque à l'égard de notre tems, si toutes les autres nations étaient aussi négligentes là-dessus que le sont les Indiens. La principale, et pour mieux dire, l'unique école des Bramins est à Benares, ville située sur le Gange.

J'ai dit que les Indiens donnent beaucoup dans les talismans et dans les propriétés secrètes des corps célestes, des figures et des nombres. C'est chez les Bramins, qui passent encore pour très-habiles et très-expérimentés, que se conservent ces prétendus mystères. Le commun peuple n'y a point de part. On dit que les Brachmanes ont été autrefois très-versés dans les sciences cachées. Et en effet tous ceux qui s'appliquaient à l'étude de ces sciences obscures et que l'on peut appeler énigmatiques, passaient dans les Indes pour y profiter des lumières des Brachmanes, et pour y trouver les secrets de la magie naturelle dans toute leur pureté et dans toute leur étendue. Tels sont, par exemple, les combinaisons de certains nombres, ou de certaines lettres, et quelques figures bizarres par lesquelles ils croyaient pouvoir découvrir l'avenir.

On prétend que la Cabale a tiré une bonne partie de ses rêveries de la philosophie de Phoë, dont nous avons parlé dans l'article de la métempsycose. On découvre aussi dans cet amas confus de rabbinisme et de magie, quelque chose d'approchant de la doctrine des Lettrés chinois touchant le ciel, et cette matière éthérée dans laquelle Phoë disait que les ames se résolvaient après être séparées des corps. Si ce philosophe Indien a cru que nos ames se dissipent dans les airs, dont même selon lui elles font une partie, les Cabalistes n'ont pas des idées moins étranges sur la matière dont le ciel est formé : ils croient cette matière animée, et prétendent que la Reine du ciel, *Regina cæli*, dont parle le prophète Jérémie dans son quarante-quatrième chapitre, est l'ame de ce ciel matériel qui paraît à nos yeux. On croit encore que la Cabale a tiré plusieurs choses de la philosophie de Platon, qui n'est (*a*) qu'une suite de celle de Phoë.

S'il fallait juger de la prétendue magie et de la science occulte de tous les Indiens par celle d'un vieux Bramin que j'ai vu à Pondichéry, je n'en aurais pas une fort grande opinion. Ce bon homme, qui passait pour un des plus savans, et en même tems pour un des plus à craindre du pays à cause de tout le mal qu'on disait qu'il pouvait faire par le moyen de son art, vint plusieurs fois chez moi. Il me promit de me faire voir des choses étranges et de m'apprendre de grands secrets, et me dit qu'il était obligé pour cela d'égorger un coq, mais qu'il fallait que le sacrifice se fît secrètement; car, comme je l'ai dit ailleurs, il leur était défendu de faire des sacrifices sanglans à leurs Dieux. J'étais cependant fort résolu de ne le pas laisser passer outre, si j'avais vu qu'il eût voulu en venir aux invocations, et que je me fusse aperçu que la nature n'eût plus eu de part à ce qu'il avait dessein de faire. J'avais seulement envie de voir jusqu'où pourrait aller la confiance qu'il avait en son art, et si ses préparatifs auraient quelque chose de commun avec ceux dont les anciens Païens se servaient en de pareilles rencontres. Il m'en épargna la peine. Soit qu'il s'aperçût que je ne donnais pas dans tout ce qu'il me contait de ses enchantemens, ou

(*a*) Il ne faut pas l'appeler suite, n'étant pas possible que Platon ait rien pris de ce Phoë, qui n'était pas son contemporain puisqu'il a vécu après lui.

qu'en effet il n'eût que la réputation d'être habile homme sans l'être véritablement, il ne voulut jamais en venir à la conclusion, et trouva toujours pour excuse mille inconvéniens. Quelquefois le tems n'était pas favorable; quelquefois il n'avait pu trouver un coq bien conditionné, et tel qu'il le fallait pour un sacrifice. Enfin il y avait toujours quelque empêchement. Peut-être aussi ne voulut-il pas ravaler ses hautes connaissances jusqu'à les communiquer à un profane, qui n'était pas initié aux mystères des Bramins. Enfin il n'alla pas plus loin, et se contenta des grandes promesses qu'il m'avait faites; ce qui me confirma dans ma première opinion, et dans l'idée que je m'étais toujours faite de ces rêveries.

XXVIII. DE L'AVERSION QUE LES INDIENS ONT POUR LE VIN.

Je ne sais à quoi l'on pourrait attribuer l'aversion que les Indiens ont pour toutes sortes de vins. On ne peut pas dire qu'ils la tiennent des Mahométans, puisqu'il n'y a que très-peu de tems que ceux-ci sont maîtres des Indes, outre qu'il paraît que les Indiens vivaient dans cette abstinence long-tems même avant Mahomet, qui ne commença à publier sa nouvelle religion que dans le commencement du septième siècle.

On n'oserait en cette occasion remonter jusqu'au déluge, et dire que, dès ce tems-là, quelques hommes voulant imiter ceux qui avaient vécu avant cette inondation générale, et qui, faute de connaître le vin, n'en avaient point bu, s'abstinrent absolument de cette boisson. Peut-être que la posture indécente dans laquelle cette boisson mit Noé, fut cause de cette abstinence. Mais ce serait supposer une chose dont on n'a aucune preuve, et d'ailleurs cette hypothèse ne s'accommoderait pas avec les témoignages de quelques auteurs que je m'en vais rapporter.

Je crois que la raison la plus probable que l'on en puisse donner, c'est la vertu de quelques anciens Brachmanes. Il est apparent qu'ils eurent une forte aversion pour tout ce qui pouvait les entraîner dans le désordre, et leur déranger la raison. Cela leur fit regarder comme très-pernicieuse une boisson capable de faire perdre à l'homme la raison, c'est-à-dire, ce qu'il a de plus cher (*a*). Enfin ils se trouvèrent engagés à inspirer ces sentimens aux peuples qu'ils gouvernaient.

La même abstinence a été observée chez les Juifs et les Nazaréens. Non-seulement ceux qui naissaient tels, comme Samson et saint Jean-Baptiste, mais ceux même qui faisaient vœu de rester dans l'état de Nazaréens pendant un certain nombre d'années, devaient s'abstenir de vin, de toute boisson qui peut enivrer, et de raisins frais et secs. C'est ainsi que cela est ordonné dans (*b*) les Nombres. Nous avons encore dans l'Écriture l'exemple des Rechabites, descendans de Jonadab, fils de Rechab, lesquels ne buvaient aucune sorte de vin. On sait que les Mahométans ne

---

(*a*) Les coutumes doivent leur origine à l'utilité ou à la nécessité. Le vin et toutes les liqueurs fortes sont pernicieuses dans les pays chauds, à cause de la forte dissipation des esprits. L'expérience y a appris qu'il serait utile de se priver de ces liqueurs; et les habiles gens, tels que les premiers Brachmanes, etc, ont cru que pour mieux se concilier le peuple, et pour se faire un plus grand mérite de leur abstinence, il fallait en faire un point de religion, et l'enseigner comme tel.

(*b*) Numer., C. VI, v. 3. *A vino et omni quod inebriare potest abstinebunt.... uvas recentes siccasque non comedent.*

boivent point de vin ; mais à l'égard des raisins, ils en mangent sans aucun scrupule.

L'on ne doit pas dire que les Indiens ne boivent point de vin faute d'en avoir ; car je suis persuadé qu'il a été en leur pouvoir de faire du vin, puisque les vignes que les Européens plantent chez eux viennent assez bien. J'y ai mangé de bons raisins, et l'on m'a assuré qu'aux environs de Golconde, qui n'est pas fort avant dans les terres, il y a quantité de vignes.

Les Bramins boivent beaucoup de beurre fondu. On m'a assuré même qu'ils en font entre eux des excès tout-à-fait surprenans, et que ce beurre leur monte à la tête et les enivre. Cela paraît extraordinaire. J'aurais souhaité d'en avoir l'expérience, s'il avait été possible ; mais ils savent si bien prendre leurs mesures, et faire si secrètement leurs affaires, qu'il est impossible de les surprendre.

Les Romains ont toujours bu du vin. Dans leurs commencemens l'usage de cette liqueur était interdit chez eux aux femmes, de peur (ainsi que le dit Valère-Maxime) cela ne les jetât dans quelque désordre (*a*). Ils étaient si exacts et si rigoureux à faire observer cette loi, qu'Égnatius Mécénius, après avoir appris que sa femme avait bu du vin, la tua sans en être puni (*b*). Cette affaire arriva sous le règne de Romulus. Cette rigueur était un effet de la jalousie des maris ; car ils ne croyaient pas qu'une femme qui avait bu fût capable de défendre son cœur et de résister aux attaques d'un galant, en quoi ils ne se trompaient pas. Ovide, qui se connaissait en galanterie, n'ignorait pas que le vin porte les hommes à la débanche ; mais il semble proposer contre l'amour un remède qui ne vaut guères mieux que le mal qu'il prétend guérir (*c*), c'est de boire avec excès.

Les prêtres d'Égypte furent très-long-tems sans boire de vin ; et comme les rois de cet État étaient prêtres, ils furent obligés d'observer la même abstinence. On remarque que Psammétichus fut le premier roi d'Égypte qui but du vin, environ six cent quarante ans avant Jésus-Christ ; ce qu'apparemment il ne fit qu'à l'exemple des Syriens chez lesquels il s'était retiré dans le tems que Sabachus roi d'Éthiopie entra dans l'Égypte. Mais quoique cette boisson fût en usage sous son règne et sous celui de ses successeurs, ils s'en servirent toujours avec modération, et il y avoit même des lois qui prescrivaient la quantité de vin que les rois et les prêtres devaient boire. Non-seulement on ne buvait point de vin en Égypte avant ce prince, mais même on n'osait pas y en présenter dans les sacrifices aux Dieux, comme quantité d'autres peuples le pratiquaient, parce que les Égyptiens croyaient que cette liqueur était haïe des Dieux, et que les vignes avaient été produites du sang des impies qui s'étaient autrefois soulevés contre le ciel. Je rapporte ceci après Plutarque, qui se sert du témoignage d'Hécatée (*d*). Voici les paroles de son traducteur latin.

(*a*) Valer. Maxim., L. II, c. 1. *Vini usus olim Romanis fœminis ignotus fuit, ne scilicet in aliquod dedecus prolaberentur.*

(*b*) Plinius, L. XIV, c. 13.

(*c*) Ovid., *De Remed. Amoris.*

Vina parant animum Veneri, nisi plurima sumas.

(*d*) Plutar., De Iside et Osiride. *Reges quoque ex sacrarum præscripto litterarum certa mensura vinum hibebant, ut scribit Hecataeus, quia et ipsi essent Sacerdotes. Bibere cœpit*

J'ai déjà dit qu'il est constant que les Indiens ne boivent point de vin, que les Bramins ont particulièrement de l'aversion pour cette liqueur. Cependant j'ai lu tout le contraire dans Athénée (*a*), qui, sur le rapport de Chares de Mitylène, traite les Indiens de gens adonnés à la boisson. C'est à l'occasion d'un combat d'ivrognerie qu'Alexandre établit entre les Indiens après la mort de Calanus, un des sages de la ville de Taxilis ou Taxilia, et qui suivit ce prince jusqu'en Perse, où il se brûla publiquement et en cérémonie, seulement pour se délivrer des incommodités de la vieillesse qu'il commençait à ressentir.

Le texte de Quint-Curce ne rapporte point l'histoire de Calanus; elle ne se trouve que dans (*b*) son Supplément: mais il n'y est point parlé de ces fameux buveurs, ni du prix qu'Alexandre donna au vainqueur; ce qui me surprend. Une histoire comme celle-là était assez curieuse pour trouver place entre un nombre infini d'autres faits que cet auteur nous rapporte au sujet de son héros, et qui assurément ne sont pas aussi extraordinaires à beaucoup près que l'est celui-ci. Il dit cependant dans un endroit que tous les Indiens avaient une forte inclination pour le vin, et (*c*) qu'ils en buvaient beaucoup: il parle pour lors des courtisanes qui versaient à boire au roi Indien, et qui le portaient au lit lorsqu'il avait bien bu. Je m'étonne encore qu'Arrian, qui nous a donné assez au long toutes les particularités de la mort de Calanus, ne nous ait rien dit de cette terrible bacchanale, où celui qui remporta le prix but quatre conges de vin, c'est-à-dire, cent-quatre-vingt-douze pintes: aussi mourut-il peu de jours après sa victoire.

J'avoue que je ne sais comment accorder ces deux passages de Quinte-Curce et d'Athénée avec la manière dont vivent à présent les Indiens. Si celui de Quinte-Curce n'était pas si général, on pourrait dire qu'il n'y avait que quelques-uns de ceux qui étaient voisins des Perses, qui fussent adonnés au vin; car les Perses buvaient beaucoup: mais cet auteur dit positivement que tous les Indiens étaient dans le même cas.... *Vinum..... cujus omnibus Indis largus est usus*, comme je viens de le remarquer. Cela me surprend d'autant plus, qu'ils suivaient pour-lors déjà la philosophie du célèbre Phoë, qui est celle qu'ils suivent encore aujourd'hui; et que les Brachmanes, qui les gouvernaient en ce tems-là, passaient pour les hommes du monde les plus sages et les plus éclairés. Je ne conçois donc pas comment ils pouvaient autoriser de pareils désordres. Comment Alexandre fit-il mourir tant de gens à force de les faire boire; et cela pour célébrer les obsèques d'un homme, aussi retenu et aussi vertueux qu'on nous représente Calanus? Comment ce prince se servit-il de fous pour honorer la

---

Psammetichus, cum neque bibissent ante, neque Diis libassent vinum, non id gratum Diis rati, sed sanguinem eorum qui aliquando bellum Diis intulissent: ex quorum cadaveribus terræ permixtis putant vites esse ortas.

(*a*) *Athenæi Diphnosophista*, L. X. Je rapporterai ici les propres paroles du traducteur d'Athénée. *Chares Mitylenæus in suis de Alexandro historiis, cum de Calano Indo Philosopho narrasset, illum in accensum rogum se projecisse et ita obiisse, refert Alexandrum ad ejus tumulum Gymnicos ludos edidisse, ac musicos et quæ laudaretur funebrem orationem haberi præcepisse: tum etiam, quoniam Indi bibaces erant, meræ potionis certamen proposuisse, cujus præmium esse primario victori talentum. Secundario minæ trigenta, tertio decem: eorum autem, qui tum vinum avidius biberunt, triginta quinque perfrigeratos, mox exspirasse; in tentoriis autem sex exiguo post intervallo perilsse, victoriam obtinuisse quendam nomine Promachum, epotis meri congiis quatuor.*

(*b*) *Quintus Curtius*, L. X.

(*c*) Idem, L. VIII. *Ab iisdem vinum ministratur, cujus omnibus Indis largus est usus.*

mémoire d'un homme si sage ? Concluons de tout ceci que, si il est vrai que les Indiens aient été autrefois tels que ces deux auteurs nous les dépeignent, il faut qu'ils aient bien changé dans la suite, puisque de grands ivrognes ils sont devenus sobres et ennemis mortels du vin.

On demandera, sans doute, depuis quand ce changement s'est fait. Une époque comme celle-là mérite bien d'être remarquée. Mais c'est un article auquel je crois que personne ne pourra répondre, parce que cette aversion que les Indiens ont pour le vin paraît pour ainsi dire innée en eux, et que, comme j'ai déjà dit, on a de la peine à croire qu'ils aient jamais pu vivre autrement qu'ils vivent aujourd'hui. Outre cela, si ce changement s'était véritablement fait, il aurait fallu qu'il se fût introduit par le moyen de quelque fameux Législateur qui eût été absolu dans toutes les Indes. Depuis Alexandre, on n'entend point dire que les Indiens aient eu un homme de ce caractère. Mais je m'aperçois qu'en rapportant toutes ces raisons pour tâcher d'insinuer que les Indiens n'ont jamais été buveurs, ou du moins pour faire naître des difficultés contre cette opinion, je m'expose à me faire reprocher que je m'oppose ouvertement au témoignage de Chares de Mitylène et à celui de Quint-Curce. J'avoue que j'ai de la peine à me rendre à ce qu'ils nous rapportent des Indiens ; et si je ne rejette pas entièrement ce qu'ils ont avancé, je ne puis au moins m'empêcher de dire que je crois le passage de Quint-Curce trop général, et que ce vice qu'il leur reproche ne regardait que quelques cantons particuliers des Indes, qui, comme je viens de dire, étaient probablement ceux qui confinaient avec la Perse. On doit même remarquer que dans les Indes Alexandre s'écarta peu de l'Indus et de l'Hydaspe, et que par conséquent il ne lui fut pas fort difficile d'avoir du vin de Perse, et entre autres de celui de Schiras, qui est vers les confins de la Perse. Ce vin est renommé dans toutes les Indes, et c'est celui qu'on y boit le plus communément. Il y a quantité de vaisseaux qui en vont chercher, et qui le portent vendre dans tous les endroits où les Européens sont établis.

XXIX. DE LEUR NÉGOCE ET DE LEUR MAUVAISE FOI.

Les Indiens s'appliquent beaucoup au commerce et y réussissent assez bien : mais l'on doit être sur ses gardes, lorsqu'on fait quelque marché avec eux ; car quand ils ne trompent point, c'est qu'assurément ils ne peuvent. Quelque déraisonnable que soit la proposition qu'ils font sur quelque marché, et quoiqu'ils surfassent une chose de plus de la moitié, cela se fait avec un sang-froid qui démonte souvent les Européens. On a beau s'emporter contre eux, ils ne répondent que des honnêtetés ; et pendant qu'on jette son feu, ils écoutent avec beaucoup de flegme sans dire un seul mot désobligeant. D'autre côté, quand on ne leur offrirait que cinq sols d'une chose qui vaudrait dix pistoles, il ne s'en fâcheraient pas, ni ne releveraient avec aigreur la proposition déraisonnable qu'on leur fait. Quoi qu'il en soit, ils viennent insensiblement à leur but. Ils aiment même à avoir affaire à des gens prompts, et disent que ceux-là sont ordinairement plus aisés à réduire que les flegmatiques ; en quoi ils ne se trompent pas.

Ils sont outre cela grands usuriers, particulièrement à l'égard des étrangers : et peut-être en a-t-on fait chez eux un point de religion, ou du moins une chose permise, comme il semble qu'elle l'était autrefois chez

les Juifs (*a*). Que cela soit ou non, les Indiens (*b*) ne leur cèdent en rien sur cet article.

XXX. DU RANG QU'ILS DONNENT AUX ARTS, ET DU SENTIMENT DES ANCIENS SUR LA SOIE.

Les arts ne sont estimés chez les Indiens qu'à proportion qu'ils sont nécessaires à la vie (*c*). Ainsi le métier de labourer la terre et celui de garder les troupeaux y sont les premiers, pendant que celui d'orfèvre y est des plus vils et des plus ravalés.

Ils sont très-ignorans dans la sculpture et dans le dessin : mais tout le monde sait la manière dont ils travaillent en soie et en coton. Il y a bien des siècles qu'ils sont renommés à cause de leur adresse en ces ouvrages.

(*d*) Le Père Pétau rapporte, après plusieurs autres, qu'environ l'an vingt-cinquième du règne de Justinien, c'est-à-dire, vers le cinq cent cinquante-deuxième du salut, quelques moines, qui vinrent des Indes à Constantinople, y apportèrent des œufs de vers à soie, et y enseignèrent la manière de la travailler.

Ce savant chronologiste, et tous ceux qui ont parlé comme lui, ont simplement voulu dire que jusqu'à Justinien l'on ne faisait point de soie dans l'Empire d'Orient, mais non qu'elle n'y fût pas en usage ; car on l'y connaissait long-tems avant le règne de cet empereur.

Par exemple, Ézéchiel (*e*) voulant déplorer le misérable état où la fameuse ville de Tyr devait se trouver réduite, après avoir rapporté tout ce qui contribuait à sa grandeur ajoute qu'elle trafiquait avec les Syriens, et qu'entre autres choses elle tirait de chez eux des soies. Les Syriens pouvaient en avoir très-facilement des Indes, en descendant par l'Euphrate dans le golfe de Bassora.

Les Perses s'en servaient aussi anciennement ; et les habits de soie étaient chez eux une marque de dignité. Entre les honneurs qu'Assuérus fit à (*f*) Mardochée, il ne faut point oublier celui de lui donner un manteau de soie.

Qu'on ne s'imagine donc pas que la distance qui était entre les peuples voisins de la Palestine et les Indes, les empêchât d'y négocier. L'auteur du Livre de Job n'ignorait point la manière dont on travaillait aux Indes en toiles peintes, et généralement en toutes sortes de teintures ; car lorsqu'il veut montrer que la sagesse est au-dessus de tous les biens de la terre, quelque précieux qu'ils puissent être, il dit (*g*) que les teintures même des

---

(*a*) Deut., C. XXIII, v. 19, 20. *Non fœnerabis fratri tuo ad usuram pecuniam nec fruges, nec quamlibet aliam rem, sed alieno. Fratri autem tuo, absque usurâ id quo indiget commmodabis.* On ne doit pas croire qu'à cause de cela Dieu ait permis l'excès dans l'usure.

(*b*) Voyez là-dessus les Voyages de Tavernier, Chardin, Bernier, etc.

(*c*) En cela ils ont conservé l'idée que les premiers hommes ont eue de l'agriculture. Elle doit naturellement avoir le pas sur les arts qui sont le moins nécessaires à la vie.

(*d*) Ration. Temp.

(*e*) Ezechiel., C. XXVII, v. 16. *Syrus negotiator tuus..... et sericum proposuerunt in mercatu tuo.*

(*f*) Esther., C. VIII, v. 15. *Coronam auream portans in capite, et amictus serico pallio.*

(*g*) Job., C. XXVIII, v. 16. *Non conferetur tinctis Indiæ coloribus.* C'est ainsi que la Vulgate traduit : mais il y a dans l'original *l'or fin d'Ophir.*

Indes ne peuvent entrer en comparaison avec elle. L'on objectera peut-être que ce que les anciens appelaient *Sericum* n'était pas la même chose que notre soie ; et que par conséquent les moines qui revinrent des Indes à Constantinople, non-seulement y enseignèrent la manière de la travailler, mais encore furent les premiers qui en apportèrent, et qu'avant eux on ne s'y servait point de soie telle que nous l'avons aujourd'hui. Plusieurs auteurs sont encore de ce sentiment, et prétendent qu'il y avait une grande différence entre le *Sericum* des (*a*) anciens, et la soie d'à présent. Mais je ne vois pas que leur opinion soit fondée sur quelque chose de fort solide, puisqu'ils ne sont fondés que sur ce que quelques-uns ont dit autrefois de la manière dont se faisait le *Sericum*, laquelle n'a aucun rapport à notre façon de tirer la soie. Ainsi il me semble que cela ne conclut rien, pour prouver que l'un n'a pas été la même chose que l'autre. Il est fort possible que les Juifs, les Grecs et les Romains, en faisant usage de la même soie que nous avons, lui aient donné une origine différente de celle qu'elle a, parce qu'ils ne connaissaient pas la manière dont on la faisait, ni d'où elle était tirée, étant trop éloignés du pays où on la travaillait.

Plusieurs croyaient, par exemple, qu'elle se tirait de l'écorce d'un arbre que l'on trouvait le moyen de peigner et de filer, comme le rapportent (*b*) Strabon et (*c*) Pausanias. Pline, et avec lui quantité d'anciens, ont dit qu'elle se faisait d'une espèce de laine qui se formait sur les arbres des Indes. Cela paraît d'abord rapporté en l'air et sans aucune vraisemblance ; cependant, si l'on veut bien examiner la chose à fond, l'on trouvera que peut-être Pline et ceux qui ont suivi son sentiment ne se sont pas si fort trompés qu'on le pense, ou du moins que ce qu'ils ont dit n'était point avancé sans fondement. Il y a toutes les apparences qu'avant que les hommes sussent la manière de nourrir les vers à soie, et de les faire travailler, il y avait beaucoup de ces insectes dans les bois, qu'ils y choisissaient les arbres dont les feuilles étaient les plus tendres, et qu'ils filaient leur soie autour des petites branches, comme font encore aujourd'hui les chenilles, avec lesquelles les vers à soie ont beaucoup de ressemblance. Les hommes trouvant ces petits pelotons de vers sur les arbres et formés à peu près comme une fève, s'imaginèrent que ces sortes d'arbres produisaient naturellement et l'un et l'autre, et que ces pelotons n'avaient point d'autre origine que celle-là. Ce sentiment, quoique faux, avait au moins un fondement, et est même bien plus soutenable que celui qui a fait sortir la soie de l'écorce d'un arbre.

(*a*) La soie était certainement connue chez les anciens, plusieurs siècles avant Justinien ; mais comme on ne savait pas profiter du travail des vers à soie, elle était beaucoup plus rare qu'elle ne l'a été dans la suite, et sur-tout depuis environ deux cent cinquante ans. Par exemple, toutes les fabriques modernes d'étoffe de soie étaient absolument inconnues aux Grecs et aux Romains. Ils avaient pourtant des étoffes tissues de soie et de laine, quoique l'on ne trouve rien chez eux qui ait véritablement rapport aux *Damas*, dont l'origine est due à la ville de ce nom ; aux *Ras*, qui nous sont venus de Maroc ; aux *Armosins*, qui nous sont venus d'Ormuz, etc. Mais, quoi qu'il en soit, divers passages des anciens prouvent l'usage de la soie ; et de tout ce qu'on peut dire au contraire on n'en tirera que cette conséquence, c'est qu'elle était chez eux très-rare et très-chère.

(*b*) Lib. XV.

(*c*) In Eliacis.

(*a*) Ovide, dans ses Métamorphoses, parle de certains vers qui entouraient de filamens les branches des arbres, et qui prenaient ensuite la forme de papillons.

Peut-être que le poète a voulu parler des chenilles, qui filent une espèce de soie, et qui se changent aussi en papillons; mais peut-être aussi a-t-il voulu parler des vers à soie, qui dans ce tems-là devaient être dispersés dans les bois comme le sont les chenilles. Et comme on n'en tirait aucun usage, aussi n'en prenait-on aucun soin. On pourra objecter que les filamens dont parle Ovide étaient blancs, *canis filis;* ce qui semble ne point convenir à la soie que nos vers font ordinairement, laquelle est presque toujours jaune : mais je crois qu'on pourrait répondre à cela que la rosée et le grand air donnaient peut-être cette couleur à la soie. Cependant je ne voudrais pas l'assurer, et je ne donne ceci que comme une conjecture.

Presque tous les auteurs conviennent entre eux sur l'étymologie du mot *Sericum*, qu'ils font descendre d'un certain peuple appelé (*b*) *Seres*. Mais comme plusieurs nations ont porté ce nom, il est très-difficile de connaître au juste quelle a été celle dont la soie a tiré le sien.

Il y a eu dans l'Éthiopie intérieure, et vers la source du Nil, un peuple que l'on appelait (*c*) *Seres*. Un autre occupait les terres qui sont entre le Gange, l'Hydaspe et l'Indus; ce qui fait aujourd'hui l'État du Grand Mogol et une partie de celui de Perse. Enfin le troisième peuple de ce nom demeurait au nord de la Chine, et (*d*) son pays était borné au levant par l'Océan Oriental, au couchant par la Scythie; ce qui compose les royaumes de Tangut et de Niuché, lesquels font une partie de la Grande-Tartarie. La ville capitale s'appelait *Issedon Serica*, que plusieurs croient être celle qui porte à présent le nom de (*e*) *Suchur*.

Si l'on voulait chercher absolument l'étymologie du mot *Sericum* dans le nom d'un de ces trois peuples, il me semble que l'on devrait la tirer de celui qui était entre le Gange, l'Hydaspe et l'Indus; ce pays étant très-abondant en soie, et le trafic assez aisé à faire de-là en Palestine par le moyen du golfe de Perse et de l'Euphrate. Sans aller chercher si loin, je crois que l'on pourrait très-bien rapporter le *Sericum* aux Syriens, qui, comme je viens de le remarquer, trafiquaient en soie avec les marchands de la ville de Tyr, qui la faisaient ensuite passer dans toute la Palestine. Quoi qu'il en soit, presque toutes les nations Orientales ont convenu dans le nom qu'elles ont donné à la soie. Les Hébreux l'appelaient *Sericot*, les Syriens *Seriaca;* les Grecs appellent un habit de soie *Sericos*. Quelques-uns ont prétendu que ce mot *Sericos* vient de l'Arabe *Sarac*, qui signifie être resplendissant.

(*a*) *Quæque solent canis frondes intexere filis.*
Agrestes tineæ, res observata Colonis,
Fatali mutant cum Papilione figuram.

(*b*) On croit que ces *Seres* sont les Chinois; et cette opinion paraît avoir quelque fondement. Le royaume de la Chine produit une prodigieuse quantité de soie; et selon les Annales des Chinois, il paraît qu'on la travaillait dans cet empire huit cents ans avant la naissance de Jésus-Christ.

(*c*) Salmasii *Exercit.*; Plin. *in Solinum.*

(*d*) Orozius. Strabo. Plinius. Ptolom. etc.

(*e*) C'est une ville de la province de *Tangut*.

XXXI. DE LA MANIÈRE DONT LES INDIENS ÉCRIVENT, ET DE CE DONT ILS SE SERVENT AU LIEU DE PAPIER.

Les Indiens écrivent sur la feuille d'un arbre que l'on appelle *Latanier*. C'est une espèce de palmier, dont les feuilles ne sont pas si longues que celles du palmier ordinaire; elles sont fortes et épaisses. Ils écrivent avec un poinçon. Lorsque les lettres sont tracées, quelques-uns passent du noir sur toute la feuille, et remplissent ainsi les caractères; mais la plupart se contentent des traces que le fer y a faites. Ces feuilles ne demandent pas beaucoup de préparation : il suffit de les laisser sécher, et de les séparer ensuite par côtes; car elles sont faites comme un éventail. Lorsqu'elles sont sèches comme il faut, elles ont la couleur de la paille; mais à la longueur du tems, elles brunissent fort.

On a parlé anciennement de ces feuilles sur lesquelles écrivaient les Indiens, et l'on appelait l'arbre qui les porte *Talos*. On avait pris, selon toutes les apparences, *Talos* pour *Lotos;* entre lotos et latanier, il n'y a pas grande différence. Il est vrai que ce mot n'a pas une terminaison Indienne; mais comme il venait de loin, on a cru apparemment devoir l'habiller à la Grecque, et le faire terminer en *os*. Peut-être aussi que les Grecs qui l'ont connu, lui ont donné une terminaison conforme à leur langue. Cependant il paraît par la description qu'on a faite de cet arbre, que l'on ne le connaissait point du tout; car on a dit que ses feuilles avaient six coudées de long, en quoi on s'est fort trompé. Les feuilles de Latanier vont rarement jusqu'à deux coudées. Il se peut fort bien faire que l'on ait pris le Bananier pour le Latanier. Celui-là a souvent des feuilles de dix, et même de douze pieds de long : mais elles sont si minces, que le moindre vent les déchire; de sorte qu'il serait impossible d'y écrire.

L'on peut s'imaginer facilement que l'écriture ne fut pas si commune dans sa première origine qu'elle le devint dans la suite; aussi ne s'en servait-on pas indifféremment pour toutes sortes de choses, mais seulement pour celles qui méritaient de durer éternellement dans la mémoire des hommes.

On écrivait donc rarement; et lorsque l'on écrivait, on travaillait pour les siècles. Il y a quelque apparence que les pierres furent la première matière dont les hommes se servirent d'abord pour transmettre les événemens à la dernière postérité. L'on prétend qu'Enoch grava sur deux obélisques l'histoire de la création de l'Univers. Les premières et les secondes Tables sur lesquelles furent tracés les Commandemens de la Loi, et que Dieu donna à son peuple par la main de Moïse, étaient de pierre. Josué, après la prise de la ville d'Haï, (*a*) écrivit le Deutéronome autour d'un autel qu'il éleva au Seigneur. On ne doit pas s'étonner qu'il ait écrit tout le Deutéronome dans un si petit espace. On sait assez qu'il contient trente-quatre grands chapitres; et l'on convient que les pierres n'étant pas polies, le fer n'y ayant point passé, les caractères devaient être plus grands qu'ils ne l'auraient été sans cela : mais il faut savoir aussi qu'alors on écrivait presque tout par abbréviation, et même ordinairement (*b*) en carac-

(*a*) Josué, C. VIII, v. 32. *Et scripsit super lapides Deuteronomium, etc.*

(*b*) Il n'y a pas à douter que les Juifs n'aient emprunté les hiéroglyphes des Égyptiens,

tères hiéroglyphiques. C'est de cette manière qu'on a pu écrire toute l'Iliade d'Homère sur la peau d'un serpent, et qu'on a ramassé tous les Actes des Martyrs, et écrit jusqu'à leurs dernières paroles (*a*). Cette coutume qu'on avait alors d'écrire par abbréviations, faisait qu'on écrivait avec une vîtesse surprenante. Ausone dit que la main de certaines gens allait plus vîte que la parole, et qu'ils avaient plutôt écrit ce qu'on leur dictait qu'on n'avait achevé de le prononcer. Avant lui Martial avait dit la même chose (*b*).

Dans la suite des tems, on se servit aussi des métaux pour y écrire, et Job dans son malheur souhaitait de trouver quelqu'un qui pût tracer sur des lames de plomb, et avec un style de fer, tout ce qu'il disait, ou le graver sur le caillou. (*c*) Lorsque Judas Machabée envoya une ambassade aux Romains, les articles de la ligue offensive et défensive que cette République fit avec les Juifs, furent (*d*) gravés sur des tables d'airain, et envoyés à Jérusalem. Ceux de Sparte ayant appris que Jonathas était mort, et que son frère Simon lui avait succédé dans le souverain pontificat et dans le le gouvernement de la Judée, lui (*e*) écrivirent également sur des tables d'airain. Enfin c'était ordinairement sur ce métal que s'écrivaient les traités, les ligues et généralement les actes publics.

Les tables de bois furent aussi employées à cet usage. Quelques-unes étaient enduites de cire; mais communément on se contentait de tracer simplement sur le bois ce dont ils s'agissait. Quelquefois on se servait pour cela de tables de cèdre; ce qui faisait que ces ouvrages se conservaient si long-tems. Quelquefois aussi on prenait indifféremment de toutes sortes de bois, que l'on frottait seulement d'une certaine eau qui coule du cèdre; et cette liqueur empêchait les vers de s'y mettre. (*f*) Pline dit que l'on se servait en Égypte de ce même suc de cèdre pour préserver les corps de la corruption.

Les Arabes se servaient anciennement d'os d'épaules de mouton et de chameau pour écrire, et plusieurs de ces os liés ensemble faisaient un livre. De-là on peut juger qu'ils n'écrivaient pas beaucoup; car il faudrait quantité de pareils os, pour faire un volume de médiocre grandeur. Aussi ne passaient-ils pas pour de fort habiles gens dans le commencement du Mahométisme, et même long-tems avant. (*g*) Pocock dit qu'Othman et les premiers sectateurs de Mahomet se servirent des mêmes os de mouton et chameau, pour écrire les rêveries de leur faux prophète. Nous voyons par-là

---

puisqu'ils leur ont pris plusieurs autres coutumes tant religieuses que civiles. Mais sans avoir recours aux hiéroglyphes, l'autel pouvait être assez grand pour y écrire tout le Deutéronome; et d'ailleurs on a vu l'Evangile selon S. Jean écrit en si petits caractères, qu'on pouvait l'enfermer dans une coquille de noix, etc.

(*a*) Supposé cependant que l'on nous les ait données telles qu'ils les avaient dites, et non pas telles qu'ils les devaient dire.

(*b*) Martial. Epigram.

Currant verba licet, manus est velocior illis;
Nondum lingua suum dextra peregit opus.

(*c*) Job., C. XIX, v. 23, 24. *Quis mihi tribuat, ut scribantur sermones mei? quis mihi det, ut exarentur in libro stylo ferreo, et plumbi lamina, vel sculpantur in silice?*

(*d*) 1. Machab., C. VIII, v. 22. *Et hoc rescriptum est quod rescripserunt in tabulis æneis, et miserunt in Jerusalem, etc.*

(*e*) 1. Machab., C. XIV, v. 18. *Scripserunt ad eum in tabulis æneis.*

(*f*) Plin., L. II, IV, c. 5.

(*g*) Pocock., *Specim. Histor. Arabicæ.*

quelle était leur grossièreté, qu'ils ne quittèrent enfin que par le commerce qu'ils eurent avec les habitans de Médine, beaucoup plus polis que les habitans de la Mecque. C'est de ces derniers que je parle.

C'est en Égypte que l'on trouva le *Papyrus :* c'était une espèce de jone, dont on tirait la peau que l'on battait bien, et que l'on gommait ensuite. Toutes les autres nations en allaient chercher en Égypte; et dès ce tems-là le nombre des livres commença à augmenter de beaucoup, cette plante ne demandant pas tant de préparation, et n'étant pas d'un si grand volume que les tables dont on était obligé de se servir auparavant. Mais les Égyptiens, jaloux de la quantité de livres que faisaient les étrangers, et chagrins de voir qu'ils y réussissaient aussi bien qu'eux, défendirent de transporter davantage le papyrus hors de leur État. Cette défense donna occasion à ceux de Pergame de préparer la peau de mouton, et de faire ce que nous appelons aujourd'hui le parchemin, auquel on donna à cause de cela le nom de *Charta Pergamena*. (*a*) Hérodote prétend cependant que les Ioniens l'ont trouvé long-tems avant ceux de Pergame.

Il serait presque impossible de dire au juste qui ont été ceux qui ont inventé les caractères, et la manière d'exprimer sa pensée par des figures. On n'a aucune certitude là-dessus. Les Phéniciens se flattaient d'en avoir été les inventeurs; (*b*) Lucain dans sa Pharsale nous dit que communément on le croyait ainsi.

Mais s'il était vrai, comme nous l'avons déjà dit, qu'Énoch eût écrit sur deux colonnes l'histoire de la création du monde, l'on pourrait dire que les Phéniciens ne sont point les premiers qui se sont servis de l'écriture. Cependant il se pourrait qu'ils eussent été les inventeurs des lettres, quoiqu'on eût élevé des monumens avant eux, et décrit les événemens mémorables sur la pierre ou sur le métal. Cela pouvait s'être fait par des hiéroglyphes, au lieu des caractères (*c*), qui en eux-mêmes n'ont aucun rapport avec ce qu'on leur fait signifier. Telles furent dans la suite les lettres des Phéniciens, et telles le sont aujourd'hui les nôtres. Ainsi, les premiers hommes ont trouvé le moyen d'exprimer leurs pensées par des hiéroglyphes, et les Phéniciens par des caractères qui, en occupant plus de place, ex-

---

(*a*) Herodote, L. V.

(*b*) *Phœnices primi (famæ si credimus) ausi*
Mansuram rudibus vocem signare figuris.

M. de Brebeuf a traduit heureusement et élégamment ces deux vers par les quatre suivans :

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux,
De peindre la parole, et de parler aux yeux;
Et par les traits divers des figures tracées,
Donner de la couleur et du corps aux pensées.

(*c*) Il se peut aussi qu'ils n'aient eu d'abord ni hiéroglyphes, ni caractères; qu'ils n'aient eu d'autres secours pour conserver la mémoire des événemens que la tradition, les nœuds des peuples Américains, et autres pareilles inventions. Dans la suite, ces moyens paraissant fort imparfaits, on inventa les hiéroglyphes, qui ont été en usage chez divers peuples de l'Orient, chez les Mexicains, et même dans le Canada, si l'on en croit La Hontan, qui les appelle les *Armoiries des Sauvages*. Cet auteur a trouvé le vrai nom des hiéroglyphes. Ils étaient en quelque façon relatifs à nos armoiries d'aujourd'hui; avec cette différence que les peuples qui ont eu des hiéroglyphes, s'en servaient pour la nécessité, ou peut-être pour exprimer les choses avec plus de force, au lieu que nous ne nous en servons que pour satisfaire la vanité.

posaient plus clairement les pensées que ces hiéroglyphes (*a*), et étaient beaucoup plus aisés à faire; car, comme l'on sait, les premiers étaient composés de figures de plantes et d'animaux : de sorte que pour bien écrire il fallait savoir passablement bien dessiner (*b*).

Quand on commença de se servir de l'écriture au lieu des hiéroglyphes, on retint toujours l'usage des derniers dans les armoiries et dans les cachets; et si (*c*) Clément Alexandrin conseilla aux Chrétiens de son tems de prendre pour emblêmes des figures qui eussent quelque rapport au Christianisme, il leur laissa aussi l'usage de quantité d'autres dont se servaient les Païens.

Les Grecs prétendent aussi que l'art d'écrire a pris naissance chez eux, mais sans aucun fondement. Tout le monde convient que Cadmus l'apporta de Phénicie en Grèce. Il est vrai que les Grecs inventèrent des caractères différens des caractères Phéniciens : mais ce fut plusieurs siècles après avoir reçu ceux de ce peuple; et ils ne se servirent même des nouveaux pendant très-long-tems que pour des scolies et des annotations, qu'ils écrivaient au bas de la page ou à la marge. Cependant, comme les lettres majuscules occupaient trop de place, et qu'étant presque toutes carrées elles demandaient plus d'exactitude, ils les abandonnèrent enfin pour suivre les courantes, et ne s'en servirent plus que pour les inscriptions publiques, pour les titres et pour les commencemens des chapitres. Dans la suite les vieilles lettres furent appelées *initiales*. On sait que les Rabbins ont aussi de ces lettres courantes, dont ils écrivent leurs Commentaires.

Le papyrus d'Égypte a donné le nom à notre papier, qui est une des choses les plus utiles et les plus commodes que l'esprit de l'homme ait inventées. Cependant, quoique rien au monde ne soit plus commun chez nous que l'est le papier, l'on ne sait quand il a commencé, ni qui est celui à qui l'on est redevable de son invention. Quelques-uns ont prétendu qu'il était en usage dès le tems de Tite-Live, qui mourut la quatrième année du règne de Tibère : mais il est probable qu'ils se sont trompés; et que, quand ce célèbre historien a parlé de *tela linea*, il a entendu par-là la toile sur laquelle on peignait. Il est constant qu'il s'en faut de beaucoup que le papier ne soit si ancien; Melchior Inchoffer, jésuite Allemand, qui vivait dans le milieu du siècle passé, a porté les choses dans une autre extrémité, en avançant que le papier ne passe pas deux cents ans. Mais on ne sait comment un homme comme lui, qui n'était point neuf dans l'antiquité, a pu ignorer que nous avons plusieurs manuscrits qui ont plus de trois cents ans, et qui cependant sont écrits sur du papier tel que le nôtre. Le P. Mabillon (*d*) dit que M. d'Hérouval lui a communiqué une lettre

---

(*a*) Un hiéroglyphe pouvait suppléer à plusieurs termes, mais la pensée restait obscure et énigmatique. Il aurait été fort difficile d'étendre loin la connaissance des arts et des sciences avec des secours si faibles.

(*b*) Ceux qui ont vu les hiéroglyphes des Égyptiens et des Mexicains, etc., conviendront facilement que les règles du dessin y sont fort mal observées. Nous croyons avec raison que ces hiéroglyphes sont les premières ébauches de l'art du dessin. S'il y a quelque chose à admirer dans les hiéroglyphes, c'est l'esprit et non pas les traits de la figure.

(*c*) Clemens Alexand. *in Pedag.* Voici les paroles de son traducteur : *Sint autem vobis signacula columba, vel pisces, vel navis, quæ cursu veloci a vento fertur, vel lyra musica quâ usus est Polycrates, vel anchora nautica quam insculpebat Seleucus; et si sit piscans aliquis, meminerit Apostoli, et puerorum qui ex aquis extrahuntur.*

(*d*) Mabil., *De Diplomatica.*

que le sire de Joinville écrivit à saint Louis sur du papier ordinaire, et juge de-là qu'on ne hazarde rien en donnant au papier cinq cents ans d'antiquité.

Il est étonnant et fâcheux que des choses comme celle-là restent cachées dans l'obscurité, et qu'on n'en puisse raisonner que par conjectures.

XXXII. DE LEURS ARMÉES ET DE LEUR MANIÈRE DE FAIRE LA GUERRE.

Je ne m'étonne plus de ce que les historiens nous rapportent des armées nombreuses de Xerxès et de Darius, après avoir vu près de Balassor le le camp des Maures. Ces sortes d'assemblées méritent plutôt le nom de cohue que celui d'armée. C'est un assemblage sans ordre, une foule de toutes sortes de gens, entre lesquels on ne remarque presque aucun ordre.

Premièrement, chaque cavalier a toujours avec soi tout au moins deux ou trois valets, et autant de femmes. Les Omrahs, qui sont les commandans et les officiers généraux, en ont à proportion : ainsi, dans une armée où il y aura cent mille ames (*a*), ce sera beaucoup si l'on y trouve dix mille combattans. On peut juger de-là dans quel désordre ils se trouvent lorsqu'ils sont les moins forts, et qu'ils sont obligés de se retirer ; et combien d'embarras leur causent les femmes, les enfans, et quantité de bagage inutile : aussi font-ils rarement des retraites judicieuses.

Si les Gentils indiens n'ont pas tant de femmes que les Maures, ils n'ont pas moins de valets et d'autres gens inutiles. Les Faquirs entre autres y sont insupportables. Ils le sont aussi dans les armées du Mogol, où on les voit en très-grand nombre, et où ils ne font d'autre métier que celui de demander l'aumône. Souvent même ils fixent ce qu'ils veulent avoir, selon le rang et la qualité, et n'en rabattent pas un sou. Ils se tiendront pendant quatre ou cinq jours devant la porte d'une tente, et crieront nuit et jour à pleine tête : *donne-moi tant, donne-moi tant ;* de sorte que le plus court chemin, c'est d'acheter son repos et les satisfaire.

Les Maures et les Indiens ne savent ce que c'est que d'escadronner dans le combat. Chacun donne de son côté : ainsi avec un escadron bien serré, il serait très-facile à un petit nombre de bons cavaliers de les mettre tous en désordre. Il se trouve cependant de très-braves soldats chez eux ; mais ils ne sont pas en grande quantité, et même presque tous ceux qui passent pour les plus déterminés, prennent de l'opium avant que d'aller au combat : ce qui les rend furieux, et les empêche de connaître le danger.

(*a*) Il est certain que les armées des anciens Perses avaient le même défaut. Celles des Turcs, quoique le peuple le plus guerrier et le mieux discipliné des Orientaux, l'ont encore. Les armées des Chinois, des Persans modernes, etc., font la même faute. On doit regarder la déroute de cet assemblage de toute sorte de gens comme très-propre à causer la révolution de tout un royaume, et cela peut rendre moins surprenante la grande révolution de la Chine au siècle passé. Il est impossible de retenir dans le devoir et de réunir sous un même intérêt des gens assemblés sans choix ; outre que dans les monarchies très-étendues, les provinces éloignées se regardent à peine comme faisant parti d'un même État. Si l'on fait réflexion à ce que nous disons ici, on trouvera moins extraordinaire que les petites armées de Léonidas et de Thémistocle aient arrêté et même battu le roi de Perse ; et que la Phalangue Macédonienne, conduite par Alexandre-le-Grand, ait renversé la puissante monarchie de l'Orient.

L'infanterie est en très-petit nombre dans les Indes, et u'y connaît pas mieux les évolutions que la cavalerie. Lors même qu'ils sont au combat, la plupart se mettent derrière quelque buisson, et de-là font feu sur les ennemis. Quelques autres, qui veulent venir à l'arme blanche, n'ont ordinairement qu'un petit calçon pour être plus à la légère. Ceux qui courent le mieux sont toujours les plus estimés, car il ne faut pas s'imaginer que deux corps de troupes bien serrés et en bon ordre s'approchent pour se rompre l'un l'autre; ils trouveraient cela trop périlleux : chacun donne de son côté comme il le juge à propos, et lorsqu'ils sont dans l'action l'on dirait souvent qu'ils jouent aux barres.

Je crois que les Juifs se battaient autrefois à-peu-près de même, s'il en faut juger par les louanges que l'Écriture donne à Asaël, fils de Sajura, frère de Joab, qui fut tué par Abner. Elle dit qu'il (*a*) courait comme un chevreuil. Cette qualité ne serait pas fort estimable aujourd'hui, particulièrement dans le frère d'un général.

On sait que les Juifs, tout au contraire des Maures, avaient fort peu de cavalerie. L'infanterie faisait toutes leurs forces, peut-être parce que leur pays était plus couvert que ne l'est celui du Mogol : aussi avaient-ils chez leurs ennemis la réputation d'être fort mauvais cavaliers. On les raillait même ordinairement là-dessus. Rabsaces exhortant Ézéchias à se soumettre à la domination de Sennachérib, et à ne faire aucun fond sur le secours des Egyptiens, offrit à ce prince de la part du roi d'Assyrie deux mille chevaux, s'il voulait le reconnaître pour son seigneur, et se soumettre à lui (*b*); ajoutant en le raillant, qu'encore ne pourrait-il pas trouver dans tout son peuple des gens capables de les monter. Cependant ils avaient, du tems de Salomon, un corps de cavalerie assez considérable, et (*c*) l'Écriture nous dit que ce prince tenait douze mille hommes de cavalerie à son service; mais l'on ne voit pas que les Juifs en aient eu soit avant ou après lui. Ainsi il est à présumer que cette milice ne dura qu'autant que son règne. Cependant je ne crois pas qu'ils fussent entièrement dépourvus de cavalerie, et il y a même quelque apparence que Rabsaces poussa la raillerie un peu trop loin. Quoi qu'il en soit, il est très-constant que la cavalerie n'était pas leur fait. La monture ordinaire des Juifs, c'étaient des (*d*) ânes : ainsi l'on a tort de s'étonner que Jésus-Christ faisant son entrée dans Jérusalem ne se servît pour cela que d'un âne, puisque c'était la monture de la Nation (*e*). Un homme même ne passait pour puissant et pour magnifique, que lorsqu'il avait des écuries pleines

---

(*a*) 2. Reg., C. II, v. 18. *Porrò Asaël, cursor velocissimus, quasi unus de capreis quæ morantur in sylvis.* La plus grande partie des Américains font la guerre par embuscade, et se battent sans règles en courant. Les anciens Parthes combattaient leurs ennemis en fuyant, jusqu'à ce qu'ils les eussent attirés dans une embuscade. Les Tartares font aujourd'hui la même chose.

(*b*) Isaiæ C. XXXVI, v. 8. *Et nunc trade te Domino meo Regi Assyriorum, et dabo tibi duo millia equorum, nec poteris ex te præbere ascensores eorum.*

(*c*) 2. Paral., C. I, v. 14.

(*d*) Cela doit nous faire trouver moins étrange que l'Écriture emploie fréquemment l'âne dans les comparaisons qu'elle fait : les Juifs n'en avaient par la même idée que nous. Il est fort naturel d'employer des comparaisons, ou de prendre des idées, des coutumes de son pays.

(*e*) Les Indiens mesurent la puissance et les richesses d'un homme au nombre de ses éléphans. Voyez les Voyages de Fryer. Le nombre des Chameaux fait le même effet chez les Arabes, etc.

de ces animaux; et l'Écriture voulant (*a*) marquer les richesses et la magnificence de Jaïr le Galaadite, qui, après Tola, jugea le peuple d'Israël, dit (*b*) qu'il avait trente fils montés sur trente ânes. Elle nous dit à peu près la même chose (*c*) d'Abdon, qui fut aussi un des Juges d'Israël.

(*d*) Les Indiens ont encore des éléphans dans leurs armées, comme nous lisons qu'en avaient autrefois les Perses et presque tous les peuples de l'Orient. Ce sont de furieux animaux à la guerre; car outre qu'ils sont tout couverts de fer pour parer les coups de flèche et de mousquet qu'on leur tire de tous côtés, ils ont encore la trompe armée d'une grosse chaîne qu'ils tournent avec rapidité, et qui fait un étrange ravage dans les endroits où ils passent, surtout lorsqu'ils sont conduits par d'habiles maîtres.

Les Romains éprouvèrent autrefois la fureur des éléphans, qui leur tuèrent quantité de monde, et les mirent en désordre dans la première bataille. Ce ne fut qu'après avoir été ravagés une fois par ces animaux, qu'ils apprirent la manière de s'en défendre. C'était de leur tirer dans la trompe, car c'est l'endroit du corps le plus sensible à ces animaux. Quand ils s'y sentent blessés, au lieu d'avancer sur ceux qui les attaquent ils retournent sur leurs gens-mêmes, qui, pour lors, n'en sont plus les maîtres.

La coutume de se servir d'éléphans dans les armées est très-ancienne chez les Indiens; ils en avaient l'usage dès le tems de Sémiramis. Cette reine, qui porta la guerre jusqu'aux extrémités des Indes, voyant le dégât que ces animaux faisaient dans ses troupes, s'avisa (*e*), au rapport de Diodore de Sicile, d'en faire de bois et de les mettre à la tête de son armée. Les Indiens, qui ne croyaient pas qu'elle en eût aucun, et qui tout d'un coup lui en virent un si grand nombre, en furent surpris. Leurs chevaux ne furent pas moins épouvantés que s'ils avaient vu de véritables éléphans, parce qu'ils étaient parfaitement bien contrefaits. Ces peuples plièrent d'abord, et les Assyriens les voyant en désordre les poursuivirent vivement : mais les autres s'étant aperçus qu'au lieu de véritables éléphans, on ne leur avait opposé que des masses de bois, reprirent courage, se rallièrent et poussèrent à leur tour les gens de Sémiramis, qu'ils défirent.

L'histoire de Diodore nous (*f*) parle encore de certains peuples appelés *Gandares*, qui habitaient sur les bords du Gange, et qu'Alexandre ne voulut point attaquer à cause du grand nombre d'éléphans qu'ils avaient, ou peut-être parce que les Grecs s'y opposèrent, comme le dit Quint-Curce. En effet, ils avaient tout lieu de craindre ces animaux, qui, pour peu qu'ils soient nombreux et bien conduits, font un terrible fracas dans une armée.

On peut voir dans Quint-Curce combien les éléphans de l'armée de

---

(*a*) Ce n'est pas des richesses qu'il est question en ce passage. Il s'y agit du nombre d'enfans, que les Juifs regardaient comme une bénédiction.

(*b*) Jud., C. X, v. 4. *Habens triginta filios sedentes super triginta pullos asinarum.*

(*c*) Judic., C. XII.

(*d*) On s'en est même autrefois servi en Europe, puisque Pyrrhus, Roi d'Épire, en avait dans ses armées. Mais il y a long-tems que la coutume de s'en servir s'est abolie en Europe.

(*e*) Diod. Sic., L. III, c. 5.

(*f*) Idem, L. III, c. 10.

Porus ébranlèrent les troupes d'Alexandre, et les peines qu'eurent les Grecs de se défendre d'abord contre ces puissans animaux. Ce célèbre historien nous parle encore de l'amour qu'avait pour Porus l'éléphant que ce roi Indien montait le jour de la bataille; comment il releva son maître avec sa trompe, et le remit sur son dos; enfin comment il le défendit jusqu'à la dernière extrémité, et jusqu'à ce que les coups que les Grecs lui portaient de tous côtés l'eussent terrassé. On peut dire que si tous les capitaines et tous les soldats de ce prince infortuné avaient eu pour lui autant d'attachement et de fermeté qu'en eut ce pauvre animal, peut-être Alexandre n'aurait-il pas ponssé ses conquêtes plus avant.

XXXIII. DE LEURS EAUX DE SENTEUR.

Les Indiens ont conservé dans leurs plaisirs le goût des anciens par rapport aux fleurs et aux eaux de senteur, et en général par rapport à tout ce qui flatte l'odorat. Lorsque les gens un peu distingués se visitent les uns les autres, ceux qui reçoivent la visite ont de longues bouteilles d'argent qui (*a*) jettent de l'eau-rose par plusieurs petits trous, à peu près comme nos arrosoirs. On secoue ces arrosoirs sur le visage et sur la tête de ceux à qui l'on veut faire honnêteté. En même tems, on présente une assiette couverte de poudre de sendal, qui est un bois très-odoriférant : on en frotte les habits de ceux qui sont venus faire visite; et comme cette poudre est jaunâtre, et que la plupart des habits indiens sont faits d'une toile blanche très-fine, cela produit un effet qui d'abord me parut assez bizarre et me surprit; mais un moment après, je me ressouvins que nous avons en France bien des gens qui mettent très-exactement jusqu'aux basques de (*b*) la poudre blanche sur des habits noirs, et je condamnai ma première surprise.

L'occupation ordinaire des femmes de distinction dans la retraite, (car elles ne sortent guères plus que chez les Turcs) c'est de faire des bouquets, des guirlandes et des couronnes de fleurs, telles que les hommes en portent publiquement sur leur tête le jour de leurs noces : en quoi ils suivent l'ancienne coutume des Grecs, qui étaient délicats dans leurs plaisirs. On peut voir dans presque tous les épithalames, que non seulement le jour de leurs noces, mais encore pendant la douce saison du printems et de l'été, ils prenaient grand soin d'avoir des couronnes de fleurs (*c*), et cela des plus belles et des plus nouvellement cueillies.

(*a*) Les Arabes en versent sur leur barbe et lui attribuent même quelque vertu sacrée, que l'on pourrait presque mettre en parallèle avec l'eau-bénite. Lorsque l'*Eau de la Reine d'Hongrie* parut pour la première fois dans le monde, il n'y eut ni femme, ni fille, ni petit-maître qui ne se plaignît de vertiges et de maux de cœur. Toute l'eau-bénite de la Chrétienté n'aurait pu faire alors la millième partie des effets extraordinaires que fit cet *Eau de la Reine*; et depuis ce tems-là il est peu de personnes à la mode qui ne portent un petit flacon de cette eau. Il y a tant de siècles que l'eau-bénite est en règne, et personne ne s'est avisé encore d'en porter sur soi. Quoi qu'il en soit, nous pouvons mettre l'*Eau de la Reine d'Hongrie* en parallèle avec l'*Eau de Rose* des Indiens. L'une et l'autre sont propres à faire revenir le cœur; et nous ne doutons point que le premier but du cérémonial de l'*Eau de Rose*, qui s'observe aux Indes, ne soit celui-là.

(*b*) Les anciens se poudraient avec de la poudre d'or. Il y a quelque apparence que Salomon fait allusion à cette coutume au v. 11 du Ch. V du Cantique.

(*c*) Les anciens Grecs portaient aussi des couronnes de fleurs aux festins, et surtout ils avaient soin d'y mettre des fleurs qui fussent contraires à l'ivresse. Dans la débauche ils s'en mettaient sur la tête, au col et aux bras. Ils couronnaient aussi leurs gobelets, etc.

XXXIV. DE LEURS ONCTIONS.

Presque toutes les nations du monde ont regardé l'huile comme une des choses dont on pouvait le moins se passer, s'imaginant qu'il était impossible de se garantir des migraines et de toutes les autres douleurs sans se frotter tous les jours la tête d'huile, ou sans en mettre sur la partie affligée. Cette coutume, qu'une espèce de nécessité avait d'abord introduite, devint dans la suite des tems un des principaux moyens dont se servirent le luxe et la mollesse, pour corrompre les mœurs des hommes.

Je dis que cette coutume commença par une espèce de nécessité; car, comme je viens de le remarquer, elle était regardée comme un remède souverain contre les migraines, et particulièrement dans les pays chauds. Ce qui est très-certain, c'est que l'on n'y voit presque jamais devenir chauves ceux qui ont soin de se frotter la tête d'huile. On lit dans l'Écriture que les femmes Juives aimaient beaucoup ces onctions, qu'elles préféraient souvent aux choses même les plus nécessaires à la vie. C'est ainsi que cette veuve de prophète qui s'adressa à Élizée, quoique très-pauvre et manquant de tout (*a*), avait cependant encore de l'huile pour se oindre.

Les Indiens sont également attachés à cette coutume, mais particulièrement les femmes. Ce serait un supplice pour elles de n'avoir pas toujours la tête luisante d'huile: mais comme elles n'ont point d'huile d'olive, elles ne se servent que de celle de coco.

Les onctions n'étaient pas seulement employées chez les anciens contre les maux de tête et pour les blessures; ils s'en servaient encore pour se fortifier les nerfs et se rendre les membres plus souples, particulièrement après quelque exercice pénible. C'est ainsi que nous voyons dans l'Iliade Ulysse et Diomède, revenus de l'armée des Troyens où ils étaient allés pour examiner ce qui s'y passait, (*b*) se laver, se frotter d'huile, et déjeûner après cela.

Les Indiens en usent de même après leurs voyages, ou généralement après quelque action qui les a fatigués; car pour lors ils ne se reposent et ne mangent qu'après s'être lavés et s'être frottés d'huile.

Autrefois les Athlètes s'en servaient aussi: non-seulement ceux qui étaient destinés à la lutte, pour empêcher que leur ennemi n'eût prise sur eux; mais encore tous les autres, dans la vue d'en être plus souples et plus robustes.

Les hommes ne regardant d'abord que l'utilité dans ces onctions, n'y employèrent que de l'huile simple et sans odeur. Peu à peu on voulut joindre l'agréable à l'utile: on y mêla les senteurs et les aromates. Ainsi ce qui n'était dans le commencement qu'un préservatif ou un remède, devint à la fin un des plaisirs les plus sensuels. Il fallut après cela, pour paraître beau et galant, avoir les cheveux humectés d'essences, et être tel qu'Anacréon nous représente Bathille: car lorsqu'il essaie de donner au peintre une idée de la manière dont il doit faire le portrait de ce beau Samien, il lui ordonne de lui faire les cheveux humides (*c*).

(*a*) 4 Reg., C. IV, v. 2. *Non habet ancilla tua quicquam in domo sua, nisi parum olei quo ungatur.*

(*b*) Iliad., L. X. *Hique loti et uncti pingui oleo jentaculo assidebant.*

(*c*) Ou plutôt luisans. — *Anacr.*, Ode XXIX

Nitidas comas fac illi. (Suivant la version Latine.)

Virgile nous dépeint Turnus de la même manière, et dit (*a*) que ses cheveux frisés avec un fer chaud étaient tout humides de myrrhe.

On poussa même la mollesse jusqu'à se faire frotter sans scrupule par des femmes tout le corps avec des essences; et c'est ce qu'observèrent (*b*) Télémaque et Pisistrate, tout sages qu'ils étaient, après avoir visité le palais de Ménélas, et avant que de se mettre à table.

D'autres, immédiatement avant que de se mettre au lit, se oignaient tout le corps d'huiles odoriférantes. Plusieurs Chrétiens des premiers siècles observèrent cette coutume, que (*c*) Clément d'Alexandrie condamna dans ceux de son tems.

Les femmes étaient celles qui s'en servaient le plus; l'Arabie ne fournissait pas des parfums assez forts pour satisfaire pleinement leur odorat. Nos Européennes même étaient dans ce goût, il n'y a pas encore fort longtems; mais la mode ayant changé, il a été absolument nécessaire que le goût changeât aussi, et que, pour se conformer au tems, celle qui, il y a vingt-cinq ans aurait demeuré sans aucune peine au milieu d'une douzaine de cassolettes les plus odoriférantes, et qui portait toujours des gands de senteur, se pâmât à la vue de certaines fleurs, ou à l'approche du moindre parfum. *Altro tempo, altro gusto.*

Lorsque chez les Juifs un homme entrait dans la maison de quelqu'un de ses amis, on lui présentait des essences pour s'en frotter la tête. Ne lui en point offrir était un manque de civilité, ou une marque du peu de cas que l'on faisait de sa personne. Ainsi le Pharisien chez qui Notre-Seigneur Jésus-Christ alla dîner, ayant trouvé mauvais qu'une femme, et qui plus est, une femme pécheresse vînt lui oindre les pieds, le Sauveur lui reprocha que cette femme lui avait fait ce qu'il devait faire lui-même. (*d*) Il lui dit: Vous n'avez pas oint ma tête d'huile, et cette femme en a versé sur mes pieds.

Le Psalmiste voulant marquer qu'il n'aura jamais de familiarité avec le pécheur, dit (*e*) qu'il ne se servira point de son huile pour se oindre la tête, c'est-à-dire, qu'il ne le visitera point, et que par conséquent il ne se trouvera point obligé de recevoir ses honnêtetés.

Les anciens ne se servaient pas seulement d'huiles parfumées et d'essences pour leurs usages, ils en frottaient encore les oiseaux; et c'est ce qu'on peut voir dans une ode fort jolie, où Anacréon fait parler deux colombes, dont une portait de sa part une lettre au beau Bathille. (*f*) Sa camarade

---

(*a*) Æneid., L. XII.

Crispatos calido ferro, myrrhaque madentes.

(*b*) Homer, *Odyss.*, L. IV.

(*c*) Clem. Alex., L. II, c. 8. *Coronarum autem et unguentorum usus non est nobis necessarius; ad libidines enim et voluptates impellunt, maximè cùm nox propè est.*

(*d*) St. Luc, C. VII., v. 46. *Oleo caput meum non unxisti; hæc autem unguento unxit pedes meos.*

(*e*) *Oleum Peccatoris non impinguet caput meum.*

(*f*) Anacr., Ode IX.

Tot unde nunc odores,
Hùc advolans per auras
Spirasque depluisque.

Le Grec exprime beaucoup mieux l'agrément de sa pensée.

la félicite sur ce qu'elle a les ailes parfumées, et qu'elle répand partout une odeur fort agréable.

Les Indiens ne présentent ordinairement que de l'eau-rose à ceux qui leur rendent visite, comme je l'ai remarqué dans l'article précédent : mais lorsque l'on fait quelque séjour chez eux, ils ne manquent pas d'offrir de l'huile tous les matins.

XXXV. DE LEUR EXTÉRIEUR AFFECTÉ.

L'on peut dire des Indiens qu'en général ils sont très-propres : ils ont grand soin de se laver, et je suis assuré que sur les fréquentes ablutions, ils auraient pu disputer contre les plus scrupuleux pharisiens, avec lesquels ils conviennent outre cela en plusieurs choses; par exemple, dans leurs prières, qu'ils affectent quelquefois de faire en public, mais plus particulièrement dans leur extérieur sérieux et composé.

L'emportement est chez eux la marque d'une ame basse; ils ont un mépris tout extraordinaire pour ceux qui ne sont pas maîtres d'eux-mêmes, et qui se mettent en colère. On a beau leur faire quelque tort ou quelque injure, ils ne sortent jamais de leur assiette : mais ils ne laissent pas de se venger; et lorsqu'ils ont une fois résolu de nuire à quelqu'un, ils le font d'autant plus sûrement, et avec d'autant plus de danger, qu'ils ne se servent pour cela que de leur sang-froid, et qu'ils y emploient toute leur réflexion. Ils cachent même si bien leur ressentiment, que, quoique entre eux ils soient toujours sur leurs gardes, surtout avec ceux qu'ils savent n'avoir pas sujet d'être contens d'eux, cela n'empêche pas que tous les jours ils ne s'attrapent les uns les autres, et qu'ils ne voient souvent partir le coup qui les accable de la main de ceux qu'ils croient leurs plus chers et leurs plus fidèles amis. Lorsqu'ils se voient ainsi trompés, sans penser à celui qui les a dupés, ils se contentent de s'accuser eux-mêmes de leur malheur, et d'avouer qu'ils l'ont bien mérité pour avoir eu de la confiance en un homme à qui autrefois ils avaient donné quelque sujet de mécontement; car ils ont pour principe qu'une injure ne s'oublie jamais. Quoique dans le particulier ils soient les hommes du monde les plus portés à la débauche, ils sont cependant très-réservés dans le public. On n'entend jamais sortir de leur bouche de parole obscène, et leur extérieur est toujours très-modeste. Enfin on les pourrait proposer pour des modèles de perfection morale s'ils pensaient comme ils parlent, et s'ils vivaient de même.

XXXVI. DE LA MANIÈRE DONT LES MOGOLS DIVISENT LES JOURS ET COMPTENT LES HEURES.

Les Mogols divisent le jour entier, c'est-à-dire, les vingt-quatre heures, en huit parties, ou quarts; et chacune de ces parties est encore divisée en plusieurs autres, selon que les jours sont longs ou courts. Ceux, par exemple, qui sont proches de la ligne, et chez qui par conséquent l'inégalité des jours et des nuits n'est pas fort grande, ont très-peu de différence dans leurs divisions et dans leurs quarts; mais cette différence est plus sensible sous les tropiques, et elle augmente toujours à mesure que l'on s'éloigne de la ligne équinoxiale.

Ils ont, pour connaître les heures, une horloge à eau, mais fort différente de la clepsidre, qu'on prétend avoir été inventée par un certain Ctesibius d'Alexandrie, environ l'an six cent trente-quatre de la fondation de Rome. La clepsydre était composée de deux bassins unis l'un à l'autre, dont l'un était plein d'eau et l'autre était vide. Ce dernier avait dans son fond un morceau de liége qui l'occupait entièrement, excepté ce qu'il lui fallait pour monter et descendre avec aisance. On posait sur ce liége une petite figure qui tenait une baguette à la main, avec laquelle elle marquait les heures sur les lignes qui étaient tracées sur une petite colonne attachée aux bords du bassin, et qui s'élevait au-dessus. Il y avait un petit trou qui communiquait de l'un à l'autre, et celui qui était plein se vidait doucement dans celui où était le liége que l'eau elevait peu à peu. A mesure que le liége montait, la petite figure qui était posée sur le liége montait aussi, et marquait ainsi les heures avec sa baguette.

La clepsidre dont se servent les Mogols, et qu'ils appellent *Gari*, ou *Gadli*, est plus simple; mais aussi demande-t-elle plus de soin, parce qu'il faut qu'il y ait un homme qui ait toujours l'œil sur elle. C'est un bassin plein d'eau dans lequel on met une petite tasse de cuivre, qui a un très-petit trou dans le fond. L'eau entre peu à peu dans cette tasse, et lorsqu'elle est pleine et que l'eau qui y est entrée commence à se mêler avec celle du bassin, elle va à fond. Le tems qu'elle a mis à se remplir s'appelle un *Gari*, qui, selon l'observation que j'en ai faite, se monte à vingt-deux minutes et trente secondes; de sorte que lorsque le jour est justement à douze heures, chaque quart contient huit garis, qui font cent quatre-vingt minutes, c'est-a-dire, trois heures. Quand les jours sont plus courts, les quarts du jour contiennent moins de garis, et ceux de la nuit en ont davantage; car l'on doit toujours augmenter à l'un ce que l'on retranche à l'autre, attendu que le jour et la nuit doivent régulièrement faire entre eux soixante-quatre garis, c'est-à-dire, mille quatre cent quarante minutes, et selon nous, vingt-quatre heures. Aussitôt qu'un gari est passé, celui qui a soin de l'horloge frappe avec un marteau sur une table de cuivre autant de coups qu'il a passé de garis; après quoi il en frappe encore d'autres, pour marquer dans quel quart on est, soit du jour ou de la nuit.

Quelques-uns (au rapport d'Aben-Efra) ont prétendu que les Téraphins, dont il est si souvent parlé dans l'Écriture, étaient des horloges à eau, à peu près tels que les garis des Maures: mais ils ont avancé cela sans aucune preuve, et même sans aucune raison de vraisemblance. Les Dieux que Rachel vola à son père Laban sont bien appelés dans le texte *Téraphins*; mais il n'y a pas d'apparence de dire que ce fût l'horloge de son

père qu'elle enleva. Ce n'aurait pas été quelque chose d'assez précieux pour l'emporter furtivement, et pour mériter que l'on courût après, comme fit Laban, qui chercha soigneusement dans toutes les tentes de Jacob ce qui lui avait été volé. Ces Téraphins étaient des Dieux Pénates, et non pas des horloges. C'est encore une erreur que de dire que ces figures aient jamais parlé, et que Rachel ne les emporta que pour empêcher son père de les consulter sur sa fuite.

XXXVII. DE LEUR PRINCIPAL TEMPLE.

Les Juifs regardaient avec raison le temple de Jérusalem comme la maison du Seigneur, comme un lieu véritablement saint, et où particulièrement Dieu voulait être adoré.

Les Mahométans ont la même idée de la Mecque, et les Gentils indiens de la (*a*) pagode de Jaguarnat, qui est un grand bâtiment construit sur le bord de la mer, assez proche de Balassor. On dit que cette pagode est très-riche, et qu'entre autres choses précieuses on y voit une statue fort grande, qui a deux gros yeux d'émeraudes ; mais comme je n'y ai point été, et que je n'ai trouvé aucun Européen qui pût m'en parler avec certitude, je ne saurais en rapporter rien de positif, ni dire au juste ce qui en est.

Le Mogol l'a fait fermer (au moins me l'a-t-on dit de même), et cela pour empêcher le concours d'un nombre infini de Gentils qui y venaient en pélerinage des endroits les plus reculés des Indes, et de qui les Bramins retiraient beaucoup d'argent.

Voilà les points principaux en quoi nous avons pu remarquer que les Indiens conviennent avec les anciens, et particulièrement avec les Juifs. Un homme qui raisonnerait en Païen trouverait sans doute beaucoup plus de ressemblance entre eux ; par exemple, un Romain qui sous le règne de Titus aurait bien connu les uns et les autres, et aurait voulu décrire leur caractère.

Nous avons comparé les Juifs et les Indiens, du côté des coutumes religieuses et civiles ; on peut encore les comparer pour le génie et les préjugés. Les uns et les autres vivent dans la servitude des préjugés, auxquels (*b*) ils sont d'autant plus assujétis qu'ils aiment et adorent leur captivité : c'est de leur Loi que je veux parler, qui est le plus dur de tous les esclavages.

(*a*) On peut mettre cette pagode en parallèle avec le temple de Jupiter Hammon, celui de Diane à Éphèse, celui d'Apollon à Delphes, celui de Cérès en Sicile, où la République Romaine envoyait de tems en tems acquitter des vœux. Nous ne croyons pas causer du scandale en trouvant de la ressemblance entre ces pélerinages et ceux que l'on fait parmi les Chrétiens à Notre-Dame de Lorette, et à Saint-Jacques en Galice, etc.

(*b*) Qui sont ceux qui ne sont pas assujétis à ces préjugés, dira-t-on à l'auteur de cette Dissertation ? Sur cet article ne pourrait-on pas les comparer à tous les peuples et à toutes les religions du monde, sans même en excepter la Chrétienne ? Car nous pouvons mettre au rang des esclaves des préjugés ceux qui, dans cette dernière religion, croient sans savoir pourquoi. Il n'est pas nécessaire qu'un artisan examine en détail tous les articles du symbole ; mais il le serait qu'il donnât de bonnes raisons du sujet qu'il a de les croire. Ceux qui négligent cet article ne sont pas plus *acceptables* devant Dieu, qu'un Brésilien qui vit moralement bien sans manger les gens. Concluons qu'en ce qui regarde le génie et les préjugés, tous les hommes sont *comparables* les uns aux autres.

L'attachement scrupuleux que ces deux peuples ont à (*a*) l'antiquité les empêche de faire aucun progrès dans les sciences, et les oblige de rester dans l'ignorance de leurs pères; car tout ce qui a la moindre apparence de nouveauté les effraie. C'est un crime chez eux de renchérir le moins du monde sur ce qu'ont dit les anciens.

(*b*) La science des uns et des autres ne consiste qu'à retenir par cœur ce qu'ils disent que Dieu ou les Dieux ont fait pour eux, avec quelques livres de morale dont ils ont soin d'apprendre les préceptes, et qu'ils répètent à tout moment avec une gravité affectée qui n'est pas moins une marque de leur ignorance que de leur présomption.

Ils ne font la guerre, pour ainsi dire, que par boutades et vainquent de même; ou plutôt ce ne sont que des machines que leurs (*c*) Prêtres mettent en mouvement, et auxquelles ils inspirent de la hardiesse ou de la crainte, selon qu'ils les assurent du gain ou de la perte de la bataille.

(*d*) Ils se battent quelquefois pour la défense de leur religion avec une opiniâtreté qui, étant fondée sur quelque promesse de leurs devins, ne peut tenir que de la fureur; et ces malheureux ne s'aperçoivent pas qu'ils fortifient leurs fers et qu'ils appésantissent leurs chaînes, à mesure que par leurs victoires ils donnent à leurs prêtres l'occasion de travailler à l'affermissement de la loi, ou plutôt de la tyrannie.

(*e*) Au reste, comme ils traitent tous les autres peuples de profanes, qu'ils refusent d'avoir aucune familiarité avec les étrangers, et qu'en général ils méprisent tout le monde, il ne faut pas s'étonner s'ils en sont également méprisés.

(*f*) Les Juifs ont regardé comme le plus grand de tous les malheurs la domination des Romains; cependant il ne leur pouvait survenir rien de plus avantageux: car le commerce qu'ils ont eu par-là avec les plus polis et les plus savans de tous les hommes ayant commencé à leur dessiller les yeux, les a mis dans la liberté de penser dorénavant par eux-mêmes, et

---

(*a*) Il fallait dire que les uns et les autres sont fort attachés à la tradition: alors le parallèle serait juste. Cette tradition suivie trop aveuglément n'est pas seulement l'écueil des Juifs et des Indiens, elle l'est aussi des Chrétiens. Que la nouveauté effraie des Indiens, à la bonne heure; mais qu'elle effraie des Chrétiens lorsqu'elle n'a d'autre but que celui de leur donner l'esprit du Christianisme, c'est ce que nous ne comprenons pas. Il faut avouer que l'homme est quelquefois bien méchanique.

(*b*) La science d'une infinité de Chrétiens ne consiste pas en autre chose. Plusieurs récitent par cœur les dix Commandemens, d'autres y ajoutent quelques Oraisons. Les Catholiques apprennent le *Credo*, le *Pater* et l'*Ave* avec quelques prières aux Saints: les hérétiques apprennent des Cantiques et quelques Pseaumes de David. Voilà la dévotion des uns et des autres.

(*c*) Les Ecclésiastiques font souvent chez nous la même chose, et les guerres qu'ils excitent sont les plus funestes.

(*d*) Le parallèle sera fort juste encore avec les Chrétiens, et nous le disons à notre honte. Des conjurations se sont formées, des guerres se sont entreprises sur ces promesses. Le détail n'en est pas nécessaire, puisqu'il ne faut, pour en être convaincu, qu'ouvrir l'histoire de notre tems.

(*e*) C'est encore notre défaut. Il est vrai que notre religion est excellente: mais enfin ne voudrait-il pas mieux amener les Infidèles et les Hérétiques par la complaisance et l'instruction, au lieu de les rendre plus obstinés par le mépris et la violence?

(*f*) Il y a des nations en Europe à qui l'on fait envisager de même la relation qu'elles peuvent avoir avec quelques Insulaires, qui possèdent l'excellente qualité de penser avec liberté. Nous ne disons pas que ce fût notre bonheur d'être leurs sujets; mais nous croyons que ce le serait de nous soumettre à une partie de leurs principes. Depuis plusieurs années nous profitons de leurs lumières par le commerce que nous sommes, pour ainsi dire, forcés d'entretenir avec eux; et nous en profiterons davantage, lorsque nous ne serons plus captivés par ceux qui voudraient être et nos pères et nos maîtres.

de n'être plus captivés à suivre les sentimens de leurs pères. Aussi quelques-uns depuis ce tems-là se sont-ils appliqués à l'histoire des autres nations, et à l'étude des Beaux-Arts, qui auparavant leur étaient absolument inconnus.

Les chaînes des Indiens sont encore dans leur entier; et ce sera également un bonheur pour eux, si quelque nation civilisée peut jamais les rompre en les soumettant à son empire.

Ils pensèrent du tems (*a*) d'Alexandre sortir de leur captivité. Si les Grecs avaient fait un plus long séjour dans les Indes, ils leur auraient infailliblement communiqué leur politesse et leurs belles connaissances; mais ce héros voulait vaincre trop de peuples, pour oser se flatter d'en pouvoir entièrement assujétir aucun et lui faire embrasser les lois du vainqueur. A peine même paraissait-il qu'il eût passé dans un pays, aussitôt qu'il en était sorti: semblable en cela à ces torrens qui laissent d'autant moins de traces dans un endroit, qu'ils y ont passé avec plus de rapidité.

Un partisan de l'antiquité, ou un esprit plus sévère, parlerait bien autrement des Juifs et des Indiens, quand même il ne ferait aucune distinction entre leurs religions, et qu'il les regarderait sur le même pied. Je crois que du peu de remarques que j'ai faites sur ces deux nations, il en pourrait tirer les réflexions suivantes.

(*b*) Les Juifs et les Indiens ont conservé (du moins une grande partie) la simplicité des premiers hommes, que l'on voit paraître dans leur nourriture, dans leurs habillemens et dans leurs plaisirs, où ils cherchent toujours ce qu'il y a de plus uni. Ce qu'ils aiment le plus est ce qui se présente le plus simplement à leur pensée, et ce qui flatte le plus naturellement leur imagination.

La crainte d'errer fait qu'ils suivent exactement les conseils des plus sages et des plus éclairés d'entre eux, parce qu'ils connaissent combien il est dangereux à tous les hommes, mais plus particulièrement à ceux qui n'ont point encore d'expérience, de ne se vouloir conduire que par leurs propres lumières.

Les Indiens pratiquent avec une exactitude ponctuelle toutes les règles que leur prescrit la religion qu'ils professent; et connaissant que les hommes ne peuvent être entièrement à eux-mêmes, et qu'ils sont en quelque manière nés pour la sujétion, ils aiment mieux servir leurs Dieux et se soumettre aveuglément à leur loi (*c*), que d'être les esclaves du caprice et de l'ambition, comme le sont presque toutes les autres nations.

Ils négligent les (*d*) sciences qui ne sont pas nécessaires à la vie, les regardant comme des connaissances qui rendent à la vérité les hommes

---

(*a*) Nous laissons au lecteur la liberté de comparer ces tems d'Alexandre à des tems beaucoup plus voisins des nôtres.

(*b*) Le parallèle n'est point juste en cette occasion. Les Juifs ne sont rien moins que simples de ce côté-là. Ils aiment en tout le faste et le luxe, et n'épargnent rien dans les plaisirs pour ajouter l'artifice à la nature.

(*c*) La réflexion n'est point du tout juste. Les guerres et les révolutions des Indes prouvent que ces peuples font très-souvent de la religion une affaire de politique, et qu'en Asie comme en Europe ceux qui paraissent les plus zélés défenseurs de la Divinité ne sont pas toujours ses meilleurs amis.

(*d*) A l'égard des Juifs, ils négligent les sciences et ne s'appliquent qu'au commerce; mais ce n'est pas par réflexion qu'ils en usent de la sorte, c'est parce que les sciences ne donnent rien à gagner.

plus éclairés, mais souvent aussi plus malheureux et presque toujours plus vains.

Ils savent que le mal se glisse avec bien plus de facilité que la vertu : c'est pourquoi ils évitent d'avoir aucune familiarité avec les étrangers, de peur de se familiariser aussi avec leurs mauvaises coutumes et avec leurs vices. C'est pour s'empêcher d'être obligés de vivre avec eux, qu'ils ont fait quelquefois des efforts si surprenans pour leur défendre l'entrée de leur pays, ou pour les en chasser.

Ils n'occupent point leur esprit à rien établir de nouveau, et ne s'en servent que pour leur commerce, ou pour s'exercer dans le métier qu'ils ont appris de leurs pères : bien différens en cela des peuples que nous appelons polis et civilisés, qui ne sont jamais contens de ce que leur ont laissé leurs prédécesseurs, qui appliquent continuellement leur esprit à inventer quelque chose et à forcer pour ainsi dire la nature, et qui acquièrent d'autant plus de réputation qu'ils ont su s'écarter de la route de leurs ancêtres et s'éloigner du naturel.

XXXVIII. DES INDES EN GÉNÉRAL, ET DE LA MANIÈRE DONT ON Y VIT.

Je crois que le lecteur voudra bien me pardonner si, malgré la résolution que j'avais prise de ne parler que de la *Conformité des Coutumes des Indiens avec celles des anciens*, j'abandonne cependant entièrement l'antiquité dans ce dernier article ; et si, prenant le style ordinaire des relations, je parle un peu des Indes comme tous les autres voyageurs en ont parlé. Cependant je ne me flatte pas de rapporter rien de nouveau sur ce chapitre, et je suis très-persuadé que je ne dirai que ce que plusieurs autres ont dit avant moi : aussi ne m'y arrêterai-je que fort peu, et je n'en parlerai même que pour ne pas paraître trop singulier et trop attaché à mes premières idées.

Presque tous ceux qui ne sont point sortis de chez eux se font une peinture avantageuse des pays éloignés. Ils s'imaginent que l'on y trouve abondamment toutes les choses nécessaires à la vie, ils les croient exempts des défauts et des désagrémens qui se rencontrent dans le leur. Ils les regardent comme des endroits délicieux, parce que la plupart des voyageurs les dépeignent tels dans leurs Relations, et qu'ils font presque toujours des descriptions des pays qu'ils ont vus.

Avant que de sortir de l'Europe, j'avais lu quantité de relations des pays étrangers, et ces relations me les représentaient ordinairement comme des lieux enchantés. Tout y était beau, tout y était aimable ; les plaisirs les plus innocens s'y présentaient en foule. Il ne manquait à ceux qui vivaient dans ces heureux climats, que d'y vivre éternellement pour être éternellement heureux. Je le croyais ainsi, parce que je l'avais lu de même ; mais je me suis bien détrompé, depuis que j'ai vu ces endroits dont on m'avait fait des portraits si avantageux. J'ai presque toujours remarqué que la plupart de ceux qui en avaient parlé, avaient de beaucoup exagéré leurs agrémens, et qu'ils n'avaient dit que très-peu de chose des incommodités qui s'y trouvaient, et de tout ce que l'on était obligé d'y souffrir.

L'Auteur de la nature a partagé assez également ses faveurs à tous les pays. On y trouve partout et du bon et du mauvais ; et lorsque l'on en a

vu plusieurs, il est bien difficile de demeurer long-tems dans l'un sans regretter l'autre, parce qu'il n'en est point auquel il ne manque quelque chose que l'on pourrait aisément trouver ailleurs. Ainsi l'on doit se défaire de tous les préjugés que l'on pourrait avoir sur cet article, et ne pas s'imaginer qu'il y ait dans tout l'Univers aucun endroit où l'on n'ait rien à désirer, et où, si l'on trouve des plaisirs, on ne rencontre en même tems des peines.

La côte de Coromandel est dans la Zône-Torride : aussi est-elle exposée à de terribles chaleurs. Il y règne pendant un certain tems de l'année des vents que l'on appelle *vents de terre*, parce qu'en effet ils viennent du côté de la terre; et ces vents y sont les plus incommodes du monde. Ils durent ordinairement depuis neuf à dix heures du matin jusqu'à trois ou quatre heures après midi. Il faut être fait au climat pour pouvoir sortir pendant ce tems-là; car, à chaque pas que vous faites, il semble que l'on vous jette du feu au visage, surtout depuis dix heures jusqu'à deux. Ce vent de terre est suivi d'un vent de mer qui s'élève aussitôt que l'autre a cessé, et qui est d'autant plus agréable que la chaleur du jour a été forte. Pour lors on peut jouir tout à son aise des plaisirs de la promenade.

On regarde ordinairement comme le plus grand agrément des pays chauds, le plaisir d'y voir toujours les arbres verds. Cependant on s'y habitue si fort, que ce n'est plus un plaisir; et je ne sais même si la variété des saisons que nous avons en Europe n'a pas quelque chose de plus agréable : car si dans les Indes l'on n'y ressent pas la rigueur de nos hivers, on n'y voit rien aussi qui approche de la beauté de nos printems. C'est un été perpétuel, un été très-chaud qui brûle toutes les herbes et dessèche les campagnes, lesquelles ne conservent leur gazon qu'environ deux mois après la saison des pluies.

Les pluies y sont réglées, et y durent ordinairement depuis la moitié de juin jusqu'à la moitié de septembre : elles ne cessent presque jamais pendant ce tems-là. Elles sont moins incommodes à Pondichéry qu'elles ne le sont ailleurs, parce que comme le pays n'est que de sable elles n'y gâtent point les chemins, qui dans le royaume de Bengale sont presque impraticables pendant ce tems-là, à cause que la terre y est fort grasse. Ces pluies sont absolument nécessaires dans les Indes; et lorsqu'elles manquent, le riz demandant beaucoup d'eau, on est sûr d'y avoir la famine.

Le riz est la nourriture ordinaire du pays. Après qu'ils l'ont fait cuire, ils y ajoutent du beurre et du safran avec quelques herbes. D'autres y mettent de la viande ou du poisson. Ils appellent cela des *Caris*. Ils ont grand soin que le poivre y domine; mais à cela près ces ragoûts ne laissent pas d'avoir leur bonté.

La chasse y est assez abondante : on y trouve des sangliers, des chevreuils, des lièvres, des perdrix, des ramiers, quantité de beccassines, des canards sauvages, des cercelles, et de toute autre sorte d'oiseaux aquatiques. Je n'y ai jamais vu de lapin.

L'on ne peut guères manger de meilleur poisson qu'à Pondichéry; il y en a entre autres une espèce qu'on appelle *Pampre*. C'est un poisson plat. Je ne puis mieux le comparer qu'à notre turbot. Cependant il n'est pas tout-à-fait si gros, mais la chair en est aussi ferme; et il ne lui cède en rien pour ce qui est de la délicatesse et du goût. On y mange aussi de fort bon mulet.

Il y a quantité de fruits, mais tous différens des nôtres. Le mangue y

est fort estimé. Son fruit approche assez de la pêche ; il est cependant plus gros, et le noyau n'en est pas si dur à beaucoup près. Ses feuilles même ressemblent fort à celles du pêcher. Quand les mangues sont de la bonne espèce, ils sont excellens ; mais les autres ont la chair fibreuse. Il serait inutile de rapporter ici le nom de tous les autres fruits qui s'y trouvent ; car, outre que cela nous menerait trop loin, c'est qu'il est presqu'impossible d'en donner une idée juste à ceux qui ne les ont jamais vus, et qui n'en ont jamais goûté.

Les citrons sont assez communs aux Indes, aussi bien que les oranges : mais il s'en faut de beaucoup qu'il y en ait autant qu'en Amérique, qui est sans doute le pays le plus abondant pour ces sortes de fruits. Cependant j'ai vu dans l'île de Moëli une espèce de petites oranges, que je n'avais pas vue en Amérique. Elles ne sont pas plus grosses que nos pommes d'apis, et ont l'écorce toute rouge. La substance en est plus aqueuse que celle des oranges ordinaires ; et à mesure qu'elles mûrissent, leur écorce, qui est par côte comme nos melons, s'entr'ouvre à peu près comme celle des grenades.

Il y a dans cette île quantité de cassiers, qui sont les arbres qui portent la casse. On sait assez communément en Europe comment sont faits les bâtons qui enferment cette espèce de gomme purgative : ils sont longs et secs lorsqu'ils sont en maturité ; et quand il fait du vent, les arbres chargés de ces bâtons s'agitent et les font s'entrechoquer les uns les autres : ce qui fait un bruit fort étrange à ceux qui en ignorent la cause, surtout lorsqu'ils se trouvent au milieu d'une forêt, où quelquefois sans voir des cassiers auprès d'eux ils entendent ce tintamare de loin.

Il suffit d'avoir mis le pied dans les Indes pour avoir entendu parler du betel ; après le riz, c'est la chose qui est le plus en usage, et dont les Indiens et même quantité d'Européens peuvent le moins se passer.

Ce betel est une plante qui monte à peu près comme notre vigne-vierge ; on donne ordinairement à chacune de ces plantes un échalas d'environ quinze pieds de haut : sa feuille approche assez de celle du lilas, mais elle n'est pas si épaisse. C'est de cette feuille que les Indiens sont frians ; mais ils ne la mangent jamais seule. Premièrement ils la frottent d'un peu de chaux faite de coquillage ; ensuite ils y enveloppent de petites tranches d'arrequa, coupées très-minces. Cette arrequa est un fruit qui ressemble tout à fait à la noix muscade, et qui n'en diffère que parce qu'il n'a point d'odeur : ils appellent *betel* cet assemblage des feuilles de betel, de chaux et d'arrequa. Ceux qui sont à leur aise y mettent encore du cachou, qui est assez connu en Europe quoiqu'il vienne des Indes. Toutes ces drogues mêlées ensemble leur rendent les lèvres et les dents rouges comme du sang.

Il est sûr que le betel est une plante qui a de grandes vertus ; elle est excellente pour l'estomac, et l'on ne voit point que ceux qui en mangent régulièrement en soient jamais incommodés : ils ne le sont pas non plus des dents, qui se conservent toujours saines quoiqu'elles perdent leur couleur et qu'elles deviennent rouges.

Les gens du pays se présentent ordinairement entre eux du betel, comme nous nous présentons du tabac en France ; quelque part qu'ils aillent, ils en ont toujours leur petite provision. On dit qu'il est dangereux d'en prendre de la main des femmes, à moins qu'on ne les connaisse bien, parce qu'on prétend qu'elles s'en servent au lieu de philtres, et qu'elles y

mettent des drogues propres à cela. Je ne réponds de rien là-dessus; mais tout ce que je puis dire, c'est que j'ai vu un de nos soldats qui, après avoir resté plus de deux jours sans vouloir manger, déserta pour suivre une femme que l'on m'assura lui avoir donné du betel, quoiqu'assurément la femme n'en valût pas la peine, étant fort vieille et fort laide; au lieu que le soldat était un garçon de trente ans fort bien fait. Ils se servent aussi quelquefois de betel pour empoisonner leurs ennemis.

J'oubliais de dire que quand les Indiens sont blessés, ils font mâcher des feuilles de betel par quelqu'un, et les appliquent ensuite sur la plaie: ce remède a un effet presque aussi prompt que celui du baume.

Généralement parlant, les terres des Indes sont fort désertes: on est souvent obligé de faire bien du chemin pour trouver quelques pauvres chaumières ou quelques malheureux villages, dont même la plupart sont abandonnés. Cette désolation est une des suites des guerres du Grand Mogol, qui a commencé par ruiner le pays des Indiens pour s'en rendre maître, et qui, par politique, continue toujours à tenir les peuples dans l'oppression et dans la misère de peur qu'ils ne viennent à secouer le joug; car, malgré toutes les pertes qu'ils ont faites, ils sont encore en bien plus grand nombre que les Maures. On ne peut s'empêcher d'être touché de compassion lorsque l'on fait réflexion sur l'esclavage de ces peuples et sur l'entière désolation de leur pays, lorsque l'on compare l'état dans lequel ils sont présentement avec celui où ils étaient il n'y a que cent ans.

On a toujours regardé les Asiatiques comme des gens mous et efféminés. En cela on leur a rendu justice, car il n'aime guères le travail, et ils sont au contraire tout-à-fait amis du repos: lors même qu'ils sont obligés de travailler, c'est avec une certaine indolence qui fait voir qu'ils sont hors de leur centre. Pour moi j'attribue cette indolence à la chaleur du climat, car j'y ai vu des Européens qui en très-peu de tems avaient contracté le même défaut.

Cette indolence et cet amour du repos font qu'on ne néglige rien pour se procurer ses aises, et l'on n'y réussit pas mal pour peu que l'on veuille en prendre la peine. Il est vrai qu'on n'y voit pas ce grand monde et qu'on n'y jouit pas de cette société qui charment en Europe; mais aussi faut-il avouer que l'espèce d'indépendance dans laquelle on vit flatte extrêmement: on y dépend moins qu'ailleurs d'une prétendue bienséance; la liberté y est tout-à-fait grande, et chacun y vit comme il le juge à propos. Outre cela, on y est grand seigneur à peu de frais, surtout pour ce qui regarde le grand nombre de valets qui, en ce pays-là, sont à fort bonne composition.

On peut diviser les peuples des Indes en Maures, en Gentils et en Topas. Les Maures, comme j'ai déjà dit, y sont les maîtres, les Gentils sont les esclaves, et les Topas ne sont proprement ni l'un ni l'autre.

Ces Topas ou Mestis sont descendus de Portugais et de femmes indiennes. Leur profession ordinaire est celle de porter les armes; et s'ils n'ont ni les richesses ni le teint de leurs pères (car ils sont gueux et noirs), ils en ont au moins conservé la gravité. Je crois qu'on leur a donné le nom de *Topas* à cause qu'ils portent tous le chapeau, parce qu'en langue Maure, *topicalog* signifie *gens de chapeau*. Le Grand Mogol a quantité de ces Topas dans ses armées, et s'en sert ordinairement pour canoniers. Les Français, les Anglais et les Hollandais en ont aussi à leur solde. Ils parlent un mauvais portugais corrompu, qui est la langue de commerce des Indes et qu'on est absolument obligé d'apprendre.

On sait que les Portugais ont été autrefois les maîtres des Indes, et qu'ils

en ont fait trembler toutes les Puissances. François Alméida, vice-roi des Indes pour le Portugal, défit, dans un combat naval, Campson, sultan d'Égypte. Ce fut au commencement du seizième siècle ; et son successeur, le fameux Alfonse d'Albuquerque, ne se rendit pas moins recommandable par la prise de Goa et par quantité d'autres victoires qu'il remporta sur les Indiens : mais depuis ce tems-là ils sont bien déchus; et presque toutes les autres nations de l'Europe qui sont à présent dans les Indes, ne s'y sont établies que sur leurs ruines, particulièrement les Hollandais qui y sont présentement ce qu'y étaient autrefois les Portugais.

Les Portugais n'ont pas eu seulement affaire aux Européens, mais encore aux Indiens, qui, lassés de la dureté et de la tyrannie avec laquelle ils en étaient traités, se soulevèrent contre eux en quantité d'endroits. Les habitans de l'île de Moëli, qui sont tous Mahométans, et qui (à ce qu'on dit) sont sortis d'Arabie, furent du nombre de ceux qui se révoltèrent; ils massacrèrent les Portugais et se rendirent maîtres de l'île. J'y ai vu une mosquée, qui autrefois était une église portugaise.

Outre ces Mestis, qui véritablement sont descendus des Portugais, il y en a encore d'autres qui prennent le nom de *Topas* : ce sont les Parias dont j'ai parlé. Lorsqu'ils se sont fait Chrétiens, ils prennent le chapeau et passent ainsi en un moment de l'état le plus ravalé qu'il y ait chez les Indiens à la qualité de *senhor soldad*, qui n'est pas peu de chose parmi les Chrétiens du pays. Les autres Indiens les méprisent toujours, et savent fort bien dire qu'il n'y a guères que les gueux qui embrassent le Christianisme; ils les appellent pour cela *Cristiams d'aros*, c'est-à-dire *Chrétiens de riz*, voulant signifier par-là qu'ils ne se sont faits Chrétiens que pour trouver plus aisément à vivre, et pour avoir leur riz sûr, car dans ce pays-là on ne parle point de pain. Dans le fond, je ne trouve pas que les Indiens aient si grand tort qu'on le pourrait croire; car il est certain que ces Parias sont ordinairement gens à faire tout ce que l'on peut s'imaginer de plus bas, et quoiqu'ils se rendent Chrétiens ils n'en deviennent pas plus honnêtes gens pour cela : ils sont fort sujets à voler. Quand ils ne peuvent se servir de leurs mains pour enlever quelque chose, ils se servent admirablement bien de leurs pieds. Ce que je dis ici surprendra d'abord le lecteur; cependant il n'y a rien de plus certain. Si vous laissez tomber à terre quelque argent, un couteau ou une fourchette, et que sur-le-champ vous n'y fassiez pas attention, comme ordinairement ils ne portent point de souliers, ils relèvent avec les doigts du pied fort adroitement ce qui est tombé; ensuite de quoi ils passent la main derrière eux, et trouvent le moyen, en pliant la jambe, de porter jusqu'à la main ce que le pied a ramassé : tout ce petit manège se fait sans qu'on les voie se baisser le moins du monde; ils vous parlent même pendant qu'ils font leur coup, surtout quand cela arrive le soir.

Il semble qu'aussitôt qu'ils se sont faits Chrétiens, il soit indigne d'eux de travailler. J'ai entendu dire à un homme digne de foi, que parlant un jour à une jeune fille qu'on avait trouvée faisant un métier qui est fort commun aux Indes, et qui apparemment avait fait quelque autre chose, (car on n'y punit personne pour le reste) il lui demanda pourquoi elle ne travaillait pas pour gagner sa vie; à quoi la jeune fille, fort surprise de cette proposition, répondit qu'elle était Chrétienne. Belle maxime!

Voilà ce que j'avais à dire de plus particulier touchant les Indes.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE
DES MATIERES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE DISSERTATION *sur les Mœurs et sur la Religion des Bramines.*

Des castes, ou familles des Bramines. *Pag.* 5
Sectes des Bramines. 8
Des Vanaprastas, des San-Jasiis, et des Avadoutas. 10
Du Vedam, et du privilége qu'il accorde aux Bramines. 11
Occupation et entretien des Bramines. 12
Cérémonies usitées par les Bramines après la naissance de leurs enfans. 13
Philosophie des Bramines. 14
Mariage des Bramines. 16
Des jours heureux ou malheureux, et du Panjangam. 18
Exercice journalier des Bramines. 21
Histoire de Gasjendre Motsjam, que les Bramines chantent au point du jour. 24
De la nourriture et des jeûnes des Bramines. 25
Maladie, mort et sépulture des Bramines. 27
Des femmes qui sont brûlées ou enterrées avec leurs maris. 29
Du deuil et des prières pour les morts, chez les Bramines. 31

SECONDE DISSERTATION *des dogmes et des pratiques religieuses des Bramines.*

De Dieu et de la création de Brahma. 33
Des femmes de Wistnou et d'Eswara. 34
Des dix formes corporelles de Wistnou. 36
Origine de l'oiseau Garrouda, et d'Annemonta. 38
Des quatre âges du monde, selon les Bramines. 39
Des Devetas, des Ratjasjas, des pagodes et du culte religieux. 41
Des idoles et du culte des Bramines. 44
Des fêtes de Wistnou et d'Eswara. 46
Pongol, Fête du Soleil, et culte des autres Devetas. 49
Culte de Ganga-Gramma, de Gournata, et des autres Ratjajas. 51

Pag.

De l'ame humaine, de son origine, et de son état aprés la mort. 52

Planche, n°. 1. Bramine qui a fait voeu, Bramine qui se balance par dévotion, Bramine qui se fait attacher au pied d'un arbre, deux Bramines de la famille des Soudracs. 55

Des bonnes œuvres et austérités religieuses. *ibid.*

Des lieux Saints et de la rémission des péchés. 56

Origine mythologique du Gange. Histoire de Belli, de Sagara et de Bagireta. 58

Pélerinage des Bramines. 61

Des proverbes de Barthrouherri, et conclusion de l'Ouvrage. 62

Dissertation Historique *sur les Dieux des Indiens Orientaux*. 67

Idée que les Gentils ont de la Trinité. 68

Aventures de Bruma. 69

Aventures de Vixnu. 70

Dernière incarnation du Dieu Vixnu. 75

Histoire de Rutrem. 77

Ce que les Indiens croient du Paradis. 83

Ce que les Indiens croient de l'Enfer. 85

Ce que les Indiens croient de l'ame de l'homme. 89

Quelle idée les Gentils ont du monde et de sa durée. 90

Opinion des Indiens sur les éclipses. 92

Opinion des Indiens sur le tems et la durée des siècles. 93

Ce que les Indiens croient de l'homme. 94

Doctrine des Gentils, en rapport à ce qu'enseigne le Christianisme. 96

Lettres du Père Bouchet à l'évêque d'Avranches, sur les Dieux Orientaux. 103

Planche n°. 2. Brama ou Bruma. 145

Supplément aux dissertations, *où l'on explique plusieurs cérémonies du culte religieux des Indiens Orientaux*. *ibid.*

Planche n°. 4. Signes superstitieux, et marques profanes. 148

Planche n°. 3. Ixora, Divinité des Indes Orientales. 148 *bis* 2

Puda, les Pexaios, Quenavady, etc. 150

Wistnou, Wichnn, ou Wistnum. 153

Les dix incarnations ou métamorphoses de Wistnon. *ibid.*

Planche n°. 5. Les quatre premières incarnations. 154

Planche n°. 6. Cinq, six, sept et huitième incarnations. 158

Planche n°. 7. Neuf, dix, onze et douzième incarnations. 161

Explication des dix incarnations par le Père Kircher. 162

Planche n°. 8. Les dix incarnations. *idem.*

Procession des Indiens. 168

Planche 9. La pagode de Kamaetsma, etc. 170

Pélerinage des Indiens. 171

Pénitences, austérités et autres semblables pratiques des Indiens. 172

Pag.

Planche n°. 10. Pénitent et pénitente Bramine. 173
Planche n°. 11. Religieux pénitens de la secte des Joguis, et adoration des Indiens, et leur danses religieuses. 176
Planche n°. 12. Procession de Ganga, la fête de Huly. *ibid.*
Vénération des Indiens pour les serpens, etc. 177
Consécration du terrain pour bâtir une pagode. 179
Les ablutions chez les Gentils du Malabar. 181
Les cendres sacrées, etc. 182
Fêtes, jeûnes et autres pratiques religieuses des Indiens. 183
Études des Bramines. 185

Dissertation Historique *sur la Religion des Banians : de Dieu, de la Création du Monde, du premier homme*, etc. 191
Voyage de Brammou, fils aîné de Pourous, vers l'Orient, etc. *ibid.*
Voyage de Cuttery, second fils de Pourous, etc. 195
Voyage de Shuddery, troisième fils de Pourous. 198
Voyage de Wyse, quatrième fils de Pourous. 200
Rencontre des quatre frères au lieu de leur naissance. 202
Du second âge du monde. 203
Comment Dieu communiqua la Religion aux hommes. 205
Traité contenu dans le livre donné à Bremaw. 208
Traité donné à Bremaw, concernant leurs quatre tribus. 213
Tribu ou famille appelée des Cutterys, etc. 215
Tribu ou famille, dite des Shudderys. 218
Tribu ou famille appelée des Wyses. 219
Commencement du troisième âge du monde. 220
Quatrième et dernier âge du monde, etc. 221

Supplément *aux Dissertations sur la Religion des Banians.* 223
Religion des royaumes et provinces de Décan, de Golconde, de Carnate et de Bisnagar. 227
Divers autres usages de ces Peuples. 237
Planche double n°. 13. Diverses pagodes ou pénitences des Faquirs. 228
Médecine et astrologie des Indiens. 239
Cérémonies de quelques rois des Indes. 240
Cérémonies nuptiales des Indiens. 241
Cérémonies funèbres des Indiens. 246
Planche n°. 14. Naissance des enfans chez les Banians. *ibid.*
Planche n°. 15. Manière dont les femmes se brûlent aux Indes après la mort de leurs maris. 248
Planche n°. 16. Malade que l'on présente à Ixora, etc. 250
Religion des peuples d'Asem, d'Ava et d'Aracan. 251
Leurs prêtres, leurs cérémonies nuptiales et funèbres. 253

Pag.

Religion du Pégu. 257
Planche n°. 17, Fête solennelle du Pégu, etc. 258
Leurs prêtres. 260
Planche n°. 18. Fêtes des eaux des Péguans, cérémonies que les Péguans pratiquent pour leurs rois défunts. 260
Cérémonies nuptiales et funèbres, etc. 261
Religion de Siam.. 265
Planche n°. 19. Sommona-Codom et autres idoles. 280
Fêtes des Talapoins, etc. 283
Planche n°. 20. Couvent de Talapoins. *ibid.*
Planche double n°. 21. Sommona-Codom, environné d'idoles qui représentent ses disciciples. Le temple de Barkalam à Siam, etc. 284
Planche n°. 22. Pyramides que l'on voit à Siam. 285
Sermens, usages superstitieux, médecine, divers usages des Siamois. 292
Mariage et éducation des enfans à Siam. 300
Funérailles, opinion sur l'état de l'ame après la mort, chez les Siamois. 306
Leurs Rois, etc. 312
Leur Chronologie, leur Poésie, leur Musique. 318
De leur manière de faire la guerre. 320
Religion des Laies, Langiens ou Laos. *ibid.*
Leurs Talapoins. 322
Leurs mariages, leur médecine, leurs funérailles. 323
Religion des Tunquins. 324
Leurs Prêtres, leurs Magiciens, et leurs autres superstitions, etc. 327
Division des tems, leurs mariages et leurs funérailles. 330
Planche double, n°. 23. Pompe funèbre des Rois de Tunquin. 334
Leurs Rois, etc. 336
Religion de la Cochinchine, de Cambaie, etc. 339
Leurs prêtres. 340
Leurs cérémonies nuptiales et funèbres. 341
Religion des îles Philippines. 342
Religion des îles des Larrons. 344
Religion des îles Marianes. *id.*
Religion des îles Moluques. 345
Leurs autres superstitions, leurs présages, etc. 348
Planche n°. 24. Ornemens des Insulaires des Moluques, etc. *ibid.*
Leurs Cérémonies nuptiales et funèbres, etc. 350
Planche n°. 25. Moluquois jouant du Rabana, etc. 353

Pag.

Religion des îles de Borneo et de Sumatra. 354
Religion de Java, etc. 355
Planche n°. 26. Première et deuxième cérémonie nuptiale de Java, etc. *ibid.*
Religion de Ceylan. 356
Planche n°. 27. La Divinité qui selon les Chingulais, donne la sagesse, la santé et les biens. — Le Dieu Tutélaire de l'Ile de Ceylan. 357
Leurs prêtres, leurs pagodes, leurs fêtes et leurs pélerinages. 359
Leurs maladies, divers usages superstitieux. 365
Leurs cérémonies nuptiales et funèbres. 368
Leurs Rois, divers usages. 371
Religion des Maldives. 376
Conformité des Coutumes des Indiens Orientaux avec celles des Juifs et des autres peuples de l'antiquité. 381
I. Idée générale de l'Ouvrage. *ibid.*
II. Des Etats du Grand Mogol. 385
III. De la Circoncision. 389
III *bis*. Des causes principales du Paganisme et de l'Idolâtrie. 397
IV. Des sacrifices des Indiens, et de leur manière d'honorer les Dieux. 400
V. Des lieux qu'ils choisissent pour rendre leurs devoirs à la Divinité, et de la construction de leurs temples. 402
VI. Des temples dédiés à Priape. 405
VII. Des Dieux Pénates des Indiens, et de l'origine de ces Divinités Tutélaires. 406
VIII. Des eaux lustrales des Indiens. 408
IX. Du fleuve Gange, et des terres qu'il arrose. 411
X. De la Métempsycose. 414
X. *bis*. De la manière charitable dont les Indiens donnent à boire aux passans. 417
XI. De leur manière de manger les sauterelles. 418
XII. Des endroits fortifiés où les pasteurs se retirent avec leurs troupeaux. *ibid.*
XIII. De leurs édifices publics. 419
XIV. Du noir dont se servent les femmes Indiennes pour relever la blancheur de leur teint, et des mirois qui sont en usage parmi elles. 420
XV. De la coutume des Indiens de laisser croître leurs ongles. 422
XVI. Des cérémonies nuptiales des Indiens. *ibid.*
XVII. Des différentes tribus ou castes des Indiens. 425
XVIII. Du chef de chaque tribu ou caste. 426
XIX. Des excommuniés entre les Indiens. 427

		Pag.
XX.	De leur manière de construire les jardins, et de les arroser.	*ibid.*
XXI.	De l'horreur qu'ils ont par tout ce qui est contraire à l'honnêteté.	428
XXII.	Des présages qu'ils tirent du croassement des corneilles, etc.	429
XXIII.	De l'aversion que les Indiens ont pour le rat, que mangent cependant certains d'entre eux.	430
XXIV.	Des funérailles des Indiens.	*ibid.*
XXV.	De leurs religieux appelés *Faquirs*.	433
XXVI.	Des enchantemens des Indiens.	437
XXVII.	Des Bramins.	440
XXVIII.	De l'aversion que les Indiens ont pour le vin.	444
XXIX.	De leur négoce et de leur mauvaise foi.	447
XXX.	Du rang qu'ils donnent aux arts, et du sentiment des anciens sur la soie.	448
XXXI.	De la manière dont les Indiens écrivent, et de ce dont ils se servent au lieu de papier.	451
XXXII.	De leurs armées et de leurs manières de faire la guerre.	455
XXXIII.	De leurs eaux de senteur.	458
XXXIV.	De leurs onctions.	459
XXXV.	De leur extérieur affecté.	461
XXXVI.	De la manière dont les Mogols divisent les jours et comptent les heures.	462
XXXVII.	De leur principal temple.	463
XXXVIII.	Des Indes en général, et de la manière dont on y vit.	466

FIN DE TABLE.

AVIS AU RELIEUR,

Pour placer les Planches contenues dans ce sixième Volume.

Planche,	N° 1.	*Pag.* 53	Planche,	N° 15.	*Pag.* 248
	N° 2.	145		N° 16.	250
	N° 4.	148		N° 17.	258
	N° 5.	148 *bis.*		N° 18.	260
	N° 5.	154		N° 19.	280
	N° 6.	158		N° 20.	283
	N° 7.	161	Pl. double	N° 21.	284
	N° 8.	162		N° 22.	285
	N° 9.	170	Pl. double	N° 23.	534
	N° 10.	175		N° 24.	548
	N° 11.	*id.*		N° 25.	555
	N° 12.	176		N° 26.	555
Pl. double	N° 13.	228		N° 27.	557
	N° 14.	246			